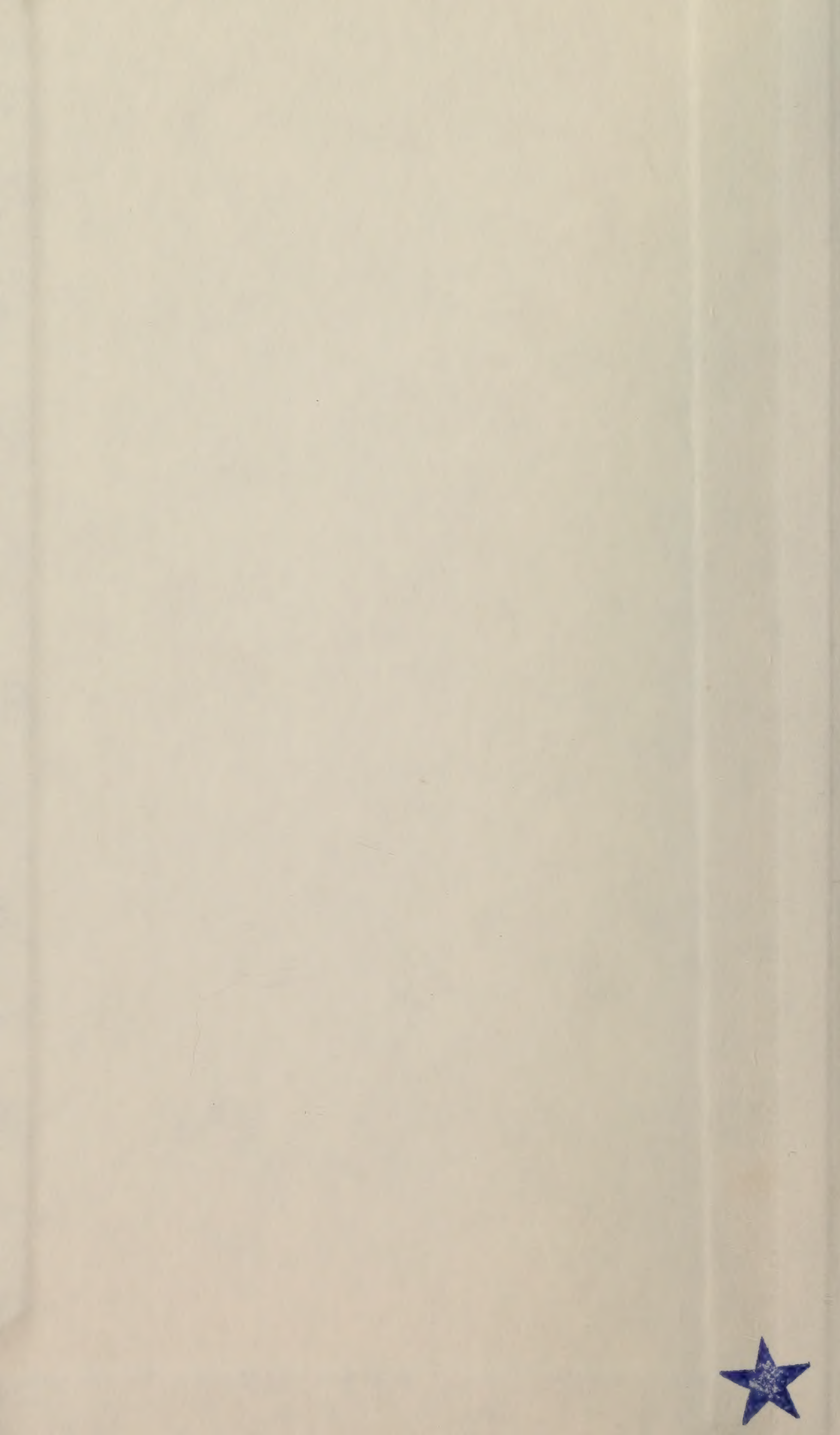




Le Monde Méditerranéen

jusqu'au IVe siècle avant J.-C.

Cavaignac



HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC.

Tome II

LE MONDE MÉDITERRANÉEN JUSQU'AU IVe SIÈCLE AVANT J.-C.

PAR

Eugène CAVAIGNAC

Professeur à l'Université de Strasbourg



PARIS

E. DE BOCCARD, Éditeur

Anciennes Maisons Thorin et Fontemoing

1, Rue de Médicis

1929

A LA MÉMOIRE

DE

G. FAGNIEZ

Souvenir reconnaissant

Le Monde Méditerranéen

jusqu'au IVe siècle avant J.-C.

AVANT-PROPOS

Il y a déjà un demi-siècle que Maspéro nous a appris à traiter l'histoire de l'Orient classique autrement que comme une juxtaposition de monographies relatives aux différents peuples de l'Orient. Mais la tradition s'était maintenue d'isoler cette histoire de celle du monde égéen et grec : elle était respectée même dans la première édition de l'*Histoire de l'Antiquité* d'Ed. Meyer. Pourtant, les découvertes se multipliaient qui précisaient les connexions existant, dès la plus haute antiquité, entre les deux domaines, et rendaient cette tradition de plus en plus difficile à défendre : découvertes de Mycène, de Crète, travaux de V. Bérard sur les Phéniciens et l'Odyssée, etc. Sauf erreur, le tome I de mon *Histoire de l'Antiquité* a été le premier essai pour présenter d'ensemble l'histoire du monde méditerranéen primitif, en respectant les connexions évidentes et capitales. Je le renouvelle ici, parce que le sujet a été éclairé depuis, en particulier par les publications relatives aux Hittites, qui sont de beaucoup la nouveauté la plus intéressante, pour l'instant, dans le domaine de l'histoire ancienne et qui se continuent de jour en jour par les travaux infatigables de MM. Hrozny, Gotze, Friedrich, et Forrer. Un tel effort de synthèse justifiera, je l'espère le

présent travail, quelles que puissent en être les défauts de détail.

J'en signale tout de suite deux qui ne m'ont pas échappé.

D'une part, je n'ai pu obtenir, pour les noms propres, les signes diacritiques généralement admis. Je les ai remplacés tant bien que mal, en évitant les accumulations de consonnes par trop difficiles à prononcer pour des gosiers français ou même européens. Mais il en résulte une certaine incohérence dans la transcription des noms sémitiques· Je m'en excuse auprès du lecteur : elle n'est pas de mon fait. Je tâcherai d'y remédier dans un index des noms propres.

D'autre part, je ne me suis pas décidé ici à me lancer dans l'océan de la bibliographie. J'ai cité, comme de juste, les travaux récents dont je me suis directement inspiré. Mais les œuvres les plus importantes sont supposées connues. Je me propose de donner ensuite une bibliographie, sinon complète, au moins étendue.

J'ai réservé index et bibliographie pour un fascicule spécial, afin de ne pas enfler démesurément un volume déjà suffisamment corpulent.

Pour la même raison, j'ai laissé tomber l'histoire, instructive et fâcheuse, des républiques grecques après les guerres médique. Je me permets de renvoyer simplement au tome II de mon *Histoire de l'Antiquité* (*Athènes*), et à quelques articles que j'ai publiés depuis (par exemple un article sur *Socrate* dans le *Musée belge* de 1923, p. 157 sqq). J'espère qu'une nouvelle édition d'*Athènes* paraîtra prochainement.

LIVRE I

L'empire égyptien et la civilisation minoenne-mycénienne (j. v. 1150)

I

La Chaldée et l'Asie antérieure jusque vers 1500 avant J. C.

Il est expédient de commencer l'histoire méditerranéenne par la Chaldée. Bien que ses titres soient très probablement moins anciens que ceux de l'Egypte, elle a, bien plus tôt que celle-ci, communiqué son mouvement à toute une série de peuples, qu'elle a arrachés à la vie animale pour leur conférer la redoutable qualité de peuples historiques.

Le pays d'où est parti ce mouvement, celui en tout cas où il nous est attesté pour la première fois, dans des documents écrits à peu près datés, suffisants pour empêcher l'imagination de vagabonder à l'excès, est le pays situé entre l'Euphrate et le Tigre depuis le point où, vers Bagdad, ils se rapprochent sensiblement l'un de l'autre, jusqu'au golfe Persique. Leurs embouchures étaient d'abord séparées, mais, depuis quatre ou cinq millénaires, leurs alluvions ont fait reculer considérablement la mer. Vers 4000 ou 3000 av. J.-C., la région ainsi définie ne comprend que 30.000. q. c., l'équivalent de cinq ou six départements français, ou, si l'on veut, de la Belgique.

Le peuple qui dominait alors le pays était le peuple sumérien, de mystérieuse origine. On a relevé dans certaines de ses traditions, par exemple dans l'habitude de ses prêtres de laisser le torse nu, l'indice d'une origine méridionale ou tout au moins orientale. Ce qui est sûr, c'est que les Sumériens apparaissent, quant au langage, comme nettement isolés de tous leurs voisins, et comme les initiateurs de la civilisation babylonienne. Dans les plus anciens textes que nous ayons d'eux, textes qui, il est vrai, viennent du Sud, tous les noms sont sumériens. Si nous avions l'équivalent pour le Nord, on relèverait probablement, dès le quatrième millénaire, des traces de l'infiltration sémite, venue de l'Ouest et du Nord. Les Sémites étaient destinés à absorber peu à peu les Sumériens, et à devenir leurs héritiers, mais cette évolution ne s'acheva qu'aux environs de l'an 2000.

Dès l'an 2000 av. J.-C., les scribes chaldéens compilaient des listes de dynasties qui prétendaient présenter le schéma de l'histoire depuis la création jusqu'à leur époque. On entrevoit du moins, par ces listes, que plusieurs villes se sont succédé dans la prépondérance. Celle qui paraît l'avoir exercée le plus souvent est la ville de Kish, au Nord de la Chaldée. Les listes fourniraient des points de repère précieux, s'il y avait quelque chose à repérer. Provisoirement, la seule ville sur laquelle nous soyons bien informés, pour les premières époques, est une ville qui ne figure pas sur ces listes : Lagash.

Lagash était une ville du Sud. Elle apparaît gouvernée par une série de rois-prêtres ou *patesis*. Çà et là, un texte nous reporte jusqu'au 4e millénaire, celui par exemple qui mentionne l'arbitrage du roi Mesilim de Kish entre un patesi de Lagash et un patesi de la

ville voisine d'Umma. Mais la grosse masse des documents s'échelonne sous les règnes de princes qui vécurent entre l'an 3000 et l'an 2800 environ : Urnina, Eannatum, Entemena, Enannatum, enfin Urukagina. Ils nous montrent une société où les autorités principales sont les temples, en tête le temple de Bau (qui compte 1000 à 2000 tenanciers), puis une vingtaine d'autres. Le patesi, lui aussi, a des domaines importants, et certains de ses sujets sont propriétaires de portions du sol. La population totale est donnée comme comptant 36.000 âmes. Il faut, jusqu'à nouvel ordre, nous représenter les autres cités de la Chaldée (on en connaît au moins 15 ou 20) comme analogues à Lagash ; mais celle-ci, ne figurant pas sur les listes dynastiques, ne doit pas compter parmi les plus importantes.

Le roi de Lagash Urukagina a été renversé par son voisin d'Umma, Lugalzaggisi, peu après l'an 2800 av. J.-C. Le vainqueur a pris pour capitale la ville d'Uruk et y a régné 25 ans. Il a succombé à son tour sous les armes de Sargon d'Akkad. Avec Lugalzaggisi, on peut commencer à esquisser une histoire suivie de la Chaldée.

Le triomphe de Sargon d'Akkad marque l'entrée des Sémites dans l'histoire, ou tout au moins le commencement de leur prépondérance. La ville d'Akkad était située au Nord du pays ; son nom allait servir désormais à désigner la région sémitique par opposition au pays sumérien du Sud, Shumer. Sargon et son descendant Naramsin (entre 2800 et 2600 av. J.-C.) ont été des princes puissants, redoutés au dehors même de la région chaldéenne, grands bâtisseurs, et autour du nom desquels les légendes fleurissaient encore spontanément bien des siècles

plus tard. Puis leur dynastie a sombré à son tour, et le Sud sumérien a repris la direction avec la ville d'Uruk.

Cette direction a été troublée par une invasion étrangère. Des montagnards venus des chaînes bordières de l'Iran, les Gutium, ont, aux environs de l'an 2500, dominé pendant 125 ans la Chaldée, jusqu'au jour où un roi d'Uruk les expulsa. Sous eux, les principautés indigènes ont continué à subsister. Nous en sommes sûrs pour Lagash, où le patési Gudéa a régné vers cette époque ou peu après : ses statues sont pour nous représentatives de l'art sumérien du 3e millénaire. Il est même visible que l'invasion étrangère n'avait pas entravé l'essor général du pays. L'Etat de Lagash, au temps de Gudéa, comptait 216.000 habitant, six fois plus que quatre siècles auparavant. Il est possible que son territoire se fût quelque peu agrandi. mais, même ainsi, il ne comptait pas encore parmi les Etats de premier plan.

L'Etat de premier plan, de 2400 à 2300. c'est la ville d'Ur. Là règnent des rois puissants, Urnammu, puis Sulgi, qui s'intitulent « rois de Shumer et d'Akkad », et dont la prépondérance est respectée au loin. Sur des documents sémitiques de Cappadoce, on lit le nom de tel de leurs successeurs, et les pièces sont datées par ce nom.

La ville d'Ur a été remplacée dans l'hégémonie par celle d'Ishin, mais les rois de la nouvelle capitale ont été bien plus contestés que les grands souverains d'Ur. L'Elam, avec lequel la Chaldée était en contact depuis longtemps, était devenu le siège d'une vigoureuse monarchie militaire, dont l'intervention dans les affaires chaldéennes se marque dès lors par plus d'un indice. Vers 2280, un conquérant élamite,

Kudur-nachunte, a pillé les villes chaldéennes. Puis, vers 2230, une dynastie élamite s'est établie dans la ville de l'extrême Sud dont les listes ont été canoniques pour Bérose, car les huit rois « mèdes » qui s'y sont succédé en 225 ans sont certainement des Elamites. Un siècle plus tard, le roi élamite Kudur-Mabuk installait son fils dans la ville sumérienne de Larsa. Enfin, vers 2070, le successeur de ce fils, Rimsin, prenait Ishin, et cet événement a produit une impression durable dans l'esprit des populations.

Pendant ce temps, de grands changements s'accomplissaient au Nord. Un nouveau flot de population sémitique, distinct des Akkadiens, les Amorites ou Amorrhéens, s'établissait sur le cours moyen de l'Euphrate et dans la ville de Babylone, dont il allait inaugurer la grandeur. C'est vers 2170 que les scribes enregistrent l'avènement de la première dynastie babylonienne. Cent ans plus tard, elle produisait son plus grand souverain, Hammurabi, et vers 2040 Hammurabi enlevait Ishin à Rimsin. L'extrême Sud s'est montré quelque temps encore récalcitrant, car c'est seulement vers 2008 que finit la série des rois « mèdes » de Bérose. Mais, dès le règne de Hammurabi, la suprématie de Babylone était reconnue sur Shumer et Akkad.

Hammurabi (environ 2065-2020 av. J.-C.) est pour nous la figure dominante de la première dynastie babylonienne et de la Chaldée archaïque en général. Son code, retrouvé à Suse, l'a rendu fameux partout ; on y trouve à la base la vieille législation sumérienne, mais déjà modifiée par les apports de la coutume sémitique, désormais dominante. La pratique de l'administration nous est révélée par la correspondance de Hammurabi avec son fonctionnaire Siniddinam,

correspondance qu'on a pu comparer avec celle de Trajan et de Pline le Jeune. La splendeur de la dynastie s'est maintenue encore sous quelques règnes. Elle a pris fin par une catastrophe imprévue. Vers 1870, Babylone fut enlevée, au cours d'un raid audacieux, par le peuple lointain des Hittites, et la dynastie de Hammurabi sombra après 300 ans d'existence.

Le pays avait connu, sous elle, une période d'ordre et de prospérité. Nous avons déjà enregistré, au temps de Gudéa, des indices de l'accroissement de la population. Au temps de la première dynastie babylonienne. l'accumulation des valeurs matérielles est sensible dans une foule de documents. Il est intéressant de comparer les prix des denrées avec les prix du temps des vieux rois de Lagash, d'un millénaire plus anciens. Tout est devenu moins cher : une vache se paie 5 sicles au lieu de 10, un âne 5 sicles 1 /2 au lieu de 20, un mouton 2 sicles au lieu de 6, une livre de laine un sicle au lieu de 1 1 /2, et le blé est trois fois moins cher. Manifestement, l'afflux des métaux précieux n'a pas été proportionné, à beaucoup près, à l'accroissement général de la production et de la richesse. Il faut ajouter que le phénomène est surtout sensible pour l'argent, que les Chaldéens se procuraient avec difficulté. Vers 3000 av. J.-C., il valait 240 fois le cuivre et l'or le valait 8 fois. Vers 2000 av. J.-C., il vaut jusqu'à 600 fois le cuivre, et l'or ne le vaut plus que 6 fois.

Le progrès dans l'ordre intellectuel a suivi le progrès économique. On peut dire que la Chaldée allait vivre désormais, dans une large mesure, sur l'acquit du temps de la Ire dynastie babylonienne. Pour prendre un exemple entre mille : c'est du temps d'Amiçaduqa

(1930-1900) que datent les observations minutieuses et exactes sur la planète Vénus. Elles ont permis au P. Kugler de poser les bases de la chronologie absolue de la dynastie hammurabienne.

L'extrême Sud semble avoir toujours résisté au prestige de la nouvelle capitale. Peu après 2000, les rois de Babylone rencontraient, dans le « Pays de la mer », un adversaire, Ilumailu. Après la catastrophe hittite de 1870, les descendants de ce prince ont fait quelque temps figure de rois de Shumer et d'Akkad. Même après que Babylone fut tombée aux mains des Cosséens (1750-1730), ils se sont maintenus longtemps dans le Sud, jusque vers 1630. Il est possible que l'élément sumérien, près de disparaître, ait été pour quelque chose dans cette résistance; cependant, même là, il apparaît maintenant comme absorbé par l'élément sémitique.

Les Cosséens qui, vers 1750, s'étaient installés à Babylone, venaient, comme les Gutium, des montagnes du Nord-Est. Leurs rois ont fait preuve d'esprit conquérant. Ils sont venus à bout, au moins momentanément, vers 1730, des derniers efforts des rois du Sud pour ressaisir Babylone. Vers 1570, ils étaient respectés de leurs voisins du Nord. Ils ont fait connaître au loin le nom nouveau de Karduniash, qu'ils avaient imposé au pays. A l'intérieur, ils ont fondé la tradition du jour de l'an babylonien, où, peu après l'équinoxe du printemps, le roi affirmait sa souveraineté légitime en promenant dans la capitale le dieu Marduk. Ils ont instauré un nouveau mode de tenure des terres en faveur de leurs guerriers cosséens. Mais dans l'ensemble, la période marque une régression de la civilisation babylonienne. Et cette domination barbare s'est prolongée longtemps, 576 ans, jusque vers 1175 av. J.-C.

L'extrême Sud a continué à se tenir à l'écart. La dynastie cosséenne ne paraît pas dans les listes de Bérose. Après une période troublée vers 2008-1960 (11 rois en 48 ans !), il aligne 49 rois « chaldéens » jusque vers 1502, puis mentionne une dynastie « arabe » qui inaugure une période plus stable : les rois règnent désormais 20 ou 25 ans en moyenne. C'est probablement l'entrée en scène d'une nouvelle couche de Sémites, les Araméens.

Toute cette période, que nous avons résumée à si grands traits, est, encore une fois, la période fondamentale pour les spécialistes de la civilisation suméro-sémite. Ici, il s'agissait surtout d'établir les points de repère autour desquels se groupe le peu que nous savons des divers pays qui ont été en contact avec cette civilisation.

Au Nord du golfe Persique et à l'Est du Tigre se trouvait le pays d'Elam ou d'Anzan. Dès les plus anciennes époques, au temps des rois d'Akkad par exemple, sa vie apparaît mêlée à celle de la Chaldée. Suse, à cette date, devait être un Etat semblable aux petits Etats sumériens, un peu plus barbare probablement. Sous les rois d'Ur, elle était gouvernée par des fonctionnaires de Sumer et d'Akkad. Bientôt après, pour la première fois, elle se révèle à nous comme un foyer d'impérialisme : entre 2300 et 2100, nous avons vu des princes aux noms bien élamites, Kudurnachunte, Kudur-Mabuk, dominer dans les villes de la Chaldée. Puis, après la vigoureuse contre-offensive de Hammurabi, nous n'entendons plus parler, durant plusieurs siècles, d'attaques élamites. Il est vrai que notre information n'est pas complète : les Susiens connaissaient l'écriture cunéiforme dès

le 3e millénaire, mais les inscriptions historiques de leurs rois ne commencent qu'après 1500.

Nous sommes un peu moins mal informés sur le voisin septentrional de la Chaldée, l'Assyrie.

Au temps des rois d'Akkad (vers 2700), ce pays se perdait encore dans la masse des populations barbares que comprenait le nom de Subartu. Il y avait là des éléments sumériens, d'autres venus des montagnes du Kurdistan, des Sémites, et peut-être déjà des gens apparentés à ce qui sera plus tard le peuple mitannien, donc venus du Nord. Parmi les premiers constructeurs de la ville d'Assur, les rois postérieurs se souvenaient encore de personnages appelés Kikia et Ushpia, antérieurs en tout cas à l'an 2000 : or, ces noms rendent un son mitannien.

Un peu avant 2300, nous trouvons à Assur un fonctionnaire des rois d'Ur, Zarikum, le même peut-être qui a administré Suse à un autre moment de sa carrière : « le temple de Bélat-ekallim, sa maîtresse, pour la vie d'Amar-Sin, le puissant, le roi d'Ur, le roi des Quatre-Régions, — Zarikum, gouverneur d'Assur, son esclave, pour sa vie l'a construit. »

Peu après, nous trouvons à Assur des personnages plus indépendants. Ils portent le titre d'*ishakkus* d'Assur, et le garderont bien longtemps encore après qu'ils seront devenus des rois héréditaires. Au reste, ce n'est pas le seul vestige de théocratie républicaine qu'on relève en Assyrie : un autre est la magistrature du *limmu*, qui toujours donna son nom à l'année. Quoi qu'il en soit, une lignée d'ishakkus de la fin du 3e millénaire ont été des personnages remuants, et il n'est pas impossible que, là comme à Babylone, cette énergie nouvelle ne soit dûe à l'apparition de l'élément amorrhéen. Les rois d'Assyrie se montrent

dès lors grands adorateurs des dieux amorrhéens Adad et Dagan.

Le roi Ilushuma a été contemporain du roi babylonien Suabu, qui est plus probablement Sumuabu (vers 2160) que son successeur Sabu. Il se vante de ses succès en Chaldée : « J'ai assuré la franchise des gens d'Akkad et de leurs enfants. Pour Ur et Nippur, Awal et Kismar, pour Der, la ville de Kadi, comme pour la ville d'Assur, j'ai assuré la liberté ». Un de ses successeurs, Sargon I (vers 2100), semble avoir poussé ses entreprises du côté de la Cappadoce; on y a retrouvé son sceau. Et son souvenir s'est mêlé à celui de Sargon d'Akkad dans les légendes postérieures relatives à ce lointain pays.

Puis vient une nouvelle période d'hégémonie babylonienne. Assur a obéi à Hammurabi (vers 2050), lequel écrit à Siniddinam, gouverneur de Larsa : « deux cent quarante hommes de la garde sous Nannar-Iddina, qui ont quitté le pays d'Assur, sont à la disposition.... Fais-les partir et prendre leurs quartiers avec les troupes d'Ibru-Martu. Que ces troupes ne tardent pas; envoie-les promptement et qu'elles continuent leur route ». Ailleurs, Hammurabi se vante d'avoir embelli un temple de Ninive. Plus tard, les scribes assyriens ont compilé des listes continues de rois où les périodes de domination étrangère disparaissent, et, au surplus, il est possible que des ishakkus, même héréditaires, aient subsisté sous le gouvernement du grand roi babylonien.

En tout cas, peu après Hammurabi, des souverains locaux assumaient la tâche de construire ou de reconstruire le temple d'Assur. Salmanasar I, qui régnait vers 1270, écrit à propos de ce temple : « Alors Ekursagkurkura, la maison d'Assur, mon seigneur, qu'Ush-

pia, ishakku d'Assur, mon ancêtre, avait faite jadis, tombait en ruines. Erisu, mon ancêtre, ishakku d'Assur, la refit. 159 ans après le règne d'Erisu, ce temple était encore délabré. Samsi-Adad, ishakku d'Assur, le refit. 580 ans après, le temple que Samsi-Adad, ishakku d'Assur, avait fait, avait atteint un âge vénérable. Alors le feu s'y mit. L'édifice et toutes ses dépendances, toute la propriété d'Assur, mon seigneur, furent la proie des flammes. Alors, j'ai nettoyé complètement l'emplacement..., et sur de la pierre solide comme les rochers des montagnes, j'ai posé les fondements du temple... Les dédicaces des rois précédents, je les ai arrosées d'huile, et, après un sacrifice, je les ai remises à leur place ». On trouve ici un Erisum, régnant vers 2009, et un Samsi-Adad, régnant vers 1850. Le second, comme constructeur du temple d'Assur, a pu être identifié avec le Samsi-Adad qui nous a laissé d'importantes inscriptions.

Ce Samsi-Adad a dû être vraiment un puissant prince, prototype des grands conquérants assyriens :

« Samsi-Adad, roi du monde, constructeur du temple d'Assur, dominateur des pays sis entre le Tigre et l'Euphrate au nom d'Assur, le dieu qui l'aime, le roi dont Anu et Enlil, parmi tous les rois ayant régné jusqu'à nos jours, ont marqué le nom pour la grandeur !

Le temple d'Enlil, qu'Erisum, fils d'Ilushuma, avait fait, ce temple tombait en ruines, je l'ai rasé. Un temple d'Enlil mon maître.... dans la vallée d'Assur, j'ai élevé...

Lorsque je fis le temple d'Enlil, mon Seigneur, le tarif de la ville d'Assur était d'un sicle d'argent pour deux kurs de blé, d'un sicle pour quinze mines de laine, d'un sicle pour deux sat d'huile : c'est à ce taux que j'ai fixé le tarif d'Assur.

A ce moment encore, les tributs des rois de Tukris et des hauts pays [vers le Zagros], je les ai reçus dans ma ville d'Assur. Mon nom glorieux et mes inscriptions, c'est au pays de Laban et sur la côte de la grande mer que je les ai posés ».

Le pays de Laban fait penser au Liban, et la grande mer à la Méditerranée plutôt qu'à la mer Noire. En tout cas, Samsi-Adad a dominé sur le Moyen-Euphrate, car on retrouve ses inscriptions près de Der-es-Zor : « Samsi-Adad, roi du monde, lieutenant d'Enlil, dévot de Dagan, ishakku d'Assur, a construit Ekisiga, la demeure de sa splendeur (?), temple de Dagan à Tirka. »

D'autres Samsi-Adad ont régné vers 1704 et plus tard. Ils ont moins de titres que le premier du nom à représenter la première poussée de l'impérialisme assyrien. Mais il subsiste encore bien des obscurités.

En effet, on sait que, vers 1870, les Hittites ont poussé des pointes à Alep et jusqu'à Babylone, et il est assez difficile de concevoir comment cette offensive s'est croisée avec l'offensive assyrienne.

Il est vrai que les Hittites n'ont fait alors que passer, mais un royaume parent du leur, le Mitanni, s'est intallé à demeure sur le Moyen-Euphrate, ayant sa capitale à Hanigalbat, et il a barré pour longtemps la route de l'Orient aux Assyriens. De 1850 à 1730 environ, 11 rois se sont succédé en Assyrie, ce qui est l'indice d'une période troublée. Est-elle dûe à la poussée mitannienne?

Le roi assyrien qui régnait vers 1730, Erisum, a été témoin de la victoire des Cosséens à Babylone, sur les Chaldéens du Sud. Il est bien probable que lui et ses successeurs ont subi aussi le contre-coup de l'essor cosséen. Vers 1600, les rois cosséens étaient respectés

à Hanigalbat, se faisaient rendre des statues divines jadis enlevées à Babylone. Ils ont dû aussi se faire respecter en Assur.

Ce qui est sûr, c'est que toute cette période, les inscriptions de Samsi-Adad mises à part, est remarquablement pauvre en documents assyriens, jusqu'au règne de Puzur-Assur IV (vers 1500). Les derniers princes de la période n'ont pas failli à leur tâche de constructeurs ou de restaurateurs des monuments d'Assur, mais on ne le sait que par le témoignage des rois du XV[e] et du XIV[e] siècles.

Ce qui est sûr aussi, c'est que, quand les Egyptiens paraissent en Asie, Assur fait pauvre figure à côté du royaume voisin de Mitanni : Ninive, par exemple, est alors une villle mitannienne.

Nous avons déjà rencontré la Cappadoce comme province extrême de la civilisation chaldéenne. Les récits relatifs aux entreprises de Sargon d'Akkad de ce côté, tels que nous les avons, sont légendaires, et il est douteux qu'ils aient même un arrière-fond historique. Mais il est sûr qu'au temps des rois d'Ur (2400 ou 2300) une colonie sémitique de droit chaldéen existait dans le pays. L'élément assyrien y dominait, et l'on ne s'étonne pas de trouver là des pièces scellées du sceau de Sargon I d'Assur (vers 2100). Quelle était alors la situation du peuple hittite dans le pays ? Il y était déjà connu, mais certainement la puissante monarchie militaire qui devait faire redouter au loin ce nom n'existait pas encore. Nous l'avons vu apparaître à Babylone en 1870, et cet exploit n'a évidemment pas été isolé : Alep aussi a vu les Hittites, et bien d'autres localités syriennes. Ensuite, il y a eu

un recul, explicable sans doute par la puissance du Mitanni. Quand arrivent les Egyptiens, « le grand Hâtti » est relégué sur les bords de l'Halys.

Les Chaldéens connaissaient de vieille date le Liban et la Syrie du Nord, peut-être même Cypre. Les populations sémitiques qui nomadisaient dans l'Arabie du Nord affluaient sur l'Oronte comme sur l'Euphrate, encore que la force d'attraction de la Chaldée fût naturellement bien plus grande, et les Akkadiens déjà trouvaient des cousins près du Liban. Les Amorrhéens surtout, que nous avons rencontrés à Babylone et à Assur, ont été le lien entre les grands centres de civilisation de l'Est et la Syrie. Quand arrivent les Egyptiens, le Nord de la Syrie est leur terre : Amurru. Ils connaissent l'écriture cunéiforme, et leurs coutumes sont celles qui se sont juxtaposées au vieux droit sumérien dans le Code hammurabien. Plus tard, ils glisseront vers la Syrie du Sud et les y porteront, et c'est ainsi qu'elles se transmettront, mille ans plus tard, aux Hébreux. Les analogies entre le Livre de l'alliance (Exode, 21-22) et le code de Hammurabi sont trop frappantes, et portent souvent sur des points de trop petit détail, pour être fortuites. Mais elles ne peuvent tenir à une influence directe de Babylone sur le pays de Chanaan : la suite de l'histoire nous dira pourquoi.

Voilà à peu près quel était l'horizon chaldéen jusque vers 1500 av. J.-C. Tel il apparaît sur une carte qui ne remonte qu'au VIe siècle av. J.-C. mais qui, comme beaucoup de choses à cette date, ne fait que reproduire un original de l'époque hammura-

bienne. Au delà, tout se noie dans la brume. Les Babyloniens savent que, de ces pays lointains leur viennent certains produits précieux, or, cuivre, lapis-lazuli ou diorite. Inversement, de la pacotille chaldéenne, de petites pierres gravées, peuvent s'égarer au loin par le commerce de proche en proche. Mais tout cela n'implique ni rapports directs, ni véritable influence. Sur ces pays, les lettrés chaldéens promènent des appellations vagues : Magan, Meluchcha. L'Egypte et son grand fleuve sont à peine entrevus : encore vers 1350, après un siècle de domination égyptienne en Syrie, le roi de Babylone est visiblement très mal orienté sur la distance où se trouve son « bon frère » d'Egypte.

N. B. — Un récent travail de M. Thureau-Dangin (*Revue d'Assyrol.* 1927, p. 181 sqq.) rectifie la chronologie. Parmi les quatre dates à choisir pour l'avènement de la 1ere dynastie babylonienne (2225 2170, 2105, 2057), M. T. D. choisit 2105. Comme toute la chronologie chaldéenne primitive dépend de cette date, elle serait à décaler comme suit :

v. 2750-2550	Sargon, Naramsin.
v. 2450	Gutium.
v. 2350-2250	Rois d'Ur.
v. 2005	Prise d'Isin par Rimsin.
2105	1ere dynastie babylonienne.
2003-1961	Hammurabi.
v. 1980	Prise d'Isin par lui
1857-1837	Ammisaduqa

1806	....	Prise de Babylone par les Hittites.
1952-1893	....	Ilima-ilussa, début de la dynastie de la Mer.
1585	....	Fin de la dynastie de la Mer.

APPENDICE AU CHAPITRE I

Les Amorrhéens.

La question amorite (ou amorrhéenne) a été renouvelée par des études récentes. On sait quelle était la thèse généralement acceptée. On voyait dans les Amorrhéens une vague sémitique analogue à tant d'autres avant et après elle, qui, au cours du 3e millénaire, avait pris le dessus en Chaldée et en Syrie, fournissant à la Chaldée la première dynastie babylonienne, et créant en Syrie un certain nombre d'Etats qu'on rencontre beaucoup plus tard dans les textes de Tell-el-Amarna et dans les récits bibliques. Certains savants s'étaient laissé entraîner à magnifier le rôle de cette couche ethnique avec une exagération qui (je pense surtout à M. Clay) appelait une réaction. M. Théo gauer a entrepris, dans un travail intitulé significativement *Die Ostkananäer* (1926), d'expulser les Amorrhéens de l'histoire. Pour lui les noms qu'on relève au temps de la Ire dynastie babylonienne appartiennent à une population récemment entrée en scène, étroitement apparentée aux Cananéens, aux Hébreux, et qui, chose bien curieuse, vient des bords du Tigre. Les gens de Martu ou d'Amurru qu'on rencontre dans les textes chaldéens du 3e millénaire n'ont, chose plus curieuse encore, rien à voir avec l'Amurru du temps de Tell-el-Amarna, etc., etc.

Tout cela sent fortement le paradoxe. Un document récent vient de couper les ailes à cette théorie, qui allait peut-être prendre son vol.

Il s'agit d'ostraka trouvés en Egypte et qu'a publiés M. Sethe dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin (1926, nº 5). Ces ostraka portent des imprécations lancées contre les peuples, les hommes et même les choses hostiles à un Pharaon qui vient de mourir. On y spécifie, fort heureusement en détail, les peuples et les individus visés.

M. Sethe a pu déterminer la date des ostraka par des considérations d'écriture et de langue. En outre, parmi les gens visés, se trouvent des noms appartenant à la famille qui allait fournir la xııe dynastie. Nous sommes donc en 2000 av. J.-C. ou un peu avant.

Dans la terminologie géographique, on relève, par rapport aux textes de l'ancien empire, des variations qui, de l'avis de M. Sethe, correspondent à des changements ethniques. En ce qui concerne les peuples asiatiques, en particulier, il voit là l'indice de l'apparition des Sémites en Syrie — nous dirons plus prudemment de l'apparition d'une nouvelle couche sémitique.

Or, parmi ces noms, il en est un dont l'importance avait échappé à M. Sethe, mais vient d'être déterminée par MM. Dussaud et Montet. Il s'agit du terme de *'Imm'r*, qui n'est autre que le nom d'*Amur*, si répandu ensuite dans les textes du Nouvel Empire. Le nom du chef de ce peuple est malheureusement peu clair.

On voit la conclusion. Les Egyptiens, dès l'an 2000, avaient entendu retentir en Syrie le nom des Amurru. Et comme ce terme, qu'il s'applique à un pays, à des hommes ou à un vent, a toujours impliqué l'idée de l'Occident, il est évident qu'il vient de l'Est, de la Chaldée.

Nous sommes donc ramenés à la théorie qui avait été déduite très raisonnablement de textes cunéiformes[1] : la théorie d'une vague sémitique venue d'Arabie, et s'implantant, vers la fin du 3e millénaire, en Chaldée et dans la Syrie du Nord (compris la région de Byblos, où très probablement les Egyptiens ont entendu retentir le nom). C'est là encore qu'est localisé l'Amurru 600 ans plus tard. Mais (et c'est ce qu'il faut retenir de la diligente étude linguistique de M. Th. Bauer) les Amorrhéens sont étroitement apparentés aux gens qui ont peuplé la terre de Chanaan. Il n'y a là, au fond, qu'un même élément ethnique, qui s'est quelque peu différencié suivant les régions où il est devenu sédentaire. Peut-on rappeler, à ce propos, la tradition qui faisait venir les Phéniciens des bords de la mer Erythrée?

Il suffira de rappeler d'un mot ce qui ressort de ces connexions dans divers domaines. Le dieu Hammu (mon oncle), le patron d'Hammurabi, reparaît dans plusieurs des noms maudits en Egypte. Et l'on voit confirmer l'explication des analogies frappantes entre le code hammourabien et le plus ancien texte juridique de la Bible, le Code de l'Alliance. Ce sont deux aboutissements écrits de la même coutume, remontant à la souche commune des Amorites de Babylone et des Amorrhéens-Cananéens de Palestine. On l'avait déjà indiqué. Le nouveau document égyptien vient confirmer à propos ces vues, au moment où des exagérations fâcheuses les avaient fait contester mal à propos.

1. Cf encore Lewy, *Zeitschr. f. Assyr*, 1929, p. 243.

II

L'Égypte et les pays voisins jusqu'en 1500 avant J. C.

Nous avons des raisons sérieuses de penser que, au temps où vivaient les vieux rois de Kish et de Lagash, l'Egypte était, depuis des siècles, sortie de la barbarie et même de la demi-barbarie.

Toutefois, il n'y a pas de raison de reporter jusqu'à 4241 av. J. C., l'introduction du calendrier égyptien. Tout porte à croire qu'il ne faut pas placer Ménés, le roi qui ouvre la liste des dynasties de Manéthon très haut dans la IVe millénaire et que la IVe dynastie est sensiblement postérieure à l'an 3000 (voir à la fin du chapitre).

La IVe dynastie est la dynastie des grandes pyramides de Gizeh. Les principales sont l'œuvre de Chéops, de Chéphren et de Mykérinos. Les pyramides sont accompagnées de monuments secondaires, et tout cela est orné de textes hiéroglyphiques, qui nous permettent d'entrer assez avant dans la vie de ces générations antiques. Le Pharaon, naturellement, écrase tout de sa masse. Il n'y a de grands que ses fonctionnaires et ses intendants. Les fellahs lui appartiennent, et les chômages forcés de la vie agricole sont utilisés pour édifier sa tombe. Nous avons là

un régime de collectivisme monarchique, qui semble avoir été assez débonnaire. La préoccupation dominante du Pharaon et de ses grands est la vie d'outre-tombe, et cette préoccupation s'étend de proche en proche dans la population. Osiris, le dieu des morts, est dès lors et restera le dieu le plus populaire de l'Egypte.

La civilisation égyptienne, en ce qui concerne l'art tout au moins, s'est maintenue à peu près sous les Ve et VIe dynasties. Sous la dernière, la carrière du grand ministre Weni nous montre encore un régime capable de faire trembler les Barbares et obéir les sujets. Weni se vante d'avoir amené du Sud jusqu'à la capitale Memphis les matériaux nécessaires à la pyramide du souverain, «bien qu'il n'y eût pas d'eau» : ceci dans le onzième mois. L'indication ne nous permet pas, en tout cas, de remonter fort au delà de 2781, sans quoi le onzième mois tomberait pendant l'inondation. Il faut même descendre plus bas. Nous trouvons déjà établie, sous la VIe dynastie, la dévotion particulière du Pharaon pour le dieu solaire Rê, et cette tradition, récente alors, va se maintenir après la chute de l'Ancien Empire et s'imposera plus tard aux souverains thébains, au point qu'ils devront identifier avec Rê leur dieu local Amon : signe que la période de transition ne peut être allongée outre mesure.

Quoi qu'il en soit, il y eut, peu après la VIe dynastie, une coupure très nette dans la vie de l'Egypte : les listes royales du Nouvel Empire la marquent, en la plaçant 955 ans après Ménès. Cette coupure fut-elle accompagnée d'invasion étrangère ? Des documents récemment étudiés établissent qu'il y eut en effet, à ce moment, sinon domination, au moins infiltration d'Asiatiques dans la Basse-Egypte. On peut voir là,

si l'on veut, un contre-coup des remous de nomades qui se marquent en Asie par l'apparition des Amorrhéens, et ont abouti, à la fin du 3e millénaire, à l'établissement de dynasties nouvelles à Babylone et à Assur.

Ce qui est sûr, c'est qu'il y eut en Egypte une période d'éclipse de l'autorité centrale. Les chefs des circonscriptions territoriales, des *nomes*, sont, non plus des fonctionnaires, mais des princes héréditaires, qui font la guerre l'un contre l'autre, et au besoin contre le personnage qui prétend au titre de Pharaon, d'où le désordre des listes royales pour ce temps. Nous connaissons plusieurs de ces dynasties locales, surtout celle qui, à Béni-Hassan, nous a légué une série impressionnante de 39 tombeaux. Les plus anciens de ces princes vivaient sous la VIe dynastie, et leurs descendants étaient puissants encore après le rétablissement de l'autorité centrale par les Thébains de la XIe dynastie, soit vers l'an 2000. De l'Ancien Empire au Moyen, leur *pedigree* s'étale ainsi orgueilleusement sur un nombre de générations qui suppose un intervalle de plusieurs siècles.

Il a fallu l'effort soutenu de plusieurs générations de princes thébains pour assurer la restauration d'une monarchie centralisée. C'est la XIIe dynastie qui a bénéficié de cet effort (2000-1800 av. J.-C.), la dynastie des Amenemhat et des Senusret, qui marque l'apogée du Moyen Empire comme la IVe avait marqué l'apogée de l'Ancien. L'Egypte sur laquelle elle a régné était une Egypte assez sensiblement modifiée. La féodalité, désormais soumise, retenait des vestiges de l'hérédité et de l'indépendance d'antan. Et, sous cette féodalité, il y avait maintenant toute une classe de propriétaires fonciers. Leur condition paraît étroitement liée à l'obligation du service militaire, et

c'est comme miliciens que ces gens nous sont connus. Dans telle ville du Fayoum, on trouve 100 miliciens d'une seule « génération » ou, comme nous dirions, d'une seule « classe »; il y en a au moins 947 en tout, Ceci force à en supposer plusieurs milliers, dans un nome qui était le plus jeune parmi une quarantaine d'autres. Pour une expédition sur les bords de la mer Rouge, nous voyons lever une fois un homme sur cent; et nous savons par ailleurs que ces expéditions mettaient en mouvement deux mille ou trois mille hommes. Il n'est pas trop hardi de penser que cette classe, avec enfants, vieillards et femmes, comportait peut-être un million de personnes; le reste de la population travaillait sur les terres du Pharaon, des temples ou des grands.

Dans le domaine de l'art, on discute entre égyptologues de la prééminence des chefs-d'œuvre de l'Ancien Empire ou de ceux du Moyen. Mais, dans l'ordre littéraire, il semble bien que nous soyons ici à l'époque de l'apogée. Dans l'écriture hiératique, qui avait rendu plus cursifs les antiques hiéroglyphes, ont été fixés sur le papyrus une série de contes populaires (aventures de Sinouhit, conte du Naufragé, etc.,) que nous lisons encore avec plaisir.

Cette période brillante a pris fin, — nous en sommes sûrs cette fois — par une invasion étrangère venue d'Asie, et contre-coup, peut-être, des incursions hittites en Syrie. De 1700 à 1600 environ, des Hyksos, des chefs de Bédouins, ont dominé le Nord du pays. L'un d'entre eux, Khian, a été un prince réputé, puisqu'on retrouve la verroterie ornée de son cartouche à Bagdad comme dans la Crète. Thèbes et la Haute-Egypte ont alors servi de refuge à la nationalité égyptienne, et le Pharaon Ahmose a dû à

l'expulsion des Asiatiques la gloire de fonder une dynastie nouvelle.

Mais l'invasion eut cette fois un résultat durable : pour la première fois, elle fit des Egyptiens un peuple militaire. Un compagnon d'armes d'Ahmose nous atteste, dans son inscription funéraire, que le vainqueur poursuivit l'ennemi jusqu'en Palestine. Un peu plus tard, Thoutmose I conduisit ses régiments jusqu'à l'Euphrate. Ce ne fut encore là qu'un raid sans conséquence immédiate. Il était réservé à Thoutmose III (1500 av. J. C.) d'inaugurer la conquête méthodique.

A ce moment, il y avait déjà trois millénaires que l'Egypte était sortie de la barbarie, et durant tant de siècles, elle avait vécu presque isolée, dédaigneuse du reste du monde qui lui apparaissait (non sans raison d'ailleurs, si l'on excepte la Chaldée) comme habité par des êtres inférieurs. Elle avait été pourtant en relations déjà avec certains pays.

Et d'abord, les Egyptiens ont d'assez bonne heure remonté le cours de leur fleuve nourricier. A la fin de l'Ancien Empire, ils commençaient à coloniser la Nubie. Sous la XII[e] dynastie, il se constitua là une seconde Egypte, inférieure à la vraie, mais capable cependant d'ajouter à sa force. Et dès lors le second personnage de la monarchie porta le titre de prince de Koush.

Plus loin encore, des marins égyptiens s'égarèrent jusqu'aux côtes du Pount, aux pays de l'encens. La reine Hatschepsowet, qui fut régente avant l'an 1500, envoya même une grande expédition chercher les précieuses denrées jusqu'aux côtes des Somalis.

L'Asie était séparée de l'Egypte par un désert peu attrayant, où l'on allait seulement exploiter les mines de turquoise du Sinaï. Encore au temps de la XIIe dynastie, dans les mémoires de l'aventurier Sinouhit, la Palestine apparaît comme livrée à la vie nomade. Et les fouilles modernes nous font comprendre la pitié que les pauvres agglomérations qui commençaient à y naître inspiraient aux riverains du Nil.

Cependant, par mer, les Egyptiens poussaient un peu plus loin vers le Nord; ils trouvaient là au moins une vraie ville, Byblos. Ils y venaient, dès le temps de la IVe dynastie, adorer la déesse locale, et embarquer les bois du Liban, dont leur pays n'avait pas l'équivalent. Ces relations avec Byblos se sont poursuivies ensuite de génération en génération, mais sans donner aux Egyptiens la curiosité de ce qui se trouvait au delà. Sous Thoutmose I, la découverte de l'Euphrate, d'un grand fleuve qui coulait à l'envers, du Nord au Sud, a été pour eux une révélation.

Au Nord, tout ce qui vivait sur les bords de la Très-Verte (la Méditerranée) était confondu par les Egyptiens dans l'appellation de Hanebu. Parmi ces Hanebu, il en est qui nous intéressent plus qu'eux : les riverains de la mer Egée, parmi lesquels allait naître la première civilisation européenne.

Le premier centre qui mérite, dans ce pays, de fixer l'attention, est la seconde ville de Troie. Mais tout est relatif, et nous sommes encore ici en présence d'une agglomération rudimentaire. En Crète, nous rencontrons, un peu plus tard, un foyer où se marque un progrès certain, à Kamarès. Un vase de Kamarès est autre chose qu'une de ces poteries grossières qu'on trouverait chez les Polynésiens ou chez les Botocudos, aussi bien que dans l'Elam ou dans

l'Egypte prédysnatique. C'est une véritable œuvre d'art, qu'on reconnaît partout où l'on se trouve en présence d'elle. Or, on a trouvé des vases de Kamarès dans les villes du Fayoum, parmi les restes de la XII[e] dynastie. Et ces trouvailles, en même temps qu'elles attestent des rapports entre l'Egypte de ce temps et les Egéens, fournissent le premier point de repère absolu dans la chronologie relative des fouilles de Crète.

C'est donc entre 2000 et 1500 que doit se placer l'épanouissement des palais de Cnosse et de Phaistos. On sait du reste que, plus tard, les hôtes de ces palais ont suscité des émules sur d'autres points du domaine égéen, à Mycènes, à Tirynthe, et dans la sixième ville de Troie. Et, là encore, des vestiges égyptiens fournissent un *terminus ante quem* : en Crète, à Rhodes, à Mycènes, sur des scarabées enfouis avec les morts, et destinés à les protéger, on a relevé le nom du Pharaon Amenophis III (1400 ans av. J.-C.).

La ville de Troie a dû son importance précoce à des relations maritimes avec la mer Noire. Là venait aboutir une vieille route de commerce qui amenait l'ambre de la Baltique à la Méditerranée, et c'est ainsi que s'explique la présence de ce produit rare dans les tombes égyptiennes, dès le temps de l'Ancien Empire. Mais il ne s'agit là, bien entendu, que d'un commerce de proche en proche, qui n'implique ni connaissance précise des civilisés d'Afrique sur les pays du Nord, ni rayonnement quelconque de l'Egypte jusqu'à ces lointaines régions.

Par les expéditions de Thoutmose III au contraire, l'Egypte va entrer en contact étroit et durable avec des contrées plus ou moins imprégnées déjà de civilisation chaldéenne.

M. R. Weill, dans un ouvrage consacré aux *Bases, Méthodes et Résultats de la Chronologie égyptienne*, 1926, vient de présenter un résumé très complet de la question avec quelques observations nouvelles et importantes. J'en extrairai seulement ce qui intéresse la chronologie la plus ancienne de l'Egypte.

Aucune difficulté n'existe pour la dernière période sothiaque (1321 av. J.C. — 130 ap. J.C.). Cependant, M. Weill fait remarquer que la date du 19 juillet, pour le lever de Sirius, est spéciale à Alexandrie, et que les Egyptiens du XIVe siècle n'ont pu s'occuper que de la date memphite ou thébaine du phénomène (16 ou 17 juillet dans le premier cas, 14 juillet dans le second). Il en résulte un décalage de quelques jours pour les dates sothiaques du temps du Nouvel Empire, auquel correspond un décalage de quelques années (20 au maximum) pour la chronologie absolue. Celle-ci nous est assez connue pour que de telles précisions aient quelque intérêt.

En ce qui concerne le Moyen Empire, M. Weil s'attache longuement (trop longuement à mon sens) à établir les dates de 2000-1800 av. J. C. pour la XIIe dynastie. Autant que je puis voir, tous les ouvrages récents sont ralliés à la « chronologie courte ». Il est donc superflu d'insister.

Il en va autrement pour l'Ancien Empire. Le bloc des huit premières dynasties est, en lui-même, assez bien connu aujourd'hui. Pour les trois premières, le maximum des divergences d'opinion va, autant que je puis voir, de 400 à 500 ans. Les chiffres de 160 ans, 140 ans, pour les IVe et Ve dynasties, de 181 ans pour les dynasties 6 à 8, paraissent solides. Enfin le total de

955 ans, pour le temps qui va de Ménès à la fin de l'Ancien Empire, chiffre donné par le papyrus de Turin, semble décidément résister à la critique.

Mais (et c'est la dernière difficulté à lever en matière de chronologie égyptienne) il y a un hiatus entre la VIIIe dynastie et l'avènement des Thébains vers 2260 : l'époque des Pharaons héracléopolitains. M. Ed. Meyer en a fixé la durée à 200 ans, mais en avertissant expressément que le chiffre est, hypothétiquement, susceptible d'un élargissement ou d'un rétrécissement modéré. On avait essayé plutôt, jusqu'à présent, de l'étendre. Mais le renseignement d'Uni (VIe dynastie), disant qu'au onzième mois il n'y avait pas d'eau dans les canaux (?), était trop vague pour se prêter à une utilisation chronologique. Les documents de Béni-Hassan, attestant que sous les Pharaons Thébains il fallait restaurer les tombes datant de la VIe dynastie, ne donnent, eux non plus, rien de précis. On en restait donc aux 200 ans d'Ed. Meyer.

M. R. Weill apporte une raison de raccourcir cet intervalle. Il a examiné les documents de Ouady-Hammamat et dressé le tableau des dates données pour le départ des expéditions égyptiennes. Et il dit (p. 71) :

« Ayant enregistré cette constatation d'ensemble, si, pour y regarder de plus près, on groupe séparément les dates des diverses périodes de l'histoire....., on fait cette curieuse remarque que les expéditions hivernales de la Ire dynastie se placent entre le 11 février et le 20 avril, tandis que celles du Moyen-Empire (XIe et XIIe dynasties) sont accomplies entre le 11 janvier et le 23 mars, soit exactement un mois, quant à la moyenne, avant celles de la période antérieure. On s'est déjà demandé si ce singulier déplacement

dans l'année vraie était authentique, et s'il ne conviendrait point, pour le supprimer, de modifier dans le sens et la mesure voulus l'intervalle qui sépare la VIe dynastie du Moyen Empire. Comme la date absolue de la XIIe dynastie est fixée, c'est la VIe dynastie qu'il faudrait déplacer, et l'on voit immédiatement que les mêmes dates en mois et jours du calendrier mobile égyptien se traduiraient en notations juliennes numériquement antérieures de 25 ou 30 jours, à la condition bien simple de tabler sur une date absolue postérieure de 100 ou 120 ans, soit, au lieu de 2500 av. J. C., la date approximative de 2400 pour la moyenne de nos expéditions du début de la VIe dynastie. »

L'indication, naturellement, est loin d'être astreignante, mais elle repose sur un nombre de dates suffisant (9 pour le Moyen Empire, 6 pour la VIe dynastie, en négligeant une ou deux dates aberrantes) pour être impressionnante. Elle ne se heurte, en tout cas, à aucun document formel. Il vaut donc la peine d'examiner ce que donne la réduction à 100 ans de la période héracléopolitaine.

Tout le bloc de l'Ancien Empire se trouve rajeuni par rapport aux dates d'Ed. Meyer, reporté à 3215-2260 av. J. C. Ménès serait des environs de 3215, et la VIe dynastie, la dynastie des grandes pyramides, arriverait au pouvoir vers 2750.

C'est un résultat directement opposé à celui qu'avait obtenu M. Borchardt. On sait quel était le principe de la méthode de celui-ci. Il avait utilisé la pierre de Palerme. Sur cette pierre, chaque année du règne des rois des premières dynasties est représenté par une case égale. Pour les années de changement de règne, un trait indique la séparation, avec le nombre de mois

et de jours revenant à chaque roi. Chaque année, le maximum de la crue est indiqué. Si l'on remarque, dans les années de changement de règne, sous lequel des deux règnes il tombe, on voit qu'on a une date égyptienne approximative. Comme d'autre part la date réelle du maximum de la crue est connue, on en déduit la situation du calendrier égyptien à l'époque considérée. Et une date absolue, au moins approximative, en résulte pour cette époque. M. Borchardt avait cru ainsi pouvoir fixer l'époque des grandes pyramides vers 3500, Ménès vers 4186[1].

Mais M. Weill, après d'autres[1], fait remarquer que le maximum de la crue est toujours, sur la pierre de Palerme, indiqué en fin d'année. On n'est donc pas autorisé, pour les années de changement de règne, à décider qu'il a eu lieu sous le second roi plutôt que sous le premier. Avec cette seule remarque croule tout le système Borchardt. Il faut donc renoncer aux déterminations chronologiques qu'il entraîne.

Elles partaient pourtant d'un sentiment juste : du désir de rapprocher autant que possible Ménès de la date adoptée pour l'introduction du calendrier égyptien, 4241 av. J.-C. On sait comment M. Ed. Meyer avait obtenu cette date. L'emploi régulier du calendrier de 365 jours, avec le souci constant de relever les dates sothiaques, suppose que le calendrier a été inauguré à un moment où le jour de l'an coïncidait avec le lever de Sothis-Sirius, soit le 19, 17 ou 14 juillet. Ceci s'est produit, avant 1321, en 2781 et 4241. La première date paraissait trop basse. Donc on s'était arrêté à la première.

Mais alors se présente pour l'historien une grosse

1. E.Peet, dans *Journ. of Eg. Archaeol*, VI, p. 149.

difficulté. L'introduction du calendrier sothiaque suppose déjà un état fort avancé de la réflexion scientifique. Il suppose en outre une autorité assez universellement reconnue pour imposer un système aussi délicat à tout le pays. Qu'on place Ménès en 3315 ou 3215, mille ans se seraient écoulés entre cet événement et le roi, qui d'après la tradition inébranlée de l'Egypte, avait, le premier, fondé définitivement l'unité politique ! De plus, nous avons des documents archéologiques et même épigraphiques fort voisins de ce roi, et personne ne me contredira si je dis qu'ils sont encore bien primitifs. Il y aurait un décalage extraordinaire entre le développement scientifique, religieux, social d'une part, et d'autre part le développement politique ou artistique. Il faudrait concevoir l'Egypte vivant pendant mille ans sous une théocratie capable d'inventer, d'imposer, de faire fonctionner le calendrier, au milieu de troubles, d'invasions, de luttes locales bien contraires au progrès de la civilisation. C'est à quoi se refusera quiconque postule une évolution historique quelque peu cohérente.

Je ne vois qu'un moyen de lever la difficulté, c'est de fixer l'établissement du calendrier, non en 4241, mais en 2781. C'est une chose permise si l'on place, d'après la chronologie Weill, l'avènement de la VIe dynastie vers 2750. Les premiers textes qui attestent formellement le fonctionnement du calendrier, avec le trait caractéristique des 5 jours *épagomènes*, sont de l'époque des pyramides. Je n'en connais même pas qui soit antérieur à la fin de la Ve dynastie, mais on a fait remarquer que ceux-là indiquent l'origine du calendrier comme déjà fort lointaine.

Bien entendu, il n'est pas impossible que déjà les dynasties antérieures à 2781 aient employé, pratiquement, l'année de 365 jours, en faisant des observa-

tions sothiaques. On serait arrivé, par tâtonnements, à l'instauration solennelle, vers 2781, du système que nous trouvons ensuite régulièrement en usage : l'année vague de 365 jours, avec une année sothiaque plus exacte, qui apparaît sporadiquement dans des textes religieux. J'invoquerai ici l'analogie babylonienne. En Chaldée, l'ennéakaidékaétéride n'a fonctionné régulièrement qu'à partir du IVe siècle, mais, dès le VIe, on voit les prêtres et les astronomes babyloniens s'en approcher très sensiblement.

Ainsi, l'ère du progrès décisif de la civilisation égyptienne, tant au point de vue scientifique et religieux qu'au point de vue politique ou au point de vue artistique, serait la 2e moitié du 4e millénaire av. J.-C. Même ainsi, cette civilisation domine encore toutes les civilisations historiques, la Chaldée même non exceptée : car, dans ce dernier pays, nous n'avons rien de sûr avant l'an 3000.

N. B. — M. Weigall a présenté une théorie sur le déplacement des mois égyptiens au temps des Hyksos, qui vieillirait de un ou deux siècles la XIIe dynastie, fixée en 2000-1800[1]. Les derniers travaux semblent d'accord pour réduire l'intervalle entre le Moyen-Empire et l'Ancien, et faire commencer la IVe dynastie vers 2800[2]. Sur la date d'introduction du calendrier égyptien, ils confirment les réflexions qui précèdent, et que j'avais indiquées avant de connaître la dernière étude de M. Weil[3] : je me réjouis de la concordance des résultats auxquels nous sommes arrivés, lui et moi, par des considérations très différentes.

1. Weigall, *History of the Pharaohs*, I, p. 42.
2. R. Weill, *Bases, méthodes et résultats de la chronol. égypt., compléments*
3. *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 1926-1927, p. 264

III

Thoutmès III et la XVIIIe Dynastie

(1500-1350)

Thoutmès III, avec lequel l'impérialisme apparut pour la première fois dans l'histoire du monde, était arrivé au pouvoir dans des conditions obscures. Il semble qu'il fût fils de Thoutmès I, mais d'origine maternelle inférieure à celle de Thoutmès II, qui ne fit que passer sur le trône — qu'il dût une bonne partie de ses droits à son union avec Hatshepsouet, dont il a fait marteler le nom sur les monuments; — et qu'il ne soit devenu vraiment roi que vers 1480[1]. Aussitôt maître de ses mouvements il se voua à la conquête de la Syrie.

Il avait derrière lui, grâce aux efforts de plusieurs générations de rois, non seulement les ressources de l'Egypte, mais celles des régions voisines de l'Afrique. La monarchie dont Thèbes était la capitale et le centre de gravité s'étendait sur le Haut-Nil jusqu'aux approches des grands affluents abyssins, bien que le Pharaon ne fût pas toujours obéi sans murmure dans ces parages. Les contingents des

1. La base de la chronologie est donnée par deux nouvelles lunes. Ed. Meyer, *Ägypt. Chronol.*, p. 50.

Libyens des oasis situées à l'ouest de l'Egypte, et ceux des Nubiens, apportaient un appoint non méprisable aux milices égyptiennes. Les rois de la xviii[e] dynastie ont pu mettre en ligne une force organisée de vingt mille ou trente mille hommes, dont aucune puissance asiatique alors n'avait l'équivalent. Les tributs de l'Egypte et de l'Ethiopie représentaient une puissance économique d'autant plus appréciable qu'elle était surtout constituée en or (la proportion de l'or à l'argent, pour la partie Sud de la monarchie, était de 220 à 16) : ceci, grâce aux mines des bords de la mer Rouge, d'où le trésor royal tirait, bon an mal an, deux cents ou trois cents kilogrammes d'or[1]. Ce n'était pas sans raison que les monarques de l'Asie répétaient au Pharaon que, dans son pays, « l'or était comme la poussière ailleurs ».

La Syrie avait grandement changé d'aspect au cours des derniers siècles. Au temps de la XII[e] dynastie, le Sud du pays, tout au moins, était encore livré à la vie semi-nomade : à présent, on rencontrait partout des villes petites (30, 40, 50 hectares[2]), mais bien fortifiées, et où s'étaient déjà accumulées les richesses. Mis en éveil par le raid de Thoutmès, les petits rois qui gouvernaient ces villes avaient commencé à se coaliser contre le voisin menaçant d'Afrique. Le roi de Kadesh, sur le Haut-Oronte, était reconnu comme le principal potentat du pays. Plus loin, sur l'Euphrate, se dressait le souverain du Naharaïna, comme disaient les Egyptiens, ou, comme nous disons, du Mitanni; les rois hittites ou assyriens faisaient alors petite figure à côté de lui. Quant aux Cosséens de Babylone, ils n'étaient pas en mesure

1. *Cambridge Anc. Hist.*, II, p. 45, 85.
2. P. H. Vincent, *Canaan*, p. 23-89, en particulier 29 n.

de faire sentir jusqu'en Syrie le poids de leur bras.

Thoutmès III aborda ce monde asiatique au mois de Pachons (fin avril-mai) 1479. Il s'avança sans combattre le long de la plaine côtière, jusqu'au Carmel. Derrière cet éperon montagneux l'attendaient les Syriens. Ses généraux hésitaient devant les passages du Carmel, craignant les embûches. Il les gourmanda, les entraîna, et la négligence de l'ennemi justifia son audace. Au débouché des montagnes, l'armée égyptienne remporta une éclatante victoire. Mageddo, où les vaincus avaient leur quartier général et leur refuge, fut enlevé et fournit un riche butin. Les Egyptiens moissonnèrent la plaine environnante, y ramassant 30.000 ou 40.000 hectolitres de blé[1]. Puis Thoutmès III poussa une pointe vers le Nord, sans trop insister cette fois, car il se tenait pour obligé de regagner sa capitale avant les fêtes d'octobre.

Il avait compris que la soumission de la Syrie serait une œuvre de longue haleine, et il y revint désormais presque chaque année. Il s'assura d'abord une solide base maritime : Byblos connaissait bien les Egyptiens et les reçut sans difficulté, mais Arvad dut être prise de force. De ces ports bien approvisionnés, Thoutmès III s'avança contre l'intérieur et obtint une première fois la soumission de Kadesh en 1469. Mais derrière les princes était le Naharaïna, qu'il fallut aborder corps à corps. Thoutmès III y gagna la satisfaction de renouveler les trophées de son père sur les rives de l'Euphrate. Kadesh, désormais encerclée, succomba décidément en 1460 ou 1459. Les annales sont muettes sur les dernières

1. Breasted, *Anc. Records*, p. 189.

années du règne, qui se prolongea jusqu'en 1447[1]. On peut en conclure que la soumission de la Syrie était considérée comme acquise.

L'énumération du butin rapporté de ces campagnes donne quelque idée de la richesse de la contrée. Thoutmès en a rapporté :

36.000 hectolitres de grain;
40.000 têtes de petit bétail;
4.000 têtes de gros bétail;
120 ânes;
1.000 chevaux;
270 kilogr. de cuivre;
350 kilogr. d'argent;
100 kilogr. d'or;
6.500 esclaves;
etc..,

Nous préférerions de beaucoup à cette énumération orgueilleusement étalée par les prêtres d'Amon sur les murs des temples thébains les chiffres du tribut *annuel.* L'organisation, depuis longtemps perfectionnée, que nous voyons fonctionner en Egypte sous Thoutmès III et ses ministres, avait dû être appliquée à la Syrie. Elle y existait encore en principe en 1358[2], mais aucun document ne nous en donne le détail.

Pêle-mêle avec les tributs des sujets, les scribes de Thoutmès III énumèrent les cadeaux reçus de rois lointains, que le Pharaon se plut à considérer comme marques de soumission, et qui étaient au moins des témoignages de crainte. Les rois d'Assyrie et du « Grand Khâti », des rives du Tigre et de l'Halys, satisfaits sans doute de l'humiliation du Mitanni, envoient

1. Breasted, *Anc. Rrecords,* p. 217.
2. *Cambridge Anc. Hist.* t. II, p. 125. Cf. *Journ. of Egypt. Archaeol.,* V, p. 61 *sqq.*

à plusieurs reprises des présents au conquérant. Le roi de Babylone lui-même les imita, ainsi que le roi de Cypre. Enfin Thoutmès III a rencontré dans les ports phéniciens les vaisseaux des Kéfatiou (Crétois), et les relations n'en sont pas restées là. Les peintures du tombeau de Rekhmere, le grand vizir de Thoutmès, montrent, apportant leurs offrandes, des personnages dont nous avons eu la surprise de retrouver les frères sur les murs des palais de Cnosse et de Phaistos.

Thoutmès III a achevé en paix, au milieu des fêtes et des constructions, son règne glorieux. Sa momie, retrouvée, force à reconnaître que l'image que nous ont léguée de lui les sculpteurs officiels est quelque peu idéalisée[1]. L'homme était petit, trapu. Les fortes mâchoires, le front bas et fuyant, indiquent que les qualités de la volonté étaient plus marquées chez lui que celles de l'intelligence. C'était un administrateur et un capitaine, méthodique, exact, — le seul des rois égyptiens qui ait eu le souci de fixer pour tous la marche de ses conquêtes et les profits qu'elles rapportèrent à lui et à ses dieux. Jamais avant lui aucun chef d'Etat organisé n'avait étendu son influence à des pays si divers, et porté si loin de son centre d'action la terreur de ses armes et le prestige de son nom.

Amenhotep II, fils et successeur de Thoutmès III, éprouva, dès la première année de son règne, qu'il était nécessaire de prouver aux vassaux que la dynastie ne dégénérait pas. Il s'élança à travers la Syrie, et battit les gens du Naharaina sur les bords de l'Euphrate. Sept princes rebelles ramenés à Thèbes

1. Maspéro, *Hist. Anc.*, II, p. 270. Breasted, *Anc. Rec*; p. 85.

y furent sacrifiés à Amon, et Amenhotep prit soin que cet acte de vigueur fût notifié aussi aux Nubiens. De fait, le reste de son règne semble s'être écoulé sans heurts. On peut même supposer que le prestige de l'Egypte s'étendit sur des régions nouvelles. Amenhotep II est le premier Pharaon dont le nom se lise sur des objets de verroterie trouvés à Mycènes[1], et l'on a des raisons de croire que c'est alors en effet que les cités de la Grèce propre commencèrent à faire concurrence à celles de la Cète, en attendant qu'elles les supplantassent.

Thoutmès IV, qui succéda à son père Amenhotep II, nous est connu surtout par ses constructions. Il a restauré le temple du Sphinx ensablé. Il a repris en 1412 la construction d'un obélisque qui depuis la mort de Thoutmès III avait attendu 35 ans qu'une main pieuse l'achevât[2]. Au dehors le règne est marqué par un changement d'orientation qui est une marque d'inquiétude, sinon de faiblesse : le rapprochement avec le Mitanni. Thoutmès IV sollicita et obtint la main d'une fille du roi mitanien Artatama. Très probablement, la crainte commune des Hittites avait provoqué cette alliance. C'était le moment où la monarchie hittite d'Asie-Mineure sortait, probablement avec une dynastie nouvelle, d'une période prolongée de troubles et d'affaiblissement. Le roi Dudhalijas 1er avait ressuscité les prétentions à lui léguées par ses antiques prédécesseurs sur la ville d'Alep, et il la pilla à la barbe du Mitannien.

Vers 1406, Thoutmès IV laissa le trône à son fils Amenhotep III. Si Thoutmès III avait été le roi

1. *Annual Brit. School*, VIII, p. 188.
2. Breasted, *Anc. Récords*, p. 188.

guerrier de la dynastie, Amenhotep III en fut le roi constructeur. Sur tous les points de la vallée du Nil, en Egypte et en Ethiopie, on relève les traces fastueuses de son activité dans ce domaine. Mais au dehors, ce Pharaon jugea suffisant d'assurer la situation par des alliances matrimoniales. Outre sa femme préférée, Teje, une Egyptienne, il fit entrer dans son harem des princesses mitanniennes, babyloniennes, etc. Et, faute d'exploits guerriers, il dut se borner à immortaliser ses exploits cynégétiques. Un de ses vassaux lui écrira : « Depuis que ton père a quitté Sidon, tout va à la dérive en Syrie[1] ». On est donc autorisé à supposer qu'Amenhotep III ne mit jamais le pied sur le sol asiatique.

Amenhotep III est pour nous le Pharaon des lettres de Tell-el-Amarna. C'est dans ce bourg de l'Egypte centrale (on verra pourquoi) qu'ont été retrouvées ses archives diplomatiques, sa correspondance avec les princes asiatiques, en caractères cunéiformes et généralement en langue babylonienne. La série ne commence pas avec le règne. On sait par ailleurs qu'en l'an 10 de son règne (vers 1396), Amenhotep épousa la fille du roi mitannien Shuttarna. Or, nous n'avons aucune lettre échangée avec ce prince; la série des lettres mitanniennes commence sous le règne de son successeur Toushratta. D'autre part, nous avons une lettre reçue entre l'an 12 et l'an 20[3], vers 1391. Aucun des documents ne remonte

1. Nous citerons naturellement les lettres de Tell-el-Amarna (T. A.) d'après l'édition Knudtzon (*Die El-Amarna Tafeln*, 2 vol., 1907, 1910). Celle qui est citée ici est la lettre T. A., 85. Nombre de passages sont traduits en français par le P. Dhorme, *Revue biblique* 1908, p. 500, et 1909, p. 50, 368.

2. *Zeitschrift f. agypt. Sprache*, 1880, p. 82. T. A., 17.

3. T. A., 254.

aux premières années du règne : un des plus anciens semble provenir d'Ugarit, grand port situé entre l'Oronte et le golfe d'Alexandrette, et fait prévoir la reddition de la place aux Hittites[1].

Les lettres, hélas ! ne sont presque jamais datées, et il en résulte que la première impression est, comme on l'a dit, « kaléidoscopique ». Les lettres de la Syrie méridionale, de la terre de Canaan, sont particulièrement difficiles à ordonner, parce que là l'Egypte n'est en contact avec aucune autre grande monarchie. Cependant, on voit qu'un certain Labaja, probablement prince de Sichem, est entré en révolte contre le Pharaon vers 1391. La lettre qu'il a écrite à cette date est sans doute la dernière qu'on a reçue de lui. Il y indique qu'il y a des limites à son obéissance, qu'il n'est pas disposé à céder sa femme ou à s'ouvrir le ventre, sur un ordre venu de Thèbes[2]. De fait, ce Labaja a causé de longs soucis, par la suite, aux vassaux fidèles de l'Egypte. Il a fini par tomber aux mains du prince de Mageddo et du roi d'Acre, Zurata, puis il a été tué, mais ses fils sont restés en état de rébellion[3]. Une lettre qui date probablement du règne d'Amenhotep IV, le successeur d'Amenhotep III (1370-1352), évoque encore le souvenir du rebelle. « Labaja est mort, mais Abduhepa (le prince de Jérusalem) est un autre Labaja[4] ». A la même époque Zurata a été remplacé, sur le trône d'Acre, par son fils Zatatna, dont nous verrons le roi de Babylone se plaindre[5]. Dans l'ensemble, pourtant, la terre de

1. T. A., 45.
2. T. A., 254.
3. T. A., 245, 250.
4. T. A., 280.
5. T. A., 232, 234, 8.

Canaan est la plus calme de l'Empire, celle où les corps de troupes égyptiens et les caravanes circulent le plus normalement[1]. Vers la fin du règne d'Amenhotep IV, les plaintes contre les infiltrations de Bédouins, qui apparaissent tantôt comme mercenaires des princes, tantôt comme brigands, se font plus pressantes : Abduhepa de Jérusalem surtout est poussé à bout par les « Chabiru[2] ».

Il faut arriver à Byblos, le vieux centre traditionnel de l'influence égyptienne en Syrie, pour trouver une série de lettres, longue et à peu près continue, dans laquelle il est possible, par conséquent, de mettre quelque ordre. Rib-Addi, le prince de la ville, en a envoyé près de soixante-dix aux rois d'Egypte[3]. Elles sont presque exclusivement consacrées à des récriminations contre ses voisins du Liban, les princes d'Amurru, Abd-Asirta d'abord, puis ses fils, dont le plus fameux fut Aziru[4]. Il y a environ vingt-sept lettres du temps d'Abd-Asirta, trente-huit du temps de ses fils, avec une lacune dans l'intervalle, car ce n'est pas par Rib-Addi que nous connaissons la mort d'Abd-Asirta et les événements qui la suivirent immédiatement[5]. Parmi les lettres du temps d'Aziru, on peut estimer que douze ou quinze sont antérieures à l'avènement d'Amenhotep IV (vers 1370) les autres postérieures[6]. Ainsi la série des lettres

1. Il faudrait ici énumérer les nombreuses lettres de T. A., qui ne sont que des accusés de réception d'ordres relatifs aux caravanes et aux troupes (T. A., 216, 218, 264, etc., etc.).

2. Sur les Chabiru, voir en dernier lieu Opnitz, *Zeitsch. f. Assyr.* 1926, p. 103.

3. T. A., 68-95 et 102-138.

4. Sur Amurru, T. A., II, p. 1132 *sqq.*

5. T. A. 101.

6. La chute de Simyra a suivi de près l'avènement d'Amenhotep IV (T. A., 116). Plusieurs lettres, que Knudtzon place sous le nouveau roi, me semblent antérieures (p. ex. T. A., 114).

écrites contre Abd-Asirta serait de 1390-1380 environ, les premières lettres contre Aziru de 1380-1370, les dernières de 1370-1360. D'après les indications des dernières lettres, que Rib-Addi a écrites quand il était réfugié à Beyrouth, on peut estimer qu'il n'en a guère écrit plus de trois par an[1].

Donc les plus anciennes lettres de Rib-Addi ont comme signalement le nom d'Abd-Asirta. Ce prince d'Amurru a d'abord été un vassal loyal du Pharaon; nous avons des lettres de lui où il se vante d'avoir préservé des pillards la ville de Simyra, centre de l'administration égyptienne dans la Syrie du Nord. Puis, il s'est révolté, il a occupé pour son compte Simyra[2]. Rib-Addi est serré de plus en plus près par lui; il est l'objet d'un attentat, il perd sa ville de Beruna; finalement Byblos même est menacé[3]. Il aurait succombé sans doute si Abd-Asirta n'avait été tué[4]. Les fils du mort ont alors traversé une période difficile, ils n'ont pu se maintenir à Simyra; un moment on les voit réfugiés à Damas, autre centre d'administration égyptienne[5]. Aziru était destiné à relever la fortune de la famille.

Petites querelles en somme, et qui ne nous intéresseraient guère, si à l'arrière plan n'apparaissait un pouvoir plus important : le Mitanni. Là, le roi Toushratta était arrivé au pouvoir dans des conditions difficiles, adolescent, obligé de se défaire d'abord du ministre qui avait tué son frère et tenté de le chambrer (vers 1390)[6]. Il a écrit une lettre pour annoncer au

1. T. A., 138.
2. T. A., 60 *sqq.*, 76.
3. T. A., 81 *sqq.*
4. T. A., 95, 101.
5. T. A., 107.
6. T. A., 17.

Pharaon, mari de sa sœur, l'affermissement de son pouvoir, mais, par la suite, il a cru pouvoir suivre vis-à-vis de l'Egypte une politique plus cavalière. Maître déjà des pays situés entre Euphrate et Oronte, il chercha visiblement, au temps d'Abd-Asirta, à mettre le pays du Liban sous l'influence mitannienne[1]. Si Abd-Asirta a été tué, nous raconte un des correspondants du Pharaon, c'est qu'il ne voulait ou ne pouvait satisfaire aux exigences du Mitannien[2]. Quand reprend la correspondance de Toushratta avec Amenhotep III, le premier est père d'une fille nubile que le vieux Pharaon va demander en mariage[3]. Et une lettre (en mitannien) semble destinée à régler certaines difficultés de frontières sur l'Oronte[4].

Ces audaces du Mitannien supposent un recul de la force hittite, et en effet nous le constatons par ailleurs. Non pas qu'il n'y ait eu des tentatives de réaction. Une des premières lettres de Rib-Addi contre Abd-Asirta mentionne que le roi hittite « a pris les pays qui relevaient du roi de Mitanni », et d'autre part Toushratta, dans la lettre où il notifie au Pharaon la consolidation de son pouvoir, lui annonce l'envoi de captifs hittites[5]. Donc, alternatives de succès et de revers. Mais, dans l'ensemble, le règne de Hattusil II a été désastreux pour les Hittites[6]. C'est sans doute à ce moment qu'Amenhotep III est en correspondance avec le roi d'Arzawa (Cilicie). Il lui demande des captifs gasgéens d'Asie-Mineure;

1. T. A., 85, 86.
2. T. A., 101.
3. T. A., 19.
4. T. A., 24.
5. T. A., 75, 17.
6. Weidner, *Polit. Dokumente*, p. 83.

le Hittite est ignoré[1]. Ce qui ressort clairement, en tout cas, c'est que le pays entre Oronte et Euphrate, où jadis Thoutmès III et Amenhotep II cueillaient leurs plus beaux lauriers, n'est plus qu'un champ clos entre Mitanniens et Hittites. Une lettre du roi de Nuhassé (au Sud d'Alep), dont l'ancêtre a été intronisé par le grand Thoutmès, fait sentir à Amenhotep III le changement de la situation[2].

Avec l'avènement de Subbiluliuma chez les Hittites (vers 1380), la fortune se prononce peu à peu pour les gens du Nord. Il avait déjà poussé une pointe en Syrie, lorsqu'une provocation de Toushratta le décida à une nouvelle campagne, en 1374, — la première dont nous puissions, grâce aux documents de Boghaz-Keui, fixer la date[3]. Cette fois, le roi hittite a passé l'Euphrate et pénétré dans le Mitanni même, avant de se rabattre sur la Syrie du Nord. Il aurait, nous dit-il, respecté Kadesh, sur l'Oronte, où commençait la zone d'influence égyptienne, s'il n'eût été provoqué par le roi du pays, Shouttarna[4]. Il a emmené prisonniers ce prince vaincu et son fils Aitakama.

Amenhotep III avait sur l'Oronte un vassal fidèle, Akizzi de Katna. De celui-ci nous avons des lettres où il a le bon esprit de nommer le destinataire, tandis que les autres petits princes syriens, malheureusement pour nous, ne s'adressent qu'au Pharaon en général[5]. Il a été fortement éprouvé par l'attaque hittite et s'en plaint amèrement. En même temps, il signale les ennemis que cette attaque a enhardis dans son voisinage, et ses rapports sont confirmés, non seule-

1. T. A., 31.
2. T. A., 51.
3. Cf. Forrer, *Forschungen*, II, 1, p. 1 *sqq*.
4. Weidner, *Polit. Dokumente*, p. 15.
5. T. A., 52-55.

ment par ceux de Rib-Addi, mais aussi par ceux du roi de Tyr, Abdimilki, un des meilleurs informateurs de l'Egypte dans la région[1]. Le premier des ennemis en question est Aziru, qui désormais, pousse ses empiètements avec activité, visant surtout Simyra et la côte phénicienne[2]. Le second est Aitakama de Kadesh, que Subbiluliuma avait relâché, évidemment pour en faire un instrument de la politique hittite. Nous n'avons qu'une lettre de lui au Pharaon, ce qui indique que très vite il a renoncé à tout ménagement vis-à-vis de son ex-suzerain, et s'est posé en rebelle déclaré[3]. Il avait un père, Namiawaza, qui, lui, s'est réfugié à Damas, sous la protection de l'Egypte, et a continué à exercer l'autorité dans cette région[4]. On voit qu'avant même qu'Amenhotep III mourût, la souveraineté égyptienne avait à peu près disparu au Nord de Byblos et de Damas.

Quant à Toushratta de Mitanni, assagi par le malheur, il a renoué et cultivé désormais assidûment les relations avec la cour de Thèbes[5]. Il a envoyé au vieux, mais infatigable Amenhotep III, une nouvelle épouse, sa fille Taduhepa. Il lui a envoyé, lors de la dernière maladie du Pharaon, la statue d'Ishtar de Ninive, ville qui relevait encore de lui. La déesse n'a d'ailleurs pas sauvé Amenhotep, qui est mort à la fin de sa 36e année de règne (vers 1370)[6]. Son fils et successeur, Amenhotep IV, a recueilli dans son harem Taduhepa : peut-être faudrait-il identifier la princesse mitannienne avec cette Nefertete, la reine

1. T. A., 150.
2. T. A., 106.
3. T. A., 189.
4. T. A., 197.
5. T. A., 19, 20.
6. T. A., 23.

préférée du nouveau roi, dont nous avons un buste remarquable[1].

Avec Amenhotep IV montait sur le trône d'Egypte un adolescent débile, nerveux, efféminé, un détraqué et un détraqueur. La grande, on peut même dire l'unique pensée de son règne a été une aversion prononcée contre le culte d'Amon thébain, qu'il jugeait contraire à l'orthodoxie solaire. Il voua une dévotion passionnée, de plus en plus exclusive, au disque solaire, Aton, allant jusqu'à négliger ses noms protocolaires pour s'appeler Echen-Aton[2]. Dégoûté de Thèbes, il choisit pour capitale (an 6 = 1364) la ville qui s'élevait sur l'emplacement du village moderne de Tell-el-Amarna, et dont il fit une belle résidence : Echet-Aton. C'est là qu'allaient être centralisée pendant douze ou quinze ans l'administration de l'empire, dont Amenhotep IV se souciait peu, et la littérature et l'art, pour lesquels au contraire la fermentation religieuse a été un stimulant. En Asie, Tyr semble avoir été transformée aussi en cité d'Aton[3].

Toushratta de Mitanni a continué, pendant plus de quatre ans, à entretenir des relations actives avec la cour égyptienne, avec la reine-mère Teje, avec le jeune Pharaon, avec Taduhepa; puis (vers 1365 ou un an plus tard), il a fini de mort violente, et sa mort a été le signal de l'effondrement du Mitanni. Les auteurs de la catastrophe ont été, non les Hittites, mais le roi d'Alse (en Arménie) et surtout le roi d'Assyrie[4]. Celui-ci, Assuruballit, a été un correspondant d'Amenhotep IV. Un de ses prédécesseurs immédiats,

1. T. A., II, 1059.
2. Son portrait dans Maspéro, *Hist. anc.*, II, p. 325.
3. T. A., 154.
4. Weidner, *Polit. Dokum.*, p. 17.

Assurnadinahe, avait échangé des cadeaux avec Amenhotep III, puis Eriba-Adad, au temps évidemment de l'intimité de Toushratta avec l'Egypte, avait cessé les relations[1]. Assuruballit les reprend, mais il entend évidemment être considéré dorénavant comme le supérieur de « l'homme de Hanigalbat » (le roi de Mitanni)[2]. Nous n'avons de lui que deux lettres.

L'effacement du Mitanni laissait le champ libre, sur l'Oronte et dans le Liban, aux agents plus ou moins avoués de la politique hittite. Nous suivons assez exactement les progrès d'Aziru grâce aux jérémiades persévérantes de Rib-Addi[3]. Vers le début du règne d'Amenhotep IV (après 1372), le prince d'Amurru a pris Simyra, qui a souffert cruellement du siège[4]. Il a pris aussi Tunip, où sa résidence fut fixée désormais[5]. Puis Byblos a été enserrée progressivement. Arvad était depuis longtemps détachée de l'empire, le roi de Sidon finit par pactiser avec Aziru, les rois de Beyrouth et de Tyr soutinrent, en tout cas mollement, Rib-Addi[6]. Finalement, une révolte fomentée par son frère chassa celui-ci de sa capitale (vers 1360). Il vécut pendant au moins un an à Beyrouth, sans que ses appels désespérés aient ému grandement son suzerain[7]. Finalement il fut livré à ses ennemis. Byblos même ne semble pas avoir alors subi de catastrophe[8].

Aziru était devenu un puissant potentat : il chercha

1. T. A. 15.
2. T. A., 16. Sur la suite des rois d'Assyrie, Ebeling-Meissner-Weidner, *Die Inschr. der altassyr. Könige*, p. 33-39.
3. T. A., 108 *sqq.*
4. T. A., 116.
5. T. A., 59, cf. 165, 166.
6. T. A., 147 *sqq.*
7. T. A., 168, 162.
8. C'est ce qui ressort des récentes fouilles de M. Montet.

à faire reconnaître sa situation par le roi d'Egypte. Celui-ci ne pouvait oublier facilement le passé; dans une lettre émanée de sa chancellerie il déclare crûment à Aziru : « Tu n'as pas toujours dit la vérité[1] ». Il lui reproche surtout ses accointances avec Aitakama de Kadesh, rebelle irréductible celui-là[2]. Aziru dut donner des gages. Il lui fallut, après des années de tergiversations, rebâtir Simyra[3]. On exigeait aussi qu'il vînt de sa personne en Egypte. Il retarda longtemps l'échéance, prétextant la présence du roi hittite en Nuhassè[4]. Enfin il s'exécuta, et son fils craignit un instant qu'il ne dût pas revenir. Il semble bien qu'il fût encore en Egypte au moment où est écrite la lettre 170, où est signalée la campagne des Hittites en Amki (vers 1355)[5]. Nous ne savons pas comment il est sorti de l'antre du lion. Ce qui est sûr, c'est qu'il a fourni encore, comme vassal des Hittites, une longue carrière[6].

C'est vers 1354 que Subbiluliuma, qui visiblement jusque-là avait été absorbé avant tout par les affaires d'Asie Mineure[7], recommença une action de grande envergure en Syrie. Il avait salué à son avènement Amenhotep IV, mais déjà la seconde lettre qu'on possède de lui annonce presque la guerre[8]. La lettre 170, expédiée par des personnages mystérieux d'Amurru à Aziru et à son entourage en Egypte, et interceptée sans doute par la police du Pharaon, men-

1. T. A., 162.
2. T. A., 162.
3. T. A., 159 *sqq.*
4. T. A., 164 *sqq.*
5. T. A., 169, 170.
6. Weidner, *Polit. Dokumente*, p. 125 *sqq.*
7. Cf. Forrer, *Forschungen*, II, 1, p. 32-33.
8. T. A., 41, 42.

tionne la présence de généraux hittites sur l'Oronte. D'autres lettres syriennes confirment le renseignement[1]. La mainmise hittite sur la Syrie commençait.

Quand ces lettres parvinrent à Tell-el-Amarna, il est probable qu'Amenhotep IV n'était plus; en tout cas il allait disparaître. Aussitôt la réaction contre ses innovations religieuses se déchaîna. Son gendre Saakarê ne fit que passer sur le trône[2]. Son autre gendre, Toutankhaton, devait régner au moins six ans, mais en prenant un nom qui attestait son retour à l'orthodoxie thébaine, et qui est devenu célèbre : Toutankhamon[3]. Tell-el-Armana fut désertée, dans des conditions de hâte et de désordre évidentes, puisque, heureusement pour nous, les archives de l'empire y ont été abandonnées[4]. L'ordre ne fut rétabli en Egypte que par un vigoureux soldat, Harmhabi, qui régnait encore vers 1310, et qui a cru devoir biffer de l'histoire le règne des Pharaons désorganisateurs, puisqu'il datait alors de sa 59e année[5].

Mais, avant de quitter les lettres de Tell-el-Amarna, il faut indiquer ce qu'elles nous enseignent sur les pays qui vivaient plus à l'écart de la grande politique, en Orient et en Occident.

Damas n'est pas représentée dans les tablettes de Tell-el-Amarna, et l'on en a conclu que la ville était sous l'autorité directe d'un fonctionnaire égyptien

1. T. A., 174-6.
2. Gauthier, *Livre des Rois*, II, 2, p. 62.
3. Capart, *Toutankhamon*.
4. Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 65.
5. *Zeitschr. f. agypt. Sprache*, 39, p. 22.

correspondant en égyptien avec la cour de Thèbes. Il y a même des raisons de croire que, vers 1374, la place était tenue par un fils d'Amenhotep III, Biriwaza[1]. C'est que Damas était un nœud de route important, où bifurquaient les caravanes allant au Mitanni et celles qui se rendaient à Babylone. Avec ce dernier centre, les rapports, à l'époque de Tell-el-Amarna, sont abondamment attestés.[2]

Les rois cosséens apparaissent déjà en rapport avec Thoutmès III, mais c'est à dater de Thoutmès IV que la correspondance semble avoir été continue[3]. Le Pharaon avait intérêt à ménager son collègue lointain. Sous Amenhotep III, les vassaux indociles de Canaan firent sonder le roi Kurigalzu, qui leur refusa son appui[4]. Dans les lettres de Tell-el-Amarna, le premier roi de Babel dont nous ayons le nom est Kadashman-Ellil (environ 1390-1370)[5]. Sa correspondance avec Thèbes s'espace sur une longue suite d'années, car, dans une lettre, il se plaint que ses messagers ont été retenus six ans aux bords du Nil. Cette lettre a été portée à l'occasion du 30e anniversaire de l'avènement d'Amenhotep, soit vers 1376[6]. Mais la négociation la plus épineuse eut pour objet une princesse babylonienne, que le Pharaon voulait annexer à sa collection matrimoniale : il y est d'ailleurs parvenu[7].

Bournabouriash est monté sur le trône presque

1. T. A., II, p. 2026.
2 T. A., 194, 129, 24, 250.
3. T. A., 10.
4. T. A., 9.
5. Cf. Meissner, *Babyl. a. Ass.*, II, p. 447.
6. T. A., 3.
7. T. A., 1, 4, etc.

à la même époque qu'Amenhotep IV (vers 1370[1]). Lui aussi ne se montre pas toujours satisfait de son « frère » lointain. Un jour, sa caravane a été rançonnée à Damas, puis en Canaan[2]. Une autre fois, ses marchands ont été maltraités par Zatatna, le roi d'Acre, et il demande vengeance[3]. Il est d'ailleurs possible que les difficultés croissantes provoquées par la monarchie syrienne aient interrompu de bonne heure ce commerce, car les lettres de Bournabouriash sont rares. Peut-être aussi les voisins araméens de Babylone ont-ils contribué à ce résultat[4].

A l'Occident, le Pharaon est en rapports d'égal à égal avec le principal roi de Cypre, celui d'Alasia. Une des lettres est relative à l'avènement d'Amenhotep IV, vers 1370[5]. Des autres, il est difficile de discerner auquel des deux Pharaons elles sont adressées. Elles attestent l'importance que jouait, dans le commerce des deux pays, le cuivre cypriote. Enfin, l'une d'elles mentionne les méfaits des pirates lyciens[6]. C'est, dans la correspondance de Tell-el-Amarna, le seul passage nettement relatif aux peuples égéens[7].

Et cependant, nous avons d'autres preuves que les relations ne chômaient pas entre les rives de l'Egypte et celles de l'Archipel. Des scarabées au nom d'Amenhotep III et de la reine Teje se retrouvent partout, en Crète, à Rhodes, à Mycènes[8]. Le règne dudit Pharaon a dû marquer un paroxysme dans l'histoire de ce commerce. On signale encore à Mycènes le

1. T. A., 6.
2. T. A., 7.
3. T. A., 18.
4. T. A., 200.
5. T. A., 2.
6. T. A., 8.
7. L'allusion aux Danuna (T. A., 150) est très obscure.
8. 'Αρχαιολ. 'Εφεμ. 1891, p. 18.

nom d'un des successeurs immédiats du Pharaon magnifique[1], puis les troubles de l'Egypte d'une part, ceux du monde égéen de l'autre, amènent une interruption. Mais l'Egypte avait pris goût aux produits mycéniens, et, longtemps encore après l'époque de Tell-el-Amarna, elle les imitait, quand les centres de production industrielle et artistique avaient sombré sous l'afflux de tribus plus barbares[2].

On le voit, si l'on excepte l'Elam et Troie, nous avons la preuve précise de l'influence exercée par l'empire égyptien dans tous les pays qui méritaient alors à quelque titre le nom de civilisés. Thèbes fut vraiment à cette époque le pôle du monde méditerranéen, et il eût fallu aller alors jusqu'aux bords du Hoang-ho pour trouver quelque chose de très vaguement comparable.

Et pourtant, les lettres de Tell-el-Amarna ne nous présentent que le déclin du grand empire, le pâle reflet de ce qu'il avait été au xve siècle. Jamais plus l'Egypte n'a tenu dans le monde la place qu'elle y tenait sous la xviiie dynastie. Chose curieuse : la renommée de ces Pharaons n'a pas égalé leur valeur réelle. Sans doute le souvenir des Thoutmès et des Amenhotep a contribué à former la légende de Sésostris. Mais le nom du Pharaon type a été emprunté à la XIIe dynastie, et les rares ingrédients historiques qui sont entrés dans la légende viennent plutôt des Ramessides[3]. Aucune dynastie n'a été plus misérablement estropiée par les abréviateurs de Manéthon que la XVIIIe[4]. Il a fallu les fouilles modernes pour la remettre à sa vraie

1. Fimmen, *Die Kret. Myken. Kultur*, p. 179.
2. Glotz, *Civilis. égéenne*, p. 246.
3. Maspéro, *Hist. anc.*, II, p. 426.
4. Ed. Meyer, *Äg. Chronol.*, p. 88 *sqq.*

place, en tête des dynasties égyptiennes. Elles ont rendu, ces fouilles, les obélisques de Thoutmès III, qui servent aujourd'hui, sur les deux rives de l'Atlantique, de parure à un impérialisme auprès duquel le sien était évidemment mesquin[1]. Elles ont rendu à leur vrai propriétaire, à Amenhotep III, les « colosses de Memnon[2] ». Elles ont rendu les hymnes au disque triomphal d'Aton, le délicieux portrait de la reine Nefertete, le tombeau luxueux de Toutankhamon[3]. La revanche a été lente à venir, mais combien complète !

1. On sait qu'ils sont à Londres et à New-York.
2. Maspéro, *Hist. anc.*, II, p. 311 *sqq.*
3. L'hymne à Aton : Röder, *Urkunden z. Religion d. Ægypter*, p. 62.

L'Empire Hittite

(1400-1200)

I

Dans la correspondance de Tell-el-Amarna, on sent partout planer sur l'empire égyptien la menace venant du Nord : le progrès de la puissance hittite. Le moment est venu d'étudier cette puissance en elle-même, en revenant brièvement sur ses antécédents.

Nous connaissons déjà les colonies sémitiques qui, vers l'an 2300, vivaient à Kanesh (Cappadoce). Elles étaient entourées d'une population indigène, sans doute identique à celle qui parlait la langue « proto-hittite ». Cette population semble apparentée, ethniquement ou au moins linguistiquement, à celle qui, vers la même époque, peuplait la Mésopotamie du Nord, Assyrie comprise, et qu'on appelle, un peu improprement, « mitannienne ». Doit-on supposer que, déjà, des éléments indo-européens s'étaient infiltrés dans ces populations, qu'il y avait déjà des Harri dans l'Arménie occidentale, des Hatti (Hittites) en Cappadoce? Notre documentation actuelle ne permet pas de répondre en ce qui concerne les Harri, et incline à répondre négativement en ce qui concerne les Hittites :

ce qui est sûr — et c'est l'important ici, — c'est qu'il n'y avait pas encore, sur le fleuve Halys, la forte puissance militaire que nous y rencontrons plus tard.

Il faut franchir plusieurs siècles, arriver aux environs de l'an 1806 av. J.-C., pour voir cette puissance militaire surgir brusquement, avec éclat, dans l'histoire. A ce moment, les Hittites prennent Babylone, mettent fin à la dynastie de Hammourabi, et inaugurent en Chaldée la période de troubles qui finit par l'établissement des Cosséens. C'est tout ce que nous apprenaient naguère les textes sur l'apparition du grand peuple du Nord. Heureusement, les documents indigènes nous permettent aujourd'hui de voir plus clair.

Ils nous montrent d'abord que le centre de la monarchie hittite était dès lors dans la boucle de l'Halys (Marassantijas), avec sa capitale à Hattusas, plus connue parmi les savants modernes sous le nom du village turc qui la recouvre : Boghaz-Keui. Le fondateur de cette monarchie paraît avoir été le roi Tlabarnas, dont le nom servit plus tard à désigner toute manifestation législative de la puissance royale, et devint synonyme d'*édit*. Un roi, Hattusil I, lui avait déjà succédé sur le trône, lorsque la couronne revint à Mursilis I, celui qui conquit le premier Alep et Babylone (vers 1806). Vers le même temps, les rois hittites avaient maille à partir avec les Harri, les voisins de l'Est. Nous voyons ensuite régner à Hattusas Hantilis I, puis deux ou trois rois inconnus, puis Ammunas et Huzzijas, et enfin Télibunus, que nous placerons donc au XVIIe siècle av. J.-C. C'est lui qui, dans la préface d'un édit retrouvé à Boghaz-Keui, nous met au courant des événements précités. L'édit est relatif au règlement de la régence et de la

succession en cas d'absence du roi pour cause militaire, ainsi qu'à la répression des complots contre la sûreté de l'Etat, — incidents qui paraissent toujours avoir été fréquents dans la monarchie hittite.

Suit une période obscure pour nous, mais dans laquelle il faut placer un reflux de la puissance hittite, après la première poussée. Est-il attribuable à la réaction des Harri, aux poussées de rois assyriens tels que Samsi-Adad III vers le haut Euphrate, ou aux attaques des peuples d'Asie-Mineure, tels que ceux que nous rencontrerons plus tard dans l'histoire de la monarchie ? Impossible de le dire actuellement. Le résultat seul est clair. Lorsque Thoutmès III (1500-1450) fait trembler l'Asie antérieure, il n'entend parler des « grands Hattis » que comme d'un peuple lointain, perdu dans les brumes du Nord. Et plusieurs générations de rois égyptiens ont pu guerroyer sur le moyen Euphrate, dans le Naharaina, sans se heurter aux Hittites.

Mais le souvenir des antiques exploits survivait chez les successeurs de Télibunus, et c'est, semble-t-il, une dynastie nouvelle, issue de Saussatar, qui se chargea de les renouveler. Le personnage qui la fait entrer dans l'histoire est le roi Dudhalijas I (vers 1410 av. J.-C.). On nous dit qu'il prit Alep, comme ses lointains prédécesseurs, et l'on suit le contre-coup de ses entreprises dans les relations qui se resserrent alors entre les Pharaons, d'une part, et d'autre part les rois harri du Mitanni et les monarchies du Tigre et de l'Euphrate. La crainte commune du nouveau venu rapproche les adversaires de la veille. Elle était cependant prématurée, car le roi Hattusil II (vers 1390) eut un règne malheureux. Malgré la division de la dynastie harri en deux bran-

ches, dont la branche septentrionale lui était favorable, le représentant de la branche Sud, Toushratta de Mitanni, lui interdit l'accès de la Syrie du Nord. En même temps, il était assailli en Asie-Mineure. Là, nous entendrons retentir pour la première fois le nom des Gasgas, qui ne tarda pas à se répandre jusqu'à Thèbes et à Babylone.

Où était l'habitat spécial de ce peuple ? Bien que les savants compétents discutent encore la question, elle ne me paraît guère douteuse. On ne peut songer ni à la boucle de l'Halys, où était le cœur de la monarchie hittite, ni aux régions du Taurus, sur lesquelles nous sommes assez exactement renseignés maintenant. Au Sud de ces régions se trouve le pays d'Arzawa, nom qui recouvre la Cilicie et la côte Sud de l'Asie-mineure. Au Nord, entre les sources de l'Euphrate et la mer Noire, nous avons le pays d'Hajasa ou d'Azzi, et le Kizwadna, entre Hattusas et la mer. Il faut donc chercher, soit au pied du Caucase, soit vers l'ouest, du côté de la Paphlagonie. Et c'est la seconde alternative qui me paraît s'imposer. Tous les noms géographiques que nous trouvons associés aux Gasgas, dans les textes de Boghaz-Keui, nous reportent de ce côté, le Bala vers la Lydie, le Dumana vers le district paphlagonien de la Domanitis, le mont Gapagapa également en Paphlagonie. Les Gasgas n'apparaissent pas d'ailleurs comme un Etat organisé, mais comme un assemblage de dynasties, de tribus, de petites villes, — populations assez mouvantes, toujours portées aux incursions dans les provinces « supérieures », c'est-à-dire septentrionales, de la monarchie. Les Gasgas vont peser sur toute l'histoire du second empire hittite.

Subbiluliuma.

L'essor déjinitif des Hittites date de l'avènement de Subbiluliuma (vers 1380 av. J.-C.) Dès le début de son règne, il montra, par une pointe poussée jusque sur l'Oronte, qu'il n'était pas disposé à laisser prescrire les droits à lui légués sur la Syrie du Nord. Puis, une vigoureuse contre-attaque de Tushratta de Mitanni provoqua de sa part la grande campagne de 1374. Il franchit le Haut-Euphrate, il mata les petits princes de la Syrie du Nord. Il aurait évité Kadesh, nous dit-il, si le roi de la ville ne l'avait cherché : il le battit, l'emmena prisonnier avec son fils Aitakama. Il aperçut le Liban avant de rentrer dans son royaume. Vingt ans allaient s'écouler avant qu'il ne reparût en Syrie, mais déjà il avait jeté les bases des relations qui devaient se développer par la suite.

Si Subbiluliuma avait cherché à ménager Kadesh, c'est qu'il tenait encore à respecter la zone d'influence égyptienne. Le vieil Aménophis III vivait toujours, et, si nous n'avons pas de lui, à l'adresse du roi hittite, des lettres telles que celles qu'il envoya aux rois d'Arzawa et de Mitanni, il y a des raisons de croire qu'un accord formel le liait à Subbiluliuma. En tout cas celui-ci a encore salué amicalement l'avènement d'Aménophis IV (vers 1370), et c'est plus tard seulement qu'on perçoit, dans le ton d'une seconde lettre, des signes d'irritation. Le prince Zidanta, qui fut chargé de surveiller du côté hittite la Syrie, a tenu à rester en rapports corrects avec le Pharaon (T. A., 44).

Pendant ces années, Subbiluliuma a été occupé, en Asie-Mineure, à des expéditions dont le détail nous échappe. Nous savons que les plus rudes ont

été menées contre les Gasgas, et qu'elles ont été victorieuses. En 1355, Subbiluliama pouvait se vanter d'avoir réduit ce peuple. Un avenir prochain devait lui montrer qu'il s'exagérait la portée de ses succès, mais enfin les attaques de ces voisins turbulents ont été détournées du cœur de la monarchie hittite. On soupçonne que des prisonniers gasgas ont été envoyés au Pharaon, et établis par lui dans la Palestine, pour être employés contre les Bédouins du désert.

C'est en 1354 que l'action hittite a repris contre la Syrie du Nord, que l'occupation prolongée des Mitanniens avait fait considérer à Hattusas comme des pays « harri ». Les généraux du roi, Lupakkis et Tésubsalmas, se sont avancés jusque dans la région de Damas avant de rencontrer une résistance égyptienne. Puis Subbiluliuma vint en personne réduire Alep et Karchémis, où il établit ses fils, Télibunus et Bijassilis. Dans cette période furent conclus les accords avec les roitelets de la région de l'Oronte, avec Tette de Nuhassé (vers Palmyre), avec Aziru d'Amurru, avec Aitakama de Kadesh.

C'est au milieu de ces nouvelles inquiétantes que s'acheva le règne, si désastreux pour l'Egypte, d'Aménophis IV (1352). Il laissait le pays profondément troublé, la réaction contre le culte d'Aton imminente parmi les hauts dignitaires, dans le clergé, dans le peuple. Comme il n'avait pas de fils, la couronne revenait à ses gendres, Saakere, puis Toutankhaton. Le premier ne fit que passer sur le trône. C'est sans doute sa veuve qui, se sentant entourée d'ennemis, adressa au roi hittite la requête pathétique dont on a retrouvé la trace dans les archives de Boghaz-Keui. Elle demandait un prince hittite pour époux.

On le lui envoya, mais il fut mis à mort par les grands d'Egypte, et la couronne dévolue à Toutankhaton. Alors Subbiluliuma n'hésita pas à envahir le territoire égyptien. S'arrêta-t-il en Palestine ? Poussa-t-il jusqu'aux rives du Nil ? Tout ce qu'on sait, c'est qu'il ramena un grand nombre de prisonniers égyptiens, qui propagèrent en pays hittite une dangereuse et durable épidémie. Puis un accord intervint sans doute avec Toutankhaton. Celui-ci changea son nom en l'honneur d'Amon (Toutankhamon), et ramena la capitale de Tell-el-Amarna à Thèbes. Quand il mourut vers 1345, la restauration orthodoxe était chose faite en Egypte, mais la xviii[e] dynastie était atteinte à mort. La tâche de rendre au pays un peu d'ordre et de paix échut à un personnage qui n'était qu'allié à la famille précédente, Harmhabi.

L'attention du roi hittite s'était détournée vers les événements du Mitanni. Là, le roi Toushratta avait péri de mort violente vers 1365, et la branche septentrionale de la dynastie harri avait repris possession du pays. Mais, dominée par la rancune de l'usurpation de Toushratta, elle avait livré le Mitanni aux entreprises de voisins de l'Est : l'Alše (sur le Haut-Tigre), et surtout l'Assyrien Assuruballit. Le fils de Tushratta, Mattiwaza, avait dû se réfugier auprès du roi chaldéen Burnaburiash. Nous avons vu qu'Assuruballit et Burnaburiash, montés tous deux sur le trône vers le même temps qu'Aménophis IV (1370 ou à peu près), nous apparaissent dans la correspondance de Tell-el-Amarna en assez mauvais termes l'un avec l'autre. Un rapprochement s'opéra vers 1360 : le fils de Burnaburiash épousa la fille d'Assuruballit, Muballitat Seruâ. Mattiwaza ne se sentit plus en sûreté à Babylone et se réfugia sur les bords de l'Halys, où Subbi-

luliuma prit en main sa cause. Dès que le roi hittite eut installé son fils Bijassilis à Karkémis, il lui confia les forces nécessaires pour rétablir Mattiwaza en Mitanni. Ni les Harri du Nord, ni l'Assyrie ne purent empêcher la restauration, et un traité, que nous avons, rangea Mattiwaza parmi les vassaux de Hatti. Une fête solennelle fixa le fleuve Malas (Tigre?) comme limite de l'empire hittite (1349).

Il s'en fallait que tout fût pacifié dans ces pays du Sud-Est. Mais, avant même que la conquête du Mitanni fût assurée, des nouvelles graves étaient arrivées d'Asie-Mineure. Les Gasgas avaient conquis le Dumana, inquiété le pays de Bala. Subbiluliuma confia à un de ses meilleurs auxiliaires, Hotobijanzas, le soin de veiller de ce côté, et ce personnage allait assurer pendant vingt ans la sécurité du Bàla.

Rien n'était donc achevé lorsque Subbiluliuma mourut (1345). Il n'en avait pas moins posé partout les fondements solides de la puissance hittite. Son souvenir allait planer pendant cent cinquante ans sur les princes de sa dynastie, comme un exemple et un encouragement. Il fut pour eux « l'inoubliable grand-père ».

Il avait vu naître pourtant, ou plutôt renaître, la puissance qui devait être un jour le fléau des Hittites : l'Assyrie. Assuruballit n'avait pu empêcher la restauration du Mitanni, mais il reparut de ce côté. S'il est vrai, comme le dit un de ses successeurs, qu'il ait conquis le Muzri, et que ce pays, comme on le croit, doive être cherché sur le haut Euphrate, il aurait assuré la mainmise d'Assur sur les Harri du Nord. Heureusement, il fut accaparé, vers 1340, par les affaires de Babylone. Là, Bournaburiash était mort après 25 ans de règne, et, son fils l'ayant précédé

dans la tombe, la couronne revenait à son petit-fils, petit-fils aussi d'Assuruballit par sa mère. Le jeune prince avait déjà fait preuve de quelque vigueur, lorsqu'il fut tué par la soldatesque cosséenne, qui lui substitua un usurpateur. Le roi assyrien n'hésita pas à intervenir pour rétablir sur le trône la descendance de Burnaburiash, dans la personne de Kurigalzu III. Il ne perdit pas de vue pour cela le Mitanni : c'est lui probablement « l'Assyrien » qui, dans un texte hittite de 1336, nous est signalé comme le voisin dangereux de ce pays. Pour la première fois depuis des siècles, avec Assuruballit, l'Assyrie fit figure de grande puissance : Assuruballit lui-même ne semble pas s'être paré de titres impériaux, mais certains de ses fonctionnaires ont été moins discrets que lui.

Mursil II

Après la mort de Subbiluliuma (1345), un de ses fils, Arnuvandas, a régné quelques mois, puis un autre, Mursil II, est arrivé au trône tout jeune encore. Comme il est de règle dans les empires orientaux fraîchement créés, une révolte universelle salua l'avènement du nouveau souverain. Mursil prouva qu'il n'était pas homme à laisser péricliter l'instrument de guerre et de gouvernement que lui laissait son père. Durant ses dix premières années, il guerroya sans relâche en Asie-Mineure : 1re et 2e années chez les Gasgas, 3e, 4e et 5e en Cilicie et en Pamphylie, 6e en Arwananda; 7e, 8e et 9e chez les Gasgas; 10e contre Azzi. En Cilicie, il eut affaire au puissant roi d'Arzawa. Un bolide qui tomba sur la capitale ennemie (Tarse ?) lui facilita la victoire en démoralisant l'adversaire. Le roi vaincu se sauva en Cypre, où

la mer le mettait encore à l'abri des attaques hittites. Mursil eut à revenir une seconde fois dans la riche plaine cilicienne, d'où il se vante d'avoir déraciné 66000 personnes. Il fit aussi respecter ses armes plus à l'ouest, au pays de Millavanda (Milyade classique), où il trouva pour auxiliaire le roi des Achéens de Pamphylie. C'est la première fois que les Grecs apparaissent dans les documents de Boghaz-Keui. A la fin de la 9e année, nous trouvons le roi à Ankuva (Ancyre), où l'éclipse de soleil du 13 mars 1335 vint jeter le trouble dans son entourage. Les devins mirent le phénomène en rapport avec la mort de la jeune reine, mais non avec les opérations de l'armée royale, alors mobilisée contre l'Azzi (vers les sources de l'Euphrate). En effet, Mursil porta ses armes victorieuses jusque dans ce pays, voisin de la Colchide des Grecs.

Enfin, il put porter son attention sur les pays du Sud-Est. Vers 1330, il avait rétabli son ascendant dans le Mitanni, et pouvait renouveler la solennité qui fixait la frontière au Malas (Khabour). Les Etats de la Syrie du Nord étaient loin d'être tous sûrs, même Alep, où régnait pourtant une branche de la dynastie hittite. Mursil dut renouveler les traités antérieurs avec son cousin Rimisarma. Il trouvait des auxiliaires fidèles dans les princes d'Amurru, descendants d'Aziru : c'est très probablement alors que l'autorité de ces vassaux dévoués fut étendue sur la région de Damas. Plus au Sud commençait la zone que des traités renouvelés reconnaissaient comme relevant du Pharaon.

Mursil jugea, à la même époque, que le moment était venu de relever Hotobijanzas de la longue faction qu'il avait montée au Nord-Ouest, au pays de Bâla. Il se chargea de récupérer lui-même le Tumana

sur les Gasgas. Ses campagnes les plus fréquentes et les plus dures ont été de ce côté. En un endroit de ses annales il se vante d'avoir mené l'armée hittite en des régions où elle n'avait pas encore pénétré (Paphlagonie ? Bithynie? Phrygie ?), et d'y avoir laissé des colonies militaires. Aucun roi hittite n'a plus de titres à être considéré comme le consécrateur des fameux bas-reliefs de Nymphi près de Smyrne.

Mursil II a passé en campagnes les 20 premières années au moins d'un règne qui ne fut pas très long, car il était terminé vers l'an 1320. Si l'on songe qu'il y a au moins 600 kilomètres de Hattusas à Karchémis, un mois de marche pour des troupes, et qu'il y a encore plus de chemin de Hattusas aux rives de l'Hermos, on prendra une haute idée du courage, de l'énergie, des capacités militaires de ce souverain. Chaque année, il rassemblait son armée pour le mois de mai, car les mois de février, mars et avril sont la mauvaise saison par excellence en Asie-Mineure. En revanche, il fait encore très sec en octobre, et la guerre pouvait se prolonger jusqu'au solstice d'hiver. Mursil II et ses généraux ont bien employé ces longues saisons militaires. Sous ce règne, l'empire hittite n'a rien perdu du prestige que lui avait assuré Subbiluliuma.

Le point noir restait toujours la frontière assyrienne. Mursil II avait vu disparaître le vieil et dangereux Assuruballit. Le fils de celui-ci, Ellilnirari, qui a régné quelques années seulement aux environs de 1330, a été absorbé par une guerre de frontières avec le roi cosséen, l'ingrat Kurigalzu III. Les succès assyriens de ce côté ont été facilités par une attaque de l'Elam, toujours à l'affût des défaillances de la Chaldée; il est vrai que le roi Hurbatilla s'attira,

de la part de Kurigalzu, une sévère leçon. Arikdenilu, le fils d'Ellilnirari (vers 1330-1310), put consacrer le fort de son activité militaire aux montagnards du Zagros et aux Bédouins araméens de la Mésopotamie. Nous savons pourtant qu'il a poussé aussi jusqu'au Kummukh (Commagène), sur le haut Euphrate, où il a bien dû rencontrer au moins des vassaux des Hittites. Quant à son successeur Adadnirari I, on ne peut affirmer qu'il ait rangé sous son obédience les Harri de l'Arménie occidentale, qui semblent seulement avoir pris l'habitude de graviter dans l'orbite de l'Assyrie. Il est certain seulement que, dans ses premières années, Adadnirari triomphait encore dans la région des sources du Tigre. C'est plus tard seulement que nous constaterons de ce côté un recul de la puissance assyrienne.

Muvatalla.

Mursil II laissait, de la femme morte en 1335, deux fils, l'un déjà adulte, l'autre encore adolescent, qui ont régné successivement : Muvatalla de 1320 à 1290-1285, Hattusil III ensuite jusque vers 1265. Il semble que le second ait supporté assez impatiemment la royauté de l'aîné : il a gouverné longtemps les « provinces d'en haut », les marches du Nord, avant de succéder au trône.

Muvatalla n'a pas laissé d'annales qui permettent de suivre, comme celles de son père, la chronologie du règne. Il a su maintenir l'empire, à en juger par le nombre des vassaux qu'il a rassemblés, vers la fin de son règne, dans la lutte contre l'Egypte. On voit figurer sous ses ordres, dans les documents égyptiens, aux côtés des Hatti propres, nombre de

peuples de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Les pays d'Arzawa sont fidèles, d'abord Arzawa même, qu'il faut reconnaître dans le Qodi des Egyptiens, puis les pays à l'ouest de la Cilicie, Masa, Karkija, les Dardanija, qui viennent peut-être de Troie. Nous savons par ailleurs que Muwatalla avait même des vassaux à Cypre. De l'autre côté, il avait resserré ses liens avec le roi Sunassura de Kizwatna. Il avait avec lui l'Arananda (sur le haut-Euphrate), le Mitanni, Kadesh, et la liste égyptienne n'est pas complète, car on y cherche en vain Tunip, avec laquelle Muwatalla a probablement signé le traité que nous possédons, et Alep, dont le roi figure à la bataille de Kadesh.

L'Egypte renaissante trouva donc à qui parler. Harmhabi y avait consacré un règne de plus de trente ans au rétablissement de l'ordre intérieur. Il y avait fort à faire, à en juger par des documents comme ceux que Mès, au siècle suivant, a étalés dans sa tombe pour immortaliser un procès qu'il avait gagné : on y voit par exemple comment des fiefs militaires se démembraient au temps d'Aménophis IV et de ses successeurs. Un épisode du procès s'est déroulé « en l'an 59 de Harmhabi « et l'on y voit celui-ci appeler Echénaton « le renversé d'Echétaton » : donc le Pharaon nouveau prétendait effacer de l'histoire les règnes hérétiques qui avaient suivi celui d'Aménophis III depuis 1370, et il s'attribua toutes les années qui suivirent cette date jusqu'à sa mort, survenue vers 1310. Après lui, Ramsès I n'avait régné que quelques mois, et ce fut Séti I qui, au cours d'un règne d'une quinzaine d'années, se chargea de rétablir le prestige extérieur de l'Egypte. Dès l'an I, on le voit faire sentir le poids de son bras à la Palestine, et il a recommencé par la suite. On cons-

tate que, dès lors, près des sources du Jourdain, on entre en Amurru, et le Pharaon semble avoir respecté cet Etat-tampon, qui couvrait la puissance hittite. Séti I fut avant tout un grand bâtisseur. Le jeune homme qui lui succéda, Ramsès II, était d'humeur plus entreprenante, et, dès l'an V de son règne (1290 ou peu après), il aborda résolument les Hittites. C'est à Kadès qu'il les rencontra, et un stratagème de leurs chefs le mit un moment dans une position fâcheuse; il s'en tira par la bravoure personnelle qu'a immortalisée le poète de cour Pentaour. Cet exploit nous a valu, à Thèbes, de pittoresques représentations de l'armée hittite. On ne nous dit pas quel fut le chef des vaincus, mais les documents de Boghaz-Keui ont permis d'affirmer que c'était encore Muvatalla qui gouvernait l'empire; un de ces documents semble directement relatif à la bataille. Elle fut beaucoup moins décisive que ne nous la représentent les scribes de Ramsès II, et la guerre continua.

C'est que Muvatalla était pris à revers par l'ennemi du Nord. Les Gasgas, durant les dernières années de ce règne, ont multiplié leurs incursions et un moment occupé Hattusas même : c'est en raison de cette catastrophe que les archives retrouvées sont constituées en majeure partie par des copies de documents antérieurs. Hattusil, qui gouvernait le pays du Nord, a dû reprendre la capitale, et il est arrivé à maîtriser le péril. Du moins s'en vante-t-il dans un grand discours adressé à ses sujets quand il eut remplacé son frère. On peut, peut-être, lui faire confiance, car le danger gasga semble avoir été écarté pour deux générations.

Sur le troisième front, le plus dangereux, Muva-

talla avait été plus heureux. Dans le traité avec le roi de Kizvadna, on voit que les Harri proprement dits restaient des voisins hargneux. Mais le Mitanni était rattaché à l'empire, nous l'avons vu, au moment de la bataille de Kadesh, et, d'une manière générale, Muvatalla avait fait reculer, dans ces parages, la puissance assyrienne. On peut en croire le témoignage de son adversaire, le roi Adadnirari I.

Celui-ci avait été, aux environs de 1300, en guerre avec le roi cosséen Nazimaruttas. Il s'en était bien tiré, et un traité heureux avait reculé sa frontière du Sud. Mais il faut croire qu'il ne lui resta plus assez de forces pour maintenir celle du Nord-Ouest. Dans les nombreux documents qu'il a laissés à Assur et ailleurs, pendant la seconde partie de son règne, les provinces qu'il occupait d'abord du côté de l'Euphrate disparaissent. Lorsque Adadnirari I mourut vers 1275, on est donc fondé à croire qu'elles avaient échappé à l'Assyrie, et, de fait, nous verrons ses successeurs obligés de les reprendre.

Hattusil III.

Hattusil III était déjà un homme mûr lorsqu'il parvint au trône dans des conjonctures difficiles. La guerre contre l'Egypte se prolongeait, avec ou sans interruptions, et les répercussions en étaient fâcheuses. L'Amurru avait trahi, il avait fallu déporter au pays de Hatti son roi Bentésina. Si la Cilicie resta fidèle, nous savons que les pays plus à l'Ouest se détachèrent. Enfin, tout n'est certainement pas rodomontades dans les triomphes que célèbre Ramsès II. Pour la première fois depuis longtemps, des armées

égyptiennes reparurent dans la Syrie du Nord, voire aux bords de l'Euphrate. Nous pouvons donc croire le Pharaon quand il affirme que ce fut (vers 1270) un ambassadeur hittite qui vint lui demander la paix; il est vrai que la présence, à ses côtés, de messagers égyptiens prouve que la négociation avait été déjà amorcée. Il en sortit le traité célèbre que nous avons retrouvé en deux exemplaires, l'un hiéroglyphique à Thèbes, l'autre cunéiforme à Boghaz-Keui. Les clauses d'alliance offensive et défensive reparaissent dans tous les traités hittites. Plus originales sont les clauses d'extradition des émigrés, avec promesse d'amnistie pour ceux qui seront ainsi rendus, soit à l'Egypte, soit aux Hittites. Malheureusement, rien n'indique où était fixée la frontière : nous voyons seulement paraître, parmi les divinités invoquées du côté hittite, la déesse de Tyr. Il est incontestable pourtant que la Palestine et Byblos restèrent dans la zone égyptienne. Le Pharaon s'est tenu évidemment pour satisfait de cet état de choses, car, durant le reste de son règne, qui se prolongea encore 45 ans (jusque vers 1225?), il n'a plus songé qu'à bâtir. Une fois, on le voit repousser les avances d'un roi de Mira dans le Taurus, en invoquant son amitié pour le roi de Hatti. Une autre fois, il demande à celui-ci un peu de ce produit rarissime qu'est alors en Egypte le fer : mais on lui répond que les magasins de Kizuvadna sont vides.

L'Amurru restait sous l'obédience hittite, et Hattusil l'avait rendu à Bentésina. Dans une lettre au roi de Babylone, on voit que ce vassal s'est rendu coupable de torts graves vis-à-vis des Chaldéens. Il détient sans doute, avec Damas, le nœud des pistes de caravanes allant, d'une part vers l'Assyrie, de

l'autre vers Babylone. Il a molesté les marchands accadiens : Hattusil évoque l'affaire. Il n'était pas le seul d'ailleurs à peser sur les communications entre la Chaldée et l'Occident, et les Araméens étaient moins aisément saisissables que lui.

Avec Babylone, Hattusil a toujours été en bons termes. Le roi Kadashman-Turgu l'avait soutenu dans la guerre contre Ramsès II, et Hattusil notifie la paix conclue avec l'Egypte au jeune roi Kadashman-Ellil, qui a régné 6 ans aux environs de 1270. Il n'ignore pas d'ailleurs qu'il a des ennemis à la cour de Babylone, par exemple dans la personne du ministre Itti-Marduk-balatu, et c'est en vain qu'il a essayé d'entraîner le Cosséen à la guerre contre l'Assyrie. Sous Kadasman-Ellil et ses successeurs immédiats, la Chaldée semble avoir été pacifique. C'est tout au plus si l'on peut soupçonner, vers 1259, une guerre dans laquelle aurait disparu le royaume araméen du Sud de la Chaldée : à partir de cette date, en effet, les listes de Bérose, qui viennent du Sud, concordent avec celles des scribes de Babylone, comptant 35 rois de 1259 à 732.

Hattusil avait ses raisons pour considérer que le péril principal venait d'Assur. Le roi Salmanasar I, successeur d'Adadnirari I, n'était pas d'humeur à se contenter de succès sur les montagnards du Zagros. Il se montra tout de suite décidé à reparaître dans ces contrées de l'Euphrate où ses prédécesseurs lui avaient légué tant de précédents à faire valoir. Il poussa une pointe au delà du grand fleuve, puisqu'il se vante d'avoir pillé le sanctuaire hittite d'Arinna. Et surtout, il remit la main sur le Mitanni, où régnait, dans la vassalité hittite, un prince au nom bien harri de Suttarna. Dans cette entreprise, il rencontra les forces combinées des Hittites et des Araméens,

qu'il se vante d'avoir dispersés « comme des moutons », tuant à l'ennemi 14.000 hommes. Au moment où fut livrée cette bataille, qui semble avoir couronné triomphalement la carrière militaire de Salmanasar (entre 1270 et 1255), le vieil Hattusil était mort, et c'est Dudhalijas II qui régnait sur Hatti.

Dudhalijas II.

Dudhalijas était fils de Hatusil III et d'une princesse de Kizzuvadna, Putuchepa, qui avait déjà tenu une grande place sous son époux, et qui, bien que son fils fût déjà dans la pleine force de l'âge, exerça sur lui un fort ascendant. Elle l'a certainement poussé, sans doute sous l'impression des progrès de l'Assyrie, à resserrer encore les liens avec l'Egypte. Vers 1260 ou peu après, le roi ḫittite donna sa fille aînée en mariage au Pharaon. Celui-ci, nous l'avons vu, appréciait grandement les avantages de la paix hittite. La nouvelle reine reçut à Thèbes l'accueil le plus flatteur, et quand Dudhalijas, accompagné de son vassal cilicien, vint rendre visite à son beau-père, les fêtes se succédèrent sur les bords du Nil. Jusqu'au terme de sa verte vieillesse (vers 1225), Ramsès II fut l'ami des Hittites, et la tradition lui survécut.

Dudhalijas a continué à exercer sur l'Amurru une surveillance justifiée par l'importance commerciale de cet Etat. Dans un traité signé avec le roi Ishtaraa, il prescrit à celui-ci d'empêcher le passage des marchands assyriens et d'interdire les communications de ses sujets avec l'Assyrie. Toutes les routes du désert passaient sur le territoire amorrhéen qui,

dans cette période, s'est étendu encore vers le Sud, à l'Est du Jourdain. Tout au moins les Hébreux rencontreront-ils là, au siècle suivant, des roitelets amorrhéens.

L'Assyrie redoublait ses coups. Nous avons vu Salmanasar I se promener en vainqueur dans les pays harri. Tukulti-Ninurta I, son successeur (vers 1250), a même franchi le haut-Euphrate. Il se vante d'avoir enlevé 28.800 prisonniers hittites, pour les établir sur la rive gauche du fleuve. Avec la conquête assyrienne, la nationalité harri s'évanouit dans ces passages, ne laissant comme souvenir que le nom de Harran (Carrhes, près d'Edesse), et l'infiltration araméenne s'y accentua. Par bonheur pour les Hittites, Tukulti-Ninurta se détourna contre Babylone. Il détrôna le roi Kastilias III (vers 1240), entra en vainqueur dans la capitale cosséenne, et prétendit y placer des rois de son choix. Mais l'Elam vint lui disputer cette proie. Des villes chaldéennes furent déménagées au profit de Suse, et c'est ainsi qu'un Mitannien nommé Agbatacha, qui s'était réfugié en Chaldée devant les Assyriens et y avait gravé sur la pierre une inscription en langue harri, est reparu au jour, grâce à cette inscription, dans les fouilles de la capitale élamite ! Quant à Tukulti-Ninurta, la conquête de Babylone ne l'a pas empêché de périr 7 ans plus tard, victime d'une conspiration ourdie par son fils. Babylone s'était révoltée déjà sous Adad-šum-usur, et les hostilités entre les deux monarchies se sont prolongées jusqu'à la bataille où ce prince et Ellil-Kudurusur d'Assyrie trouvèrent tous deux la mort (vers 1200).

Dudhalijas avait profité du répit qui lui était accordé pour se consacrer à la reconquête des pays

d'Arzawa, sur la côte Sud de l'Asie-Mineure. Il se heurta là à la puissance des Akhijiva, jadis alliés de sa maison. Il nous parle d'une attaque du roi des Akhijiva avec 100 chars. Cette fois nous n'avons pas affaire à un petit Etat pamphylien, mais à une grande puissance. Le roi de ces Achéens s'appelle d'ailleurs Atarissijas. Ce sont probablement ces Achéens qui avaient mis fin à la thalassocratie crétoise, détruit Cnosse et Phaestos. Ce sont eux encore qui avaient détruit ou allaient détruire la sixième ville de Troie. Leur roi apparaît, dans les documents hittites, comme un potentat du même rang que les rois d'Egypte, de Babylone ou d'Assyrie, comme un adversaire dont on est satisfait de repousser les attaques. Quant aux pays de la côte Sud d'Asie-Mineure, Dudhalijas et son fils Arnuvandas les ont fait rentrer dans le devoir.

Arnuvandas.

Dudhalijas n'a guère pu régner plus longtemps que jusque vers 1230, puisque, même ainsi, il serait mort un siècle après son grand-père. Son fils Arnuvandas, qui l'avait déjà assisté dans ses dernières années, lui succéda. Sous lui, l'empire hittite n'accuse encore aucun signe de faiblesse. Il domina tranquillement sur Karchémis, favorisé par les querelles entre Assyriens et Babyloniens, et par la sénilité de l'Egypte sous Ramsès II (mort en 1225), puis sous Mernephtah. D'autre part, si les Achéens restent inquiétants, et même ont pris pied à Cypre, les vassaux du Sud de l'Asie-Mineure suffisent encore à les tenir en respect.

Après, nous savons qu'un roi encore, Dudhalijas III, a régné à Hattusas, puis les archives de Boghaz-Keui deviennent muettes, et c'est le signe de la grande catastrophe qui s'est abattue, aux environs de l'an 1200, sur la capitale, et qui cette fois fut définitive. Quels en furent les auteurs ? On peut bien supposer qu'elle vint de ces populations du Nord-Ouest qui avaient été si souvent redoutables à l'empire, de ces Gasgas qui attendaient leur heure. Aux lieux où avait battu le cœur de la monarchie, nous voyons apparaître des noms nouveaux, les Mouskhi, et plus tard les Tabal. Le mouvement ne devient visible pour nous que quand il atteint l'Assyrie, sous le règne d'Assurdan I, vers 1170. Nous savons qu'alors les Mouskhi « se soulevèrent » (c'est le point de vue assyrien), et soumirent les pays d'Alzi et de Purukizzi, vers les sources du Tigre. Et nous voyons apparaître sur le haut Euphrate les Kashkou, les Gasgas des documents hittites. C'est le dernier moutonnement de la vague de peuples qui venait de submerger le Hatti, et derrière laquelle il est permis de soupçonner les Phrygiens.

Les Hittites ne sont plus désormais en forces que dans la région qu'ils avaient le plus tardivement acquise, dans la Syrie du Nord. Lorsque, vers 1180, les « Peuples de la mer » apparaissent à l'horizon de l'Egypte, les scribes égyptiens les montrent molestant Qodi (la Cilicie), Hatti, Karchémis, Amor (Amurru). Ceci se passe dans la région d'Alexandrette, et nous verrons plus loin la fin de l'invasion.

En tout cas, à ce moment, le grand empire fondé par Subbiluliuma avait disparu après deux siècles d'existence, et disparu d'une façon inattendue et brutale, comme tant de monarchies orientales avant et après lui.

ANNEXE AU CHAPITRE IV

Hattusil III

(c. 1336-c. 1256)

L'autobiographie de Hattusil nous apporte, sur nombre d'événements importants, des détails qu'il est intéressant de rapprocherdes données des autres documents, pour préciser ou rectifier la chronologie de l'époque.

Nous avons vu que la mort de Subbiluliuma et l'avènement de Mursil II se plaçait en 1345, et la mort de la femme de Mursil en 1336. Hattusil était le plus jeune des enfants de ce couple, et sa naissance doit se placer à peu près à cette date. Enfant chétif, il fut demandé, nous dit-il, par Istar elle-même comme desservant, et passa son enfance dans le temple de la déesse.

Mursil est mort après 1325, mais probablement peu de temps après. Muvatalla, en montant sur le trône, donna à son jeune frère Hattusil un poste important qu'il enleva à SIN. DU. as. Celui-ci était le fils de Zidas, fils de Subbiluliuma, qui nous apparaît agissant vers 1360. Son fils devait être largement adulte vers 1320 : il nous est donné comme vieux, et ayant des fils, hommes faits, vers 1285.

Hattusil va nous raconter maintenant les exploits qu'il a accomplis «pendant qu'il était jeune». Ceci nous conduit à placer les événements suivants avant 1300, en tout cas à ne pas descendre beaucoup plus bas que cette date.

Ces événements ont commencé alors que Muvatalla était allé « vers le Bas-Pays ». Faut-il voir dans cette absence un contre-coup des campagnes de Séti I en Syrie, vers 1310 ? Ce qui est sûr, c'est que les Gasgas ravagèrent librement le pays de Hatti « pendant dix ans », soit environ 1315-1305. C'est alors que la capitale même, Hattusas (Boghaz-Keui), fut pillée.

Ce qui suit eut lieu « quand Muvatalla fut revenu en Hatti ». Hattusil semble insister sur ce fait pour faire ressortir le peu de secours qu'il reçut de son frère, pourtant si proche. Ce fut lui qui battit les Gasgas et les autres ennemis, délivra Hattusas, repeupla le pays, et soumit même les pays barbares (aux environs de 1300).

Son frère lui abandonna alors la vice-royauté du « Haut-Pays ». Muvatalla s'était transporté, avec les dieux de la monarchie, à Dattassas, dans le Taurus. Hattusil prit pour capitale, non Hattusas, mais Hakpissas, qui devait se trouver plus à l'Ouest : Mursil dit y avoir passé, en revenant de la guerre contre les Gasgas à Ancyre.

Suit la campagne contre l'Egypte, qui est évidemment celle qui se termine par la bataille de Kadesh, en l'an V de Ramsès II (vers 1290 ou peu après). Hattusil a pris part à cette guerre avec tous ses contingents, et c'est au retour, précise-t-il, qu'il épousa Puduchepa. Notons qu'il était alors quinquagénaire; sa femme devait être beaucoup plus jeune que lui. Elle lui a survécu, et a régné conjointement avec son fils.

A la mort de Muvatalla, son fils Urhi-Tesup monta sur le trône. Hattusil se vante d'avoir assuré la succession à son jeune neveu, puis d'avoir supporté ses avanies «pendant sept ans»; c'est seulement quand le roi lui enleva Hakpissas qu'il se révolta et le renversa. Nous placerons le règne d'Urhi-Tesup vers 1284-1277. En effet, Hattusil nous dit qu'il assigna d'abord comme résidence au roi déchu la région d'Alep, puis l'en éloigna parce qu'il lui était revenu qu'Urhi-Tesup intriguait avec la Chaldée. Or, ceci appelle un rapprochement avec la lettre, postérieure à 1270, qu'Hattusil a écrite au roi de Babylone Kadashman-Ellil. Dans ce document, il rappelle qu'il a eu pour ami le père de Kadasman-Ellil, Kadashman-Turgu, à telles enseignes que celui-ci l'a aidé dans la guerre contre l'Egypte. Il se vante ensuite d'avoir aidé Kadasman-Ellil à succéder sans encombre à son père, mais se plaint des menées du ministre Itti-Marduk-balatu qui a cherché à brouiller les deux couronnes. La mort de Kadasman-Turgu, et les intrigues, vraies ou supposées, d'Itti-Marduk-balatu avec Urhi-Tesup, se placent bien vers 1275.

Hattusil parle encore, dans son autobiographie, des rois qui avaient été en guerre avec ses prédécesseurs, et qui ont conclu la paix avec lui. On a vu là, avec raison, une allusion au fameux traité avec l'Egypte, conclu en l'an 21 de Ramsès II, soit vers 1270. Et l'autobiographie se termine sur la consécration à Ishtar du fils de Hattusil et de Puduchepa, Dudhalijas: le prince pouvait avoir une vingtaine d'années.

Reste à parler du mariage, connu depuis longtemps par les documents égyptiens, d'une princesse hittite avec Ramsès II; il est de l'an 34 de ce règne, soit de

peu postérieur à 1260. Nul doute (bien que le nom du beau-père ne soit pas donné) que la mariée, Nefertere, ne soit fille de Hattusil. Bien qu'il fût alors largement septuagénaire, le jeune âge de sa fille, qui est donnée comme l'aînée, s'explique par le mariage tardif qu'il avait conclu. La princesse devait être fille de Puduchepa, encore que, devenue reine d'Egypte elle écrive à sa mère en l'appelant, protocolairement, « ma sœur ». On ne peut admettre que Dudhalijas, qui avait au maximum trente ans, eût une fille nubile.

Mais les documents égyptiens signalent encore, à l'occasion de ce mariage, une visite en Egypte du « grand chef de Hatti ». Faut-il croire que Hattusil, presque octogénaire, se soit prêté à cette démarche? Le poème égyptien relatif au mariage fait dire au Hittite : « ma fille aînée », *mais en un passage où il n'est pas question de la visite*. En revanche, le texte relatif à la visite dit simplement : « la fille aînée ». Il n'est pas interdit de penser que Hattusil, s'il a vécu assez pour conclure les fiançailles, n'a pas vu le mariage ou n'y a survécu que peu, et que c'est le jeune roi Dudhalijas II qui a rendu visite au Pharaon.

En tout cas, Hattusil est mort vers cette époque. Le roi d'Assyrie Salmanasar I, dans sa guerre contre les Hittites, a eu devant lui Dudhalijas II. Or, M. Weidner fait régner Salmanasar de 1280 à 1260 environ. On peut descendre de quelques années, mais sans dépasser 1255. Hattusil avait donc disparu avant cette date.

Il n'avait guère régné sur tous les Hatti qu'une vingtaine d'années, mais il avait vécu quatre-vingts ans. L'enfant malingre qu'Ishtar avait jadis réclamé pour son service n'avait pas, au moins en ce qui concerne la longévité, eu à se plaindre de sa protectrice.

Note chronologique

J'ai, dans le texte, adopté, pour fixer les idées, les dates qui s'imposent si l'on admet l'identité du phénomène signalé en l'an 10 de Mursil II avec l'éclipse du 13 mars 1335[1]. *Mais toute la chronologie absolue dépend de cette date.* Or, il semble bien qu'elle conduise à des déterminations un peu trop basses.

1° Du point de vue assyriologique. On sait qu'il subsiste une certaine indétermination pour les listes babyloniennes, parce que nous n'avons pas le chiffre exact d'années pour la « dynastie H », celle qui finit en 732. Il semble bien que la date 990, admise par M. Meissner pour le début de cette dynastie[2], soit le terme extrême vers le bas. En effet, le roi Samas-mudammiq a commencé à régner avant 933, et il faut encore placer deux règnes entre lui et le règne de 36 ans de Nabumukinapli, qui inaugure la dynastie. La date de 990 pour le début de la dynastie H entraîne la date de 1170 pour la fin de la dynastie cosséenne. Voici, si l'on adopte cette date extrême, comment il faut retoucher le tableau présenté par M. Thureau-Dangin[3] des règnes postérieurs à Bournabouriash II :

Karahardas (9 mois)	1357
Kurigalzu III	1357
Nazimaruttas	1332
Kadasman-Turgu	1306
Kadasman-Ellil II	1288
Kudur-Ellil	1277

1. Forrer, *Forschungen*, II, 1. Cf. *Kleinasiatische Forschungen*, II.
2. Br. Meissner, *Babyl. u. Assyrien*, II (1925), p. 9 *sqq.*
3. *Revue d'Assyr.*, XXIV (1927), p. 197-8.

Sagaraktisurias	1261
Kastilias III	1248
Ellilnadinsumi	1240
Kadasmanharbè II	1238
Adadsumiddin	1237
Adadsumusur	1231
Melisipak II	1201
Mardukapaliddin	1186
Zababasumiddin	1173
Ellilnadinache.....................	1172
Fin des Cosséens..................	1170

Burnaburias II ayant régné au moins 25 ans, on ne peut faire descendre son avènement plus bas que 1382.

Je remarque que, si l'on rajeunit ainsi de quelques années la dynastie cosséenne (576 ans), il faut prolonger de quelques années la domination de la 2e dynastie à Babylone pour maintenir la 1re dynastie à la place que vient de lui fixer M. Thureau-Dangin (2105-1806). Mais rien ne paraît s'y opposer.

2° Du point de vue égyptologique. M. Weigall vient de se prononcer fortement pour l'identité entre Ramsès I et le Ménophrée dont le règne inaugure le dernier cycle sothique : il le place en 1317[1]. Dès lors, il n'est pas possible de faire descendre l'avènement d'Aménophis IV plus bas que 1377.

Je remarque qu'en plaçant ainsi le règne d'Aménophis III de 1413 à 1377, on garde l'intervalle de 35 ans postulé par un document entre la fin du règne de Thoutmès III (vers 1450) et le règne de Thoutmès IV[2].

1. Weigall, *History of the Pharaohs.*
2. Cf. ci-dessus. p. 38

En faisant succéder Bournabourias à Kadashman-Ellil vers 1382, et Aménophis IV à Aménophis III, vers 1377, on permet à Kadasman-Ellil de célébrer encore le trentième anniversaire d'Aménophis III, comme paraît l'indiquer une lettre de Tell-el-Amarna (Knudtzon, *El-Amarna*, I, 3, l. 18).

3° Du point de vue hittitologique. M. Götze a présenté des réserves sur l'identité du phénomène solaire de la 10e année de Mursil II avec une éclipse[1]. Or, encore une fois, toute la chronologie *absolue* repose sur cette base. Quant à la chronologie relative, les hittitologues semblent d'accord sur les conclusions suivantes :

Six ans de campagnes en Syrie et contre l'Egypte, à la fin du règne de Subbiluliuma, puis, à partir d'un épisode de ces campagnes, une vingtaine d'années jusqu'à un événement des années 13-18 de Mursil;

D'autre part, une vingtaine d'années écoulées depuis la première grande campagne de Subbiluliuma en Syrie jusqu'aux 6 ans de guerre.

Les données assyriologiques et égyptologiques conduisent à placer vers 1380 la première campagne, qui a eu lieu du vivant d'Aménophis III[2]. Il semble donc qu'on puisse adopter les dates suivantes :

vers 1380, première campagne de Syrie;

vers 1360-1354, campagne en Syrie et contre l'Egypte;

vers 1350-1330, les vingt premières années de Mursil II.

Si vraiment le phénomène de la 10e année de Mursil est une éclipse, on voit qu'il faudrait penser à

1. Sommer et Ehelolf, *Kleinasiat. Forsch.*, I, 1, p. 116.
2. Cf. mon article, *Revue d'Assyr.*, XXII (1925), p. 127 *sqq*.

celle du 8 janvier 1340, contre laquelle les objections de M. Forrer ne me paraissent pas plus décisives qu'à M. Ed. Meyer[1].

Naturellement, toutes les dates relatives à la biographie de Hattusil, que j'ai données dans le texte, devraient être décalées de quelques années vers le haut.

Les rectifications apportées à la liste cosséenne dans le dernier travail de M. Thureau-Dangin se répercutent en effet sur la chronologie d'Hattusil.

On peut, à la vérité, abaisser encore un peu la date de 990, adoptée par M. Weidner pour l'avènement de la dynastie H. Alors les dates des dynasties précédentes se trouvent décalées d'autant, mais de peu. Puisqu'il faut que la 10e année le Marduknadinache coïncide avec 1107, la fin de la dynastie cosséenne ne peut tomber que peu d'années après 1170.

Dans la liste assyrienne il reste une incertitude pour les années précédant 1049. On peut faire descendre l'avènement de Téglathphalasar I jusqu'en 1110. Alors la mort simultanée des rois Rammansumnasir et Ellilkudurriusur est fixée en 1197. Rien n'empêche de faire descendre Tukultininurta en 1255 - 1227, et Salmanasar I (dont la durée de règne est fixée maintenant à 25 ans) en 1280-1255.

Si Rammansumnasir est tombé en 1197, Kadasman-Turgu est mort en 1283 (au lieu de 1293, date de M. Thureau-Dangin). *Je le répète, c'est la date extrême vers le bas.*

1. Ed. Meyer, *Gesch. d. Altert.*, 1e édit., t. II (1927), p. 340 n.

Alors il faut que Hattusil soit devenu roi *avant* 1283, Urhi-Tesub *avant* 1290, et que la bataille de Kadesh, qui eut lieu sous Mouvatalla, remonte aux environs de 1300. Comme elle a eu lieu, d'autre part, en l'an V de Ramsès II, on ne peut remonter plus haut, si l'on place en 1317 le règne de Ramsès I : le règne de Séti I ne peut être abrégé à l'excès.

On voit que le traité égyptien-hittite est reporté vers 1280, le mariage égyptien-hittite vers 1266. Comme par ailleurs nous avons fait remonter la naissance de Hattusil de quelques années (avant 1340), les différentes étapes de sa biographie se trouvent simplement décalées vers le haut, et les réflexions qu'elles nous ont inspirées subsistent dans l'ensemble.

J'avoue cependant que j'hésite de plus en plus à voir en lui le beau-père de Ramsès II. Son mariage avec Putuchepa se plaçant, avec la bataille de Kadesh, aux environs de 1300, Dudhalijas, qui en est issu, peut avoir eu une fille vers 1280, et cette fille peut avoir épousé Ramsès II vers 1266.

On voit que les divergences ne portent, en somme, que sur un petit nombre d'années. Mais on comprend aussi pourquoi je renonce à donner un tableau synchronique définitif : il faut encore attendre.

IV

L'Empire Hittite

(1400-1200)

II

Gouvernement, Armée.

L'empire hittite est donc aujourd'hui pour nous une grandeur historique parfaitement saisissable, dont l'apogée se place aux XIVe et XIIIe siècles avant J.-C. Sa capitale a toujours été Hattusas (Boghaz-keuî), et son noyau dans la boucle du Marassantijas (Halys). On peut encore préciser dans tous les sens les limites du pays de *Hatti*. D'ailleurs, chose curieuse, la couche de population dominante, celle à laquelle appartenaient le Roi et les grands, avait conscience d'avoir usurpé ce nom; la langue de ces hommes, celle dans laquelle sont rédigés la grande majorité des documents hittites, n'était pas pour eux le hatti, mais portait un autre nom, que nous ne connaissons pas encore : peut-être s'appelait-elle le « Kanésien » (??). Le nom de Hatti venait de la population sous-jacente : on songe à l'analogie de l'Angleterre normande ou de la Prusse. Quant au nom de « hittite », assez mal choisi, mais auquel notre oreille est habituée, on fera bien de le réserver pour désigner la civilisation déjà cosmopolite que les conquérants du pays de Hatti, usurpateurs de

son nom, ont étendue sur l'Asie-Mineure et la Syrie du Nord; telle l'appellation « hellénistique », aujourd'hui réservée pour la civilisation pan-orientale dont le peuple grec a été la cellule originaire.

Malgré ce dualisme ethnique, le pays de Hatti formait bien une unité. Tout au plus distinguait-on le « bas pays » (région du Taurus), et le « haut pays » situé au Nord, mais dont les limites sont encore vagues : à certains moments, ce haut pays a formé une vice-royauté spéciale (vers 1300, sous Hattusil, le futur roi de tous les Hatti).

En dehors de ce noyau, les autres pays ne sont rattachés au roi de Hatti que par des conventions de droit international. Au Nord-Ouest, nous l'avons vu, les Gasgas semblent être des populations barbares, de caractère assez flottant. Il en est de même des populations qu'on englobe sous le nom de Manda, et qu'il faut probablement chercher au nord-est, du côté du Caucase. En général, les voisins du Hatti sont des princes de caractère assez analogue au sien, avec lesquels il conclut, sinon des traités d'égal à égal, au moins des pactes de vassal à suzerain. Boghaz-keui a rendu un grand nombre de ces pactes.

1° Au Nord se trouve le pays de Kizwadna, qui borde la mer Noire, dans la région de Trébizonde. Nous avons le traité d'un roi hittite (Muvatalla ?) avec le roi Sunassura. Plus tard, après le mariage de Hattusil III avec la Kizwadnienne Puduhepa, les relations entre les deux pays se sont faites plus intimes.

2° Au Sud-Ouest sont les pays d'Arzawa. Il y a là toute une série de petits royaumes fédérés : traité de Subbiluliuma avec Ulmi-Tesub de Holaja; traité de Mursil II avec Kupanta-Inaras de Mirà;

traité de Mursil II avec « Don d'Inaras » d'Arzawa (Cilicie);

traité de Muvatalla avec Alaksandus de Vilusa;

traité de Mursil II avec Manaba-Tettas du Séha;

et nous savons qu'il y avait un traité semblable avec un roi d'Alasia (Cypre).

3° Au Sud-Est, de l'autre côté de l'Euphrate, sont les rois de Harri et de Mitanni. Du traité de Subbiluliuma avec le roi des Harri du Nord, nous ne connaissons que l'existence. Mais nous avons en double exemplaire le traité avec Mattiwaza de Mitanni.

4° Au Sud, enfin, viennent les vassaux de la Syrie du Nord :

traité de Mursil II avec Sarru-Irah de Karchémis;

traité de Mursil I et Muvatalla avec Rimisarma d'Alep;

traité de Subbiluliuma avec le roi Tette de Nuhassé (dans la région de Palmyre);

traité d'un roi hittite (Muvatalla ??) avec la ville de Tunip;

avec le roi de Kadesh, il existait certainement aussi une convention de même nature.

Et la liste se termine par la série des traités avec la dynastie d'Amurru :

traité de Subbiluliuma avec Aziru;
de Mursil II avec Dubbi-Tésup;
de Hattusil III avec Bentesina;
de Dudhalijas II avec Ishtaraa.

En dehors de ces limites se trouvent les princes auxquels le roi de Hatti reconnaît la qualité de princes souverains : Achéenson Ahhijiva, Assyrie, Chal-

dée, Egypte. Avec ceux-là, par exemple avec le Pharaon Ramsès II, il traite d'égal à égal. Le type de la convention est d'ailleurs le même, mais toutes les clauses sont réciproques.

Les éléments principaux de ces traités reparaissent presque partout, avec des variantes locales, naturellement.

1° On définit les limites de l'Etat avec lequel traite le roi des Hatti, et l'on devine combien ces tracés de frontières sont instructifs pour nous.

Il faut dire que le respect des populations n'est pas au niveau du respect des territoires. Au cours des guerres du roi avec ses voisins ou ses vassaux défectionnaires, les transportations en masses ont été constantes. De Cilicie, Mursil II a emmené une fois 66.000 personnes. Subbiluliuma avait enlevé de Palestine tant de captifs égyptiens ou syriens qu'il en est résulté une épidémie dont le Hatti a souffert vingt ans. Inversement, dans les périodes de faiblesse de l'Empire, bien des habitants de Hatti ont été enlevés ou forcés d'émigrer. On assiste, dans ces documents, à un brassage de populations qui explique l'uniformité de coutumes et de croyances si frappante ensuite en Asie-Mineure et dans la Syrie du Nord.

2° Le partenaire du roi de Hatti est, dans la règle, un monarque héréditaire. On garantit, sous condition de fidélité, la succession à sa descendance. Ceci surtout quand, comme c'est le cas fréquent, il y a alliance matrimoniale entre la dynastie de Hatti et la sienne : ainsi à Karchémish, ainsi à Alep, etc. On ne s'étonnera pas de trouver encore, plusieurs siècles après la grandeur de l'empire, des noms hittites dans les maisons régnantes de la Syrie du Nord.

Il est particulièrement fâcheux que le traité avec Tunip, qui semble avoir eu un gouvernement républicain, nous soit parvenu en si piteux état. On serait curieux de savoir comment était assurée, en ce cas, la pérennité de la convention.

3° Il est stipulé que le contractant aura mêmes amis et mêmes ennemis que le roi de Hatti. En cas de conflit entre deux vassaux, l'arbitre est d'abord, semble-t-il, une personne sacerdotale, puis le roi de Hatti lui-même. C'est au moins ce qu'on a cru discerner dans l'arbitrage rendu entre Karchémish et Barga.

Contre les puissances actuellement ennemies ou contre celles qui, actuellement amies, deviendraient défectionnaires, l'assistance militaire est stipulée de part et d'autre. On précise parfois le nombre et la qualité du contingent. Et le partage du butin entre les alliés est stipulé minutieusement.

4° Exceptionnellement, semble-t-il, un tribut est exigé du vassal. Nous voyons des princes fournir de la pourpre. Le roi d'Amurru a payé annuellement 300 pièces d'or (des sicles?).

5° Le vassal est maître chez lui, mais il doit dénoncer les complots qui se trameraient sur son territoire, à charge de revanche. Parfois, on spécifie même que les « mauvais propos » devront être signalés.

6° On se promet l'extradition des personnes qui émigreraient, grands ou petits. Il semble qu'il s'agisse moins de malveillants que de gens dont le départ représente une perte de substance économique pour l'un ou l'autre des contractants. Dans le traité avec l'Egypte, tout au moins, on stipule l'amnistie pour ceux qui seront ainsi extradés.

On le voit, l'empire est essentiellement fédératif. La clause fondamentale, celle qui se trouve partout, est la clause d'aide militaire. L'armée hittite comprend d'abord un noyau national, constitué par une milice de propriétaires, possessionnés à condition de service militaire : nous avons la formule du serment solennel qui les lie au roi. Autour de ce noyau se groupent les contingents dont les textes égyptiens relatifs à la bataille de Kadesh nous donnent la liste imposante : Hatti, Kizwadna (près de la mer Noire), Masa, Karkija, Pidassa (dans le Taurus), Lukki (les Lyciens), Dardanija (Troyens ?), Naharaina (le Mitanni), Karchémish, Qodi (les riverains du golfe d'Alexandrette ? ou Alep ?), Neges (le Nuhasse), Kadesh sur l'Oronte, Ugarit et Arad (Phénicie), Aruna et Mesenet, qu'on ne sait où placer. Il n'est pas dit d'ailleurs que tous ces soldats soient des alliés; d'aucuns peuvent être des mercenaires, venus de loin en quête d'aventures. On désirerait particulièrement être fixé sur ce point en ce qui concerne les Dardanija : la puissance hittite s'étendait-elle jusqu'à Troie ?

Les contingents sont constitués par des chars et des fantassins. Sur les chars hittites prennent place trois hommes : cocher, combattant, et un écuyer qui protège les autres de son bouclier échancré, — le bouclier « amazonien » des Grecs. Le fantassin, chose curieuse, apparaît sur les monuments égyptiens coiffé d'une simple calotte, et non du casque avec appliques, descendant sur les joues, que l'on voit figuré sur les monuments hittites. On voudrait savoir aussi si le fer, que le pays de Kizwadna fournissait en abondance, mais qui était encore un métal rare dans tout l'Orient civilisé, était employé

dans l'armement. La proportion des chars aux fantassins, dans le traité avec le Kizwadna, est fixée à cent pour mille; mais rien ne dit qu'elle fût générale.

Droit

La justice était rendue en Hatti dans des conditions qu'il nous est difficile de préciser, mais il est sûr qu'elle était sanctionnée par des peines terribles. En cas de rébellion contre la justice du roi, le coupable doit être exterminé « avec toute sa maison ». C'est à peu près la seule dérogation de la coutume au principe de la personnalité des peines.

L'ensemble des lois qui contient cet article est un singulier monument législatif. Les dispositions relatives aux crimes contre les personnes y sont suivies de prescriptions sur le logement des gens de guerre, puis viennent des articles de code rural, puis on passe aux sortilèges, de là aux mœurs contre nature... Il y a d'ailleurs, dans ce qui nous reste de ce « code », des lacunes évidentes, dont une énorme, sur laquelle nous reviendrons. Malgré tout, on a pu en tirer bien des renseignements sur les matières qui sont à nos yeux les éléments constitutifs du droit.

Le mariage semble constitué, entre personnes de condition égale, par l'apport d'un cadeau à la fiancée, lequel reste sa propriété personnelle. Le mariage inégal est prévu : si un homme répudie une femme de condition inférieure, il doit lui laisser un enfant. Ailleurs, on voit que la mère (le cas envisagé est sans doute celui d'une veuve) peut renvoyer un fils de la maison. Les filles ont et transmettent des droits à la succession, au moins en matière de succession royale; mais il reste probable

que la coutume dynastique reflète ici la coutume générale. La femme adultère et le complice sont livrés au mari avec la seule restriction (qu'on retrouve dans les autres codes de l'Orient) que, s'il pardonne à l'une, il renonce à se venger de l'autre.

La propriété foncière est l'objet d'une longue série d'articles, relatifs à ceux qui la détiennent à condition de service militaire. Mais la propriété individuelle est la règle, bien qu'il subsiste des biens communaux : dans le cas où un homme assassiné est trouvé sur un pareil terrain, la responsabilité collective de la ville est spécifiée ! Le vol, et même l'appropriation frauduleuse de bestiaux ou autres biens ruraux, est minutieusement prévu et puni.

La lacune énorme dont nous parlions est l'absence de règles relatives aux obligations.

En revanche, nous sommes abondamment renseignés sur le système pénal, dans lequel prévaut le principe de la composition, en nature ou en argent. Elle est de règle, même en cas de meurtre, *a fortiori* en cas de blessures ou de vols. La peine de mort n'est appliquée que dans huit cas.

Le principal intérêt du code hittite, pour l'historien, réside dans les rapprochements qu'il permet avec les législations d'autres milieux, particulièrement avec la législation babylonienne, qui a pu être un antécédent et un exemple. Dès le troisième millénaire, des contrats conformes à la coutume suméro-sémite avaient été rédigés en Cappadoce, et il est impossible que tout souvenir de cette vie juridique ait été balayé par l'invasion hittite. Or, vers 2000 av. J.-C., Babylone avait vu éclore un monument législatif complet, le code hammourabien, et nous sommes sûrs qu'il était encore en vigueur sous les

Cosséens, contemporains des grands rois hittites. Quels sont les rapports de ce code avec celui de Boghaz-Keui ?

Le mariage, en Chaldée, a, bien plus que chez les Hittites, le caractère d'un achat de la femme. D'autre part, le régime de la milice possessionnée offre, de part et d'autre, de frappantes analogies, ainsi que le code rural; parfois, le taux même des dommages intérêts est le même. Le code pénal, en revanche, fait, à Babylone, une part bien plus grande au châtiment public, et, bien que la répression affecte souvent la forme grossière du talion, elle a, de ce chef, un caractère plus moderne que dans les lois hittites, où domine, nous l'avons dit, la composition. Comparée à la loi de Hammourabi, la loi de Hattousas se distingue par une douceur qui va jusqu'au complet relâchement, et les nombreux articles où est rappelé le régime antérieur, modifié par les derniers rois, attestent que l'évolution s'est produite dans ce sens.

Entre la Chaldée du deuxième millénaire et le Hatti se plaçaient les Harri du Mitanni, où l'on pourrait chercher le chaînon intermédiaire. Il nous échappe en matière juridique, mais nous sommes plus favorisés quant à un peuple voisin du Mitanni, et qui a eu avec eux de constants rapports : les Assyriens. Nous possédons des fragments d'un code d'Assur, à peu près contemporain des lois hittites. Que ressort-il de la comparaison ?

Le mariage assyrien se présente sous deux modalités, dont l'une, qui semble étrangère au droit hittite, tient ici une grande place : le mariages *sadiqa* sous le régime duquel la femme continue à habiter chez le père. Le *lévirat*, la coutume qui attribue la

veuve au frère du mari, est tout juste tolérée en Hatti; elle est de règle en Assur. Avant tout, le code pénal est ici tout autre. Il prodigue la mort, la mutilation, la bastonnade jusqu'au taux de cent coups, les travaux forcés. La dérivation du droit babylonien est certaine et reconnaissable à maints traits, mais l'évolution s'est faite ici dans le sens de la dureté. Certains éléments trahissent la parenté avec les nomades sémites du désert mésopotamien : le mariage *sadiqa* nous apparaît plus tard chez les Araméens du moyen Euphrate (histoire de Jacob chez Laban).

Les Hittites, au temps de leur puissance et ensuite, ont dû jouer à leur tour le rôle de précepteurs. On ne sait si leurs rois propageaient la coutume de Hatti comme ils semblent avoir propagé certains rites, mais il est impossible que l'influence de cette coutume ne se soit pas fait sentir dans la Syrie du Nord, vers l'an 1000, et même plus loin. De fait, on en a signalé les traces dans la législation des Hébreux, en particulier dans les parties archaïques du *Lévitique*. L'étrange et inquiétante minutie avec laquelle sont traités, dans le code hittite, les crimes contre les mœurs se retrouve dans le code hébreu, mais l'esprit est exactement opposé; l'extrême indulgence du peuple septentrional a provoqué une réaction vigoureuse. Au reste, ces rapprochements sont strictement localisés, et, dans l'ensemble, la législation hébraïque se rattache nettement au milieu sémitique, abstraction faite, naturellement, de l'élément qui lui est particulier et que tout le monde connaît.

Revenons sur l'absence de dispositions relatives aux obligations. Elle tient certainement à l'insuffi-

sance de notre documentation. Le pays de Hatti avait une vie commerciale développée. Dans le code, on voit paraître incidemment, en face du marchand de Hattusas, le marchand lujjite du Sud-Ouest, qui vient des pays d'Arzawa. L'économie en argent est pleinement développée, bien plus que dans l'Assyrie contemporaine, où le plomb est encore l'instrument courant des échanges. C'est dans ce domaine probablement que la législation babylonienne, si complète à cet égard, avait dû faire sentir son action. Mais nous ne pouvons que le conjecturer. La lacune est d'autant plus regrettable que nous entrevoyons les Hittites comme les principaux intermédiaires, en matière de pratique commerciale, entre Babylone et l'Occident. C'est par eux que les unités babyloniennes, la mine, le sicle, ont pénétré jusqu'aux rives de la mer Egée; elles avaient chez eux, il est vrai, des valeurs spéciales : la *mine de Karchémish*, que nous retrouverons à l'époque assyrienne, est la mine hittite.

Tel qu'il s'offre à nous par ailleurs, le droit hittite a une physionomie spéciale. Deux facteurs peuvent entrer ici en considération : le vieux *substratum* asianique, ou l'apport indo-européen. Sur l'importance du premier, nous serions mieux renseignés si nous pénétrions dans la vie juridique et économique du milieu créto-mycénien, qui lui est apparenté. Mais les monuments figurés, s'ils nous instruisent quelque peu sur la religion, sont sans valeur pour le droit. On incline, jusqu'à plus ample informé, à voir dans les traits que nous avons relevés, position plus favorable faite à la femme, prépondérance de la vengeance privée et du *wehrgeld*, des traits indo-européens. Mais la marge d'incertitude est encore large.

Religion.

Les religions anatoliennes antérieures au grand empire hittite sont obscures pour nous, encore que certains monuments figurés et certains hiéroglyphes, jusqu'à présent indéchiffrables, puissent remonter jusqu'à ces temps lointains. En revanche, sur les idées religieuses des XIVe et XIIIe siècles, nous sommes renseignés par des monuments et par des textes qui se complètent assez heureusement.

Tout près de la capitale hittite se trouve le sanctuaire de Yasili-Kaja, qui fut évidemment un centre religieux de premier ordre, au temps de Hattusil III et de Puduhepa. C'est une enceinte oblongue, entourée de rochers sur lesquels est sculptée une procession divine depuis longtemps célèbre parmi les archéologues : à gauche une théorie d'hommes, à droite une théorie de femmes se dirigent vers un grand groupe central, où s'affrontent une déesse et un dieu. La déesse est revêtue d'une longue robe, coiffée d'une tiare qui deviendra, entre les mains des artistes grecs, la couronne murale, et s'avance portée par une panthère qui elle-même marche sur une montagne : impossible de méconnaître le prototype de Cybèle. Le dieu qui vient à sa rencontre est moins aisé à définir. En principe, la déesse-mère qui deviendra Cybèle est une personne dominante, symbolisant la nature génératrice, n'admettant pas de supérieur ni d'époux. Son parèdre apparaît-il déjà aux Hittites comme un fils ou un jeune favori ayant sacrifié à la déesse sa virilité, symbole du printemps dont on célèbre chaque année la mort et la résurrection ? Rien ne l'indique nettement à Yasili-

Kaja. On ne relève non plus, dans cette procession solennelle, malgré la présence d'un ou deux prêtres-eunuques et d'instruments de musique, aucun des traits orgiastiques qui caractérisèrent plus tard les fêtes de Cybèle et d'Attis.

Comment les Hittites appelaient-ils ces divinités ? Dans son inscription autobiographique, le roi Hattusil accuse à chaque paragraphe sa dévotion à Ishtar : il a débuté dans son sanctuaire, a été sans cesse protégé par elle, a épousé sa prêtresse, et lui voue sa descendance. Il est bien tentant de penser qu'une assimilation s'était faite entre la grande déesse des Babyloniens, des Assyriens et des Mitanniens, et la déesse-mère de l'Asie mineure. Le point d'attache serait la légende de Tammuz-Adonis, où le symbolisme, malgré des variantes locales, est au fond le même.

En tout cas, la divinité anatolienne avait son caractère propre, car on la retrouve dans le monde égéen, sur les représentations figurées de Crète, qui remontent à la première moitié du deuxième millénaire. La déesse, entourée d'animaux sauvages, et circulant sur les montagnes, y apparaît nettement. La figure du parèdre est moins précise dans ces régions. Et ces conceptions religieuses n'y sont pas restées au premier plan quand sont venus les Grecs.

Pour les noms indigènes des grandes divinités d'Yasili-Kaja, on a pensé à Hepa et à Tarchon, qui se retrouvent dans tant de noms théophores de la zone hittite. Quant aux noms de Cybèle et d'Attis, ils sont éclos plus tard chez les Phrygiens.

Dans les textes écrits, se sont d'autres figures qui dominent : la déesse solaire et le dieu Teshup.

La déesse solaire avait son temple principal

à Arinna, sans doute à l'Est de l'empire, puisque le roi Salmanasar Ier a atteint ce temple. Son sexe interdit de penser à une influence babylonienne ou égyptienne : Shamash comme Rê sont des hommes. C'est donc un culte, ou endémique, ou importé par les envahisseurs du Nord. La déesse solaire est la divinité dynastique par excellence, celle à laquelle le Roi s'identifie malgré la différence de sexe : il parle de lui en disant « le Soleil », comme le Pharaon ou l'Inca.

Quant à Téshup, c'est bien un homme, casqué, barbu, tenant la double hache et surtout brandissant la foudre. C'est le dieu national des Hittites, celui auquel ils élèvent des temples partout où ils pénètrent, et les reconstruisent quand l'ennemi les a détruits. Dans le texte égyptien du traité avec Ramsès II, il est assimilé au dieu égyptien Soutek, et son nom est associé à la plupart des villes de l'empire adverse.

Le panthéon hittite contient d'ailleurs bien d'autres divinités; il est fédéral comme l'empire, et, dans les traités avec les princes vassaux, il est impossible de distinguer les dieux propres de Hatti, et ceux des autres parties contractantes. Dans le traité mitannien, on a été frappé tout de suite par les noms d'Indra, de Mitra, de Varuna, et des Nasjatas, — divinités indo-européennes de la branche orientale, et même spécifiquement indiennes. Nous reviendrons sur l'intérêt de cet indice ethnologique. Ici, remarquons seulement que ces noms, au xive siècle, ne figurent pas en première ligne, et que ces cultes semblent s'être évanouis bientôt : quand Mithra reparaîtra sur les bords de l'Euphrate, ce sera bien plus tard et sous une autre forme.

Le Roi, malgré son assimilation au Soleil, et les membres de sa famille, ne dédaignent pas d'exercer des sacerdoces (nous en avons la preuve pour Hattusil et Puduhepa, et l'exemple n'est pas isolé). Néanmoins, il est entouré d'un clergé nombreux, qu'il consulte dans tous les cas graves, et dont il se fait un devoir de répandre au loin les prescriptions. Il est caractéristique que le nom du prêtre (*Sanguis*) soit venu de Babylone, avec bien des pratiques divinatoires. D'autre part, le mythe dominant de la déesse-mère et du jeune dieu qui lui sacrifie son sexe a donné naissance, dans ce clergé, à des pratiques très particulières : prêtres et prêtresses se mutilent, et l'on a retrouvé la trace de ces perversions du sens religieux dans la légende des Amazones. Des liens étroits rattachent au clergé la corporation des scribes, qui consacrent une bonne part de leur activité à la littérature religieuse. Quant au médecin, il semble parfois se distinguer de l'exorciste.

Certains documents nous font pénétrer dans la vie religieuse courante des personnes laïques. Voici par exemple une consultation de la princesse de Comana du Pont au sujet des querelles qui divisent certaines familles. Comme la cause du mal réside le plus souvent dans des propos malsonnants, on ne s'étonne pas que la purification de la bouche et de la langue apparaisse comme le remède principal. La graisse de mouton, animal déjà proverbial par sa douceur, joue un grand rôle dans ces rites.

La préoccupation de la vie d'outre-tombe semble plus précise que chez les Sémites. On s'accorde du moins à regarder comme des stèles funéraires beaucoup de petits monuments répandus dans la région du Taurus (à Marasch, etc.). Quant à la scène de

repas, qui est le sujet ordinaire de ces stèles, la signification ne m'en paraît pas très claire.

Toute cette vie religieuse des Hittites s'est plus tard décolorée dans la Syrie du Nord, au contact du milieu sémitique : le dieu national lui-même s'est assimilé à l'Assyrien Adad. Mais les cultes caractéristiques ont survécu en Anatolie chez les successeurs des Hatti. Le mythe de la déesse-mère et de son jeune favori a pris sa forme définitive chez les Phrygiens, en se mêlant à des rites importés de Thrace, qui en ont accentué le caractère orgiastique. On a relevé des souvenirs du temps hittite chez l'Artémis d'Ephèse et chez ses prêtresses-vierges. N'oublions pas enfin que la figure divine de Tarchon se retrouve bien plus tard jusque chez les Etrusques.

Art.

Les textes hittites aujourd'hui connus, la fermeté de contours qui s'en est dégagée pour l'empire hittite des XIVe et XIIIe siècles, ont permis enfin de mettre quelque ordre dans les monuments d'Asie-Mineure et de Syrie, dont la chronologie flottait parfois sur un millénaire et plus. Les sceaux accompagnant les pièces écrites ont été particulièrement précieux à cet égard. Ceux qu'on a retrouvés dans les ruines de Kultépé, et qui remontent au delà de l'an 2000, sont encore pleinement babyloniens. Ceux de l'époque impériale hittite correspondent aux monuments figurés du palais d'Euyuk. D'autres encore, comme celui du dynaste cilicien Tarkondémos, sont postérieurs. Les détails caractéristiques sont



ceux du costume : long manteau nécessité par le rude climat du plateau anatolien, bonnet élevé qui deviendra le « bonnet phrygien », babouches recourbées « à la poulaine », etc.

Il est indiqué de partir de Boghaz-Keui, où a été retrouvée la capitale de l'empire. Elle s'étendait sur des plateaux, comprenant un espace de 150 ou 200 hectares. On y a retrouvé des portes ornées de figures de dieux, des bas-reliefs. La ville devait être ancienne, mais, puisqu'elle a été pillée vers 1300, les monuments que nous ont rendu les fouilles appartiennent, en général, au dernier siècle de la monarchie. Ptérie, la ville du VIIe siècle, s'est élevée sur un autre emplacement.

Non loin de Boghaz-Keui est Euyuk, avec un autre palais hittite orné de bas-reliefs représentant des processions; non loin de là, Yassili-Kaja, que nous connaissons.

Voilà le groupe central de monuments caractéristiques de la période impériale, celui par rapport auquel il faut chercher à repérer les autres.

Une série de monuments, de même famille quant au type et au costume représenté, sont répandus vers l'Ouest, à Giaur-Kalessi en Phrygie, à Jarri, et surtout à Nynfi près de Smyrne. On serait tenté d'abord, en raison de leur caractère plus grossier, de leur assigner une date plus ancienne que celle des monuments de Hatti : de fait, le bas-relief de Nynfi peut fort bien rappeler les campagnes de Mursil II (XIVe siècle). Mais on se rappellera que la facture a pu être moins soignée dans ces contrées écartées qu'au cœur de l'empire. Jusqu'à présent, l'Asie-Mineure occidentale ne nous a rien rendu qui vaille les meilleures statues de la capitale, — jusqu'à l'époque grecque, s'entend.

Il en va autrement de la série de monuments répandus dans le Taurus, dans le Nord de la Syrie, et dans la Mésopotamie. Les plus archaïques de ces monuments, par exemple « la déesse voilée » de Tell-Halaf, remontent certainement à l'époque impériale, et n'en sont pas plus remarquables. En revanche, nous assistons là à la prolongation de l'art hittite jusqu'au IXe et au VIIIe siècle, à Karchémish, à Sendjirli, et nous le voyons se fondre enfin, en ce dernier point, avec l'art assyrien. On n'a pas retrouvé, jusqu'à présent, de monuments hittites dans la Syrie du Sud, bien que les princes de Kadesh et d'Amurru, au temps de l'apogée, aient gravité dans l'orbite de Boghaz-Keui.

L'aire géographique de l'art hittite étant ainsi déterminée, il reste à en signaler quelques caractères importants. Les fortifications des villes ne se distinguent pas essentiellement de ce qu'on trouve ailleurs dans l'Asie antérieure. Le palais est bâti en largeur, comme en Chaldée et comme en Crète, non en profondeur comme dans l'architecture mycénienne. On considérait généralement qu'il ne comportait pas, à Boghaz-Keui, de colonnes, mais, à Sendjirli, le plus ancien palais, qui remonte certainement au deuxième millénaire, présente déjà cet élément architectural. Les principaux ornements plastiques sont les frises sculptées sur la base des murs et des colonnes, et c'est surtout à propos de ces frises qu'on peut vraiment parler d'art : une divinité guerrière qui orne une porte de Boghaz-Keui est le meilleur morceau de sculpture que nous ait, jusqu'à présent, légué l'antiquité hittite. Il faut ajouter, comme n'étant pas sans mérite, de petits objets en bronze, et rappeler que c'est au Nord de l'empire, près des

bords de la mer Noire, que la métallurgie a pris son essor.

Pour l'art comme pour la religion, ce sont les connexions historiques qui nous intéressent d'abord.

Les Hittites ont eu devant les yeux des modèles. Le premier et le principal est la Chaldée sumérienne du troisième millénaire, qui, bien que dégradée par la domination cosséenne, conservait, au temps du grand empire des Hatti, son prestige. Elle leur avait transmis l'écriture cunéiforme : elle leur a transmis aussi des inspirations artistiques. Plus tard, le contact avec l'Egypte a porté ses fruits. Certains savants estiment que les hiéroglyphes mystérieux de la zone hittite sont une imitation de l'écriture monumentale d'Egypte. En tout cas, des architectes égyptiens ont été appelés en Asie-Mineure, et les sphinx d'Euyuk décéleraient à eux seuls l'action exercée par la grande civilisation africaine. On pourrait songer aussi, comme antécédents de l'art hittite, aux monuments de la Crète : on sait bien aujourd'hui que les influences égéennes se sont exercées dans la Palestine, au temps de l'hégémonie égyptienne, et elles pourraient, par Cypre, par la Cilicie, s'être insinuées jusqu'à l'Halys. Mais la similitude des palais de Cnosse et de Boghaz-Keui, avec leur forme rectangulaire, leurs chapelles, leurs magasins, s'explique suffisamment par l'ancêtre commun : le palais chaldéen.

Les artistes hittites, ayant produit des œuvres souvent équivalentes à celles de leurs modèles, ont pu jouer à leur tour le rôle d'initiateurs. Ils l'ont joué certainement dans la Syrie du Nord, et, de là, leur action a rayonné plus loin. Tel groupe de lions supportant un fût de colonne ou une vasque fait

penser à la mer d'airain du temple de Jérusalem, qu'il a pu fort bien inspirer. Et les Assyriens qui, pendant longtemps, n'avaient eu sous les yeux que les modèles summériens, ont plus tard puisé des inspirations chez leurs voisins. Ils nous disent eux-mêmes qu'ils ont pris chez les Hittites le palais à colonnes, le *Bit-hilani*. Et leurs sculpteurs se sont inspirés de motifs hittites, avant de dépasser leurs prédécesseurs à partir du IXe siècle. La chasse au lion de Sakjé-Geuzi a, par rapport aux sujets analogues traités sur les bords du Tigre, le mérite de l'antériorité : il est vrai qu'elle n'a que celui-là.

Du côté de l'Ouest, certains éléments d'art hittite paraissent avoir survécu sur les côtes méridionales de l'Asie-Mineure, et s'être transmis aux Ioniens. On a retrouvé chez les Hittites le prototype de la Chimère lycienne. Les bases sculptées des colonnes d'Ephèse se rattachent peut-être à des précédents hittites. Sur les bases de colonnes des monuments hittites on relève la trace de vingt-quatre cannelures : c'est le chiffre canonique des cannelures ioniennes, et la coïncidence est au moins curieuse.

Bref, il n'est pas injuste de ranger les Hittites au nombre des peuples créateurs en art. Nous avons la preuve que leurs souverains ont parfois fait appel à la main-d'œuvre étrangère, mais rien n'indique que ce soient des mains étrangères qui aient sculpté, par exemple, la divinité guerrière de la porte de Boghaz-Keui. Ce que les Hittites ont eu de littérature et de science semble bien emprunté purement et simplement à Babylone; l'épopée de Gilgamèsh, entre autres, a été adaptée telle quelle. En art, certainement les Hittites ont ajouté aux éléments venus du dehors, et leur ont imprimé un cachet personnel.

Langue et Race.

Il nous reste à dire un mot de la question épineuse de la langue et de la race.

Les textes de Boghaz-Keui, tels qu'ils nous sont parvenus, ont tous été rédigés au XIIIe siècle av. J.-C. Mais beaucoup sont des copies de documents bien plus anciens. C'est le cas, en particulier, de la plupart des textes religieux, incantations, mythes, etc...

Ils sont écrits en caractères cunéiformes. Les scribes hittites étaient forcés de posséder la langue sumérienne et surtout la langue akkadienne, le babylonien, langue de la diplomatie. Ils ont donc dressé des inventaires de mots sumériens et akkadiens, avec la traduction en hittite. Ces lexiques ont guidé les premiers pas de la science hittitologique.

Les documents indigènes sont rédigés, en immense majorité, dans la langue impériale que nous appelons le *hittite*. La dénomination constitue une impropriété, car les scribes eux-mêmes appelaient *hattī* un autre idiome, que nous retrouverons. Aussi, la langue impériale étant employée, dans les incantations, par le chantre de Kanès, on a proposé pour elle le terme de « kanésien ». Mais le terme de « hittite » nous paraît commode pour désigner la langue officielle, qui se parlait, non seulement à Hattusas, mais en Arzawa, et sans doute dans toutes les cours vassales.

Cette langue a frappé tout de suite par sa grammaire indo-européenne. Le nominatif singulier est en *s*, l'accusatif en *n*. Le pronom personnel est *mis*, *tis*, *sis*, le pronom relatif *kuis*, *kuid*. Dans la conjugaison, il existe un déponent en *r*, comme en latin.

Ce qui déconcerte, en présence de ces faits, c'est le caractère peu indo-européen du vocabulaire. « Parler » se dit *memahhi*, sans doute, et le mot rappelle le grec μιμνησκω, le latin *memini*. On signalera encore que *watar*, « l'eau », est presque l'allemand *wasser*. Mais ces exemples sont isolés dans la masse des mots aberrants. En lisant telle phrase hittite, on a par moments l'impression de lire une phrase latine, où se seraient introduits de toutes parts des corps étrangers.

Le hittite n'est pas la seule langue des textes de Boghaz-Keui. Plusieurs autres apparaissent sporadiquement dans les textes religieux et sont désignés nommément. Le scribe marque que telle incantation doit être récitée en *hatti*, ou en luwien, etc..

Ce hatti, que nous appelons le proto-hittite est évidemment la langue indigène du pays de Hatti. Elle est toute différente du hittite indo-européen. On y retrouve, par exemple, l'association de consonnes *tl*, qui se rencontre depuis l'Elam, en passant par le Mitanni, jusqu'au cœur de l'Asie-Mineure.

Le harri ou hurri est la langue du Mitanni. Bien que sa grammaire même présente des traits indo-européens, qu'on y rencontre le nominatif en *s* et l'accusatif en *n*, elle est, dans l'ensemble, très loin de répondre au type d'une langue indo-européenne.

Mais il en va autrement du *manda*, qui devait être parlé par des populations plus ou moins nomades, au Sud du Caucase. Dans des textes relatifs à l'élevage du cheval, nous avons la surprise de rencontrer des mots indiens. C'est un indice à rapprocher de la présence des dieux indiens dans le panthéon mitannien.

Le *luwien* est un parler du Sud-Ouest qui devait

s'étendre sur une aire très large. On le retrouve jusqu'au Kizwadna. C'est, de toutes ces langues, celle qui se rapproche le plus du hittite. Parfois, la phrase luwienne se plaque exactement sur la phrase hittite, mais le vocabulaire est assez différent. On relève dans le mot « luwien » la même racine que dans « Lycie, Lycaonie, Leucosyriens ». C'est la langue des mots en *ssis*, *ssas*, *ssos*, si nombreux dans l'onomastique géographique de l'Asie-Mineure et aussi de la Grèce. Il est bien probable que nous avons là la couche de population qui a donné naissance à la civilisation crétoise, et à laquelle les Grecs, par un singulier renversement, allaient appliquer d'abord la qualification de « barbares ».

Enfin le *bala* n'est connu que par deux ou trois textes. Il semble que ce soit un parler de l'Ouest. S'il était sûr que le pronom relatif y eût la forme *pippid*, au lieu du *kuidkuid* hittite, il faudrait probablement y reconnaître le lydien. La question est encore à l'étude.

Les faits linguistiques attestent donc, dès le milieu du second millénaire, une forte et déjà ancienne infiltration indo-européenne en Anatolie. Mais les monuments figurés s'ajustent mal à l'idée que nous nous faisions d'envahisseurs septentrionaux. Les représentations égyptiennes et les représentations hittites concordent assez bien sur le type physique du guerrier hittite. C'est un homme courtaud, replet. La tête est charnue, l'œil à fleur de tête, le nez courbe, le crâne fuyant. La face joufflue et glabre prend facilement une apparence de sexe équivoque qui a peut-être servi à l'éclosion de la légende des Amazones. Les monuments égyptiens marquent admirablement la différence, aussi bien avec les Sémites du Sud qu'avec les Egéens et Européens.

Mais ces constatations ethnologiques ne sauraient prévaloir contre le fait linguistique. Ce n'est pas le seul cas où le sang s'est montré moins résistant que la langue. Qui songerait à apparenter les Roumains d'aujourd'hui et les Italiens, si la persistance d'un parler roman aux bords du Danube ne portait encore témoignage de la conquête de Trajan ? Les envahisseurs nomades, luwiens ou hittites, se sont dilués dans une masse bien plus dense de population antérieure, mais leur langage reste la preuve de la migration qui les avait amenés du Nord, à une époque que rien ne force à faire remonter très au delà de l'an 2000.

Au reste, le moment n'est pas encore venu de présenter le phénomène général dont nous saisissons ici un cas particulier.

ANNEXE

La question achéenne

Voici l'état actuel de la « question achéenne », telle qu'elle se présente après la publication des *Keilschriftliche Urkunden ans Boghazkoi*, XIV, 1 et 3. Il est inutile de dire que la publication de documents encore inédits, tels que celui qui nous est livré par hasard dans les *Kleinasialiche Forschungen* de MM. Sommer et Ehelolf (I, 1, p. 96), peut d'un jour à l'autre apporter des éclaircissements nouveaux.

Au temps d'Aménophis III (vers 1400), les palais de Cnosse et de Phaistos sont encore debout, mais les couches où se rencontrent les souvenirs du Pharaon magnifique sont les dernières : la catastrophe a suivi de près. On remarquera que l'intervalle entre ce Pharaon et le roi hittite Mursil II (1350-1328) est suffisant pour permettre à des Achéens du Péloponnèse d'envahir la Crète et de se répandre sur la côte d'Asie-Mineure.

Avec Mursil II commencent, jusqu'à nouvel ordre, nos documents hittites sur les Achchijiwa. Une ville de Millanvanda, qu'on a pu placer sans invraisemblance dans la Milyade des classiques, abandonne les Hittites pour se donner au roi des Achchijiwa. Un prince cilicien fuyant les armes de Mursil, se réfugie dans une île (sans doute Cypre), puis semble aller chez le roi des Achchijiwa qui paraît l'avoir

livré au Hittite. Enfin nous avons le récit d'une longue négociation de Mursil avec un certain Tagavalawas, frère du roi des Achchijiwa. Le début du récit manque malheureusement, mais il appert de la suite que Tagawalawas demande à vivre comme vassal des Hittites. Au roi des Achchijiwa, Mursil donne le titre protocolaire de « frère », comme aux rois d'Egypte et de Babylone (voir p. 86).

Sous les règnes de Muwatalla et de Hattusil III, rien sur les Achchijiwa, jusqu'à nouvel ordre. En revanche, sous ces rois, la suzeraineté hittite semble s'être étendue sur Cypre : c'est probablement dans cette « île de la mer » qu'a été interné Urhi-Tesub, après sa dépossession (vers 1290).

Sous le règne de Dudhalijas III (vers 1250), nous entendons de nouveau parler des Achchijiwa. Dans un traité conclu avec le roi amorrhéen, ce dernier s'engage à observer la même attitude que le grand roi hittite vis-à-vis « des rois d'Egypte, de Babylone d'Assyrie et du *Achchijiwa* ». Le nom de celui-ci a été, à la vérité, effacé ensuite par le scribe, sans doute parce qu'on a réfléchi à Boghaz-keuï que, pour un prince de la région du Liban, l'hypothèse d'une collusion ou d'une collision avec le roi des Achchijiwa était vraiment bien lointaine. Mais le fait qu'on a pensé à lui indique qu'il apparaissait comme placé, vis-à-vis de la monarchie hittite, dans la même position que les trois autres. Ailleurs Dudhalijas, qui a eu beaucoup à s'occuper des pays d'Assuwa (Ouest de l'Asie-Mineure), nous montre les riverains du fleuve Seha (quelque part dans la Pamphylie) récalcitrants, et comptant sur l'appui du roi des Achchijiwa.

Enfin, avec le règne d'Arnuvandas (après 1250),

nous avons sur les Achchijiwa un long document, diligemment publié par M. Götze (1928) : l'acte d'accusation contre Madduvattas.

Ce Madduwattas s'est rendu coupable d'une longue série d'actes d'ingratitude envers Dudhalijas, puis envers Arnuvandas, qui paraît le traduire devant une sorte de « Cour des Pairs » composée des grands feudataires de l'empire hittite. Lorsqu'il fuyait devant les armes d'Attarissijas, roi des Achchijiwa, Dudhalijas l'a recueilli, protégé avec son entourage, d'abord contre Attarissijas, ensuite contre la famine. Il l'a établi dans le pays de Tippasla (vers la Pisidie), en lui faisant prêter serment d'allégeance, d'abord contre Kupanta-KAL, roi d'Arzawa (Cilicie), et contre Attarissijas. Lorsque Madduwattas a été serré de près par Kupanta-KAL. qu'il avait provoqué, Dudhalijas l'a fait défendre par ses généraux. Puis Attarissijas est venu attaquer, lui aussi, Madduwattas avec 100 *chars* (non pas *vaisseaux*, comme l'avait lu d'abord M. Forrer), et probablement 1000 fantassins : encore une fois la main tutélaire de Dudhalijas s'est étendue sur lui. En récompense, Madduwattas a intrigué contre les Hittites avec les gens de Dalawa. Il s'est réconcilié avec Kupanta-KAL., lui a même donné sa fille, l'a poussé à la révolte (on voit par un autre document que Kupanta-KAL, a été renversé par Dudhalijas et Arnuwandas, alors prince-régent). Bien plus, Madduwattas, qui s'était engagé à ne pas dépasser les rives du fleuve Sijanta, s'est étendu dans les pays d'Arzawa. Il a enlevé le district du Hapalla à Arnuwandas. Il s'est approprié Jalanti et autres districts voisins. Il a reçu chez lui des émigrés hittites. Il a intrigué avec les gens de Pitassa et attiré

ainsi des désastres sur la ville fidèle de Marasa (Marash dans le Taurus ?). Alors Arnuwandas lui a envoyé Mullijaras pour se plaindre de tant d'infractions. Madduwattas a reconnu ses torts en ce qui concernait le Hapalla, mais a prétendu garder Jalanti et les districts voisins. Il a refusé de rendre un fugitif (suit un passage mutilé où était sans doute complétée la liste des griefs articulés par Mullijaras). Enfin le roi hittite s'est plaint que le pays d'Alašia (Cypre) ait été pillé. Madduwattas a répondu : « Le pays d'Alasia a été ravagé par Attarissijas et l'homme de Piggaja, *puis par moi* (ceci a été effacé). Dudhalijas ne m'avait pas dit qu'il revendiquait cette contrée, mais je consens à rendre ce qui a été pris. » Et Arnuwandas de s'indigner : Attarissijas et l'homme de Piggaja sont pourtant des rois *kurievanès* (sans doute *foederati*), et, quant à Madduwattas, c'est un serviteur de ma couronne ! Suit un passage mutilé où il était question d'imprécations (peut-être celles qui avaient accompagné les traités conclus avec Madduwatas et Attarissijas), et l'indication : « Fin de la 1re tablette du réquisitoire contre Madduwattas. »

N'ayant pas la seconde tablette, nous ignorons comment s'est terminée « l'affaire Madduwattas ». Mais le dernier passage de la première nous montre le roi des Achchijiwa étendant sa main vers Cypre.

Or, au temps même du roi Arnuwandas (vers 1230), le Pharaon Mernephtah nous parle de gens qu'il appelle les Akaiwasha. C'est la première fois que le nom paraît parmi ceux que les Egyptiens indiquent pour des peuples venus de par delà la mer. Il s'agit de l'invasion des Libyens dans le Delta occidental. Ils ont avec eux des Akaiwasha et d'autres auxiliaires, parmi lesquels les Lukki (Lyciens). Les

Akaiwasha laissent plusieurs centaines d'hommes sur le carreau. Il faut dire que les documents figurés égyptiens semblent indiquer chez eux la coutume de la circoncision. Mais cette coutume s'était répandue chez certains des Sémites voisins de l'Egypte. Elle avait pu, étant donné les relations bien attestées de l'Egypte avec le monde minoen, gagner de ce côté aussi quelques adhérents. Enfin Hérodote la signale chez les Colchidiens du Caucase... Ajoutons que les Akaiwasha ne reparaissent plus parmi les peuples de la mer qui, un peu plus tard (après 1200), ont inquiété l'Egypte de Ramsès III.

On a rapproché ces faits de ceux qu'indique la linguistique. Elle atteste une étroite parenté entre les dialectes que parlent, plus tard, les Grecs d'Arcadie, de Pamphylie et de Cypre. C'est l'indice d'une antique unité linguistique qui allait du Péloponnèse à Cypre. Ce vieux dialecte est plus voisin de l'ionien (et de l'éolien?) que des dialectes du Nord-Ouest, qui, par la suite, ont submergé le Péloponnèse et se sont répandus jusqu'à la côte qui fait face à Rhodes. Et l'on a appliqué à cette première couche grecque le nom des Achéens, confiné plus tard au bord du golfe de Corinthe et dans un coin de la Thessalie, mais dont l'épopée atteste la splendeur passée.

C'est, je crois, faire preuve d'un excès de goût pour le paradoxe et l'hypercritique que de reculer devant l'assimilation des *Achchijiwa* des Hittites, des *Akaiwasha* des Egyptiens, avec les 'Αχαιοι grecs. Elle force à supposer une forme primitive 'ΑχαιϜοι, mais la forme latine *Achivi* avait conduit depuis longtemps au même résultat.

L'image d'une grande expansion achéenne, aux XIVe et XIIIe siècle, sur la Grèce continentale, les

côtes asiatiques de la mer Egée, et Cypre, se précise ainsi devant nos yeux.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher les dernières découvertes relatives à l'alphabet du texte de Madduwattas. On sait qu'elles invitent à reporter l'apparition de l'alphabet en Phénicie, sinon jusqu'à l'époque de Ramsès II (1300-1250), du moins beaucoup plus près de cette époque qu'on ne le faisait naguère. Or, on a vu depuis longtemps que les Grecs avaient dû arriver à Cypre avant que l'alphabet y fût connu, puisqu'ils y ont conservé jusqu'à l'époque classique une écriture dérivée des écritures minoennes. L'époque de leur établissement dans l'île se placerait donc bien dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Le nom de la reine Heteb, que Wenamon a rencontrée à Cypre vers 1100, n'oriente malheureusement d'une façon précise ni vers les Phéniciens ni vers les Grecs.

Telle se présente à l'heure actuelle la question achéenne. Mais, encore une fois, les textes de Boghaz-Keui n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

V

L'Invasion des Peuples de la Mer (vers 1185). Fin de la Grande Égypte.

La Syrie après le départ des Egyptiens (1200-929)

Après le règlement définitif de la question hittite, le règne de Ramsès II s'est prolongé longtemps encore, puisqu'il a duré soixante-sept ans (jusque vers 1225). L'Egypte était obéie en Nubie et dans la Syrie du Sud, respectée des Libyens et des peuples égéens, dont quelques-uns, les Shardanes par exemple, lui fournissaient des mercenaires pour la garde royale. Le Pharaon put se livrer en paix à son goût pour les constructions, à Thèbes, dans le Delta et ailleurs. Il a laissé le souvenir d'un roi glorieux et heureux.

Le fils qui lui succéda, Menephtah, était déjà un vieillard. Les mécontents et les adversaires aux aguets jugèrent l'occasion propice. Menephtah dut bientôt aller rétablir l'ordre dans la Palestine et dans le pays des Amorrhéens : c'est à cette occasion qu'il signale, au nombre des tribus vaincues, Israël, dont le nom entre ainsi dans l'histoire. En l'an V, il eut à faire face à l'attaque, plus sérieuse, des Libyens. Un chef heureux avait donné quelque cohésion aux popu-

lations des oasis de l'Ouest. Et il avait avec lui bon nombre d'aventuriers égéens. Menephtah triompha cependant. La liste des trophées attestant la déroute des Barbares donne quelques chiffres de pertes intéressants à relever : 6.359 Libyens, 222 Shakalash (de Pisidie ?), 742 Teresh (de Lydie ?), plus 2.000 Achawash (Achéens ?), en tout 9.376 morts. Menephtah put achever en paix son règne.

Mais, après lui, la XIXe dynastie ne compte plus que deux Pharaons légitimes et éphémères. On signale un usurpateur, Amenmésès, un chef syrien qui trouble le pays, Arisou, jusqu'au moment où Setnekht rétablit l'ordre et fonde la XXe dynastie. Son fils Ramsès III (environ 1195-1165) a été encore un grand Pharaon, plein du souvenir de Ramsès II et du désir de l'égaler.

La tâche n'était pas facile. Le Pharaon eut à faire face d'abord à une nouvelle attaque des Libyens, combinée probablement avec des mouvements en Syrie. Le chiffre des morts, 12.595, atteste la gravité du péril, et l'importance de la victoire. Puis, en l'an 8, ce fut la ruée des « Peuples de la Mer », travaillant, cette fois, pour leur compte.

D'où partait l'assaut ? Le texte de Médinet-Habou (près de Thèbes) dit seulement que « les îles de la Mer avaient vomi leurs habitants d'un seul coup ».

L'expression peut désigner non seulement des îles comme Cypre ou la Crète, mais les côtes de l'Asie-Mineure et même de la Grèce. Les documents hittites nous ont montré, vers 1225, un roi des Ahhijiva (Achéens) attaquant Cypre. On verra, dans l'invasion à laquelle s'opposa Ramsès III soit un contre-coup des expéditions achéennes, soit un effet de la dislocation de cette monarchie sous une poussée ve-

nue d'Europe (les Doriens?). En tout cas, les envahisseurs, Poulasati (Philistins), Zakkala, etc., arrivaient par terre et par mer, en chariots et en bateaux. Leur nombre était certainement considérable, puisqu'on nous les montre terrorisant Qodi (golfe d'Issus?), les Hittites jusqu'à Karchémish, enfin les Amorrhéens. Ce fut quelque part sur les côtes de Phénicie que le Pharaon les atteignit. Aux phrases pompeuses qui célèbrent son triomphe, nous préférerions les indications coutumières sur les chiffres de pertes de l'ennemi : elles nous font défaut ici. Ramsès III nous dit seulement d'un mot qu'il établit les vaincus qui se rendirent « sur ses domaines » : nous retrouverons Zakkala et Philistins sur les côtes de la Syrie méridionale.

Ramsès III eut encore à guerroyer par la suite. En l'an 11, il repoussa une dernière tentative libyenne. Cette fois, nous n'entendons plus parler que de deux mille morts et de deux mille prisonniers, et le royaume libyen ne semble pas avoir survécu à ce coup. D'autres victoires en Syrie et en Nubie nous sont signalées à Médinet-Habou et ailleurs, laissant l'impression d'un règne constamment heureux. Il fut troublé seulement, vers la fin, par une conspiration de harem : Ramsès III a-t-il fini en paix?

Après lui, plusieurs Ramessides ont régné encore sur l'Egypte, mais se sont succédé rapidement et sans gloire. Quelques-uns sont hypothétiques. Le Ramsès IX des égyptologues ne devait pas régner longtemps après 1150, puisque des fonctionnaires qui vivaient déjà sous Ramsès III apparaissent encore sous son règne. Le dernier Ramsès que signalent les monuments, et auquel on ne sait s'il faut attribuer le numéro d'ordre XI ou XII, a disparu peu après 1100.

Les principaux textes qui nous ont conservé le souvenir de ces rois nous les montrent défendant péniblement les momies de leurs prédécesseurs contre la cupidité de la canaille thébaine : il y a là une ironie amère.

Une puissance avait grandi, dans le pays même, à côté des Pharaons : celle du clergé d'Amon. Du temps de Ramsès III, le grand dieu thébain possédait déjà le septième du sol de l'Egypte. Les grands-prêtres qui administraient ce patrimoine colossal avaient fondé une véritable dynastie, d'ailleurs alliée parfois à la maison royale. Sous le dernier Ramsès, le grand-prêtre Hrihor faisait figure de souverain. Quand la XXe dynastie finit, il prit les attributs royaux sans heurt, et, seul, le prince de Tanis se posa en rival laïque de cette théocratie. Mais la dynastie de Hrihor conserva sa quasi-souveraineté sous la XXIe dynastie.

Le fait était grave, parce que l'Ethiopie gravitait dans l'orbite de Thèbes. Ainsi se prépara le détachement d'une moitié de ce qui avait été la Grande Egypte de l'époque impériale. Plus tard, les rois d'Ethiopie se donneront comme les héritiers des grands-prêtres d'Amon. L'horizon de l'Egypte se rétrécissait ainsi vers le Sud. Ramsès III avait encore envoyé des expéditions au Pount ; elles ne se renouvelleront plus par la suite. Les pays de l'or et de l'encens échappaient au Pharaon.

Il est plus instructif encore d'examiner ce qui se passait au Nord. Là, les successeurs de Ramsès III laissèrent tout de suite péricliter leurs droits traditionnels. Seuls, les princes de Tanis maintinrent le contact avec l'Asie. C'est sans doute celui qui gouvernait vers 1110, Smendès, qui envoya au roi assyrien Téglathpha-

lasar ce crocodile qui a eu l'honneur d'être signalé dans les annales du règne. Nous avons d'ailleurs, presque exactement pour la même date, un document qui nous éclaire sur la situation de l'Egypte en Syrie : le rapport de Wenamon.

Wenamon est un personnage de Thèbes, qui a été envoyé en Syrie pour chercher des bois de construction. Il est parti en l'an V (de Ramsès XII probablement), mais, la date mise à part, il ne paraît pas se soucier du Pharaon. Il est envoyé par Hrihor de Thèbes, et demande ses lettres de recommandation à Smendès de Tanis; il les oublie d'ailleurs, et sera dans l'obligation de les envoyer chercher de Byblos.

Il va d'abord à Dor, près du Carmel. Là, il se trouve chez les Zakkala, qui s'y sont établis depuis l'invasion des Peuples de la Mer. Il est victime d'un vol, dont il se dédommage ensuite en pillant, en mer, des vaisseaux zakkala. Encore une source de déboires : les Zakkala le pourchasseront à Byblos, et il ne leur échappera qu'avec peine.

Wenamon touche à Tyr, mais non à Sidon : c'est pourtant encore une grande ville, d'où « dix mille vaisseaux », déclare froidement le roi de Byblos, partent pour l'Egypte. Enfin Wenamon aborde Byblos, où règne le roi Zikarbaal. On se rappelle que Byblos était, de temps immémorial, le port d'attache des Egyptiens en Syrie, et, au temps de Tell-el-Amarna, un pilier de leur empire. Maintenant, le roi de Byblos ne connaît plus le Pharaon. Déjà précédemment, au temps de Khamose, (probablement le vizir de Ramsès IX), des envoyés égyptiens y ont été emprisonnés : on montre leurs tombeaux à Wenamon. Il s'entend dire ensuite qu'il n'aura de bois qu'en payant, et en payant cher. Enfin, il lève tous les

obstacles, et, huit mois après son départ de Thèbes, en décembre, il obtient que les Giblites aillent dans le Liban couper les bois.

Wenamon peut partir de Byblos, mais une tempête de printemps (la tempête de St Louis ?) le pousse à Cypre. Là, il est de nouveau en butte aux avanies du souverain local, qui est une femme. On découvre enfin quelqu'un qui sait l'égyptien et le fait libérer. Qu'on se rappelle les lettres de Tell-el-Armana, et la régularité de rapports qu'elles supposent avec l'Egypte : la différence est flagrante.

Nous n'avons pas la fin du voyage : nous savons seulement qu'il est rentré à Thèbes. Son rapport en dit long sur le déclin de l'Egypte un demi-siècle après Ramsès III. On voit que, si elle apparaît toujours comme le grand centre de civilisation, l'autorité de son roi est ignorée avec sérénité des populations sémitiques aussi bien que des Egéens qui se sont établis dans ces parages.

Nous avons vu qu'après la disparition des Ramessides (peu après 1100), une sorte de dualisme avait été instauré, en Egypte, entre Thèbes et Tanis. La dynastie de Tanis fut visiblement considérée, en raison de ses alliances royales, comme la seule légitime. Aussi les grands-prêtres d'Amon s'unirent à elle par mariage, si bien que l'un d'entre eux, Painozem I, a régné sur tout le pays vers 1050. Puis, tandis que ses descendants conservaient le sacerdoce, la royauté revint à un Tanite, Amenemopet, qui régna un demi-siècle aux abords de l'an 1000. Après lui, Siamon régna au moins seize ans, et la XXIe dynastie compta un souverain encore.

Ce fut donc Tanis qui fut la capitale de l'Egypte

à ce moment. La ville devait son origine aux Hyksos : sous Ramsès II (vers 1250), on célébrait son quatrième centenaire. C'était le moment où le Delta oriental prenait une importance justifiée par les rapports constants et pacifiques avec l'Asie. On ne s'étonne pas que les barons héréditaires de ce district aient fini par acquérir la couronne. Leur grandeur fut toute mercantile : nous verrons pourtant qu'ils ne laissèrent pas prescrire complètement leurs titres politiques sur la Syrie méridionale. Mais Tanis fut avant tout l'*emporium* de l'Egypte, la ville la plus connue des Syriens au temps où commença la rédaction des traditions hébreues : le livre des *Nombres* (XIII, 22) sait que Hébron a été fondée sept ans avant Tanis. Et l'Egypte tanite est l'Egypte de Joseph.

Pendant ce temps un changement s'accomplissait dans le Delta oriental. Après la chute du royaume libyen, l'invasion armée, de ce côté, avait fait place à une immigration pacifique. Le moment arriva où les chefs de ces mercenaires lybiens détinrent toute la force militaire de l'Egypte; vers 940, l'un d'eux, Sheshonq, supplanta Tanites et Thébains. C'est lui qui, vers 925, devait soumettre Jérusalem.

Depuis Ramsès III, l'Egypte était décidément lasse de grandeur militaire. Dès le temps de ce Pharaon, un des thèmes usuels de la rhétorique scolaire, dont les papyrus hiératiques nous ont conservé les spécimens, était la caricature des Don Quichotte de l'armée. Cet état d'esprit s'affirma durant les deux cents ans qui suivirent. Les institutions militaires qu'on relève dès la XIIe dynastie, et qui avaient fait la force de l'Egypte impériale, s'évanouirent dans l'Egypte sacerdotale et mercantile du XIe siècle. Lorsque Sheshonq les revivifia, ce fut au profit de ses Libyens.

L'Egypte garda le prestige de sa civilisation fabuleusement ancienne. Mais elle ne devait plus vaincre que par le bras d'étrangers, Libyens, Ethiopiens, enfin Grecs.

L'Egypte avait revendiqué pendant trois siècles (1500-1200) l'hégémonie sur la Syrie. Elle avait, pendant tout ce temps, dominé effectivement la Syrie méridionale. Il est évident que, même dans un pays essentiellement sémitique, et où l'action de Babylone s'était fait sentir antérieurement, une si longue suzeraineté devait laisser des traces importantes. De fait, le prestige de la monarchie pharaonique a survécu à son empire militaire, et l'action des trois grandes dynasties s'est prolongée par l'Egypte tanite. C'est pourquoi il est nécessaire d'exposer rapidement les destinées de ces populations dans la période qui suit immédiatement le retrait des armées égyptiennes.

Les derniers événements avaient introduit dans le pays un corps étranger : le résidu des peuples battus par Ramsès III. Le principal élément était le peuple des Poulasati, des Philistins, qui allaient laisser leur nom à la région (Palestine). Ils restèrent fixés à Gaza, à Ascalon, à Gath, etc. Nous savons par Wenamon qu'ils avaient au Nord pour voisins des congénères, les Zakkala. Mais ceux-ci durent perdre bientôt leur individualité et se fondre parmi les Philistins.

Tous ces hommes se souvinrent toujours qu'ils étaient des Egéens, venus de « Caphthor ». Le milieu où ils avaient pris pied s'était familiarisé, pendant la période précédente, avec les produits de la civilisation égéenne, et les Philistins ne se trouvèrent pas absolument dépaysés. Ils renforcèrent sur certains points les

éléments égéens qu'on rencontre sporadiquement dans la Syrie : ils familiarisèrent les indigènes avec l'emploi du fer. D'autre part, ils étaient trop peu nombreux pour ne pas se sémitiser assez vite, par exemple en matière religieuse. C'est ainsi que Dagon devint un de leurs principaux dieux.

Avant tout, ils gardèrent leur caractère militaire. Ils étaient gouvernés par cinq rois (*sarnim*), qui à l'occasion se réunissaient pour une entreprise commune. C'est comme soldats qu'ils allaient exercer une action à certains égards décisive sur les populations avoisinantes.

La proie qui devait exciter tout d'abord leurs convoitises, alors que les habitudes maritimes ne s'étaient pas encore effacées en eux, était la Phénicie. Nous savons par hasard qu'au XIIe siècle un roi d'Ascalon pilla Sidon. Le fait est d'importance. Sidon avait certainement exercé une certaine hégémonie, parmi les cités phéniciennes du Sud tout au moins, puisque son nom resta attaché à l'ensemble des villes de la côte. Or, dans la période qui suit, cette hégémonie passe à Tyr.

Tyr qui, sinon au temps d'Aménophis III, du moins au temps de Ramsès III, était déjà une ville importante, apparaît désormais comme la cité-reine. C'est elle qui protège les colonies phéniciennes de Cypre, comme Kition. C'est elle qui dirige les premières courses vers le lointain Occident, vers Tarsis, le pays de l'argent (Andalousie) : Gadès (Cadix) aurait été fondée dès 1100 environ sous ses auspices. En tout cas, cette grandeur de Tyr est un fait accompli au temps du roi Hiram (979-945), que nous allons retrouver.

Du côté de la terre, l'action des Philistins est

plus nette encore. Là, il s'agissait pour eux, d'abord au nom de l'Egypte, puis pour leur compte propre, de surveiller les routes de caravanes qui, d'Asie, aboutissaient à l'isthme de Suez. Ils rencontrèrent dans cet effort plus d'un concurrent, sédentaire ou nomade.

Immédiatement à l'Est de la plaine philistine se trouvait la terre de Canaan. Les habitants, les Cananéens, étaient des Sémites depuis longtemps sédentaires, habitués même à la vie urbaine, et qui, ethniquement, ne se différenciaient guère des Phéniciens et des Amorrhéens. De ceux-ci, nous avons déjà souvent parlé. Au temps de Tell-el-Amarna, leur nom est attaché aux montagnes du Liban. Puis, au XIIIe siècle, ils constituent un royaume qui s'étend certainement, non seulement dans la région de Damas, mais plus loin encore au Sud, sur la rive gauche du Jourdain. Ce royaume s'est dissocié par la suite : à l'époque qui nous occupe ,les dynastes amorrhéens de la rive gauche du Jourdain apparaissent isolés dans les récits israélites. Au delà des Amorrhéens, à partir de Kadesh, sur l'Oronte, commence la région hittite. Enfin, les Araméens, que nous avons rencontrés jusqu'à présent dans la Chaldée méridionale, puis dans la Mésopotamie, commencent à pousser leurs tentes vers la Syrie du Nord : tout à l'heure, ils seront maîtres de Damas.

Cette infiltration des Bédouins en Syrie, dès qu'un pouvoir uni et fort cesse d'y faire sentir son action, est un trait permanent de l'histoire de la région : elle se produisit au Sud comme au Nord. Au Sud, au temps de Tell-el-Amarna, nous avons constaté combien les dynastes de Canaan sont préoccupés des agressions constantes des Habiru ou Sha-Gaz (gens du désert).

Au temps de Mènephthah (avant 1200), le nom d'Israël émerge parmi les populations envahissantes. Désormais, le conglomérat de tribus qu'il évoque prend peu à peu le dessus en Canaan, et va se considérer comme le maître légitime du pays. Un épisode historique, qui ne peut être très antérieur à l'an 1100 met en lumière la situation respective des Cananéens et des Israélites à cette époque : l'histoire de Débora. Le roi cananéen d'Hasor, près du lac de Génésareth, a fait un puissant effort pour mater les tribus d'Israêl. Son général Sisara, fort de ses 900 (?) chars de fer, campe dans la plaine de Mageddo. Contre eux, la prophétesse Débora ameute une partie au moins des tribus israélites (Juda, au Sud, reste étranger à la querelle). Sisara est battu, et, dans sa fuite, mis à mort par une femme kénite à qui il a demandé à boire. Ecoutons le vieux chant qui a célébré cette victoire : c'est un des plus vieux textes authentiques de la littérature hébraïque.

Iaveh, lorsque tu sortais de Séir,
et que tu passais par les régions d'Edom,
la terre s'émut, et les cieux, goutte à goutte,
et les nuées versèrent leurs eaux.
Les montagnes s'éclipsèrent devant la face de Iahweh,
ce Sinaï !.. devant la face de Iahweh, Dieu d'Israël.

. . . .

Ils se reposèrent, les forts d'Israël, ils se reposèrent,
jusqu'à ce que surgît Débora,
jusqu'à ce qu'elle surgît comme une mère en Israël.

. . . .

Est-ce qu'un bouclier, est-ce qu'une lance se montrait
parmi les quarante milliers d'Israël?

. . . .

Lève-toi, lève-toi, Débora,
Lève-toi, lève-toi, et dis un cantique.
Surgis, Barak, saisis tes captifs, fils d'Abinoam.

. . . .

Voici Ephraïm, vainqueur d'Amalek,
et derrière lui Benjamin avec ses troupes.
De Makir (Manassé) descendent les chefs,
de Zabulon ceux qui tiennent le bâton de commandement
Les chefs d'Issakar sont avec Débora,
ils marchent derrière Barak.

. . . .

Dans les régions de Ruben,
il y a eu discussion entre les grands.

. . . .

Galaad se reposait au delà du Jourdain,
et Dan vaquait à ses navires.

Aser restait aux bords de la mer,
et se tenait dans ses ports
Mais le peuple de Zabulon a exposé son âme à la mort,
et Nephtali, sur les hauteurs.
Des rois sont venus, ils ont combattu,
ils ont combattu, les rois de Canaan,
à Taanach, sur la rivière de Mageddo,
mais, comme argent, ils n'ont rien emporté;
Du ciel, ont combattu
les étoiles; dans leurs rangs, elles ont combattu
Sisara.
Le torrent de Kishon a emporté ses gens,
le torrent des batailles, le torrent de Kishon.

. . . .

Bénie soit entre les femmes Jahel,
femme d'Héber, le Kénite !
que dans sa tente elle soit bénie !
à celui qui demandait de l'eau, elle donna du lait,
et dans la coupe des princes elle servit la crème;
mais d'une main elle chercha le clou,
de la droite, elle saisit le marteau du forgeron,
et elle frappe Sisara, qui repose sur la tête,
elle écrase, elle perce la tempe.

. . . .

Par la fenêtre elle regardait,
la mère de Sisara, et elle s'écriait :
« Pourquoi son char tarde-t-il à revenir?

Pourquoi ce retard aux pieds de son attelage? »
Les plus subtiles des femmes lui répondaient,
et se disaient les unes aux autres :
« Ne faut-il pas qu'on partage le butin?
Les étoffes bariolées pour le brave!
Le butin des étoffes pour Sisara,
des étoffes bariolées pour orner son cou ! »
Ainsi périssent tous tes ennemis, Iahveh !

. . . .

Les Israélites, peu à peu devenus sédentaires, et maîtres même de certaines villes cananéennes ou amorrhéennes, avaient d'ailleurs à se défendre contre la pression de leurs congénères restés fidèles au désert : Edomites, Amalécites, Madianites du Sud, Moabites et Ammonites de l'Est. De temps en temps surgissait parmi eux un chef capable de rassembler quelques tribus, d'infliger une leçon sévère à l'ennemi et de s'assurer une autorité presque stable. Certains de ces « Juges » devaient survivre dans la mémoire du peuple : les seuls dont la physionomie se dessine avec quelque netteté sont Gédéon ou Jéroubbaal et son bâtard Abimélech, et Jephté.

Il s'en fallait, au reste, que les tribus israélites se considérassent alors comme régulièrement solidaires. Les guerres n'étaient même pas rares entre elles. Le lien qui les unissait était le culte commun du dieu du Sinaï, Iahveh. Il était étroitement associé, dans la vie ordinaire du peuple, aux cultes cananéens des Baals et des Astartés. Mais des familles sacerdotales lui restaient exclusivement attachées, et offraient un centre de ralliement religieux à la masse des Israélites. A Silo, par exemple, était déposée une arche de type égyptien, sur laquelle veillait le prêtre Héli et sa famille.

Les Philistins, pendant longtemps, ne semblent pas s'être préoccupés particulièrement de la mainmise israélite. Tout se bornait, entre eux et les clans du Sud, à ces frictions réciproques qu'a popularisées l'histoire de Samson. Enfin, ils firent un vigoureux effort pour ressaisir les routes de caravanes dont certains chefs israélites prétendaient s'arroger le contrôle. Tous les Israélites groupés autour du sanctuaire de Silo vinrent leur présenter la bataille à Aphek. Ils furent écrasés, et l'arche de Iaveh resta aux mains de l'ennemi. « Or un homme deBenjamin accourut du champ de bataille, et arriva à Silo, les vêtements déchirés et la tête souillée de poussière. Il arriva, et aperçut Héli, assis sur son siège, et tourné vers le chemin, car son cœur tremblait pour l'arche du Seigneur. Et l'homme donna la nouvelle à la ville, et toute la ville éclata en pleurs. Héli entendit la clameur et dit : « Quel est ce bruit ? » Et l'homme, se hâtant, vint parler à Héli. Or, Héli avait quatre-vingt-dix ans, et ses yeux étaient fixes : il ne voyait pas. Et l'homme lui dit : « C'est moi qui viens de la bataille, je me suis sauvé aujourd'hui ». Héli demanda : « Qu'en est-il advenu, mon fils ? » Le messager alors répondit : « Israël a fui devant les Philistins, et il a été fait un grand carnage parmi le peuple. Tes deux fils sont tués, Khofni et Pinchas. L'arche du Seigneur est prise. » Et lorsqu'il eut nommé l'arche, Héli tomba de son siège à la renverse près de la porte, et se brisa la tête, et mourut ».

Pendant quelque temps, (aux environs de 1050), les Philistins firent la loi aux Israélites ; ils leur défendirent même l'emploi du fer.

Cette humiliation suscita le premier essai de royauté nationale : le Benjaminite Saül fut sacré roi par le

voyant Samuel. Même les gens de Juda se rallièrent un moment sous ses drapeaux, le Judéen David se distingua à son service. Saül se fit la main sur les Bédouins du Sud et de l'Est, et n'hésita pas à aborder les Philistins eux-mêmes. Mais le résultat fut un nouveau désastre (avant 1000). Les cinq rois philistins réunirent leurs forces et attaquèrent à fond, poussant jusqu'à Gelboé. Saül et son fils Jonathas tombèrent dans la bataille, et les incirconcis recouvrèrent le contrôle des routes. David, qui avait été absent du combat, le pleura du moins dans une élégie restée classique en Israël :

« Pleure, Israël, sur les hauteurs, le carnage des tien
les braves sont tombés.
Ne l'annoncez pas dans Gath,
ne le criez pas sur les places d'Ascalon,
car les filles des Philistins s'en réjouiraient,
les filles des incirconcis en sauteraient d'allégresse.

Montagnes de Gelboè, pas de pluie
ni de rosée pour vous !
pas de moisson dans vos champs !
car là fut jeté le bouclier des forts,
le bouclier de Saül, l'oint du Seigneur !
sans le sang des morts, sans la graisse des braves,
la flèche de Jonathas ne revenait pas,
l'épée de Saül ne rentrait pas sans avoir frappé.
Aimables, beaux, donnant leur vie,
Saül et Jonathas n'ont pas été séparés dans la mort,
plus rapides que les aigles,
plus forts que des lions !

. . . .

Comment les forts sont-ils tombés dans la bataille?
Comment Jonathas a-t-il péri sur les hauteurs?
Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère,
splendeur de ma vie,
Toi que j'aimais plus qu'une femme aimée.
Comment sont tombés les forts,
Comment leurs armes ont-elles été perdues? »

David était déjà le chef reconnu des Judéens. Mais il fallut quelques années pour que les tribus du Nord abandonnassent la descendance de Saül pour se rallier à ses bannières. Aussitôt ce résultat obtenu, il s'empara de la forteresse cananéenne de Jérusalem et donna ainsi à la nation naissante sa capitale politique. Il y transporta l'arche de Iahveh, que les Philistins avaient restituée.

L'union des tribus israélites une fois obtenue, ceux-ci n'étaient plus de taille : la disproportion numérique devenait trop forte. Ils furent battus sur toutes leurs frontières, et se renfermèrent désormais dans leurs villes. David avait appris à les estimer, et en enrôla un grand nombre dans sa garde. C'est comme mercenaires des rois juifs que les Philistins devaient maintenir la réputation militaire que leur avait assurée une domination éphémère.

L'élan militaire suscité par les guerres philistines était trop fort pour s'arrêter net : David et son général Joab n'étaient pas hommes à ne pas l'exploiter. Les petits peuples du Sud et de l'Est, Edomites, Moabites, Ammonites, furent soumis. Et David n'hésita pas à attaquer les Araméens qui s'étaient établis dans la région du Hauran. Leur principal chef, Hadadézer, fut vaincu en bataille rangée, et le bruit de ces victoires retentit jusqu'aux rives de l'Oronte. Le roi d'Hamath, Thoi, fit alliance avec David. Une monarchie militaire indigène était, pour la première fois, née en Syrie (env. 1000-971).

Les dernières années de David furent troublées par des révoltes. Un fils du roi, Absalon, usurpa un instant le trône, et dut être vaincu et tué. Puis, une série d'intrigues se nouèrent autour de la succession : ce n'est pas sans peine que David l'assura à son fils

préféré, Salomon (971). Et il fallut que le nouveau roi se défît de certains adversaires : le glorieux Joad fut victime de cette crise.

Salomon n'était pas guerrier; pour s'emparer de Gézer, il lui fallut recourir au secours du Pharaon tanite, dont il avait épousé une fille. Mais la crainte inspirée par les victoires de son père lui assura une domination à peu près paisible dans le domaine de la monarchie davidite.

Il exploita habilement l'avantage économique que lui procurait la possession des routes joignant les pays hittites du Nord à l'Egypte et à la Phénicie. L'amitié nouée par son père avec le roi de Tyr, Hiram, fut par lui soigneusement cultivée, et il en tira de grands avantages. Il essaya d'utiliser sur la mer Rouge les vaisseaux que les Phéniciens envoyaient vers Tarsis, et entra au moins en contact avec les riverains du détroit de Bab-el-Mandeb. Le nom d'Ophir, rapporté de ces navigations, a flotté depuis sur toutes les rives de l'Océan Indien. Et l'histoire de la reine de Saba, amie de Salomon, est vivante encore en Abyssinie.

Avec les ressources tirées des droits de transit, et les architectes prêtés par Hiram, Salomon a mené à bien l'entreprise qui fit de Jérusalem le centre religieux d'Israël, puis d'une partie du monde : le temple de Iahveh. Ce n'était qu'un petit édifice, mais il était destiné à jouer un rôle unique dans l'histoire de l'humanité.

Pourtant les tribus du Nord, Ephraïm en tête, n'avaient jamais accepté sans arrière-pensée la dynastie judéenne : Salomon était à peine mort (929) qu'elles se révoltèrent contre son fils Roboam. La monarchie de David et de Salomon n'a donc pas survécu au fils du fondateur !

Mais leur époque n'avait pas été seulement un temps de grandeur politique éphémère; elle avait été un grand siècle littéraire. Ce n'est pas sans cause que le nom de David est resté attaché à la littérature élégiaque des Juifs (Psaumes), et le nom de Salomon à leur littérature gnomique (Proverbes, etc.). Surtout, le peuple israélite avait dès lors une école d'historiens sans précédent. Certains récits du temps des Juges, par exemple l'histoire d'Abimélech, sont déjà des chefs-d'œuvre. L'histoire des dernières années de David et des débuts de Salomon est si vivante qu'on y a soupconné la main même d'un témoin des événements, le grand prêtre Abiathar. Il n'est pas surprenant que cette époque ait rassemblé les traditions qui, déjà fixées en partie par l'écriture, flottaient dans l'atmosphère d'Israël.

VI

L'Alphabet

Dans ce milieu syrien où s'esquissait l'évolution religieuse de l'humanité future, était franchi, à peu près à la même époque, un pas décisif vers la généralisation de la culture intellectuelle : je veux parler de l'invention de l'alphabet. Le premier événement a eu pour théâtre le désert, la tente d'Israël : le second s'est passé sur la côte, dans les comptoirs des Phéniciens.

Depuis 2.000 ans et plus, chez les Sumériens et chez les Egyptiens, avait été effectué le premier progrès qui caractérise l'écriture : le passage de l'idéographisme au phonétisme. Au lieu d'associer le signe d'écriture à l'idée d'un objet matériel ou de l'abstraction symbolisée par un objet, on le lia à une syllabe. Le même progrès fut réalisé plus tard d'une manière tout à fait indépendante à l'autre bout de l'ancien continent, en Chine. Mais là, comme les mots étaient monosyllabiques, le passage au syllabisme n'avait pas de sens. En Chaldée et en Egypte, où le langage avait une structure plus compliquée, il fallut recourir à des procédés artificiels. Dans la règle, on prit un objet très usuel représenté par le signe, et dans le mot qui signifiait cet objet on isola la syllabe initiale pour y rattacher le signe.

Le nombre des syllabes étant naturellement beaucoup plus restreint que celui des mots, on eut le moyen de représenter tous les mots avec quelques centaines de signes.

En Chaldée, l'écriture cunéiforme avait été transmise, nous l'avons vu, des Sumériens aux Sémites. Il en était résulté quelques complications. Déjà, chez les Sumériens, un grand nombre de signes avaient conservé leur valeur idéographique, c'est-à-dire qu'ils indiquaient seulement une certaine catégorie d'objets ou d'idées, et ne se lisaient pas : c'est ce qu'on appelle les déterminatifs. A côté de cette valeur ils en avaient une autre phonétique : ils représentaient une syllabe. Les Sémites avaient conservé la notation sumérienne : tout naturellement, le signe s'était associé, pour eux, au mot tout différent qui correspondait, dans leur langue, au mot, généralement monosyllabique, des Sumériens. Soit par exemple le signe ✳, qui, à l'origine, avait désigné une étoile et par extension le ciel et par extension la divinité, un dieu quelconque : il s'était d'ailleurs simplifié en ↠. Comme Dieu se disait en sumérien *an*, le signe avait pris en outre cette valeur phonétique. Les Akkadiens conservèrent ces valeurs, mais attribuèrent encore au signe la valeur *ilu*, le mot qui, chez eux, signifiait « dieu » (*el* chez les Sémites de l'Ouest). On ne sait donc pas immédiatement ce qu'il faut faire du signe ↠ dans un texte babylonien. S'il précède par exemple un nom de dieu, c'est un déterminatif qui indique qu'il va être question d'un dieu : il ne se lit pas. Ailleurs, faut-il lire *an* ou *ilu*? Cela dépend du contexte. Si le signe est précédé du déterminatif indiquant un nom propre d'homme et suivi des signes *ti*, *ku*, *su*, il se lit *An* :

Antikusu, *Antiochus*. S'il est suivi du déterminatif indiquant le pluriel, on lit *ilani* : les dieux. C'est la polyphonie, qui rend le syllabaire cunéiforme si imparfait.

Néanmoins, le prestige de la civilisation chaldéenne était tel que ce système a été adopté dans toute l'Asie Antérieure. Les scribes hittites, pour l'adapter à une langue indo-européenne, où les voyelles, par exemple, jouaient un tout autre rôle que dans les langues sémitiques, ont eu recours à une série d'artifices. Les scribes amorrhéens ou cananéens de Syrie ont eu la tâche plus facile, puisque leur langue était, en somme, très voisine de l'akkadien. Aussi trouvons-nous l'écriture cunéiforme couramment employée dans toutes les cours syriennes, au temps de Tell-el-Amarna (1400-1350 av. J.-C.). Quelques textes privés prouvent même que l'emploi n'en était pas restreint à la langue diplomatique. Mais ces textes sont à peu près contemporains des précédents. Tout indique que l'emploi de l'écriture cunéiforme n'a pas survécu longtemps, en Syrie, à l'époque de Tell-el-Amarna. Nous allons voir pourquoi.

Chez les Egyptiens, l'écriture, tout au moins l'écriture monumentale, les hiéroglyphes, avait conservé beaucoup plus que chez les Chaldéens le souvenir de l'époque idéographique : les caractères étaient de vrais dessins, non pas des schémas méconnaissables comme ceux du cunéiforme, — mais le phonétisme était adopté depuis longtemps à l'époque historique. Soit par exemple l'assemblage de signes représentant un homme qui tire la queue d'un porc. Il est possible qu'à une certaine époque cet assemblage de signes ait éveillé dans l'esprit de l'Egyptien l'idée d'amener (*chos*) un porc (*doub*). A l'épo-

que historique il n'éveillait plus, en tout cas, dans son esprit, que l'idée du lapis-lazuli (*chosdoub* en égyptien). L'écriture hiéroglyphique a conservé un certain nombre d'idéogrammes et de déterminatifs, mais, dans la règle, elle est syllabique.

Seulement, les Egyptiens avaient fait un pas de plus. Parmi leurs caractères, il y en a un petit nombre qui ne représentent que des lettres, des consonnes : la voyelle, en égyptien comme dans les langues sémitiques, a un rôle secondaire. Ces caractères s'emploient, en égyptien, concurremment et subsidiairement avec les autres, pour les préciser. Soit, par exemple, dans un ovale appelé *cartouche*, qui indique qu'il s'agit d'un nom de Pharaon, les signes :

Le premier est un idéogramme qui représente un ibis, animal sacré du dieu Thot : il se lit ici Thot, parce que dans un nom propre théophore c'est bien au dieu Thot qu'on doit penser, mais on ne peut dire qu'il représente en tout état de cause l'assemblage de sons *Thot*. Le second signe est un syllabique *m(e)s*. Comme probablement à l'origine il a représenté aussi un objet, ici, pour bien indiquer que c'est de la syllabe *mes* qu'il s'agit, on ajoute le signe alphabétique, *s*. Le mot se lit *Thotmes* : c'est le nom du grand roi *Thoutmosis* III (1500-1450 av. J. C.).

Comment, parvenus à ce stade, les Egyptiens n'ont-ils pas eu l'idée, qui nous paraît si simple, d'employer exclusivement les signes alphabétiques, qui leur permettaient de se passer des autres? Il faut invoquer ici, d'abord la force d'une tradition

tant de fois séculaire. Mais il y a peut-être autre chose. Dans un milieu où l'on écrivait sur une matière coûteuse, et avec des procédés raffinés (car l'écriture hiéroglyphique constitue un art véritable), le système syllabique permettait d'économiser les signes. Le même mot *Thotmes*, qui en hiéroglyphes s'écrivait avec trois, et aurait pu à la rigueur s'écrire avec deux signes, en exige sept dans notre alphabet.

Quoi qu'il en soit, les Egyptiens n'ont jamais franchi le pas qui les séparait de l'écriture alphabétique, et cela non pas seulement dans les hiéroglyphes. Dès le deuxième millénaire ils employaient couramment une écriture plus cursive, le *hiératique*. Au premier millénaire ils employèrent une écriture plus cursive encore, le *démotique*. Dans aucun de ces systèmes, qui s'employaient pour écrire sur le papyrus, ils ne sont arrivés à l'alphabet.

Ils auraient pu cependant être sollicités dans ce sens. Ce qui le prouve, c'est que plus tard, vers le milieu du premier millénaire, il a été tiré du démotique, en Ethiopie, un système d'écriture véritablement alphabétique : l'écriture des inscriptions meroïtiques. Ce système n'a eu d'ailleurs qu'une existence éphémère ayant été supplanté ensuite par l'alphabet, mieux adapté au langage nouveau du pays, qui a été dérivé de l'alphabet phénicien.

L'écriture égypienne a dû être connue en Syrie, tout au moins à Byblos, bien avant l'époque de la domination égyptienne (1500-1200). En tout cas, à cette époque, les Syriens ont dû se familiariser avec elle. Les représentants de l'autorité pharaonique ne pouvaient pas ne pas répandre dans la région des documents administratifs rédigés en hiératique, sur papyrus. Dès lors, il est difficile de

croire que la connaissance des caractères alphabétiques égyptiens n'ait pas éveillé l'idée de réduire l'écriture à l'emploi de tels caractères. L'avantage était énorme; il compensait, et bien au delà, l'inconvénient de l'emploi d'un plus grand nombre de signes pour traduire la même idée. Le nombre des articulations simples étant naturellement bien plus restreint que celui des combinaisons de deux ou trois articulations qui constituent les syllabes, on n'avait plus, au lieu de plusieurs centaines de signes, que vingt ou trente signes à retenir. L'écriture, au lieu d'être une science réservée à une corporation de scribes, comme en Chaldée ou en Egypte, devenait accessible au premier commerçant venu. On a essayé de faire dériver les caractères mêmes de l'alphabet phénicien de certains signes du hiératique. Il semble bien aujourd'hui que ces essais soient fallacieux. Mais peu importe. Le choix des signes particuliers est peu de chose en comparaison de la conception fondamentale qui constitue proprement l'invention de l'alphabet. Et la chronologie indique que cette conception a été une conséquence de la domination prolongée des Egyptiens en Syrie.

Il serait néanmoins intéressant d'expliquer l'origine des caractères phéniciens eux-mêmes. On a cherché dans diverses directions. On a pensé aux écritures que nous voyons employées dans le monde égéen dès la première moitié du deuxième millénaire. On a pensé aussi aux *graffiti* que nous trouvons inscrits sur les rochers du Sinaï, et qui remontent aux environs de l'an 1500. Malheureusement, ces écritures, et les langues qu'elles recouvrent, sont encore trop mystérieuses en elles-mêmes pour que les déductions

intéressantes dont elles ont été la base aient emporté les convictions. Ce qui est sûr, c'est que les plus anciens textes nettement alphabétiques que nous ayons proviennent de la côte phénicienne ou de la région qui l'avoisine immédiatement au Sud-Est.

Il y a peu de temps encore, on n'avait pas de texte pareil antérieur au premier millénaire. Mais une découverte récente a fait faire au *terminus ante quem* un bond en arrière. M. Montet a trouvé à Byblos un sarcophage renfermant un vase portant le nom de Ramsès II, et des objets de fabrique mycénienne : le terme communément adopté pour la fin de l'époque mycénienne est le XIIe siècle. Et ce tombeau contient une dédicace alphabétique. Le vase de Ramsès II n'est pas forcément descendu sous la terre très peu de temps après sa fabrication, et l'on sait d'autre part que des objets mycéniens ne sont pas datés à cent ans près. Mais enfin notre imagination est reportée par cette trouvaille aux environs de l'an 1200.

Voici cette inscription d'Ahiram, avec transcription en hébreu :

ארנ | ז פעל | [אתב]עבעל | בנ אחרם | מלך גבל | לאחרם | אבה | כשתה[ת]ל[ע]לם

Ipsibaal fils d'Ahiram, roi de Byblos a fait ce sarcophage pour son père Ahiram comme demeure d'éternité.

Après ce texte, les plus anciens dont nous puissions assurer la date sont : une inscription gravée sur une statue d'Osarkon I, fils du fameux Sheshonq (avant 900), puis l'inscription de Mésa, roi de Moab connu par les récits bibliques (vers 850), et les ostraka de Samarie, qui sont à peu près contemporains, puis les inscriptions des princes araméens de Sendjirli (après 800), avec lesquelles nous nous rapprochons

déjà des plus anciens textes grecs. On peut donc jalonner l'évolution de l'alphabet avec assez de précision. M. Dussaud l'a fait très diligemment. Il me sera permis d'indiquer ici quelques réflexions que m'a suggérées l'examen de ses tableaux.

Il est certain que l'inscription d'Ahiram domine sensiblement les autres par son antiquité. Qu'on prenne, entre autres exemples, l'évolution de la lettre A :

Il apparaît clairement que la première forme est la plus ancienne paléographiquement, et l'on voit bien comment le caractère s'est modifié ensuite, et avec quelle rapidité.

Mais d'autres observations invitent à ne pas surestimer l'antiquité du texte d'Ahiram. Qu'on prenne par exemple les lettres K et M, dont l'évolution est particulièrement instructive :

On ne peut s'empêcher d'être frappé, si l'on place l'inscription d'Ahiram vers 1200, de la lenteur de l'évolution au début, comparée à la rapidité avec laquelle elle se poursuit ensuite. Il ne faut probablement pas écarter à ce point l'inscription Ahiram de celle du temps d'Osorkon.

Quoi qu'il en soit, nous avons maintenant un

texte antérieur à l'an 1.000, d'une région toute voisine de la Palestine, et qui nous donne une idée de l'écriture dans laquelle ont pu être rédigés par des lévites, qui n'avaient nul, besoin d'être de grands clercs, les vieux écrits hébraïques dont nous parlerons au chapitre suivant. Derrière ces formes peuvent d'ailleurs s'en cacher d'autres, plus anciennes encore : c'est ce qu'on a déduit quelquefois de l'examen de certains alphabets, dérivés du phénicien, mais qui s'écartent notablement de ceux que nous venons d'étudier.

Que les Phéniciens aient appris aux autres peuples à se servir de l'alphabet, c'est ce que nous assure une tradition popularisée par les vers fameux de Lucain :

Poeonices primi, famae si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Elle atteste au moins, cette tradition, que les Grecs connaissaient et avouaient leur dette envers les Phéniciens, mais elle n'est pas probante pour d'autres milieux. Seulement les découvertes modernes ont conduit à généraliser la constatation.

Nous allons suivre rapidement l'alphabet phénicien dans sa course au Sud, à l'Est, à l'Ouest et au Nord. Remarquons seulement que les inscriptions conservées apparaissent notablement postérieures à celles que nous avons étudiées dans la région phénicienne-palestinienne, partout au moins où la question chronologique est susceptible d'un contrôle sérieux. Elles ne permettent donc pas de remonter jusqu'au début de la dérivation et laissent la porte ouverte à bien des hypothèses.

Au Sud, nous avons les textes du Sud de l'Arabie, l'alphabet sabéen. Il est notablement aberrant des textes syriens du xe siècle, de sorte qu'on ne peut le rattacher en tout cas aux expéditions phénico-hébraïques vers Ophir. S'il n'y a pas là un fait de dérivation parallèle de l'égyptien comme à Méroi, la dérivation du phénicien vient d'une époque antérieure, d'un type qui nous est encore inconnu ou bien est postérieure, et s'est faite par des intermédiaires qui ont déformé fortement le modèle. Ces écritures semblent être la source d'où sont provenues certaines écritures éthiopiennes et hindoues.

Les Araméens ont adopté très facilement l'écriture phénicienne, faite pour une langue si voisine de la leur. Leur alphabet était destiné, beaucoup plus tard, à une fortune qui ne le cède qu'à celle des alphabets grec et latin. Il est à l'origine des écritures iraniennes des Arsacides et des Sassanides, de certaines écritures indiennes, et des écritures de l'Asie Centrale.

A l'Occident, l'alphabet phénicien a été porté tout naturellement à Carthage, Gadès, etc. Il a pénétré de là chez les Berbères et chez les habitants de la péninsule ibérique. La dérivation du phénicien est très nette à Taršiš, chez les Ibères du Sud, — moins visible chez les Ibères du Nord, où les textes, très postérieurs, portent des traces d'influence latine. Le fait que les Ibères ont emprunté directement l'alphabet aux Phéniciens est particulièrement intéressant quand on le rapproche du cas des peuples italiens : nous verrons que, là, il a fallu un intermédiaire.

Le dérivé qui nous importe le plus est naturellement le dérivé grec. L'époque de la dérivation

est assez nettement circonscrite. Les Grecs ont reçu l'alphabet quand la première lettre avait, non plus la forme du texte d'Ahiram ( ), mais celle du texte d'Osorkon ( ) : c'est celle qu'ils ont redressée pour en faire leur A. Ceci nous donne comme *terminus post quem* le xe siècle. D'autre part ils ont adopté l'alphabet avant que la lettre *dalet* ( ) eût pris la queue dont elle est déjà pourvue dans les textes de Zindjirli ( ) : elle a revêtu chez eux la forme ( ). Comme les textes de Zindjirli sont de peu postérieurs à 800, on voit qu'on n'errera guère en plaçant la naissance de l'alphabet grec au IXe siècle. Il va sans dire que les Grecs ont pu connaître l'alphabet auparavant, mais à une époque où, par suite des bouleversements qui avaient fait crouler la civilisation mycénienne, le besoin de l'écriture leur était inconnu. Au surplus, les plus anciens textes grecs que nous connaissions sont de deux siècles postérieurs à la date que nous avons obtenue par induction.

L'alphabet grec s'interpose entre l'original phénicien et les alphabets du Nord de la Méditerranée. La dérivation est particulièrement évidente en ce qui concerne le phrygien par exemple. Mais le rejeton le plus illustre est à l'Occident, en Italie, chez les Etrusques.

Là aussi, une trouvaille récente nous a reporté sensiblement plus près des origines. On a découvert à Marsiliana un alphabet étrusque gravé sur une plaque d'ivoire, qui, d'après les objets qui l'entourent, est des environs de l'an 700. C'est jusqu'à nouvel ordre le doyen des alphabets italiens; le voici :

Diverses particularités sautent aux yeux. C'est d'abord le caractère, non phénicien, mais grec, de cet alphabet. Il a, par exemple, les lettres finales que les Grecs avaient ajoutées au prototype sémitique: X, Ψ, Φ. Ceci était déjà connu. Mais, ce qui est plus nouveau, c'est le maintien, à leur poste, des lettres sémitiques *samech* (⊕) et *tsadé* (M). L'alphabet étrusque a donc été emprunté en un temps où les Grecs avaient encore ces lettres, qui disparaissent ensuite de toute leur paléographie, même des inscriptions les plus archaïques de Théra (VIIe siècle). C'est un témoignage important pour l'antiquité des premiers établissements grecs en Italie.

A l'époque où commence pour nous la série des documents grecs, les Hellènes se sont déjà débarrassés de ce luxe de sifflantes qui n'avait pas de raison d'être dans leur langue. Les alphabets de Chalcis et de Cumes, auxquels on pense d'abord quand il s'agit de l'Etrurie, ont perdu le *samech* et le *tsadé* avant 600, aussi bien que tous les autres alphabets, orientaux ou occidentaux.

Les Etrusques sont restés plus fidèles au type

primitif. Quand ils ont réformé leur alphabet vers 500, entre autres innovations destinées à le mieux adapter à leur langue, ils ont abandonné le *samech*, mais conservé le *tsadé*. Du premier alphabet étrusque dérive l'alphabet latin. Du second, les alphabets osque et ombrien.

Quant à l'alphabet latin, il a ensuite évolué d'une manière indépendante : on sait qu'en 312 av. J.-C., il s'augmentait encore d'une lettre, le Z . Chacun connaît la prodigieuse fortune que lui réservait la conquête romaine. Il est devenu la source de la plupart des alphabets européens et américains. Il s'est imposé même aux langues germaniques, les obligeant, par exemple, à rendre par deux lettres, et par les deux mêmes lettres, les sons, fondamentaux pour elles, du *ch* dur et du *ch* mou.

Nous nous sommes laissé entraîner bien loin à la suite de l'alphabet phénicien. Il faut maintenant revenir aux origines.

Nous avons dit qu'il ne faut pas reporter trop loin la grande invention des Phéniciens. En voici une preuve. S'il est un point où l'alphabet phénicien a dû se propager de bonne heure, c'est Cypre. Or, il y était inconnu quand s'y installèrent les premiers colons de langue hellénique. Ceux-ci, en effet, ont employé un syllabaire auquel ils sont restés obstinément fidèles jusqu'au ve siècle av. J.-C. On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, qu'ils l'ont tiré des écritures en usage dans le monde minoen-mycénien du deuxième millénaire. Mais il était fort mal adapté à leur langue : le mot ανθρωπος, par exemple, s'y voit infliger le déguisement *a-to-ro-po-se*. Nul doute que, s'ils eussent trouvé à Chypre l'alphabet phénicien,

éprouvant d'ailleurs le besoin d'écrire, ils l'eussent adopté. Leur arrivée dans l'île nous donne donc un *terminus ante quem* pour l'écriture alphabétique. Or, cette arrivée n'est pas antérieure au XIIIe siècle. Les textes hittites nous l'ont déjà indiqué. Nous allons y revenir dans un chapitre suivant.

VII

Le Mosaïsme.

Nous avons parlé plus haut des guerres d'Israël. Toutes ces querelles de peuples infimes, aboutissant à un impérialisme en miniature, seraient d'un intérêt médiocre, si ce n'était dans ce milieu qu'était née la littérature devenue depuis le bien commun des parties les plus civilisées de l'humanité.

Dès l'époque de Tell-el-Amarna, nous avons vu les populations syriennes familiarisées avec l'écriture cunéiforme, et nous savons même qu'elles connaissaient d'autres systèmes plus cursifs. Avec l'écriture cunéiforme circulaient des mythes babyloniens, que les scribes recopiaient pour s'entraîner à la connaissance de la langue. Tout cela n'a pu rester inconnu des envahisseurs qui, comme les Israélites, sont venus par la suite participer à la vie syrienne. Mais une seule chose importe : c'est ce qui a jailli de l'âme même du peuple que fut Israël.

Les Israélites n'avaient conservé aucun souvenir de la domination égyptienne en Syrie (1500-1200). Si l'on n'avait eu que la Bible, on eût toujours ignoré ce fait considérable. Evidemment, les traditions qui les intéressaient étaient postérieures à la fin de l'empire égyptien. Un indice peut-être achève de le prouver : une généalogie des rois d'Edom, conservée par hasard

dans le livre des *Chroniques*, et qui est authentique, ne nous reporte guère au delà de l'an 1100.

En revanche, le peuple conquérant avait conservé très net le souvenir de la vie nomade, encore si proche. Il racontait sans se lasser l'histoire des ancêtres, Abraham, Isaac, Jacob et ses fils, se les représentant comme des hôtes de Canaan, mais des hôtes dont la vraie patrie était le désert, où ils fraternisaient avec les Araméens. Ces récits sont le fond du livre actuel de la Genèse.

Les Israélites ne s'intéressaient pas moins aux récits qui célébraient l'invasion, l'occupation, puis la défense de la terre de Canaan. Incidemment on nous signale de très vieux livres, *Livres des guerres de Iahveh*, *Yasar*, où étaient chantés les épisodes de ces luttes. Çà et là, on célébrait les héros, Débora, Gédéon, Jephté, Samson, enfin Saül et David avec ses braves (*gibborim*). Tout cela vit encore dans le livre des *Juges*.

Dans ces histoires, dont le caractère largement national, sinon profane, transparaît encore sous le revêtement théologique ultérieur, rien ne trahit la conscience que le peuple d'Israël eût vécu en Egypte. La façon dont est raconté un épisode comme le séjour momentané d'Abraham aux bords du Nil semble bien impliquer, par l'absence d'allusion, l'ignorance de cette tradition.

Mais il existait, répandue parmi les tribus d'Israël, une catégorie particulière de gens : les *lévites*. La tribu de Lévi semble avoir été à l'origine une tribu comme les autres, ayant des attaches particulières avec le groupe du Sud, Juda, Siméon, Dan, Benjamin. Puis elle avait perdu le caractère territorial pour prendre un caractère professionnel et sacerdotal, comme les

Mages, plus tard, en Perse. Au temps des Juges et même sous les premiers rois, aucune barrière ne se dressait entre les autorités sociales, quelles qu'elles fussent, y compris les simples chefs de familles, et le sacerdoce. Cependant le lévite était, par préférence, le serviteur de Iahveh : lui seul, par exemple, savait convenablement interroger la divinité par le moyen des sorts, avec l'*éphod* et l'*urim et tummim*. Au reste, deux historiettes conservées par le livre des Juges nous éclairent sur la situation des lévites durant l'époque préroyale.

L'une est l'histoire du lévite d'Ephraïm. Ce lévite, abandonné par sa femme, va la chercher chez son beau-père, en Juda. Au retour, il s'arrête dans une ville de Benjamin, et là, au mépris des droits de l'hospitalité, des brutes abusent de sa femme. Au matin, il la trouve morte devant la porte. Il rentre avec le cadavre, le découpe, et envoie les morceaux aux chefs des tribus d'Israël. On se lève de partout pour venger l'offense faite à l'homme de Iahveh. Et la fin de l'histoire raconte la destruction de la tribu Benjamin, puis sa reconstitution.

L'autre histoire est celle de Mikah. Elle se passe encore en Ephraïm. Mikah a installé pour son usage un sanctuaire de Iahveh; après l'avoir fait desservir par son fils, il trouve moyen de s'attacher un lévite venu des confins de Dan. Sur ces entrefaites, les Danites, voulant abandonner leur domaine trop voisin des Philistins pour une terre plus septentrionale, envoient des éclaireurs qui s'arrêtent chez Mikah, et reconnaissent le lévite. Lorsqu'ensuite les Danites viennent à passer en forces, ils projettent de s'annexer le lévite et tout le matériel de son culte : « Que vaut-il mieux pour toi ? être chapelain d'une famille

ou de toute une tribu d'Israël ? » Le lévite les suit, et, dans la nouvelle ville de Dan qu'ils fondent au Nord, sa descendance garde le monopole du culte de Iahveh.

Or, dans ces milieux lévitiques, il y a un souvenir essentiel qui domine le passé : le souvenir d'un séjour en Egypte (probablement sous les Ramessides), des souffrances qu'il a entraînées, et de l'évasion. C'est ainsi que la Pâque, la fête pastorale, puis agricole, par laquelle le commun des mortels célèbre le renouveau du printemps, est pour eux la commémoration de l'événement libérateur.

Et les lévites racontaient les péripéties de la fuite, le passage de la mer Rouge, le séjour au Sinaï et dans les déserts du Sud de Juda, puis à l'Ouest de la mer Morte, jusqu'à l'entrée dans la Terre Promise. C'est la matière des livres actuels de l'*Exode* et des *Nombres*.

Le personnage qui dominait ces récits était celui de Moïse, le patron des lévites, le thaumaturge fameux qui terrifie le Pharaon par ses menaces et ses prodiges, qui dirige la marche dans le désert en communion constante avec le dieu du Sinaï, avec Iahveh. Un passage, malheureusement ambigu, semble même indiquer qu'à la fin de la période pré-royale, on considérait Aaron, frère de Moïse, comme un ancêtre encore proche, nullement perdu dans les brumes du passé (*Juges* XX, 28).

Les lévites, entre autres prérogatives, sont les gardiens de la tradition légale, des lois (*torôt*). A leurs textes narratifs sont étroitement liés les textes législatifs. D'abord, comme il convient à une caste de prêtres, le droit sacré : c'est le noyau de ce qui deviendra beaucoup plus tard le *Lévitique*. Mais la limite n'est pas si tranchée, dans la conscience des hommes

de ce temps, entre le droit canon et le droit civil. Aussi les lévites gardent-ils également les vieilles coutumes amorrhéennes adoptées par Israël après son passage à la vie sédentaire : le *Code de l'Alliance*, par exemple, qui ne sera pas, plus tard, rendu complètement caduc par la législation deutéronomique.

Toute cette littérature lévitique, pour qui lit d'affilée les premiers livres de la Bible, se détache encore nettement, par le ton théologique et sacerdotal, des récits relatifs aux Patriarches et aux Juges.

Or, au temps de David et de Salomon, ce clergé lévitique est devenu le clergé officiel, le clergé du temple de Jérusalem. Son prestige a grandi à l'ombre de la monarchie. Et il a pris une part de premier ordre au mouvement littéraire du temps.

Alors, les éléments divers de la tradition se sont réunis sous sa main pour former, autour de la sortie d'Egypte comme centre, une grande épopée religieuse, une histoire « depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ». Les sutures caractéristiques sont les histoires de Joseph et de Josué.

L'histoire de Joseph fait passer de la période nomade ou semi-nomade des patriarches au séjour en Egypte. Elle trahit une connaissance précise du milieu égyptien, mais non d'un milieu égyptien quelconque. On a remarqué que les noms propres d'Egyptiens qui y figurent ne peuvent nous reporter plus haut que l'époque des derniers Ramessides. D'autre part, l'auteur, qui connaît le système fiscal des Egyptiens et l'immunité des prêtres, ignore celle des miliciens. Il ignore la réorganisation de Sheshonq, l'Egypte des Libyens et de l'anarchie militaire. Son Egypte est l'Egypte des environs de l'an 1000.

Autour du héros éphraïmite Josué ont été groupés

tous les récits relatifs à la conquête de Canaan. Le livre de *Josué* actuel est encore consacré pour une bonne part à des détails sur l'organisation lévitique après la conquête, qui ne pouvaient plus intéresser personne après la chute du royaume du Nord. Il nous conduit de l'époque de Moïse aux premiers récits des *Juges*, où reviennent les mêmes noms de rois cananéens, Jabin d'Hazor, Adonibeseq de Jébus (Jérusalem).

Tout cela a été conçu largement, comme il convenait à l'époque de la cohésion nationale. La prééminence des tribus joséphites du Nord est marquée, et même, parmi elles, la prééminence d'Ephraïm. Par ailleurs, il est fait une part de lion à Juda, la tribu de la dynastie royale. C'est une histoire faite pour tout Israël. Elle devait forcément se teinter, après le schisme de 929, de couleurs différentes dans les deux royaumes.

Dans le royaume de Juda, on eut la rédaction du *Iahviste*, ainsi nommé parce qu'il donne toujours au dieu d'Israël son nom topique. Dans ce milieu où survivaient la dynastie légitime et le clergé officiel, elle est restée toute proche de la rédaction première. On peut même se demander si elle en est vraiment distincte.

Le royaume du Nord eut sa rédaction propre avec l'*Elohiste*, qui, par un scrupule caractéristique, donne à Dieu le nom vague et collectif d'*Elohim* (les dieux) jusqu'au moment où il révèle son vrai nom à Moïse. Ici souffle un autre air, un esprit moins préoccupé des origines lointaines, moins sacerdotal, plus simpliste en matière religieuse. C'est l'Elohiste qui a conservé le Décalogue, les commandements de Dieu débarrassés de prescriptions rituelles, réduits au

minimum. En arrivant au temps de Samuel, il marque son aversion pour l'institution royale. Mais pour comprendre cet esprit, il faut attendre d'avoir vu paraître Eli et le prophétisme du ixe siècle.

La critique moderne, depuis qu'Astruc, au milieu du xviiie siècle, eut montré la voie, s'est attachée à l'analyse des cinq ou six premiers livres de la Bible (*Pentateuque* ou *Héxateuque*). Patiemment, elle a fait la discrimination des éléments élohistes et jahvistes, qui est aujourd'hui acquise. Mais dans cet effort, elle avait trop perdu de vue le grand fond traditionnel qui s'est imposé à l'un comme à l'autre des rédacteurs de l'Histoire sainte. Ce fond porte littérairement, surtout dans l'histoire de Joseph, la signature du grand siècle, du siècle de Louis XIV des Hébreux. Mais il est fait d'éléments plus anciens encore : le code de l'Alliance, par exemple, a ses racines dans le droit hammourabien, et le noyau du Lévitique trahit la connaissance des lois hittites. Actuellement, les plus indépendants des critiques, lentement, mais irrésistiblement, ont ressaisi le mosaïsme primitif, et remis la Loi à sa place : avant les Prophètes.

C'est ce mosaïsme primitif dont l'esprit nous importe ici.

Dans cet esprit, il faut d'abord faire la part de l'influence égyptienne, qui est certaine. Le nom de Moïse est égyptien : *Mose*, l'élément qu'on retrouve dans Ah-mose, Thout-mose, Amen-mose, etc. Lorsque les Grecs apprendront à connaître les Juifs, ils se laisseront facilement prendre aux récits égyptiens qui faisaient de Moïse un Egyptien. C'était exagérer l'importance d'analogies superficielles, mais cependant significatives : le rite de la circoncision, le cos-

tume des prêtres, la forme de l'arche, et l'architecture du temple (où pourtant les éléments hittites ne manquaient pas). Il y en avait de plus importantes, dans les formes littéraires par exemple, en particulier dans la littérature gnomique. Dans le Décalogue, le chiffre *dix* vient d'Egypte, et l'on a relevé le parallélisme de forme avec la confession négative qui accompagnait au tombeau les morts égyptiens. Par-dessus tout, il y a dans le mosaïsme une aversion pour l'impureté et la méchanceté, une note de bienveillance, qui sent l'Egypte, et nullement le monde sémitique : le *milk of human kindness*...

Car le gros des tribus israélites avait ses racines dans le monde sémitique, était toujours prêt à adorer Yahveh pêle-mêle avec les Baals, les Astartés, ne répugnait nullement à leurs cultes détraqués et dévergondés. Le Sabbat est sémite, et tout autant le Scheol, le peu de préoccupation de cette vie d'outre-tombe qui tenait tant de place dans le cœur des Egyptiens. Le droit est d'abord hammourabien, plus tard ses affinités seront avec les lois d'Aram et d'Assur. Les Juifs ont trouvé en Canaan la trace de vieilles cosmogonies babyloniennes, et plus tard, quand ils entreront en contact avec une Babylone redevenue sémite, ils ne s'y sentiront pas trop dépaysés. Enfin, tout ce qui, chez eux, s'écarte du mosaïsme primitif est empreint de dureté sémitique : et ceci est vrai même des prophètes, dont l'esprit est, longtemps, très distinct du vieux lévitisme. Moïse n'est nommé qu'une fois dans toute la littérature prophétique !...

Il va sans dire que l'essentiel n'est d'ailleurs ni égyptien, ni sémite, mais israélite. Mais cet essentiel,

à l'époque où nous sommes, est à peu près confiné dans les milieux lévitiques, petite caste fragile au milieu d'un peuple plus fragile encore, derrière laquelle il faut bien soupçonner la personnalité puissante qui lui a donné l'impulsion et tracé la voie en caractères de feu. L'essentiel, c'est d'abord le monothéisme : Iahveh est déjà un dieu jaloux, qui prétend éliminer tous les rivaux qu'on lui donne, tous les comparses, qui repousse tout ce qui sent la promiscuité avec eux, idolâtrie, sorcellerie, magie. Il est de plus un dieu, non pas bon, mais moral. Déjà les vérités fondamentales sont aperçues, inanité de Dieu sans la morale, inanité de la morale sans Dieu. Aperçu aussi, le caractère négatif, prohibitif, de toute morale qui veut être efficace. Les Grecs se fatigueront à vouloir donner à la loi morale un contenu positif, à l'adapter à l'infinie complexité de la vie, des goûts, des tempéraments et des aptitudes. Ici, elle est ramenée d'emblée aux prohibitions essentielles, sans complication ni casuistique, car le texte élohiste, qui nous a conservé le Décalogue, a probablement atténué déjà le caractère lapidaire du texte primitif :

« Je suis Iahveh ton Dieu, qui t'a retiré de la terre d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.

Tu ne te feras pas d'idoles de tous les objets qui sont au ciel, ou sur la terre, ou dans l'eau, plus bas que la terre. Tu ne te prosterneras pas devant eux, ni ne les adoreras. Car je suis Iahveh ton Dieu, dieu jaloux, qui châtie les fautes des pères sur les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération, mais qui fait miséricorde jusqu'à la millième à ceux qui m'aiment et observent mes ordres.

Tu ne prendras pas le nom de Iahveh ton Dieu pour des futilités, car Iahveh est sourd à celui qui invoque son nom vainement.

Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier. Pendant six jours travaille et vaque à tes affaires, mais que le septième jour soit le Sabbat, consacré à ton dieu. Abstiens-toi alors de toute occupation, toi, tes fils, tes filles, tes serviteurs et tes servantes, ton bétail et le métèque qui est dans tes foyers. Car c'est en six jours que Iahveh a fait les cieux et la terre, et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième : c'est pourquoi il a béni le jour du Sabbat et l'a consacré.

Honore ton père et ta mère, pour que tes jours s'allongent sur la terre que Iaveh ton dieu t'a donnée.

Tu ne tueras pas.

Tu ne paillarderas pas.

Tu ne voleras pas.

Tu n'inventeras pas contre ton prochain de témoignages de mensonge.

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, tu ne convoiteras pas sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui. »

VIII

Les Grecs. — Langue et Religion.

La descente des Peuples de la Mer sur les côtes syriennes et leur défaite (vers 1180 av. J.-C.) n'est que l'épisode le mieux connu des mouvements de peuples qui ont amené la catastrophe de la civilisation minoenne-mycénienne.

Depuis mille ans au moins, les bords de la mer Egée avaient vécu dans un état de prospérité et de développement intellectuel au moins relatif, dont les palais de Crète sont le vestige le plus brillant. Les populations qui avaient créé cette civilisation n'étaient certainement pas grecques dans l'ensemble. Les Grecs se souvenaient fort bien que les habitants primitifs de la Crète étaient apparentés aux Cariens de l'Asie-Mineure. A la fin de cette antiquité « égéenne » seulement, entre 1500 et 1200, des Grecs avaient pris le dessus, non seulement à Mycènes et Tirynthe, mais même dans l'Archipel. Ce fut une période déjà agitée, qui fut mortelle aux splendeurs de Cnosse, de Phaistos et de Troie, et sur laquelle les documents hittites nous fournissent aujourd'hui les renseignements que l'on a vus. Puis ces premiers envahisseurs grecs eux-mêmes ont été submergés par d'autres. Leur nom d'*Achéens* n'a

survécu que sur la côte Sud du golfe de Corinthe, leur idiome en Arcadie, en Pamphylie et à Cypre. Le nouveau ban qui les a recouverts est caractérisé par le dialecte qui reste celui de Rhodes et de la Crète post-minoenne comme de la Laconie et de l'Argolide. Et en dehors de la langue, nombre de cultes et d'institutions attestaient l'unité du groupe *dorien*. La langue le montre en outre rattaché aux populations montagnardes de la Grèce du Nord-Ouest, parmi lesquelles subsista toujours une Doride.

Soit au temps de la thalassocratie achéenne, soit en connexion avec la poussée dorienne, d'autres éléments de population furent portés d'Attique, d'Eubée, etc., dans les Cyclades et sur la côte asiatique opposée. Là naquit le nom des *Ioniens*, qui retentit de bonne heure aux oreilles des marins orientaux, puisqu'il a été étendu par eux à toutes les populations grecques. On ne relève le mot *Iavanim* en Orient qu'au VIIIe siècle, mais il remonte bien plus haut dans le passé, car il porte témoignage d'un temps où les hommes de parler ionien avaient encore la lettre ϝ, qui leur devint bientôt étrangère : *Iaϝones*, *Iônes*.

Plus au Nord, une émigration analogue et probablement simultanée explique la parenté linguistique des gens de Lesbos avec les habitants de la Thessalie et de la Boétie, quoique l'unité du groupe *éolien* soit moins accusée que celle des autres groupes.

Bref, au plus tard en l'an 1000 av. J.-C., tout le domaine égéen se trouva aux mains d'hommes de langue grecque. Sur la côte asiatique, ils ne constituaient qu'une couche mince, mais dominante. Dans la Grèce d'Europe, ils ont absorbé complètement, au point de vue linguistique, les populations

antérieures qu'ils ont englobées plus tard sous le nom de « Pélasges ». C'est seulement à l'extrême Nord du domaine grec, en Macédoine, que la langue s'est contaminée de gloses thraces ou illyriennes.

Les Grecs ont d'abord agi en destructeurs. Il y a eu régression, dans le domaine égéen, pour plusieurs siècles, même en Ionie. Les systèmes d'écriture minoens ont été oubliés, sauf à Cypre, et il a fallu plus tard que les Grecs réapprissent l'écriture à l'école des Phéniciens. Mais ils avaient vécu trop longtemps au contact de la civilisation égéenne pour n'en pas garder l'empreinte et le respect. La preuve en est dans la place qu'ont toujours tenue dans leur imagination les Minos, les Agamemnon et les Priam, les puissants despotes de Cnosse, de Mycènes et de Troie. Il est particulièrement intéressant d'étudier la fusion qui s'est opérée dans le domaine où les influences du passé se défendent toujours avec le plus de ténacité : dans la religion.

L'archéologie figurée suffit à nous donner quelque idée de la vie religieuse des Egéens du troisième et du deuxième millénaires. Sans doute, beaucoup de points, en l'absence de textes déchiffrables, restent obscurs, par exemple le degré des influences orientales. Il serait surprenant que l'Egypte, avec laquelle les relations du monde minoen sont si bien attestées, n'eût pas exercé son prestige, et l'on en relève la trace dans la zoolâtrie comme dans les rites funéraires. D'autre part, la déesse-colombe a voltigé de bonne heure des côtes de Syrie aux îles de l'Archipel : les Grecs se sont toujours rappelé qu'Aphrodite venait de Cypre. Mais les analogies les plus frappantes sont avec l'Asie-Mineure, où nous avons vu combien les cultes locaux s'étaient imposés

aux Hittites et avaient concurrencé Tésub lui-même. La grande déesse des montagnes et de la terre, des bêtes, des forêts et de la végétation, la « Mère », est représentée partout en Crète.

Quelques traits de cette vie religieuse se dessinent avec un relief particulier. D'abord, le fétichisme domine. La divinité est adorée sous forme de symboles matériels, pilier, double hache, etc. Elle est adorée encore sous forme animale : la Crète est le pays du Minotaure. En second lieu, quand elle apparaît sous la forme humaine, c'est la femme qui domine. Nous venons d'en citer des exemples. Le dieu homme apparaît toujours en sous-ordre. Et enfin, le culte comporte des cérémonies brillantes, des processions, des courses de taureaux. De la somptuosité du culte des morts, au moins en ce qui concerne les chefs, les tombes à coupoles de Mycènes et d'Orchomène portent témoignage. Avec une vie religieuse aussi intense, vieille d'un millénaire, il a bien fallu que les nouveaux venus pactisassent.

Ils apportaient pourtant des nouveautés. Si prudent qu'on soit en matière de mythologie comparée, l'existence de certaines conceptions religieuses indo-européennes est flagrante. Avant tout, le dieu du ciel, qui se retrouve chez les Hindous et chez les Italiens comme chez les Grecs, et qui partout est qualifié de « Père » : Dyaus, Dies, Zeus. C'est dans les premiers pays occupés par les Grecs que sont ses plus vieux sanctuaires et ses résidences préférées, Dodone, l'Olympe. On a cru aussi retrouver dans l'Inde le souvenir des jumeaux célestes, des Dioscures, mais, sur tout ce qui n'est pas Zeus, il convient d'être prudent. Avec le culte du dieu céleste on serait tenté cependant de mettre en rapport la préférence pour

la pratique de la crémation des cadavres, qui semble aussi être un trait indo-européen.

Les Grecs avaient-ils des affinités particulières avec les Thraces, dont la migration dans la péninsule balkanique et, par-dessus les détroits, en Asie, semble avoir été parallèle à la leur ? Il semble que certains de leurs dieux vinssent de ces pays du Nord, Arès, Héphaistos, Dionysos... Mais tout ceci peut être postérieur : Dionysos était notoirement « le plus jeune des dieux grecs ».

En tout cas, au fur et à mesure de la conquête grecque, au second millénaire et au début du premier, il s'est produit dans le domaine égéen une série de phénomènes de syncrétisme entre leurs croyances et celles de leurs éducateurs minoens. Les principales divinités ultérieures de la Grèce en sont restées marquées. On a même cherché des preuves jusque dans le nom de ces divinités, mais ici les divergences sont trop grandes entre linguistes pour que les non-linguistes se permettent de tranchantes paroles. Au reste, en laissant les noms, les traits bien connus des figures divines suffisent à nous renseigner.

Prenons d'abord Apollon. Il est un dieu du soleil et de la lumière, et, comme tel, on a cherché sa patrie sur la côte sud-ouest de l'Asie mineure, jusqu'en Lycie : de fait, c'est là surtout qu'il apparaît comme Phoibos. Notons pourtant qu'au temple de Didyme, près de Milet, il s'est plutôt fondu avec un jeune dieu asianique du printemps. En tout cas, chez les Doriens, où Apollon Karnéios est le dieu le plus universellement révéré, où les Karnées sont la grande fête, il se présente sous une autre face : comme dieu pastoral, dieu des troupeaux et des hordes, dieu d'un

peuple encore migrateur. Il est autre encore à Delphes, mais, là, on se rappelle nettement qu'il a été importé de Crète, sous la conduite des dauphins. Il y a donc plus d'un personnage dans celui que les Muses devaient faire le premier peut-être des dieux grecs.

De même pour Artémis. A Ephèse où fut son sanctuaire le plus brillant, elle est nettement une forme de la déesse-mère d'Asie-Mineure, avec son sacerdoce de sexe douteux dont nous avons trouvé le prototype chez les Hittites, avec ses mamelles multiples : nous y reconnaîtrions difficilement la déesse de tant d'autres pays grecs, la chasseresse nocturne, la protectrice de la virginité masculine et féminine, la déesse d'Hippolyte. Néanmoins, les Grecs ont senti la même divinité sous ces diverses formes.

Poseidon lui aussi est composite. En lui survit un antique dieu chthonien, le dieu « qui ébranle la terre », le dieu aussi des chevaux et des cavaliers. C'est probablement ce dieu-là qui a disputé à Athéna l'Acropole d'Athènes. Mais les navigateurs qui ont été du Péloponèse et de l'Attique en Ionie en ont fait le dieu marin par excellence, le dieu de Héliké et de Mycale, le dieu au trident. Ils n'ont jamais fait oublier l'autre.

Pallas Athêna continue la divinité que nous voyons représentée sur tant de bibelots minoens, la protectrice des acropoles et des villes fortes, la déesse du *palladion*. C'est une divinité guerrière. Plus tard, à Athènes, sa patrie d'élection, elle a revêtu les aspects plus pacifiques et surtout plus intellectuels. Mais elle ne s'est jamais dépouillée du casque, de l'égide et de la lance.

Hermès, comme Poseidon, recouvre un dieu chtho-

nien, un dieu de la terre et de la fécondité, qui a toujours été adoré sous la forme d'un fétiche phallique sur les places et dans les rues d'Athènes. Pourtant, il est ailleurs un dieu pastoral, comme Apollon Karnéios : le dieu qui veille sur les chemins et qui en assure la paix. Il deviendra le dieu des communications régulières. Mais lui non plus n'est pas un.

Un autre symptôme caractéristique du brassage de religions qui s'est opéré alors dans le domaine égéen est le rattachement des principales divinités à Zeus. Zeus s'est établi en maître partout où ont pénétré les Grecs, sur les montagnes de l'Arcadie, dans les antres de la Crète, jusque dans les recoins de la Carie, où il a remplacé le fétiche de la double hache. Mais il a fallu qu'il s'accouplât à la déesse-mère qui avait si longtemps tenu le premier rang, en une polygamie exubérante : à Europe en Crète, à Latone à Délos, et à tant d'autres. Sur le tard seulement, au temps de la splendeur d'Argos (VIIIe siècle), il a trouvé sa parèdre définitive dans l'antique déesse « à la face bovine », Héra, avec laquelle il devait trôner à Olympie.

Les divinités moins enracinées au vieux sol minoen sont devenues les enfants de Zeus. Latone lui a donné Apollon et Artémis, Maïa « aux belles tresses » Hermès, Héra Héphaistos. Il a fait même Athéna, mais sans aide féminine. Certaines divinités chthoniennes qui ne pouvaient être pliées à un rôle aussi déférent à l'égard de Zeus sont devenues ses frères : Poseidon et Aidès. Ceci est un indice d'une conception religieuse plus profonde, qui voulait que, avant le monde actuel régi par Zeus, il y en eût un autre, où il y avait eu des ancêtres et des prédécesseurs : nous y reviendrons.

Ce travail de syncrétisme s'est-il accompli au hasard, dans la conscience anonyme des conquérants grecs, entre l'an 1500 et l'an 700 av. J.-C.? Il est tout de même difficile de ne pas supposer une action plus réfléchie, des influences sacerdotales. A la vérité, le sacerdoce n'apparaît pas clairement sur les monuments minoens. Il semble bien qu'à Cnosse le roi soit le grand-prêtre, sinon l'incarnation du dieu. On voit un peu plus nettement les prêtresses. D'autre part, les envahisseurs grecs, comme les Indo-Européens en général, n'avaient pas l'âme « cléricale ». Les chefs des grandes familles, et peut-être de toutes les familles, avaient leurs divinités préférées, qu'ils adoraient de père en fils; le caractère gentilice du sacerdoce, à l'époque historique, est un héritage de ce passé lointain. Le personnage sacré, dans la Grèce homérique, c'est le *mantis*, le devin, qui est à peine un prêtre. Et pourtant, dans certains sanctuaires, on relève la trace de vieux corps sacerdotaux dont les archives se perdaient dans la nuit des temps, et qui avaient recueilli la tradition de rites inintelligibles, de formules en langue barbare : à Didyme, à Ephèse, à Délos, à Eleusis, à Argos (Delphes est plus jeune). C'est probablement à Délos que s'est fait le groupement d'Artémis et d'Apollon autour du mariage sacré de Zeus et de Latone. C'est sous les auspices des prêtresses d'Argos que se sera conclu le mariage d'Héra avec Zeus. En tout cas, le travail était fait quand parurent les grands poètes.

Ceux-ci ont été de tous temps les auxiliaires des théologiens. A Cnosse, des hymnes sacrés retentissaient devant les fétiches, et peut-être ont été ensuite traduits en grec. Les aèdes ont longtemps accompagné de leurs chants les fêtes grecques avant que

parussent les géants de la corporation, les Homère et les Hésiode. Ceux-ci ont consacré les divinités olympiennes, et les ont fixées pour toujours dans l'imagination de quiconque parlait un dialecte grec. Mais, quoi qu'en pense Hérodote, ce ne sont pas eux qui ont « donné aux Grecs leurs dieux ». Ils avaient derrière eux plusieurs siècles d'un travail obscur où s'élabora une théologie rudimentaire. Il n'a pas manqué d'aèdes argiens pour chanter le vieux génie Héraklès. Ils en ont fait le plus célèbre des héros grecs. Ils n'ont pas pu en faire un vrai dieu. La vieille tradition sacerdotale lui manquait.

Nous venons de voir combien d'éléments de la religion des civilisés minoens avaient, par une voie ou par une autre, été admis à se mêler aux croyances plus ou moins nébuleuses du nouveau peuple de maîtres. D'autres ont plus ou moins périclité. Certains cultes ont végété dans les couches inférieures de la société issue des migrations. On a l'impression que telle déesse extrêmement populaire, Hécate par exemple, est toujours restée en marge du panthéon hellénique. Il est probable que c'est de cultes de ce genre que sont sorties, en principe, les religions à « mystères ». Çà et là, l'une d'elles a pu se mettre sous le patronage d'une divinité grecque, comme Déméter, dont l'essor est parti sans doute de la région des Thermopyles, et qui était particulièrement apte à se fondre avec les vieilles divinités chthoniennes. On verra quelle fortune en est résultée pour Eleusis. D'autres cultes, tout semblables, ont eu moins de bonheur : on connaissait encore, au VIe siècle, à Epidaure, Damia et Auxésia, pâles images de Déméter et de sa fille, Korè, devenue la reine des enfers. Il y a là un courant religieux sous-

jacent qui a reparu au jour après l'époque féodale.

Enfin, il y eut des dieux vaincus. Leur souvenir confus a hanté les imaginations, et entretenu la conception d'un âge antérieur à celui où Zeus régissait les dieux et les hommes, âge chaotique et difforme, dont les principaux représentants furent les Titans. La lutte que les dieux olympiens avaient dû soutenir contre les Titans pour asseoir leur domination était encore un des mythes les plus populaires au temps où fut composée la *Théogonie* hésiodique (vers 700) et où commencèrent à s'élever les grands temples. Pour les maîtres de la plastique, les géants ont concurrencé les Titans, mais les Titans seuls étaient reconnus comme les dieux déchus, les géants représentant plutôt une première ébauche de l'humanité, que les Olympiens avaient dû, elle aussi, précipiter dans les abîmes du Tartare.

Parmi ces Titans, l'un mérite de fixer quelques instants l'attention, car nulle part mieux que dans le mythe dont il est le héros on ne saisit la fermentation suscitée par le contact de la vieille civilisation égéenne dans les imaginations grecques : je veux parler de Prométhée.

On lui a cherché jadis des congénères chez d'autres Indo-Européens. Depuis les fouilles de Mycène et de Cnosse, il est inutile d'insister de ce côté. Prométhée est une vieille divinité minoenne-mycénienne, un Héphaistos préhellénique. C'est un fétiche du feu, de la métallurgie, de la forge, de l'activité industrieuse. Il a toujours conservé un culte à Athènes, où l'effacement de la civilisation mycénienne s'était fait sans trop de heurts, et où tant de vieilleries s'étaient maintenues dans des coins obscurs. Il serait bien étonnant qu'il n'ait été adoré nulle part ailleurs.

Dans le monde nouveau issu de la conquête grecque, une telle divinité devait être conçue, obscurément, comme en opposition avec Zeus. Plus que n'importe quel Titan, Prométhée empiétait sur le domaine du dieu céleste devenu, dans les pays méditerranéens, le dieu de la foudre.

« Il avait dans l'œil l'éclair du feu volé. » Aussi fut-il envoyé, non dans le Tartare, mais aux extrémités du monde, enchaîné sur un roc, soumis à des supplices étranges. De vieilles pierres, qui remontent sinon à l'époque mycénienne, au moins à l'époque immédiatement postérieure, représentent déjà le vautour qui ronge le foie du rebelle supplicié.

Puis, les poètes se sont émus de ce châtiment sans fin. Un des innombrables exploits d'Héraklès a consisté à délivrer Prométhée : il est déjà connu de l'auteur de la *Théogonie.* Entre Hésiode et Pindare on a cherché, et naturellement on a trouvé, par quoi Prométhée avait mérité son pardon. Pour l'un, il avait aidé Zeus contre les autres Titans. Pour d'autres, il l'avait mis en garde, lui et Poseidon, contre une embûche dangereuse. Et d'autres explications étaient encore envisagées.

Mais l'amnistie ne pouvait suffire pour Prométhée dans un lieu comme Athènes, par exemple, où vivait toujours son culte : il fallait bien l'apothéose. C'est ce que s'est chargé de montrer le premier des grands tragiques. De la trilogie d'Eschyle (*Prométhée enchaîné*, *Prométhée délivré*, *Prométhée porteur du feu*), nous n'avons que la première pièce. Elle a été remaniée, d'ailleurs, lorsque le vieux culte a été réorganisé, concurremment avec celui d'Héphaistos, vers 421. Depuis lors, les protestations du Titan malheureux chantent dans toutes les mémoires. (Eschyle, *Prométhée*, v. 226, suiv. et 441 suiv.)

Voilà comment un vieux fétiche mycénien, dont les conquérants grecs avaient d'abord recueilli le culte sans trop le comprendre, a remué constamment, chez un peuple bien doué, les problèmes qui sont au fond de toute inquiétude religieuse, et en a porté le poids douloureux jusque dans le fracas immortel de la scène attique.

IX

Hittites, Moushki et Phrygiens au XIIe siècle.

Au Nord de la zone palestinienne-phénicienne, le grand événement avait été l'effondrement de l'empire hittite vers 1200 av. J.-C. Il nous est attesté par la brusque éclipse des documents de Boghaz-Keui après le règne d'Arnuvandas. Evidemment, la capitale hittite a été frappée alors d'une catastrophe analogue à celle qui l'avait atteinte un siècle plus tôt, mais qui cette fois a été définitive. Désormais, le grand Hatti que les Pharaons thébains avaient connu disparaît pour toujours : le nom même des Hittites sera oublié en Asie-Mineure.

Pour les Egyptiens, pour les Juifs, pour les Assyriens, ce nom n'est plus attaché qu'à la Syrie du Nord. Là continuent à régner des dynasties locales dont certaines, à en juger par les noms, descendent de Subbiluliuma, de ses successeurs ou de ses vassaux : on les rencontre jusque sur le Haut-Oronte. La religion et l'art, à Sendjirli, à Sakjé-Gheusi, à Karchémish surtout, resteront longtemps encore hittites. Au point de vue de la langue et de l'écriture, les Hittites cèderont peu à peu à la pression des masses sémitiques environnantes, Amorrhéen est

surtout Araméens. Au IXe siècle, tous les princes de la région parlent araméen, et se servent de l'alphabet.

Sur les conditions dans lesquelles s'est accompli le déplacement politique et ethnique, les documents de Boghaz-Keui, naturellement, ne nous apportent aucune lumière. On a songé, en raison de la coïncidence chronologique approximative, à l'invasion des Peuples de la mer. Il est certain que ce mouvement s'est fait sentir en Cilicie et dans la vallée de l'Oronte. Mais une invasion d'Egéens n'a pu provoquer la destruction d'un grand empire continental. Il est bien plus naturel de penser à une dernière attaque de ces populations du Nord-Ouest qu'on rencontre tant de fois à Boghaz-Keui sous le nom collectif de Gasgas. De là est venu le choc. Nous ne sommes pas réduits aux conjectures, car nous avons la preuve que le flot a déferlé, vers 1170, jusqu'aux rives du Haut-Euphrate. Là se montre alors une peuplade qui semble être sortie pour la première fois de l'obscurité : les Moushki. Vers le même temps et dans les mêmes parages nous sont signalés des gens que les documents hittites nous ont rendus familiers, mais que les textes cunéiformes ignoraient jusqu'alors, au moins dans une région assez voisine : les Kashka.

Pour expliquer dans quelles circonstances ce changement ethnique se révèle à nous, nous sommes obligés de reprendre l'histoire des monarchies mésopotamiennes.

Nous les avons laissées au lendemain des événements consécutifs à la prise de Babylone par l'Assyrien Tukultininurta, événements compliqués d'incursions élamites. Adad-sum-uçur, vers 1230-1200,

a relevé la monarchie babylonienne. Le roi assyrien Ellil-Kudur-uçur est tombé en combattant contre lui (vers 1200). Malgré tout, la dynastie cosséenne s'acheminait vers sa ruine. Le roi Zababa-shum-iddin, qui régna un an aux environs de 1173, fut pris entre l'enclume et le marteau. D'un côté, le roi assyrien Assurdan lui infligea des échecs sur le Tigre. En même temps, le roi élamite Sutruk-Nahhunte et son fils Kudur-Nahhunte envahissaient la Chaldée : c'est au cours de ces ravages que le code de Hammurabi a pris le chemin de Suse, où il devait rester trois mille ans. Quelques années plus tard, le peuple cosséen, après 576 ans de règne sur Babylone, disparaissait définitivement, au moins comme peuple dominant. Une nouvelle dynastie, la dynastie d'Isin, prenait possession de la capitale euphratéenne, en même temps qu'elle régnait sur la Chaldée méridionale. Vers 1146, elle produisit un grand souverain, Nabuchodonosor I. Au cours d'une campagne poursuivie au fort de l'été, celui-ci a passé le Tigre, et pris sur l'Elam une revanche brillante des incursions de l'époque précédente. Il se vante d'avoir dompté les gens de l'Occident, les Amurru. Il a été moins heureux contre l'Assyrie : deux fois il a dû reculer devant le roi Assurrésisi, abandonnant son parc de siège et maint autre trophée. Mais son deuxième successeur, Marduk-nadin-ahe a profité de circonstances plus favorables : en 1107, il a pillé la ville assyrienne d'Ekallaté, emmenant captives des statues de divinités qui devaient rester 418 ans à Babylone[1] (voir la note p. 176).

On s'explique que, préoccupés de ces luttes sans cesse renaissantes avec Babylone, les rois d'Assur aient accepté par ailleurs des reculs auxquels leurs

annales, bien entendu, ne peuvent faire que de vagues allusions. Déjà l'assassinat de Tukultininurta I par son fils (vers 1230), puis la mort d'Ellil-Kudur-uçur dans la guerre de Chaldée (avant 1200), avaient provoqué des crises fâcheuses. La lutte avec la Chaldée semble avoir sommeillé ensuite quelque temps, pour se réveiller quand Assurdan, qui régna longtemps (vers 1180-1150) battit Zababa-sum-iddin (vers 1170). Mais il ne s'occupa guère de ce qui se passait ailleurs, car c'est sous son règne (vers 1170) que les Moushki pillèrent, sur la rive est de l'Euphrate, les cantons, jadis assyriens, d'Alzi et de Purukizzi, et que les Kashka parurent en Commagène. Puis, après une crise obscure, Assuresisi remporta sur Nabuchodonosor I les succès que l'on a vus plus haut, mais qui ne décourageaient pas les rois chaldéens. Le résultat seul nous apparaît clairement lorsque nous constatons la situation de l'Assyrie à l'avènement de Téglathphalasar (1115). Au Sud, la frontière ne dépasse pas le Zab inférieur. A l'Est, les montagnards du Zagros sont indépendants. A l'Ouest, les Araméens ont continué à s'infiltrer dans le domaine qui avait été celui des rois mitanniens. Au Nord, le lac de Van n'est pas atteint. Mais c'est surtout au Nord-Ouest que la régression est sensible. Là, les prédécesseurs de Tukultininurta, et Tukultininurta lui-même, avaient atteint et dépassé plus d'une fois le Haut-Euphrate. Or, un siècle plus tard, l'action des rois d'Assur se fait difficilement sentir sur le Haut-Tigre lui-même. Tout est à refaire de ce côté.

Mais la monarchie assyrienne avait trouvé dans la personne de Téglathphalasar un directeur taillé sur le modèle des grands souverains vigoureux qu'elle

avait déjà connus plusieurs fois. Cette fois, les annales du règne sont mieux conservées, et nous livrent quantité de détails intéressants. Elles sont complètes jusqu'à la 6e année, et, jusqu'à la 10e, encore assez abondantes. Ensuite, on voit moins clair, mais ce qui reste nous donne un tableau assez net de l'Asie antérieure vers l'an 1100.

Dès la 1re campagne (1110), l'attention du roi fut attirée vers le Nord-Ouest. « Vingt mille Moushki et cinq rois, qui pendant 50 ans avaient occupé Alzi et Purukizzi, terres obligées au tribut envers Assur mon maître, des gens qu'aucun roi n'avait encore domptés en bataille rangée, s'étaient fiés en leurs forces, étaient descendus sur le Kummunkh » (Commagène). Téglathphalasar punit comme il le méritait cet excès d'impudence.

La seconde campagne (1109) visa encore les mêmes régions : « quatre mille Kashka, Uruméens, gens de Hatti, gens récalcitrants, qui, confiants dans leurs forces, avaient occupé les places de Subarti, vassales d'Assur mon maître, apprirent que j'arrivais en Subarti » (Subarti est un nom assez vague qui désigne la Mésopotamie septentrionale). Téglathphalasar, non seulement dégagea le pays envahi, mais obtint la soumission des envahisseurs, et en transporta un certain nombre dans ses domaines.

Dans la troisième campagne (1108), ses efforts se partagèrent entre les contrées du Haut-Tigre et les régions du Zagros, où nous noterons qu'il ne semble pas avoir rencontré encore de Mannéens ni de Mèdes.

La quatrième campagne (1107) eut certainement pour objectif le Nord, mais la localisation en est plus délicate. « C'est vers les pays des rois éloignés, qui habitaient jusqu'aux bords de la mer Supérieure,

qui n'avaient jamais subi le joug, qu'Assur dirigea mes pas ». Certains savants ont voulu voir dans la mer Supérieure le lac de Van, se refusant à croire que Téglathphalasar ait porté ses regards jusqu'à la mer Noire. Pourtant, dans le récit qui suit, il dit formellement : « Je franchis l'Euphrate », et il est inadmissible que les Assyriens se soient mépris sur l'identité d'un fleuve qu'ils connaissaient si bien. Tout au plus peut-on concéder qu'il s'agit de l'Euphrate oriental, et que le conquérant n'a pas dépassé de beaucoup la région de Melazgert, où l'on a retrouvé ses trophées. Mais il dit : « Soixante rois des pays de Naïri (l'Arménie), avec tous ceux qui étaient venus à leurs secours, par l'éclat de mes armes, jusqu'à la mer Supérieure je les ai soumis. » On fera la part de la grandiloquence du despote, mais il est difficile de ne pas admettre que Téglathphalasar n'a pas au moins rencontré devant lui des roitelets qui venaient de la région pontique. On notera encore qu'il ne parle pas de l'Ourartou, du royaume de Van, qui devait plus tard se rendre redoutable à ses successeurs : la géographie politique de ces régions était destinée à changer plus d'une fois.

Il n'est pas surprenant qu'après un tel effort une année de repos ait été donnée aux troupes d'Assur (1106), mais l'année 1105 revit Téglathphalasar sur le Haut-Euphrate. Cette fois il est question de gens, les Koupani, dont le nom nous reporte nettement vers la Cappadoce : l'on y connaît les deux Comanas. Au surplus, Téglathphalasar n'a fait que retrouver là des frontières que ses prédécesseurs avaient tracées, peut-être dans des temps très anciens, en tout cas au XIIIe siècle, et qu'un siècle de recul n'avait pas, à ses yeux, suffi à prescrire.

Il fit mieux peu de temps après. Il franchit l'Euphrate, cette fois dans la région de Karchémish. Il parcourut le pays des Hittites et atteignit Arad. Il vit la Méditerranée et y tua de sa main un dauphin. Il dressa ses trophées sur la côte phénicienne et reçut les présents, sinon du Pharaon, au moins du roi de Tanis. Au retour, il eut à constater que la communication avec ces régions était menacée par les Araméens de Mésopotamie. C'est contre eux que furent dirigées les campagnes suivantes, et le roi « pacifia » les rives du Khabour. Mais il rencontrait là un adversaire tenace, en pleine expansion, et qui devait se maintenir.

C'est alors seulement que Téglathphalasar put s'occuper de la frontière Sud. Le roi Marduknadinahê avait profité de son absence en Arménie (1107) pour mordre sur ses domaines, et la limite de l'Assyrie ne dépassait toujours pas le Zab inférieur. Au cours de deux campagnes qui se placent au plus tôt en 1100 et dans les années immédiatement suivantes, le roi assyrien prit des revanches éclatantes, et serra de près Babylone même. Le conflit ne devait se terminer que sous son successeur Assurbelkala, par un traité d'abord, puis par un mariage.

Les inscriptions de Téglathphalasar nous laissent sur une impression d'optimisme justifiée par tant de campagnes victorieuses, justifiée aussi par des constructions nombreuses et par une prospérité économique que le roi dépeint en termes idylliques. Pourtant, une fois de plus, on avait demandé au paysan assyrien des efforts qui outrepassaient les ressources de la race. Un avenir prochain devait donner un démenti aux espérances du conquérant.

Ce qui nous intéresse, c'est le tableau que nous

tracent ses inscriptions de l'état des pays avoisinant l'Assyrie, depuis la frontière d'Elam jusqu'à la mer de Cypre. Nous retiendrons surtout ce qui concerne les Moushki, le peuple que Téglathphalasar est le premier à nous signaler, et auquel il a repris l'Alzi et le Purukizzi. Le nom de ce peuple se retrouve dans celui de la ville cappadocienne de Mazaka comme dans celui des Moschiens et des Mossynèques, que Xénophon a rencontrés dans les montagnes pontiques. Il allait rester, pendant des siècles, pour les Assyriens et pour les Juifs, attaché à la région cappadocienne, associé à celui des Tabal, qui n'apparaissent que plus tard. Puis, par un phénomène dont l'histoire de l'onomastique offre d'innombrables exemples, il sera étendu par les Assyriens à toute l'Asie-Mineure. Au VIIIe xiècle, ils désigneront comme « roi des Moushki » le roi phrygien Midas.

Derrière la vague qui avait porté les Kashka jusqu'à l'Euphrate, qui avait fait apparaître les Moushki dans la région où avait battu naguère le cœur de la monarchie hittite, on a soupçonné depuis longtemps un mouvement plus considérable : l'apparition des Phrygiens en Asie-Mineure. Si vraiment le Purukizzi des Assyriens devait être rapproché du mont Bérécynthe, on aurait la preuve qu'un clan phrygien avait poussé jusque sur le Haut-Euphrate. En tout cas, une série de faits s'accordent bien avec l'hypothèse d'une invasion phrygienne au XIIe siècle. D'une part le nom des Phrygiens ou tout autre qui soit connexe est absent des textes de Boghaz-Keui, et la splendeur de la sixième ville de Troie se concilie mal avec une perturbation profonde du Nord-Ouest de l'Asie-Mineure; mais, justement, Boghaz-Keui et Troie disparaissent au XIIe siècle. D'autre part, on a re-

trouvé dans la vallée du Sangarios des monuments d'un art assez barbare, nettement différents de ceux des Hittites, et qui supposent une longue durée de la monarchie phrygienne : or, l'apogée de cette monarchie semble bien marquée au VIIIe siècle par les Assyriens comme par les Grecs. Tout cela se lie assez bien, et fait entrevoir une période phrygienne succédant, à partir du XIIe siècle, à la période hittite.

D'où venaient ces Phrygiens? On sait que leur parenté avec les Thraces était universellement reconnue dans l'antiquité et a été confirmée assez nettement par la linguistique moderne. L'onomastique géographique et historique est la même de part et d'autre des détroits. Tout au plus a-t-on remarqué que le phrygien se distingue du thrace par certaines particularités sur lesquelles nous aurons à revenir. Elles attesteraient que la langue du nouveau peuple asianique a reçu l'empreinte des langues indo-européennes antérieurement parlées dans la presqu'île, telles que le hittite ou le lydien, et ceci serait aisément explicable.

Nous avons maintenant assez de renseignements précis, fournis par les annales des grandes monarchies orientales, pour pouvoir nous risquer à envisager dans son ensemble la question indo-européenne.

1. Ceci est la fameuse « date de Bavian », ainsi nommée parce laissée. Elle est le point de repère que la chronologie de cette que c'est sur les rochers de Bavian que Sennachérib nous l'a époque. Donc, 418 ans avant la prise de Babylone par Sennachérib (689), soit en 1107, Marduknadinahe a accompli l'exploit en question. Ceci, dans la 10e année de son règne et la 3e année du règne de l'Assyrien Téglathphalasar. D'autre part, nous avons, par les listes royales, les renseignements suivants ur la dynastie d'Ishin :

Marduksâpikzerim	17 ans.
Ninurtanadinsûm	6 —
Nabuchodonosor I	x —
Ellil-nadin-apli	x —
Marduknadinahe	x —
Itti-Marduk-Balatu	x —
Marduk sâpik zer matian	x —
Adad-apal-iddin	2 ans.
3 rois	23 1/2.
En tout	132 ans 1/2.

On voit les conséquences. Marduknadinahê est monté sur le trône en 1117. Comme son prédécesseur a régné au moins 4 ans, Nabuchodonosor *au moins* 16 ans, l'avènement du dernier se place au moins *au plus tard* en 1137. Sur les 64 ans dont le détail nous échappe il en reste 34 à répartir avant 1137 ou après 1107. Or Marduknadinahê a régné au moins 7 ans après 1107, car sa chute se lie très proablement aux victoires de Téglathphalasar I, qui datent *au plus tôt* des 10e-12e années de ce monarque. Il faut encore laisser aux règnes d'Itti-marduk-balutu et de Marduksapikzermatim une place qui ne doit pas être trop longue, car Marduksapikzermâtim a traité avec Assurbelka, le fils de Tiglathphalasar, et son successeur Adad-apal-eddin a épousé la fille du même Assur-bel-kala. On tiendra compte de ces données en plaçant vers 1907 la disparition de Marduknadinahé, vers 1083 l'avènement d'Adab-apal-eddine. D'où résulte pour l'avènement de Nabuchodonosor la date de 1146, pour le début de la dynastie celle de 1169. Voici le résumé :

1231	Adad-sûm-usur	30 ans.
1201	Melisipak	15 —
1186	Marduk-abal-iddine	13 —
1173	Zamamasumiddin	1 —
1172	Elil-nadin-apli	3 —
1169	*Dynastie d'Isin*, Marduksapikzerim	17 ans.
1152	Ninurtanadinsum	6 —
1146	Nabuchodonosor I	16 —
1124 (?)	Ellil-nadin-apli	
1117	Itti-Marbuk-balatu	
1037	Fin de la dynastie d'Ishin	
( )	Marduksapikzermatim	
V. 1083	Adad-apal-iddine	22 ans
V. 1061	3 rois	23 1/2
1037	Fin de la dynastie d'Ishin	

Mais il y a un jeu de quelques années.

X

Les Indo-Européens.

Si l'on veut tenir sur cette question des propos qui ne soient pas trop flottants, il est prudent de procéder d'abord par élimination.

La première langue du monde sur laquelle nous soyons renseignés par des témoignages directs et authentiques est l'égyptien. Nous en avons des vestiges écrits qui sont au plus tard des environs de l'an 3000 av. J.-C. Dès qu'on a été en mesure d'en étudier la grammaire, on a été frappé des analogies qu'elle présentait avec les langues environnantes, en particulier avec les langues sémitiques. Les pronoms personnels, par exemple, se suffixent aux verbes de la même façon. Les différences, qui restent grandes, semblent tenir à ce que l'égyptien a été fixé littérairement de bonne heure, tandis que les langues sémitiques, même la plus anciennement connue, l'akkadien (*vulgo* le babylonien), ont continué longtemps à évoluer. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la langue égyptienne ne constitue pas un problème au sein des parlers qui l'entourent à l'Est, au Sud, et à l'Ouest.

Les parlers de l'Est sont, comme on sait, les langues sémitiques. soit, dans l'ordre où elles apparaissent

historiquement, l'akkadien (dès le 3e millénaire), puis l'amorrhéen-cananéen, puis l'araméen, puis l'arabe. Les parlers du Sud, pour lesquels a été adopté le nom de « hamitiques » (dialectes de l'Ethiopie ancienne, etc.), leur sont nettement rattachés. Ce qui est plus caractéristique encore, c'est que les parlers du Nord-Ouest de l'Afrique, les langues berbères (numide dans l'antiquité, touareg actuel) présentent avec ce groupe de langues des rapports évidents : le plus caractéristique est le procédé qui consiste à former le féminin par adjonction de la lettre *t*.

Forcément, comme derrière un fait de parenté linguistique il y a toujours un fait de migration, on évoque l'idée d'une unité humaine quelconque qui, antérieurement au moment où commence l'histoire d'Egypte, a peuplé la longue zone allant du golfe Persique au détroit de Gibraltar. Géographiquement, c'est une zone désertique, où la vie nomade domine, à la réserve de certaines oasis dont l'Egypte n'est que la plus étendue.

Il est à noter que, aussi loin que remontent les souvenirs historiques, on ne rencontre pas dans cette zone d'éléments nègres. Au contraire, l'apparition des nègres sur le Nil moyen est nettement marquée, par les documents égyptiens, au milieu du deuxième millénaire av. J.-C. L'habitat des noirs, aux temps historiques, est au Sud.

Au Nord de la zone considérée, nous rencontrons des langues qui n'ont plus de rapport avec le proto-sémite. La plus anciennement connue est le sumérien, représenté par nombre de textes écrits, et même littéraires, au troisième millénaire. Il est, lui, complètement isolé. Il fait songer à un groupe de langues

disparu, qui, après une fortune extraordinaire atteinte dans la Chaldée, s'est effacé lui-même, comme langue vivante, après le troisième millénaire.

Il en va autrement des langues qui avoisinent le domaine sumérien à l'Est et au Nord, dans l'Elam, en Mésopotamie et en Arménie, dans l'Asie-Mineure. Ici, malgré la diversité des idiomes, certains traits permettent de conclure à l'unité : par exemple le groupe de lettres *tl*, qui apparaît dans l'onomastique géographique depuis l'Elam, en passant par le Mitanni, jusqu'aux pays proto-hittites de l'Asie-Mineure.

On a relevé certaines analogies qui conduiraient à une synthèse plus vaste. A l'Est, analogies entre l'Elam et les populations draviniennes de l'Inde, certains noms de dieux par exemple. A l'Ouest, analogies entre les populations asianiques et les populations pré-grecques de l'Archipel et même de la Grèce. Ici, nous sommes, du fait de l'onomastique géographique, sur un terrain plus sûr (noms en *ssos*, en *ynthos*, etc.). Les analogies s'étendent encore plus loin vers l'Occident, entre les Asianiques et les Etrusques d'Italie (nom du dieu Tarchon, etc.). Enfin, tout l'Extrême-Orient, Sicile, Sardaigne, Espagne, a été l'habitat d'un groupe linguistique, dit *ibérique*, dont le basque actuel semble le dernier témoin. Or, les linguistes sont frappés d'analogies curieuses entre le basque et certaines langues parlées au Sud du Caucase[1].

Tout cela est insuffisant pour qu'on affirme l'existence d'une grande famille humaine allant de l'Inde au golfe de Gascogne, et dont il n'aurait plus subsisté,

1. *Karst, Grundsteine einer Mitteland. Asian. Urgeschichte,* Leipzig, 1928.

dès l'époque de l'antiquité classique, que des îlots épars çà et là. Certains savants inclinent à des conceptions de ce genre, et chercheraient même volontiers un nom pour cette unité (celui de Japhétites par exemple). Mais, dans l'état actuel de la science, la seule chose qu'il soit permis d'affirmer, c'est que nous trouvons là des populations qui ne sont ni des Sémites ni des Indo-Européens.

Dans tout le domaine considéré jusqu'à présent on ne relève antérieurement au deuxième millénaire aucune trace nette d'Indo-Européens. Et cette constatation purement négative n'est pas dépourvue de valeur pour l'Asie antérieure, sur laquelle les documents chaldéens nous renseignent assez abondamment. Les Indo-Européens apparaissent, jusque-là, encore perdus dans les brumes du Nord.

Lorsque, il y a quelque cent ans, on s'aperçut que le sanskrit, le persan, et les langues de l'Europe, grec, latin, germanique, slave étaient parentes et dérivaient d'un même parler, on chercha dans les mots communs à toutes ces langues, des indices sur l'habitat primitif des ancêtres communs. Le nom du bouleau, par exemple, orientait vers une patrie septentrionale, et plutôt occidentale qu'orientale. Mais, dominé qu'on était alors par l'idée de l'antiquité fabuleuse du sanskrit, on reportait cette unité indo-européenne à des époques prodigieusement reculées. Il semble aujourd'hui qu'il faille en rabattre.

L'archéologie préhistorique, si elle nous renseigne sur l'état de la civilisation matérielle, ne peut nous fournir que peu d'indications sur le caractère ethnique, et encore moins sur la langue, des premiers habitants de l'Europe. Mais elle permet, pour les régions qui ont été le mieux étudiées, de distinguer

les périodes de stabilité relative et les périodes de bouleversements. C'est ainsi qu'on a relevé, sur le bas Dniester, dans la seconde ville de Troie, dans le Kouban (au Nord du Caucase), à Astérabad, dans le Turkestan russe, des traces d'établissements humains ayant subsisté pendant des générations, avec une vie sédentaire, une richesse assez grande, une civilisation assez avancée. M. Rostovtzeff, qui a étudié ces établissements (*Iranians a. Grecks*), n'hésite, pas à les reporter jusqu'au 3e millénaire av. J.-C. Or, ces faits ne se concilient pas avec l'hypothèse d'une période de grands mouvements ethniques. Si les migrations indo-européennes ne sont pas antérieures, elles sont postérieures. Et l'on remarque l'absence, au moins au Kouban, d'un rite qui, dans l'Occident, passe pour un signe de la présence des Indo-Européens : la crémation des cadavres.

Quoiqu'il en soit, c'est entre 2000 et 1500 av. J.-C. qu'on signale pour la première fois, dans l'Asie chaldéenne, la présence d'Indo-Européens : les Hittites. On peut affirmer aujourd'hui que les gens de Boghaz-Keui et leurs congénères ont été assez nombreux et assez forts pour imposer un idiome indo-européen au substratum asianique, qui n'a pas laissé de contaminer fortement ces parlers. Et ces premières langues indo-européennes d'Asie-Mineure se rapprochent nettement des parlers occidentaux. Les analogies de vocabulaire sont avec le protogrec. Certaines phrases même rappellent de façon frappante le latin. Des faits linguistiques qui rappellent l'osque sont signalés dans ce domaine.

A la même époque, 2000-1500 av. J.-C., on relève, plus à l'Est, l'apparition de noms indo-européens se rattachant, cette fois, aux parlers orientaux. Le

fait le plus frappant est la mention, vers 1350 av. J.-C., au nombre des dieux du Mitanni, des dieux Indra, Varuna, des Nasyatas, que nous ne connaissions encore que par l'Inde. Notons que cette mention est isolée, qu'on ne signale rien de pareil dans la région mésopotamienne avant cette date (ce qui prouverait peu), mais rien non plus par la suite — ce qui est bien plus décisif, car la région est bien connue à l'époque assyrienne. Il n'y a là qu'un mince filet. Peu importe. Il reste que, dans une aire géographique étroite, nous trouvons côte à côte des Indo-Européens de type occidental et des Indo-Européens de type oriental, plus exactement des Indo-Européens que les faits subséquents nous avaient habitués à séparer nettement en deux types. C'est un avertissement de ne pas reculer trop loin dans le passé l'époque où les ancêtres de ces diverses populations vivaient pêle-mêle au nord du Caucase, de la mer Noire et du Danube. Le brassage de populations a d'ailleurs continué longtemps encore, dans la steppe d'où les Indo-Européens avaient amené le cheval dans l'Asie antérieure (on sait que l'animal n'y apparaît pas avant l'an 2000). De ce brassage continu, nous relèverons plus tard encore un indice intéressant.

Nous avons vu que les hommes qui, sur les bords de l'Euphrate, adoraient Indra, Varuna, Mitra et les Nasyatas, vers 1350, étaient sans doute un rameau détaché depuis peu de temps d'un tronc commun, et qui avait fusé jusque chez les Mitanniens. Le gros de cette famille indo-européenne avait glissé plus à l'Est : de ce gros sont sortis les Iraniens et les Indiens. Des uns et des autres nous n'avons de documents écrits que beaucoup plus tard, puis-

qu'ils ont reçu l'écriture des Méditerranéens, et ce, peut-être pas avant le VIe siècle av. J.-C. Mais le développement de la civilisation hindoue suppose un passé plusieurs fois séculaire, derrière lequel est encore l'époque de la migration. Au reste, on pense bien que les peuplades ancestrales n'étaient pas nombreuses : on imaginera, dans l'Europe orientale de l'an 1000, des densités comparables à celles de la Sibérie avant la conquête russe, ou de l'Amérique avant les Européens. Il a fallu du temps pour que les descendants multiplient au point d'absorber les populations antérieures de l'Iran et de l'Inde septentrionale. Les Dravidiens, restés fidèles à leurs langues, ont été relégués au Dekkan.

Les Ariens de l'Iran et de l'Inde ont laissé des parents dans les steppes du Nord. Dans toutes les populations enveloppées sous le nom de Sakes et de Scythes, l'élément iranien dominait encore beaucoup plus tard. Les Slaves et les Lithuaniens ne devaient dégager leur individualité qu'après l'ère chrétienne : les derniers, confinés dans leurs forêts, y ont conservé des particularités linguistiques qui rappellent le sanskrit, et sentent l'indo-européen primitif.

Enfin il est encore un rameau indo-européen qui se rattache à ce groupe oriental, le rameau thrace. Il a peuplé les rives occidentales de la mer Noire, puis est passé en Asie-Mineure, où nous le voyons apparaître avec les Phrygiens au XIIe siècle. Les Phrygiens ont été influencés au point de vue linguistique par les gens qu'ils ont trouvés là : Hittites ou Lydiens; leur langue emploie le *k* là où les autres Orientaux emploient le *s* (*kentum*, cent, au lieu de *satem*). A cet égard, ils se distinguent des Thraces, dont l'albanais actuel représente peut-être la langue.

Ceci indique qu'il ne faut pas surfaire la permanence et l'importance de cette particularité, que l'on avait considérée quelque temps comme fondamentale.

Nous savons que les Hittites se distinguaient nettement de tous ces Orientaux. Mais d'autres éléments, restés en arrière, étaient dans le même cas qu'eux. Des Indo-Européens occidentaux ont continué à vivre dans la steppe, et quelques-uns ont poussé à l'Est jusque dans le Turkestan chinois, au milieu des Turco-Tartares : tels ces Tochariens, dont on a retrouvé des écrits datant de plusieurs siècles après notre ère. Leur langue, comme celle des Hittites, se rapproche, non des parlers iraniens, mais des parlers d'Occident.

Dans l'ensemble toutefois, les Indo-Européens les plus proches des Hittites et des Tochariens se trouvent à l'Ouest. Les premiers qui soient entrés dans l'histoire sont les Grecs, que nous avons trouvés sur les bords de la mer Egée au moins à dater de 1500 av. J.-C. Derrière eux venaient les Illyriens qui se sont répandus entre le Danube et l'Adriatique et dans une grande partie de l'Italie (Vénétie, Iapygie). Sur l'antiquité de leurs migrations, nous n'avons pas de renseignements aussi anciens que pour les Grecs : on en fera remonter l'origine plus ou moins haut selon qu'on sera porté à se représenter les migrations indo-européennes plutôt orientées Nord-Sud ou Ouest-Est.

A l'Occident des Illyriens vivait le vieux peuple des Ligures. On tend aujourd'hui à regarder ce nom, qui à l'époque classique était confiné sur les bords de la Méditerranée provençale, comme ayant englobé dans des temps lointains toutes les peuplades d'où devaient sortir les Italo-Celtes et les Germains.

L'onomastique géographique est en effet assez une dans tout l'Occident européen et leur reviendrait. Ce serait la poussée des Illyriens vers les Alpes qui aurait disloqué l'unité ligure, et expliquerait la séparation ultérieure des Italiens (Latins, Ombriens, Osques) et des Celtes. Or, cette séparation est antérieure à l'avènement du fer, qui s'appelle *ferrum* en Italie, *eisara* chez les Celtes. (Cf. Meillet, *Aperçu d'une hist. de la langue latine*, 1928.)

L'apparition de l'âge de fer est nettement saisissable en Orient. Au temps de Ramsès II (XIII[e] siècle) c'est encore un métal précieux. La métallurgie du fer se propage ensuite lentement du Nord au Sud. Il serait étonnant qu'elle fût sensiblement en avance dans les pays barbares de l'Occident. De fait, les archéologues s'accordent à faire commencer l'âge de fer occidental (époque de Hallstadt) aux environs de l'an 1000.

Quant aux Celtes, ils étaient à ce moment de simples riverains du Rhin. Le mot *eisara*, qui désigne pour eux le fer, leur est commun avec les Germains (*eisen*) : ces derniers ne devaient dégager que bien plus tard leur personnalité historique.

Résumons ces quelques observations. Les grandes migrations des Indo-Européens vers les pays civilisés n'étaient pas commencées au troisième millénaire : les rives de la mer Noire sont encore calmes alors. La grande époque des migrations est le deuxième millénaire : 1000 ans ne sont pas trop pour permettre à ces peuplades de faire dominer leur langage des bords de l'Atlantique au fond de l'Asie centrale. Nous verrons d'ailleurs que la période d'instabilité n'était pas terminée pour tous vers l'an 1000 av. J.-C.

On serait curieux de savoir quels autres éléments recélaient les plaines du Nord. La question est sans grand intérêt pour les groupes qui n'ont pas laissé de traces. Elle est plus attachante en ce qui concerne les Finnois et les Turco-Tartares. Pour les Finnois, on tend aujourd'hui à considérer que leur mouvement s'est fait d'Est en Ouest et qu'ils n'apparaissent nettement dans la Russie d'Europe qu'après notre ère. Ils y ont vécu longtemps en contact avec les Indo-Européens. Quant aux Turco-Tartares, on peut affirmer qu'à l'époque où nous nous arrêtons, ils étaient encore bien loin à l'Est, dans l'Asie centrale chinoise. Leur réaction contre les Indo-Européens n'a commencé que dans les derniers siècles avant l'ère. Les Méditerranéens du deuxième millénaire n'ont connu aucun élément se rattachant à ces deux groupes. On serait tenté d'interroger à leur endroit les documents chinois. Mais ceux-ci ne donnent rien de sérieux, surtout en ce qui concerne les peuples barbares, avant le premier millénaire av. J.-C. Quant au document le plus archaïque que l'on atteigne, la langue chinoise, avec sa tendance au monosyllabisme, elle apparaît profondément distincte de toutes les langues turco-tartares.

Il n'était pas superflu de consacrer quelques mots à la migration indo-européenne, parce qu'on semble parfois tenté, aujourd'hui, de sous-estimer l'importance de l'unité linguistique. Elle implique forcément une certaine unité psychique. D'abord, les hommes parlant des langues indo-européennes se montrent, dès l'abord, comme des dominateurs, faits pour commander et protéger, faisant travailler des peuples industrieux et tirant parti de leur travail. Le *tu regere populos...* n'est pas spécial aux Romains.

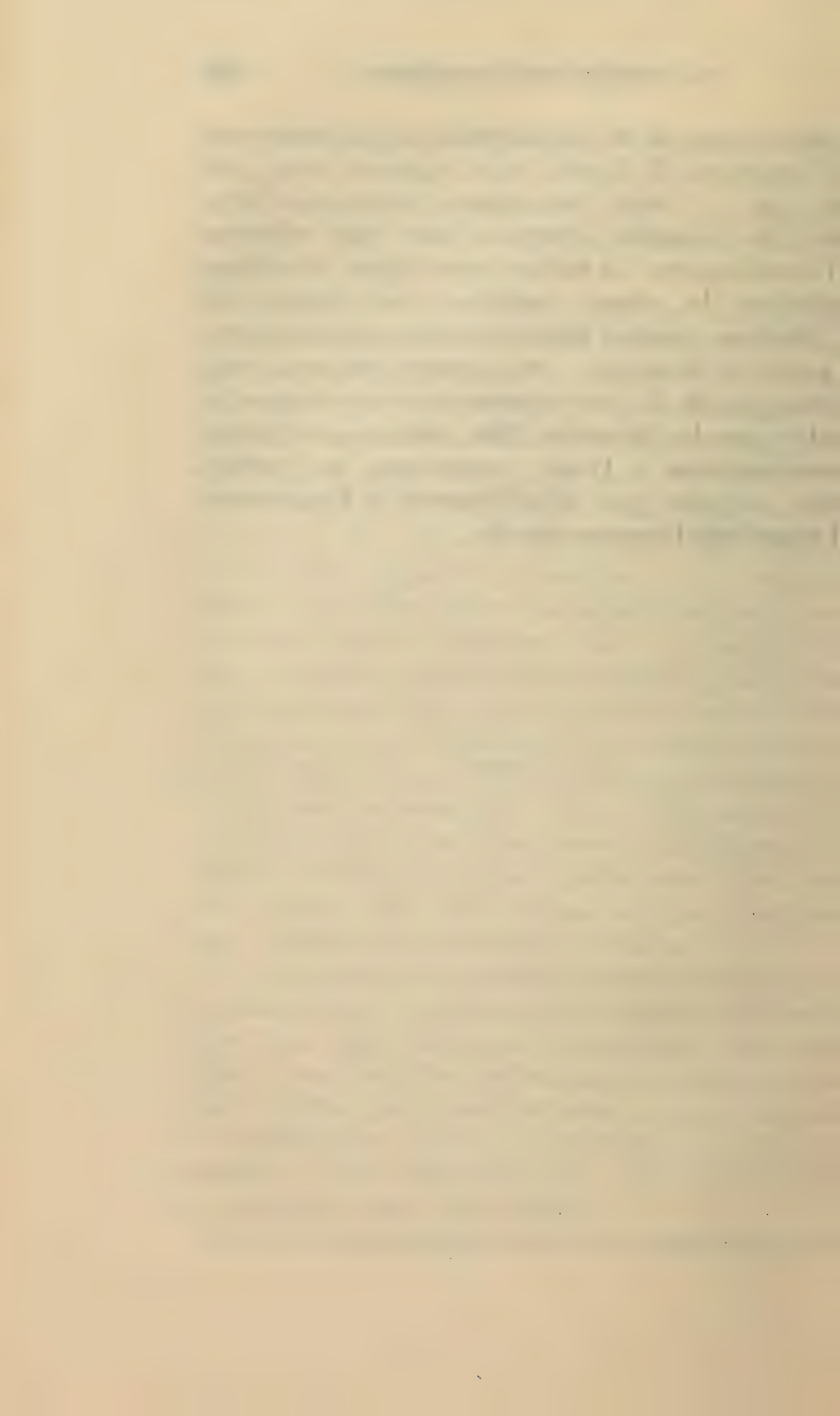
Avec les Sémites et les Turco-Tartares, les Indo-Européens sont une des « races » impériales. En outre, certaines dispositions d'esprit générales, par exemple dans l'ordre religieux, semblent bien les caractériser tous.

Mais combien cette unité passe au second plan devant les grandes différences de civilisation créées par le milieu géographique, et que nous avons prises pour cadres de cette histoire ! Les Indo-Européens entrés en contact avec les Méditerranéens leur ont emprunté nombre d'éléments de civilisation qu'ils ont fait fructifier brillamment, mais dans un sens particulier. Ils ont reçu des Sémites leur religion, et le travail propre des Germains, qui se considéreraient volontiers comme les Indo-Européens types, a consisté, non à s'éloigner, mais à se rapprocher, par la Réforme, des origines sémitiques. Quel abîme entre les Perses, qui ont été éduqués par des Méditerranéens, et les Hindous, leurs cousins germains par la langue ! Les créations propres des derniers, le bouddhisme par exemple, sont aux antipodes de ce qu'ont produit les Indo-Européens de la Méditerranée. Quant aux Indo-Européens égarés dans l'Asie centrale, ils ont vécu, tout comme les Turco-Tartares, dans l'orbite de la civilisation chinoise.

Si ces grands mouvements ethniques des peuples migrateurs, que la linguistique atteste, intéressent l'historien, c'est plutôt par les contacts qu'ils établissent parfois entre civilisations différentes. A cet égard, le rôle des Indo-Européens a plus d'une fois été considérable, mais non pas plus que celui des Sémites ou des Turco-Tartares : il le cède même en ampleur à celui des derniers.

Quant à la suprématie finale des Indo-Européens,

elle ne date que de la thalassocratie, de la découverte de l'Amérique. Et l'unité de la « grande race » ne tient pas à l'unité linguistique reconnue d'hier, mais à la possession commune des trois colonnes de l'européanisme : la culture gréco-latine, la religion chrétienne, la science moderne. Les Persans et les Hindous, quoique Indo-Européens authentiques, et parce qu'étrangers à ces grands courants, sont devenus passifs. Et des événements récents tendent à montrer que les Slaves de l'Est, bien que rattachés momentanément à l'unité européenne, ne participeront peut-être pas définitivement à l'hégémonie qui caractérise l'époque actuelle.



LIVRE II

L'empire assyrien et la colonisation grecque (1150-550)

I

L'Assyrie de Téglathphalasar I (1107) et les Araméens.

Le XIIe siècle av. J.-C. est très certainement, pour le monde méditerranéen, une de ces époques où l'on a l'impression d'un changement de décor historique. La Grande Egypte, l'empire hittite, les Minoens, disparaissent pour toujours. La place est libre pour de nouveaux acteurs. Le peuple qui jouera, dans la période suivante, du XIIe siècle au VIIe siècle, le rôle dominant est le peuple assyrien. Mais il s'en faut qu'il ait joué ce rôle avec continuité. C'était un peuple essentiellement militaire, mais peu nombreux (1 million d'âmes tout au plus), et qui, quand il avait été surmené par ses rois, connaissait de longues périodes de dépression. On est amené à marquer tout de suite trois apogées, trois sommets, trois périodes où l'Assyrie a fait sentir son action à tout le monde civilisé d'alors, mais dont la dernière seule a eu une importance vraiment mondiale : vers 1100 av. J.-C., au IVe siècle, enfin de 745 à 612.

La première période tient dans un seul règne, celui de Téglathphalasar I (avant et après 1107 av. J.-C.[1]). Dès la première année de son règle, ce

1. *Cf.* plus haut, p. 170, 176.

prince belliqueux a fait un vigoureux effort dans la direction classique du Nord-Ouest. Il a terrorisé les Kaskas, les Moushki, franchi l'Euphrate et fait craindre son nom jusqu'aux bords de la mer Noire. Plus tard, il a pénétré dans la Syrie du Nord, atteint Arvad, vu la Méditerranée, reçu l'hommage du prince de Tanis. Tout cela sans préjudices de campagnes à l'Est et au Sud, ces dernières dirigées contre Babylone, et mêlées de revers et de succès. A l'intérieur aussi, ses derniers monuments nous laissent sur une impression de prospérité matérielle et d'activité artistique. On fera dans tout cela la part de la vantardise habituelle aux souverains heureux, mais il est évident que jamais encore, dans le passé, l'Assyrie n'avait tenu une pareille place dans le monde.

Cet éclat a été éphémère. Nous avons la liste des rois assyriens qui ont succédé à Téglathphalasar de 1100 à 900 environ, et même, aujourd'hui, leur place chronologique approximative : ce ne sont guère que des noms. Au milieu du XIe siècle, la monarchie a certainement connu une période de graves perturbations, dont la liste des magistrats éponymes (*limmu*) porte la trace. Puis, vers 1000, une nouvelle dynastie semble avoir rétabli l'ordre. Le règle de Téglathphalasar II a été long (966-934), ce qui est à tout le moins un indice de stabilité. Peut-être, çà et là, quelque poussée victorieuse, vers l'Asie-Mineure, vers la côte phénicienne, vers Babylone, se cache-t-elle sous le laconisme des documents. Çà et là, un monument, dans la capitale Assur, ou ailleurs, a été restauré ou construit. Dans l'ensemble, l'Assyrie s'était repliée sur elle-même. Il est tout à fait certain que, quand le jour se lève de nouveau, au IXe siècle, elle apparaît réduite au territoire de la rive gauche du Tigre

qui entoure immédiatement Assur, Kalach, Ninive et Arbèles.

Ce n'est pas, en tout cas, Babylone qu'il faut rendre responsable de cette éclipse de l'Assyrie. Nous avons également la liste des rois babyloniens pour cette période. Nous constatons qu'après Marduknadinache, l'adversaire parfois heureux de Téglathphalasar I, la monarchie babylonienne, elle aussi, a connu une période de troubles. Puis, vers 1050, la dynastie d'Isin disparaît après 132 ans d'existence. Une dynastie venue du pays de la Mer, c'est-à-dire de la Chaldée méridionale, règne 21 ans et 5 mois, puis une autre, venue de Basu, 20 ans et 3 mois. Vers 1000, Babylone a connu pendant quelques années un roi élamite, et, si c'est la seule fois que l'Elam ait imposé un souverain à la capitale même, nous sommes portés à croire que l'histoire de la monarchie d'Elam, mieux connue, nous révélerait plus d'une invasion en Chaldée durant cette période. Vient ensuite la VIIIe dynastie, la « dynastie H », qui a meilleur aspect : au xe siècle, deux longs règnes, ceux de Nabu-mukin-apli (c. 990-954) et de Samas-mudamiq (c. 941-900), et au ixe celui de Nabu-abal-iddin (885-852). Mais cette stabilité n'implique pas la puissance extérieure. Non seulement les rois de Babylone luttaient péniblement, sur le Tigre, contre les Assyriens et les Elamites, mais encore, au Sud et à l'Ouest, les Araméens les serraient parfois de si près que la procession du jour de l'an (*Akitu*) ne pouvait être célébrée régulièrement. La canalisation, si essentielle à la prospérité de la Chaldée, périclitait. En somme, Babylone ne se maintenait pas alors à la hauteur où l'avait un instant portée Nabuchodonosor I.

Cette langueur des monarchies du Tigre et de

l'Euphrate, il ne faut pas en chercher la cause vers l'Est et le Nord. Sans doute, des changements s'accomplissaient en Médie et en Arménie, dont nous constaterons le résultat au IXe siècle. Mais il n'y a aucun indice qu'ils aient eu alors des répercussions profondes dans la plaine des deux fleuves, et nous sommes, malgré tout, assez bien renseignés sur Assur et Babel pour que l'*argumentum ex silentio* ait un certain poids. Au reste, il suffit parfaitement, pour expliquer le phénomène, de voir ce qui se passait alors du côté de l'Ouest. Là progressait alors un nouveau ban de population venu du désert d'Arabie : les Araméens.

Nous avons vu que, très probablement, les Araméens avaient déjà fourni une dynastie à la Chaldée méridionale vers 1500-1250 av. J.-C. Si ces rois apparaissent dans Bérose comme des « Arabes », c'est qu'il a anachroniquement appliqué à des gens venus du désert l'appellation qui était, de son temps, devenue courante pour eux. En tout cas, à partir de la fin du deuxième millénaire, les tribus araméennes dominent sur les bords du golfe Persique, en attendant que l'une d'elles, les Chaldéens, règne dans Babylone même et change le nom de la vieille terre de Shinéar et d'Akkad. Mais nous sommes encore loin de cette époque. Pour le moment, Babylone et la Chaldée du Nord ne connaissent encore les Araméens que comme des voisins gênants.

D'autres Araméens s'étaient glissés le long de l'Euphrate, sur le Khabour, en Mésopotamie. Déjà les prédécesseurs de Téglathphalasar I avaient eu maille à partir avec eux, et lui-même ne les dompta que momentanément. Vers 1000 ou 900 av. J.-C., l'ancien pays de Mitanni était aux mains de dynastes araméens. Ils trouvaient là des souvenirs de la grande époque

hittite, et leur art, principalement représenté pour nous par les statues de Tell-Halaf, est étroitement apparenté à celui qui fleurissait dans la Syrie du Nord. Au point de vue juridique, ils ont pu subir l'influence babylonienne, mais les affinités les plus visibles sont avec le vieux code d'Assur. Le mariage *sadiqa*, cette forme d'union où la femme reste chez le père et y amène son mari, apparaît chez les Araméens mis en scène dans l'histoire de Laban comme dans la législation assyrienne. Les Araméens ont été à cette époque incommodes aux villes assyriennes, dont ils interceptaient les communications avec l'Occident, mais, une fois soumis par les rois assyriens, ils ne devaient éprouver aucune peine à s'assimiler avec les riverains du Tigre, et à faire corps avec eux. Plus au Nord-Ouest, suivant la loi fatale des infiltrations bédouines, ils se répandaient entre l'Euphrate et l'Oronte. Ils rencontraient là des Etats comme Karkémis, Alep, Hamath, issus de l'empire hittite. Des dynasties aux noms hittites y régnaient toujours, les dieux hittites y étaient adorés. L'art dont on a retrouvé les restes à Karkémis et Sendjirli continue les traditions de l'époque de Boghaz-köi, en y ajoutant des motifs qui feront fortune : le bassin posé sur les lions, imité par Salomon dans le temple de Jérusalem, ou le palais à colonnes (*bit-hilani*), qu'emprunteront les Assyriens. Mais il n'y avait plus là qu'une poussière de principautés, privées désormais de l'appui qu'elles avaient eu jadis par delà le Taurus, puisque des hommes d'autre provenance dominaient maintenant aux bords de l'Halys. Les Araméens se sont mêlés peu à peu à la population de ces Etats et lui ont imprimé leur caractère : au VIIIe siècle,

dans toute cette région, on parle araméen, et l'alphabet a remplacé les cunéiformes et les vieux hiéroglyphes hittites.

A l'Ouest, les Araméens avaient pris le dessus dans la région où avaient dominé, jusque vers 1200, les princes d'Amurru, dans la région de Damas. Les récits juifs antérieurs, en leur fond, à l'époque royale (vers 1100) sont déjà familiers avec l'idée d'Aram s'étendant jusque dans la région de Harran. Ceux qui les narrent sont conscients de la parenté de ces Sémites avec les Sémites plus méridionaux dont ils font partie, et nous montrent Jacob allant chercher femme chez Laban. Ce ne sont encore là que des indications vagues. Elles se précisent quand on arrive à la période royale de l'histoire d'Israël (vers 1000). Le roi David a trouvé les Araméens installés dans la région de Damas. Son principal adversaire fut Hadadézer, roi de l'Aram-Zobah. Il l'attaqua « pendant qu'Hadadézer était allé défendre ses frontières sur l'Euphrate » (contre une agression assyrienne ?). Joab remporta, là comme partout, une victoire éclatante, et toute cette région reconnut l'ascendant du roi juif. Thoï, le roi d'Hamath, un Hittite probablement, fut l'ami de David.

La suprématie juive s'est maintenue sous Salomon (vers 950). Les détails qui nous ont été conservés sur le règne, tirés en dernière analyse des annales de la monarchie, attestent une période de paix et de prospérité pour toute la Syrie. Sans doute Salomon ne gouvernait directement que la Syrie méridionale : le domaine des douze tribus et les territoires adjacents. Mais il faisait venir librement, par les Tyriens et les Giblites, les bois du Liban. Il était en rapports constants avec les Hittites, et, de même

que son père avait eu auprès de lui des officiers hittites, lui eut des femmes hittites dans son harem. Il faisait venir des chevaux de Qouê (la Cilicie) Et c'est seulement à la fin du long règne que l'Araméen Rezon commença à agiter Damas.

La prépondérance juive ne survécut pas à la mort de Salomon (vers 930). Les dix tribus du Nord se séparèrent aussitôt de son fils Roboam et constituèrent, sous Jéroboam, une monarchie plus étendue et plus solide que le petit royaume de Juda. Peu après (vers 925), le Pharaon Sheshonq entrait à Jérusalem, et peut-être a-t-il molesté même le royaume d'Israël. En tout cas, celui de Juda sortit affaibli de ces crises, et eut peine à se défendre contre les attaques d'Israël, qu'irritaient les prétentions des Davidides et de Jérusalem à la primauté religieuse.

Les principaux bénéficiaires de l'écroulement de la monarchie de David et de Salomon ont été les Araméens de Damas. La dynastie de Rezon s'affermit dans cette ville et prétendit imposer son hégémonie aux petits Etats voisins. Elle guerroya avec succès contre les rois d'Israël, et Omri (vers 880) dut donner aux marchands de Damas des privilèges dans sa capitale nouvelle, Samarie. Il est vrai qu'Achab, son fils, prit une revanche sur le roi Benhadad, et obtint la réciprocité pour les marchands israëlites à Damas. Benhadad n'en restait pas moins, quand parut l'Assyrien, le prince le plus puissant de la Syrie.

A ce moment, l'évolution qui, depuis des siècles, transformait l'Araméen en sédentaire était achevée : dans le désert, le nom des Arabes paraît pour la première fois, et désignera désormais les nomades. Les Araméens sont installés, et prétendent contrôler le commerce de caravanes. Ils ne semblent pas recher-

cher spécialement Babylone et ne s'allieront pas à elle contre l'Assyrien. C'est avec la Mésopotamie et l'Assyrie que sont leurs relations les plus suivies et, sans leur intermédiaire, on s'expliquerait mal les connexions entre le vieux code d'Assur et la législation deutéronomique des Juifs. L'araméen commence à s'imposer comme langue internationale sur l'Euphrate comme sur l'Oronte.

Ainsi le royaume d'Israël se maintenait, même en face de Damas. Il avait, après Jéroboam, traversé une série de révolutions de caserne jusqu'au moment où Omri (vers 886) lui avait donné une dynastie mieux assise. Le règne d'Achab (874-853) en a marqué le point culminant. Sous ces deux princes, Israël, tout en luttant au Nord, se rendit redoutable aux Bédouins de l'Est, aux Moabites par exemple, dont le roi Mésa, un peu plus tard, a des mots amers sur ces temps d'humiliation. Omri a fortifié Samarie, Achab en a embelli le palais, où l'on vient de retrouver des fragments des archives financières de la monarchie.

Ces princes ont dû en partie leur force à ce qu'ils ont renoué la tradition de l'alliance phénicienne. Hiram I, le premier des rois tyriens que nous connaissions quelque peu (980-946) avait été l'ami de David, devenu puissant, et de Salomon. Puis, Tyr avait passé, elle aussi, par une série de révolutions de palais, jusqu'au moment où Ithobaal I (vers 896) prit le pouvoir d'une main ferme, et l'exerça 32 ans. Omri demanda et obtint pour Achab (vers 880) la main de sa fille Jézabel, avec laquelle le faste de la cour tyrienne entra dans le palais de Samarie. Les divinités phéniciennes aussi furent importées, et cette innovation, mettant le comble à la désinvol-

ture avec laquelle les rois d'Israël traitaient la religion nationale, déchaîna la colère des milieux puritains. Le prophète Elie se mit à la tête de l'opposition; la crise religieuse ne devait pas tarder à se répercuter sur les événements politiques. Quant aux conséquences lointaines et colossales qu'elle porta, elles ne peuvent être indiquées en passant : nous y reviendrons.

Le royaume de Juda était plus tranquille intérieurement. Il avait la capitale. Il avait la dynastie légitime, l'oint du Seigneur. Il avait le clergé lévitique et traditionaliste. Les rois Asa (vers 912), puis Josaphat (vers 870) trouvèrent grâce devant les esprits les plus orthodoxes. Tout au plus gronda-t-on quand Josaphat, recherchant l'alliance d'Israël, fit épouser par son fils Joram la fille d'Achab et de Jézabel, Athalie (vers 864). Tranquille du côté du Nord, le roi juif put assurer sa domination sur l'Idumée : il étendit même, à l'instar de Salomon, son bras jusqu'à la mer Rouge.

Heureusement, l'Egypte ne renouvela pas l'exploit de Sheshonq. Celui-ci était mort peu de temps après sa campagne, laissant la dynastie bubastite bien assise. Osorkon I (vers 900) hérita de son prestige au dehors. Nous savons qu'il a été considéré comme suzerain à Byblos. Il n'est pas impossible qu'il ait tenté de remettre Juda sous le joug, mais ce fut en tout cas sans succès. Puis, Osorkon II, qui régna longtemps (vers 850), fut d'humeur pacifique. Une jarre marquée de son cartouche a été retrouvée à Samarie, portant témoignage des relations commerciales de l'Egypte avec la Syrie. Bientôt après commença pour la vallée du Nil une période obscure et agitée, au cours de laquelle les

chefs de la soldatesque libyenne finirent par dépecer le pays en principautés rivales. Et cette anarchie militaire ne devait prendre fin qu'au bout d'un siècle, par l'entrée en scène des Ethiopiens.

La période qui va de l'établissement définitif des Peuples de la Mer (XIIe siècle) jusqu'aux invasions assyriennes de IXe siècle a été une période exceptionnellement favorable pour la Syrie. Les inconvénients du morcellement politique, qui, même au temps de David et de Salomon, était grand, ne purent empêcher son essor. En un temps où l'Egypte se repliait décidément sur l'Afrique, où Assur et Babylone étaient dans le marasme, où l'Asie-Mineure et la Grèce venaient de retomber aux mains de populations barbares, la Syrie fut incontestablement le pays le plus riche et le plus civilisé du monde méditerranéen. Quelques vestiges de la splendeur de David et de Salomon ont subsisté jusqu'à nous, enchâssés dans une littérature religieuse qui était destinée à devenir celle de l'humanité occidentale. Mais il y a toutes raisons de croire qu'il y eut alors d'autres centres syriens analogues, avec des cours brillantes, des historiographes, des poètes, des musiciens, qui, du point de vue profane, ne le cédaient pas à ceux d'Israël.

Cette prospérité de la Syrie a été la base de la colonisation phénicienne, par laquelle elle a laissé sa trace impérissable sur tout le pourtour de la Méditerranée. Mais, avant d'examiner en lui-même ce grand fait, il faut dire par quel concours de circonstances l'autonomie et la richesse de la Syrie se sont maintenues encore pendant un siècle.

II

Les rois assyriens du IXe siècle et l'Ourarti (900-745)

Au IXe siècle, la monarchie assyrienne a repris sa place dirigeante dans le monde méditerranéen, avec plus d'extension et de continuité qu'au temps de Téglathphalasar I, mais non sans éclipses encore, avant l'époque vraiment impériale.

Déjà, sous Adadnirari II (c. 911-890), on sent le réveil. Ce roi a vaincu sur le haut-Tigre, battu les Babyloniens. Les restaurations et les constructions aussi se font plus actives, semble-t-il, sous son règne. Mais nous sommes encore dans le vague : la liste continue des *limmu*, cadre précis de l'histoire assyrienne, ne commence pour nous qu'en 893.

Toukoulti-Ninourta II (890-884) a guerroyé en tous sens. Mais celle de ses campagnes que nous connaissons le mieux l'a porté sur le moyen-Euphrate et sur le Khabour : il a même approché, au Nord, du pays des Moushki. Depuis ce règne, les Araméens de Mésopotamie sont considérés comme rattachés à la monarchie, et leurs résistances sont traitées comme des rébellions, réprimées avec une impitoyable férocité.

Assournazirpal (884-860) a passé les premières années de son règne à consolider les résultats acquis.

Ayant heurté en passant des troupes babyloniennes, il a su éviter le conflit direct avec Nabu-abal-iddin. Ses regards étaient fixés dans une autre direction. En 876, il franchit l'Euphrate, et atteignit la Méditerranée, le premier après une longue interruption. Il a reçu l'hommage de Tyr. Le reste de son règne semble avoir été pacifique. Il s'absorbait dans la transformation de Kalach, qui fut sa capitale préférée. Le palais qu'il y a bâti devait être habité pendant un siècle, et les ruines de Nimroud portent encore témoignage de l'essor pris dès ce moment par l'art assyrien.

Salmanasar III (860-824) débuta, lui aussi, par des rondes armées dans les pays déjà parcourus par son prédécesseur. Il tâta, au Nord, le royaume d'Ourarti, dont la puissance était alors à ses débuts. Puis, en 854, il s'engagea dans la vallée de l'Oronte, et prit contact avec Damas.

A la bataille de Karkar, il eut devant lui, nous dit-il, outre les forces du chef de la coalition, Adadidri (Benhadad II) de Damas, soit 1.200 chars, 1.200 chevaux, 20.000 hommes, les forces de Hamath (10.000 hommes), de la Cilicie (500 hommes), d'Arvad (200 hommes), d'Irkana (10.000 hommes), d'Usana (200 hommes), de Siana (10.000 hommes), donc toute la Phénicie du Nord, puis le contingent d'Achab d'Israël (2.000 chars et 10.000 fantassins), 1.000 Ammonites, 1.000 chameaux de l'Arabe Gindibu, enfin 10.000 Egyptiens. Il se vante d'avoir tué 14.000 ou même 20.000 ennemis. De fait, le choc jeta le désarroi parmi les alliés plus ou moins volontaires de Damas. C'est l'an d'après qu'Achab tenta de reprendre Ramoth-Galaad avec l'assistance de Josaphat de Juda. Il périt dans l'entreprise, et ses succes-

seurs ne réussirent pas mieux. Moab se révolta contre Israël, le roi Mésa tint tête aux forces de Samarie, de Jérusalem et de l'Idumée : il nous a narré ses succès dans une précieuse inscription. On voit comment de contre-coup en contre-coup, la bataille de Karkar se répercuta jusqu'aux confins d'Egypte.

Cependant Salmanasar avait été occupé à Babylone. Il revint contre Benhadad en 849, et, en 846, provoqua le plus grand effort qu'eût encore fait l'Assyrie : 120.000 hommes, toute la jeunesse assyrienne et mésopotamienne, passèrent l'Euphrate. Benhadad tint bon, et Hazaël, qui le tua et prit sa place, ne fut pas moins résistant. En 842 pourtant, il fut vaincu dans une action où il perdit 1.171 chars et 600 hommes. Damas assiégée ne put être prise, et Salmanasar dut se contenter de recevoir l'hommage de Jéhu d'Israël, et de dresser ses trophées sur la côte phénicienne. Mais Hazaël resta le premier potentat de la Syrie. L'année qui avait précédé sa défaite, l'opposition religieuse provoquée par Achab et Jésabel avait abouti à une révolution dans les royaumes juifs. Jéhu avait massacré la maison d'Achab et pris le pouvoir à Samarie. A Jérusalem, la fille d'Achab et la veuve de Joram, Athalie, essaya de maintenir le culte de Baal, et fut renversée en 835. Hazaël profita de ces perturbations, dont nous relèverons ailleurs l'importance religieuse. Jéhu, puis Joachaz (815), furent battus, et Joas de Juda n'échappa à la catastrophe qu'au prix des trésors du temple de Jérusalem. On voit que les gens que tuait l'Assyrien se portaient assez bien.

Salmanasar III, dans l'intervalle de ses grandes luttes contre Damas, avait été amené à intervenir à Babylone (852-851). A la mort de Nabu-apla-

iddin, deux prétendants se disputèrent le trône, et Marduk-zakir-sumi ne triompha que par l'appui de l'Assyrie. La mainmise assyrienne sur Babylone était rétablie. Les Araméens du Sud, parmi lesquels commençaient à dominer les Chaldéens, ne l'acceptèrent pas, et Salmanasar rencontra des émigrés babyloniens parmi ses adversaires, sur le moyen-Euphrate comme dans le Zagros. Il est d'autant plus significatif pour le rétrécissement de la vie babylonienne qu'aucune collusion n'ait été signalée avec Damas ou avec l'Ourarti.

Après la défaite d'Hazaël, Salmanasar dirigea ses armées sur une région non moins importante pour l'Assyrie que la Syrie : la région métallifère de l'Asie-Mineure. En 838, il soumit le pays de Tabal, la Cappadoce du Sud, qui, comme le voisin Moushki, était divisé en petites principautés. Un peu plus tard, les Assyriens soumirent Tarse. A ce moment, Salmanasar abandonnait volontiers le commandement des armées au tartan Daian-Assur. C'est ce général qui eut, en particulier, à surveiller les frontières du côté des Ourartiens et des Mèdes.

Le vieux roi célébrait son trentième jubilé, son deuxième *limmu* (828). Son œil se reposait avec satisfaction sur les monuments dont il avait embelli Kalach et les autres villes assyriennes, sur les portes de bronze qui ont été retrouvées à Balawat, sur les obélisques où figuraient les animaux exotiques amenés de l'Iran ou de l'Egypte pour l'amusement des badauds de Ninive. Il ne lui fut pas donné de mourir en paix. Son fils Assurdaninpal souleva contre lui vingt-sept villes d'Assyrie et de Mésopotamie, et une lettre conservée par hasard nous montre que l'élément araméen récemment annexé joua un grand

rôle dans la révolte. Salmanasar III mourut sans en voir la fin (824); ce fut son successeur Samsi-Adad qui la réprima.

Entre les mouvements provoqués par la crise intérieure, ce fut celui de Babylone qui occupa surtout le nouveau roi. Marduk-balatsu-iqbi eut beau mettre sur pied une coalition comprenant jusqu'à l'Elam, il n'en fut pas moins écrasé à Dur-Papsukal près du moyen-Tigre (818). Samsi-Adad rétablit sa suprématie sur Babylone même, non sans résistances acharnées qui se traduisent par le désordre des annales babyloniennes à cette époque. Il ramena de Babylone sa femme préférée Samourramat, qui, lorsqu'il mourut prématurément, exerça quelques années la régence. C'était l'époque où les Assyriens commençaient à prendre contact avec les Mèdes, les Perses, et les autres tribus de l'Iran. Il en est résulté que cette reine a, dans la tradition mède, émergé seule, au milieu de tant de grands conquérants, et a été léguée par eux aux Grecs qui en ont fait Sémiramis.

Adadnirari III, dès qu'il prit effectivement le pouvoir, se tourna vers la Syrie, et il lui fut donné, en 803, de cueillir le fruit des victoires de son grand-père. Damas se soumit, paya vingt talents d'or, 2.300 talents d'argent. Cette fois, le principal des Etats syriens avait été affaibli définitivement. Vers 790, Joas d'Israël prit sur le successeur de Hazaël la revanche des humiliations infligées à sa maison. C'est le même Joas qui devait entrer en vainqueur à Jérusalem; la situation relative des royaumes syriens était renversé.

Adadnirari III attachait un grand prix à sa suzeraineté sur Babylone; il en ramena Nabu, le dieu

intellectuel, qu'il travailla à acclimater en Syrie. Pourtant, il a dû reculer de ce côté; un arrangement conclu avant la fin du règne a réglé entre les deux Etats les vieilles contestations de frontières, et indique que la Chaldée avait recouvré son indépendance. Eriba-Marduk y a régné longtemps (800-760), et représente non sans éclat la dynastie légitime : il descendait de Nabu-apal-iddin, et a transmis ses titres à Mérodach-baladan.

C'est sous Adadnirari III que commença à se faire sentir, au Nord, la pression ourartienne. Salmanasar IV, son successeur, a encore porté ses armes jusque dans la région de Damas (773). Mais ensuite Assurdan III (772-754) prend les allures d'un roi fainéant. Sous Assurnirari (754-745), des révoltes sont signalées dans les principales villes de la monarchie, signe de l'appauvrissement auquel le recul extérieur livrait ces agglomérations disproportionnées aux ressources propres du pays. Nous n'avons sur ces pauvres règnes que les brèves indications de la liste des *Limmu*, mais elles sont éloquentes dans leur laconisme.

Heureusement, nous ne sommes pas réduits au témoignage négatif des annales assyriennes pour constater la puissance du royaume ourartien, qui explique la régression momentanée d'Assur. On a retrouvé partout, dans les montagnes arméniennes, les monuments triomphaux de ses grands rois. L'écriture est l'écriture cunéiforme, signe que la civilisation était venue, là aussi, de Babylone et d'Assur. Mais la langue n'a rien de sémitique; on lui a appliqué les dénominations de « caucasienne » ou de « ja-

phétique » pour indiquer qu'elle n'est pas non plus indo-européenne[1].

Le roi qui régnait vers 860, Arame, bien qu'il apparaisse dans la tradition arménienne comme le premier ancêtre, a été un assez pauvre sire. Et Sardouri, fils de Loutipri, fut également battu par les généraux de Salmanasar III. Ispuinis a lutté avec moins de désavantage contre Samsi-Adad. Mais le grand fondateur de la puissance ourartienne a été Ménuas (vers 800). Il a reculé ses frontières dans toute les directions, sauf au Sud, où Adadnirari III lui tint encore tête. Il a pris Mélid (la Mélitène) et dressé ses trophées sur le haut-Euphrate : à partir de ce moment, la communication politique a été coupée entre l'Assyrie et l'Asie-Mineure. *Pour les gens d'Asie-Mineure, jusqu'à la fin du VIIIe siècle, la puissance prestigieuse a été, non l'Assyrie, qui n'avait fait qu'une apparition dans la seconde moitié du IXe siècle, mais l'Ourarti.* Nous verrons l'intérêt de cette constatation en ce qui concerne Sinope.

Menouas a eu un digne successeur dans son fils Argistis. Nous ne savons au juste jusqu'où s'est étendue sa domination au Nord, du côté du Caucase. Mais, à l'Ouest, il dominait au delà de l'Euphrate sur les roitelets de la région de l'Amanus. A l'Est, il avait pour vassaux les chefs iraniens de la région du lac d'Ourmiah. Il enserrait ainsi de toutes parts la monarchie assyrienne. Et il légua cette hégémonie à Sardouris (vers 750).

Les résidences de ces grands rois ont été sur les bords du lac de Van. On verra qu'elles devaient éprouver des malheurs à la fin du VIIIe siècle. Celle

1. Karst, *Grundsteine einer mitelland. asian. Urgeschichte* 1928.

qui est la plus connue des archéologues modernes, Topra-Kaleh, appartient à la période ultérieure de la monarchie vannique.

La Syrie du Nord a été l'enjeu principal du conflit engagé entre Assur et l'Ourartou. Les rois assyriens n'y ont pas reculé sans luttes. Encore en 773, Salmanasar IV combattait dans la région de Damas. Puis, ce fut le recul, la résistance universelle des princes locaux, appuyés par la grande puissance du Nord. Çà et là, nous relevons la trace des rivalités qui déchirèrent les petits royaumes. A Sindjirli par exemple, dans l'Amanus, on suit l'histoire de la dynastie locale. Le roi Bar-Sur a été assassiné, et Panammu ne devait recouvrer le royaume de ses pères que par l'appui des Assyriens, sous Téglath-phalasar III. De pareils faits ont dû marquer, ailleurs aussi, la lutte entre les partisans de l'Assyrie et ceux des Arméniens. Dans l'ensemble, le recul de la domination assyrienne a dû être pour la région un soulagement. Les rois d'Ourartou ne paraissent pas y avoir levé de tribut régulier.

Il en est de même, *a fortiori*, pour la Syrie méridionale. La première invasion assyrienne n'avait fait que l'effleurer. Les historiens de Tyr n'en parlent pas, les chroniqueurs religieux d'Israël ne font pas allusion au contingent fourni par Achab à Adadidri, ni aux présents envoyés par Jéhu à Salmanasar. L'affaiblissement de Damas (803) fut ressenti comme un événement heureux. L'histoire de ces pays, dans la première moitié du VIIIe siècle, laisse une impression satisfaisante.

A Tyr, le roi Pygmalion a régné longtemps (de 830 à 780 environ). Son nom est attaché à la fondation de Carthage. Et ses successeurs ont été de puissants princes.

En Israël, le bénéficiaire des victoires de Joas fut Jéroboam II (780-740). Il maintint sous son hégémonie les petits peuples voisins. Il embellit Samarie d'un nouveau palais. De l'éclat profane du royaume à cette époque, les invectives des premiers prophètes dont nous ayons les écrits, Amos, Osée, portent témoignage à leur manière.

Chose curieuse, le royaume de Juda semble avoir été alors plus troublé. Joas, bien que porté au trône par la conspiration sacerdotale qui avait renversé Athalie (835), eut des conflits avec le clergé de Jérusalem. Il périt assassiné vers 796, et son fils Amasias, vaincu par Joas d'Israël, mourut aussi de mort violente. Du roi suivant, Azarias, on nous dit qu'il devint lépreux pour avoir usurpé des fonctions sacerdotales, et dut être enfermé. La régence fut exercée par Jotham, fils d'Osias, peut-être son neveu. Il y a là l'indice de conflits religieux qui ont été visiblement palliés par la tradition ultérieure, non sans se traduire dans la chronologie par la perturbation qui décourageait Saint Jérôme. Sous Achaz, qui arriva au trône en 742, la primauté même de Iaveh fut menacée dans Jérusalem, et le prophétisme parut en Juda.

Cependant, ces rois de Juda n'ont pas fait mauvaise figure au dehors. Ils ont dominé l'Idumée, creusé des ports sur la mer Rouge, continué à rechercher les produits d'Ophir.

Ils étaient tranquilles du côté de l'Egypte. On peut penser que la suzeraineté égyptienne était toujours reconnue dans les villes philistines. Mais l'Egypte même, à partir d'Osorkon II (vers 850), fut déchirée. Deux dynasties soi-disant légitimes régnèrent concurremment. Sous elles, les chefs mi-

litaires libyens exercèrent le pouvoir réel et se combattirent entre eux. Et l'Egypte devint, au VIIIe siècle, « le roseau qui se brise et perce la main qui s'y appuie ».

En somme, malgré les maux causés par les expéditions assyriennes du IXe siècle, la Syrie est restée encore, dans cette période, un centre de richesse et de civilisation qui n'avait pas alors de rival dans le monde méditerranéen. Cette longue prospérité explique deux faits très importants, et très différents, l'un d'ordre profane, l'autre d'ordre religieux : la colonisation phénicienne, le prophétisme juif. Le premier seul est de portée immédiate, et se répercute sur toutes les rives de la Méditerranée. Le second n'a développé ses conséquences que bien plus tard.

III

Les Phéniciens. - Commerce et Colonisation (1150-750)

La période qui va du XIIe au VIIIe siècle est la grande époque de la Phénicie. Sans doute, les habitants de la côte syrienne s'étaient aperçus, longtemps auparavant, qu'ils habitaient au bord de la mer. Dès le troisième millénaire, le cabotage se pratiquait entre l'Egypte et Byblos. Mais, à l'époque de Tell-el-Amarna (vers 1400), il est manifeste que les ports phéniciens font tous assez piètre figure; les plus importants mettent en mer quelques vaisseaux de guerre, qui comprennent une cinquantaine de rameurs. La concurrence des Crétois de Minos et des autres Egéens pesait visiblement sur eux. Après que les bouleversements ethniques de la seconde moitié du deuxième millénaire eurent porté un coup fatal aux thalassocrates de l'Archipel, les villes phéniciennes prirent leur essor; elles allaient garder pendant plusieurs siècles leur primauté sur la Méditerranée.

La seule sur laquelle nous soyons assez bien renseignés est Tyr. Bien que le temple de Melqarth y eût été bâti, disait-on, vers l'an 2750 av. J.-C., l'ère de l'hégémonie tyrienne est vraiment le XIIe siècle. La décadence de Sidon, sous les coups des écumeurs

de mer philistins, laissa sa voisine sans rivale. La série des rois tyriens nous a été conservée du xe au viiie siècle. Elle n'est bien établie qu'à quelques années près. Josèphe, qui l'a conservée, a pris comme points de repère la construction du temple de Jérusalem, qui n'était certainement pas marquée dans les annales tyriennes, et la fondation de Carthage, dont la mention authentique est beaucoup plus probable. Il a écorché des noms propres, et ses copistes ont altéré des chiffres. Malgré tout, son extrait de la chronique tyrienne atteste des annales bien tenues, et nous donne confiance dans les dates précises conservées par ailleurs pour des faits importants de l'histoire de Tyr.

Le roi Hiram Ier a vécu, nous dit-on, cinquante-trois ans, et en a régné trente-quatre, vers 980-946, à quelques années près. Il a été l'ami de David, a aidé Salomon à construire le temple, et a survécu à la vingtième année du roi juif. Son petit-fils, après un court règne, a été tué par les quatre fils de sa nourrice, dont l'aîné usurpa le trône. Puis, après deux ou trois règnes encore très courts, Ithobaal a vécu soixante-huit ans et en a régné trente-deux, de 896 à 864 environ. C'est lui qui a marié, vers 880, sa fille Jézabel au fils d'Omri, Achab, et a été ainsi le grand-père d'Athalie (865-835). Sous le nom bizarre de Matgénor (ainsi l'écrit Josèphe) se cache le petit-fils d'Ithobaal, qui a envoyé des présents à Salmanasar III en 854 et 842 : le scribe assyrien ne nous donne malheureusement pas le nom sémitique. Puis vient Pygmalion, qui a vécu cinquante-six ans et en a régné quarante-sept (830-783 environ), et en la septième année de qui fut fondée Carthage. Ici s'arrête l'extrait de Josèphe; vers l'an 740 ré-

gnait sur Tyr le roi Hiram II, mentionné dans les annales assyriennes, qui nous apprennent aussi que, vers 732, il était remplacé par Mutton.

Sidon ne le cédait peut-être pas à Tyr en activité commerciale, mais elle a vécu alors sous le protectorat de la grande cité politique et militaire. La seule des villes phéniciennes qui fût comparable à la capitale de Hiram, d'Ithobaal et de Pygmalion était Arvad, bâtie sur une île comme Tyr, et qui était en mesure de soudoyer des milliers d'hommes en 854, quand elle soutint le roi de Damas contre les Assyriens.

Toutes, Tyr, Sidon, Byblos, comme Arvad, étaient réduites, sur le continent, à une étroite banlieue. Leur importance venait du transit entre l'intérieur de l'Asie et la Méditerranée.

Elles avaient immédiatement derrière elles le riche pays syrien. Samarie a été une belle résidence au temps d'Achab et de Jéroboam II. Israël envoyait à Tyr son blé, son huile, sa poterie, sa laine. Celle-ci lui revenait teinte en pourpre, et les échanges développaient ce luxe qui a soulevé la colère des prophètes. La Syrie du Nord était, elle aussi, capable d'alimenter largement le commerce phénicien de produits agricoles ou industriels. Les chiffres donnés par les rois assyriens du IXe siècle ne laissent pas de doute à cet égard. Sans doute, les indemnités de guerre demandées en cas de résistance et de conquête violente sont écrasantes, sans proportion avec les ressources normales : Damas, en 803, aurait versé 2300 talents d'argent (le talent = 30 kilos) ! Mais les tributs annuels imposés après la soumission volontaire sont beaucoup plus modérés : la proportion avec les indemnités est de 1 à 100 environ. Ils donnent une idée beaucoup plus juste, et encore très avanta-

geuse, de la prospérité syrienne. Ils annoncent aussi le moment où cette prospérité va être drainée vers les capitales assyriennes. Mais l'exploitation continue, et finalement exhaustive, ne commencera qu'à partir de 745 : on a vu plus haut pourquoi.

La Syrie n'avait pas seulement à offrir ses ressources propres, mais encore celles que lui apportaient les caravanes venues de pays plus lointains à Damas, à Hamath et à Karkémish. Le chameau était alors un animal familier, ou plus exactement le dromadaire : le chameau à deux bosses apparaît comme curiosité sur l'obélisque de Salmanasar, amené du Gilzan, c'est-à-dire de l'Est.

Les caravanes venues des oasis arabes avaient le monopole d'un produit apprécié, l'encens. Celles qui venaient de la Haute-Asie auraient pu véhiculer des objets plus intéressants pour l'histoire de la civilisation. Mais, vers l'an 1000, elles étaient handicapées par le nomadisme, encore virulent, des Araméens. Quand le pays mésopotamien eut été « pacifié », au IXe siècle, par les rois assyriens, les capitales du Tigre : Assur, Kalach, Ninive, deviennent le foyer d'appel et le centre de rayonnement principal des marchands. Le palais de Kalach (Nimroud) a été la première des résidences royales au IXe et au VIIIe siècles, et ses ruines donnent plus d'une indication sur la nature des échanges. L'éléphant avait disparu de la steppe mésopotamienne, et celui qui paraît sur l'obélisque de Salmanasar est un cadeau rare envoyé d'Egypte. Mais l'ivoire d'Afrique venait couramment, par la Syrie, aux ateliers où les ouvriers assyriens le mettaient en œuvre. Au VIIIe siècle, les rois d'Ourartou ont certainement participé, comme leurs voisins d'Assyrie, au com-

merce syrien; malheureusement, nous n'avons de leur splendeur qu'un vestige monumental, le palais de Toprakaleh, et il est d'une époque où les apports de Syrie pouvaient être déjà concurrencés par ceux qui venaient de Sinope et de l'Euxin (vers 600).

Quant à Babylone, elle gardait encore son prestige lointain de mère de la civilisation. Mais la longue domination des Cosséens, dont le souvenir planait encore sur elle au XIe siècle, y avait laissé de fâcheuses traces : l'art, au XIe siècle, y apparaît plus barbare que dans les pays hittites. C'est seulement vers 800 qu'on y constate une amélioration du goût, qui atteste une reprise de l'activité industrielle. Malgré tout, on avait perdu l'habitude à Damas, à Samarie, à Tyr, de fixer ses regards sur la cité d'où étaient venus, mille ans auparavant, les premiers éléments de la civilisation. Et le marasme de la Chaldée n'a pas pu ne pas se communiquer à l'antique monarchie d'Elam. Quant à l'Iran, les premiers rapports assyriens, à la fin du IXe siècle, montrent que le nomadisme y dominait encore...

Il est inutile de dire que les Phéniciens avaient gardé le contact avec l'Egypte. Le fait est attesté pour Byblos vers 900, et se déduit pour Tyr sans qu'il soit besoin d'autres preuves. Des bords du Nil venaient l'ivoire, et le papyrus. De là aussi venaient des produits prestigieux de la vieille civilisation égyptienne, ces scarabées que les Asiatiques savaient depuis longtemps imiter. Même à Gézer, en terre presque égyptienne, les scarabées sont de fabrication locale. *A fortiori*, la verroterie que les Phéniciens ont répandue sur toutes les rives de la Méditerranée, avec ses pseudo-hiéroglyphes et ses

cartouches généralement frelatés, doit leur être en grande partie attribuée. Ils ont appris cette industrie aux Grecs, car les scarabées qu'on trouve plus tard dans les tombeaux étrusques trahissent parfois une provenance grecque. C'étaient souvent des noms d'anciens Pharaons qu'on exploitait pour ces amulettes. Car l'Egypte des Bubastites, et encore plus celle de l'anarchie militaire, offrait un spectacle peu encourageant. Si elle maintenait le contact avec l'Ethiopie, elle avait perdu la tradition des courses maritimes, et ne connaissait plus le pays de Pount.

Aussi bien les Phéniciens avaient depuis longtemps cherché des compensations du côté des rois de Juda. Un passage des annales royales de Salomon, égaré dans l'historiographie religieuse, nous montre ce roi demandant à Hiram un des vaisseaux de haut bord réservés aux courses lointaines, pour le lancer sur la mer Rouge. Ces navigations phénico-juives ont certainement poussé jusqu'à Aden. Peut-être rencontrait-on là des marchands venus de l'Inde, les mains pleines de produits étranges. En tout cas, depuis ce récit, le nom d'Ophir a flotté sur toutes les côtes de l'Océan Indien. Plus tard, Josaphat est signalé comme ayant renouvelé l'entreprise, mais l'insuccès qui la fit avorter parut au pieux roi un avertissement de Dieu. Les rois juifs étaient encore maîtres de l'Idumée et avaient jour sur la mer Rouge au VIIIe siècle : mais, s'il y eut d'autres courses du même genre, les historiens sacrés ont dédaigné d'en parler. Le fait de l'expansion de l'alphabet jusque chez les Sabéens du Sud de l'Arabie, et jusque dans l'Inde, semblerait pourtant indiquer que les voyages d'Ophir n'ont pas été absolument exceptionnels.

Sur la Méditerranée, les Phéniciens n'avaient

besoin d'aucun intermédiaire. Là fut le vrai domaine de leur flotte de commerce, appuyée par une flotte de guerre qui, au plus tard à la fin du VIII[e] siècle, compte des navires à deux et peut-être à trois rangs de rames. Ils étaient établis en nombre à Cypre, en particulier dans la ville de Kition qui, pour les prophètes juifs, représente l'île du cuivre. Les produits les plus caractéristiques de l'art phénicien, coupes, meubles, etc., viennent des colonies cypriotes. Pourtant, les Phéniciens devaient partager l'île avec les Achéens qui avaient fondé, à Salamine comme dans les villes de la côte septentrionale, de petites monarchies. Ils surent reconnaître la parenté linguistique de ces gens avec ceux qu'ils apprirent à connaître aux foires de Délos ou de Mycale, et le nom des *Javones*, qui résonna pour la première fois à leurs oreilles dans ces assemblées, sémitisé en *Javanim*, fut étendu par eux à tous les Grecs[1].

Les marchands phéniciens de l'Archipel sont des personnages familiers aux poètes homériques. Ils venaient avant tout chercher là la pourpre; à l'occasion, ils enlevaient quelques esclaves. Aujourd'hui que l'évolution de l'alphabet est nettement jalonnée pour nous du XI[e] au VII[e] siècle, nous pouvons discerner que c'est vers 900 av. J.-C. que les riverains de la mer Egée l'ont emprunté aux Sémites. Ils leur ont fait, nous le verrons, d'autres emprunts. Mais ils n'avaient pas besoin de leurs leçons pour courir les mers; rien ne prouve que les Phéniciens aient précédé Cariens et Ioniens dans la mer Noire ou dans la mer Ionienne.

Les marins d'Arvad, de Sidon ou de Tyr avaient

1. Cf. Kretschmer, dans *Kleinas. Forsch.*, I, 1, p. 5.

trouvé un champ d'exploitation bien plus tentant que la Grèce dans l'extrême Occident, au pays de Tarsis, la Tartessos des Grecs, l'Andalousie. On nous dit que la colonie tyrienne de Gadès (Cadix) y fut fondée la même année qu'Utique, 287 ans avant Carthage : ceci nous reporte vers 1100 av. J.-C. Cette tradition a été suspectée; pourtant, les annales tyriennes mentionnaient certainement des faits de ce genre, et nous avons constaté qu'elles étaient bien tenues. En tout cas, nous avons sur Tarsis des témoignages plus proches des événements. Le passage des livres juifs qui nous parle de « vaisseaux de Tarsis » au temps de Salomon (vers 950) est précisément de ceux qui, par leur caractère profane comme par leur sécheresse, se détachent le plus nettement du contexte édifiant, et trahissent leur source annalistique. Il en est de même du passage relatif à Josaphat (vers 860). Au VIIIe et au VIIe siècles, le nom de Tarsis est absolument familier aux prophètes juifs comme aux Assyriens.

Les Tartessiens se distinguaient des autres populations berbères, ibères ou ligures par une civilisation relativement développée. Ils n'avaient pas attendu les Phéniciens pour naviguer hardiment sur les côtes de la Méditerranée occidentale comme sur celles de l'Océan. Ils allaient jusqu'en Cornouailles, peut-être plus loin. Par eux, les Phéniciens ont appris à connaître le nom ligure de l'étain (*kassiteros*). Quant à l'ambre, s'il apparaît dans l'Odyssée comme un produit phénicien, en tout cas les marins phéniciens n'en ont pas connu le nom indigène : le mot *electron* est de fabrication grecque.

Mais Tarsis même recélait un produit qui, pour les Phéniciens, a été l'attrait principal de ces courses

lointaines : l'argent. Sans doute, il faut remettre au point les légendes qui ont couru en Orient sur la richesse des navigateurs de Tarsis, sur les ancres d'argent de leurs vaisseaux, etc. Le premier navire grec qui est venu aborder dans ces parages en a rapporté la cargaison, jugée fabuleuse, de soixante talents d'argent (1800 kilos). A ce compte, il aurait fallu bien des vaisseaux de Tarsis pour rapporter en Orient, en un siècle, quelques milliers de tonnes. Pourtant, il n'est pas possible de séparer les navigations phéniciennes du phénomène bien constaté de la baisse de valeur du métal. Encore au second millénaire, tous les témoignages convergent pour attester son haut prix par rapport à l'or comme au cuivre. Or, vers 803, nous voyons Damas payer une rançon de 2300 talents d'argent. Et, au VIIIe et au VIIe siècles, le rapport 10/1, pour l'or et l'argent, semble normal dans les documents assyriens.

Naturellement, les Phéniciens avaient couru les côtes d'Afrique avant d'atteindre l'Espagne. Mais il serait absurde de concevoir leurs colonies africaines comme nécessairement antérieures à la découverte de Tarsis : toute l'histoire de la colonisation portugaise ou de la colonisation hollandaise se dresse contre ce raisonnement. Au reste, la doyenne des villes phéniciennes d'Afrique, Utique, passait, nous l'avons vu, pour contemporaine de Gadès. Mais la ville qui était destinée à éclipser tous ces établissements, Carthage, est beaucoup plus jeune. La tradition est presque unanime pour fixer vers 820 av. J.-C. l'établissement en Afrique d'Elisha, la princesse tyrienne qui, rendue veuve par un crime du roi Pygmalion, alla chercher au loin une nouvelle patrie; il n'a été permis qu'aux poètes de faire

d'Elisha, devenue Didon, une contemporaine de la guerre de Troie. L'histoire d'Elisha n'a pas été isolée, et plus d'une fois les malheurs de la métropole ont procuré des renforts aux colonies d'Occident. L'essor de Carthage ne proviendra que des coups répétés frappés par les Sargonides sur les ports de la Phénicie.

Malte et les villes phéniciennes de Sicile sont-elles antérieures à Carthage ? Les Grecs en tout cas savaient que les Phéniciens les avaient précédés dans la grande île. Mais, chose curieuse, l'Italie ne paraît pas avoir attiré les marchands sémites. L'alphabet, qu'ils ont apporté aux peuples ibériques, n'est pas, chez les Etrusques, venu directement par eux. On a aujourd'hui un alphabet étrusque remontant jusqu'au VIIIe siècle, et son origine grecque est évidente : le fait est très significatif.

Voilà dans quelle mesure et avec quelles réserves on peut parler de la Méditerranée phénicienne du XIIe au VIIIe siècle. A côté de cette brève esquisse géographique, on voudrait pouvoir démonter le mécanisme de ce commerce. Mais ici nos documents nous laissent singulièrement pauvres. Quand les prophètes nous parlent de « ces marchands qui sont des princes, de ces commerçants qui sont parmi les grands de la terre », on entrevoit que toute l'aristocratie phénicienne, rois en tête, commanditait ces entreprises conduites par de hardis capitaines au long cours. Un pareil régime, pour compenser par des gains suffisants les risques énormes, suppose un droit des obligations très strict, et appliqué par des juges (*schofetim*, suffètes) qui soient les commanditaires ou leurs pairs. Un droit des obligations très strict, nous le trouvons 2000 ans av. J.-C., dans

la législation hammourabienne. Mais, aussi bien dans les coutumes amorrhéennes transmises aux Hébreux (Code de l'Alliance) que dans les codes hittite et assyrien, il semble bien que cette partie du droit hammourabien ait périclité. En était-il parvenu quelque chose en Phénicie ? Ou les Phéniciens l'ont-ils recréé à leur usage ? Ils connaissaient certainement le prêt sur gage : les « arrhes » sont venues des Sémites aux Grecs, avec leur nom. Dans les rapports avec continentaux, les Phéniciens pratiquaient l'hypothèque : l'histoire des villes de Galilée, qui est précisément une des parties les plus authentiques des annales de Salomon, le prouve pour le roi Hiram, et ce qui se passait entre rois devait se passer aussi entre particuliers. De fait, dans les milieux israélites en rapports avec Tyr, on connaissait le prêt sur gage, l'hypothèque, l'esclavage pour dettes, et ces duretés du capitalisme naissant, qui étaient déjà antipathiques à la masse patriarcale et agrarienne de la population, heurtaient encore bien davantage les éléments semi-nomades d'où sortit le prophétisme.

Une autre condition *sine quà non* d'un commerce aussi développé était un système stable de mesures. Les Phéniciens ont fait prévaloir l'argent comme étalon de la valeur, mais ils ne l'ont pas monnayé : leur commerce maritime avec des populations barbares reposait d'abord sur le troc et la nécessité du fret. En revanche, ils ont porté partout leur système métrologique, qui est peut-être l'indice le plus frappant de l'extension de leur trafic. Les Chaldéens avaient, à la base de leur système, la *mine* et le *sicle*, la première valant soixante fois le second : 505 gr. et 8 gr. 3. Ce régime avait pénétré partout, dans

l'Asie antérieure, au milieu du second millénaire. Mais les Egyptiens, qui devinrent alors les maîtres de la Syrie, ne connaissaient que le *deben* et la *kite*, le premier valant dix fois la seconde (91 gr. et 9 gr. 1). Ils paraissent d'ailleurs avoir souvent employé la somme de 4 ou 40 *debens* : peut-être le fait est-il en rapport avec la valeur relative de l'or éthiopien et des autres métaux à cette date ? Quoi qu'il en soit, un compromis se fit en Syrie : les Phéniciens ont introduit la mine de 363 gr., valant 40 debens. C'est la mine qui, doublée, a donné la mine de Karkémish : elle est d'un emploi courant dans les contrats assyriens à partir de 747 au moins. C'est encore la mine qui, importée avec l'argent chez les Grecs d'Europe, a donné, divisée par soixante, le statère phidonien ou éginétique (6 gr. 1). Les Ioniens, par contre, sont restés fidèles aux vieilles normes mycéniennes, et, s'il ont adopté le nom de la mine, elle a été pour eux de 425 gr. Enfin, la mine phénicienne se retrouve naturellement à Carthage. Les premiers colons grecs de Sicile et d'Italie, les Chalcidiens, ont trouvé l'étalon phénicien connu sur les côtes de Campanie.

On voudrait ajouter à ces apports matériels quelques apports phéniciens d'ordre plus relevé. Le peuple qui a inventé et propagé l'alphabet ne l'a-t-il vraiment employé que pour rédiger des contrats, des papiers d'affaires, au mieux des périples et des chroniques ? Ses Baals et ses Astartés se sont-ils passé d'hymnes ? Son Adonis, si semblable au Chaldéen Tammouz, a-t-il été privé de complaintes et de mythes ? Melqarth, l'Hercule tyrien, n'a-t-il suscité aucun cycle de légendes ? Il est certain que de vieux mythes sumériens avaient pénétré en Syrie

avec l'écriture cunéiforme, et y traînaient encore dans la mémoire des scribes à l'époque de Tell-el-Amarna. Mais, au temps ou nous sommes, Babylone depuis longtemps sommeillait, et les Phéniciens ne s'en occupaient guère. Les Grecs homériques, auxquels ils ont narré tant d'histoires ayant l'Egypte pour objet ou pour source, n'ont pas soupçonné la grande ville : à l'époque de la fondation de Carthage, l'influence égyptienne dominait incontestablement en Phénicie. Mais les Phéniciens, de tant de civilisations étrangères avec lesquelles ils ont été en contact, n'ont tiré ni un art comme celui que les Assyriens du IXe ou VIIe siècle ont fait sortir d'éléments chaldéens et hittites, ni une littérature comme celle qui traduit magnifiquement la fermentation religieuse de leurs voisins d'Israël.

IV

La Grèce homérique.

Les bouleversements ethniques qui avaient atteint leur paroxysme au XIIe siècle, et qui avaient répandu des populations de langue grecque jusqu'à Cypre et sur toutes les côtes occidentales de l'Asie-Mineure, avaient entraîné, dans le domaine égéen, une forte régression de la civilisation matérielle. Les monarchies ordonnées, les systèmes d'écriture, la richesse mobilière, les œuvres d'art, avaient disparu. Nous mesurons surtout le recul en examinant la seule catégorie d'objets qui soit représentée en masses assez grandes pour permettre à l'archéologie une vue à peu près continue de l'évolution : la céramique. Partout, dans les tombes, aux couches qui renferment les poteries de l'époque minoenne-mycénienne, succèdent les couches épaisses qui renferment la poterie géométrique, aux dessins enfantins; elle est représentée principalement par les vases du Dipylon d'Athènes, mais c'est le hasard seul des fouilles qui fait l'importance de cet échantillon typique du « moyen-âge grec ».

Cependant, la régression n'a pas été la même dans toutes les régions. Elle a été plus marquée dans les contrées méridionales, submergées par les Doriens : Argos, Sparte, Crète, Rhodes. Plus au Nord, chez les

hommes qui, d'Attique, de Béotie, d'Eubée, sont allés coloniser les côtes d'Ionie et d'Eolide, la rupture avec le passé mycénien a été moins violente : on constate des survivances, par exemple dans la métrologie. C'est une première explication de l'avance qu'allaient bientôt prendre les gens qui se groupaient autour des sanctuaires de Délos et du Mycale sous le nom d'Ioniens. Une seconde explication peut être fournie par les avantages naturels des pays où ils s'établirent; une troisième, plus hypothétique, par le contact avec des populations asianiques où subsistaient encore des vestiges de la grande époque hittite.

Quoi qu'il en soit, cette avance de l'Ionie se manifeste, d'emblée, par la naissance, aux confins des pays proprement ioniens et de l'Eolide, vers la région de Smyrne, d'une poésie épique qui a fait du dialecte ionien, mêlé d'éolismes, la première langue littéraire de la Grèce. De toutes les œuvres qu'elle a produites, deux ont traversé les siècles : l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

L'*Iliade*, telle qu'elle se présente à nous, est une épopée en 24 chants, de plus de 500 vers hexamètres chacun en moyenne, dont on peut dresser à peu près ainsi la table des matières :

I (Α)	Querelle d'Achille et d'Agamemnon
II (Β)	Revue des Grecs et des Troyens
III (Γ)	Hélène sur les murs de Troie. Pâris et Ménélas.
V (Δ)	Exploits d'Agamemnon
V (Ε)	Exploits de Diomède
VI (Ζ)	Hector et Andromaque
VII (Η)	Hector et Ajax

VIII	(Θ)	Combat interrompu
IX	(I)	Ambassade d'Agammemnon à Achille. Prières.
X	(K)	Dolonie.
XI	(Λ)	La défaite des Grecs. Agamemnon.
XII	(M)	Combat près du mur
XIII	(N)	Combat près des vaisseaux
XIV	(Ξ)	Zeus et Héra
XV	(O)	Nouveau combat près des vaisseaux
XVI	(Π)	Patrocle, envoyé par Achille, tué par Hector.
XVII	(P)	Combat pour le corps de Patrocle. Ménélas.
XVIII	(Σ)	Le bouclier d'Achille
XIX	(T)	Réconciliation d'Achille et d'Agamemnon
XX	(Υ)	Combats de dieux.
XXI	(Φ)	Combat près du fleuve.
XXII	(X)	Hector tué par Achille.
XXIII	(Ψ)	Funérailles de Patrocle.
XXIV	(Ω)	La rançon du corps d'Hector.

Les Grecs du VI[e] siècle ont déjà connu l'*Iliade* à peu près dans cet état, à quelques douzaines de vers près. Ils la considéraient comme un poème unique sorti tout armé du cerveau d'un poète appelé Homère.

Quand la réflexion critique a commencé à s'exercer sur ce poème, à partir du XVII[e] siècle, d'abord chez les Français, plus tard chez les Allemands, on a relevé dans l'*Iliade* les traces d'un processus littéraire long et compliqué. Alors a commencé un travail de dissection à outrance, qui a provoqué, dans le dernier quart de siècle, une forte réaction « unitaire ». Aujourd'hui, certains philologues, surtout parmi les

Anglo-Saxons, ne semblent pas très éloignés de revenir à la conception grecque. Je vais essayer de résumer les résultats de la critique moderne qui semblent plus généralement admis.

S'il est un poète qui doive être considéré comme le créateur de l'*Iliade*, c'est celui qui a eu l'idée de choisir, parmi les innombrables inventions auxquelles pouvait donner lieu l'événement fameux de la chute de Troie, la colère d'Achille. Achille, un des plus populaires parmi les héros grecs, blessé par le plus puissant des rois, Agamemnon, se retire sous sa tente (chant I). Il en résulte que les Grecs sont battus, rejetés sur leurs vaisseaux (chant XI). Achille se laisse émouvoir et envoie à leurs secours son ami Patrocle, qui est tué par le protagoniste des Troyens Hector (chant XVI). Alors Achille, assoiffé de vengeance, retourne au combat et tue Hector (chant XXII). Ces quatre chants sont les colonnes de l'*Iliade*. Ils attestent l'idée fondamentale, et dramatique, d'où est né le poème. Ce qui ne veut pas dire qu'ils nous soient parvenus tels qu'ils ont été conçus au début. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'ils n'aient pas été grossis, dès l'origine, d'autre épisodes. Mais qui renonce à les voir associés dès le départ renonce à admettre que jamais un poète ait fait une Iliade.

Or, sur ce point, la théorie unitaire semble avoir triomphé aujourd'hui.

On peut même supputer ce que pouvait représenter, comme ampleur, le poème réduit à ses éléments essentiels. Ce serait un total de 1500 ou 2000 vers, un peu plus si, comme d'aucuns le croient, le poème primitif ajoutait à la donnée fondamentale la mort d'Achille. C'est à peu près ce qu'il faut pour occuper une soirée de six heures, une séance comme celle que

l'*Odyssée* nous représente chez Alkinoos, l'équivalent d'une de nos représentations dramatiques ou musicales. Avec un peu d'imagination, on évoquera le créateur de l'*Iliade* ravissant ses pairs, au retour d'une expédition ou même d'une chasse, dans les campagnes de la région de Smyrne. Je dis : « ses pairs », car rien n'oblige à croire que cet homme honoré des faveurs de la Muse ait été un professionnel : Achille nous est représenté comme occupant ses loisirs à chanter les κλεῖα ἀνδρῶν.

Mais le thème, une fois lancé et accueilli avec une faveur exceptionnelle, a pu s'amplifier, et s'est amplifié, de diverses façons.

D'abord, par ce que j'appellerai des allongements organiques, tenant à la trame même du récit. On pouvait accentuer l'effet dramatique en retardant les principales crises, en intercalant des épisodes entre la colère d'Achille et la défaite des Grecs, entre la défaite des Grecs et la Patroclie, entre la Patroclie et la mort d'Hector, etc. On n'y a pas manqué, et le poème développé ainsi s'est prêté à intéresser des auditoires rassemblés pour des panégyries, pendant deux, trois, quatre jours.

Ensuite, on pouvait intercaler ce que M. V. Bérard appelle des « morceaux de bravoure », pièces qui peuvent se détacher aux ciseaux sans que la donnée fondamentale en souffre : ambassade d'Agamemnon à Achille, funérailles de Patrocle, etc. Naturellement, de pareilles insertions, une fois consacrées, entraînaient des remaniements, des « points de suture » parfois assez importants.

Enfin le poème s'est accru d'éléments venus d'ailleurs. C'est ainsi que, du chant II au chant VII,

se déroulent une série de scènes qui n'ont rien à voir avec la colère d'Achille. C'est une sorte de « guerre en dentelles » où Achéens et Troyens s'affrontent sans hâte. Elle nous familiarise avec nombre de héros grecs dont les prétentions généalogiques des grandes familles de la région ionienne, si nous les connaissions mieux, nous expliqueraient sans doute l'intervention. Il en va de même de la Dolonie (chant X). Au reste, si le raccord avec l'*Iliade* est tardif, il est parfaitement possible que tel de ces autres chants sur la guerre de Troie soit, en lui-même, aussi ancien que le poème de la colère d'Achille.

Dans ces grossissements qui ont fait l'*Iliade* actuelle, nous saisissons l'œuvre de générations de professionnels, sur lesquels nous nous réservons de revenir quand nous aurons parlé de l'*Odyssée.*

De quand peut-on dater les phases importantes de ce travail poétique ?

On peut d'abord fixer un *terminus ante quem.* Il suffit de lire l'*Iliade* pour voir qu'elle est destinée à un public qu'intéressent inlassablement les récits de combats, et de combats singuliers entre personnages puissamment armés et passionnés pour ces tournois. C'est un public d'aristocrates, fiers de leurs aïeux, fiers de leurs prouesses, libres dans leurs actions. Le roi des rois est mal obéi, la puissance publique inopérante. La masse n'intervient que pour mémoire. Les Asiatiques que ces Grecs ont en face d'eux ont un état social analogue : petits royaumes, petites tribus, petits chefs. Aucune idée de grandes monarchies despotiques comme la Phrygie et la Lydie des Mermnades.

Or, si mal renseignés que nous soyons sur le milieu ionien du VIIe siècle, nous sommes bien sûrs

qu'il était tout différent. Le VIIe siècle est l'époque des premières monarchies absolues (tyrannies), des premiers codes écrits, l'époque où l'infanterie devient la reine des batailles. C'est encore l'époque des Cimmériens et des rois de Lydie. A cette époque, l'*Iliade* n'intéressait plus que parce qu'elle était déjà classique. Il ne manquait même pas de voix ironiques (la *Batrachomyomachie* !). A cette époque, le poème a trouvé ses auditeurs les plus assidus dans le public moins blasé de la Grèce d'Europe.

Mais à quelle distance du VIIe siècle faut-il remonter dans le passé ?

On a fait ressortir avec raison ce qu'il y avait dans ces chants d'archaïsmes voulus. Les poètes sont pleins des souvenirs de Mycènes et de Troie, ils savent parfaitement qu'ils chantent des héros de temps lointains. Sans avoir aucune prétention à l'exactitude, ils évitent de faire allusion à certains traits caractéristiques du milieu où ils vivent. Par exemple, ils connaissent parfaitement le fer, qui, dès l'an 1000, était d'un usage courant sur les rives de la Méditerranée orientale. Mais leurs combattants sont, normalement, revêtus d'armures de bronze, comme il convient à l'époque mycénienne. Les poètes connaissent l'écriture alphabétique, qui, nous l'avons vu, s'est introduite dans l'Archipel vers 900 : une fois il y est fait allusion. Mais la société où ils vivent est, en somme, illettrée, et ils sont convaincus (à tort, d'ailleurs) que, pour des héros du passé, il ne convient pas de parler d'écriture. Seulement, à moins d'en faire des archéologues avertis, il ne faut pas les placer trop loin de l'époque de ces innovations. Ainsi Le Tasse, parlant de la première croisade, sait qu'il commettrait une faute grossière de goût en mettant

à la disposition de Godefroy de Bouillon des canons, ou en faisant lire à un de ses héros un missel imprimé : il vit au XVIe siècle, et ces innovations ne remontent qu'au XVe. Mais, par ailleurs, il n'a qu'une faible idée de ce qu'était le milieu du XIe siècle.

Il paraît donc sage de ne pas faire descendre la composition des chants essentiels de l'*Iliade* plus bas que le IXe siècle.

L'*Odyssée*, telle que nous l'avons, a été découpée par les grammairiens de l'époque hellénistique en 24 chants, comme l'*Iliade*, sauf que les chants sont, en moyenne, sensiblement plus courts. Voici la table des matières :

I	(α)	Assemblée des dieux. Télémaque.
II	(β)	Voyage de Télémaque.
III	(γ)	Télémaque à Pylos.
IV	(δ)	Télémaque à Lacédémone.
V	(ε)	Calypso.
VI	(ζ)	Ulysse chez les Phéaciens.
VII	(η)	Ulysse chez Alcinooos.
VIII	(θ)	Ulysse et les Phéaciens.
IX	(ι)	Le récit. Cyclopes.
X	(κ)	Eole, Lestrygons, Circé.
XI	(λ)	Le pays des morts.
XII	(μ)	Sirènes, Scylla, Bœufs du Soleil.
XIII	(ν)	Ulysse dans l'île d'Ithaque.
XIV	(ξ)	Ulysse et Eumée.
XV	(ο)	Télémaque chez Eumée..
XV	(π)	Ulysse et Télémaque.
XVII	(ρ)	Rentrée dans la ville d'Ithaque.
XVIII	(σ)	Ulysse et Iros.

XIX ( )	Ulysse et Pénélope
XX (υ)	Dans le palais d'Ulysse.
XXI (φ)	Le jeu de l'arc
XXII (χ)	Le massacre des prétendants (mnestérophonie)
XXIII (ψ)	Reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope
XXIV ω)	Ulysse et Laërte. Les suites du massacre.

Dès le VIe siècle, les Grecs connaissaient un poème qui, dans l'ensemble, est celui-là, et qu'ils attribuaient, comme l'*Iliade*, à Homère. Mais l'identité avec notre *Odyssée* est moins complète encore que dans le cas de l'*Iliade* : Aristote avait une édition du poème où ne figuraient pas certains épisodes que nous lisons, et le dernier chant était considéré comme rapporté.

En tout cas, la critique moderne, là aussi, a reconnu un long travail de gestation. Mais, si les éléments constitutifs sont, à première vue, bien plus nets que pour l'*Iliade*, les modalités de la compilation sont plus obscures, et ont donné lieu à de plus grandes divergences de vues.

La table des matières suffit à faire discerner trois parties : *Le voyage de Télémaque à la recherche de son père*, les *Aventures d'Ulysse*, et la *Rentrée à Ithaque et la vengeance d'Ulysse.* Laissant de côté provisoirement la Télémachie, dont l'indépendance saute aux yeux, nous nous attacherons d'abord aux deux autres parties, qui sont à peu près d'égale longueur (8 ou 10 chants). Elles sont rattachées l'une à l'autre par le fait que, dans toutes les deux, Ulysse a été pris pour héros. Mais le sujet en est radicalement différent et, qui plus est, le genre d'intérêt qu'elles

éveillent. Toutes deux s'écartent des thèmes proprepent épiques pour côtoyer le roman. Mais là nous avons un roman d'aventures, ici un roman psychologique, un « drame de la jalousie ». Nous passons de Jules Verne à Stendhal, à Flaubert, ou à M. Paul Bourget.

Il ne s'ensuit pas encore immédiatement qu'un même poète n'ait pu traiter les deux sujets.

La première partie est un chapelet d'aventures auxquelles on retrouve des analogies dans le folklore de bien des peuples marins, et qui, en elles-mêmes, peuvent avoir été contées depuis longtemps, à l'époque minoenne si l'on veut, et venir d'autres peuples, Phéniciens ou Egyptiens. Mais il s'agit du poète qui leur a donné la forme sous laquelle nous les avons : on sait qu'elles sont présentées comme un récit d'Ulysse, enchâssé dans son séjour chez les Phéaciens sur lequel le poète abonde en détails. Or, nous avons ici un très grand poète. L'épisode de Nausikaa est un des joyaux de la poésie homérique; il décèle, non seulement un artiste accompli, mais un public très raffiné. Si on compare les femmes d'Aristophane ou même celles d'Euripide, on verra ce que la Grèce du ve siècle a perdu, quant à certains détails de la civilisation, par rapport à la Grèce homérique.

La seconde partie est tout d'abord beaucoup moins fondue. M. de Wilamowitz juge que le thème a tenté successivement trois poètes, de chacun desquels nous avons conservé la trace : de l'un, dans les chants XII-XIV, d'un autre dans les chants XVIII-XIX, d'un troisième dans les chants XXI-XXIII. Celui qui importe pour nous est celui qui a conduit la *Vengeance d'Ulysse* jusqu'au dénouement que nous avons, la *Mnestérophonie* (massacre des prétendants). De l'avis des

meilleurs juges, il est inférieur au poète des *Aventures* : M. V. Bérard va jusqu'à prononcer le mot de « décadence ». Il ne s'ensuit pas forcément que cet aède soit le plus récent des deux, car ce ne serait pas la première fois, en littérature, que l'œuvre la moins bonne fût la plus ancienne. Mais enfin il est autre que le chantre de Nausikaa, et il a fallu raccorder les deux Odyssées.

En appréciant la *Vengeance*, on tiendra compte des bouleversements qu'elle a subis par l'intrusion de la *Télémachie.* Ici nous avons une œuvre toute différente. Un poète a eu l'idée de mettre en relief le fils d'Ulysse, Télémaque, et de lui faire accomplir une série de voyages à la recherche de son père. Il rentre à Ithaque, par une coïncidence bien significative, au moment même où Ulysse vient d'y aborder. Dans le poème actuel, les voyages de Télémaque remplissent les chants I-IV, son retour le chant XV. Mais, pour fondre le retour de Télémaque avec la *Vengeance*, il a fallu une série de remaniements très visibles, et qui sont loin d'être toujours heureux. Ils ne s'expliquent, je crois, que si la Télémachie a été conçue quand l'ensemble de l'Odyssée était déjà connu. Encore une fois, de ce qu'elle paraît à de bons juges meilleure que la *Vengeance*, il ne s'ensuit pas forcément qu'elle soit antérieure. Au reste, c'est sur ce point que de fortes différences de vues subsistent entre les philologues les plus experts.

Est-il possible de préciser quelque peu la date de ces poèmes, abstraction faite, bien entendu, du travail de raccord, qui a pu se prolonger très tard ?

On place généralement la *Télémachie* au VIIe siècle. L'argument principal est l'intérêt dont elle témoigne pour les choses d'Egypte. Mais la connaissance qu'elle

révèle de ce pays est loin d'être assez exacte et précise pour que l'époque n'en puisse être antérieure à la pénétration des Grecs dans le royaume de Psammétik. D'autre part, un archonte athénien de 669-8 s'appelle Pisistrate. S'il était sûr qu'un eupatride d'Athènes eût, vers 700, nommé son fils ainsi en l'honneur d'un héros de la Télémachie, nous aurions là un *terminus ante quem*. Mais le nom de Peisistratos pouvait être répandu alors dans les aristocraties du monde ionien.

En tout cas, il y a moins d'incertitudes pour les deux grands poèmes. Les *Aventures* ont pu être localisées primitivement dans la mer Noire : telles qu'elles nous sont racontées, il est manifeste que le poète les situe dans l'Occident. Mais la connaissance qu'il en a est si nébuleuse et fabuleuse qu'il est impossible de croire que de pareils contes eussent intéressé le public du VIIe siècle. A ce moment, l'Italie du Sud et la Sicile sont déjà pleines de colonies grecques, avec lesquelles les Ioniens entretiennent des rapports suivis : les Cyclopes et Circé se sont évanouis. Et, de même, la *Mnestérophonie* est chantée pour des Eupatrides qui vident encore librement leurs querelles, au temps des guerres privées, avant l'intervention de la puissance publique. Le sujet ne serait pas traité ainsi en ce VIIe siècle, où le code de Dracon avait certainement déjà des précurseurs dans les cités d'Ionie. Mais jusqu'à quel point peut-on s'écarter de cette date extrême ?

Tout d'abord, de l'avis unanime, l'*Odyssée* est plus jeune que l'*Iliade*. Les archaïsmes voulus y sont moins nombreux ; on y parle couramment du fer. La langue aussi est plus récente. — D'autres indices confirment celui-là. Si les *Aventures* sont d'une époque

où les Ioniens connaissaient encore mal l'Occident, elles montrent qu'ils s'y intéressent déjà. C'est pour cela que le roi d'Ithaque est si populaire chez eux. La mer qui sépare l'Italie de la Sicile va devenir la mer « ionienne ». Il y a même dans l'épisode des Phéaciens tel passage qui implique la notion des premiers établissements grecs en Occident : peut-être peut-on localiser le pays de la blonde Nausikaa dans une île de la côte campanienne. Or, suivant la tradition unanime, le plus ancien établissement grec en terre italienne est Cumes, et l'archéologie prouve qu'il ne peut guère être antérieur au milieu du VIIIe siècle. — Enfin, le public ionien qui a goûté la *Mnestérophonie* semble détaché des grands thèmes épiques suscités par la lutte contre les Asiatiques, par la Croisade; il préfère des sujets plus romanesques, des cas individuels.

Tout cela nous interdit, je crois, de remonter, pour les éléments constitutifs de notre *Odyssée*, au delà du VIIIe siècle, — abstraction faite, encore une fois, de tel récit des *Aventures*.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont seules survécu de toute une poésie épique qui a chanté bien d'autres héros, par exemple les Argonautes thessaliens, explorateurs de la mer Noire. Les Grecs ont cru que les deux sœurs étaient l'œuvre d'un seul poète, Homère, dont le nom était populaire dès le VIIe siècle. Comment expliquer cette tradition, que la critique moderne nous force à abandonner ? C'est que, sinon tout le travail créateur, du moins tout le travail de raccordement et de diffusion, a été le fait d'un milieu très restreint, d'un milieu de professionnels qui ont essaimé

ensuite de l'Ionie sur le continent : les *rhapsodes*. On nous atteste la présence à Chios, pendant très longtemps, d'une corporation des *Homérides*, qui possède, sinon en droit, du moins en fait, le monopole de ces récitations épiques. De là à conclure que l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient l'œuvre de l'ancêtre et patron de la corporation, Homère, il n'y avait qu'un pas, et il fut de bonne heure franchi. Une personnalité historique se cache-t-elle derrière ce nom glorieux ? En tout cas, il lui a fallu quelques auxiliaires pour assurer à la colère d'Achille et au retour d'Ulysse l'immortalité

Pour l'historien, qui a la bassesse de considérer l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme des documents, ces documents renseignent donc essentiellement sur le milieu ionien entre 1000 et 700 av. J.-C., sur les hommes qui ont vécu alors de Kymé d'Eolide à Milet. Mais les poètes homériques et leur public étaient habitués à élargir leur horizon, et ils nous parlent constamment de pays plus ou moins lointains.

Tout d'abord, ils savent qu'ils sont Achéens (le nom d'*Hellènes* ne leur est pas encore familier), que leurs aïeux sont venus, quelques générations avant leur époque, de l'autre côté de l'Archipel. Quand les grands de l'Ionie se cherchent des ancêtres, c'est dans la Grèce d'Europe, à Mycènes, à Pylos, à Orchomène. Les sanctuaires de la Grèce leur sont connus, même la lointaine Dodone : ils ont fait connaître Delphes au Phrygien Midas (v. 700). Ils sont familiers avec les côtes grecques, jusqu'à Ithaque — avec l'intérieur moins. Ils savent qu'Argos a la prééminence. Ils s'intéressent particulièrement à la Thessalie, et nous la montrent telle qu'elle était avant l'asservissement par les Thessaliens. Ils ont

beaucoup entendu parler de Sparte, mais l'auteur de la *Télémachie* ne semble pas avoir la notion de la double royauté : c'est un signe de plus qu'il a dû chanter avant les guerres messéniennes, dont le bruit a sûrement retenti en Ionie.

Les Homérides sont plus intéressants encore quand ils nous parlent des peuples « barbares », ou, comme ils disent, « barbarophones » : c'est aux Cariens, leurs voisins immédiats du Sud, qu'ils appliquent d'abord cette épithète.

Que connaissent-ils de l'Orient ? Tout d'abord, les Phéniciens, qui fréquentent les ports de l'Archipel, y colportent leur pacotille, et par aventure de vrais objets d'art. Par les Phéniciens, ou par d'autres, (car déjà les courses des pirates crétois ou autres s'égarent jusque-là) on entend souvent parler de l'Egypte. Les nègres mêmes sont entrevus, aux extrémités du monde. En Asie-Mineure, tous les peuples morcelés de la côte occidentale sont naturellement en rapports constants avec l'Ionie, jusqu'aux Phrygiens inclusivement, qui n'apparaissent pas encore comme formant une grande monarchie. Au delà, c'est le pays fabuleux des Amazones. Babylone, encore une fois, est ignorée, et de même l'Assyrie, qui pourtant est déjà l'Assyrie d'Assournazirpal et de Salmanasar. Ce n'est qu'à la fin du VIIIe siècle que des Grecs, à Sinope et en Cilicie, se trouveront en présence de l'empire assyrien : les peuples de l'Asie-Mineure orientale et de la région syrienne en garderont le nom de Συροὶ. Les Grecs homériques connaissent bien les côtes de la Thrace, et les rives de l'Hellespont et du Bosphore. Ils paraissent familiers avec les mouvements de peuples qui se font par-dessus les détroits, et qui prendront une ampleur

meurtrière au VIIe siècle. Ils ont entendu parler de la mer Noire, et retentir le nom des Cimmériens. Les auteurs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ont des émules qui chantent le navire Argo, mais c'est de Thessalie qu'on fait partir les premières courses vers la Colchide : la colonisation milésienne de la mer Noire n'a pas encore commencé. Pourtant, certains des contes fantastiques racontés par Ulysse ont dû flotter de ce côté avant de se fixer sur l'Occident.

Vers l'Occident, les contemporains d'Homère connaissent bien les îles que nous appelons ioniennes, et ont entendu parler, tout au moins, des premières courses en Italie. Lorsqu'on nous parle de la façon dont tel prédécesseur d'Alcinoüs, repoussé par les Cyclopes, a colonisé l'île de Schérie, il est bien difficile, encore une fois, de ne pas voir là une réminiscence des premiers établissements grecs en Campanie. Les objets orientaux qui se sont égarés dans les tombes italiennes du VIIIe siècle (tombes à *pozzi*), les ivoires par exemple, ont dû passer par des mains grecques plutôt que par des mains phéniciennes.

Il est à remarquer que les poètes homériques ne voient encore dans l'Occident que des sauvages. Ils ne semblent pas avoir distingué le mieux doué de ces peuples, les Etrusques. Et pourtant, le contact devait être déjà établi. On a retrouvé à Marsiliana un alphabet, gravé sur ivoire, qui est des environs de l'an 700. Nous savions déjà que l'alphabet étrusque venait de Grèce, et il paraissait naturel de penser que Kymé, la doyenne des colonies d'Italie, étant l'intermédiaire, sa métropole Chalcis avait dû fournir le modèle. Or, l'alphabet de Marsiliana ne ressemble pas particulièrement à l'alphabet chalcidien que nous connaissons ultérieurement. Il faut donc

croire que l'alphabet a été révélé aux Etrusques antérieurement à la différenciation des alphabets grecs, telle que nous la constatons au plus tard vers 600. Et cela nous reporte au moins au VIIIe siècle. Mais les Etrusques se sont révélés tout d'abord comme des voisins inquiétants et de fieffés pirates. Le premier des Grecs qui nous les présente, l'auteur du catalogue hésiodique (VIIe siècle), les oppose, avec l'épithète de « sauvages », aux Latins plus hospitaliers.

Il reste un mot à dire des éléments mythiques qu'on entrevoit derrière la poésie homérique. Il est incontestable que bien des récits qui ont inspiré les aèdes, sur Achille, Ulysse ou Œdipe, ont pour base de vieux mythes solaires ou autres. On peut songer à des précédents égéens du deuxième millénaire. On peut aussi, sans tours de force trop pénibles, invoquer le lointain passé indo-européen, trouver des analogies chez les Hindous ou chez les Germains. Ce qui est sûr, c'est que les Grecs homériques sont extrêmement loin de ces origines. Les auteurs et les auditeurs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* n'ont plus aucune conscience de ces origines mythologiques, ils ne voient certainement que le côté humain des thèmes qu'ils mettent en œuvre, et c'est uniquement ce côté qui les intéresse. Il est même frappant de constater avec quelle liberté ils traitent les dieux qu'ils mêlent à tous leurs récits. Tel épisode olympien, les maladresses d'Héphaistos, ou le flagrant délit d'Arès et d'Aphrodite, est traité avec une ironie parfaitement consciente et voulue du poète. Sans doute, cet état d'esprit est particulier à la société aristocratique à laquelle s'adressent les chants. La masse de la popu-

lation, à la même époque, prenait plus au sérieux les dieux dont parlent les poètes, et d'autres dont ils ne parlent pas : le Béotien Hésiode et la *Théogoni* sont, après tout, contemporains des plus récents chants homériques. Il n'y en a pas moins là un trait caractéristique de la race : songeons qu'Homère ou ses pareils sont aussi contemporains des premiers prophètes d'Israël !

V

Téglathphalasar III et les Sargonides (745-637)

L'avènement de Téglathphalasar III (745) marque une nouvelle période de grandeur assyrienne, cette fois vraiment impériale et d'importance mondiale. La vitalité de la nation paraissait profondément atteinte depuis un demi-siècle; il fut prouvé qu'il ne lui manquait qu'un chef. Téglathphalasar ne se rattachait certainement pas de manière directe aux rois précédents; on ne sait quelle révolution de palais ou de caserne le porta au trône, mais il est sûr qu'à peine roi il sonna le branle-bas de combat des montagnes du Kourdistan aux rives de l'Euphrate, et fut entendu. L'impulsion qu'il donna allait se maintenir pendant un siècle.

L'ennemi dangereux était évidemment au Nord. Sous Sardouris II, fils d'Argishtis, la puissance de l'Ourarti n'avait pas périclité, — au contraire. Les annales copieuses de ce roi ne mentionnent pas moins de vingt-sept campagnes en pays divers, particulièrement en Commagène. Téglathphalasar n'osa pas d'emblée l'attaquer de front, et l'aller chercher sur les bords du lac de Van. Il tâta les abords de la monarchie ourartienne, d'abord à l'Est, du côté du lac d'Ourmiah. Les razzias exécutées chez les

Mèdes portèrent les avant-gardes assyriennes jusqu'aux pentes du Démavend, près de la Caspienne. Mais c'était la Syrie du Nord qui était le vrai et riche enjeu de la partie. C'est sur les bords du Haut-Euphrate qu'en 743 Téglathphalasar heurta le roi d'Ourarti et ses vassaux syriens; il se vante d'avoir eu affaire à soixante-quinze mille hommes. Sardouris fut battu, s'enfuit « sur une jument », et abandonna les Syriens à leur sort. Arpad ne succomba qu'après trois ans de siège, mais sa chute retentit dans toute la Syrie. En 738, Téglathphalasar reçut les présents de Hiram de Tyr et de Ménakhem de Samarie. Cette fois, les annales juives ont enregistré le fait, car Ménakhem dut saigner fortement ses sujets pour adoucir le roi d'Assur : chose curieuse, les chroniqueurs désignent celui-ci, par anticipation, sous son nom babylonien de Phul. Parmi les fauteurs des résistances dans la Syrie figure un certain Asriyaou de Ya'di, dont le nom ressemble de façon troublante à celui d'Azarias de Juda; mais il s'agit d'un roitelet de la Syrie du Nord, voisin et adversaire des princes de Zindjirli, qui, eux, furent vassaux fidèles du roi assyrien.

Cette fois, Téglathphalasar se jugea de force à frapper l'Ourarti au cœur. Il pénétra jusqu'aux bords du lac de Van, saccagea la banlieue de la capitale et y dressa ses trophées (735). L'Arménie était loin d'être tuée, et ses rois, Sardouris II, puis Rousas, ont continué à agir contre l'Assyrie dans l'Asie-Mineure comme dans l'Azerbaïdjan. Mais elle cessa définitivement de disputer à Assur l'empire du monde.

Aussitôt après, Téglathphalasar fut rappelé en Syrie. Rézon de Damas et Pékakh de Samarie

s'étaient coalisés contre Achaz, le jeune roi de Juda. Ils ne visaient à rien moins qu'à changer l'ordre dynastique à Jérusalem, et parcoururent le royaume de Juda jusque dans ses dépendances sur la mer Rouge. Alors Achaz se décida à appeler à l'aide le puissant monarque dont le nom avait retenti partout au cours des dernières années. Téglathphalasar répondit à l'appel. Il ravagea tout le royaume d'Israël, enlevant les villes, déportant les habitants. Mais c'était Damas qui était l'objectif principal : elle succomba en 732. La ville de Benhadad et d'Hazaël devint cette fois une ville assyrienne, les notables furent déportés au Nord. Mutton de Tyr et Osée, le nouveau roi d'Israël, se reconnurent vassaux comme Achaz; ce dernier alla jusqu'à emprunter à l'Assyrie certaines pratiques religieuses qui soulevèrent la colère des prophètes Michée et Isaïe. Pour la première fois, les dépendances de l'Assyrie touchèrent à la frontière d'Egypte.

Teglathphalasar put se consacrer à la Chaldée, qui l'avait déjà préoccupé au début de son règne. Le roi Nabonassar, personnage insignifiant, mais dont l'avènement (747), on ne sait trop pourquoi, a fait époque dans l'histoire de l'astronomie, était mort en 734, et Babylone se trouvait serrée de près par les Chaldéens et autres Araméens. Parmi les principautés araméennes qui l'enserraient au Sud et à l'Est, deux étaient redoutables : le Bit-Amoukkani gouverné par Nubu-mukin-zer (l'Oukinzir des Assyriens, le Kinzirou des Grecs), et le Bit-Yakin, où régnait un descendant d'Eriba-marduk, Marduk-bal-iddina (Mérodach-Baladan). Téglathphalasar entra dans Babylone et saisit les mains de Bel (729) : comme roi de Babylone, il s'appela Pulu (Phul de

la Bible, Poros des Grecs), de même que son successeur Salmanasar devait s'appeler Ululaï. Le Bit-Amukkani fut écrasé, des troupeaux de Chaldéens déportés, et Mérodach-Baladan courba provisoirement la tête.

Téglathphalasar III est mort en 727. Il avait trouvé le temps d'embellir Kalakh, d'y introduire le palais à colonnes des Hittites (*bit-hilani*). Mais sa vraie importance, encore une fois, réside dans son œuvre de conquérant. Par ses annexions de pays lointains, par ses transportations en masses, il avait orienté dans des voies nouvelles, et pour longtemps, la politique assyrienne.

Salmanasar V ne règna que six ans (727-1) et n'a pas laissé d'Annales. On entrevoit qu'il s'est occupé de fondre économiquement la Syrie dans l'empire, donnant valeur officielle à la mine de Karkémish, à l'écriture araméenne. On voit aussi qu'il rétablit la suzeraineté assyrienne chez les Tabal (Cappadoce), où elle avait disparu depuis le IXe siècle. Enfin, il est surtout connu dans l'histoire pour avoir porté le coup de grâce au royaume d'Israël. Le roi Osée, qui s'était laissé aller à nouer des intrigues avec l'Egyptien Seve, fut appelé à Kalakh et finit en prison. Samarie résista trois ans et ne tomba qu'au lendemain de la mort de Salmanasar (hiver 722-1). Les Assyriens déportèrent 27.000 personnes en Mésopotamie et en Médie, et firent du pays une province. Le royaume de Juda, où régnait depuis 726 Ezéchias, devint le dépositaire des traditions qui subsistaient, des documents sur l'intense mouvement religieux dont Israël avait été le théâtre depuis deux cents ans.

Le sort de Samarie ne suffit pas à terroriser les princes syriens. Les rois de Tyr, en particulier, semblent avoir dès lors adopté une attitude de résistance vis-à-vis de l'Assyrie. Dès 720, une révolte chez les Philistins amena, à Raphia, un premier choc entre les forces assyriennes et celles de l'Egypte, qui soutenaient les rebelles. Le « général » des Egyptiens (les Assyriens ne disent pas « le roi ») s'appelait Sabi. Ceci nous amène à considérer la situation de l'Egypte.

En 732, ni les adversaires d'Achaz, ni Achaz lui-même ne semblent avoir songé à un secours d'Egypte. C'est que la vallée du Nil était alors arrivée au terme du désordre inauguré par la décadence de la dynastie de Sheshonq et d'Osorkon. Cette dynastie avait d'abord dû partager le pouvoir avec une autre (la XXIIIe de Manéthon), puis s'étaient multipliées les usurpations des chefs militaires libyens. Un seul d'entre ceux-ci semblait en mesure de rétablir l'unité : Tafnakht, le prince de Saïs, auquel les débuts du commerce ionien en Egypte devaient procurer des ressources particulières. Ses adversaires appelèrent donc contre lui les Ethiopiens (vers 725). Dans l'Ethiopie, séparée de l'Egypte depuis le XIe siècle, régnait une dynastie qui avait conservé plus fidèlement que les dynasties égyptiennes les traditions religieuses de l'époque thébaine : à Napata (Gebel-Barkal), Amon Thébain trônait seul. Vers le milieu du VIIIe siècle, un de ces rois éthiopiens mit la main sur Thèbes et s'y installa. La grande-prêtresse d'Amon était la fille du Pharaon Osorkon III, Shapenopet I : il lui fit adopter sa fille Aménirdis, et désormais ce mode de transmission du sacerdoce allait s'acclimater à Thèbes pour des générations.

Piankhi régnait depuis une vingtaine d'années sur Napata et Thèbes, lorsque les princes du Nord l'appelèrent à l'aide (vers 725); il nous a raconté sa campagne avec une précision peu usuelle dans les monuments de la vallée du Nil. Ses généraux n'avaient pas fait de bonne besogne. Lui, se mit en route le 9 thot (vers le 1er mars) et, brisant une à une les résistances locales, atteignit Memphis et le Delta au moment où le fleuve montait (juillet). Tous les princes se soumirent, même Tafnakht, et Piankhi rentra triomphalement à Napata, où il semble avoir régné encore plus de vingt ans.

Il avait laissé comme représentant, dans la basse vallée du Nil, un membre de sa famille, Shabaka, (Sabacon). C'est ce personnage que les Syriens, aussitôt avertis de la reconstitution de la Grande-Egypte et du point d'appui qu'elle pouvait offrir contre l'Assyrie, invoquèrent en 724-720. L'échec de Raphia n'a probablement pas été aussi marqué que le dit le scribe assyrien ; il n'a pas empêché Piankhi d'associer Sabacon à la royauté vers 718. Le successeur de Tafnakht à Saïs, Bocchoris (722), avait ressuscité les prétentions de sa famille, et la rébellion fut assez sérieuse pour que les Grecs aient inscrit comme roi d'Egypte Bocchoris, — le premier Pharaon d'ailleurs sur lequel ils aient des notions proprement historiques. Enfin Sabacon vainquit et brûla vif Bocchoris (vers 715). Les malheurs de la dynastie saïte furent popularisés dans la légende d'Anysis, attendant cinquante ans le départ des Ethiopiens ; de fait, à Saïs même, elle semble n'avoir recouvré son rang qu'avec Stéphinatès, vers 688. Pour le moment, Sabacon gouverna paisiblement l'Egypte. Il évita tout choc direct avec l'Assyrie;

une pièce portant son sceau a été retrouvée à Kalakh, où elle est sans doute parvenue avant la construction de Dour-Sharoukin (dont nous allons parler). Sabacon et Piankhi ont régné ensemble au moins quinze ans (jusque vers 703).

Salmanasar V avait eu pour successeur Sargon (1re année du règne 721). Certainement celui-ci n'était pas son fils. Certainement aussi, il prétendait se rattacher aux anciens rois d'Assur. Là encore, les circonstances du changement de règne sont obscures pour nous. Ce qui reste, c'est que Sargon allait fonder la grande dynastie des Sargonides.

S'il n'était pas intervenu personnellement en Syrie, c'est qu'il fut tout de suite pris à partie au Sud. Mérodach-Baladan s'était emparé de Babylone. Chose plus grave, l'Elam, qui depuis le xe siècle avait vécu à l'écart des royaumes du Tigre et de l'Euphrate, rentra en scène à ce moment ; ses rois allaient désormais soutenir toutes les résistances chaldéennes. Un premier choc eut lieu dès 721, qui laissa l'Elam intact, et Mérodach-Baladan à Babylone. Là, comme du côté de l'Arménie et de l'Egypte, l'Assyrie rencontrait une puissance de ressources tout-à-fait comparables aux siennes.

Sargon se détourna donc vers le Nord-Ouest. Là aussi les difficultés n'étaient pas médiocres. Derrière les résistances locales, les officiers assyriens signalaient deux princes puissants : Rousas d'Ourarti et Mita de Moushki. Ce dernier n'est autre que Midas le Phrygien, et les Assyriens nous le montrent donc maître du pays des Moushki (en Cappadoce). C'est le fils de Gordios, le prince connu des Grecs comme donateur de Delphes, et avec lequel la mo-

narchie phrygienne semble avoir atteint son apogée. Pour répondre à ces menées, Sargon mit fin, en 717, au royaume de Karkémish. Il installa au pays de Tabal son fils Sennachérib, avec des officiers et des troupes chargés de l'informer de tout ce qui survenait dans l'Asie-Mineure occidentale. Bientôt il reçut la première nouvelle d'un peuple nouveau, les Cimmériens, destinés à se rendre fameux au siècle suivant. Venant d'Europe par le Caucase, ils s'étaient heurtés au roi d'Ourarti, lui infligeant un sanglant désastre; quatorze de ses généraux étaient restés sur le terrain. La nouvelle contribua sans doute à décider Sargon à en finir avec l'Ourarti (714). Il parcourut les régions montagneuses voisines des lacs d'Ourmiah et de Van, mata les vassaux de Rousas, et força Rousas lui-même à fuir, puis à se tuer. L'Ourarti ne devait plus soutenir de guerre contre l'Assyrie; au siècle suivant, nous voyons même ses rois cultiver assidûment l'amitié assyrienne.

D'autres préoccupations, sur les points les plus divers de l'empire agrandi, retardèrent jusqu'en 709 le moment où Sargon revint sur Babylone. Mérodach-baladan avait mis le temps à profit, resserré les liens avec l'Elam, envoyé une ambassade jusqu'à Jérusalem, à Ezéchias. C'est la première fois que des relations directes sont attestées entre Babylone et les Juifs, la première fois que la terreur de l'Assyrie provoque une combinaison d'aussi vaste envergure. Tout fut inutile. Sargon, en 709, coupa d'abord, sur le Tigre, l'Elamite du Chaldéen, puis revint sur Babylone et y entra comme roi légitime. Comme en Assyrie, il retrouva là un lointain homonyme, et se plut à se comparer à Sargon I d'Assur comme à Sargon d'Akkad. Mérodach-baladan avait trouvé refuge dans les marais du golfe Persique.

Tels sont les épisodes les plus marquants du règne. Il faudrait ajouter que Sargon a dominé les Mèdes et fait déporter à Hamath un de leurs rois, Dayoukkou, qui ne peut être sans rapports avec le Déjocès d'Hérodote, le légendaire fondateur de la dynastie mède, — qu'il a reçu l'hommage des princes ioniens de Cypre, où une stèle a été dressée en son honneur, que Midas lui-même a fini par chercher au moins la paix avec l'Assyrie. Sargon avait, à la fin de son règne, abandonné Kalakh pour Dour-Sharoukin (Khorsabad), où son palais est devenu fameux. Il mourut de mort violente, en 705, tué dans une sédition militaire (?) ou dans un combat en Cappadoce contre les Cimmériens (?), — on ne sait.

Sennachérib succéda à son père en Assyrie, mais non à Babylone. Mérodach-baladan rentra en scène, et il fallut que les armées assyriennes parcourussent à nouveau le territoire araméen sur le bas cours du Tigre et de l'Euphrate : 200.000 hommes furent transportés. Babylone fut reprise, mais Sennachérib s'y fit représenter par des vice-rois auxquels Chaldéens et Elamites allaient rendre la vie difficile.

En Syrie, le changement de règne assyrien, coïncidant presque avec un changement de règne en Egypte, avait suscité une fermentation redoutable. Louliya (Eloulaios) de Tyr et Ezéchias de Juda s'étaient laissé entraîner, le dernier malgré les avertissements d'Isaïe. En 701, l'armée assyrienne dévala par les défilés du Liban. Louliya, qui avait un beau royaume de terre ferme, comprenant Sidon et mainte autre ville phénicienne, en fut dépouillé. Tyr seule, protégée par sa situation insulaire, échappa aux

Assyriens. Mais la puissance phénicienne venait de recevoir un coup qui inaugura un déclin séculaire. Nous en verrons les conséquences importantes.

De là, Sennachérib fonça sur le pays des Philistins, et battit à Eltekeh les forces africaines venues à la rescousse. Toute la Judée fut ravagée, 200.000 personnes y firent leur soumission. Jérusalem même échappa : Isaïe a rendu fameuse la catastrophe qui arrêta l'armée assyrienne, probablement une épidémie. Les Egyptiens aussi avaient gardé le souvenir de l'événement, déformé par une légende curieuse. Sennachérib le passe sous silence. Ezéchias garda donc son trône, mais lui et son successeur Manassé (696) sont restés vassaux de l'Assyrie, tenus au tribut et à l'aide militaire.

Les Assyriens nous parlent du roi d'Egypte battu à Eltekeh et de ses fils, mais sans donner son nom. Il ne peut s'agir que de Shabatoka (Sébichos), que les listes royales placent vers 702-690. Il avait succédé à Sabacon, mais sans doute au même titre, c'est-à-dire avec un suzerain régnant à Napata. Ce dernier, après Piankhi, a été Taharka (Téarchos). Mais la bonne intelligence ne régna pas toujours, en tout cas, entre les deux parents. Se disputèrent-ils Thèbes, où Shabatoka a été reconnu comme roi pendant trois ans au moins, et où, d'autre part, Taharka fait adopter par Amenridis sa fille Shapenapet II ? Le seul fait certain, c'est que finalement Shabatoka succomba, et que, vers 690, Taharka régnait seul sur la vallée du Nil. Le chroniqueur juif qui a rédigé plus tard le récit de la catastrophe de 701 a donc prononcé son nom par anticipation, et il est inutile de recourir à l'hypothèse étrange d'une seconde expédition de Sennachérib après 690, expédition dont

les annales assyriennes ne souffleraient mot, et que les rédacteurs juifs auraient confondu avec la première.

Nous savons d'ailleurs très exactement de quel côté fut tournée l'attention de Sennachérib de 700 à 689. La Chaldée ne cessa de s'agiter durant cette période. Les marais du golfe Persique offraient un asile tout indiqué aux tribus récalcitrantes, et Sennachérib finit par transporter aux bouches de l'Euphrate une flotte montée par des marins phéniciens ou grecs pour les y relancer. Puis, l'Elam, après Mérodach-baladan, conserva son appui à Mushezibmardouk, ennemi non moins tenace de l'Assyrie. En 692, une grande bataille, à Khalouli sur le Tigre, fut plus indécise que ne nous la représente le scribe de Sennachérib. Ce n'est qu'en 689 que Babylone fut reprise à Moushezib-mardouk; cette fois, la grande ville fut saccagée, et resta sans rois légitimes pendant des années. Elle ne devait reprendre figure qu'avec Asarhaddon.

Parmi les autres faits militaires, deux seulement méritent une mention. Sennachérib a tenu fermement la Cilicie, et repoussé les Grecs qui y cherchaient fortune. Et il a infligé une leçon sévère aux tribus arabes qui molestaient les caravanes allant de Babylone à Damas. Lui-même n'attacha peut-être pas plus d'importance à ses prouesses guerrières qu'a ses constructions. Abandonnant Kalakh et Dour-Sharoukin, il a porté toute son attention sur Ninive (Koyoundjik). C'est par lui que la vieille cité d'Ishtar est devenue la capitale de l'empire, et, pendant près d'un siècle, le pôle du monde civilisé. Il y a péri tragiquement en 681. Il réservait le trône à son fils Asarhaddon, un cadet. L'aîné, dépité, ne recula pas devant un parricide.

Cette fois, nous savons avec précision que le changement de règne s'accompagna d'une guerre civile. Asarhaddon dut s'assurer le trône en battant son rival, sur le haut Euphrate. Le parricide s'enfuit en Arménie, et Asarhaddon ne chercha pas la guerre avec l'Ourarti. La situation des frontières septentrionales était préoccupante. Les Cimmériens étaient maintenant établis dans la région de Sinope, et Asarhaddon dut défendre la Cappadoce contre un de leurs chefs, Teushpa. Ils refluèrent vers l'Ouest et détruisirent, vers 676, le royaume de Phrygie. Plus à l'Est, vers la Caspienne, un autre peuple d'*Umman-Manda* avait franchi le Caucase : les Scythes. Asarhaddon a été en bons termes avec eux : peut-être a-t-il donné sa fille à un de leurs chefs, Bartatoua (le Protothyès d'Hérodote). Enfin, il a surveillé les Mèdes, et une armée assyrienne a, sous son règne, poussé une pointe jusque parmi les tribus perses du plateau iranien.

Asarhaddon avait hérité de son père une Syrie pacifiée. La ruine du royaume tyrien, le blocus maintenu contre la Tyr insulaire, avaient rendu à Sidon la primauté en Phénicie. En 676, son roi Abdilmilkout la compromit en s'alliant à un prince cilicien rebelle. Il fut vaincu, relancé jusqu'à Cypre, mis à mort; Sidon à son tour connut les horreurs d'un sac. Tyr devait prolonger sa résistance jusque sous le règne suivant; alors seulement son roi Baal s'humilia. Mais la Phénicie était épuisée dès le règne d'Asarhaddon, et celui-ci n'a pas tort de nous montrer le coup se répercutant « jusqu'en Tarsis ». On verra sous quelle forme.

Et alors, le roi d'Assyrie put se proposer d'aller chercher au gîte l'adversaire qui fomentait ces ré-

voltes syriennes, le roi à demi nègre auquel obéissait l'Egypte, Taharka. En 675, une première tentative échoua, sans doute parce que les Assyriens avaient compté sans l'inondation du Nil. Ils prirent mieux leurs mesures en 671. Cependant la bataille décisive ne fut livrée et Memphis ne succomba qu'en Tammouz (juillet). Le fleuve débordé défendit donc encore Thèbes et Napata contre l'envahisseur. Dans la Basse-Egypte, Asarhaddon installa une polyarchie de vassaux. Le plus notable était le prince de Saïs. Stéphinatès était rentré dans la ville de ses pères vers 688, puis Nekhepso (vers 681) et Niko I (vers 674) lui avaient succédé; Niko I put régner sous la suzeraineté assyrienne, et son fils Psammétik porta quelque temps le nom assyrien de Naboushézibanni. Les monuments ninivites s'ornèrent de sphinx à l'égyptienne. Mais Asarhaddon avait été obligé de reprendre le harnais pour reconquérir l'Egypte, quand il mourut (669).

Asarhaddon avait eu à réprimer une conspiration de palais pour assurer la succession telle qu'il l'avait réglée. Deux de ses fils succédèrent, l'un, Assourbanipal, à Ninive et dans l'ensemble de l'empire, l'autre, Shamashoumoukin, à Babylone. Ce régime bicéphale s'installa sans provoquer de mouvements graves — sauf en Egypte.

Là, Taharka était redevenu maître même du Delta. Assourbanipal laissa à ses généraux le soin de reconquérir la province. Tous les contingents de la Syrie et de Cypre avaient été convoqués pour la campagne, et les noms des rois grecs apparaissent, à cette occasion, sur les listes assyriennes. Mais une conspiration s'ourdit parmi les roitelets égyptiens. Assourbanipal essaya de la clémence, restaura à

Saïs Niko, qui avait été envoyé à Ninive chargé de chaînes. Malgré tout, l'Ethiopien conservait des sympathies, surtout à Thèbes, dont le prince, Montemenhet, nous est connu par un buste célèbre. Quand Taharka fut mort (665, à un an près), son successeur Tandamani montra, une dernière fois, les forces éthiopiennes dans le Delta : Niko fut mis à mort. Cette fois, les généraux assyriens poursuivirent l'ennemi jusqu'au bout de l'Egypte. Thèbes fut mise à sac, ses obélisques envoyés sur les bords du Tigre. Les Ethiopiens, désormais, se confinèrent dans leur lointain pays, et y gardèrent longtemps encore des restes de la civilisation égyptienne, parfois, il est vrai, presque méconnaissables.

Mais le régime des petits rois ne dura pas. Psammétik avait succédé à Niko, à Saïs, et très vite se mit en devoir de refaire l'unité égyptienne. Il y était parvenu en 655. Cette année-là il était reconnu même à Thèbes, et faisait adopter, par la grande-prêtresse Shapenapet II, sa fille Nitocris qui vécut jus qu'en 584. Après un moment de mauvaise humeur, Assourbanipal reconnut le fait accompli, et, jusqu'à la fin de Ninive, les rois assyriens vécurent en bons termes avec le fondateur de la XXVI[e] dynastie.

Assourbanipal avait, au cours de ces premières années, reçu l'hommage d'un prince plus lointain encore. Au début du VII[e] siècle, une puissance nouvelle avait surgi dans le vieux pays méonien des poètes homériques. Gygès avait fait retentir au loin le nom d'une nouvelle dynastie, les Mermandes, d'une nouvelle tribu, les Lydiens, d'une nouvelle capitale : Sardes. La monarchie naissante avait en face d'elle

les Cimmériens, vainqueurs de la Phrygie vers 676, et que renforçaient d'autres bandes venues de Thrace : les Trères. Averti par la déesse Ishtar (c'est Assourbanipal qui l'affirme), Gygès envoya ses ambassadeurs à Ninive. Cet hommage d'un pays « dont les rois ses pères n'avaient jamais entendu le nom » a visiblement rempli d'orgueil le roi assyrien. L'alliance fut conclue vers 660, et Gygès put envoyer deux chefs cimmériens captifs à Ninive. Mais, jugeant le péril écarté, il oublia l'Assyrie, et Assourbanipal lui reprocha même d'avoir aidé Psammétik à détacher l'Egypte de l'empire : à tort ou à raison, il a cru que les mercenaires grecs dont s'était servi le Pharaon lui avaient été procurés par le roi lydien. Ishtar le vengea. Gygès fut battu par les Cimmériens, « son cadavre jeté devant ses ennemis » (652). Son fils Ardys revint à l'alliance assyrienne.

C'étaient là de lointains épisodes. Dans le domaine propre de l'Assyrie, le règne se serait poursuivi pacifiquement, n'eût été l'Elam. Déjà, des incidents de frontières s'étaient produits avec le roi Ourtakou. Par bonheur, la monarchie élamite était paralysée par des querelles dynastiques à peu près chroniques. Mais elles finirent par amener la crise décisive (655). Des princes élamites se réfugièrent à Ninive, Assourbanipal refusa de les livrer au roi Téoumman, et la guerre s'ensuivit. Les Assyriens vainquirent à Toulliz, et pour la première fois entrèrent à Suse. Ils se contentèrent à ce moment d'y laisser un souverain de leur choix.

Les difficultés avec l'Elam eurent un contre-coup terrible : en 652, Shamashoumonkin osa se révolter. Il avait ourdi des intrigues partout où il pensait pouvoir trouver des alliés, mais finalement les Ela-

mites et certains sheiks arabes, seuls, vinrent à son secours. Réduite à ses propres forces, Babylone résista jusqu'en 648. Shamashoumoukin, acculé, se brûla dans son palais. La ville fut de nouveau mise à sac, mais Assourbanipal ne la laissa pas sans roi : on ne sait si c'est lui-même ou un vice-roi assyrien qui se cache sous le nom de Kinéladan (647-626).

Tout le poids de la colère d'Assourbanipal, exaspérée par le péril, retomba sur les Elamites. Il fallut encore de longues campagnes pour réduire ce peuple déchiré de querelles intestines. Ce n'est qu'en 639 ou 638 que Suse fut prise de force, mise à sac. Des trophées qui l'ornaient depuis 2500 ans furent transportés à Ninive. Une des plus vieilles monarchies orientales disparut définitivement, laissant le pays ruiné et dépeuplé. Presque aussitôt commença, de l'Est, l'infiltration des tribus perses, qui devaient plus tard rendre à Suse sa splendeur.

Les Assyriens en même temps châtiaient les Arabes : Damas regorgea de butin, et les tribus du désert se souvinrent longtemps de la leçon.

Ces récits, les derniers des annales du règne, nous laissent sur une impression triomphale, qui n'est pas affaiblie par les détails glanés çà et là. En Cilicie, le chef cimmérien qui avait fait trembler Sardes et Ephèse, Lygdamis, avait péri sous les coups des Assyriens. En Médie aussi, Assourbanipal avait réprimé avec vigueur des mouvements de révolte. Nous savons cependant que le fastueux souverain a survécu assez longtemps pour connaître des jours plus sombres. Une plaintive prière nous le montre, sur ses vieux jours, harcelé par des ennemis inconnus : ce sont les peuples indo-européens qui entrent en scène.

Du petit roi-prêtre de la ville d'Assur, qui vivait à l'ombre de Babylone vers 2000 av. J.-C., jusqu'au puissant empereur du VIIIe siècle ou du VIIe siècle, la distance est grande, et pourtant la tradition s'est maintenue : elle s'affirme dans les listes royales continues que nous ont rendues les fouilles d'Assur. A la différence du Pharaon, le roi assyrien, pas plus que le roi babylonien, ne prétend être l'émanation directe de la divinité. Il est avant tout le représentant d'une oligarchie militaire, qui n'hésite pas, le cas échéant, à changer l'ordre de succession direct. Aussi bien, dans un pays de polygamie, le roi est allié aux familles des principaux dignitaires, de même que beaucoup d'entre eux sont de sang royal au moins par les femmes.

Le pays sur lequel s'exerce immédiatement le pouvoir royal est d'abord le vieux pays assyrien, sur le moyen Tigre, un domaine de 12.000 kmq. environ, qui n'a pas dû contenir, jusqu'à l'essor de la ville monstre de Ninive, beaucoup plus d'un million d'âmes. A partir du Xe siècle, du IXe au plus tard, les districts du Haut-Tigre et de la Mésopotamie (Harran, etc.), ont fait partie intégrante de la monarchie. Quant aux régions plus lointaines, pendant des siècles, les rois assyriens, comme les Pharaons thébains du deuxième millénaire, n'ont visé qu'à en rendre les princes vassaux et tributaires. A partir de Téglathphalasar III seulement, on voit les pays les plus importants ou les plus récalcitrants soumis à l'autorité d'un *saknu* (préfet assyrien).

La meilleure façon de se rendre compte du mécanisme de l'administration assyrienne est l'examen de la liste des *limmu*, ou magistrats éponymes. Cette institution remontait aux temps les plus anciens,

et il n'est pas impossible qu'on arrive un jour à reconstituer la liste depuis l'an 1100 tout au moins. Actuellement, nous l'avons complète de 893 à 666. Pour la période qui va ensuite jusqu'à la chute de Ninive (612), nous avons à peu près tous les noms d'éponymes, sans connaître leur place exacte. Les principes suivants apparaissent.

Le roi exerce le *limmu*, sinon toujours la 1re année de son règne, du moins très vite après l'avènement. Tukulti-Ninurta a été éponyme en 887, Assurnazirpal en 883, Salmanasar III en 858, Samsi-Adad en 823, Adadnirari en 810, Salmanasar IV en 781, Assurdan en 771, Assurnirari en 753, Téglathphalasar III en 743, Salmanasar V en 723, Sargon en 719. Mais ensuite la tradition se perd. Sennachérib n'a été *limmu* qu'en 687, Asarhaddon ne l'a pas été, et Assurbanipal semble s'être fait représenter, en 665 ou 664, par le *saqu* du roi, Mannukisarri. Après le roi, une série de dignitaires revêtent l'éponymat, suivant un ordre établi, et il semble que le roi ne reprenne rang que quand la liste, une trentaine de noms, est épuisée : Salmanasar III redevient *limmu* en 828.

Les dignitaires qui ont droit à l'éponymat sont d'abord les fonctionnaires centraux. D'abord, aussitôt après le roi, le *turtan* ou généralissime. Puis vient le préfet du palais, le *rabbilub*, le *tukultu*, le préfet du pays, cinq ou six en tout. Chose curieuse, le *rabsakê*, le grand échanson, qu'on voit revêtir des commandements militaires importants, ne figure pas sur la liste.

Ensuite vient la série des préfets de villes : 20 ou 25 en tout. Dès le temps d'Assurnazirpal, outre les villes de l'Assyrie propre, la liste comprend les villes

du Haut-Tigre et de la région du Khabour. Au temps de Salmanasar III, on voit même figurer un préfet de Naïri et Alzi, sur le Haut-Euphrate. Au reste, voici la liste de 804 à 782 :

Reseph.
Arba'a.
Ahi s. le Zuhina.
Nisibis.
Amid.
Kalakh.
Kirruri.
Sallat (?)
Tushan.
Gozan.
Tillii.
Mihinis.
Isaua.
Ninive.
Kakzi.
X...
Shibaniba.
Rimusi.
Parumma.
Kur...ban.
Mazamua.
Nisibis (2e fois).

L'ordre de préséance ne tient pas à l'ancienneté du fonctionnaire. Nirgalissis de Reseph a été *limmu* en 804 et en 775, et la première fois il ne pouvait être ancien. D'ailleurs, sa charge devait être, en certains cas, héréditaire, puisque nous trouvons, mais non parmi les éponymes, des femmes « préfètes ». L'ordre tient-il à la ville même ? Il est certain que les villes principales de l'Assyrie, Assur, Kalakh, Ninive, Arbèles, ne figurent jamais en tête. Mais le rang n'est pas purement fortuit. Reseph et Nisibis viennent généralement les premières au VIIIe siècle. Tushan, Gozan, Amid, Ninive, se succèdent régulièrement en 764-1, sous Téglathphalasar (728 sqq.), sous Sargon (707 sqq.). Enfin, depuis Sargon, la liste s'allonge sans que nous puissions malheureusement étudier l'évolution en détail. En 668, l'éponymat appartient au préfet de Kummukh (Commagène), en 665 au préfet d'Akkad (en Chaldée), vers 650 au préfet de Kar-Asarhaddon, la forteresse élevée en face de la Tyr insulaire, puis au préfet de Karkémish, une autre fois au préfet de Samarie (?)

Nous suivrions sans doute mieux le développement de l'empire assyrien, si nous avions la liste complète pour le siècle des Sargonides.

L'armée assyrienne avait un état-major bien organisé et certainement, au VIIIe siècle au moins, un noyau permanent, la garde royale. Le gros était constitué, aux anciennes époques, par une milice possessionnée en terres à condition de service militaire, comme en Chaldée, en Egypte et chez les Hittites. Le roi ne réquisitionnait pas constamment toute cette milice; quand Salmanasar III, en 849, lève 120.000 hommes, il paraît bien que ce soit un effort exceptionnel. L'armée assyrienne a conservé ce caractère national jusqu'à la fin du VIIIe siècle. Alors commence l'incorporation en masse des milices des territoires annexés, par 10.000, par 20.000 hommes. L'armée d'Assurbanipal a déjà, avec les traditions solides du passé et des cadres assyriens, un peu le caractère d'une armée à la Xerxès. On peut conjecturer qu'elle a perdu en qualité ce qu'elle a gagné en quantité, et que l'écroulement stupéfiant de la puissance assyrienne tient d'abord à cette transformation trop rapide d'un régime militaire qui avait fait ses preuves de façon si éclatante. Inutile d'ajouter, que les contingents des princes vassaux sont réquisitionnés pour les campagnes en pays voisins : quand les Assyriens entrent en Egypte (668-3), ils ont avec eux les soldats des princes grecs de Cypre et de Manassé de Juda. Les Sargonides n'ont jamais eu d'autre flotte que celle que leur prêtaient les Phéniciens ou les Grecs de Cypre ou de Cilicie.

De quel droit s'inspiraient les fonctionnaires et les

juges assyriens de l'époque impériale ? Le vieux code d'Assur n'était certainement pas périmé, puisqu'on le conservait et qu'on le recopiait. Mais il avait forcément été développé, par exemple en ce qui concernait les obligations, et la législation hammourabienne, qui avait survécu à Babylone à la domination des Cosséens, avait exercé son influence. La législation assyrienne a gardé son indépendance : par exemple, le taux légal de l'intérêt, qui était de 20 pour 100 à Babylone dès le temps de la Iere dynastie, était de 25 pour 100 dans l'empire ninivite. Les centaines de contrats que nous possédons pour le VIIIe et le VIIe siècles ne nous renseignent directement que sur la population proprement assyrienne. Sur les Araméens, nous avons le recensement de Harran. Nous les voyons devenus complètement sédentaires, et assyrianisés. La polygamie est peu développée, les familles sont en moyenne de cinq têtes. Quant aux colonies assyriennes extérieures, elles conservent non seulement leur droit, mais leur écriture cunéiforme et leurs tablettes d'argile, alors même qu'autour d'eux on écrit en araméen, et sur papyrus : à Gézer par exemple, où les Assyriens vivent en contact avec une population mêlée d'Egyptiens et de Juifs. On constate les effets de cette proximité par les curieuses analogies de détail entre la législation assyrienne et celle du Deutéronome.

Les Assyriens de l'époque sargonide sont restés fidèles à leurs vieilles divinités, Assur et Ishtar d'Arbèles. Au temps de la régence de Sammouramat (810-806), le culte de Nabu a pris en Assyrie une importance significative, car Nabu est le dieu intellectuel. Assurbanipal, le Mécène sargonide, est un de ses dévots les plus fervents. Par l'extension

des fonctionnaires et des garnisons assyriennes, par le brassage de populations que provoquaient les transportations en masse, les divinités du Tigre et de l'Euphrate ont été portées au dehors : Tammuz, par exemple, en Syrie. Inversement, dans la population si mêlée de Ninive, les dieux syriens ou iraniens ont compté plus d'un adorateur. Rien n'était plus étranger à l'esprit assyrien que de s'aliéner les dieux des sujets. Asarhaddon rendit aux tribus arabes razziées par son père leurs idoles emportées à Ninive. Et quand, après la chute de Samarie, les Chaldéens transplantés dans le territoire d'Israël eurent irrité Jahveh par leur ignorance de son culte, le roi assyrien s'empressa de renvoyer sur place un prêtre israélite pour apaiser le dieu local.

Intellectuellement, l'Assyrie relevait, dans une très large mesure, de la civilisation babylonienne. Mais c'est à ses rois que beaucoup de monuments de celle-ci ont dû de survivre. La magnifique bibliothèque d'Assurbanipal est aujourd'hui l'orgueil du British Museum. Or, elle fut constituée sous la direction personnelle du roi, avec des copies soigneusement prises dans les vieux temples de la Chaldée. Les antiques épopées de la création et de Gilgamesh, les hymnes vénérables, la prodigieuse collection d'*Omina*, de précédents et de procédés divinatoires qui remontaient jusqu'à l'époque sumérienne, tout cela fut centralisé à Ninive, et a reparu sous les décombres de la grande ville.

Pourtant, les Assyriens ont eu aussi leurs mérites propres. Les scribes des Sargonides, dans leurs récits militaires, ne manquent pas d'un lyrisme personnel qui rappelle parfois les accents des prophètes leurs contemporains. En art surtout, les Assyriens dé-

passent souvent Babyloniens et Hittites. Leurs sculpteurs animaliers, en particulier, ont laissé des morceaux qui ne craignent aucune comparaison.

Il est donc excessif de ne voir dans les Assyriens qu'une nation de soudards pillards et féroces. D'abord, à partir de Téglathphalasar III, ils ont commencé à habituer l'Asie antérieure à un régime juridique et économique uniforme, qui plus tard a facilité la tâche des Perses. Et surtout, Ninive a été, pendant près d'un siècle, un foyer actif de travail, de conservation et de production. Enfin, malgré les coups frappés sur Babylone en 689 et 648, coups largement provoqués par la résistance acharnée des Chaldéens, les rois d'Assyrie ne se sont jamais départis d'un certain respect pour la vieille métropole de leur civilisation. Un exemple suffira : la collection d'observations astronomiques qui commence avec Nabonassar (747) n'a pas été interrompue par la conquête assyrienne : la renaissance babylonienne du VIe siècle la continuera, et la science grecque en profitera un jour.

VI

La colonisation grecque.

Encore au VIIIe siècle, la prépondérance des Phéniciens sur la Méditerranée est incontestable. Les colonies d'Occident vivent à l'ombre de la puissante métropole, même Carthage : on voit à maint détail qu'il ne faut pas encore parler d'hégémonie punique. Les Phéniciens de Sardaigne ont conservé tel trait d'écriture, par exemple la forme du *Schin* (W), qui a disparu de bonne heure chez ceux d'Afrique. Tartessos et les Barbares ont les yeux fixés sur Tyr. Une seule réserve à faire : l'Italie. Le fait que les Etrusques, à la différence des Ibères, ont reçu l'alphabet, non des Sémites, mais des Grecs, est un fait décisif, en présence duquel il faut bien admettre que la pacotille orientale qui commence à apparaître dans les tombes à fosse (VIIIe siècle) n'est pas venue en Etrurie par l'intermédiaire direct des Phéniciens. Dans l'ensemble, on est encore en droit de parler de Méditerranée phénicienne.

Cela change à la fin du siècle. Soit sous l'impression de l'arrivée des Ethiopiens en Egypte, soit pour toute autre raison, les Phéniciens se cabrent contre l'hégémonie assyrienne, et dès lors les désastres se succèdent. Tyr échappe à la destruction dont la menaçaient les prophètes d'Israël. Mais, en 701,

tout le royaume tyrien de terre ferme tombe au pouvoir de Sennachérib, cependant que les dépendances cypriotes sont encadrées maintenant de vasseaux grecs du roi d'Assyrie. Sidon, qui aurait pu profiter du blocus de Tyr, est saccagée par Asarhaddon en 676. Lorsque les Assyriens soumettent l'Egypte, les villes insulaires elles-mêmes, Tyr, Arad, courbent la tête. La Phénicie ne bougera plus jusqu'à la chute de Ninive (612). A ce moment, un bref relèvement, puis le remous des luttes entre les Pharaons saïtes et Babylone, et en 574 Tyr retombe sous la suzeraineté de Nabuchodonosor.

Tarsis, comme nous l'attestent et les prophètes juifs et Asarhaddon, a ressenti le contre-coup de ces catastrophes. Les colonies d'Occident sont restées désemparées, jusqu'au moment où Carthage a pris la succession de Tyr. Probablement, les malheurs de la mère-patrie se sont traduits par une émigration qui s'est principalement portée vers la ville africaine. On nous dit que, dès 654-3, les Carthaginois apparaissent aux Baléares. Le fait, en tout cas, est isolé ; dans l'ensemble, l'essor de Carthage ne date que du VIe siècle. La date est donnée à tout le moins pour l'Italie centrale : elle est inscrite dans les nécropoles étrusques.

Ainsi, le VIIe siècle est le siècle du marasme phénicien. C'est en même temps le grand siècle de la colonisation grecque. Il faudrait une ignorance absolue de l'histoire orientale pour méconnaître la connexion des deux événements. Les Phéniciens ont laissé libre une place que les Grecs allaient prendre.

Bien entendu, le mouvement qui emporta alors

la race grecque a des causes intrinsèques, que les fictions de l'épopée nous permettent d'apercevoir. Tel récit de l'Odyssée en apprend plus, sur les sentiments et les besoins d'où sortit la colonisation, que toutes les dissertations. Tout au plus les poètes laissent-ils trop dans l'ombre un facteur important : la consolidation du régime féodal de la propriété foncière laissait sans terres un nombre croissant d'individus, sans les désirs desquels le caractère agrarien que revêtit, dans la plupart des cas, la colonisation ne s'expliquerait pas. A la fin de l'époque mycénienne, c'était vers les côtes Ouest et Sud de l'Asie-Mineure que s'était portée l'expansion grecque. Puis, une accalmie avait suivi, et durant trois ou quatre siècles les petites luttes contre les peuplades anatoliennes avaient suffi à contenter le besoin d'aventures, la soif de butin et de domination territoriale : les Eoliens achevaient seulement de coloniser la Troade. Mais, quand l'instinct d'expansion passa par un nouveau paroxysme, au VIIIe siècle, de puissantes monarchies se dessinaient à l'Est. Les Grecs de Cypre avaient reconnu la suzeraineté de Sargon (708). Ceux d'Ionie avaient entendu parler de la monarchie phrygienne des Midas et des Gordios, en attendant les Lydiens[1]. Les yeux se tournèrent vers d'autres directions, que les aèdes nous indiquent. Les épopées sur l'Argo et les Argonautes, perdues pour nous, mais que chacun connaissait au temps d'Homère, sont orientées vers la Mer Noire. L'*Odyssée* reflète les premières découvertes en Occident. Comme il arrive toujours en pareil cas, c'est le terme lointain qui mettait en branle les imaginations et

1. Voir plus haut, p. 248, 256.

excitait les convoitises. Les Argonautes visaient l'or de la Colchide. Si le roi d'Ourartou, Sardouris (vers 750), a entendu parler des Ioniens, ce ne peut être que dans la région de Sinope et de Trébizonde. De même, en Occident, ce sont les terres fertiles de la Campanie qui fascinaient. C'est de là que la Muse ionienne a tiré les Phéaciens et Nausicaa. Une tradition unanime faisait de Cumes, au pays des Opiques, la doyenne des cités grecques d'Occident. De fait, l'archéologie prouve que la présence des Grecs, sur ces rivages, remonte haut dans le VIIIe siècle. Les objets orientaux commencent à abonder dans les tombes à fosses de l'Etrurie, dont l'extrême limite, vers le bas, est un peu postérieure à Bocchoris (vers 715). Et l'alphabet a pénétré chez les Etrusques dans un stade de son évolution qui est antérieur à celui que révèlent nos plus anciennes inscriptions grecques. C'est après que les Vasco de Gama et les Christophe Colomb grecs eurent atteint les pays merveilleux qui miroitaient à l'horizon, que commença la colonisation progressive et pénétrante des régions intermédiaires.

Sur celle-là, nous ne manquons pas d'indications chronologiques précises. Elles sont loin d'être sûres. Sans doute, les cités fondées à cette époque eurent plus tard des moyens d'évaluer, en gros, leur antiquité. Mais il suffit de lire Hérodote pour voir qu'encore au Ve siècle les logographes, quand ils ne disposaient pas des dates royales de l'Orient, ne se tiraient d'affaire que par le calcul des générations des grandes familles. Quelle sécurité offrait ce calcul? un exemple suffira à nous en avertir. Hérodote, parlant d'un fait survenu vers 440 à Métaponte, évalue à 340 ans l'intervalle qui le sépare d'un autre fait survenu

à Cyzique : ceci reporterait au IXe siècle l'origine de cette colonie milésienne, en contradiction flagrante avec toutes les traditions qui lui sont relatives. De vrai, toutes les évaluations de ce genre, celles de Thucydide par exemple pour les colonies siciliennes, n'ont qu'une valeur approximative (là où nous avons deux données, elles diffèrent en général d'un certain nombre d'années). Mais nous disons « approximative », et non pas nulle. Toute la chronologie des fondations de colonies a au moins l'avantage d'être indépendante de la chronologie olympique, et par suite n'est pas suspecte d'un décalage systématique vers le haut.

Quant aux indications de métropoles, elles feraient ressortir un nombre limité de centres de colonisation : nous verrons ce qu'il y a d'exagéré dans cette impression. En réalité, la fièvre d'expansion a travaillé tout le monde égéen, et s'est porté dans toutes les directions, pour aboutir à des résultats importants aux points de moindre résistance, là où l'indigène était sans défense contre la « panhoplie », contre les hommes bardés d'airain ou de fer. Nous suivrons les Grecs au Sud-Est, au Sud, au Nord-Est, au Nord, enfin à l'Ouest.

Le Sud-Est était la direction traditionnelle, celle qu'avaient suivie cinq cents ans auparavant les Achéens de Cypre. Elle fut reprise alors. Vers 690, des Rhodiens fondèrent Phasélis. La fondation dut s'accompagner de tentatives grecques en Cilicie, car on se rappelait que des bandes avaient été détruites en ce pays par les généraux de Sennachérib (705-681). Le colosse assyrien était trop fortement assis alors

en Cilicie et en Syrie pour tolérer l'introduction de « Yavana » autrement qu'à titre individuel, comme mercenaires dans ses armées ou comme marins sur ses flottes. Aussi bien, le nom d'Assur resta depuis lors attaché, dans l'esprit des Grecs, au pays situé entre l'Euphrate et la mer (Syrie). Il est inutile de perdre des paroles pour expliquer pourquoi le mouvement de colonisation n'a rien donné de ce côté.

En revanche, les Grecs ont trouvé un terrain plus favorable sur les bords du Nil. Ils fréquentaient certainement Saïs dès le temps des rois Tafnakht (v. 730) et Bocchoris (vers 715). Puis, les guerres entre Ethiopiens et Assyriens entravèrent la pénétration, mais, quand sonna l'heure de la dynastie saïte, avec Psammétik (664-655), ce fut avec l'aide de mercenaires ioniens et cariens que ce roi rétablit l'unité égyptienne. Le témoignage contemporain d'Assourbanipal, qui voit dans Gygès un allié de Psammétik, lui attribuant sans doute l'envoi de ces secours, confirme les assertions des historiens grecs, qu'on pourrait soupçonner inspirées par la vanité nationale. Depuis lors, les Grecs firent partie intégrante de la force militaire des Pharaons; une des plus vieilles inscriptions grecques que nous ayons est celle que, sous Psammétik II (vers 590), des mercenaires ont gravée sur le colosse d'Ibsamboul.

Les commerçants avaient suivi les soldats. Une ville grecque, Naucratis, s'était élevée à l'Occident du Delta, où les Milésiens ont pu être les initiateurs mais ou bien d'autres cités ont eu leurs représentants, Les fouilles ont montré que cet établissement remonte au VIIe siècle : Amasis le Philhellène (571-527) s'est borné à en faire l'entrepôt général du commerce grec. Mais il y avait d'autres factoreries; des

Samiens étaient installés dans une des oasis voisines de Thèbes. Lorsque les Phéniciens, après la chute de Ninive, renouèrent avec l'Egypte les vieilles relations, ils trouvèrent leurs concurrents solidement établis.

Les voyages de plus en plus fréquents en Egypte apprirent aux Grecs à connaître la région de l'Afrique sise à l'ouest, les oasis de la Cyrénaïque. Une nouvelle colonie sortit de là vers 630. Des gens de Théra et de Crète fondèrent alors Cyrène. Après qu'un premier Battos et un premier Arcésilas eurent régné sur la ville, une recrudescence de colonisation, sous Battos II (vers 570), amena une révolte des Libyens et une intervention du Pharaon Apriès; celui-ci fut battu, et sa défaite lui coûta le trône et la vie. Amasis, qui le renversa, rechercha l'amitié de la puissante cité. Cependant, sous Arcésilas II, les Cyrénéens avaient été moins heureux contre les Libyens seuls que contre les Egyptiens : une défaite leur coûta 7000 hoplites, et provoqua peu après, sous Battos III le Boîteux, un mouvement contre la royauté. Malgré ces contretemps, la colonisation grecque progressa dans la région : Barcé et Euhespérides furent fondées. De cette époque aussi date la popularité chez les Grecs de l'oasis d'Ammon; les fouilles qui ont suivi la conquête italienne en ont montré l'antiquité.

Dans la direction opposée, nous avons vu que, dès le VIIIe siècle, les aèdes éoliens associaient au souvenir des héros mythiques de la thessalienne Iolkos les premières nouvelles qui leur venaient de la mer Noire et du Caucase. Dans l'*Odyssée* même, on a soupçonné qu'Aia, Artaké et les Cimmériens avaient

été chantés à leur vraie place avant d'être transportés dans l'Occident. En tout cas, les Milésiens et les autres Ioniens commençaient à substituer à ces fictions de solides réalités. Nous avons dit que le roi Sardouris II (vers 750) a connu les Ioniens[1]. Inversement, les Grecs ont rencontré, aux lieux où avaient erré les Amazones, la puissance assyrienne, car ils ont associé au vieux nom des Lukki hittites le nom assyrien pour former le composé bizarre qui désigne les habitants de la Cappadoce jusqu'au ve siècle (Leucosyriens) : or, ceci nous place au temps de Salmanasar V et de Sargon. Ajoutons que les Phrygiens ont reçu l'alphabet par cette voie, et non par l'intermédiaire des Lydiens. Que si ces premières ébauches de colonisation n'ont laissé qu'un souvenir brouillé, si nulle part les doubles dates de fondations ne sont plus nombreuses, cela tient à ce que tout cela périclita par suite des grands bouleversements ethniques dont le pourtour du Pont-Euxin fut le théâtre à partir de la fin du VIIIe siècle.

On se rappelle que les Cimmériens sont signalés pour la première fois du côté de Sinope par Sennachérib (avant 714). En même temps, les émigrations thraces par-dessus les détroits, familières aux poètes de l'*Iliade*, atteignaient leur paroxysme par le passage des Trères (vers 700). Les Grecs ont appris à connaître le nom redoutable des Barbares du Nord dans ces parages, bien avant de les voir sous les murs d'Ephèse vers 650. Mais ces invasions ont eu leur contre-coup. On nous dit que le roi Gygès aida les Milésiens à fonder Abydos vers 670, et il est évident que le désir de fermer solidement le passage d'Europe en Asie

1. Cf. plus haut, p. 268.

explique l'intense colonisation de l'Hellespont dans la première moitié du VIIe siècle. Cyzique, fondée vers 675, ne fut que la principale des créations milésiennes dans ces parages : Cardie en Chersonnèse, Parion, Kos, sont filles de la même cité. Lampsaque fut fondée par Phocée. Mais le plus beau poste fut occupé par les Mégariens : après s'être établis à Chalcédoine vers 680, ils fondaient Byzance vers 660. Comment les Ioniens ont-ils laissé aux gens d'Europe l'honneur de révéler au monde l'emplacement de Constantinople ? Il est probable que si nous étions mieux informés de la politique lydienne, le fait s'éclaircirait pour nous. En tout cas, quand les Ioniens menacèrent les cités mégariennes, ils se heurtèrent à une vigoureuse résistance; vers 600, des Samiens fondaient Périnthe, et presque aussitôt une guerre s'ensuivit avec Mégare. Les Milésiens semblent avoir fait contre fortune bon cœur, et avoir recherché l'amitié de Byzance.

Cependant, l'invasion barbare, n'étant plus alimentée, perdait de sa virulence, en attendant que Trères et Cimmériens fussent emportés par les Scythes (vers 630). Alors la colonisation du Pont reprit son essor. Les Milésiens, qui s'étaient tenus d'abord sur les côtes Ouest et Nord de la mer Noire, fondant Olbia vers 646, réoccupèrent Sinope vers 630, cette fois définitivement; puis Trébizonde naquit. Dans la suite, le courant milésien se porte vers la Crimée, et Panticapée s'élève aux rives du Bosphore cimmérien. Téos lui donne comme voisine Phanagoric (vers 550). Mégare ne laisse pas oublier ses droits dans ce domaine, et fonde Héraclée du Pont vers 560.

Mais c'est Milet qui est restée la reine de ce domaine,

avec un nombre de colonies qu'on n'hésitait pas plus tard à porter à 90 ! Les vestiges les plus authentiques de la civilisation milésienne du VIe siècle ont été retrouvés chez les Scythes, dans la Russie méridionale. Quant au royaume du Bosphore cimmérien, il est né plus tard : on donne pour l'avènement de la première dynastie, les Archéanactides, la date de 480 : le nom est empreint d'un archaïsme voulu et quelque peu pédant.

Les Grecs n'ont pas trouvé dans la Colchide tout l'or qu'ils espéraient, mais ils ont trouvé en Scythie des esclaves et du blé à foison.

Si pour les régions que nous venons de parcourir, l'histoire de l'Orient fournit à chaque instant des points de repère et des connexions qui expliquent bien des faits obscurs, nous sommes réduits, pour le Nord et le proche Occident, aux données grecques. Heureusement, un des témoignages est contemporain, celui d'Archiloque de Paros. Il a été contemporain de Gygès, et passait pour antérieur à Kallinos d'Ephèse, qui a chanté la grande invasion cimmérienne. Il se situe donc dans la première moitié du VIIe siècle. Le premier des poètes subjectifs de la Grèce, le premier qui ait chanté des aventures personnelles et des événements contemporains, il nous parle de la colonisation de Thasos, à laquelle il participa, de la réputation qu'avait déjà acquise de son temps Siris, en Italie, de celle des Chalcidiens. Son témoignage authentique une chronologie inquiétante sur bien des points.

Thasos a donc été colonisée par les gens de Paros, et Archiloque y a combattu. Les Naxiens, paraît-il,

disputaient aux Pariens l'île thrace, et furent évincés. Quant aux indigènes, ils furent soumis, mais les Thraces du continent résistèrent mieux, et infligèrent au poète une aventure humiliante. A la longue, les Thasiens devaient prendre pied sur la côte qui leur faisait face : au VIe siècle, ils y avaient des possessions minières de grand rapport.

L'occupation de Thasos n'était qu'un épisode. A l'Est, on ne sait quand les Mytiléniens fondèrent Ainos, et les gens de Chios Maronée. Cette dernière ville a eu des conflits avec les compatriotes d'Archiloque : cela confirme la date de 650 pour la fondation d'Abdère par les Clazoméniens. Au reste Abdère fut fondée une seconde fois par les gens de Téos vers 545. Il est tout à fait normal que plus d'un poste, dans ces contrées, ait été perdu et repris par les Grecs. Les voisins de Thrace étaient gens belliqueux, et, au VIe siècle, le grand peuple péonien fit sentir sa puissance depuis l'Axios jusqu'à Périnthe.

A l'Ouest, si Archiloque a célébré les gens de l'Eubée comme les plus braves des Grecs, c'est sans doute qu'il faisait allusion à leurs exploits en Chalcidique. Là aussi, des insulaires, les gens d'Andros, ont marqué leur passage, fondant Acanthe et Stagire vers 654. Mais Chalcis et Erétrie couvrirent de leurs colonies la triple péninsule à laquelle la première a laissé son nom. Vers 600, Corinthe trouva encore une place à prendre : Potidée. Les tribus thraces de l'intérieur limitèrent, là aussi, le mouvement, et, derrière elles, une monarchie d'origine grecque, la Macédoine, se développait lentement. Les premiers rois historiquement attestés, vers 700, étaient encore confinés sur le haut Haliacmon; au VIe siècle, leurs domaines s'étendaient déjà jusqu'à Anthémonte.

La plus importante région, le district minier du Pangée, avec son or et son argent, échappa aux Grecs. Au VIe siècle, les hommes aventureux qui cherchaient fortune de ce côté étaient forcés de courtiser les dynastes thraces, détenteurs et défenseurs des mines. En revanche, le commerce de Thasos et des villes auxquelles elle servait de débouché a sûrement poussé très loin vers l'intérieur, vers l'Ister (Danube) et l'Adriatique; on en retrouve des vestiges égarés jusqu'aux rives de la Baltique.

Cumes, avons-nous dit, était la doyenne des villes grecques d'Occident. Mais il va de soi que les hommes d'Eubée qui la fondèrent jalonnèrent la route qui conduisait au pays du cuivre : on relève les traces de Chalcis et d'Erétrie à Corfou. Ils occupèrent aussi, au cours du VIIIe siècle, les deux bords du détroit de Messine : Rhégion et Zankle. Avant la fin du siècle, ils avaient jeté en Sicile Naxos (avec des Naxiens), Catane et Léontini. La série des établissements chalcidiens se clôt vers 650 par la fondation d'Himère. A ce moment, déjà l'heure de la décadence sonnait pour la métropole.

Cumes semble avoir perdu de bonne heure le contact étroit avec elle, pour subir les influences achéennes ou corinthiennes. Isolée dans son poste avancé, il fallait bien qu'elle s'appuyât sur les éléments grecs les plus rapprochés d'elle. Elle eut la chance d'avoir longtemps des voisins indigènes assez pacifiques; on ne sait à quelle date elle fonda Naples. C'est par ces villes que les Italiens apprirent à connaître les Grecs, et, comme un des éléments constitutifs de la colonisation était la tribu des *Graioi*, riverains de l'Euripe, c'est du nom de cette tribu qu'est venu

le terme latin pour désigner ceux qui s'appelaient eux-mêmes les Hellènes. Inversement, les gens de Cumes ont appris aux poètes de la mère-patrie, qui ont complété Hésiode (VIIe siècle), à distinguer les Latins des « féroces Tyrrhéniens ».

Les autres colonies chalcidiennes semblent avoir mieux gardé l'empreinte originelle. Dans la législation, elles avaient des coutumes semblables, qu'elles attribuaient à Charondas de Catane, mais qui devaient venir de la Grèce d'Orient, puisqu'on les retrouve à Cos. Elles différaient sensiblement de celles des voisins locriens, qu'on attribua à Zaleukos.

Les hardis navigateurs qui avaient ouvert les voies de l'Occident ne tardèrent pas à être suivis par des peuples plus continentaux, mais mieux placés qu'eux pour exploiter le domaine qui s'offrait à la colonisation.

Le nom des Achéens, qui avait plané jadis sur le Péloponnèse et sur la traînée d'îles qui le prolongent jusqu'à Cypre, avait été réduit peu à peu à ne plus désigner que les riverains du golfe de Corinthe, de l'Elide à Sicyone. Ce fut le centre de l'émigration qui traversa la mer Ionienne. On plaçait en 708 la fondation de Sybaris et de Crotone, les principales villes achéennes. Quant à Métaponte et à Siris, où des éléments ioniens étaient mêlés aux Achéens, on ne nous donne pas la date; Siris, on l'a vu, était fameuse au temps d'Archiloque. Les villes achéennes ont d'ailleurs étendu leur domaine jusqu'aux rives de la mer Tyrrhénienne : Poseidonia (Poestum), la dernière colonie de Sybaris, a vu les plus anciens de ses temples s'élever vers 600. Les indigènes de cette péninsule de Calabre d'où le nom d'Italie s'est répandu ensuite jusqu'au pied des Alpes, sans doute

parents des Latins, étaient sans venin : des tribus entières obéissaient aux puissantes cités grecques.

Les Spartiates ont participé un instant au mouvement, au temps de la première guerre messénienne (vers 707, nous dit-on). Tarente était fille de Sparte. Elle rencontra des voisins plus incommodes que les Italiens dans les Japyges; en revanche, ils s'adaptèrent assez vite aux habitudes de la civilisation importée d'Orient.

Les Locriens aussi ont rivalisé un moment avec les occupants de l'autre bord du golfe de Corinthe. C'est en 673 qu'on place la fondation de Locres d'Italie. Elle avait des attaches avec les Locriens orientaux comme avec les Locriens occidentaux, puisqu'une partie de ses familles nobles se rattachait aux « Cent Maisons » qui avaient l'honneur de fournir à Ilion les victimes expiatoires pour le meurtre de Cassandre. Or, nous savons par une inscription que ce rit très antique était l'apanage des Locriens riverains de la mer d'Eubée.

Les noms d'Hellas et d'Hellènes, vers 700, étaient encore solidaires des Achéens. Aussi, le magnifique domaine colonial qui s'était constitué sur les bords du golfe de Tarente apparut-il comme une plus « grande Hellas » (la « Grande Grèce » des Romains). C'est là que les Grecs ont appris d'abord, au contact d'étrangers, à se désigner par le nom d'Hellènes.

Corinthe était, elle aussi, bien placée pour imiter, puis dépasser Chalcis. Au VIIIe siècle, elle vivait encore dans l'orbite de la puissance argienne, tout en ayant ses rois particuliers. Les derniers de ces rois qui nous soient nommés sont des personnages historiques, et l'on avait conservé l'obscur souvenir des drames qui accompagnèrent leur chute; après eux, Corinthe

fut gouvernée collectivement par l'oligarchie des Bacchiades, pendant 90 ans, jusqu'à l'usurpation de Kypsélos (après 715-après 625). Il faut voir un contre-coup des convulsions qui accompagnèrent le passage de la royauté traditionnelle à l'oligarchie dans l'émigration qui créa Corcyre et Syracuse. On plaçait communément en 734 la naissance de l'une et de l'autre ville. Nous reviendrons sur la première. La seconde s'est taillé, durant le siècle qui suivit sa fondation, un beau domaine dans l'angle Sud-Est de la Sicile; vers 600 elle fondait sa dernière colonie, Camarine.

Les Rhodiens avaient pris part à la colonisation de la grande île en fondant, vers 690, Géla. Les Géléens mirent ensuite un siècle, eux aussi, à doubler leur domaine vers l'Ouest; en 580 seulement, ils fondaient Agrigente.

Longtemps auparavant, les Mégariens s'étaient mis sur les rangs. Leur premier établissement dans l'île était presque aussi vieux que la colonie chalcidienne de Naxos, mais il végétait. Vers 650 ou 630, les Mégariens trouvèrent mieux à Sélinonte.

On voit que la marche de la colonisation grecque en Sicile a été des plus tortueuses. Evidemment, le plus ou moins de résistance des indigènes, Sicules ou Sicanes, a déterminé les étapes de cette occupation. Finalement, les seules tribus du centre restèrent indépendantes, avec la ville d'Egeste. A l'extrémité occidentale de l'île, les Phéniciens gardèrent Panorme, Eryx, Motyé. Lorsque les Grecs, au VIe siècle, essayèrent de pénétrer dans ce domaine des villes sémites, ils trouvèrent derrière elles Carthage.

Les Ioniens étaient, vis-à-vis des gens de la Grèce d'Europe, handicapés par la distance. Mais on sait

de reste que leurs poètes, dès le VIIe siècle, étaient puissamment suggestionnés par le bruit lointain des premiers établissements chalcidiens; s'ils évitent le nom de Chalcis pour ne parler que de Taphiens et de Phéaciens, c'est là une de ces réticences voulues destinées à masquer une actualité qui serait choquante dans l'épopée. Peu à peu, la mer qui s'étendait entre la Grande Grèce et la Grèce, devint, pour les colons, la mer « Ionienne ». Des Ioniens de Colophon et d'ailleurs aidèrent à coloniser Siris et Métaponte, des Naxiens figurèrent parmi les premiers colons de Sicile, enfin Rhodes a été la métropole de Géla. Mais c'est surtout comme marchands que les Grecs d'Asie ont paru en Italie et en Sicile. La pacotille orientale qui se répand jusqu'en Etrurie à partir du VIIIe siècle n'a pu arriver jusque là que par des intermédiaires cypriotes ou ioniens. Au VIe siècle, Milet était en relations intimes avec Sybaris. Vers 525, des Samiens fondaient Dicéarchie (Pouzzoles). Lorsque les logographes d'Ionie commencèrent à s'intéresser aux annales des villes d'Occident, il n'y avait pas plus de six générations écoulées depuis la fondation des plus anciennes, — Cumes mise à part. Les grandes familles de ces colonies connaissaient encore certainement leur *pedigree* depuis cette époque. Nous pouvons donc, avec les réserves nécessaires sur la précision du comput par générations, avoir confiance dans le tableau qui nous a été légué de la colonisation grecque en Italie et en Sicile.

Corcyre n'avait été considérée par les Chalcidiens d'abord, par les Corinthiens ensuite, que comme une

escale vers les pays qui captaient alors toute l'attention. Mais, à la longue, on devait cesser de dédaigner les rivages de l'Adriatique. Le progrès, de ce côté, semble avoir été retardé par les querelles qui s'élevèrent entre la colonie et la métropole; la première bataille navale dont on eût gardé la mémoire en Grèce fut livrée, vers 664, entre Corcyréens et Corinthiens. En 625 seulement, les deux villes réconciliées fondaient Epidamne. Nous ne savons quand s'élevèrent Apollonie, Ambracie et les autres établissements corinthiens dans la région épirote et illyrienne; ce qui est sûr, c'est que les Cypsélides (vers 620-560) allaient trouver là un bel empire colonial. Mais l'Adriatique restait hostile, particulièrement propice à la piraterie. On nous dit que le contact avec les habitants des embouchures du Pô, les Vénètes, ne fut établi que par les Phocéens.

Du côté de la Méditerranée occidentale, d'autres causes arrêtèrent longtemps les Grecs; les Phéniciens, au VIIIe siècle, gardaient jalousement ce domaine. Il est probable que la légende de Calypso recouvre une obscure notion de la région du détroit de Gibraltar, des « colonnes d'Héraklès ». Mais il fallut la ruine du royaume tyrien (701) pour rendre possibles de ce côté les entreprises grecques. Malte, Carthage, les établissements de Sardaigne, Gadès, se trouvèrent au VIIe siècle désemparés. Ce n'est pourtant que vers 640 qu'un vaisseau samien, pour la première fois, atteignit Tartessos. La cargaison fut si fructueuse que, depuis lors, tous les regards se tournèrent vers le pays de l'argent. Mais les pirates étrusques infestaient la route. Les Phocéens allaient, les premiers, se tailler là une part de rois.

Hérodote exagère peut-être le monopole que Phocée

a détenu alors dans les mers de l'Extrême-Occident. Il indique en tout cas avec précision l'innovation qui leur valut leurs succès. Jusque-là, les vaisseaux de commerce étaient de lourds et pacifiques « bateaux ronds » : les « bateaux de Tarsis » des Phéniciens eux-mêmes ne se distinguaient des autres que par plus d'ampleur et de solidité. Les Phocéens les premiers employèrent couramment dans la navigation le bateau de guerre, la pentécontère. Les Phéniciens du VIIIe siècle connaissaient le navire à deux rangs de rames, la dière, et les premières trières auraient été construites à Corinthe vers 704. Mais, au VIIe et au VIe siècles, le navire de guerre normal était le navire à cinquante rameurs : ce fut l'instrument de la thalassocratie phocéenne. Conduit exclusivement à la rame, il était plus rapide que les voiliers, permettait de faire en une saison le voyage d'un bout à l'autre de la Méditerranée, aller et retour. Armé de l'éperon, et portant des soldats, il était en état de se défendre, même contre plusieurs barques, pouvait protéger un débarquement ou un embarquement. La contenance devait être restreinte, mais le cuivre d'Italie, l'argent d'Espagne, ne tenaient pas beaucoup de place.

Les Phocéens débutèrent par un coup de maître. Il est possible que le site de Marseille ait été signalé par d'autres, car le nom, Massalia, n'est pas grec. Mais nul n'a contesté aux Phocéens la gloire d'avoir fondé là, vers 600, le premier établissement durable. Nous connaissons tous la gracieuse légende qui ouvre l'histoire de France, le chef ligure recevant le marchand phocéen au repas durant lequel doivent se décider les fiançailles de sa fille, et la jeune vierge, par une inspiration divine, tendant la coupe qui

indique son choix à l'étranger préféré aux chefs indigènes. Gyptis (ou Petta, car il y a divergence sur le nom de l'héroïne) était une Ligure. Le nom de ce peuple devint vite familier aux Grecs, et flotta sur la Gaule méridionale, sur le Nord de l'Espagne et sur le Nord de l'Italie, avant d'être confiné, sous la poussée ultérieure des Celtes, aux rives du golfe de Gênes.

Les Phocéens allaient régner un demi-siècle sur les mers occidentales et sur les côtes hispaniques de l'Océan. Il a fallu la coalition des Carthaginois et des Etrusques pour les abattre. Et alors Marseille, qui avait vécu jusque-là à l'ombre de la mère-pâtrie, reprendra l'œuvre pour son compte, et ouvrira de nouvelles routes vers les pays de l'étain et de l'ambre.

Les navigations phocéennes couronnent brillamment la période de colonisation qui va de 750 à 550 environ. Les Grecs avaient bien mis à profit le désarroi des Phéniciens. Quand il cessa au VIe siècle, les concurrents orientaux trouvèrent les places prises et ne réussirent qu'une reprise importante : les colonnes d'Héraklès. En même temps les premiers éléments de la civilisation ionienne avaient été portés en Scythie et en Italie. Et la somme des connaissances géographiques et historiques avait été accrue dans des proportions énormes, enrichissant de toutes manières l'imagination et la réflexion des Grecs.

Alors que les créations de la première période d'expansion ne se distinguaient que par des noms vagues, Doriens, Ioniens, Eoliens, les colonies de la seconde période apparaissent comme les créations d'Etats bien déterminés. Elles sont elles-mêmes,

dès le début, des Etats, organisés à un moment précis. La colonisation, qui est le premier grand événement de l'histoire mondiale des Grecs, est ainsi, en même temps, le premier symptôme bien net de la transformation intérieure sur laquelle nous aurons à revenir. Chaque colonie a gardé l'empreinte de sa métropole dans les institutions, dans la division en tribus, dans le calendrier, dans l'écriture. Il est même probable qu'à l'origine la mainmise économique et même politique de la métropole a été beaucoup plus forte que ne nous le laissent voir nos documents si brefs et si tardifs. Corinthe, au temps des Cypsélides, a été la capitale d'un grand empire colonial; Syracuse a détruit Camarine au VIe siècle « parce qu'elle s'était révoltée ». A chaque instant, nous relevons des allusions à des guerres coloniales entre cités des VIIe et VIe siècles. Mais nous ne commençons à voir clair dans l'histoire grecque qu'à une époque où les colonies avaient acquis leur indépendance, et n'étaient plus rattachées à la métropole que par des liens religieux; d'où notre illusion rétrospective.

Parmi les villes citées comme métropoles, quelques-unes se détachent évidemment. Milet arrive en tête, en tête des autres villes ioniennes à tout le moins, à l'exception de Phocée. Chalcis, et subsidiairement Erétrie, ont précédé toutes les cités coloniales, mais la guerre qui éclata entre elles à propos de la plaine lélantienne, qui les séparait, leur a été fatale; au VIe siècle, la belle période de l'Eubée, qui a laissé tant de traces, est déjà close. Mégare paraît en Sicile, avec Mégara Hyblaea, dès le VIIIe siècle, pour culminer au VIIe avec Byzance, et fonder encore Héraclée au VIe. Corinthe enfin, la mère de Corcyre, de Syracuse, de Potidée, est la seule ville qui retiendra

quelque chose de son hégémonie coloniale après le VIe siècle. Pour l'Achaïe seulement, aucun nom particulier n'est mis en avant; aucune des communautés qui vivaient sur la rive méridionale du golfe de Corinthe n'est nommée, pas même Sicyone.

Naturellement, nul ne croira que des villes comme Milet, Phocée, Chalcis, Mégare et Corinthe aient suffi à alimenter un mouvement de pareille ampleur. Elles n'ont été que des centres d'attraction et d'organisation, des points de départ pour l'émigration des régions environnantes. Milet a exporté, non seulement des Ioniens divers, mais même des Cariens. Chalcis a entraîné aux bords du golfe de Naples nombre de Béotiens. Si Athènes et Argos, qui depuis longtemps participaient au mouvement maritime, qui étaient représentées dans la vieille amphictyonie navale ayant son centre à Calaurie, ne paraissent pas dans l'histoire de la colonisation, c'est que Mégare et Corinthe les masquent. Mais nulle part le mélange d'éléments de toutes sortes n'a été plus prononcé que dans la colonisation achéenne. C'est sans doute pour cela que le nom d'Hellènes a commencé là à faire concurrence au nom par lequel les Orientaux désignaient les Grecs d'Orient, pour l'emporter finalement sur lui comme désignation collective des Grecs. Ajoutons que la colonisation achéenne a puissamment contribué à la réputation du grand sanctuaire qui faisait face à l'Achaïe, et a inauguré la tradition qui plus tard plaça toute entreprise coloniale sous le patronage de Delphes. Les sentiments panhelléniques sont nés sur la route qui va du golfe de Corinthe aux rives de la Calabre.

VII

L'Orient avant et après la chute de Ninive (640-560)

La série des événements racontés dans les annales d'Assourbanipal ne dépasse guère la date de 640. On a des raisons sérieuses de penser que le règne se prolongea jusqu'en 626 ; le personnage qui est inscrit dans le canon des rois babyloniens comme ayant régné jusqu'à cette date, Kandalanu, est très probablement Assourbanipal déguisé, comme tant de ses prédécesseurs, en souverain babylonien. Çà et là un document d'Assourbanipal trahit un monarque vieillissant, égrotant, assombri par des inquiétudes imprévues. Mais il y a infiniment peu de chances pour qu'un texte de son règne soit très postérieur à 640.

C'est le cas pour un hymne religieux qui nous reporte vers ces régions du Nord-Ouest où se préparait la ruine du colosse assyrien. Il s'agit de l'hymne à Marduk. Le roi remercie le dieu qui l'a si longtemps protégé. C'est grâce à Marduk qu'il a pu tirer vengeance des humiliations que l'Elam « dans des jours lointains » avait infligées aux royaumes du Tigre et de l'Euphrate, qu'il a porté le fer et le feu au cœur de l'Elam ; allusion, non à la guerre contre Téoum-

man, où l'Elam propre, en somme, n'avait pas été ravagée, mais aux campagnes postérieures à 648. Puis, le dieu a jeté bas Dugdammê, le chef des Umman-Manda, venu des pays de la Mer, et il a renvoyé chez lui son successeur Sandaksatru. On a reconnu depuis longtemps dans Dugdammé le Lygdamis, chef des Cimmériens, des Trères et de leurs associés, que la tradition grecque se rappelait comme agresseur du temple d'Ephèse, et mentionnait comme ayant péri « en Cilicie ». Nous avons donc, de part et d'autre, l'attestation d'une nouvelle attaque cimmérienne contre les dépendances asianiques de l'empire assyrien. Ce devait être la dernière.

C'est peu de temps après, en effet, que se place la défaite des Cimmériens par les Scythes. Les Ioniens, très directement intéressés dans la question, avaient conservé le souvenir de l'événement, et même le nom des champions. Le chef trère qui, après avoir terrorisé Lydiens et Grecs, succomba sous les armes des Scythes s'appelait Kobos. Le vainqueur était Madyès, fils de Protothyès. On a identifié avec raison Protothyès et le Bartatoua qu'Asarhaddon nous signale, du côté du Caucase et de la Caspienne, vers 675. Les Scythes avaient renoncé à entamer l'empire assyrien et le royaume d'Ourarti, désormais allié avec Ninive, et cherché fortune plus à l'ouest. Si Madyès représente la génération qui suit celle de Bartatoua, ses exploits ne peuvent guère être postérieurs à 630.

Un synchronisme confirme cette date. Les chronographes placent en 630-629 l'établissement définitif des Milésiens à Sinope. Les chroniques des grandes villes grecques pouvaient parfaitement remonter au VIIe siècle; même si la date est basée sur

un comput de générations, elle a au moins une valeur approximative. Or, on se souvenait que l'établissement définitif des Milésiens à Sinope avait coïncidé avec l'écroulement du pouvoir des Cimmériens, dont Sinope avait été si longtemps la capitale. Et il est difficile de ne pas voir dans cet écroulement le contre-coup de la victoire des Scythes.

Un peu plus tard, les premiers historiographes ioniens ont schématisé ces événements en disant que le pouvoir des Scythes « sur l'Asie » avait duré 28 ans. Le point de départ de cette ère, pour des Grecs, n'a pu être que le moment où les Scythes ont mis fin à la terreur cimmérienne : elle correspondait donc aux années 630-600 environ. Nous verrons quel est l'événement qui, dans la tradition hellénique, en a pu marquer la fin.

La domination de la horde nouvelle a eu bien évidemment son centre d'action dans l'Asie-Mineure orientale. Mais elle s'est fait sentir bientôt sur les puissances de l'Est et du Sud. Ici, par exemple, quand il s'agit de pays si lointains, les renseignements grecs deviennent infiniment plus sujets à caution.

Voici comment Hérodote conçoit la succession d'événements qui ont amené la chute de Ninive. Les Mèdes, raconte-t-il, s'affranchirent des Assyriens et vécurent d'abord pacifiquement sous le long règne de Déjokès. Le fils de ce roi, Phraorte, soumit ensuite les Perses et risqua une première attaque contre l'Assyrie; il fut vaincu et tué. Son successeur Kyaxarès réorganisa alors les forces mèdes, et il revenait à l'assaut contre Ninive lorsque les Scythes intervenant retardèrent la victoire du Mède sur l'Assyrien. Comme Hérodote attribue 35 ans de règne à Astyage, le dernier roi des Mèdes (584-549), et

40 ans à Kyaxarès (624-584), son récit nous reporte, pour les faits précités, jusqu'aux environs de 625.

On a révoqué en doute tous les renseignements recueillis par les historiens ioniens dont s'inspire Hérodote dans la tradition mède. Pourtant, le nom du roi Phraorte, Fravartis, est bien iranien ; il était resté populaire en Médie, puisque l'usurpateur qui s'opposa à Darius en 521 crut devoir s'en parer. On ne voit pas pourquoi la tradition mède aurait inventé une grande catastrophe nationale. D'ailleurs ce que les documents assyriens nous apprennent, au temps d'Asarhaddon et d'Assourbanipal, sur l'affaiblissement de la puissance assyrienne en Médie, fait paraître très normale une première agression mède vers le temps de la mort du second. Quant au rôle des Scythes dans l'affaire, s'il cadre assez bien avec ce que nous savons des relations amicales jadis entretenues par Asarhaddon avec Bartatoua, il s'accorde moins bien avec ce que les documents chaldéens vont nous apprendre de leur intervention dans la crise finale de l'Assyrie. Retenons que: si le récit d'Hérodote ne doit pas être accepté sans réserves, il n'y a aucune raison sérieuse de contester qu'il recouvre un fond de vérité.

Hérodote nous dit encore que les Scythes n'intervinrent pas seulement sur le Tigre, mais en Syrie. Il sait qu'ils pillèrent le temple de Derkéto à Ascalon. Il sait qu'un roi Psammetik, qui, dans sa pensée, est évidemment Psammétik I (664-610), les écarta de l'Egypte par des présents. Tout ceci a été discuté, et cadre pourtant avec pas mal de témoignages contemporains. Ou a trouvé à Karkémis, sur l'Euphrate, des vestiges archéologiques du passage des Scythes. L'invasion a laissé sa trace également

dans la tradition juive. On a été parfois jusqu'à voir dans la réforme religieuse du roi Josias (621) le contre-coup de la terreur et de l'esprit de pénitence répandu par le passage des Barbares à proximité des montagnes de Juda. C'est excessif. En tout cas, les livres historiques ne font aucune allusion à l'invasion scythe. Mais la littérature prophétique, à l'époque, mentionne fréquemment les peuples du Nord, et dans des termes qui attestent une connaissance directe. C'est ainsi que les noms de Gygès et du pays de Gygès (*Gugu* et *Mat-gugu*) sont parvenus aux oreilles d'Ezéchiel. A la date où il prophétise (environ 593-570), le souvenir était bien lointain. Mais il a dû entendre retentir dans son enfance ces noms qui, grâce à lui, devaient avoir une si étrange fortune (Gog et Magog !), et ce, à l'occasion de l'invasion des gens du Nord : vers 620, la mémoire du grand roi lydien qui avait été tour à tour l'allié d'Assourbanipal et de Psammétik pouvait encore s'associer, chez les Syriens, à tout ce qui venait d'Asie-Mineure. Enfin, il est permis de voir un effet de l'invasion scythe dans la situation que les Assyriens laissèrent prendre à Psammétik en Syrie; on nous dit qu'il conquit Asdod et les villes de la côte philistine, et en 616 nous trouvons ses garnisons jusqu'au bord de l'Euphrate.

Il n'y a donc pas lieu de douter que les Scythes, des bords de l'Halys, et de l'antique pays des Moushki et des Tabal, n'aient poussé des pointes dévastatrices en Mésopotamie et en Syrie vers 625-620. La tradition s'accorde parfaitement avec le rôle que nous allons leur voir jouer sur le haut Euphrate dans la crise de 616-607, et qui est cette fois attesté par des documents irréfutables.

Le voile qui couvrait pour nous l'histoire de l'Orient depuis les derniers textes triomphaux d'Assourbanipal se lève en 616, grâce à une chronique babylonienne, sèche mais substantielle, qui vient d'être publiée. La scène a bien changé en vingt ans. L'Assyrie est évidemment aux abois. Depuis la mort d'Assourbanipal, il semble que deux querelles de succession avaient secoué la monarchie, laissant finalement le trône à Sinsariskum, que les mieux informés des Grecs ont connu sous le nom de Sarakos. Mais là n'est pas la vraie cause de l'écroulement : l'Assyrie avait connu, à la mort de Sennachérib par exemple, des troubles plus graves. La vraie cause, c'est que le peuple héroïque qui avait fourni tant de légions avait été épuisé jusqu'à la moelle. Déjà les Sargonides avaient enrôlé en bloc des armées de roitelets vaincus : à partir d'Assourbanipal, l'armée d'Assur ne fut plus qu'une cohue hétérogène de contingents provinciaux. Les derniers rois d'Assyrie, en présence d'une guerre, ne savaient plus que convoquer les troupes des vice-rois. Il devait arriver fatalement que ceux-ci songeassent à employer la force dont ils disposaient pour mettre la main sur les trésors entassés dans les capitales du Tigre.

La chronique s'ouvre au mois de mai-juin 616, en nous montrant Nabopolassar, le vice-roi de Babylone, sur le haut Euphrate. Dans le canon des rois babyloniens, Nabopolassar apparaît comme successeur immédiat de Kandalanu (625), mais il se peut que son usurpation ait été antidatée rétrospectivement ; des documents prouvent que l'autorité de Sinsariskun a été reconnue, longtemps encore après cette date, dans les villes même du Sud de la Chaldée. Que faisait en 616 Nabopolassar sur le haut Euphrate ?

un texte de Bérose nous dit qu'il avait été appelé par son suzerain assyrien pour combattre un ennemi venu « des bords de la mer », et qu'il profita de l'occasion pour se soulever. On a pensé que l'ennemi ne pouvait être que le Scythe de Cappadoce, ce qui expliquerait la présence du prince babylonien dans la Mésopotamie. La chronique semble indiquer que c'est en août-septembre 616 que Nabopolassar se retourna contre les troupes assyriennes qui devaient collaborer avec lui, mais le passage n'est pas clair; le soulèvement du Babylonien pourrait être antérieur Ce qui est sûr, c'est que, vers le 24 août 616, Nabopolassar remporta une victoire sur les Assyriens. Ceux-ci n'avaient pas affronté seuls la lutte. Ils avaient avec eux les contingents des Mannéens, c'est-à-dire des riverains du lac d'Ourmiah; une partie des vassaux de l'Est étaient donc encore fidèles à Ninive. La chronique nous montre ensuite, en septembre, Nabopolassar se retirant sur Babylone en occupant certaines villes sises sur le moyen Euphrate; les Assyriens et les Egyptiens le suivent en octobre, mais ne l'atteignent pas. Les Egyptiens! Sinsariskum pouvait donc encore compter sur le loyalisme du vieux Psammétik, dont les troupes occupaient la Syrie.

En 615, au mois de mars, les Babyloniens et les Assyriens s'affrontent dans une autre région, la rive gauche du Tigre moyen, dans l'Arrapachitis. En mai, Nabopolassar s'enhardit même jusqu'à tâter Assur, la vieille capitale de l'Assyrie. Il est repoussé et, en juin, assiégé lui-même dans Takrit; mais, après dix jours d'assauts, il parvient à se dégager. En novembre, paraît sur la scène un nouvel assaillant : le Mède, qui vient dans l'Arrapachitis prendre sa part de la curée qui se prépare.

En 614, en août, les Mèdes menacent Ninive, prennent à ses portes la ville de Tarbisu. Assur tombe entre leurs mains. Les Babyloniens sont arrivés trop tard, mais Nabopolassar et Umakistar (Kyaxarès) se rencontrent sur les ruines de la ville; ils concluent amitié et alliance, puis rentrent chacun chez soi. Notons la façon brusque dont la chronique introduit le roi mède. Il semble bien qu'il s'agisse d'un personnage présenté dans le récit des événements antérieurs, récit que nous n'avons plus; et ceci confirmerait la véracité générale du récit d'Hérodote sur les débuts de Kyaxarès.

En 613, au mois de mai ou juin, Nabopolassar opère de nouveau sur le moyen Euphrate. Vers le 14 juin, il prend Balihu, mais il est moins heureux contre Anat; on nous donne même quelques détails sur ces sièges. Le roi d'Assyrie est arrivé à la rescousse; il est donc dégagé du côté des Mèdes, mais on ne nous dit pas comment ceux-ci ont employé cette campagne.

L'année 612 est l'année décisive; il est fâcheux que, précisément à cet endroit, le texte soit fort lacuneux. On entrevoit que le roi de Babylone, en reprenant le harnais, rencontre devant lui les Ummanmanda, les Scythes, mais le rôle de ceux-ci est obscur. Ils n'empêchèrent pas Nabopolassar de rejoindre Kyaxarès, pour l'assaut final contre Ninive : « Me voici ! C'est ton tour ! a dit le Iaveh des armées... » Chacun se rappelle la prophétie de Nahum. De juin à août ont été livrées trois batailles, qui prouvent que Sinsariskum a fini en soldat. C'est en août qu'a eu lieu la chute de la capitale. Le passage où il est question de Sinsariskun est malheureusement mutilé : on ne sait donc pas si le geste

du légendaire Sardanapale, se brûlant dans son palais, doit en réalité lui être attribué. Ce qui est sûr, c'est que la catastrophe a été d'une soudaineté, d'une brutalité et d'une plénitude, sans analogues dans les annales même de l'Orient. Elle a été sans doute aidée par le fait que Ninive était bâtie sur le Tigre, sans cesse menacée par les inondations du fleuve, défendue contre elles par un système ingénieux de délicats travaux, et qu'il suffisait de laisser faire les éléments pour achever l'œuvre de destruction. Au reste, des capitales de l'Assyrie, Arbèle seule a échappé à cette nuit éternelle de tout un peuple.

Vers le 15 septembre 612, Umakistar se retira avec son armée, et désormais la chronique est muette sur les Mèdes. Elle nous montre le roi de Babylone recevant à Ninive, en octobre, le butin de Nisibis et de Rasappha, puis abandonnant les ruines fumantes pour rentrer chez lui. A la même époque, Assuruballit se proclamait roi d'Assyrie à Harran. Renseignement précieux, qui explique pourquoi la série des limmu (magistrats éponymes) assyriens et des pièces datées par leur nom se prolonge encore après la chute de Ninive, ce qui avait amené les modernes à postdater la chute de la capitale. Le royaume d'Assur allait se survivre quelques années dans les terres araméennes du haut Euphrate.

En 611, au mois de juin-juillet, Nabopolassar s'occupe à balayer sur le moyen Euphrate les dernières forteresses assyriennes. En novembre, il assiège Rugguliti, qui tombe vers le 12 décembre. Il revient à la charge en mai 610, et harcèle l'Assyrien jusqu'en novembre. A ce moment, les Scythes rentrent en scène, et cette fois il apparaît clairement

qu'ils s'unissent à Nabopolassar; ils sont donc venus donner aux derniers Assyriens le coup de pied de l'âne. Mis entre deux feux, Assuruballit se réfugie de l'autre côté de l'Euphrate, et Harran se livre au roi babylonien. Celui-ci n'est rentré à Babylone qu'en mars 609. Les Scythes ses alliés se sont retirés de leur côté, mais, fort mal à propos, le passage qui les concerne est mutilé.

Il en est de même du passage qui parle, à propos de cette campagne de 610, des Egyptiens. Ceux-ci avaient disparu de la scène après 616; il est probable que le changement de règne en Egypte explique leur abstention. Ce qui est sûr, c'est qu'en juillet 609 Assuruballit vit venir à lui une grande armée d'Egyptiens, conduite par le nouveau Pharaon Niko. Il repassa le fleuve, attaqua Harran. La garnison chaldéenne fut battue, mais la ville résista jusqu'en septembre, et donna au roi de Babylone le temps de venir la délivrer.

On voit quel jour ce renseignement jette sur la campagne de Niko en Syrie en 609. On savait par la Bible qu'en quittant l'Egypte, il avait battu et tué à Mageddo le roi de Juda, qui s'était inconsidérément jeté sur sa route. On savait par Hérodote qu'il avait pris Kadytis, probablement Kadès sur l'Oronte. On voit maintenant ce qui l'avait amené jusqu'à l'Euphrate. Il revint après l'échec de Harran et s'arrêta pour déposer le roi de Juda, Sallum, qui n'avait régné que trois mois, et introniser à sa place Iojakim. Il se considérait donc comme maître de la Syrie, et paraît ne plus s'être occupé de son suzerain agonisant. Que devint Assuruballit? Le chroniqueur babylonien n'en parle plus. On a supposé que le dernier roi assyrien a achevé ses jours en Cilicie,

où le souvenir de Sardanapale, finissant ses jours, non plus par le feu, mais dans l'insouciance, flottait sur Tarse et sur Anchiale. Le bruit de la catastrophe de Ninive a retenti jusqu'aux bords de la mer Egée, mais les historiens grecs n'ont jamais eu une vision nette des circonstances qui avaient entouré le grand événement.

Après la délivrance de Harran, la chronique nous montre Nabopolassar allant à Izalla, vers l'Est, et probablement dans un pays de montagnes. Une armée dont la désignation est perdue pour nous (s'agit-il des Scythes ? ou des Mèdes ?) semble aussi avoir opéré contre l'Ourarti. Le texte est ici en piteux état. Le vieux royaume du lac de Van semble avoir été enveloppé dans la catastrophe de l'Assyrie, mais il est impossible de préciser les circonstances.

La chronique nous abandonne brusquement sur la rentrée en campagne de Nabopolassar en 608. Mais un autre document babylonien nous apprend au moins un événement de 607. Cette année-là, peut-être à la suite d'un dernier retour offensif de l'Assyrien, Harran a été saccagée par les Umman-manda, l'antique temple de Sin réduit en cendres. Il devait attendre 54 ans que Nabounaïd, en 553, entreprît de le rebâtir. Pendant 54 ans, les rois babyloniens ont considéré les Scythes, puis leurs suzerains mèdes, comme propriétaires de la Mésopotamie du Nord, ou tout au moins n'ont pas osé y réparer les ruines qu'ils y avaient faites. Nous aurons à revenir sur ce point.

Nous savons par ailleurs que Nabopolassar, dès qu'il se vit affermi en Chaldée et dans les contrées limitrophes, concentra ses efforts sur la récupération de la Syrie, sur laquelle ses prédécesseurs as-

syriens lui léguaient une tradition de suzeraineté à maintenir. Il chargea de l'opération son fils Nabuchodonosor. La tradition courante veut qu'une grande bataille à Karkémis, en 605, ait jeté bas l'hégémonie que l'Egypte, depuis un quart de siècle à peu près, exerçait sur la Syrie. Cette tradition n'est fondée que sur des autorités médiocres, mais on ne croira pas que Niko ait renoncé, sans une grande action militaire, à une hégémonie si précieuse. Ce qui est certain, c'est que Nabuchodonosor, dans sa course victorieuse, était parvenu jusqu'aux portes de l'Egypte, quand la nouvelle de la mort de son père le rappela à Babylone (avant avril 604). La transmission du pouvoir s'y effectua sans difficulté.

Nabuchodonosor n'a que des titres médiocres à la réputation de grand conquérant; toute son action militaire s'est bornée à maintenir péniblement sur les petits Etats de la Syrie une domination que les Pharaons comtemporains lui ont contestée jusqu'au bout de son long règne. S'il apparaît dans l'histoire avec le prestige d'un stratège éminent, communiquant à son peuple une gloire militaire quelque peu usurpée, il le doit à ce qu'un des principaux foyers de la résistance indigène a été le royaume de Juda, et que, cette résistance, il l'a brisée. Iojakim se sentait vassal de l'Egypte, et brava pendant des années les ravages des Chaldéens. Jérusalem, qui avait échappé à Sennachérib, n'était pas facile à prendre de vive force : Iojakim était mort quand elle ouvrit ses portes pour la première fois (597), et ce fut le nouveau roi Iojaqin qui partit en captivité. Une déportation assez étendue frappa l'élite de la nation ; c'est le point de

départ de la colonie juive de Babylone, réservée à de si importantes destinées.

Nabuchodonosor avait cru s'assurer la fidélité de Juda en donnant le pouvoir à *Z*édékiah. Mais le parti pro-égyptien dominait décidément depuis la mort de Josias, et finit par entraîner le roi intronisé par Nabuchodonosor. Il ne faut pas perdre de vue que l'Egypte gardait la main sur les ports phéniciens, d'où il lui était facile d'agiter l'intérieur : Niko a tiré de Phénicie les marins auxquels il confia le périple de l'Afrique. Son successeur Psammétik II (595) paraît avoir concentré son attention sur la Nubie, et, s'il fit une expédition en Syrie, rien ne prouve qu'il ne s'agisse pas simplement d'une croisière pacifique en Phénicie. Mais Apriès (589) était plus combatif. Il fomenta la révolte en Juda, et, quand Jérusalem fut assiégée, il se porta, inutilement d'ailleurs, au secours de la place. Elle succomba après un an de siège (586). Cette fois, elle fut rasée, le temple de Salomon détruit, une nouvelle déportation en masse prononcée. *Z*édékiah fut aveuglé. Un dernier mouvement insurrectionnel amena, peu après, une dernière déportation à Babylone, de nouvelles fuites en Egypte, et acheva de livrer la Judée dévastée aux infiltrations des peuplades voisines.

La chute de Jérusalem était, en elle-même, un incident militaire d'importance secondaire; mais il atteignait le peuple de Dieu. Le prophète Jérémie, qui depuis vingt ans annonçait le dénouement fatal, apprit aux Juifs pieux à voir dans la catastrophe nationale le juste châtiment d'errements plusieurs fois séculaires, et un appel à la pénitence. Un autre prophète, Ezéchiel, qui se trouvait parmi les déportés de Babylone, donna la formule de cette pénitence, et

en assura les effets parmi ses compagnons d'infortune. Et c'est ainsi que l'événement de 586 est devenu une date capitale dans l'histoire religieuse de l'humanité.

En attendant, la Phénicie restait égyptienne. Nabuchodonosor, dans le seul passage de ses longues inscriptions où il revendique, à notre connaissance, le titre de conquérant, se vante d'avoir débarrassé d'ennemis le Liban et ses forêts, si importantes pour les embellissements de Babylone, et qui avaient été également de son temps le point de mire des Pharaons. Les attaques ne pouvaient partir que de la côte. Tyr, en particulier, se sentant tranquille depuis la chute de Ninive, était redevenue la ville la plus agissante de la Phénicie. Nabuchodonosor l'a assiégée pendant 13 ans sous le règne d'Ithobaal, qui ne prit fin qu'en 574. La cité avait devant elle la mer libre, le Chaldéen n'ayant pas de flotte. Mais elle ne pouvait supporter indéfiniment d'être coupée du continent, et il semble qu'à la fin elle reconnut la suzeraineté de Babylone. Pendant les 50 années qui suivirent nous le voyons graviter dans l'orbite de la grande ville; c'est là que, dans un cas de succession incertaine, elle va chercher un roi.

Il n'en fut pas de même de Sidon, de Byblos, qu'Apriès sut s'assurer, et qui apparaissent jusqu'à l'époque perse, au témoignage de l'archéologie, comme des villes égyptiennes. Un moment, en 571, une révolution en Egypte sembla faire la partie belle aux Babyloniens. Depuis 631, les Grecs avaient fondé à Cyrène une colonie où régnait une brillante dynastie d'origine théréenne. Sous le roi Battos II (575), la colonisation grecque reçut des renforts qui se pourvurent naturellement aux dépens des indigènes

libyens. Ceux-ci appelèrent à l'aide Apriès, qui fut battu par les Grecs. Son armée se révolta, et le général chargé de la ramener au devoir, Amasis, se mit à la tête des mutins. Apriès fut vaincu, pris, et, plus tard, mis à mort.

Mais le nouveau Pharaon ne se montra pas moins énergique que son prédécesseur dans ses revendications au dehors. Un texte de l'an 37 de Nabuchodonosor (567) nous le fait entrevoir. Le document est malheureusement en piteux état; on y distingue pourtant ceci :

« En l'an 37 de Nabuchodonosor, roi de Babylone, les troupes d'Egypte vinrent pour livrer bataille... (Ama)su, roi d'Egypte, leva (?) ses troupes... qa de la ville de Putu-Yawan... un pays lointain qui est au milieu de la mer... beaucoup... qui étaient en Egypte... des armes, des chevaux, etc... il leva pour se défendre... devant lui... pour livrer bataille. »

Mais Marduk a encouragé les Babyloniens, et l'ennemi a été battu.

Il semble bien qu'on ait là une allusion à la conquête des villes grecques de Cypre, qui, on le sait par Hérodote, furent effectivement soumises par Amasis. On croit discerner aussi que cette conquête fut l'occasion d'une nouvelle incursion en Syrie. En tout cas, il est impossible de trouver là une allusion à une invasion de l'Egypte par le roi de Babylone. Au reste, s'il avait renouvelé les exploits de ses prédécesseurs assyriens, les Grecs, qui depuis Psammétik I, abondaient en Egypte comme mercenaires ou comme commerçants, n'eussent pas manqué de le signaler.

Ce n'est pas comme guerrier, c'est comme constructeur que Nabuchodonosor se présente à nous

dans ses inscriptions monumentales. Il a partout restauré ou bâti temples, palais, etc. Sa sollicitude la plus intense fut, comme de juste, pour la capitale. Grâce à lui, Babylone effaça les traces d'une dépression millénaire, à laquelle avaient mis le comble les ravages assyriens. Lorsqu'il mourut en 561, elle était redevenue la reine de l'Orient. Même les déportés juifs paraissaient si bien résignés à la vie de la grande ville que le nouveau roi Evil-Mérodach crut pouvoir mettre fin, après 37 ans, à la captivité du roi Jojakin.

La prospérité de Babylone et la solidarité de son empire ont résisté aux crises qui, dans les années suivantes, portèrent rapidement au trône Nériglissor, un général de Nabuchodonosor (560), puis Labashimardouk (556), enfin Nabounaid (555). Ce dernier allait encore gouverner 17 ans.

Cette splendeur d'arrière-saison fut due surtout à la prudence de la politique suivie à l'égard du voisin mède. L'alliance qui avait abouti à la chute de Ninive avait été confirmée par le mariage de Nabuchodonosor avec une princesse mède; c'est en l'honneur de cette femme qu'auraient été aménagés les fameux jardins suspendus de Babylone. Le tracé de la frontière n'avait pas été très favorable au Babylonien. Il semble bien qu'on lui ait laissé une part de l'Elam, avec Suse. Mais l'Assyrie était restée aux Mèdes, et Harran aux Scythes qui devinrent leurs vassaux. Quant à la Cilicie, qui si longtemps avait fait partie intégrante de l'empire assyrien, elle apparaît, au temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs, aux mains d'une dynastie indigène, dans laquelle domine le nom de Syennésis. Les rois de Babylone étaient si éloignés de toute pensée agressive de ce côté, qu'ils

élevèrent, au point où le Tigre et l'Euphrate rapprochent leur cours, la ligne de retranchements destinée à couvrir la capitale: le mur médique. Moyennant cette résignation, la paix ne fut pas troublée jusqu'à la chute de l'empire mède.

Nous avons vu que la chronique babylonienne perd de vue Kyaxarès aussitôt après 612. Il est pourtant un second fait de son règne que nous connaissons par ailleurs, et que nous pouvons même dater. Les Grecs nous apprennent qu'il a mis fin à l'hégémonie que les Scythes avaient exercée « sur l'Asie » pendant 28 ans. Il s'agit évidemment de la destruction du royaume scythe de Cappadoce, et certains détails de l'événement avaient été vaguement retenus à Sinope ou à Milet. Hérodote raconte que Kyaxarès invita les chefs scythes à un repas, les enivra, les tua, et parvint ensuite à dompter leurs hordes. Strabon, qui était un enfant de la Cappadoce pontique, atteste que, près de chez lui, à Zéla, on se rappelait une grande victoire des Perses (*sic*) sur les Sakes, laquelle était l'origine d'une fête appelée *Sakeia:* on verra que les noms de Sakes, chez les Iraniens, et de Scythes, chez les Grecs, se couvrent. C'est très manifestement cette victoire qui a fait connaître aux Ioniens le nom des Mèdes et de Kyaxarès, de même que la défaite des Cimmériens, une trentaine d'années plus tôt, avait marqué pour eux l'avènement des Scythes. On peut donc se fier à la mention des 28 ans, et fixer l'apparition des Mèdes sur l'Halys aux environs de 600.

L'événement ainsi repéré se complique d'autres, dont aucun document ne nous parle. Il a fallu que Kyaxarès détruisît ou rendît vassaux, avant d'a-

battre les Scythes, les royaumes de Manna (lac d'Ourmiah) et d'Ourarti (lac de Van). Dans ce dernier pays, près de Topra-Kaleh, l'archéologie montre qu'un Etat indigène a vécu jusqu'au début du VIIe siècle, faible reste du grand royaume qui avait jadis disputé l'hégémonie à Assur. Il s'évanouit par la suite, et la langue même des inscriptions vanniques semble avoir disparu de l'Arménie. L'Arménie occidentale a dû être à ce moment le siège d'un fort brassage ethnique, résultat trop naturel des tourmentes cimmériennes et scythes. Les Grecs regardaient les Arméniens comme colons des Phrygiens : l'équipement des deux populations était exactement le même. Enfin, avec l'établissement de la domination de Kyaxarès, s'amorça l'iranisation du pays. Mais dans quelle mesure, à cette époque, les Mèdes alliaient-ils le vernis assyro-babylonien qui les avait recouverts au caractère proprement iranien? Dans quelle mesure étaient-ils semblables à leurs vassaux de Perse, par exemple, ou aux Bactriens? Il faut bien reconnaître que la monarchie mède nous est très mal connue.

La défaite des Scythes. vers 600, avait achevé pour l'Asie-Mineure ce qu'avait commencé, vers 630, la défaite des Cimmériens et des Trères; elle avait délivré les Etats indigènes, en particulier le royaume lydien, du péril venant des Barbares du Nord. En Lydie, Ardys (vers 650 - vers 615) avait eu sans doute assez à faire de réparer les conséquences de la tourmente cimmérienne. Après le court règne de Sadyattès, Alyatte était monté sur le trône de Sardes en 604 : la chronologie d'Hérodote étant convaincue d'erreur par les textes d'Assourbanipal, le mieux est d'admettre pour l'avènement d'Alyatte la date con-

servée par la chronique de Paros. Tous ces rois avaient été en rapports constants, amicaux ou hostiles, avec les villes ioniennes. Alyatte continua contre la reine de ces villes, Milet, la guerre commencée par son père, guerre qui se termina vers 593, sans aboutir à la soumission des Milésiens. Il prit Smyrne, mais ne put venir à bout de Clazomènes. Et la grande activité colonisatrice de Phocée coïncide avec son règne.

Les Grecs ont insisté avant tout, comme de juste, sur les entreprises des rois lydiens du côté de la mer ; ils nous laissent seulement entrevoir d'autres exploits, qui, pour les Lydiens eux-mêmes, furent au moins aussi importants : la mainmise sur les routes de l'intérieur. Là traînaient encore des bandes cimmériennes, qui ne furent réduites que lentement. C'est à Alyatte seulement qu'on attribue l'honneur d'en avoir fini radicalement avec les Barbares, et c'est certainement sous son règne que fut reprise Antandros en Troade, qui était restée un siècle entre leurs mains. Le reste de ces hordes lui fournit d'ailleurs l'excellente cavalerie qu'on voit galoper au VIe siècle sur les vases de Clazomènes. La soumission des Barbares entraînait *ipso facto* la soumission des contrées où ils avaient si longtemps dominé. La Phrygie devint lydienne. On ne sait si on peut en dire autant de la Paphlagonie, de la Lycie. Mais enfin la monarchie lydienne parut une puissance de tous points comparable à la monarchie mède qui maintenant l'avoisinait sur l'Halys.

La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux empires. L'occasion en fut fournie par un des débris des hordes scythes qui avaient pris du service sous le roi mède. Ces hommes désertèrent et passèrent chez le Lydien qui refusa de les extrader. Les Grecs

ont dû être assez bien renseignés. Nombre d'entre eux servaient comme mercenaires sous Alyatte. La tradition voulait même que le sage Thalès de Milet fût consulté par le quartier-général lydien ! On nous dit que la lutte dura six ans, et se termina le jour où une éclipse de soleil, épouvantant les deux antagonistes, les décida à traiter. L'événement a été trop célèbre pour ne pas reposer sur un fond historique. Parmi les éclipses qui peuvent entrer en ligne de compte, celle du 28 mai 585 a généralement la préférence. Il ne faut pas, en tout cas, descendre beaucoup plus bas. La paix fut cimentée par le mariage de la fille d'Alyatte, Aryénis, avec le fils de Kyaxarès, Astyage. Si l'on se rappelle que Kyaxarès avait marié une fille avec Nabuchodonosor vers 612, on n'allongera pas au-delà de toute vraisemblance l'intervalle entre le mariage de sa fille et celui de son fils. Au reste, si Kyaxarès nous est donné formellement comme le roi qui commença la guerre, il n'est pas sûr qu'Astyage ne fût pas déjà roi des Mèdes quand la paix fut signée : la tradition grecque flotte sur ce point.

La bonne harmonie entre les deux empires s'est maintenue jusqu'à la fin du règne d'Alyatte (560), puis sous son successeur Crésus. Les caravanes commencèrent à fréquenter la route qui contournait le désert central d'Asie-Mineure par le Nord. Le site de Ptérie reprit une importance qu'il n'avait plus connue depuis l'époque hittite. Et les Grecs entendirent parler du luxe barbare d'Ecbatane, la capitale mède.

Hérodote nous a conservé, à propos du traité de 585, un autre trait intéressant; les médiateurs de la paix auraient été Syennésis le Cilicien et Labynète

le Babylonien. Le premier nom peut être exact, le second ne l'est sûrement pas : il ne peut désigner que Nabounaid, qui n'est devenu roi qu'en 555. Mais il n'y a pas de raison de douter de l'authenticité générale du renseignement. Les souverains du Midi avaient grand intérêt à ce que le trafic avec les pays lydiens ne fût pas troublé parla guerre des deux monarchies du Nord. Il s'agit cette fois de la route qui contournait le désert asianique par le Sud, et qui avait déjà amené les messagers de Gygès à Ninive. On se rappelle comment les rois assyriens l'avaient défendue jusqu'au bout contre les Barbares du Nord. Leur successeur babylonien ne l'avait pas perdue de vue, quoique maintenant l'aboutissement se fût déplacé vers le Sud. Le contact entre Sardes et Babylone a été bien établi au VIe siècle. Les déportés juifs se montrent exactement informés, au chapitre X de la *Genèse*, de l'ethnographie des régions septentrionales, telle que l'avaient faite les invasions cimmériennes et scythes.

C'est ainsi que le nom de la grande cité orientale a retenti aux oreilles des Ioniens. Babylone est encore complètement inconnue des poètes homériques. Elle ne se révèle aux Grecs qu'au VIe siècle. Déjà certains d'entre eux vont chercher fortune jusque là, comme cet Antiménidas, le frère du poète Alcée, qui, banni de Lesbos, a servi sous Nabuchodonosor ou sous un de ses successeurs. N'antidatons pas, cependant. Il est frappant que le nom de Nabuchodonosor soit ignoré d'Hérodote; il ne parle que de Labynète (Nabounaïd), auquel il donne un prédécesseur du même nom, et attribue toutes les constructions du destructeur de Jérusalem à une reine Nitocris qu'on ne sait avec qui identifier. Babylone, Suse, ne sont de-

venues familières aux Hellènes que sous la domination perse. Et l'on n'est autorisé à rêver d'aucun contact, même indirect (par la voie de Babylone) entre le monde grec et le monde indien, avant la fin du VI[e] siècle : ceci soit dit pour ceux que le nom de Pythagore et la métempsychose ont fait divaguer.

Des bouleversements du VII[e] siècle, il est resté, chez tous les peuples civilisés de la Méditerranée orientale, un vif sentiment de terreur et de rancune à l'égard des Barbares du Nord. Au début du VI[e] siècle, les Grecs achevaient de couvrir de leurs colonies le pourtour de la mer Noire; ils entraient en contact étroit avec les pays d'où était partie la tempête, avec les hommes qui les hantaient. Un poète de Proconnèse, Aristéas, écrivait un poème, les *Armaspeia*, sur ces lointaines régions. Ce que nous raconte de lui Hérodote est un peu inquiétant. En présence de tant de prodiges, on a été jusqu'à douter de son existence. En tout cas, la date d'Hérodote, 240 ou même 340 ans environ avant l'époque où l'historien vit Métaponte (vers 440), est sûrement fausse; les *Arimaspeia* ne sont sans doute pas antérieurs au VI[e] siècle. Aristéas y exposait sa théorie des invasions : les Cimmériens, habitants de la Crimée, projetés en avant par les Scythes, ceux-ci par les Massagètes, les Massagètes par les Issédons, les Issédons par les Arimaspes, derrière lesquels les Hyperboréens seuls restent impassibles. Les Massagètes et les Issédons sont des peuples parfaitement saisissables, connus plus tard, les uns dans la steppe aralo-caspienne, les autres vers la porte de Dzoungarie. Les Arimaspes étaient perdus dans la brume des légendes, mais le nom, n'en déplaise à Hérodote, semble désigner sim-

plement les « cavaliers de la steppe ». Les vers d'Aristéas attestent à quelle distance vers l'Extrême-Orient s'étendaient, dès le VIe siècle, les connaissances des marchands ioniens de la mer Noire. Ils attestent aussi un sentiment juste des phénomènes du nomadisme, et de la façon dont se forment les avalanches humaines dont les civilisés ressentent les ultimes effets. D'innombrables analogies, aux époques pleinement historiques, ont confirmé depuis les visions du poète.

L'archéologie moderne a multiplié ses investigations sur la lisière Sud de l'immense plaine qui va du Pacifique à la Baltique; sur les bords du Dniester et du Dnieper, au Kouban (au N.-O. du Caucase), en Turkestan. Elle y a mis en lumière des périodes de richesse attestant une vie calme et sédentaire, voire même une civilisation assez poussée, séparées par des intervalles qui correspondent aux recrudescences du nomadisme. C'est ainsi qu'une de ces périodes correspond à l'âge du bronze : M. Rostovtzeff la reporterait même volontiers au delà de l'an 2000. Puis, le 2e millénaire a été une époque de trouble, qui explique l'apparition en Asie de peuples comme les Hittites ou les Ariens de l'Iran et de l'Inde. Y eut-il, avant et après l'an 1000, une nouvelle époque plus stable? Nous entreverrions peut-être quelque chose à ce sujet, si le mythe des Argonautes, issu des premières navigations grecques dans la mer Noire, nous était parvenue sous une forme plus primitive. En tout cas, un nouveau paroxysme s'affirme avec l'irruption des Cimmériens, des Trères et des Scythes. Et, à partir du VIe siècle, nous entrons de nouveau dans une ère de stabilité relative, où des chefs scythes ont déployé dans la Russie du Sud un luxe

étrange, où le commerce a été possible dans ces régions; après, la nuit est redescendue sur la steppe pour quelques siècles.

Dans ces conditions, il va sans dire qu'il faut concevoir l'ethnographie de ces régions comme essentiellement mobile. Il semble bien qu'au 3e, au 2e millénaires, on ne saisisse là aucun élément qui ne soit indoeuropéen. En tout cas, aux VIIIe et VIIe siècles, les Trères appartiennent certainement, les Cimmériens probablement, à la famille thrace, les Scythes sont des parents des Iraniens. Il est bien entendu que, pas plus que le terme d'Umman-Manda dans les documents cunéiformes, les termes de Scythes chez les Grecs, de « Saces » chez les Iraniens, ne répondent à aucune individualité ethnique précise : c'étaient là des appellations globales pour les nomades septentrionaux. Il apparaît seulement qu'une population congénère des Iraniens domine alors au Nord du Caucase et de la mer Noire. Mais il pouvait y avoir, très clairsemés dans l'immense plaine, plus d'un élément allogène, ancêtre de ceux qui prendront le dessus plus tard : les Finnois par exemple. On tend aujourd'hui à considérer leur poussée vers l'Ouest comme postérieure à l'ère chrétienne. On tend aussi à leur chercher des affinités avec les Indoeuropéens plutôt qu'avec les Turco-Tartares; la théorie « touranienne », qui englobait dans une même famille les Finno-Ougriens et les Turco-Tartares, paraît avoir succombé aux progrès de la linguistique. Pour les Turco-Tartares, il est possible que certains peuples entrevus par les Ioniens, les Issédons par exemple, se rattachent à ce groupe; mais on sait positivement que leur apparition en Europe s'est faite à la pleine lumière de l'histoire, avec les Huns.

En tout cas, les peuples civilisés de l'époque qui nous occupe dans ce chapitre ont été bien inspirés en s'en tenant à des appellations vagues, Umman-Manda, Scythes, Sakes, n'impliquant que l'unité du genre de vie qui venait de la fatalité géographique. Il est sûr qu'à certaines époques ces populations ont été accessibles à la vie sédentaire, à l'agriculture, au commerce, à l'art même, mais sans cesse elles revenaient au nomadisme, et les grandes poussées étaient sans doute reliées par bien des déplacements de détail qui nous échappent. Il est prouvé aussi que, parmi ces nomades, beaucoup, par la race et par la langue, étaient plus ou moins proches des hommes qui habitaient les contrées plus favorisées du Midi. L'important était qu'ils constituaient pour le civilisé un danger permanent, sur lequel les grands conducteurs de peuples, un Darius, un Alexandre, ont tenu le regard attaché, prêts à parer à des prurits imprévisibles, mais toujours menaçants, de déplacement et de brutale convoitise.

VIII

Le prophétisme juif.

Les guerres assyriennes ont eu, dans la conscience d'un des peuples sémitiques qu'elles ont touché, une répercussion d'importance colossale : la victoire du prophétisme juif.

Nous avons vu que le xe siècle av. J.-C., l'époque de David et de Salomon, avait été déjà, comme l'époque de la XIIe dynastie en Egypte ou l'époque des Sargonides en Assyrie, un grand « siècle littéraire ». Des productions élégiaques ou gnomiques, d'un haut mérite, ont servi de modèles à deux genres littéraires qui ont constamment fleuri par la suite : les Psaumes et les Proverbes. L'historiographie officielle, inaugurée alors, n'a pas étouffé une historiographie plus libre, dont nous relevons les vestiges dans l'histoire de Gédéon et d'Abiméleck, puis dans l'histoire de David et de Salomon. L'autorité des rois minuscules de la Syrie était bien moins absorbante que celle des formidables despotes des bords du Nil et du Tigre; on se rappellera les manœuvres compliquées auxquelles un David ou un Achab sont forcés de recourir pour s'emparer de la femme d'Urie ou de la vigne de Naboth, la liberté avec laquelle leur parlent les interprètes

de la divinité. Il est normal que, pour la première fois dans un milieu oriental, d'autres hommes, moins portés à juger qu'à observer, aient traité là en psychologues l'histoire des souverains.

Et surtout, dans le milieu lévitique qui se réclamait du grand nom de Moïse et qui avait maintenant un centre de ralliement dans le temple de Jérusalem, s'était constitué une histoire d'Israël « depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours », conçue comme cadre et comme support de la loi divine, de la *Torah*. Bien que de vieux mythes chaldéens eussent pénétré en Syrie, avec les coutumes amorrhéennes, avant le temps de la domination égyptienne, bien que ces mythes aient pu se conserver à l'époque des Ramessides, et traîner en Canaan jusqu'à l'époque de David, il est difficile de dire dans quelle mesure était alors préfacée, par une histoire des commencements de l'humanité, l'histoire d'Abraham. En tout cas, les premiers chapitres de la *Genèse*, avec les quatre fleuves du Paradis, le nom de l'Ourartou (Ararat) pour la montagne sur laquelle s'arrête l'Arche, la table ethnographique où sont nommés Mèdes et Cimmériens, même le chapitre sur Chodorlahomor, tout cela porte la marque, non pas de l'époque de David et de la grande misère de Babylone, mais du VIe siècle et de la captivité. Ce n'est pas le Bossuet anonyme du Louis XIV juif qui a donné à ces vieux symboles leur forme immortelle. Il racontait l'histoire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, la délivrance de la servitude égyptienne et la marche dans le désert, avec la législation du Sinaï, la conquête de Canaan, et atteignait ainsi l'épopée des « guerres de Iahveh », couronnée par les

« gibborim » de David. Son œuvre s'était déjà imposée et répandue suffisamment pour qu'on retrouve cet énorme fond commun sous les variantes qui allaient se diversifier après la rupture de l'unité, à la fin du xe siècle.

Il était inévitable, en effet, que cette histoire se teintât différemment dans le royaume du Sud et dans le royaume du Nord. Le patient travail de la critique moderne, depuis Astruc jusqu'à Wellhausen, a distingué, dans la rédaction actuelle, les œuvres de deux écoles, l'école *jahviste* et l'école *élohiste*. Ces noms consacrés viennent de ce que l'une conserve à la divinité le vieux nom national, Iahveh, Jéhovah, tandis que l'autre emploie l'appellation plus vague d'Elohim. Mais cette différence extérieure s'accompagne d'autres, plus profondes. Au reste, il est probable que, dans l'une et dans l'autre école, il y a un personnage dominant dont on peut essayer de déterminer l'époque.

C'est d'ailleurs fausser quelque peu l'histoire que de mettre les deux écoles sur le même plan. Celle qui a conservé la tradition de l'époque unitaire, qui l'a maintenue et l'a fait finalement prédominer, est l'école jahviste. Fait tout naturel : c'est le royaume du Sud qui avait gardé la dynastie légitime, le temple, le sacerdoce fortement organisé, le lévitisme authentique. Dans la *Genèse*, le Iahviste domine encore dans l'histoire d'Abraham, pour se mêler plus étroitement à l'Elohiste dans les parties suivantes. Dans l'*Exode*, il se reconnaît à des représentations plus sacerdotales : de lui viennent les parties qui conservent l'enseignement moral tel qu'il était donné par les prêtres (deuxième Décalogue, chap. 34), les parties rela-

tives au tabernacle, préfiguration du Temple, et certainement le premier noyau du *Lévitique*. Il apparaît le même dans les *Nombres* et dans *Josué* : il s'attache, par exemple, à la définition des prérogatives lévitiques, telles qu'elles ont été établies au lendemain de la conquête. Bien que nettement judéen, il est encore pleinement imprégné de l'esprit unitaire : dans les *Juges*, c'est lui qui a conservé l'histoire de Gédéon, qui n'intéresse que des tribus du Nord. Bien que loyaliste, il est largement indépendant vis-à-vis des rois. Samuel, le personnage qui a sacré Saül, puis l'a rejeté pour lui substituer David, est pour lui au premier plan dans l'histoire royale primitive. Il rapporte l'histoire de David tout-puissant sans rien pallier, par exemple, des détails minutieux et déplaisants de l'histoire de Bethsabée. Mais il a conservé de larges morceaux de l'historiographie officielle, et, par exemple, pour les rois de Juda, a instauré l'habitude de nommer la mère de chaque souverain. On l'imagine volontiers vivant sous les rois adorateurs exclusifs de Iahveh, les rois selon le cœur du sacerdoce, Asa et Josaphat (900-850). Par la suite l'histoire jahviste se teinte d'un autre esprit, qui s'expliquera tout à l'heure.

Il est extrêmement important que nous ayons conservé de larges parties de l'historiographie du Nord, car il y souffle un esprit tout autre que celui que nous venons d'essayer de caractériser. L'Elohiste est moins traditionaliste que son confrère, moins respectueux des formes archaïques de la tradition. Il supprime, dans les interventions de la divinité, les traits particulièrement primitifs et réalistes; il ne rapporterait pas, comme il arrive au

Iahviste, des récits étiologiques qu'il ne comprendrait plus (histoire de la circoncision de Moïse : *Exode*, IV, 25 sqq.). Il est moins sacerdotal et nullement loyaliste, ne représente à aucun degré le trône et l'autel... Dans la *Genèse*, il apparaît au milieu de l'histoire d'Abraham, pour se mêler étroitement au Iahviste dans les histoires de Jacob et de Joseph. Dans l'*Exode*, c'est lui qui a conservé les parties d'un intérêt moins spécifiquement clérical, plus général : le Décalogue et le Code de l'Alliance. Bien que fortement imprégné, lui aussi, de l'esprit unitaire, il s'intéresse davantage, dans les *Nombres* et dans l'histoire du héros éphraïmite Josué, aux faits relatifs à l'établissement des tribus du Nord. Dans les *Juges*, c'est lui qui a conservé l'histoire de Jéroubbaal et d'Abimélech. Enfin, il a une autre version de l'établissement de la royauté, et insiste sur les tergiversations de celui qui, bien qu'à contre-cœur, a sacré le premier roi : Samuel. Puis, il disparaît. Il ne s'est pas intéressé à David et à Salomon, n'a rien fait pour conserver l'historiographie officielle des rois du Nord. La monarchie lui apparaît évidemment comme une déviation, il lui en veut de son caractère brutal et profane, de ses concessions aux superstitions populaires et aux cultes étrangers, de sa tendance à considérer la religion comme un *instrumentum regni*. Il a probablement écrit sous Jéroboam II (800-750) : la façon dont il a conçu et présenté le personnage de Samuel semble influencée par la figure d'Elie. Il est préprophétique en bien des parties, a conservé maint et maint trait qu'eussent effacé les prophètes (l'histoire de la fille de Jephté). Mais il est déjà touché par l'esprit prophétique.

Il avait toujours existé, en dehors des prêtres, des hommes ou des femmes considérés comme plus particulièrement voués à Iahveh, soit par suite de certaines observances (nazaréens, réchabites), soit par la faculté de prédire l'avenir. Parmi ces derniers figuraient les *nebiim* (prophètes). On voit leurs troupes paraître déjà autour de Saül. Le prophète Nathan, sous David et Salomon, est une figure nettement caractérisée. De même les prophètes que consulte Achab. Ils constituent une corporation professionnelle, se livrant, généralement en groupes, à certains exercices ou pratiques destinés à appeler l'inspiration divine; la femme du prophète est appelée prophétesse, sans que le nom implique aucune participation à l'inspiration, ni quoi que ce soit d'autre que d'être mariée au prophète. Corporation, mais non parti : les prophètes se rangent souvent dans des camps adverses, d'aucuns sont accusés par d'autres d'être accessibles à la pression des grands ou à la corruption. Mais la considération dont bénéficie la corporation, même auprès des plus haut placés, explique la liberté d'allures de ceux qu'on a appelés, par excellence, les Prophètes. Aucune démarcation nette ne distingue ceux-là de la foule des *nebiim* : ainsi s'explique l'indifférence avec laquelle des morceaux prophétiques parfois hétérogènes ont été rattachés à une quinzaine de noms qui seuls ont survécu. Les prophètes historiques sont simplement les hommes qui ont dépassé le niveau moyen du *nabi* par la puissance de leur personnalité.

Le premier est Elie de Thisbé (v. 900-850). Il n'a rien écrit, il ne nous parle pas directement. Mais l'impression profonde qu'il a produite est attestée par tout un cycle de récits; sa biographie a été très

vite rédigée et populaire. Il doit son importance à la guerre sans merci par lui déclarée aux cultes phéniciens, introduits par Jésabel et admis par Achab. Le développement de la grandeur profane, le syncrétisme malsain qui accompagnait l'expansion politique et commerciale, tout ce qui avait été encore excusé chez Salomon, a provoqué alors une réaction dont Elie s'est fait le porte-parole terrible. Il n'a pas vu la chute de la dynastie d'Omri. Mais son disciple Elisée a été certainement, dans la coulisse, l'animateur de la révolution qui, par le bras de Jéhu, a renversé et exterminé la famille exécrée (842).

Une certaine accalmie a succédé à cette tragédie; on nous montre le roi Joas consultant le vieil Elisée au sujet de ses guerres contre Damas. Mais la dynastie de Jéhu devait rentrer fatalement dans les voies ouvertes par les Omrides; les mêmes causes produisaient les mêmes effets. Sous Jéroboam II (780-740), le royaume d'Israël connut une nouvelle ère de splendeur politique et économique, avec les mêmes abus, les mêmes tolérances, les mêmes duretés qu'au temps d'Achab. Cette fois, les invectives des prophètes sont venues jusqu'à nous, noir sur blanc. De deux au moins nous avons des surates signées. Le premier est Amos, un Judéen, car il n'existait aucune barrière rigide entre les deux royaumes, surtout au point de vue religieux, et les gens du Sud venaient à Bethel comme les gens du Nord à Jérusalem. Osée, son contemporain, est au contraire un Israélite, et n'en a pas annoncé avec moins d'âpre vigueur le châtiment de sa patrie terrestre corrompue. La confirmation immédiate que ces sombres pronostics allaient recevoir a fait sans doute qu'ils ont été recueillis et conservés : ce sont les premiers documents datés de la littérature hébraïque.

En effet, la puissance assyrienne atteignait directement Israël. En 738, Manahem payait à Teglath-phalasar un tribut épuisant. En 732, Damas succombait. En 722-21, c'était le tour de Samarie. L'élite séculière de la nation était dispersée, des colonies étrangères étaient établies sur le sol des dix tribus, et des divinités babyloniennes étaient adorées pêle-mêle avec Iahveh. Déjà, avant la catastrophe, les échanges, encore une fois, étaient courants avec le royaume du Sud. Mais alors, sous le coup du malheur, tout ce qui avait été dédaigné par le conquérant et répugnait à la promiscuité, nombre de lévites par exemple, se réfugièrent en Juda où le roi Ezéchias était prêt à recueillir les restes d'Ephraïm. Plus tard, enfin, quand s'effondra la puissance de Ninive, Josias récupéra un moment le territoire de Samarie.

Il est donc tout à fait naturel que le témoignage du mouvement religieux et littéraire du Nord, les écrits élohistes, les biographies d'Elie et d'Elisée, les sourates d'Amos et d'Osée, aient été portés dans le royaume survivant. Le fait curieux est qu'ils y aient excité tant d'intérêt, puisque Jérusalem avait une tradition à elle, plus importante encore que l'autre, et d'un caractère assez différent. Pour expliquer que les écrits du Nord aient été incorporés à cette tradition, il faut reprendre de plus haut l'évolution particulière du royaume davidide.

L'harmonie qui, jusqu'au temps de Josaphat, s'était maintenue, dans l'ensemble, entre la croyance populaire, le sacerdoce et la royauté, et qui se reflète dans les écrits jahvistes, avait été troublée par la suite. Tout d'abord, l'alliance matrimoniale

avec les Omrides aboutit à l'usurpation d'Athalie (842). Il s'écoula six ou sept ans avant que le coup d'Etat du grand-prêtre Joad rendît Jérusalem à Iahveh. Puis, des heurts se produisirent entre rois et prêtres, entre Joas, d'abord, et le successeur de Joad. Les meurtres de Joas et de son successeur, l'histoire de la lèpre d'Azarias, indiquent des conflits sur lesquels nous ne sommes qu'obscurément renseignés. Ce fut bien pis sous Achaz (v. 740-730). Non seulement les Baals et les Ashérahs reparurent avec leur cortège de danses luxurieuses ou féroces, prostitution sacrée, sacrifice d'enfants, etc., mais le culte des dieux assyriens s'installa à Jérusalem ! L'opposition gronda dans les rangs du clergé national. Mais le haut sacerdoce était surveillé de trop près, par un prince soutenu par l'Assyrie et autoritaire, pour pouvoir parler très haut. Le clergé lévitique provincial était dépendant du haut sacerdoce. Les prophètes vinrent à la rescousse. Le mouvement prophétique qui travaillait depuis un siècle le royaume du Nord gagna cette fois Juda.

Le premier des prophètes de Juda dont nous ayons les écrits, Michée, ne dépasse pas le niveau des invectives ordinaires. Isaïe est une autre figure. Il a raconté, dans une page célèbre, la vision qui, dans le temple, le voua pour toujours à la prophétie (v. 740). Depuis, il suivit avec attention les événements du temps, chute de Damas, chute de Samarie, les scandant de ses sourates, et tâchant d'en tirer des enseignements pour Jérusalem. Il était lié au grand-prêtre Uriah, en rapports avec les dignitaires du roi Ezéchias. Sa voix retentissait jusqu'au trône; elle a par moments des accents d'optimisme et d'espérance qui le distinguent d'au-

tres prophètes et que les circonstances expliquent.

Vers le temps où Samarie succombait, Ezéchias montait sur le trône de Juda. Il rendit le temple au dieu national, et pour la première fois s'occupa activement des petits sanctuaires provinciaux qui échappaient facilement à la surveillance et s'ouvraient souvent aux infiltrations corruptrices. Sa réforme, qui satisfit pleinement le haut sacerdoce, ne pouvait déplaire aux prophètes, pour lesquels la « circoncision du cœur » était l'essentiel, mais qui ne se désintéressaient pas pourtant des questions de culte. C'est en matière de politique séculière qu'Ezéchias échappa complétement à l'influence d'Isaïe. Après avoir observé une attitude prudente vis-à-vis de Sargon, il se jeta à corps perdu dans la coalition provoquée par l'avènement de Sennachérib.

On sait le reste. Après la défaite des Tyriens et des Africains, le royaume de Juda fut ravagé d'un bout à l'autre (701). Ezéchias promit le tribut, mais le grand roi voulait la capitulation de la ville. Au dernier moment, elle fut sauvée par une épidémie que tait naturellement le communiqué assyrien, mais dont Juifs et Egyptiens, indépendamment les uns des autres, portent témoignage. Les uns parlent d'ange exterminateur, les autres d'une nuée de rats envoyée par Phtah. Ce qui est sûr, c'est que Jérusalem échappa, et ne revit plus, de longtemps, l'ennemi.

Le fait eut sur l'esprit des Juifs une répercussion considérable. Ezéchias et les prêtres y virent l'approbation donnée à leur réforme. Isaïe, après avoir tâché de prévenir le péril, avait, au dernier moment, prédit la délivrance. Son autorité fut affer-

mie. Et sous l'effet de l'heureux événement, il se laissa aller plus librement, dans ses dernières prophéties, à son espoir dans un avenir meilleur pour ce qui restait d'Israël. C'est ainsi que les passages optimistes, dans la littérature prophétique ultérieure, se sont annexés tout naturellement à son œuvre.

Ezéchias mourut en 696, et le long règne de Manassé amena un changement d'orientation absolu. Au dehors, le nouveau roi fut un vassal dévoué de l'Assyrie; il fournit son contingent aux armées qui conquirent l'Egypte. Peut-être eut-il un instant d'hésitation au temps de la révolte de Babylone (652-648), mais il rentra promptement dans le rang. Au dedans, la tolérance envers les pratiques étrangères dépassa ce qu'on avait vu même au temps d'Achaz. Prêtres et prophètes furent rigoureusement muselés, et achevèrent de se rapprocher sous la persécution commune. C'est dans ce silence d'un demi-siècle qu'a mûri le Deutéronome.

De tout temps, nous l'avons vu, la tradition historique s'était incorporée la législation rituelle, morale ou civile. Or, depuis l'institution de la royauté, bien des innovations s'étaient produites, non sans immixtion d'éléments araméens ou assyriens. Il s'agissait de trier dans cette législation ce qui était assimilable à la tradition mosaïque. Le travail avait été entrepris très probablement sous Ezéchias. Il a dormi à l'ombre du sanctuaire durant toute l'époque de Manassé, pour reparaître au jour imprégné d'un esprit d'intransigeance, et entouré de considérants menaçants, où se reflète l'amertume des temps d'oppression.

Après la mort de Manassé, son fils, Amon, fut

presque aussitôt assassiné, et le pouvoir échut à un enfant, Josias (639). C'était le moment où les craquements avant-coureurs de la chute de Ninive (vers 630) rendaient possible une restauration nationale. A partir de 638, Josias entreprit une purification, non seulement des temples, mais des cultes provinciaux, qu'il étendit largement à la région de Samarie. Enfin, en 622-21, à l'occasion de travaux de réparation entrepris dans le temple, le grand-prêtre Hilkia vint trouver le roi et lui dit : « J'ai trouvé le livre de la Loi ». Josias se fit apporter le livre, et, à la lecture des menaces qu'il contenait contre le peuple infidèle, déchira ses vêtements. Il se fit assurer par la prophétesse Hulda que le livre était inspiré de Dieu. Lecture publique en fut faite, et une pâque solennelle célébra la réconciliation de Iahveh avec son peuple. La seconde Loi, le Deutéronome, s'adjoignit pour toujours au corps des traditions historiques et législatives, comme expression dernière de la pensée de Moïse.

Le travail ne s'est pas borné à cet enrichissement. Ce qui s'était passé depuis un siècle en Juda avait préparé les esprits formés par les livres jahvistes à mieux comprendre l'inspiration particulière des écrits du Nord. Les écrits élohistes furent amalgamés alors avec les écrits jahvistes, dans la *Genèse* où ils ont peut-être ajouté à l'histoire primitive la page de la Création, et de nombreux traits à l'histoire des patriarches, — dans l'*Exode*, où ils ont complété les parties lévitiques par le Décalogue et le Code de l'Alliance, — dans les *Nombres* et dans *Josué*. Au livre des *Juges*, l'amalgame s'est accompagné d'une schématisation des récits historiques présentés comme une alternance régulière de chu-

tes et de relèvements. Au livre de *Samuel*, les deux traditions sur les origines de la royauté se sont juxtaposées. Pour la suite, la littérature israélite n'apportait rien à l'histoire royale proprement dite, mais l'esprit qui l'animait a triomphé; comme l'histoire des rois d'Israël du IXe siècle ne fut guère qu'une biographie des prophètes Elie et Elisée, de même l'histoire d'Ezéchias se présenta presque comme une répétition des biographies d'Isaïe qui accompagnaient le recueil des morceaux du grand prophète. Toute la littérature deutéronomique porte l'empreinte de l'esprit prophétique, de cet esprit prophétique moyen, qu'ont dépassé, sans s'isoler aucunement, un Isaïe ou un Jérémie.

La réforme de Josias n'avait pas encore porté ses fruits quand l'infime royaume de Juda fut saisi et broyé dans les remous produits par le choc des grandes puissances. Josias essaya d'arrêter le Pharaon Nécho qui se portait au secours de l'Assyrie agonisante, fut battu et tué (609). Son successeur fut déposé par Néchao, remplacé par Jojakim. Mais, dès 605, la bataille de Karkémish apprenait à l'Orient que le roi de Babylone n'était pas d'humeur à laisser prescrire les droits qu'il tenait de ses prédécesseurs assyriens sur toute la Syrie. Jojakim essaya de regimber contre le nouveau joug, périt à la peine; en 597, Jérusalem capitulait, une première transportation à Babylone décimait l'élite de Juda. Le vainqueur, cette fois encore, crut s'assurer la fidélité des Juifs par un changement de roi. Mais Sédécias se laissa, lui aussi, entraîner par le mirage de l'alliance égyptienne, et cette fois,

Nabuchodonosor fit sentir à la cité rebelle tout le poids de sa colère (586). Jérusalem fut saccagée, le temple brûlé, une nouvelle déportation ne laissa plus en Judée que les éléments les plus humbles de la population.

Le mouvement prophétique si intense qui avait marqué le dernier siècle empêcha que cette catastrophe eût les suites mortelles qu'avait eues, pour les tribus du Nord, celle de 722. Un homme surtout, Jérémie, a permis à l'élite de la nation de supporter le coup. Il avait été voué à la prophétie dès 627 et, après quelques années de silence sous Josias, avait repris la parole et la plume sous Jojakim. Depuis, il n'avait plus cessé d'avertir les rois et le peuple, de crier l'inanité de la résistance. Menacé souvent de la mort qu'il avait cent fois encourue, il avait été sauvé par la vague terreur qui protégeait malgré tout la vocation de *nabi*. Il survécut à la prise de Jérusalem et finit sa vie au milieu des Juifs réfugiés en Egypte. Mais il avait, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, habitué ce qui restait de Juda à l'idée que la ruine de l'Etat et celle du temple même étaient choses secondaires, inévitables d'ailleurs, et méritées, et que le mal tournerait en bien s'il en sortait une réforme morale d'Israël.

Parmi les déportés de Babylone, il s'est trouvé un autre homme pour donner une orientation précise aux espérances qui, grâce à Jérémie, survivaient à tous les déboires. Ezéchiel était de naissance sacerdotale; cinq ans après les déportations (592), une vision l'avait voué pour le reste de sa vie à la mission prophétique. Ses écrits se succèdent ensuite jusqu'en 570, dernière date attestée, mais son acti-

vité a pu se prolonger au delà encore. On pouvait toujours espérer une mesure de clémence du souverain babylonien, telle que celle dont fut l'objet, en 562, l'un des derniers rois de Juda. Mais il était bien certain que, si la communauté juive se reconstituait, ce ne serait plus comme corps politique, mais comme théocratie. Cette théocratie, le premier effort d'Ezéchiel a consisté à la prévoir, à l'organiser d'avance, à tracer imperturbablement le plan de la Jérusalem future. Il a habitué ses compatriotes à oublier le présent, pour vivre dans cet avenir.

La délivrance vint, non du Babylonien, mais du dehors. Vers 550, l'empire mède commençait à projeter son ombre sur Babylone. Un autre prophète se leva alors, dont les cris de joie répondent aux cris de Jérémie. Il a personnifié la génération sacrifiée, la génération de la captivité, celle qui avait payé pour les autres, et dont le sang et les larmes avaient lavé les crimes passés. Son nom est resté inconnu, mais ses hymnes d'espérance ont été joints à ceux que le recueil de Sennachérib avait, un siècle et demi plus tôt, inspirés à Isaïe (Livre d'*Isaïe*, chapitre XL-LVI). C'est, par excellence, le prophète du messianisme.

Cependant, des personnalités moins puissantes, mais soutenues par les hommes dont nous venons de parler, s'occupaient de conserver le trésor des anciens écrits et de l'adapter aux besoins spirituels du temps. C'est dans le milieu sacerdotal que s'est opéré ce travail. Encore une fois, il était évident désormais que la communauté juive ne pouvait renaître que comme théocratie, et il est tout naturel que la rédaction ultime ait été faite par des prê-

tres et en vue de prêtres. Mais leurs mains pieuses n'ont rien retranché de l'héritage du passé; c'est ainsi que, dans le Deutéronome, les parties qui supposaient une monarchie organisée, une cour, une armée, ont été gardées, quoique privées maintenant d'actualité et d'application pratique. En revanche, des additions ont été faites. Dans la Génèse, elles sont surtout sensibles au début. Les idées essentielles, la création *ex nihilo*, la conception du péché originel, l'idée que l'homme mérite la disparition, si la présence d'un juste ne suffisait à la bonté divine pour faire quartier, tout cela vient de loin. Mais l'appareil extérieur s'est teinté autrement sous l'influence de la connaissance plus directe du milieu babylonien et de l'érudition babylonienne, reviviscente au VIe siècle (Eden, déluge, tour de Babel, tableau ethnographique, Ur-Casdim patrie d'Abraham, Chodorlahomor). Dans l'*Exode* et les livres suivants, ce sont les vieilles prescriptions rituelles lévitiques qui ont été reprises et développées minutieusement; le *Lévitique* a pris sa forme actuelle, les *Nombres* et *Josué* ont reçu des additions; c'était là d'ailleurs une partie de la législation qui devait être retouchée jusqu'à l'époque grecque, par exemple en ce qui concerne les tarifs. Puis le calendrier babylonien a été substitué au vieux calendrier national. Les six premiers livres de la future Bible, ce que les Grecs appelleront l'Hexateuque, s'est trouvé former un code complet de vie religieuse, qu'il n'y eut plus qu'à apporter tout fait de Babylone à Jérusalem rebâtie, et à l'ombre duquel se serait refaite, sous forme nouvelle, l'unité antique, si la divergence sur la localisation du sanctuaire n'avait séparé Juifs et Samaritains.

Cette loi, cette *torah*, eût pu suffire, et, de fait, la secte juive authentique qu'ont été les Samaritains s'en est contentée. Même pour les Juifs groupés autour de Jérusalem, elle a toujours gardé une dignité éminente, et ce n'est que quand les exagérations de Marcion amenèrent l'Eglise chrétienne à adopter, sous bénéfice d'inventaire, tout l'Ancien Testament, que les autres écrits ont été mis sur le même pied que la Loi. Lorsque les Grecs entrèrent en contact avec les Juifs, au lendemain de la conquête d'Alexandre, c'est de la *torah* seule que s'enorgueillirent les Juifs qui parlèrent à Hécatée d'Abdère ; il saute, à pieds joints, par-dessus rois et prophètes, de Moïse aux grands-prêtres qu'il connaît.

Mais les prêtres de la colonie babylonienne n'ont pas sacrifié le reste de la littérature du passé. Ils avaient laissé à Moïse la place éminente que lui assignait l'antique tradition, bien que leur tour d'esprit propre les eût portés à mettre au-dessus de lui le premier grand-prêtre Aaron. De même, ils ont gardé jalousement la mémoire de David, qui avait conquis Jérusalem, de Salomon qui avait bâti le Temple, — deux princes, au surplus, qui avaient été les initiateurs de la littérature liturgique ou gnomique qui continuait à fleurir à l'ombre du sanctuaire, et auxquels, par une synthèse plus vigoureuse encore que celle qui attribuait tout le Pentateuque à Moïse, on assigna ensuite, en bloc, *Psaumes* et *Proverbes*. Et surtout, les rédacteurs sacerdotaux savaient ce qu'ils devaient aux prophètes, et ont recueilli, outre les œuvres des grands hommes dont le nom avait survécu, tous les écrits qui témoignaient du même esprit, même quand les prédictions ne

s'étaient pas réalisées (prophéties contre Tyr, contre Babylone). Pourtant, les représentants qualifiés de la vieille tradition lévitique, qui ont eu le dernier mot comme ils avaient eu le premier, ne laissaient pas de faire des réserves sur les outrances, parfois féroces, des prophètes, et ils ont su indiquer, dans tel écrit comme le *Jonas*, qu'ils avaient mieux qu'eux conservé le dépôt de la hauteur de vues et de la mansuétude mosaïques. Mais ils ont constitué leur collection largement, comme l'Eglise chrétienne a plus tard gardé quatre Evangiles, avec un dédain transcendant des disparates et des contradictions de détail, en hommes qui n'avaient pas prévu les mesquineries provocantes des théologiens et les subtilités aggressives des érudits, enfin sans autre idée que de ne rien laisser perdre des écrits où ils sentaient souffler l'esprit de Dieu.

Nous allons maintenant passer dans un autre monde, un monde qui semble séparé de celui-là par un abîme, qui pourtant en a été exactement le contemporain, et qui en était tout voisin, puisque les marchands de Tyr et de Sidon trafiquaient aussi bien chez les Grecs que chez les Juifs. Au temps même d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel, les Grecs élaboraient la cité, l'art, la science, la civilisation en un mot, la seule chose qui donne quelque intérêt à l'histoire des générations humaines, à leur rapide passage dans un monde éphémère. Ils avaient été armés pour cela du robuste optimisme, de la confiance sympathique et enfantine dans la liberté, dans la puissance et dans la justice de l'homme.

A côté d'eux, des hommes dont ils auraient jugé le langage bien saccadé et les rythmes vraiment sommaires, le jahviste, l'élohiste, les prophètes, se sont chargés de formuler les réserves de Dieu en présence de cette aimable outrecuidance, et de rappeler que toutes ces créations ne sont que poussière, et retourneront en poussière :

ki-'aphar attah, we-el-'aphar tashub

I

Le monde grec de 700 à 550.
L'âge des tyrans.

Les poètes épiques prétendaient chanter des événements lointains, et nous savons qu'ils évitaient certains anachronismes choquants. Mais la société qu'ils décrivent, si l'on met à part le merveilleux (et il se laisse mettre à part assez facilement), est la société de leur temps. Nous ne connaissons pas d'événements du IXe et du VIIIe siècle, mais si, au lieu des poètes, nous avions pour cette époque des historiens, nous verrions d'infimes Agamemnons se quereller avec de minuscules Achilles, et des Ulysses au petit pied, après avoir couru les mers d'Egypte ou d'Italie, rentrer chez eux pour y voir leur domaine envahi par les voisins. Le trait saillant est la carence de la puissance publique. Les modes de groupement sont autres. Il y a d'abord les confédérations religieuses, les amphyctionies, qui rassemblent régulièrement des Ioniens autour des sanctuaires de Délos ou de Mycale, les marins des côtes orientales de la Grèce autour du sanctuaire de Calaurie, ou les tribus voisines du golfe de Corinthe autour du sanctuaire de Delphes. Ces associations

ne sont pas indiquées dans l'épopée, mais toute la poésie épique les suppose, puisqu'elle a été faite pour ces panégyries, où les rhapsodes ne se sont pas lassés de les colporter. Un autre mode de groupement est le *genos*, la grande maison noble qui réunit plusieurs branches de la même famille, avec des troupes de clients et de serviteurs, et sur laquelle se modèlent, de très loin, les familles des commerçants, des artisans, des paysans. Enfin, il y a la bande, qui réunit autour d'un chef heureux tous ceux que l'organisation gentilice laisse à l'écart ou mécontente, et qui vont être les initiateurs de la colonisation.

A partir de la fin du VIIIe siècle, les confédérations religieuses subsistent, mais perdent leur vitalité. Une seule est destinée à un grand avenir : Delphes. Un des hymnes qui ont été conservés à la suite des épopées homériques, l'hymne à Apollon, nous atteste la réputation du sanctuaire pythique aux environs de 700. Cet hymne a été modulé par un poète aveugle de Chios pour les fêtes du plus ancien sanctuaire du dieu : Délos. Mais le poète a rassemblé avec art les légendes religieuses des divers séjours aimés d'Apollon, l'Olympe thessalien, les sanctuaires béotiens, enfin Delphes. Il célèbre le premier temple bâti au pied du Parnasse, et les prêtres crétois qu'un miracle y a conduits et consacrés. Au temps où il chante, Delphes est dans le domaine du roi de Krisa. A la fin du poème seulement, et dans un passage qui a sans doute été ajouté plus tard, est annoncé le temps où le sanctuaire aura de plus puissants protecteurs. C'est l'annonce de l'amphictyonie, et de la guerre sacrée (600-590), dont nous reparlerons.

Mais un nouveau mode de groupement passe

désormais au premier plan : l'Etat, la cité. A partir de la fin du VIIe siècle, en général, il ne s'agit plus de savoir ce qu'entreprend l'Atride, le Peleiade ou le Laërtiade, mais ce qu'entreprennent Milet, Chalcis ou Corinthe. Déjà, à l'époque homérique, il y a, dans chaque communauté vivant autour d'une acropole, un roi héréditaire qui rappelle l'antique royauté mycénienne. Mais alors il n'apparaît que comme le président d'une réunion de pairs, et les grandes familles encerclent de toutes parts la royauté, en attendant de l'étouffer. Il y a eu une époque, dans beaucoup d'endroits, où elles sont arrivées à se partager, sans aucun masque monarchique, les charges, les honneurs et les profits du pouvoir. Le Béotien Hésiode, qui chante au VIIIe siècle les scènes de la vie agricole (*Travaux et Jours*), ne connaît pas d'autre régime. Mais l'éclipse du pouvoir royal est considérée comme une anomalie. Partout, au VIIe, au VIe siècle, des personnages qui tantôt appartenaient aux dynasties traditionnelles, tantôt surgissaient des rangs de la noblesse, exceptionnellement du peuple, ont rétabli l'institution monarchique, avec la complicité tacite des classes inférieures, et l'appui de forces mercenaires. Les contemporains, d'un nom venu du passé égéen ou de la Lydie, les ont appelé les *tyrans*. Ils ont rendu aux Grecs la notion de l'Etat.

On a vite fait de rassembler les faits dûment certifiés de cette histoire, jusqu'au milieu du VIe siècle. Les chroniques locales étaient encore presque réduites aux listes d'éponymes (celle d'Athènes commence en 683), et les allusions des poètes lyriques, qui se sont multipliés à partir d'Archiloque, ont été la principale source des logographes ioniens du VIe siècle.

Nous suivrons l'ordre géographique, car l'enchaînement des faits nous échappe à l'ordinaire, et le détail en serait d'ailleurs bien mesquin.

C'est dans les villes de Cypre que la royauté mycénienne s'était le mieux conservée, avec d'autres archaïsmes, écriture syllabique, chars de combat, etc. L'existence des roitelets de Cypre nous est attestée par Sargon, auquel ils firent l'hommage en 708, et dont les stèles s'élevèrent dans l'île. Assourbanipal, vers 666, est plus explicite ; parmi les vassaux qui l'aidèrent en Egypte, il cite :

Ekistura d'Edi'li, Egisthe d'Idalion;
Pilagura de Kitrusi, Pylagoras de Chytres,
Kisu de Silewa (Salamine);
Ituandar de Pappa, Etéandre de Paphos;
Erisu de Sillu (Soles);
Damasu de Kuri, Damasos de Kourion;
Admesu de Tamessu, Admète de Tamassos;
Unasagusu de Lidir, Onasagoras de Ledra;
Pususu de Nurî (Urania?).

Les descendants de ces rois ont obéi à Ninive jusque vers 614, mais non à Babylone. Au temps de Solon, le roi Philokypros était indépendant. Plus tard, le roi d'Egypte Amasis (571-527) a de nouveau rendu les Cypriotes tributaires.

En Ionie, le premier événement nettement historique est, à la fin du VIIIe siècle, la coalition des Ioniens contre la ville de Mélia, sur le Mycale. Mais par la suite les cités prennent une existence de plus en plus indépendante. Milet a renversé de bonne

heure la vieille dynastie des Néléides; l'histoire de la révolution est encore si mythique qu'elle doit remonter haut dans le VIIe siècle. On peut supposer des faits analogues dans d'autres villes ioniennes. Ce sont en général des oligarchies de propriétaires fonciers et de commerçants qui ont présidé à la fondation des premières colonies. Elles n'ont pas songé à s'unir contre le péril qui naissait à l'Est. Dès le temps de Gygès (687-652), l'ambition du roi de Lydie commence à menacer les Etats ioniens. Sa principale conquête, Magnésie du Sipyle, jadis siège d'une dynastie qui avait inspiré plus d'une légende aux aèdes, n'était qu'à moitié grecque. Mais Gygès a occupé momentanément Colophon et Smyrne.

Un péril commun vint faire cesser ce conflit incipient : l'invasion des Trères et des Cimmériens. On a vu qu'il réconcilia Lydiens et Ioniens. Vers 650, Sardes, Ephèse et Magnésie du Méandre passèrent par des épreuves communes. Ce n'est qu'après le départ des Cimmériens que les rois de Lydie purent consacrer à l'asservissement des cités grecques le temps que leur laissait la conquête de l'intérieur. Ardys (v. 650-610) soumit Priène. Sadyatte, qui régna quelques années, avant 600, entreprit la lutte contre Milet elle-même, et la légua à Alyatte. La reine des cités ioniennes sortit victorieuse de la guerre. La résistance avait été conduite par le tyran Thrasybule, l'ami de Périandre le Corinthien. Après lui, de 575 à 525 environ, on nous assure que des dissensions intérieures troublèrent Milet : on ne le dirait guère à voir l'activité colonisatrice de la ville, qui ne fut jamais plus brillante.

Alyatte (v. 600-560) avait cherché des compen-

sations du côté de Smyrne, qu'il détruisit, et de Colophon. Cette dernière fut soumise, mais les vers contemporains de Mimnerme attestent que le joug lui parut léger. Les Clazoméniens tenaient davantage à leur indépendance, et surent la garder. Ce n'est que sous le règne de Crésus (560-546) que l'ensemble des cités ioniennes devait accepter la suprématie lydienne.

Les villes insulaires étaient à l'abri du péril, plus libres de se livrer aux rivalités qui les divisaient entre elles, et aux luttes de factions que la disparition de la monarchie traditionnelle faisait naître dans leur sein. Nous sommes assez bien renseignés sur ce qui se passait à Mytilène, la principale ville de Lesbos, dans la première moitié du VIe siècle. Le poète Alcée a consacré tout un recueil de poésies à célébrer les passions, les douleurs et les joies des troubles civils qui ont jeté son frère Antiménidas dans les armées de Nabuchodonosor. Sa contemporaine Sapho avait été un moment, par ces mêmes discordes, chassée à l'autre bout du monde, en Sicile. Enfin, le sage Pittakos a calmé pour quelque temps ces orages. Il avait débuté dans les guerres soutenues pour défendre contre les Athéniens, dont l'ambition s'éveillait, les possessions lesbiennes en Troade, et avait tué en combat singulier Phrynon, l'olympionike de 600; parvenu au pouvoir, il mit un terme aussi à cette lutte extérieure. La popularité des vers d'Alcée et des lois de Pittakos nous permet d'entrevoir l'existence d'une cité particulière d'Asie à cette époque, et l'on peut généraliser le tableau sans trop de hardiesse.

Mais, si l'on songe que l'Ionie, qui, dès le temps des Homérides, avait été la fille aînée de la civili-

sation grecque, et qui maintenait encore cette primauté, tenait tête en même temps aux Mermnades, et restait au premier rang dans le grand mouvement de la colonisation, on ne s'abandonnera pas aux impressions défavorables que feraient d'abord naître ces récits de querelles mesquines et la trouble poésie des amours lesbiennes.

Il est fâcheux que nous n'ayons même pas cette poignée de renseignements pour les principales villes d'Eubée, Chalcis et Erétrie, car leur activité colonisatrice si précoce et si intense indique une période de grand éclat. On avait vaguement conservé la mémoire de la guerre lélantienne entre les deux villes, à laquelle durent être mêlées pas mal de cités maritimes. Vers 600, Chalcis avait cédé le pas à Erétrie, qui elle-même allait s'effacer peu à peu devant Athènes. Solon, l'archonte de 592, a proclamé celle-ci « l'aînée des terres ioniennes » : un poète du siècle précédent eût donné le titre à Chalcis.

Sur le continent grec, la ville dominante, au temps des Homérides, était sans contredit Argos. Elle devait évidemment ce prestige au souvenir lointain de Mycènes. Ses rois téménides semblent avoir exercé dans le monde péloponnésien et même plus au Nord une vague préséance qui rappelle un peu ce que fut, dans l'Europe médiévale, le Saint-Empire romain-germanique. Cette préséance s'évanouit quand se levèrent des puissances plus réelles, Corinthe, Mégare. On s'explique ainsi les luttes que dut soutenir Phidon, quand il voulut « rassembler l'héritage de Téménos ». Il est le premier personnage vraiment historique de la Grèce d'Europe.

On se rappelait qu'il avait fait prévaloir dans le Péloponnèse un système de poids et mesures qui garda son nom. On se rappelait aussi qu'il avait été présider la huitième olympiade (628) dans le sanctuaire éléen dont la réputation naissait. Après lui, Argos fut encore assez forte pour battre Sparte (à Hysies, 608), Puis elle périclita sous Lakédas (v. 582) et Meltas. Quand fut organisé le concours de Némée (575), Argos ne put même pas s'en assurer la présidence incontestée. A ce moment, Epidaure, Egine étaient indépendantes, et Argos n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Après Argos, c'est Sparte surtout qui attirait, au VIIIe siècle, les regards des poètes transmarins. Ils ignoraient cependant l'institution qui, autant que la discipline dorienne, a fait la grandeur de cet Etat : l'association des deux dynasties, Agiades et Eurypontides, pour la conquête de la Laconie et de la Messénie. Vers 700, les rois Polydore et Théopompe soumirent la partie occidentale de ce dernier pays, et cette conquête fut pour Sparte ce que la fondation de colonies était au même moment pour des cités moins terriennes. Mais le royaume de Pylos subsistait, et l'indépendance de la Messénie occidentale amena, au bout de deux générations, la révolte des populations asservies ; de ce fait, nous avons pour garant un poète contemporain dont les hymnes guerriers survécurent, Tyrtée. La trahison du roi arcadien Aristokratès amena la défaite des Messéniens ; ils se soumirent ou émigrèrent. L'histoire de ces guerres n'a été racontée ni par les vaincus ni par les vainqueurs ; quand on voulut l'écrire après la délivrance de la Messénie (370), on ne savait même plus quels rois de Sparte avaient

mené la seconde guerre ! Et pourtant, tout l'avenir de Sparte en a découlé. Devenus les voisins des Eléens, les Spartiates eurent la sagesse de se lier étroitement avec eux, et d'aider à la chute de Pise (572); la fondation de la Sparte historique et de la confédération péloponnésienne appartient à la période suivante.

L'Elide a eu pour principal peuple, au temps des Homérides, les Epéens, dont le nom a plus tard disparu devant celui des Eléens. La célébrité de la contrée ne commence qu'avec celle du sanctuaire qu'Héra et Zeus possédaient à Olympie, et des concours sportifs dont il fut de bonne heure le théâtre. Les archives de ces concours n'ont été tenues régulièrement qu'à partir du milieu du VIIe siècle, pas plus tôt, plus tard même, que celles de beaucoup de cités grecques, mais la gloire ultérieure d'Olympie a fait qu'elles ont été conservées[1]. Le concours était d'abord annuel, n'intéressait que les voisins immédiats et consistait uniquement en une course de vitesse, dont le stade de l'Altis (moins de 200 mètres) était le théâtre. Sur la liste des vainqueurs paraissent d'abord des Eléens (635, 634, 631), un Achéen de Dymé (630) et des Messéniens (633, 632, 629, 628, 627, 626, 625). En 624, un Coronéen vient, de l'autre côté du golfe, cueillir la palme, puis sont couronnées Corinthe (623, 622), Mégare (621, 617, 604), Epidaure (619, 593, 591), Sicyone (618), un Hypérésien d'Achaïe (613). La série des

1. Des renseignements sporadiques pouvaient même remonter plus haut, s'il est vrai qu'au IIIe siècle on connût un vainqueur au stade, Arytamas, qui ne paraît pas sur nos listes, et vivait au temps des rois d'Athènes. Mais le renseignement est complètement isolé et peut cacher une confusion.

triomphes spartiates commence en 620, et se prolonge ensuite avec éclat (616, 612, 611, 610, 608, 607, 606, 605, 603, 601, 599, 598, 597, 596, 594 592, 590, 589, 580, etc.). En dehors du Péloponnèse, Athènes apparaît en 615, et ses enfants sont couronnés encore en 614, 609, 602, 600 (Phrynon). Thèbes compte un triomphe en 595, et les victoires des villes situées au delà des mers commencent avec des Crotoniates (588, 584, 576, etc.).

Cependant, le concours s'était amplifié: à la course du stade s'ajouta la course double (622), puis la course de résistance sur un parcours de 24 stades (621), puis la lutte et le pentathle (618), le pugilat, où un Smyrniote triompha le premier (613), la course de quadriges (611), le pancrace et la course de chevaux (603), enfin les courses d'adolescents (course et lutte 599, pugilat 595). Le programme ne devait plus s'augmenter ensuite qu'en 520 par la course en arme (hoplitodromie).

Le jugement des concours appartenait au début à un seul homme, un Eléen, qui prit par la suite le titre ambitieux d'*Hellanodike* (juge des Grecs); en 580 seulement, on lui donna un second. Mais à mesure que la réputation des jeux s'étendit, la présidence devint un objet d'envie. Dès 628, Phidon d'Argos n'avait pas dédaigné de venir l'exercer. Ensuite, la ville arcadienne de Pise, sur le territoire de laquelle était Olympie, se mit en devoir de contester la préséance unique des Eléens (610, 608, 606). Elle était gouvernée alors par la dynastie fastueuse des Omphalionides; en 602, Pantaléon, fils d'Omphalion, présida seul la fête. C'était le moment où celle-ci prenait décidément un caractère panhellénique. La présidence devenait une affaire

considérable, et l'on conçoit que les Eléens se soient unis aux Spartiates pour l'arracher aux Pisans. Tant que vécut Pantaléon, ils n'engagèrent pas la lutte décisive, mais, quand son fils Damophon lui eut succédé (588), l'attaque commença. Elle n'aboutit que sous Pyrrhos, le frère et le successeur de Damophon. En 572, Pise fut prise et détruite; son souvenir même s'effaça[1].

Les Eléens furent assez habiles et assez impartiaux pour maintenir désormais leur situation et développer en même temps l'institution dont ils avaient la charge; ils firent accepter de tous les peuples concurrents la trêve sacrée qui précédait la fête quadriennale. Olympie allait devenir d'abord, au VIe siècle, le centre de ralliement des Péloponnésiens, puis, quand les guerres médiques eurent porté atteinte au prestige de Delphes, celui de tous les Grecs.

Vers 600, Argos est déjà une grandeur du passé, Sparte et Olympie ne font encore qu'annoncer l'avenir. Le présent appartient aux tyrans des villes de l'isthme, Sicyone, Corinthe, Mégare.

Sicyone avait toujours vécu, de par son origine dorienne, à l'écart des petites communautés d'Achaïe. Elle avait dû subir l'ascendant d'Argos, qui avait

1. Il est naturel que la chronique d'Olympie ait gardé le souvenir précis des tyrans de Pise, et sans doute les Omphalionides ont été chantés par quelques poètes. On se rappelait donc Omphalion, Pantaléon, et ses fils Damophon et Pyrrhos. Plus tard, en décalant la chronologie olympique, les chronographes hellénistiques n'ont pas pris garde qu'ils plaçaient au milieu du VIIe siècle la naissance d'un homme dont les fils ont régné successivement vers 580 ! Il est vrai que ce fait étrange ne paraît pas gêner davantage les érudits modernes.

laissé des rancunes vivaces encore au temps de Clisthène. Cependant, elle gardait une opulente liste de rois ; au milieu du VIIe siècle, elle fut quelque temps gouvernée par une aristocratie présidée par le prêtre d'Apollon Carnéen, sans doute le magistrat successeur. Ses enfants ne s'écartaient guère du golfe de Crisa, mais son industrie alimentait le commerce de Corinthe; bien des vases « protocorinthiens » sont faits d'argile sicyonienne. Vers 640 ou 630, un personnage de l'aristocratie, pourvu du commandement militaire (la légende en fit plus tard un boucher), s'empara du pouvoir et l'assura pour un siècle à sa dynastie, les Orthagorides. Myron fut déjà un brillant souverain, qui triompha aux jeux olympiques en 603. Mais l'apogée de la dynastie fut marquée par Clisthène (environ 595-565). Nous parlerons dans un instant de son rôle à Delphes. Quand il voulut marier sa fille Agariste vers 570, toute la Grèce aristocratique se précipita à Sicyone. « De l'Italie vint Smindyridès, fils d'Hippocrate, Sybarite, qui avait atteint le sommet du luxe auquel peut prétendre un homme (car Sybaris était alors au comble de la prospérité) et le Sirite Damasos, enfant d'Amyris qu'on appelait « le Sage ». Voilà pour l'Italie. Du golfe ionien, Amphimestos fils d'Epistrophos, Epidamnien; celui-là représentait le golfe ionien. De l'Etolie vint le frère de Titorme, de Titorme qui dominait les Grecs par sa force et avait fui la société des hommes jusqu'aux extrémités de l'Etolie, le frère de Titorme, Malès. Du Péloponnèse, l'enfant de Phidon tyran des Argiens, Léokédès, l'enfant de ce Phidon qui avait donné les mesures aux Péloponésiens, qui avait été le plus orgueilleux de tous les Grecs, et, chassant les ago-

nothètes éléens, avait présidé lui même le concours d'Olympie. Son rejeton était là, avec Amianthos, fils de Lycurgue, Arcadien de Trapézonte, et un Azénien de Péon, Laphanès, fils de cet Euphorion qui, à ce qu'on raconte en Arcadie, avait reçu les Dioscures dans sa maison et depuis en refusait l'hospitalité à tout homme, enfin avec l'Eléen Onomastos, fils d'Agaios. Ceux-là venaient du Péloponnèse, et d'Athènes, venaient Mégaklès, fils d'Alcméon qui alla chez Crésus, et un autre, Hippokléidès, fils de Pisandre, qui par sa richesse et par sa prestance dominait les Athéniens. D'Erétrie, qui en ce temps-là florissait, Lysanias, le seul représentant de l'Eubée. De la Thessalie vint le Scopade Diaktoridas, de Crannon, et des Molosses Alcon. Telle fut la liste des prétendants...! Entre tous plaisaient à Clisthène les hommes d'Athènes, et surtout Hippokléidès, fils de Tisandre, d'abord par ses qualités, et aussi parce que, de naissance, il était apparenté aux Cypsélides de Corinthe ». La source est poétique : Hérodote a conservé par moments la cadence des vers. On sait de reste comment Hippokleidès détruisit ses chances, et comment Mégaklès emmena Agariste, et en eut Clisthène, législateur d'Athènes en 507. Clisthène le Sicyonien avait maté l'aristocratie, disloqué les trois tribus doriennes; le régime subsista une trentaine d'années après sa mort (jusque vers 535). Le dernier de la race, Eschine, ne devait succomber qu'aux armes de Lacédémone. De cette éclatante période, Sicyone a gardé des traditions qui ne disparurent jamais.

Corinthe, sa voisine, qui la dépassait, semble avoir vécu en bons termes avec elle. Au VIIIe siècle, la ville semble avoir gravité encore dans l'orbite d'Argos, bien que ses rois prétendissent, comme les

Téménides, avoir Héraklès pour ancêtre. Nous avons vu que les troubles qui accompagnèrent la chute de la royauté féodale sont contemporains de la fondation de Corcyre et de Syracuse (fin du VIIIe siècle). Depuis, les deux cents Bacchiades se partagèrent le pouvoir pendant 90 ans, luttèrent contre Corcyre (v. 664), fondèrent Epidamne (v. 625). A cette époque leur pouvoir était déjà menacé; Kypsélos, l'un d'entre eux, restaura la monarchie, et régna une trentaine d'années (vers 600). Le fameux coffret qui avait protégé les premiers vagissements de son enfance contre les poursuites des Bacchiades fut immortalisé par une offrande somptueuse à Olympie. Périandre (v. 590-550) fut plus célèbre encore. L'apogée de son règne est marquée par l'institution du concours isthmique (582), dont la réaction antimonarchique, plus tard, a effacé son nom, comme elle a voulu effacer celui de Kypsélos des offrandes dédiées dans les grands sanctuaires. Mais on se rappelait que Périandre avait su maintenir sa domination sur les colonies corinthiennes, sur Corcyre, sur Ambracie, sur Potidée, qu'il avait été l'ami d'Alyatte et de Thrasybule, l'arbitre entre Athènes et Mytilène, en relations avec les Pharaons saïtes, enfin un des « Sages » de la Grèce. On se racontait les tragédies de sa vie de famille, le meurtre de sa femme Mélissa, la petite-fille de l'Arcadien Aristokratès, sa brouille avec son beau-père Proklès d'Epidaure, avec son fils Lycophron, qu'il envoya régner sur Corcyre et que les Corcyréens assassinèrent. La dynastie ne survécut que quelques années au grand tyran, et vers 540 Corinthe était entrée dans l'alliance de Sparte, restant la première ville maritime de la Grèce d'Europe, malgré E-

gine et Athènes. Seulement, son empire colonial lui avait échappé; des Cypsélides se maintinrent quelque temps à Ambracie et à Potidée, où régnait Evagoras, un fils de Périandre, puis, là aussi, furent renversés.

Mégare ne le cédait pas, au VIIe siècle, à Sicyone et à Corinthe, mais son obscurité ultérieure a fait que la chronique locale a été négligée par les grands historiens. Au VIIIe siècle, elle n'était peut-être qu'un appendice de Corinthe; on ne lui connaît pas de liste royale. Dès la fin du siècle, pourtant, elle avait une fille de son nom en Sicile, Mégara-Hyblaîa. Un demi-siècle après, elle fondait Chalcédoine et Byzance. Peut-être une puissante oligarchie la gouvernait-elle à ce moment, soutenue par les Téménides contre Corinthe. En tout cas, Mégare connut l'éclat de la tyrannie avec Théagénès (vers 601). Il embellit la ville de monuments durables, et tenta de donner à son gendre Cylon la puissance dans Athènes. Peut-être régnait-il encore quand Mégare, au début du VIe siècle, défendait ses colonies du Bosphore contre Samos et fondait Héraclée du Pont. Mais l'heure de la décadence avait sonné; Athènes recouvrait Salamine au temps de Solon, puis occupait Nisaîa avec Pisistrate (avant 550). Mégare ne maintint son indépendance contre sa voisine grandissante qu'en entrant dans la confédération de Sparte. Elle fut désormais coupée de la mer par Egine d'abord, puis par Athènes. Elle semble avoir échappé aux crises intérieures violentes : les chants passionnés de Théognis nous portent dans la Mégare sicilienne, et au début du Ve siècle.

Au VIIe siècle, Athènes faisait encore petite figure au milieu de tant de brillantes voisines.

Elle avait pourtant été le siège d'une royauté assez puissante, dès l'époque mycénienne. Et, de ces temps lointains, il lui était resté au moins le synoecisme, l'unité territoriale; tous les habitants de l'Attique avaient gardé l'habitude de considérer l'Acropole comme leur capitale, et cela constituait une des plus grandes unités du monde grec (2500 km.). Seule, Eleusis est peut-être restée à l'écart jusqu'au VIIe siècle, car on se rappelait encore, au temps de Solon, les luttes qui avaient amené la réunion.

Au VIIIe siècle, l'Attique vivait sous la royauté patriarcale des Médontides, entourée par de puissantes familles d'Eupatrides. Le pays était rattaché à l'Amphictyonie de Calaurie, vendait déjà son huile aux voisins dans les vases fabriqués au Dipylon. Pourquoi resta-t-il étranger au mouvement de la colonisation, ou du moins n'y participa-t-il que par des intermédiaires ? On ne sait. Mais le fait est patent, et fut gros de conséquences. Les Athéniens avaient même laissé aux mains de Mégare la station de Salamine, qui assurait à celle-ci la voie libre sur l'Orient.

La royauté n'a peut-être pas disparu à Athènes avant le VIIe siècle. Mais déjà le pouvoir réel était aux mains des *genè*, nobles coalisés. La liste des archontes éponymes commence en 683, ou du moins était conservée depuis cette date. Les fonctions religieuses du roi étaient passées dans la seconde moitié du siècle à un archonte-roi, car c'est sans doute en cette qualité que Dracon a rédigé le premier code d'Athènes, celui qui réglait le jugement des meurtres. Le polémarque commandait l'armée, et les six thesmothètes rendaient la justice. Cela faisait un collège de neuf archontes, que les famil-

les d'Eupatrides, en supposant qu'il y en eût une centaine, pouvaient fournir sans trop de peine. A leur sortie de charge, les archontes entraient dans le conseil de l'Aréopage, autorité suprême de la cité, auquel étaient dévolues en particulier les causes capitales, et qui devait les juger toujours.

Mais il exista, dès le VIIIe siècle, une organisation administrative du pays, sur laquelle il faut s'arrêter un instant, car elle nous indique ce que pouvaient être, à cette époque, les villes colonisatrices, Milet ou Chalcis. On avait divisé la côte de l'Attique en 48 naucraries, capables de fournir chacune un vaisseau de 50 rameurs ; avec la Paralienne et, plus tard, la Salaminienne, cette force allait suffire jusqu'aux guerres médiques aux besoins d'Athènes. Aux districts côtiers furent accolés des districts continentaux, car chaque naucrarie fournissait aussi deux cavaliers. Dans la région de la Mésogée et de la plaine du Céphise, la naucrarie pouvait avoir un caractère local. Dans la région montagneuse (Diakrie), la partie intérieure devait être, en certains cas, assez distante de la partie côtière. Mais, de toutes manières, la naucrarie était une unité territoriale. Comment donc l'avait-on rattachée aux vieux cadres de la cité, aux quatre tribus ioniennes, aux phratries, subdivisions de ces tribus, tous groupements qui avaient forcément perdu leur caractère local ? Il est probable qu'on tint compte, pour cela, des convenances des *genè* dirigeants, en particulier de la situation de leurs principaux domaines. Supposons, à titre d'exemple, que la 1re phratrie de la 1re tribu fût celle du *genos* des Métionides, on lui assignera la naucrarie d'Halimuse où ce *genos* est possessionné. On fera de même pour les autres phratries,

jusqu'à ce que trois phratries de chaque tribu soient pourvues. En recommençant l'opération quatre fois, on aura une division en quatre tribus, douze phratries, et quarante-huit naucraries, dans laquelle le reste de la population sera redistribuée pour les besoins de l'Etat naissant. On nous atteste cette division, en employant pour les phratries, à côté de l'ancien nom, celui de *trittyes* : peut-être les phratries anciennes subsistèrent-elles concurremment aux nouvelles à titre d'unités religieuses, car elles ont, tant que dura Athènes, contrôlé l'état civil des fils des citoyens.

Les chefs de l'organisation nouvelle étaient les quatre « rois de tribus ». les douze « trittyarques », et d'autres naucrares, au nombre de huit par naucrarie; c'est dans ces assemblées que s'est fai e lentement l'éducation politique des Athéniens. A partir de quand ces quatre cents personnages se réunirent-ils régulièrement en Conseil? On ne sait.

Une inscription de Chios, qui remonte au VIIe siècle, nous indique que l'institution pouvait être ancienne à Athènes, dont le contact avec le monde ionien s'était toujours maintenu. Nous n'avons qu'une phrase entière, mais elle est d'importance : « Le 3 après les Hebdomées de chaque mois se réunira le conseil populaire, ayant pouvoir de contrôler, et de punir d'amendes, composé de cinquante hommes élus pour chaque tribu, lequel expédiera toutes les affaires du peuple et s'occupera de tous ceux des procès intentés dans le mois écoulé qui... ». Cette autorité fonctionne avec les « rois », qui correspondent probablement aux archontes d'Athènes, et avec les « démarques », dont l'équivalent athénien ne semble pas avoir existé. Quoi qu'il en soit, le Solon

inconnu qui a donné cette loi à Chios nous fait paraître tout-à-fait plausible l'existence à Athènes, dès cette époque reculée, d'une assemblée démocratique. Démocratique, car les familles eupatrides ne pouvaient guère fournir, outre les magistratures souveraines, un conseil de quatre cents membres; il fallait puiser parmi les plus riches contribuables, pentacosiomédimnes (ceux qui récoltaient 250 hectolitres de blé), chevaliers, et même simples zeugites. Dès lors, il y avait forcément élection sérieuse dans les assemblées locales, et contrôle effectif.

Cependant, la carence d'Athènes dans le grand mouvement maritime qui avait marqué le dernier siècle portait ses fruits amers. Les Eupatrides ne pouvaient soutenir le train que leur imposait l'exemple des actifs armateurs de Chalcis ou de Mégare, et, le riche étant gêné, le pauvre était écrasé. Le paysan succombait aux redevances, à la servitude pour dettes, ou s'expatriait. Peu après 601, Cylon, le gendre de Théagénès de Mégare, fit la première tentative pour rétablir la monarchie. Les autorités avaient encore la population dans la main, et l'archonte Mégaklès noya la tentative dans le sang. Mais une tache resta sur la famille des Alcméonides, à laquelle il appartenait, et allait peser sur elle durant des générations.

En Attique, Eupatrides et paysans n'étaient séparés par aucune différence ethnique, et les premiers n'étaient aucunement disposés à s'imposer l'entraînement forcé ou la discipline impitoyable qui, en Thessalie et à Sparte, allaient fixer, pour des siècles, le pouvoir et l'attitude du conquérant. La crise se dénoua donc sans violences par l'action de l'archonte Solon (592). Solon prononça la *sisach-*

thie, l'exemption pour tous des dettes existantes, et l'abolition pour l'avenir de l'esclavage pour dettes. Il rédigea en outre les coutumes attiques, englobant dans son œuvre les lois de Dracon, et introduisant nombre de modifications. Nous n'avons pas ses lois authentiquement conservées, mais nous avons les vers aimables où le législateur-poète a célébré son œuvre. Solon n'était pas né d'ailleurs pour les orages de la place publique; il aimait les voyages, et a promené son humeur optimiste dans les pays les plus variés, à Cypre, en Ionie, jusqu'à un âge avancé.

Il ne manqua pas d'Athéniens pour reprocher à Solon de n'avoir pas gardé le pouvoir, et, de fait, son archontat célèbre ne fut même pas une halte dans les discordes. Deux fois l'archontat fut usurpé, et, vers 580, un certain Damasias se maintint deux ou trois ans en fonctions. Aussitôt après, on décida que, sur les dix candidats annuels, il ne pourrait y avoir que cinq Eupatrides, les autres étant pris parmi les propriétaires fonciers ou les artisans qualifiés (*démiurges*). Visiblement les assemblées locales cherchaient à élargir l'accès aux magistratures souveraines, le petit nombre des éligibles rendant la *prokrisis*, l'examen préalable dans les tribus, illusoire, sinon inutile. Mais la liste des archontes connus suffit à prouver que les Eupatrides gardèrent leurs prérogatives durant tout le VIe siècle.

C'est que les assemblées locales elles-mêmes étaient divisées par les intérêts régionaux. Dans toutes nous avons vu qu'il y avait un élément *Paralien* (gens de la côte). Mais, en dehors de cet élément, les unes étaient composées de *Pédiéens* (plaine), producteurs de blé ou d'huile, les autres de *Diakriens*, vignerons du Pentélique ou bûcherons du Parnès.

De ces querelles allait sortir l'usurpation de Pisistrate (vers 560).

Nous parlons toujours d'assemblées locales. On a vu en effet que le conseil des 400 n'en était que le reflet et que, par conséquent, leur division chronique paralysait l'action qu'il eût pu exercer. Quant à « l'Assemblée du Peuple », l'inscription de Chios nous avertit qu'il n'en existait pas dans l'île en dehors du conseil populaire, et l'on conclura *a fortiori* pour l'Attique : il fallait une journée pour aller de Marathon à Athènes. Si les décrets qui ont frappé les Alcméonides et donné une garde à Pisistrate sont historiques, ils ne peuvent avoir été rendus que par le Conseil suprême des naucrares. Le gouvernement direct avec son corollaire, la dictature de la plèbe urbaine, ne planait encore que comme une menace sur les cités ioniennes du VIe siècle.

Il ne faut pas exagérer la portée des troubles, pas plus à Athènes qu'à Milet; ils n'ont pas empêché l'essor extérieur de l'Etat athénien dans la première moitié du VIe siècle. Solon a déjà peut-être rendu à Athènes Salamine, il a certainement conseillé l'intervention dans la guerre sacrée. Pisistrate s'est frayé le chemin du pouvoir en occupant Nisaïa. En même temps qu'à Mégare, Athènes ne craignait pas de tenir tête à la puissance naissante d'Egine. Elle était amie de Corinthe, qui portait son huile en Occident. Elle cherchait à prendre pied dans l'Hellespont, disputait la Troade à Mytilène; Pisistrate allait lui donner Sigée. Elle commençait à prendre rang parmi les puissances.

Enfin, tout indique que le début du VIe siècle l'a vue se mêler activement au progrès intellectuel qui a caractérisé l'époque. Le temps qui a vu naître

les Grandes Panathénées (566) ne peut être considéré comme un temps trop sombre.

Dans la Grèce du Nord, l'événement capital de la période est la première guerre sacrée.

Delphes n'avait pas cessé de grandir au VIIe siècle. Déjà Midas et Gygès avaient connu la réputation du sanctuaire. La colonisation de l'Occident se fit sous le patronage de la Pythie inspirée. Les pèlerins affluaient peu à peu, et avec eux les offrandes. Il était naturel que Krisa essayât d'exploiter la renommée du temple bâti sur son domaine. Il était naturel aussi que le puissant sacerdoce delphique regimbât, et trouvât des auxiliaires.

Il y avait non loin de là une de ces amphictyonies comme en avaient vu naître l'époque homérique. Elle s'était formée modestement autour du sanctuaire de Déméter, aux Thermopyles. Peu à peu, elle avait groupé tous les peuples voisins : Thessaliens, Perrhèbes, Magnètes, Achéens Phtiotes, Dolopes, Enianes, Maliens, Doriens (de la Doride), Locriens, Phocidiens, Béotiens, Ioniens (d'Eubée). De ces peuples le plus puissant était le peuple thessalien.

Les chantres des Argonautes et de la guerre de Troie, en leur qualité de demi-Eoliens, étaient très familiers avec les légendes de la région thessalienne. Mais ils ignoraient encore le nom des Thessaliens : la conquête thessalienne n'est donc guère antérieure au VIIe siècle. Les Thessaliens étaient descendus du Pinde, et avaient soumis à leur joug toute la plaine du Pénée, réduisant les Pélasges, les Hestiéens, les Phthiotes au rang de serfs (*Pénestes*). Ils avaient su maintenir dans une certaine mesure leur unité, reconnaissaient en cas de guerre un chef unique,

le *tagos*, en temps ordinaire quatre dynasties royales qui se partageaient le pays. Mais la puissance réelle était aux mains des grandes familles qui pouvaient lever sur leurs domaines 120 hommes chacune, et dont les chefs combattaient à cheval : la Thessalie est le seul vrai pays d'élevage de la Grèce. Les Thessaliens étaient intervenus dans la guerre de Lélante, et avaient procuré à Chalcis une victoire qui, comme nous l'avons vu, ne fut pas décisive, car ce fut Erétrie qui l'emporta au VIe siècle. Ils étaient déjà honorés des poètes et des rhapsodes, qui faisaient connaître à toute la Grèce les mythes propres de l'aristocratie thessalienne, les Lapithes et les Centaures. Avec les peuples de la périphérie (Périèques), ils disposaient dans l'amphictyonie de sept voix sur douze. Ils répondirent avec empressement à l'appel de Delphes, et firent décréter une croisade contre Krisa.

Le Thessalien Eurylochos dirigea les forces alliées. Mais Sicyone, en sa qualité de ville dorienne, Athènes, en sa qualité de ville ionienne, pouvaient prétendre à intervenir aussi, et Clisthène et Solon ne négligèrent pas l'occasion d'assurer à leurs cités la reconnaissance de Delphes. Alcméon, fils du Mégaklès de Cylon et père du Mégaklès d'Agariste, commanda le contingent athénien. Les vaisseaux de Clisthène bloquèrent le golfe de Krisa. La lointaine Cos intervint dans la guerre par un incident auquel fut mêlé un ancêtre du médecin Hippocrate. Bref, Krisa, après avoir résisté, dit-on, dix ans comme Troie, succomba en 591 ou 590. La ville sacrilège disparut de la surface de la terre.

La délivrance de Delphes fut célébré par la réorganisation des jeux pythiques. Il existait un concours

de musique, auquel étaient jointes peut-être, dès le VIIe siècle, des épreuves sportives. Le concours fut rendu quadriennal, afin que tous les Grecs pussent y participer régulièrement, et le cycle commença brillamment en 582, avec une victoire de Clisthène. Les jeux ne tardèrent pas à grandir; en 558 et en 498 de nouvelles épreuves s'ajoutèrent aux programmes. La direction des jeux pythiques devint la grande affaire de l'amphictyonie reconstituée.

Celle-ci ne renia pourtant pas ses attaches originelles; ses assemblées s'appelèrent toujours des *pylées*, pylée de printemps et pylée d'automne. Mais chaque peuple fut représenté par deux *hiéromnémons*; une des deux voix doriennes revint à Sicyone, une des deux voix ioniennes à Athènes. Certains principes de droit des gens furent posés, sans prétention à rendre les guerres impossibles (les Grecs ne poussèrent jamais à ce point l'optimisme), mais en vue d'en modérer l'acharnement entre peuples adorateurs d'Apollon Pythien. On vit bientôt que la précaution n'était pas inutile.

Les Thessaliens cherchèrent, en effet, à utiliser leur ascendant pour s'asservir la Grèce Centrale. Les Doriens trouvaient un appui dans leurs frères du Péloponnèse, et Héraklès avait su se faire respecter à Delphes. Mais les Locriens, qui, vers 673, occupaient encore le terrain d'une mer à l'autre, avaient été coupés en deux par l'invasion phocidienne, et se firent soutenir par les Thessaliens; la Phocide fut donc soumise, et la Boétie se trouva menacée. L'unité béotienne n'était représentée, au temps d'Hésiode (VIIe siècle), que par le culte commun d'Onchestos; Orchomène avait décliné, et Thèbes, qui, en des temps lointains, avait été une ville opu-

lente, ne s'était pas encore relevée du coup porté par Argos. Sous l'imminence du péril thessalien, les Béotiens se réveillèrent, et la victoire de Kéressos assura leur indépendance (avant 571, dit-on, mais la date paraît avoir été reculée). Ce fut le signal de la révolte pour les Phocidiens; pourtant, les Thessaliens n'avaient pas encore, vers 500, renoncé à l'espoir de les ajouter à la liste de leurs Périèques.

Les Thessaliens n'ont donc pas réussi dans la Grèce centrale à faire ce que les Spartiates allaient faire dans le Péloponèse. Leurs grandes familles, Aleuades de Larisse, Scopades de Crannon, n'en ont pas moins continué à déployer un faste royal; il attira plus d'une fois à leurs fêtes les poètes que la Thessalie même ne sut jamais produire.

Il reste un mot à dire sur l'Occident.

L'activité des Grecs d'Italie avait été absorbée au VIIe siècle par la tâche colonisatrice. A la longue, le culte commun de la Héra du cap Lacinien ne put plus empêcher les rivalités déchaînées par une âpre concurrence commerciale; Siris, Sybaris, Crotone, Locres, se disputaient le rôle d'intermédiaires entre la Grèce ionienne et les Etrusques qui se civilisaient Siris, la ville chantée par Archiloque, succomba la première à une coalition, dirigée par Sybaris, et à laquelle participa Métaponte (milieu du VIe siècle). Crotone se jeta sur Locres, qui, malgré la disproportion des forces, se sauva par la victoire de la Sagra; le souvenir de l'évènement, promptement devenu légendaire, fut mêlé à celui du poète Stésichore d'Himère, qui n'a pu devenir célèbre avant 550. Ces guerres sont donc le prélude de celle qui allait dresser en face l'une de l'autre Sybaris et Crotone.

En Sicile aussi, le mouvement colonisateur s'est prolongé, on l'a vu, jusque vers 580. Puis, le particularisme grec commença à s'affirmer. Les gamores qui, au temps de Sapho (début du VIe siècle), gouvernaient Syracuse, eurent de la peine à maintenir sous le joug les colonies syracusaines; vers 550, ils durent détruire Camarine. A la même époque, le tyran d'Agrigente, Phalaris, est donné lui aussi comme un contemporain de Stésichore.

On le voit, ce que nous connaissons de faits positifs sur le monde grec, jusqu'au milieu du VIe siècle, tient, en dehors du fait capital de la colonisation, dans le creux de la main. Encore tout cela est-il mêlé d'anecdotes qui ont embrouillé une chronologie incertaine, et rendu difficile la tâche ultérieure des premiers historiens. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que cette Renaissance (Renaissance, car bien des germes déposés par l'antique civilisation minoenne sont ressortis de terre à ce moment) est l'époque décisive de l'histoire grecque. L'Etat, l'art, la science, se sont constitués alors. Tous les éléments de la civilisation européenne ont été, dans cette période, « excellemment échantillonnés ». (Renan).

D'abord et avant tout, la notion de l'Etat, perdue depuis les royautés monoennes, a été recréée par les grands tyrans. Les traditions d'indépendance sont restées vivaces dans les grandes familles aristocratiques, et l'esprit républicain devait prendre sa revanche, en s'étendant, lorsque le despotisme oriental devint menaçant. Mais, à ce moment-là, l'habitude des guerres privées continuelles, absorbant l'activité des grands et rendant impossible tout travail régulier des petits, avait perdu sa virulence.

La contre-partie était l'apparition des guerres entre Etats. La conscription commençait à poindre. Dans les cas où les forces mercenaires ne suffisaient pas, on enrégimentait le paysan pour en former une phalange d'hoplites. La phalange grecque se montre déjà comme une force redoutable au service de Psammétik. Au VIe siècle, les Spartiates l'organiseront avec une perfection qui fera que déjà Cresus, menacé par les Perses (546), ne dédaignera pas leur concours. Sur mer aussi, on commença à réquisitionner les populations côtières, mais on se contenta encore de la modeste pentécontère (50 rameurs). La dière et la trière, déjà connues, sont trop lourdes pour le budget d'un Etat grec du VIIe siècle.

Au dedans, la puissance publique impose la paix. Partout, des juges prononcent en dernier ressort dans les querelles entre membres du même Etat. Et déjà l'on fixe par l'écriture les règles suivant lesquelles ils ont à juger. Une copie athénienne de 409 nous a conservé un morceau d'un code du VIIe siècle sur les crimes de sang (Dracon). De Solon, nous n'avons que quelques fragments dans les orateurs attiques, mais le code de Gortyne (Ve siècle) peut nous donner une idée des législations antérieures, car la Crète était restée, au point de vue politique, à l'écart du mouvement grec. Ces vieux codes paraissent informes au juriste : pour l'historien, l'essentiel est l'existence d'un arbitre public, lié lui-même par des règles précises.

Nous traiterons à part la manifestation la plus caractéristique de la puissance naissante de l'Etat dans cette période : la monnaie.

Les sentiments qui animent les classes inférieures, tout au moins le paysan, si déprimé au temps d'Hésiode (VIIe siècle), se manifestent dans l'ordre religieux. Des cultes paysans prennent alors une vie plus libre, un éclat plus joyeux. Déméter, la déesse du blé, Dionysos, le dieu du vin, deviennent des personnalités importantes du Panthéon. Héraklès n'y a pas trouvé accès, et est resté à l'état de héros; mais, pour les classes populaires, il a fait figure de dieu authentique.

Tout cela ne faisait qu'ajouter quelques pousses à la végétation exubérante du polythéisme, mais on perçoit à certains indices un mouvement religieux plus profond. Il était impossible que le contact prolongé avec l'Egypte ne répandît pas la préoccupation de l'autre vie. L'hymne homérique à Déméter, qui peut remonter jusqu'au VIIe siècle, atteste la réputation grandissante du sanctuaire d'Eleusis, dont les mystères étaient faits pour répondre à cette préoccupation. Par ailleurs, un Samien qui, vers le milieu du VIe siècle, émigra à Crotone, Pythagore, a cherché la satisfaction d'aspirations semblables dans une direction toute autre : la transmigration des âmes. De son temps, Pythagore a agi surtout comme créateur d'un cénacle aristocratique dont nous retrouverons l'influence politique. Ses idées religieuses ne devaient devenir un facteur important de la vie intellectuelle que plusieurs siècles après lui.

Au reste, même à cette époque qui semble avoir été exceptionnellement mystique, l'esprit grec montre sa tendance à traiter légèrement la divinité, surtout à esquiver le problème du mal. Mais c'est là un problème si grave que qui l'aborde résolument risque de s'y absorber tout entier; les Iraniens et les Juifs, au temps même de Pythagore, se char-

geaient d'illustrer cette vérité. C'est probablement au prix de leur médiocrité religieuse que les Grecs ont conquis le droit d'accomplir leur mission propre.

La littérature créée par Homère n'a pas périclité dans cette période. Les épopées éoliennes et ioniennes ont trouvé des continuateurs à Cypre, à Argos, à Corinthe. Les rhapsodes ont répandu jusqu'aux plus lointaines colonies les œuvres classiques. Mais la gloire du temps nouveau réside dans les poètes lyriques que nous avons rencontrés à chaque pas de l'histoire, sans en épuiser la liste. Ils ne sont représentés pour nous que par des fragments, et nous n'avons plus la musique qui accompagnait leurs paroles. Dès la fin du VIe siècle, elle a paru maigre, et les générations suivantes se sont habituées à une orchestration plus opulente et plus compliquée, que requéraient le dithyrambe, puis le théâtre. Mais, jusqu'à la fin de l'époque antique, il s'est trouvé des amateurs éclairés pour regretter la sobre élégance de la lyre heptacorde, qui, de Terpandre (v. 610) à Stésichore (v. 540) avait suffi aux réunions de la Grèce archaïque.

L'art pourrait être une création moins originale que la littérature, l'obstacle de la langue ne se dressant pas entre les Grecs et les prédécesseurs orientaux. pourtant le temple grec dérive directement des précédents mycéniens, dont les traditions s'étaient conservées dans les demeures des nobles. Le plus ancien temple ionique est l'Artémision d'Ephèse (temple B), qui fut élevé au lendemain de l'invasion cimmérienne (v. 600). Le plus ancien temple dorique est l'Héraion d'Olympie, qui remonte également

au VIIe siècle. Avec le siècle suivant commence la série des temples d'Occident, Sélinonte, Poseidonia (Paestum), qui attestent encore aujourd'hui la croissance rapide des nouvelles cités grecques.

En sculpture, les Grecs avaient devant les yeux un modèle incomparable : l'Egypte; cependant, même là, leur génie semble s'être développé par des voies qui lui sont bien propres. On nous a conservé nombre de noms de sculpteurs archaïques, par exemple cette école de Chios que nous suivons à travers quatre générations : Mélas (vers 650), Mikkiadès (vers 600), Archermos (début du VIIe siècle), Boupalos popularisé par sa querelle avec le poète Hipponax (v. 510). Mikkiadès et Archermos sont même pour nous autre chose que des noms, grâce à l'Artémis ailée qui a été retrouvée à Délos. Chronologiquement, nous sommes déjà, avec cette œuvre, à un siècle presque de Psammétik, et nous ne sommes guère à plus d'un siècle de la naissance de Phidias Artistiquement, quelle distance reste à franchir ! Les statues qui ont été ensevelies sous les ruines de l'Acropole en 480, et qui en ont été exhumées au siècle dernier, permettent de jalonner le progrès immense qui caractérise le VIe siècle.

La céramique nous retiendra plus tard; son importance n'est pas exclusivement, ni même peut-être surtout, dans le domaine artistique.

L'étude désintéressée, objective de la nature et de l'homme, est une autre création de cette époque es « Sages » du début du VIe siècle, que les Grecs. ont plus tard groupés en un sextuor un peu artificiel, ne se distinguent pas encore très nettement de ce qu'avait été Phtahhotep, Salomon ou Achiqar,

et de ce qu'on aurait pu trouver, vers le même temps, à l'autre bout de l'Ancien Continent. Il y a, pourtant, dans le nombre, deux figures scientifiques : Thalès et Pythagore.

Du premier, qui vécut à Milet et passait pour avoir prédit l'éclipse qui sépara les Lydiens et les Mèdes vers 582, on avait retenu quelques théorèmes, comme celui qui établissait l'égalité des angles du triangle isocèle; puisqu'on signale que Thalès employait le mot « semblables » au lieu du mot « égaux », qui prévalut dès le v[e] siècle, il est permis de croire à sa paternité.

Nous avons déjà rencontré Pythagore. Il fut fondateur d'école, et, comme tel, n'est pas toujours facile à distinguer de ses disciples. Cependant, dès le iv[e] siècle, la tradition qui lui attribuait la découverte du rapport entre la longueur des cordes et la hauteur des sons était bien établie. Aucun nom de pythagoricien du v[e] siècle n'est mis en avant à ce propos.

Il semble bien qu'on puisse affirmer, dans le monde grec du vi[e] siècle, l'existence de deux idées :

1° L'idée de fonder les vérités mathématiques, signalées empiriquement par les Egyptiens, ou découvertes instinctivement par les Grecs, sur la déduction rigoureuse;

2° L'idée de concevoir des phénomènes naturels comme régis par des lois qui devaient, tôt ou tard, s'exprimer par des formules mathématiques[1].

Or, jusqu'à présent, il a été impossible de signaler dans l'Orient préhellénique rien d'analogue à ces deux idées.

Il semble bien aussi que les Grecs soient arrivés

1. Cf Heath, *Greek mathem.*, I; p. 65, 131.

par eux-mêmes à régler leur calendrier. Dès le temps d'Homère et d'Hésiode, ils se servaient du mois lunaire pour mesurer le temps. Pour établir une correspondance avec l'année solaire, la tendance grecque était d'intercaler un mois tous les deux ans ; on en relève la trace jusque dans Hérodote. On devait bientôt constater, — et il semble que la constatation ait été faite d'abord en Crète et à Delphes, — qu'on obtenait mieux en supprimant une intercalation tous les 8 ans. Mais cette *octaétéride* n'est vraiment saisissable que lors de l'organisation des grands jeux. Pour donner aux fêtes un caractère panhellénique, on ne pouvait leur conserver le caractère annuel, ni laisser ignorer des cités lointaines la règle qui déterminerait la trêve sacrée et la célébration de la fête. Par suite du système octaétérique, la période adoptée fut quadriennale. Elle fut instaurée à Olympie probablement en 588, et fonctionna régulièrement à dater de 572. A Delphes, son avènement date de la guerre sacrée, et l'organisation définitive part de 582. Ce n'est pas par hasard, naturellement, que les jeux olympiques et les jeux pythiques se célébraient à 2 ans d'intervalle. Les jeux isthmiques (582) et les jeux néméens (573) furent biennaux. Mais Athènes donna à la fête des Panathénées (566) le caractère quadriennal, et régla son calendrier sur celui de Delphes. Sparte, enfin, a probablement adopté l'octaétéride sous l'éphorat de Chilon (556).

A la même époque, les Babyloniens, dont la tendance traditionnelle semble avoir été d'intercaler tous les 3 ans, arrivaient par tâtonnements à un système d'ailleurs supérieur à celui des Grecs en exactitude : l'ennéakaidékaitéride. L'indépendance des deux évolutions est flagrante.

Les Grecs ont eu nettement conscience des progrès gigantesques qu'ils ont faits à cette époque, et de la supériorité qu'ils acquéraient sur les barbares. Un esprit de confiance hardie marque toutes leurs productions de l'âge des tyrans. Mais il est important de constater qu'ils n'ont pas été seuls à reconnaître leur hégémonie incipiente.

Encore au temps d'Homère, les Javanim ne sont pour les Orientaux qu'un peuple de Wikings barbares. Cent cinquante ans plus tard, l'attitude a changé. Crésus (560-546) et Amasis (571-527) accablent de leurs prévenances les sanctuaires de l'Ionie et de la Grèce. Sans doute, chez les Phéniciens, l'esprit de rivalité commerciale a dominé. D'autre part, le contact avec Babylone n'est pas encore établi : les historiens d'Ionie ont ignoré Nabuchodonosor Les Iraniens n'apparaissent encore que dans un lointain nébuleux, et il ne saurait être même question d'infiltrations indiennes. Mais, dans le proche Orient, on peut déjà parler d'influence grecque; Sardes est à moitié hellénisée, et a renvoyé à Sparte, au début du VIe siècle, le poète Alcman.

Quant aux peuples plus neufs, l'attraction grecque, comme de juste, est encore bien plus sensible chez eux. Un Thrace ou un Phrygien, Esope, a vécu en Grèce au VIe siècle, a péri à Delphes, et a popularisé le genre de la fable, qu'en rencontre déjà sporadiquement dans Hésiode et Archiloque. Le Scythe Anacharsis, que certains mirent plus tard au nombre des « Sept Sages », est une personnalité historique. Les Barbares d'Occident surtout n'ont pas méconnu leurs dettes. Agylla (Caeré) et Spina, la ville du Pô, ont eu des « trésors » à Delphes. Arimmestos, dont le nom nous transporte en Ombrie (Ariminum), doit

être un roi de cette époque, puisqu'on nous dit qu'il fut le premier des Barbares dont l'offrande fut agréée à Olympie.

De tous les sanctuaires grecs, celui de Delphes est celui où s'affirme le mieux le prestige désormais acquis au nom grec. Lorsque le petit édifice qui avait été le premier temple d'Apollon fut brûlé en 548, l'accident prit les proportions d'un événement méditerranéen.

NOTE CHRONOLOGIQUE

La chronologie grecque, jusqu'à la fin du VIe siècle, est très incertaine, sauf dans les cas exceptionnels où elle est contrôlable par des documents orientaux. Il est reconnu par tous que les historiens du Ve siècle n'avaient à leur service que le calcul par générations, forcément très approximatif. A partir d'Hellanikos, on se servit des listes de prêtres ou de magistrats éponymes — en essayant de réduire toutes les dates en dates d'archontes athéniens; la chronique de Paros (264) nous montre à quoi l'on arrivait par ce moyen. A partir de Timée, au IIIe siècle, on prit pour base la chronique olympique, et le travail des chronographes hellénistiques consista à réduire tant bien que mal les dates, données par ailleurs, en dates olympiques. Le résultat de leurs efforts, conservé par Eusèbe, a fait loi jusqu'au XIXe siècle. Les difficultés inextricables auxquelles se heurte cette chronologie traditionnelle sont aujourd'hui si nombreuses et si évidentes que je n'ai pas le courage de les exposer une fois de plus à ceux qui se refusent

à les voir. D'autre part, je ne puis concéder à M. Beloch que la chronique olympique ait été fabriquée à la fin du Ve siècle par Hippias d'Elis : elle est trop pleine de noms parfaitement obscurs et de détails vides d'intérêt. Je persiste à croire qu'on résout les difficultés en admettant que le concours a été annuel au début, et que les chronographes ultérieurs, en l'imaginant quadriennal dès le début de la liste, ont décalé toutes les dates antérieures au VIe siècle vers le haut. Le point difficile est de fixer la date à partir de laquelle la quadriennalité fut introduite : dans le tableau suivant, j'ai admis la date de 588, pour fixer les idées, et expliquer sur quoi reposent les dates données dans le texte. Si l'on tient à déplacer l'ère d'une ou deux olympiades vers le haut ou vers le bas, on fera aisément la correction résultante. Bien entendu, les conclusions ne sont importantes que pour les faits liés organiquement à la chronique olympique (victoires mentionnées, déplacements de l'agonothésie, etc.). Pour les autres faits de l'histoire politique ou intellectuelle, la date traditionnelle résulte d'une réduction en date olympique qui, dans la règle, est invérifiable pour nous.

635	ol. 1	Koroibos, Eléen
634	ol. 2	Antimachos, Eléen
633	ol. 3	Androklos, Messénien
632	ol. 4	Polycharès, Messénien
631	ol. 5	Aischinès, Eléen
630	ol. 6	Oibatas, de Dymé
629	ol. 7	Dioklès, Messénien
628	ol. 8	Antiklès, Messénien
627	ol. 9	Xénoklès, Messénien
626	ol. 10	Dotadès, Messénien
625	ol. 11	Léocharès, Messénien

624 ol. 12 Oxythémis, de Coronée
623 ol. 13 Dioklès, de Corinthe
622 ol. 14 Desmon de Corinthe. Introduction du *diaulos* : 1er vainqueur Hypènos, Eléen
621 ol. 15 Orsippos, de Mégare. Introduction du *dolichos*, et de la course sans vêtements : 1er vainqueur Akanthos, Laconien
620 ol. 16 Pythagoras, Laconien
619 ol. 17 Pôlos, d'Epidaure
618 ol. 18 Tellis, de Sicyone. Introduction de la lutte (1er vainqueur Eurybatos, Laconien) et du pentathle (1er vainqueur Lampis, Laconien)
617 ol. 19 Ménos, de Mégare
616 ol. 20 Athéradas, Laconien
615 ol. 21 Pantaklès, Athénien
614 ol. 22 Id. (2e fois)
613 ol. 23 Ikarios, Hypérésien. Introduction du pugilat : 1er vainqueur, Onomastos, de Smyrne, qui fixa le règlement.
612 ol. 24 Kléoptolémos, Laconien
611 ol. 25 Thalpis, Laconien. Introduction de la course du quadrige : 1er vainqueur Pagon de Thèbes.
610 ol. 26 Kallisthènes, Laconien
Philombrotos, Laconien, qui vainquit au pentathle, en 3 olympiades
Les Carnées introduites à Sparte, avec concours de cithares
609 ol. 27 Eurybos, Athénien
608 ol. 28 Charmis, de Sparte (qui ne mangeait que des figues sèches)

	Les Pisans président la fête, les Eléens étant occupés par une guerre contre Dymè.
607 ol. 29	Chionis Laconien (qui faisait un saut de 22 pieds)
606 ol. 30	Id. (2e fois)
	Les Pisans soulevés contre les Eléens, dirigent cette fête et les 22 suivantes.
605 ol. 31	Chionis, Laconien (3e fois)
604 ol. 32	Kratinos, de Mégare. Au pugilat, Komaios luttant contre 3 frères (?) fut vainqueur.
603 ol. 33	Gylis, Laconien. Introduction du pancrace : 1er vainqueur Lygdamis de Syracuse, gigantesque, qui mesurait le stade en 600 pas. Introduction de la course à cheval : 1er vainqueur Kraxillas, Thessalien
602 ol. 34	Stomas, Athénien
601 ol. 35	Sphairos, Laconie ; — vainqueur au diaulos : Cylon d'Athènes, l'auteur du coup d'Etat
600 ol. 36	Phrynon d'Athènes, qui fut tué en duel par Pittakos
599 ol. 37	Eurykleidas, Laconien. Introduction de la course du stade pour enfants : 1er vainqueur, Polynikès, Eléen. Introduction de la lutte pour enfants : 1er vainqueur Hipposthénès, Laconien, qui, dans les 5 Olympiades suivantes (sauf une) vainquit dans la lutte des hommes.
598 ol. 38	Olyntheus, Laconien. Introduction du pentathle d'enfants, qui n'eut lieu

que cette année-là : vainqueur Eutélidas, Laconien
597 ol. 39 Ripsolaos, Laconien
596 ol. 40 Olyntheus, Laconien (2e fois)
595 ol. 41 Kléondas, de Thèbes. Introduction du pugilat d'enfants, 1er vainqueur Philotas de Sybaris
594 ol. 42 Lycortas, Laconien
593 ol. 43 Kléon, d'Epidaure
592 ol. 44 Gélon, Laconien.
591 ol. 45 Antikratès, d'Epidaure
590 ol. 46 Chrysamaxos Laconien; à la course d'enfants, Palymnestos, de Milet, qui prenait un lièvre à la course.
589 ol. 47 Euryklès, Laconien
588 ol. 48 Glykon, de Crotone. Pythagoras de Samos, exclu du pugilat d'enfants, et tourné en dérision, provoqua les hommes et les vainquit successivement
584 ol. 49 Lykinos, de Crotone
580 ol. 50 Epitélidas, Laconien
576 ol. 51 Eratosthène de Crotone
572 ol. 52 Agis, Elée .

X

La monnaie.

De même que l'alphabet avait été la principale création de l'époque égyptienne, de même la monnaie a été la création de l'époque assyrienne.

Depuis deux ou trois millénaires, les peuples civilisés de l'Orient se servaient des métaux comme étalons de la valeur des denrées. Dès avant l'an 2000, nous trouvons dans la Chaldée et dans les régions influencées par sa civilisation un capitalisme très développé, avec le prêt à intérêt légalement réglementé, le transfert de créance, la commandite, etc. Il est donc curieux que jamais les monarchies impériales, ni les rois de Tyr par exemple, n'aient songé à mettre sous la garantie de l'autorité publique l'aloi et le poids de pièces de métal qui circulaient. Pourtant, le fait est là. Dans les ruines de la Ninive des Sargonides, qui a vécu jusqu'en 612, on n'a rien trouvé qui ressemblât à de la monnaie.

La monnaie est née, à cette époque même, sur les bords de la mer Egée. Les anciens attribuaient l'honneur de l'invention, tantôt aux Mermnades de Lydie, tantôt à Phidon d'Argos, — parfois à d'autres. Il est bien possible pourtant que l'idée première soit venue des cités ioniennes ; on a retrouvé des monnaies

dans les ruines du premier sanctuaire d'Ephèse, antérieur à la catastrophe de 650. Mais il ne faut pas faire remonter trop haut l'adoption de l'invention dans la Grèce d'Europe. Chalcis et Erétrie, qui ont joué un rôle si éminent dans les débuts du grand commerce et de la colonisation, ne semblent pas avoir eu de monnaies avant le VIe siècle : signe que l'habitude nouvelle n'était pas acclimatée en Europe au temps de la guerre lélantienne. Au reste, on se demande si les pièces archaïques comme celle qui porte le nom de Phanès, ou celles qui sont marquées aux armes des grandes familles eupatrides d'Athènes, sont des monnaies privées, émanant de particuliers riches et puissants, ou des monnaies publiques — de vraies monnaies. Même une monnaie émanant d'une petite cité ne présentait pas encore nettement tous les avantages de l'institution. Les rois de Lydie, qui dès le VIIe siècle ont régné à Sardes comme à Daskylion, sur un peuple dont les commerçants au détail et les hôteliers étaient répandus chez les Barbares de l'Asie-Mineure comme dans les ports grecs de la côte, – Phidon d'Argos, qui vers 630 dominait une bonne partie du Péloponnèse et faisait sentir son action même au dehors, — voilà les hommes qui les premiers ont été en situation de procurer à leur monnaie une autorité internationale. C'est probablement ce qui se reflète dans les traditions dont nous avons parlé.

Quoi qu'il en soit, dès le VIe siècle, la monnaie est répandue par la colonisation grecque d'un bout à l'autre de la Méditerranée. Plusieurs douzaines de cités sont représentées par des centaines de pièces archaïques dans nos collections. L'examen de ces pièces, souvent difficile, a donné pourtant des indications

intéressantes sur les métaux dont elles sont faites et les systèmes pondéraux d'après lesquels elles sont taillées.

L'époque minoenne-mycénienne avait bien connu l'emploi de l'or et du cuivre comme moyen d'échange, et possédé des systèmes métrologiques définis. Elle connaissait un *talent* d'or de 8 gr. 5 : le mot n'est pas grec, il est d'origine préhellénique, et n'a rien à voir avec le *billu*, la grosse unité pondérale des Babyloniens. A la même époque, on se servait de gros lingots de cuivre. Ils avaient la valeur d'un bœuf le bétail ayant été, dans la plupart des sociétés primitives, le premier instrument des échanges; ils avaient même grossièrement la forme d'une peau de bœuf. C'est à cette unité de cuivre de 25 kgr. 1 /2 qu'est resté attaché le mot *talent*, les Grecs ayant préféré pour l'or leur mot *statère*. Il est donc permis de supposer que le talent d'or était l'équivalent du talent de cuivre, ce qui donnerait pour les deux métaux le rapport 1 /3000 : on voit que, si l'or est abondant dans les tombes des grands rois mycéniens, il était plus rare alors dans le commerce des particuliers.

Statère d'or et talent de cuivre ont été conservés, comme bien d'autres choses mycéniennes, par les Ioniens. Le nom de « talent euboïque », qui a toujours subsisté, indique d'ailleurs qu'ils avaient conscience de l'origine européenne du système : Chalcis était par excellence la ville du bronze.

Mais un autre élément s'est mêlé aux vieilles traditions mycéniennes. Les Phéniciens, qui ont été pendant des siècles les seuls représentants du commerce

dans le monde égéen, devaient marquer leur passage. Ils ont apporté la *mine* (*mana*, *mna*), le *shekel* (sicle), la division sexagésimale. A la vérité ces antiques inventions chaldéennes étaient familières aux Hittites du XIIIe siècle. Mais les Hittites n'ont passé que fugitivement sur les côtes égéennes, et ont disparu de bonne heure. Entre leur époque et l'époque de la monnaie s'interpose l'invasion des Phrygiens, qui étaient bien peu propres à conserver une tradition commerciale. Il est extrêmement peu probable qu'un souvenir hittite de ce genre se soit conservé, à travers des siècles, même dans un centre comme Ephèse. Quand on voit l'influence phénicienne marquée avec une netteté absolue, que nous allons constater dans la Grèce d'Europe, on ne risque rien à lui assigner, en Ionie aussi, la part décisive. Quoiqu'il en soit, les Ioniens, en divisant leur talent par 60, ont eu la *mine* de 425 gr.; en divisant la mine par 60, ils ont eu le sicle de 7 gr. 08, auquel ils ont préféré, dans la pratique, le double sicle ou *statère* de 14 gr. 16. Ils ont appliqué d'abord ce système pondéral à l'*électrum*, à l'alliage naturel d'or et d'argent caractéristique de la région du Pactole; l'argent, chez eux, n'est venu que quand Tartessos a été ouvert à leur commerce (vers 630).

Le statère d'électrum de 14 gr. 16 est à la base du plus ancien monnayage de la région ionienne-lydienne. Pourtant, il y a eu de nombreuses variantes locales, où se reflète sans doute la multiplicité et la variété de relations commerciales des différentes cités. Si peu sûre que soit l'attribution des pièces, au temps où les marques écrites n'existaient pas encore, on distingue quatre groupes : le groupe milésiaque-éphésien, le groupe cyzicénien, le groupe

lampsacénien, le groupe samien. Au groupe cyzicénien semble se rattacher le statère phocaïque de 16 dr. 57, et surtout le 1/6 de ce statère, la *hecté* de Phocée, dont nous verrons le rôle particulier.

Le système pondéral ionien s'appelait, encore une fois, « système euboïque », et comme, à partir de la guerre lélantienne (2e moitié du VIIe siècle), les villes enbéennes n'ont plus joué qu'un rôle subalterne, cette dénomination remonte haut dans le passé. Mais les Eubéens, plus fidèles probablement que les Asiatiques à une vieille tradition mycénienne (Kymé d'Eolide divisait la drachme en 5 oboles), ont appliqué le système décimal, et divisé la mine de 425 gr. par 100 : ils ont eu la drachme de 4 gr. 25, dont les multiples surtout, didrachme et tétradrachme, ont été employés. C'est le système que nous rencontrons, au VIe siècle, dans les premières monnaies d'argent de Chalcis et d'Erétrie et de leurs colonies.

Tout d'abord, dans les colonies de Chalcidique. Là, même les villes qui ne devaient point leur origine à Chalcis ou à Erétrie l'ont adopté : Acanthe, Stagire, Potidée. On peut même dire qu'il a passé aux Barbares de la région thraco-macédonienne.

Ces Barbares, Péoniens, Bisaltes, Duroniens, etc., étaient restés en possession des principaux gîtes argentifères, et ont eu, dès le VIe siècle, un monnayage grossier, mais très abondant. Il présente une particularité : au lieu de diviser la mine euboïque par 100, ils l'ont divisée par 90, et ont eu la drachme de 4 gr. 92, dont un fort multiple, l'octodrachme, est bien représenté dans leurs séries monétaires. Faut-il voir là une influence du rapport entre l'or et l'argent? La région recélait des mines d'or que con-

naissaient bien les aventuriers du monde ionien dès le VIe siècle. Les indigènes n'ont pas monnayé cet or; ils le vendaient à l'état brut, et nous le retrouverons chez Crésus.

Le système euboïque a été, bien entendu, porté en Occident, mais les colonies chalcidiennes, de ce côté, n'ont connu d'abord que le bronze; elles n'ont monnayé que quand la métropole avait perdu son intérêt pour elles, et qu'elles eurent subi d'autres influences. En revanche, le monnayage des villes achéennes porte la trace de l'influence euboïque. Ce monnayage a dû prendre naissance quand la vieille solidarité créée par le sanctuaire de Héra Lakinia existait encore, car les monnaies de la Grande Grèce ont toutes un caractère commun : elles sont *incuses*, c'est-à-dire que le type, gravé en relief au droit, est gravé en creux au revers. La série de Siris, qui a disparu vers le milieu du VIe siècle, est courte, mais celle de Sybaris, détruite vers 510, est bien fournie. Or, ces villes ont frappé suivant un poids un peu plus faible seulement que le poids euboïque : la drachme ne dépasse guère 4 grammes.

Faut-il voir là l'influence du commerce avec les indigènes d'Italie? Ceux-ci ont certainement fait aux Chalcidiens des emprunts métrologiques : le *pied* euboïque par exemple (29 cm. environ), auquel semble se rattacher l'unité pondérale de l'*as*. Ils avaient pourtant leurs habitudes pondérales particulières, la *livre* (200 à 300 grammes et plus, suivant les régions) et son 1 /12, l'*once*. Ils avaient surtout leur métal national, le cuivre. Les Grecs ont dû tenir compte de ces habitudes. De bonne heure, à Tarente, on a monnayé de petites pièces appelées *litrai* (0 gr. 87), équivalents en argent de la livre italienne de bronze.

Enfin, Cyrène constitue une province euboïque particulière. Ses monnaies, signées de manière irréfutable par l'image du *silphium*, la plante caractéristique de la Cyrénaïque, apparaissent de bonne heure au VIe siècle. Elles sont taillées dans le système euboïque. Sans doute faut-il voir là une répercussion du commerce avec Naucratis, où les Ioniens dominaient.

•

La masse des populations de la Grèce d'Europe, celles surtout qui avaient été submergées par vahisseurs du Nord-Ouest, Doriens ou autres, n'avaient pas les mêmes habitudes que les héritiers directs des Mycéniens. Elles avaient apporté des profondeurs de l'Europe le fer, et la coutume de s'en servir comme moyen d'échange : elles le retrouvaient d'ailleurs en Laconie. L'étalon ordinaire était la tige de fer, la broche, l'*obole* : six de ces oboles étaient à peu près ce que pouvait tenir la main, la poignée, la *drachme*. Quand le monnayage d'argent commença au VIIe siècle, on appliqua ces vieilles dénominations aux équivalents des étalons de fer en métal précieux : le rapport de valeur semble avoir été alors de 1/400. Phidon d'Argos ou quelqu'un de ses contemporains a dédié des oboles de fer, désormais vestiges d'un passé aboli, dans le temple d'Héra à Argos, où la pioche nous les a rendues. Mais, encore au VIe siècle, la courtisane Rhodopis, de Naucratis, en consacrait un monceau dans le temple de Delphes. Sparte, quand elle se ferma délibérément au mouvement économique, au VIe siècle, resta fidèle à la monnaie de fer. Et celle-ci reparaît encore plus tard, sinon à Mégare, au moins

dans sa colonie, Byzance, aussi bien qu'à Thèbes.

Mais, durant tout le moyen-âge grec, les Phéniciens avaient dominé le commerce des côtes grecques. Ils avaient fait connaître, comme moyen d'échange, l'argent de Tarsis, que les Grecs n'ont cherché eux-mêmes que vers 630, et auquel celui de Siphnos, puis celui du Laurion, allaient faire concurrence. Ils introduisirent non seulement le nom de la mine et la division sexagésimale, mais, ici, la mine même qu'ils connaissaient, la mine de Karkémis, compromis entre les systèmes babylonien et égyptien (364 grammes) : la méconnaissance de ce fait important est la seule lacune qui dépare le travail, si lumineux, de M. Seltman[1]. En divisant cette mine par 60, les Péloponnésiens eurent la drachme de 6 gr. 2, le statère (double drachme) de 12 gr. 4.

La tradition universelle faisait frapper les premières monnaies de ce type à Egine. Comme Egine, au VIIe siècle, relevait d'Argos par Epidaure, rien n'empêche de laisser à Phidon la gloire qui lui est attribuée. Le type des plus vieilles monnaies éginétiques, la tortue, n'indique rien ni pour ni contre lui. Mais Hérodote nous dit que Phidon a assigné aux Péloponnésiens leur système métrologique, et les mesures « phidoniennes », qui nous sont attestées beaucoup plus tard, donnent lieu à des difficultés. Tenons-nous en aux monnaies, et laissons au système qui allait prévaloir son nom courant d'éginétique.

Le système éginétique, en effet, n'est pas resté confiné en Argolide, et, dès le VIe siècle, s'étend largement. Il domine le Péloponnèse presque entier. Il domine dans l'amphictyonie delphique. Nous

1. Seltmam, *Athens, its history and coinage*, 1924.

savons qu'il a régné à Athènes jusqu'à Solon (592) : à partir de là, les monnaies d'Athènes sont d'étalon euboïque.

Par suite des relations courantes avec la Grèce d'Asie, ce système s'est encore imposé à la plupart des îles, à Naxos, à Paros. On le trouve jusqu'à Sinope, de même qu'à Rhodes et sur la côte Sud d'Asie Mineure, sauf à Cypre. On le trouve encore dans certaines colonies chalcidiennes d'Occident, à Rhégion, à Zanklé (Messine), à Himère ; il est probable qu'il faut voir là un contre-coup de l'émigration messénienne, consécutive à la conquête spartiate du VIIe siècle.

L'expansion du système éginétique dans le continent grec a comporté une exception capitale, à Corinthe. Soit par suite de ses liens avec Chalcis, soit par suite de son hostilité contre Argos, Corinthe, quand elle a commencé à battre monnaie sous les Cypsélides (après l'ouverture de Tartessos vers 630), a suivi le système euboïque. Elle n'y a introduit qu'une modification : au lieu de couper le statère en 2, elle l'a coupé en 3, et les « pégases » corinthiens ont été des pièces d'un peu moins de 3 grammes. Peut-être l'innovation vient-elle des nécessités du commerce occidental.

Corcyre et quelques-unes des cités de la mer Ionienne ont modifié le système corinthien quand elles se sont détachées de l'empire, après la chute des Cypsélides. Leur commerce était tourné surtout vers les côtes illyriennes, d'où leur venait en particulier l'argent de Damastium.

Mais Syracuse, et la Sicile à sa suite, ont suivi

le système euboïque. Même les villes qui avaient d'abord monnayé suivant le système éginétique se sont ralliées par la suite. Ajoutons que les villes siciliennes, comme celles d'Italie, ont frappé des *litrai* pour le commerce avec les indigènes sicules.

Enfin, Corinthe a entraîné Athènes qui, au VIe siècle, était avec elle dans des termes d'amitié que fortifia plus tard la rivalité contre Egine. Les Corinthiens, quand Corcyre se fut séparée d'eux, eurent besoin de l'argent du Laurion : ils exportaient l'huile attique. Athènes, au temps de Solon, passa aux étalons euboïques, qu'elle renforça légèrement sous Pisistrate, sous l'influence du monnayage lydien. Mais ses didrachmes et ses tétradrachmes au type de la chouette n'en dérivent pas moins évidemment du système euboïque.

Il reste à dire un mot de Phocée, de ses statères et de ses hectès. Il va sans dire que ce monnayage a laissé sa trace dans l'Extrême-Occident, d'où dérive peut-être le poids particulier du statère au phoque (16 gr. 57). Lorsque les Phocéens fondèrent Elée vers 540, des villes comme Poseidonia ou Kymé, qui commençaient seulement à battre monnaie, ont adopté l'étalon de la colonie phocéenne ; par elles, il a influé sur les peuples italiens. Marseille n'a éprouvé que plus tard le besoin d'une monnaie nationale, mais elle avait depuis l'origine le système de sa métropole, et l'a gardé.

Les villes grecques n'avaient monnayé que l'électrum (en Ionie) et surtout l'argent. Il était réservé

aux rois lydiens d'inaugurer la frappe de l'or pur.

On ne sait si l'innovation est antérieure à Crésus (560-546) ou date seulement de lui, car les monnaies lydiennes sont anépigraphes; en tout cas, toutes ces pièces sont restées populaires sous le nom de *créséides*.

Le point de départ fut le statère d'électrum de 14 gr. 16. L'or étant avec l'électrum dans le rapport 4 /3, le statère d'or correspondant fut de 10 gr. 72. La série des créséides d'argent est frappée exactement avec le même poids, mais la pièce courante fut le demi-statère de 5 gr. 36. Le monnayage d'argent entraîna bientôt un nouveau monnayage d'or, qui fut définitif. Le rapport de l'or à l'argent dans l'Asie sargonide (10 /1) se retrouve dans le monde ionien-lydien pour le rapport entre électrum et argent. C'est dire que, quand commença le monnayage en or, le rapport des deux métaux fut fixé à 13 1 /3 contre un (4 /3 — 10 /1). Crésus frappa donc des pièces d'argent ordinaires de 5 gr. 36.

C'est ce système que les Perses devaient trouver en Asie-Mineure. Ils l'ont conservé intégralement, mais en le transposant dans le système pondéral babylonien auquel ils étaient accoutumés. Quand Darius organisa définitivement le système monétaire, la *darique*, pièce d'or normale, fut de 8 gr. 41, et le *sicle médique*, pièce d'argent, de 5 gr. 60. Mais le rapport des deux métaux resta fixé à 13 1 /3 pour 1, et 20 sicles valurent une darique.

Les Phéniciens, qui n'avaient pas inventé la monnaie, ne se sont pas précipités sur l'invention nouvelle. Dans la Phénicie propre comme à Carthage, on n'a guère battu monnaie avant le IVe siècle ! Le commerce y était trop exclusivement maritime

pour qu'on y fût frappé, comme l'avaient été les terriens de Lydie, par les avantages de la monnaie : le métal précieux est un mauvais fret.

Dans le monde grec, dès le début du VIe siècle, l'habitude d'évaluer en argent, et en argent monnayé, était courante. A Athènes, encore dans la législation de Dracon (2e moitié du VIIe siècle), les amendes avaient été évaluées en bétail. Dans le code de Solon (592), tout est estimé en monnaie. Un bœuf vaut 5 drachmes, un mouton 1 drachme, un médimne d'orge (1 /2 hectolitre) également une drachme Le vainqueur aux jeux isthmiques reçoit 100 drachmes le vainqueur aux jeux olympiques, 500, etc. L'esclavage proprement dit, de Chios et des autres cités ioniennes, commençait à se répandre en Europe, avec des prix normaux pour l'esclave : entre Péloponnésiens, la rançon du prisonnier de guerre était fixée à deux mines éginétiques.

L'emploi de la monnaie facilite nombre de transactions, avant tout le prêt à intérêt, qui lui est d'ailleurs antérieur. On a vu quelle crise de dettes Solon avait dénouée en Attique par une mesure radicale. On signale à la même époque des spéculations plus compliquées, comme la manœuvre d'accaparement sur l'huile, attribuée à Thalès de Milet. Enfin la multiplicité des systèmes monétaires fait du changeur, du *trapézite*, un personnage important : c'est dans ces comptoirs que naît la banque. Elle existe à Ephèse dès le VIIe siècle; il est telle dynastie de banquiers qu'on suit à travers l'histoire des Mermnades. Une historiette qui vient en dernière analyse de Xanthos le Lydien, historien très voisin de événements, nous fait voir assez bien, vraie ou fausse, le milieu

lydien-ionien du temps de Crésus. Celui-ci, n'étant encore que prince apanagé sous Alyatte, a recours, pour équiper ses troupes, à un riche négociant lydien, Sadyatte. Le capitaliste se montrant récalcitrant, le prince va à Ephèse trouver son ami Pamphaès, fils de Théocharidès de Priène. Et le Grec lui avance séance tenante 1.000 statères d'or... A Corinthe, dans une lettre certainement apocryphe de Thémistocle (début du ve siècle), nous voyons apparaître un banquier, Philostéphanos, qui peut fort bien être une personnalité historique.

Le taux de l'intérêt de l'argent n'était pas réglementé dans les villes ioniennes. Solon le laissa libre à Athènes. Or, il semble que de son temps il fût normalement de 18 %, ce qui est déjà une diminution par rapport au taux babylonien du même temps (20 %). Au milieu du ve siècle, au temple de Délos, c'est-à-dire, il est vrai, dans le cas d'un prêteur particulièrement protégé, il sera de 10 %.

Mais on se gardera d'accentuer le caractère capitaliste de la société du vi^e^ siècle. La majorité des cités grecques gardent un caractère nettement agrarien. Même en Lydie, au temps des guerres médiques, la thésaurisation domine encore pour les biens mobiliers. A Milet, vers 525, les Pariens, appelés comme arbitres dans les discordes civiles, donnent le pouvoir à ceux dont les terres sont le mieux tenues. A Athènes, la crise de dettes que dénoue Solon nous montre le prêt sous le jour usuraire qu'il revêt dans les sociétés purement rurales : si Solon n'eût pas été un des rares Eupatrides déjà familiarisés avec le commerce maritime, elle eût conduit à des restrictions telles que celles qu'on relève dans la législation romaine primitive. Lui se contenta d'une mesure de circons-

tance. Mais, peu après, Sparte se fermait systématiquement à l'économie monétaire, et l'état d'esprit qui se manifeste là sous une forme extrême était répandu dans la plupart des cités continentales. Enfin Sybaris, la ville la plus opulente de l'Occident grec, d'après toutes les anecdotes qui avaient cours sur elle, nous apparaît d'abord comme ville de riches terriens, dominant sur 25 clans barbares et sur un territoire où vivaient 300.000 âmes. L'esprit agraire vivra toujours dans une bonne moitié du monde grec, avec la même défiance du capitalisme qu'on trouve en Egypte, en Judée, et dans la Rome du ve et du IVe siècle. Il revivra plus tard, chez Platon et chez Aristote, sous une forme moins « tonnante », mais plus dogmatique, que chez les prophètes d'Israël.

XI

Étrusques et vases grecs

Au temps où furent composés les plus beaux chants odysséens (IXe, VIIIe siècles), les populations de l'Occident n'avaient pas bonne réputation sur les bords de la mer Egée. Les Cyclopes et les Lestrygons ne sont pas des gens aimables. Le caractère rébarbatif des habitants de l'Italie centrale explique pourquoi les Phéniciens, accoutumés à l'hospitalité tartessienne, fréquentaient peu leurs côtes (car nous verrons que la présence d'amulettes égyptiennes ou pseudo-égyptiennes ne suppose pas nécessairement la présence des Phéniciens). L'indice capital à cet égard est, encore une fois, le fait que les habitants de l'Italie, à la différence de ceux de l'Espagne, n'ont pas reçu l'alphabet directement des Sémites. Les Grecs, dont la base d'opérations était plus proche, se montrèrent plus intrépides. Ils se cramponnèrent aux côtes de Campanie, puis occupèrent méthodiquement la Grande-Grèce et la Sicile. Et ils apprirent à connaître les indigènes restés en dehors de leurs conquêtes. Une addition aux chants d'Hésiode, le poète de Béotie et de Chalcis, addition qui peut remonter jusqu'au VIIe siècle, mentionne « Agrios et Latinos, qui, dans les recoins des îles sacrées, gouvernent les Tyrrhéniens ». Le poète semble donc

déjà discerner les Latins, plus doux, des sauvages pirates qui viennent du Nord jusque dans les mers grecques. En tout cas, c'est la première fois que nous entendons retentir le nom des Tyrrhéniens, venu on ne sait d'où (car ceux que les Grecs désignent ainsi s'appellent eux-mêmes Rasennas) mais passé chez les Romains sous une forme altérée (Turs-enoi, E-trus-ci), et qui est resté définitivement attaché au principal peuple barbare d'Occident.

Quel était l'état de la civilisation matérielle dans la péninsule quand arrivèrent les Grecs? C'est sur quoi la pioche des archéologues modernes nous a donné d'abondants renseignements. Le centre le plus important de fouilles a été Villanova, près de Bologne, mais la civilisation villanovienne s'étendait, à l'époque qui nous intéresse, sur l'Italie septentrionale et centrale. Les Villanoviens travaillaient bien le bronze (casque de Tarquinies). Ils connaissaient le fer, dont l'introduction en Italie semble s'être faite peu à peu, sans bouleversements ethniques. Ils pratiquaient presque exclusivement le rite de l'incinération. Ils fabriquaient une poterie à dessins géométriques, comme les Grecs à la même époque. L'Etrurie apparaît d'abord comme une province de cette civilisation encore primitive.

Mais tout change avec l'arrivée des Grecs. En l'espace de quelques générations, les côtes de la mer Tyrrhénienne, le plateau toscan, les bords du Tibre voient s'élever des villes fortes, où règnent de puissants rois. Des tombes, qui nous sont restées, nous pouvons conclure aux palais et aux temples. Manifestement, les Grecs ont trouvé là des élèves particulièrement doués, qui ont su s'assimiler les éléments de civilisation importés, et leur donner un accent original.

Ce peuple est isolé. Sa langue, dont nous avons de nombreuses inscriptions, quelques-unes fort longues (celle d'Agram par exemple), n'a pu encore être déchiffrée à l'aide d'aucune autre. Tant que les Etrusques ne nous parleront pas clairement, tout ce qu'on pourra dire sur leur caractère national sera matière à discussions. On a relevé pourtant des analogies frappantes avec les peuples d'Asie-Mineure. Ainsi, le vieux conte de nourrice d'Hérodote, qui fait venir les Etrusques de Lydie, a retrouvé quelque crédit. On peut supposer une émigration asianique en Italie au cours des bouleversements qui ont marqué, sur les bords de la mer Egée, la fin de la période mycénienne et hittite; nous sommes assez mal renseignés encore sur les événements du XIII[e] et du XII[e] siècles pour que le champ s'ouvre largement à l'imagination. La supposition la plus simple serait que les Etrusques soient un reste des populations préariennes répandues du golfe Persique à l'Atlantique, un peuple aussi bien doué en lui-même que les Egéens du deuxième millénaire, mais qui aurait été contrarié par les circonstances, et n'aurait repris ses avantages qu'au contact de la colonisation grecque. Il faut reconnaître pourtant que la structure sociale de l'Etrurie historique, une classe de « lucumons » puissants dominant des paysans que les Grecs comparent aux Hilotes ou aux Pénestes, fait penser à une conquête étrangère cristallisée par le régime de la propriété foncière : à moins qu'il n'y ait là une répercussion, sur l'Etrurie propre, de l'état de choses instauré par la conquête ultérieure en Latium, en Campanie, en Ombrie et dans la vallée du Pô ?

Quoi qu'il en soit, le fait important est l'essor de

la civilisation étrusque à partir du VIIIe siècle. Il est jalonné par la succession des vases grecs, car, de tout le matériel archéologique, les pots, cassés ou non, sont seuls représentés assez universellement et assez abondamment pour permettre des conclusions chronologiques au moins relatives. Le moment est venu de dire un mot de la céramique[1].

Au VIIIe siècle, toute la poterie égéenne présente encore ce qu'on appelle poliment le « style » géométrique. Il a survécu d'ailleurs encore longtemps à Cypre. Les motifs orientalisants qui caractérisent l'époque suivante sont inspirés par les premiers contacts des Grecs avec les Assyriens, à Sinope ou en Cilicie, ou bien avec les Egyptiens, mais les Cypriotes, en tout cas, n'en sont pas les initiateurs. Les centres d'où ils se sont répandus doivent être cherchés en terre purement grecque.

Un de ces centres peut être l'Ionie. A Ephèse, dans les restes du premier sanctuaire disparu vers 650, on ne trouve pour ainsi dire pas de poterie géométrique, mais il faut ajouter qu'on n'en trouve guère d'autre sorte. Chalcis et Erétrie semblent avoir été jusqu'au VIe siècle, au point de vue de la céramique, au niveau de la Béotie : c'est tout dire. Le grand centre de dispersion de la poterie nouvelle est dans l'Argolide septentrionale. Le terme de «vases protocorinthiens», usité jusqu'ici, semble devoir faire place à celui de « vases sicyoniens ». Il ne faut pas d'ailleurs attacher à ces dénominations une valeur trop précise, car Argos et la Laconie ont suivi le mouvement de près.

La date de l'apparition de ces vases est donnée à peu près par les fouilles des plus anciennes nécropoles

1. Je suis, pour la chronologie des vases, le travail si complet de M. Pfuhl, *Malerei u. Zeichnung d. Griechen*, 3 vol., 1923.

grecques d'Occident, qui ont assez bien confirmé les données traditionnelles sur la succession des colonies. Les premières tombes de Cumes appartiennent encore au géométrique. A Mégara Hybléa, une des plus anciennes colonies siciliennes, le géométrique est vite mêlé de sicyonien. A Géla, le sicyonien règne seul. Nous pouvons donc placer son avènement, en gros, aux environs de l'an 700.

Au sicyonien a succédé le corinthien, sans révolution brusque, mais avec un recul des motifs orientalisants et un progrès artistique incontestable. Corinthe est le centre de production principal, mais, si elle donne le ton, elle a des rivales non méprisables, en Ionie, à Rhodes, en Laconie, à Cyrène. Le point de repère chronologique le plus net est donné par les fouilles de Naucratis, ville née vers la fin du règne de Psammétik I (665-610). On n'y trouve plus de vases sicyoniens. La colonie, qui a atteint son apogée sous Amasis (570-527), appartient aux vases corinthiens et aux vases attiques, apportés par des Ioniens.

Athènes s'était attardée dans la céramique géométrique, dont les produits lui avaient longtemps suffi à conserver son huile. Quand, avec le VIe siècle, commença l'exportation, il fallut, pour faire honneur au contenu, traiter le contenant dans le style de Corinthe, que les gens du Céramique ne tardèrent pas à perfectionner. La création des Grandes Panathénées (566), début des amphores panathénaïques, tombe en plein dans la période des vases attiques à figures noires. Mais, vers la fin du VIe siècle, des maîtres comme Nikosthénès ont déjà produit simultanément des vases à figures noires et des vases à figures rouges. Ce dernier type commençait seule-

ment à dominer : au moment des guerres médiques (480), il était destiné à marquer l'apogée de la céramique grecque.

On voit que la chronologie des vases grecs est établie de façon assez précise, et d'après des repères tout-à-fait extérieurs à l'Etrurie. On a donc pu étayer sur elle la chronologie des trouvailles étrusques sans commettre de cercle vicieux. Il n'est pas inutile de le faire remarquer, car une forte proportion des vases grecs de nos musées, et quelques-uns des plus estimables spécimens, proviennent des tombes étrusques.

Inversement, il est arrivé que celles-ci ont fourni de précieux recoupements. C'est ainsi que l'on a trouvé dans une tombe de Corneto (Tarquinies) un vase égyptien doublement daté. Il porte d'abord, en hiéroglyphes irréprochables, le nom du Pharaon Bocchoris (vers 715). Puis, il est orné de représentations de nègres qui sont une allusion évidente aux combats de ce roi contre les Ethiopiens. Il a passé certainement par des mains grecques, et porte ainsi témoignage des premiers contacts des Ioniens avec le pays du Nil au temps de Tafnakht, de Bocchoris et de la Télémachie. La personne étrusque avec laquelle il a été enterré (une femme probablement) ayant le tombeau pour elle seule, on peut estimer que le vase est descendu sous terre au début du VIIe siècle. Or, il est accompagné de poteries grecques qui sont à la limite du géométrique et du sicyonien. C'est le point de repère le plus certain que nous ayons, et l'on voit qu'il confirme ce que nous savions par ailleurs.

Il existe encore à Vulci une tombe connue sous le nom de tombe d'Isis, et un scarabée au nom de Psammétik I (665-612) semble en provenir (les circonstances de la trouvaille ne sont pourtant pas sûres). En ce cas, il aurait été enterré au plus tôt à la fin du VIe siècle. A Kamiros, dans l'île de Rhodes, ce scarabée a un compagnon, pourvu cette fois d'un état civil régulier. On est donc fondé à en conclure à une date analogue pour les deux tombeaux, et en effet la céramique est la même de part et d'autre : nous sommes en plein corinthien.

Que résulte-t-il de ces constatations pour la marche de la civilisation étrusque ?

Au VIIIe siècle, le pays ne se distingue pas encore de l'ensemble des Barbares villanoviens. Les tombes à puits (*pozzi*) font place aux tombes à fosse (*fosse*), dont la prédominance a été courte; avec le siècle suivant commence la série des tombes à chambre (*camere*). Tombes à puits et tombes à fosses sont des tombes communes, et la civilisation qui s'y révèle est encore une civilisation villageoise. On signalera déjà des œuvres en bronze appréciables, comme le casque de Tarquinies. L'ensemble est pauvre.

Les Etrusques ont pourtant déjà reçu l'empreinte grecque. Elle apparaît dans ces grappes de broches en bronze ou (plus rarement) en fer, qu'on a retrouvées à Vetulonia, à Préneste dans une tombe *Sull'alto della Petrina* (vers 700), près d'Ancône, par conséquent un peu partout dans l'Italie centrale. Le système y est celui de l'obole et de la drachme grecque : six oboles pour une drachme. Mais il est combiné avec le système pondéral indigène, qui est décimal :

le poids de la grappe de broches fait 10 livres de 327 grammes.

L'alphabet est déjà connu. Le plus ancien que nous ayons vient de Marsiliana, sur la côte toscane, et, d'après les objets au milieu desquels il a reparu au jour, date des environs de 700. Il atteste, encore une fois, un état de l'alphabet grec antérieur à celui que nous constatons dans les inscriptions grecques à partir du VIIe siècle. On ne saurait le classer dans aucun des groupes qui se distinguent en Grèce après cette époque.

Mais l'importation grecque au VIIIe siècle est maigre. Elle consiste surtout en pacotille orientale ou orientalisante, en scarabées égyptiens portant parfois le cartouche de rois très anciens (un Pharaon du treizième siècle à Tarquinies !), et qui exercent un grand prestige sur des Barbares superstitieux. Au reste, de semblables objets se trouvent également en Grèce vers la même époque, et ne paraissent en Italie qu'à ce moment : il n'y a donc pas de raison de faire intervenir ici les Phéniciens, bien que naturellement ceux-ci les aient connus et répandus. Le vase de Bocchoris qui sera enterré avec la dame de Tarquinies au début du VIIe siècle rentre dans cette série d'objets, mais est d'une catégorie plus relevée : les grands d'Etrurie ne se contentent déjà plus alors d'amulettes infimes.

Quant à la poterie grecque, il n'est pas surprenant qu'on n'en rencontre guère encore au VIIIe siècle. En fait de géométrique, les Etrusques et autres habitants de l'Italie villanovienne avaient aussi beau, ou plus exactement aussi laid, que ce qu'on faisait en Grèce. En plus noir seulement : d'ailleurs, le mode de cuisson particulier qui donnait cette teinte (*bucchero*)

est toujours resté en faveur en Etrurie. Mais ce n'est qu'au temps des vases sicyoniens qu'il a valu la peine de faire venir de la vaisselle grecque.

Au VIIe siècle, le spectacle change, et sur les points les plus divers de la région étrusque.

A Caeré, la tombe Regulini-Galassi ouvre une série des tombes à chambres où le sicyonien domine. Le vase d'Aristonoos est probablement le doyen des vases de cette sorte trouvés en Etrurie. Des coupes d'argent sont venues de Cypre à Caeré. A Tarquinies, si la tombe à fosse *del guerriero* ne renferme pas encore de sicyonien, il n'en est pas de même, nous l'avons vu, de la tombe à chambre de Bocchoris. Le corinthien apparaît à la fin du siècle, pour dominer dans les tombes à fresques, dont la série opulente se poursuivra au siècle suivant. A Vulci, la tombe d'Isis est la plus fameuse : elle date des environs de 600, avec des vases de *bucchero* dont on a l'analogue à Mytilène. Dans la région où furent Cosa et Rusellae, à Marsiliana, s'annonce la splendeur de Vétulonia. Celle-ci, plus au Nord, offre la tombe *del Duce* et toute la série des tombes *a circoli*, où l'inhumation, déjà dominante dans toute l'Etrurie méridionale, et caractérisque de la réaction nationale étrusque, n'a pas encore remplacé la crémation. Le sicyonien domine; un aryballe corinthien est isolé. — Si nous passons à la zone intérieure, nous trouvons à Formello, près de Véïes, le vase Chigi, qui est à la limite du sicyonien et du corinthien, et nous reporte par conséquent vers la fin du VIIe siècle. A Volsinii, tombe *della Cannicella :* vases de bucchero et vases corinthiens. A Clusium, on n'a pas jusqu'ici retrouvé de sicyonien, le corinthien domine. A Cortone, certains vases font

songer aux vases rhodiens des environs de 600. — Enfin, près de l'Etrurie, mais en terre non étrusque, nous trouvons à Faléries du sicyonien, puis du corinthien. A Préneste, les tombes Bernardini et Barberini sont de l'âge sicyonien. Et, dès cette époque, des coupes d'argent analogues à celles de Caeré, des objets d'ivoire, des trépieds de bronze caractéristiques, indiquent que les produits cypriotes pénétraient jusque-là.

Tels sont les faits archéologiques. D'où est venu ce progrès évident et rapide de la richesse étrusque ?

Il faut d'abord admettre une expansion militaire. Les Etrusques aussi ont été, en leur temps, un peuple guerrier. Leurs corsaires franchissaient souvent, au VIIe siècle, le détroit de Messine. Sur le continent, de puissants chefs ont fait sentir leur force. Ils combattaient à cheval, mais l'Italie, à la réserve de la Vénétie, n'a jamais été une terre d'élevage, et la conquête étrusque a eu pour instrument une infanterie organisée sur le modèle de la phalange grecque. Elle a refoulé les Ombriens à l'Est. Elle a donné des rois au Latium, et tout confirme la tradition qui, vers 600, fait surgir à Rome une dynastie étrusque. Le Latium a reçu l'alphabet des Etrusques, et ce, à une époque où cet alphabet était encore tel qu'il apparaît à Marsiliana (vers 700) ou à Formello (vers 600), car plus tard il s'est écarté du modèle grec. Enfin, rien n'empêche que, dès 600, les Etrusques eussent déjà paru en Campanie et fondé Capoue. Leur ascendant s'explique peut-être d'abord par le nombre : la terre étrusque était bonne, et les tombes à fosses indiquent une densité de population respectable. Il faut faire intervenir ensuite la supériorité d'organisation politique; la solidarité des « douze »

villes étrusques peut remonter à cette époque, alors que le souvenir obscur de la destruction d'Albe par Rome nous fait entrevoir les rivalités des petits peuples italiens. Enfin, les Etrusques ont été plus prompts que les Barbares indo-européens qui les entouraient à s'assimiler les perfectionnements apportés par les Grecs à l'armement et à la discipline. Quoi qu'il en soit, le fait de la conquête n'est pas niable; c'est sur l'exploitation des populations soumises que s'est fondé le luxe des lucumons de l'Etrurie.

Mais tout n'a pas été conquis à la pointe de la lance, et le commerce a joué son rôle. On se demande ce que les Etrusques donnaient en échange des produits importés. Tout d'abord, on pense au cuivre, que leur pays recélait en abondance. Le fer aussi s'y trouvait. L'argent était apporté par les Grecs, et les Etrusques ne devaient le monnayer qu'avec un fort retard. Mais l'or apparaît dès le VIIe siècle avec une abondance qui étonne, par exemple à Vétueonia. On suppose qu'il venait du côté des Alpes. On songera à la richesse précoce des Venètes. On songera que Hallstadt, la station type de la civilisation de l'Europe centrale à cette époque, n'est pas loin du Norique où existaient des gisements d'or. On songera aux Sigynnes, que l'on signale dans ces parages comme un peuple marchand. De proche en proche, l'or pouvait venir des Carpathes jusqu'en Italie. L'étain, dont les Etrusques avaient besoin pour leur industrie du bronze, l'ambre, qui arrivait aux bouches du Pô, suivaient les mêmes chemins.

Les Etrusques étaient donc en mesure d'attirer les artisans et les artistes grecs jusque dans leur pays. On se méfie généralement de la tradition qui

fait venir de Corinthe, sous la tyrannie des Cypsélides (donc à la fin du VIIe siècle), les premiers artistes de Tarquinies. Mais il est certain qu'en dehors des objets importés, beaucoup de ceux qu'on trouve dans les tombes étrusques ont été travaillés sur place par des mains grecques. Bientôt, la libéralité des lucumons a suscité aussi des artistes indigènes : la race, encore une fois, était bien douée.

Le VIe siècle a vu se continuer ce mouvement sur un rythme accéléré. C'est l'apogée de l'Etrurie. Il ne saurait être question ici de passer en revue tout le matériel archéologique : nous tâcherons de choisir les exemples les plus typiques.

Tarquinies semble avoir été alors la reine des villes étrusques ; on a prononcé le nom de « capitale ». De sa splendeur, il nous reste les fresques de ses tombes à chambres : les tombes des Taureaux, des Augures, de l'Arlequin, de la Chasse et de la Pêche, des Lionnes, pour la première moitié du siècle, — celles des Bacchantes, des vases peints, des Inscriptions, du Baron, pour la seconde moitié. Ces peintures nous font pénétrer dans la vie luxueuse et joyeuse des grands de Tarquinies, mais l'inspiration artistique, vient bien entendu, de Grèce. On l'a cherchée moins à Corinthe qu'en Ionie. Milet, Colophon, Smyrne sont le point de départ, mais il est un intermédiaire sur lequel on n'insiste pas assez : Sybaris. La puissance et la prospérité de cette ville, au VIe siècle, reposaient sur ce fait qu'elle recevait les marchandises de Milet et des autres ports ioniens, et, leur évitant le passage de Charybde et Scylla, les transportait à travers l'isthme qu'elle dominait jusqu'aux rives de la mer des Tyrrhéniens. Sybaris a disparu aux

environs de 510, et l'on n'a pas encore cherché ses restes; mais, si quelque chose peut nous donner une idée de cette vie sybarite fameuse par tant d'anecdotes, ce sont bien les peintures de Tarquinies. Il se mêle naturellement, dans ces peintures, à la joie de représenter les scènes de la vie en temps de paix, une idée religieuse : faites pour assurer aux morts la continuation du bonheur terrestre amplifié, elles cherchent à nous dépeindre l'Elysée réservé à ceux qui ont pris les précautions voulues. Par là, elles trahissent l'influence du mouvement mystique qui se traduit alors, en Orient, par le succès croissant des mystères d'Eleusis, en Grande-Grèce par le pullulement des sectes orphiques. Or, ce mouvement apparaît à Tarquinies avec son caractère optimiste : il insiste sur les espérances plutôt que sur les craintes. Pythagore, qui s'établit à Crotone dans la seconde moitié du VIe siècle, allait lui donner un caractère plus sévère, en y mêlant l'idée de la métempsycose. Peu à peu, les idées sombres, l'idée que la vie est un mal, et que l'autre monde est plus chargé de menaces que riche de promesses, prendront le dessus en Occident. Dans les plus anciennes tombes de Tarquinies, les images cruelles n'apparaissent que très sporadiquement, par exemple dans la tombe des Augures avec la célèbre représentation de l'homme tourmenté par un chien. Mais à partir du IVe siècle, ce sera la représentation de l'Enfer qui dominera dans les peintures étrusques.

Dans l'intérieur de l'Etrurie, c'est Clusium où s'affirme peut-être le mieux le progrès général. C'est de là en tout cas que nous est venu le vase François, aujourd'hui au musée de Florence. Il est signé de Klitias et d'Ergotimos, deux potiers d'Athènes qui

travaillaient vers 575-550. Des marchands ioniens ou corinthiens l'ont apporté jusqu'au cœur du plateau toscan. Il atteste le bon goût des lucumons, car c'est, jusqu'à nouvel ordre, le chef-d'œuvre de la peinture archaïque à figures noires. Il n'était pas indigne de figurer dans la vaisselle de luxe d'un ascendant de Porsenna.

Enfin, en dehors de l'Etrurie propre, en territoire « occupé », Rome nous offre un spécimen de ce que fut alors l'architecture religieuse étrusque. La tradition romaine, si hostile qu'elle soit devenue plus tard aux Tarquins, n'a jamais osé leur contester l'initiative du grand temple de la Triade capitoline : Jupiter, Junon, Minerve. La date de 507, pour l'inauguration, semble pouvoir être acceptée. Si ce n'est pas à cet édifice fameux que Vitruve a emprunté sa description classique du temple type, c'est à un de ses frères cadets. L'originalité du temple étrusque par rapport au temple grec se marque par différents traits. Il est plus voisin de la forme carrée (proportion de la longueur à la largeur 6 : 3). Les colonnes sont plus écartées : il est *aérostyle*. Le chapiteau aussi a ses particularités. — Nous n'avons plus de restes importants de temples étrusques de cette époque, sinon en ce qui concerne la décoration en terre cuite du toit. Sur ce détail, des fragments qui viennent du temple d'*Aplun*, l'Apollon étrusque, à Véies, nous permettent d'apprécier le mérite de cette école véienne qui, nous dit-on, avait orné le faîte du temple du Capitole.

Au milieu de cet élan général subsistait toujours le « sauvage » Etrusque : les Grecs l'éprouvèrent quand

la coalition d'Agylla (Caeré) avec Carthage, arrêta, vers 545, la colonisation phocéenne. L'alliance des Etrusques avec les Carthaginois a laissé ses traces dans l'archéologie ; on constate, à Tarquinies et ailleurs, une recrudescence de l'importation de la pacotille orientale, et, comme ce goût était en passe de disparaître chez les Grecs, il est naturel de croire que les Etrusques ont été chercher directement ces objets dans l'Occident punique. Mais, malgré les crises belliqueuses, les rapports commerciaux subsistaient : à Clusium, par exemple, les vases à figures rouges succèdent sans interruption aux vases à figures noires. Peut-être seulement faut-il marquer un certain retard dans l'imitation étrusque : il apparaît, par exemple, dans la Louve du Capitole, œuvre de la première moitié du ve siècle, sortie sans doute d'un atelier de fondeur étrusque. Quelque vénération qu'on éprouve pour ce palladium de la future capitale du monde, il est difficile de croire que, puisqu'il est contemporain de la vache de Myron, il ait été façonné par des mains grecques.

L'Etrurie était de naissance, et devait rester jusqu'au bout, la plus importante province extérieure, mais une province, de la civilisation grecque. Mais, outre que les ruines de ses cités nous ont rendu bien des pièces qui comblent les lacunes de la documentation fournie par la métropole, c'est une province qui ne manque pas d'une savoureuse originalité.

LIVRE III

L'empire perse et les cités grecques (550-330)

I

La fondation de l'Empire perse

(553-520)

Le progrès continu de la colonisation grecque, l'élan général qui en avait été la conséquence, l'optimisme qui soulevait toute la race grecque au commencement du VIe siècle, tout cela reposait en partie sur l'état du monde oriental depuis la chute de Ninive (612) : sur les bords de la Méditerranée, deux monarchies locales dont les rois, vers 560-550, Crésus et Amasis, faisaient assaut de philhellénisme; en arrière, deux monarchies de caractère plus impérial, Babylone et la Médie, mais qui s'étaient montrées impuissantes, même sous des princes comme Nabuchodonosor et Cyaxare, à briser la résistance de l'Egypte et de la Lydie. Tout cela allait changer, au milieu du VIe siècle, par l'entrée en scène des Perses.

Celui qui devait être le dernier roi national de Babylone, Nabounaid, nous raconte l'historiette suivante :

« Dans l'année de mon avènement (556-555), j'eus le songe suivant. Marduk, le grand seigneur, et Sin, l'éclat du ciel et de la terre, m'apparurent ensemble. Et Marduk me dit :

« Nabounaid, roi de Babylone, rassemble tes « chevaux et tes chars, coupe du bois, refais Ehulhul « (le temple de Sin à Harran près d'Edesse), remets « Sin, le grand seigneur, dans son domicile légitime ! ».

« Je répondis respectueusement au maître des Dieux, Marduk :

« Ce domicile que tu me dis de refaire, un chef « des Barbares du Nord le possède, et ses forces « sont considérables ! »

Marduk me parla alors ainsi :

« Le Barbare du Nord dont tu parles, lui, son « pays, et les rois ses vassaux, c'en est fait d'eux. « Quand viendra la troisième année [553-52], je « susciterai Cyrus, roi d'Anzan, son humble vassal. « Avec ses petites forces, il battra les masses des « Barbares du Nord. Astyage, roi de ces Barbares, « il le fera prisonnier. Il emportera ses trésors com- « me butin chez lui ».

« A ces mots de Marduk et de Sin, éclat du ciel et de la terre, dont les arrêts sont irrévocables, etc. ».

Nous ne prendrons pas à la lettre ce compte rendu de la reconstruction du temple de Harran. Mais nous en conclurons que, dès le début du règne de Nabounaid, le sacerdoce chaldéen percevait des craquements dans l'empire mède, et estimait qu'il n'y avait plus à se gêner avec le voisin du Nord-Est. Les événements se précipitèrent pourtant moins rapidement que ne l'indique, dans ce document, le seigneur Marduk. Une chronique babylonienne, qui plus tard résuma le règne de Nabounaid, contient, au milieu d'un journal détaillé des cérémonies religieuses et de la vie de cour, quelques indications sur les événements du plateau iranien,

qui intéressaient si directement la Chaldée. Et voici ce qu'elle mentionne en l'an 6 (550-549) :

« (Astyage) mobilisa contre Cyrus, roi d'Anzan, ... Les troupes d'Astyage se révoltèrent, le firent prisonnier et le livrèrent à Cyrus. Cyrus vint à Ecbatane, siège de la royauté. L'argent, l'or, toutes les richesses d'Ecbatane, il les prit, il emporta au pays d'Anzan ce butin.... »

C'est dans cette année-là que la fédération de princes qui avait reconnu jusqu'alors la suzeraineté des Mèdes passa sous celle du Perse.

Lorsque, vers 640, Assourbanipal avait détruit la vieille monarchie d'Elam, la plaine susienne, consciencieusement ravagée par les Assyriens, leur était restée, et, après la chute de Ninive (612), elle passa sous la domination babylonienne. Mais les districts montagneux du Nord et de l'Est, le pays d'Anzan, furent ouverts aux voisins orientaux, aux tribus ariennes dont l'ensemble formait la nationalité perse. Une de leurs familles dirigeantes s'y installa et y fit souche de rois : leur chef était alors l'Achéménide Téispès. Après lui régnèrent Cyrus Ier (vers 600), Cambyse Ier (début du VIe siècle), enfin Cyrus II (559-530). La dynastie avait pris d'ailleurs une teinte élamite : Cyrus et Cambyse ne sont probablement pas des noms indoeuropéens, mais élamites. Les Achéménides avaient une situation élevée dans l'empire mède, car une autre branche portait également le titre royal : elle fut représentée, après Téispès, par Ariaramnès (vers 600), puis Arsamès (début du VIe siècle), puis Hystaspe (vers 550). Le siège de sa puissance était pro-

bablement l'Hyrcanie, à l'angle sud-est de la Caspienne; c'est là, en tout cas, que nous trouvons installé Hystaspe, le cousin issu de germain de Cyrus II. On conçoit que de pareils seigneurs fussent peu disposés à accepter indéfiniment la suzeraineté d'Astyage, qui avait laissé tomber l'élan des Iraniens vers les riches pays de l'Asie-Mineure et de la Babylonnie, et était méprisé même d'une partie de l'aristocratie mède. Au vrai, l'avènement de Cyrus fut regardé par les Mèdes, sur le moment, comme un changement dynastique, et nullement comme une révolution nationale.

Les autres rois de l'Orient virent dans les événements de l'Iran une occasion de récupérer une partie de ce qu'ils avaient dû céder aux Mèdes : avant tous, Crésus, le roi lydien. Il convoitait Ptérie, la forte place de la rive droite de l'Halys, qui commandait une des grandes routes de caravanes allant de Sardes à l'intérieur de l'Asie. Il comptait sur la bienveillance, voire sur l'appui des rois de Babylone et d'Egypte. Il avait comblé de bienfaits les sanctuaires grecs, Delphes en tête, et était l'ami des Spartiates, dont la réputation militaire achevait de se fonder. Il se jugea de taille à prendre l'offensive contre le pouvoir nouveau, et encore peu connu, qui naissait au loin.

C'est encore la chronique babylonienne qui nous renseigne sur la réaction de Cyrus, dans la mesure où elle toucha de près la monarchie de Nabounaid. En l'an 9 (547-546),

« au mois de Nisan (avril 547), Cyrus, roi de Per-

se, passa en revue ses troupes. Au-dessous d'Arbèles, il passa le Tigre. Au mois d'Iyar (mai 547), il atteignit le pays de ......, tua son roi, enleva ses trésors. Il y établit un grand de sa cour (?).... Depuis, ce satrape (?) et les rois du pays lui obéirent ».

Bien que le nom du pays soit perdu, il s'agit évidemment de l'Arménie. Là, la vieille dynastie qui avait tenu tête aux Sargonides vivait encore dans un coin au début du VIe siècle, et le pays aura cherché, à la chute de la dynastie mède, à secouer la suzeraineté iranienne. Après avoir réprimé ces velléités, Cyrus continua vers le Nord, et le chroniqueur babylonien, rassuré, est revenu aux petits événements de Chaldée. Mais la suite des opérations a intéressé les Grecs au premier chef, et leurs historiens en ont conservé les lignes générales, en les ornant de maints romans.

Cyrus, retardé par des résistances arméniennes, n'arriva en Cappadoce qu'à la fin de l'été 547. Une première bataille, livrée dans la région de Ptérie, ne fut pas de nature à rassurer Crésus. Mais l'hiver arrivait. Il considéra les opérations comme terminées, retourna à Sardes, et convoqua ses alliés pour le cinquième mois, soit pour le printemps de 546. C'est ainsi qu'Hérodote présente les choses, et rien n'empêche d'accepter son récit.

Seulement, Cyrus était d'un pays où l'on n'était pas d'humeur à se laisser intimider par la steppe asianique, si semblable au plateau iranien, ni par des opérations en hiver. Il continua sa marche jusqu'en Lydie. Crésus, surpris, livra une seconde bataille, puis s'enferma dans Sardes. La place pouvait résister longtemps. Elle fut pourtant enlevée par surprise, nous dit toujours Hérodote, au bout

de quatorze jours de siège. Les Grecs ne pouvaient croire qu'un prince aussi dévot et aussi magnifique que Crésus eût été complètement abandonné par Apollon. Selon les uns, il avait été enlevé et transporté chez les Hyperboréens. Selon Hérodote, il devint le conseiller de Cyrus, puis de Cambyse. D'aucuns nommaient même le château iranien où avait été sa résidence. Tout porte à croire qu'en effet il fut traité par le vainqueur avec clémence. Mais la glorieuse dynastie des Mermnades disparut de l'histoire à partir de 546.

Cyrus partagea la monarchie conquise en deux grands gouvernements, l'un comprenant la Cappadoce et la Phrygie, avec sa capitale à Daskylion près de l'Hellespont, l'autre la Lydie et ses dépendances, avec sa capitale à Sardes. L'intérieur de la péninsule était pauvre, mais les régions voisines de la côte étaient incomparablement plus peuplées et plus riches que toutes celles que connaissaient jusqu'alors les Perses. Le système monétaire inauguré par Crésus fut conservé. Quant aux ports grecs, Cyrus, qui ne s'intéressait pas à la mer, abandonna le soin de les réduire à ses généraux. Lui-même retourna vers l'Orient : l'objectif, désormais, était Babylone, la reine de l'Orient, la métropole de la civilisation aux yeux des Iraniens.

Les Lydiens étaient encore trop proches de leur passé glorieux, même militairement, pour accepter sans révolte l'arrêt du destin. Le Perse, Tabale, que Cyrus avait laissé à Sardes, se vit assiéger par Paktyas, qui avait recruté nombre de mercenaires grecs. Cyrus confia l'armée chargée de la répression au Mède Mazarès. Sardes fut débloquée, et Mazarès se mit en devoir de punir les villes de la côte de

l'appui prêté à Paktyas. Il soumit la plaine du Méandre, et mourut en campagne. Un autre Mède, Harpagos, le remplaça. On voit que la noblesse mède n'avait pas à se plaindre du changement de régime, et l'on comprend pourquoi les Grecs ont pris l'habitude de ne pas distinguer entre les deux peuples dominants : à leur exemple, nous parlons encore de « guerres médiques ».

Harpagos réduisit Phocée, puis successivement les autres villes ioniennes. Il conquit également la Carie et la Lycie, où la ville de Xanthos opposa une résistance héroïque. Peu à peu, tout le continent se soumit, et même les villes insulaires ne refusèrent pas l'hommage.

Les cités grecques durent abattre un pan de murailles et mettre une maison de ville à la disposition des représentants du roi. Elles durent payer un tribut et, au besoin, fournir un contingent, au moins en vaisseaux. Pour le surplus, elles gardèrent leur autonomie. La principale d'entre elles, Milet, continua d'être déchirée de troubles intérieurs, qui ne cessèrent que par l'arbitrage des Pariens, probablement en 525. C'est à cette date que commence la liste des magistrats éponymes qui a été retrouvée, la liste des *stéphanéphores*. C'est plus tard seulement que les Perses généralisèrent le régime des tyrans.

Les cités non asiatiques gardèrent leur liberté d'action. Polycrate, tyran de Samos, domina la mer Egée jusque vers 525 ou 520. Pisistrate, tyran d'Athènes, étendit son protectorat sur Naxos et Délos, et les Philaïdes athéniens continuèrent à régner en Chersonèse. Enfin c'est à cette époque que Sparte acheva de constituer la confédération pélo-

ponnésienne : vers 525, elle ne craignit pas d'agir sur la côte d'Asie.

Certains des Grecs n'avaient pu se résigner à la domination nouvelle, et émigrèrent. Les gens de Téos allèrent fonder Abdère en Thrace. Des Samiens fondèrent Dicéarchie (Pouzzoles). Les Phocéens surtout partirent presque en masse. Ils espéraient coloniser la Corse. Mais, au moment même où les Perses se dressaient contre les Hellènes d'Orient, d'autres ennemis se levaient contre eux en Occident : les Carthaginois et les Etrusques. Les Phocéens, battus en Corse par les flottes coalisées de Carthage et de Caeré, allèrent fonder Elée en Italie. Certains particuliers, plus tard illustres, firent comme ces collectivités. Si le poète Hipponax, l'historien Hécatée, le philosophe Héraclite ont vécu sujets des Perses, Pythagore de Samos a trouvé une nouvelle patrie à Crotone, et Xénophane de Colophon à Elée.

Cependant, un quart de siècle devait s'écouler encore avant que le grand roi s'occupât sérieusement des Grecs.

Cyrus, après la prise de Sardes, paraît avoir visé tout de suite Babylone. Néanmoins, plusieurs années se sont écoulées sans conflit grave. Et l'intervention d'un personnage nommé Gubaru a facilité la solution rapide et presque pacifique de la crise. Dès 570, nous le voyons occuper une situation élevée dans l'armée babylonienne : un capitaine qui se sent en faute nous révèle qu'il redoute d'être signalé à Gubaru. Plus tard, mécontenté par Nabounaïd, celui-ci est passé aux Perses, ouvertement ou en

secret. Or, il était préfet de Gutium, c'est-à-dire qu'il tenait, dans la région de Kermanchah, les postes qui conduisent du plateau iranien dans la vallée du Tigre. Il allait se faire le fourrier de l'armée d'invasion[1].

Voici en quels termes la chronique babylonienne résume la dernière heure de la monarchie de Nabuchodonosor. En l'an 17 de Nabounaïd (539-38),

« au mois de Tisri (octobre 539), Cyrus, à Opis, sur le canal Nisallat (?), livra bataille aux troupes chaldéennes. Les troupes chaldéennes se révoltèrent, pas mal de gens périrent. Le 14 (12 octobre), Sippar fut prise sans coup férir. Nabounaïd s'enfuit. Le 16 (14 octobre), Gubaru, préfet de Gutium, et les soldats de Cyrus, sans combat, entrèrent dans Babylone. Puis Nabounaïd fut pris dans la ville...

« Au mois de Marcheswan, le 3 (1er novembre), Cyrus vint à Babylone...

1. On considérait généralement que le Ugbaru ou Gubaru (Gobryas) qui a conduit les Perses à l'attaque de Babylone en 539, le Gubaru qui a gouverné la Mésopotamie sous Cyrus et Cambyse, et le Gobryas bien connu par sa participation au meurtre du Mage (522), puis comme père du fameux Mardonius, ne faisaient qu'un. Son activité se plaçant entre 540 et 510, et son fils apparaissant comme jeune homme en 490, et comme homme fait en 479, tout cela était normal. Un texte signalé par le P. Scheil tendait à faire croire qu'un Gubaru avait été actif dès le règne de Nabuchodonosor, et ce texte avait inspiré deux longs articles à M. Schwenzner dans la *Klio* de 1922 : mais voir la rectification, *ibid.*, p. 251. Sur ce, M. Sidney Smith a lu dans la chronique de Nabonid et de Cyrus que Ugbaru était mort au lendemain de la prise de Babylone (*Babyl. histor. Tests*, p. 105, 114, 116, 121, p. XIII). Il faudrait donc croire que cet Ugbaru de 539 est distinct du Gobryas bien connu (*Cambridge Anc. Hist.*, IV, p. 12, 616). Mais le mot décisif *imut* est dans la cassure de la pierre, et avait été lu autrement jadis (*Keilinschr. Bibl.*, III, 2, p. 134). *Non liquet.*

« Gubaru, son préfet, fut nommé gouverneur à Babylone.

« En Marcheswan, le 11 (9 novembre), Gubaru marcha contre... [probablement Balthazar[1], le dernier prince de la dynastie nationale qui résistât].

« L'épouse du roi mourut. Du 27 Addar jusqu'au 3 Nisan, il y eut deuil en Chaldée : tout le monde se rasa la tête. Le 4 Nisan (28 mars 538), Cambyse, fils de Cyrus, vint au temple où est donné le sceptre du monde [le temple de Bel-Mardouk à Babylone], etc... ».

De vrai, on est stupéfait de voir à quel point la vie des affaires fut peu troublée à Babylone et dans la banlieue. Le dernier contrat daté du règne de Nabounaïd est du 28 septembre 539. Le 22 novembre 539 commence la série des pièces datées du règne de Cyrus, pour se poursuivre ensuite régulièrement. Les gens d'affaires chaldéens avaient de l'estomac.

Nabounaïd semble avoir exaspéré, non seulement le clergé, mais la population, par des réformes inconsidérées, des transferts de cultes locaux à Babylone. Cyrus dut apparaître dans beaucoup de milieux comme un libérateur. C'est sous ce jour, en tout cas, qu'il se présente lui-même [dans une inscription qu'il plaça plus tard, dans un des temples de Babylone, restauré par lui :

[Nabounaïd avait commis mille méfaits]
« Il courbait les gens sous un joug sans fin »
[Mais Marduk s'est fâché],
« il a vu, il a eu pitié; »

1. Sur ce personnage, *Biblica*, 1928, p. 187 sqq. (Alfrink); — et aussi p. 316 sqq.

« il passa en revue tous les pays. Il chercha un roi juste, à qui il pût donner son cœur : de Kuras, roi d'Anzan, il appela le nom, il le désigna nominativement pour la royauté du monde. Le Guti, tous les gens du Nord, il les mit à ses pieds. Tous les gens aux cheveux noirs, qui avaient pris ses mains, il leur faisait sentir sa justice. Marduk, le grand seigneur, le protecteur de ses gens, connaissant ses bonnes actions et son cœur juste, le vit avec faveur. Il lui dit d'aller à Babylone, lui en montra les chemins, il marcha à ses côtés. Ses troupes sans nombre, semblables aux eaux d'un torrent, s'avancèrent en armes. Sans bataille, le dieu l'introduisit dans Babylone, sa ville : Babylone fut préservée du dommage. Nabounaïd, le roi impie, fut livré en ses mains. Tous les gens de Babylone, tout le pays de Sumer et d'Akkad, les grands et les gouverneurs s'inclinèrent, saisirent ses pieds, saluèrent sa royauté avec allégresse. Le seigneur qui rend la vie aux morts écarta la destruction et se réjouit grandement...

Je suis Cyrus, roi du monde, grand roi, roi puissant, roi de Babylone, roi de Sumer et d'Akkad, roi des quatre régions, — fils de Cambyse, grand roi, roi d'Anzan, — petit-fils de Cyrus, grand roi, roi d'Anzan, — arrière-petit-fils de Téispès, grand roi, roi d'Anzan, souche éternelle de royauté, dont Bel et Nabu portent dans leur cœur la royauté. Lorsque j'entrai pacifiquement à Babylone, lorsque dans la joie générale j'installai au palais des rois le siège de mon gouvernement, Marduk, le grand maître, montra sa bienveillance aux fils de Babylone. Je ne laissai pas bouleverser le pays de Sumer et d'Akkad... Je refis leurs demeures croulantes,

j'arrêtai le délabrement. Marduk, le grand maître, se réjouit de mes actions. A moi Cyrus, le roi son serviteur, à Cambyse le fils de mon cœur, à toute mon armée, il montra sa grâce....

Tous les rois dans leurs palais, de la mer supérieure à la mer inférieure,..... les rois de Syrie, qui habitent des tentes, tous apportèrent leur lourd tribut à Babylone, ils embrassèrent mes pieds. Depuis... jusqu'à Assur et Suse, Agadê, etc., jusqu'au pays de Guti par delà le Tigre,..... je fis rentrer les dieux dans les demeures de leur cœur,... Je remis tous leurs gens en place, je les rétablis.

Les dieux de Sumer et d'Akkad, que Nabounaïd, bravant la colère du roi des dieux, avait amenés à Babylone, sur l'ordre de Marduk, le grand seigneur, je les rétablis dans leurs sanctuaires, dans les demeures qui leur plaisaient. Tous les dieux que j'ai rétablis, puissent-ils chaque jour demander à Bel, à Nabu, d'allonger mes jours ! Qu'ils prononcent des paroles gracieuses ! Qu'à Marduk, mon maître, ils répètent : « Pour Cyrus, roi qui te vénère, pour « Cambyse, son fils, etc... ».

[Suit le récit de la restauration du temple].

Sous la pompe des phrases stéréotypées, on perçoit, malgré tout, la ferveur réelle envers les dieux babyloniens, le désir de plaire à la ville prestigieuse. Et enfin, c'est le seul document où nous entendions, au moins par écho, l'accent de l'homme.

La conquête de Babylone entraînait celle de la Syrie. Cyrus songea d'abord à faire de tout cela une vice-royauté pour son fils, puis préféra être le seul roi légitime de Babylone, mais la Chaldée et la Syrie étaient encore, vingt ans plus tard,

réunies aux mains d'un seul gouverneur. En Syrie, Cyrus semble n'avoir vu d'abord que des Bédouins. Il y trouva pourtant des sujets intéressants : les Phéniciens et les Juifs.

Les Phéniciens s'étaient toujours mal résignés à la suzeraineté chaldéenne. Tyr avait traversé une période de troubles jusqu'au rétablissement d'Hiram II (553) : ce roi y régna encore six ans sous la suzeraineté perse (mort en 534). A Sidon, ailleurs aussi sans doute, les Egyptiens avaient fait des descentes. Toutes ces villes accueillirent Cyrus avec satisfaction. Les rois de Perse, maîtres de la Phénicie, purent se considérer comme suzerains de Cypre et de Carthage.

Quant aux Juifs, ils avaient plus que tous autres attendu avec impatience la chute de la monarchie babylonienne. Dès que Cyrus avait paru à l'horizon, leurs prophètes, habitués aux lamentations depuis Jérémie, avaient retrouvé les accents, l'espoir messianique du temps d'Isaïe, d'Ezéchias et de Sennachérib :

J'ai désigné Korès (Cyrus) comme mon berger,
comme celui qui accomplira ma volonté,
En disant à Jérusalem : sois rebâtie !
Et au temple : sois fondé !
Voici ce que Iabveb dit à son oint, à Cyrus,
qu'il a pris par la main,
pour abattre devant lui les nations
et délier les ceintures des rois,
et faire qu'aucune porte ne lui soit fermée :
« Je marcherai devant toi,
j'aplanirai les monts,
je briserai les portes de bronze.
Je broierai les verrous d'airain
Je te donnerai des trésors enfouis,

cachés dans des lieux secrets,
afin que tu saches que je suis Iahveh, le Dieu d'Israël,
qui t'appelle par ton nom.
C'est à cause de mon serviteur Jacob, d'Israël, mon élu,
Que je t'ai appelé par ton nom,
Que je t'ai donné mon surnom favori,
Bien que tu ne me connusses pas. »

Cyrus justifia ces espoirs. Dès sa première année de règne babylonien (538), il autorisa le Davidide Sin-balit-usur et les Juifs qui le voulurent à retourner en Palestine. Il leur fit rendre par le trésorier Mithridate les ornements du temple. La rentrée se fit peu à peu, mais il fallut du temps pour que le temple renaquît : vingt ans plus tard, il n'était pas encore achevé.

Le roi d'Egypte Amasis avait pris l'habitude d'agir avec sans-gêne vis-à-vis de son voisin asiatique. Il garda Cypre, mais il respecta désormais les marches syriennes. Il essaya d'amadouer le maître nouveau de l'Asie, envoya une princesse égyptienne à son harem. De fait, le règne de Cyrus s'acheva sans que l'Egypte fût inquiétée.

C'est que Cyrus avait d'autres besognes, sur lesquelles nous sommes mal renseignés, mais qui, pour le maître de l'Iran, étaient peut-être les principales : la lutte contre les nomades du Nord. Certainement, il guerroya de ce côté; encore au temps d'Alexandre, une ville forte, établie sur le lointain Iaxarte (Syr-Daria), gardait son nom comme une menace pour les rôdeurs de la steppe. Mais les notices des historiens grecs sur cette partie de son activité sont contradictoires et romanesques. Il pa-

raît seulement certain qu'il trouva une fin glorieuse dans ces combats. Encore ne faut-il pas croire, sur la foi d'Hérodote, que son corps et sa tête soient devenus la proie d'une reine des Massagètes. L'armée perse ramena sa dépouille mortelle à Parsagardes, où son tombeau était encore révéré au temps d'Alexandre. La nouvelle de sa mort est parvenue à Babylone entre le 4 août et le 2 septembre 530.

Il faut bien que le fondateur de l'empire perse ait eu des qualités politiques et militaires peu communes. On fera la part des ressources qu'il a trouvées, prêtes pour son service, chez les peuples encore jeunes de l'Iran. Il y avait là une pépinière abondante de soldats dociles et braves, adroits cavaliers, adroits archers, habiles à manier la javeline. Les peuples plus occidentaux, plus ou moins amollis par la richesse, leur ont cédé sans peine, et, seul, l'hoplite grec devait les arrêter. Quant au personnage même de Cyrus, encore une fois, il ne nous parle que dans le document que nous avons cité. Sa mémoire, comme de juste, resta chère aux Perses. Mais c'est une preuve curieuse du peu d'esprit historique des Ariens, que la rapidité avec laquelle le souvenir se déforma. Moins de cent cinquante ans après la mort du conquérant, Xénophon, qui a beaucoup fréquenté les Perses, recueillit chez eux plus d'une tradition exacte, au milieu d'un flot d'anachronismes et de coq-à-l'âne surprenants : l'intrusion de la philosophie socratique a achevé de rendre méconnaissable le Cyrus qu'il présente. Puis l'orthodoxie mazdéenne s'empara de l'Iran, et le souvenir d'un zoroastrien aussi douteux que Cyrus fut écarté, tandis que celui d'Hystaspe et de Darius surnageait au moins vaguement.

Le nom même du plus grand souverain qu'ait produit l'Iran est absent de la vaste épopée iranienne du Moyen-âge !

Cambyse avait déjà exercé le gouvernement à Babylone lorsqu'il succéda à son père. Il crut devoir se précautionner, par un fratricide, contre son frère Bardiya qui était probablement « né dans la pourpre », alors que lui était venu au monde avant l'avènement de Cyrus. Puis il ne pensa qu'à la conquête de l'Egypte. On dirait que les Perses attendirent, pour attaquer, la disparition du vieil Amasis, qui mourut vers la fin de 528. En tout cas l'attaque tomba sur son malheureux successeur, Psammétik III, dont le règne ne devait guère se prolonger au delà du mois de Tybi (mai) 527.

L'armée d'invasion entra dans le pays avant l'inondation. Parmi les contingents figuraient même des Samiens envoyés par Polycrate, qui d'ailleurs désertèrent. Du côté égyptien aussi, il y avait nombre de mercenaires grecs, qui n'étaient guère plus sûrs. Une seule bataille, près de Péluse, décida la querelle. Memphis ouvrit ses portes quelques jours plus tard, Psammétik fut pris, et le pays se soumit sans résistance. Les Grecs de Cypre et de Cyrène, qui avaient pris l'habitude de vivre dans le sillage de la monarchie pharaonique, envoyèrent leur hommage au conquérant.

Cambyse ne considéra la conquête de l'Egypte que comme une base de départ. Il visa d'abord la monarchie éthiopienne. Depuis leur expulsion de l'Egypte par les Assyriens, les rois éthiopiens avaient vécu généralement à l'écart, conservant

bien des traditions religieuses héritées du temps où la ville d'Amon leur appartenait, mais, pour le surplus, devenant de plus en plus nubiens. L'armée perse ne semble pas être arrivée jusqu'à leur lointaine capitale. Elle éprouva de lourdes pertes en s'écartant du Nil. Un autre corps, expédié pour occuper l'oasis où Ammon rendait ses oracles, fut moins heureux encore. Cambyse voulait-il faire de sa suzeraineté sur Carthage une réalité? Quand, voyant que le désert protégeait l'Afrique, il songea à tenter la fortune par la voie de mer, les Phéniciens se refusèrent à marcher contre leur colonie.

De pareils échecs provoquèrent chez le despote une réaction terrible. Quand, rentrant à Memphis, il trouva la population en train de célébrer la manifestation d'un nouvel Apis, il se fit amener l'animal et lui fit une blessure mortelle. Mariette a retrouvé au Sérapéum les traces de cette impiété, attestée par les historiens grecs. Un des animaux enterrés là, celui qui devait mourir sept ans plus tard, est marqué comme né le 29 Tybi, an 5 de Cambyse (mai 525). Un autre a été enterré, assez hâtivement, semble-t-il, en Epiphi an 6 (novembre 524). Deux Apis à la fois! Le fait est unique dans les fastes du Sérapéum. Que s'est-il passé ? Les prêtres se croyaient-ils autorisés, quand la mort d'un Apis était prévue, à chercher tout de suite, dans le bétail nouveau-né, l'animal qui portait les marques fatidiques ? On supposerait alors que le veau né en mai 525 est celui dont la manifestation provoqua les réjouissances malencontreuses, et que les prêtres exposèrent à la brutalité du roi le vieil Apis, qu'ils enterrèrent clandestinement en novembre 524. De toutes façons, l'anomalie constatée se rat-

tache au drame sans précédent qui suivit l'échec d'Ethiopie.

Ce qui est sûr, c'est que Cambyse resta en Egypte. Sans doute il n'avait pas renoncé à ses entreprises africaines ! Il avait renvoyé en Asie une partie des troupes battues. C'est ainsi qu'un soldat babylonien est revenu dans son pays en 524, et y a vendu l'esclave qu'il avait ramenée d Egypte, et l'enfant qu'il en avait eue :

« Iddin-Nabu, fils de Musézib-Bel, de son plein gré, a vendu Nanaittia, son esclave, et la fille de celle-ci, enfant de trois mois, ramenées d'Egypte comme récompense de son arc, pour 2 mines d'argent, prix complet, à Itti-Marduk-balatu, fils de Nabu-ahé-Iddin, fils d'Egibi...

Babylone, 22 Kislew 6 de Cambyse, roi de Babylone, roi des pays » (2 janvier 523).

Cambyse attendait les nouveaux secours en hommes et en argent demandés à l'Asie, secours dont la réquisition semait le mécontentement.

Les Egyptiens, exaspérés par le sacrilège de Memphis, lui ont attribué une série d'actes de démence criminelle. Il semble avoir conçu pour eux une aversion qui ne s'étendait pas à d'autres éléments de population. La colonie juive d'Eléphantine rappelle, un siècle plus tard, que « lorsque Cambyse s'empara de l'Egypte, alors qu'il maltraitait tous les temples des dieux du pays, il respecta le temple de Iahveh », construit par leurs pères sous les anciens Pharaons.

Pour les Perses aussi, pourtant, Cambyse fut un despote rigoureux. Même quand ses actes étaient inspirés par l'esprit de justice, il s'y mêlait une note

de cruauté sadique. Un des juges royaux, nommé Sisamnès, ayant rendu à prix d'or une sentence inique, le roi le fit mettre à mort, écorcher, et sa peau tannée fut étendue en manière d'avertissement sur le siège où son fils le remplaça : les Grecs ont bien connu ce fils, Otanès. De pareils actes de férocité étaient d'autant plus graves que, Cambyse ayant fait disparaître son frère et n'ayant pas d'enfants, il n'y avait plus, entre un usurpateur et le trône de Cyrus, que la poitrine d'un forcené.

En effet, l'éloignement prolongé du maître, et son dur gouvernement, allaient provoquer dans l'empire naissant une crise qui en aurait fait une construction politique mort-née, sans l'énergie et la valeur du représentant de la branche cadette des Achéménides.

La disparition de Bardiya (Smerdis), fils de Cyrus, était restée, comme bien on pense, mystérieuse pour le public. Dans une atmosphère de mécontentement général, la tentation était grande pour un ambitieux d'exploiter cette incertitude. Ce fut un Mède de la tribu sacerdotale des Mages, Gaumâta, qui risqua l'aventure : le 11 mars 522, au mont Arakadris (probablement dans la région d'Ispahan), il se présenta comme le fils de Cyrus. La révolution eut un côté religieux, obscur pour nous : plus tard, l'aristocratie perse célébra toujours la magophonie, et continua à surveiller les mages. Sur le moment, l'adhésion fut rapide : à Hubadisu, en Chaldée, on date par le nom de Bardiya dès le 15 avril 522, et non pas « par l'année d'avènement », mais par la « première année ». On voit donc que Bardiya fait remonter son avènement avant le jour de l'an chaldéen, qui cette année-là

tombait le 27 mars. A Babylone même, on date encore par le nom de Cambyse le 19 avril, puis par le nom de Bardiya en mai, mais de son « année d'avènement » : c'est le 21 juillet seulement que les Babyloniens paraissent informés qu'il faut dater correctement de sa « première année ».

Cependant la nouvelle de l'usurpation avait volé en Egypte, et Cambyse revenait en hâte avec le gros de ses troupes. Il était arrivé à Hamath sur l'Oronte, lorsqu'un héraut vint annoncer à l'armée que Bardiya, fils de Cyrus, réclamait l'obéissance (1er août 522). Il y eut du flottement : Cambyse mourut sur l'entrefaite. Hérodote dit qu'en montant à cheval pour courir contre le rebelle, il se blessa avec son cimeterre et expira vingt jours après. Darius, dans son rapport officiel de Béhistoun, assure d'un mot, mais péremptoirement, qu'il mourut « de sa mort naturelle ». Les historiens modernes, soupçonneux, ont conjecturé que les chefs perses, et en tête Darius lui-même, qui figurait dans l'armée d'Egypte, firent disparaître le compromettant personnage. Je crois qu'il faut nous résigner à ne pas savoir exactement ce qui se passa alors au quartier-général de Syrie.

Dans les provinces occidentales, il ne se produisit aucun mouvement profond, sauf que les satrapes prirent des allures indépendantes. Oroitès, à Sardes, fit disparaître son collègue de Daskylion et le tyran de Samos, Polycrate. En Egypte, Aryandès alla plus loin encore : il fit de son chef une guerre en Cyrénaïque, il battit monnaie en son nom. Si, en Chaldée, on rencontre encore par hasard une pièce datée du nom de Cambyse en janvier 521, il ne serait pas étonnant que, dans l'Occident, on fût resté plus

longtemps encore sans savoir qui il convenait de considérer comme le souverain légitime.

Mais les principaux personnages perses savaient à quoi s'en tenir sur le sort de Bardiya, et n'étaient pas disposés à tolérer l'usurpation du Mède. La branche cadette des Achéménides était représentée par Hystaspe, régent en Parthyène et en Hyrcanie, — déjà un vieillard : son fils Darius, qui était déjà un homme fait à la mort de Cyrus (530), se prêtait mieux au rôle de prétendant effectif. C'est autour de lui que se groupèrent Intapharnès, Otanès, Gobryas, Hydarnès, Mégabyse et Ardumanis. Telle est la liste de Darius; Hérodote n'y change qu'un nom (Aspathinès au lieu d'Ardumanis) : il était mieux informé qu'Eschyle, qui attribue tout à Artaphernès. Les Sept se hâtèrent vers la Médie, et surprirent le Mage à Sikiauvatis au pays niséen; il fut tué le 30 septembre 522, et Darius proclamé roi. Certainement il avait avec lui l'élite des forces perses, la garde : il n'en fallait pas moins pour faire tête à l'orage que deux révolutions, à sept mois de distance, allaient déchaîner dans l'Orient.

Il n'y avait pas une génération que des dynasties nationales régnaient encore dans beaucoup de pays devenues satrapies perses, et leur souvenir pouvait être encore facilement ressuscité par des dynastes locaux ou des aventuriers. A Babylone, un certain Nidinta-Bel se fit passer pour le fils de Nabounaïd, et releva le nom glorieux de Nabuchodonosor. Le 21 septembre, on y datait encore par Bardiya; dès le 7 octobre le nom de Nabuchodonosor paraît sur les actes. Darius se porta tout de suite contre la grande cité dont l'exemple pouvait être si dangereux. Le 14 décembre, il forçait le passage du Tigre,

et, le 20, il remportait une victoire décisive à Zazanu sur l'Euphrate. Babylone ne dut pas faire une longue résistance; Nidinta-Bel disparut. Le dernier acte qui porte son nom est du 10 décembre. Le 5 février 521, à Sippara, on date par « l'année d'avènement » de Darius (le jour de l'an ne tomba cette année-là que le 15 avril); le 21 avril 521, à Borsippa, on date correctement par la « première année » de Darius, puis en mai commence la série des pièces datées de Darius à Babylone même. Dans l'Elam, deux mouvements s'étaient produits, quoique la vieille dynastie eût disparu depuis un siècle sous les coups d'Assurbanipal; le premier, celui d'Athrina, fut réprimé immédiatement; le second, fomenté par le Perse Bartija, nécessita une démonstration de Darius, mais elle suffit pour le faire avorter.

Plus graves étaient les mouvements de Médie et de Perse, parmi « les gens de la maison », comme dit Darius. En Médie, un nommé Phraorte prétendit relever la dynastie de Cyaxare, et il rencontra de la bienveillance, non seulement en Médie, mais même dans tous les environs. Le général que Darius avait, de Chaldée, envoyé contre lui, livra bataille à Maruš le 14 janvier 521, puis dut s'arrêter en Cambadène, à l'entrée du plateau de l'Iran, et attendre son maître. Cependant l'incendie avait gagné l'Arménie. Sur ce point, Darius a des réticences, et il est difficile de croire qu'un élément national ne soit pas entré en jeu dans ce pays, où la dynastie indigène régnait encore cinquante ans auparavant. Quoi qu'il en soit, Darius détacha de ce côté deux généraux. L'un était un Arménien, Dadarsis, qui pénétra au cœur des montagnes et y livra trois batailles, à Zuzu (23 mai 521), à Tigra (2 juin), à Ujama (22 juin).

L'autre, le Perse Omisès, rencontra l'ennemi en Assyrie, à Izala (1er janvier 521), puis le suivit en Arménie et le battit à Autijara le 13 juin. Dadarsis et Omisès avaient ensuite l'ordre d'attendre Darius pour aller chercher Phraorte en Médie.

Mais, à la voix de Phraorte, les Parthes et les Hyrcaniens, eux aussi, s'étaient soulevés contre Hystaspe, le père de Darius. A Vispazatis, le 9 mars ou le 7 avril 521, celui-ci eut une grande bataille à soutenir contre eux.

Enfin, l'exemple de Phraorte suscita des imitateurs chez les nomades du désert iranien, et en Perse même. Le Sagartien Tchitrantakma se prétendit aussi descendant de Cyaxare. En Perse, Vahyazdata se souleva à Tarauva, dans le Sud-Ouest de la Carmanie, et nombre de gens saluèrent en lui Bardiya, le fils de Cyrus.

Darius, débarrassé de Babylone, se retourna contre Phraorte. En se mettant en marche au printemps de 521, il détacha le Perse Artavardiya contre Vahyazdata. Lui-même rallia Hydarnès en Cambadène, Dadarsis et Omisès dans l'Azerbaïdjan, et, avec toutes ses forces, livra bataille à Kundurus le 7 août 521. Phraorte fut écrasé, chercha refuge à Raga (Réï) et y fut pris. L'atrocité de son châtiment répondit au danger qu'il avait fait courir à l'empire : yeux crevés, nez et oreilles coupés, il fut conduit à Ecbatane, et là, exposé sur le pal aux yeux des populations qu'il avait prétendu gouverner.

De Reï, Darius expédia immédiatement des renforts à son père qui était serré de près à Patigrabana, non loin de là. Le 12 août 521, les Parthes et les Hyrcaniens rebelles étaient dispersés.

Déjà Tchitrantakma avait été pris par le Mède

Takmaspada, supplicié à Arbèles. Mais la révolte de Phraorte avait eu un autre contre-coup en Margiane (Merv), où Frada avait pris les armes. Dans ces provinces reculées (à 700 kilomètres de Réï), il n'est pas étonnant que les événements aient traîné encore quelque temps. Le Perse Dadarsis, satrape de Bactres, ne vint à bout de la révolte que le 1er janvier 520.

Pendant ce temps, Artavardiya opérait contre Vahyazdata. Une première bataille à Raka (27 mai 521) ne conduisit pas au but. Vahyazdata semble s'être porté alors vers le Nord, dans la région d'Ispahan, pour chercher le contact avec les rebelles sagartiens et mèdes. Mais il fut écrasé à Parga le 16 août 521. Pris quelque temps après, il fut supplicié. Il avait envoyé un lieutenant soulever la lointaine Arachosie. Là aussi, à 1000 kilomètres de Persépolis, le contre-coup de la défaite de Vahyazdata se fit attendre. Vivana, le satrape d'Arachosie, livra deux batailles, à Kapsakamis (janvier 520), et à Gaudatava (14 mars 520). La deuxième termina la guerre.

La prolongation des troubles de l'Iran avait provoqué un nouveau mouvement à Babylone. L'Arménien Araka se fit passer, à Dubala, pour Nabuchodonosor, fils de Nabounaïd. En septembre et octobre 521, on date à Sippara par le nom de Darius, mais à Babylone par le nom du faux Nabuchodonosor : le nom du fils d'Itti-Marduk-Balatu, le chef de la puissante maison Egibi, figure sur ces pièces. Ce n'est que le 1er décembre 521 qu'Intaphernès triompha de la rébellion ; Araka finit sur le pal. Le 10 janvier 520, la série des pièces conservées au nom de Darius recommence à Borsippa, cette fois pour toujours.

Lorsqu'arriva le jour de l'an (4 avril 520), Darius

pouvait se vanter d'avoir, en une année, abattu toutes les rébellions.

Les esprits pourtant restèrent encore troublés en Occident. Au cours de 520, on n'était pas encore très sûr, en Judée, que l'ordre fût rétabli. Darius a fait répandre, dans les pays de langue araméenne, des copies du rapport triomphal qu'il a inscrit sur le rocher de Béhistoun, entre Babylone et Ecbatane, et qui nous a conservé la mémoire de ces faits. Il crut utile, dès qu'il fut libre, d'aller se montrer en Occident. En 518, il vint en Egypte. Peu après, il se rendit en Asie-Mineure. Le trouble avait été si profond qu'en son absence (518-7) une dernière révolte eut lieu en Elam : Gobryas la réprima. Pour faire oublier la guerre civile, Darius rassembla toutes les forces de la monarchie contre l'ennemi national de l'Asie sédentaire et civilisée : le Sace.

Après avoir donné sa mesure comme soldat, il allait se révéler comme organisateur. C'est grâce à lui que l'empire de Cyrus et de Cambyse, au lieu de rester un assemblage hétéroclite et éphémère comme les empires égyptien et assyrien, devait être une construction durable, qui fit ses preuves pendant deux siècles.

Nous nous arrêterons encore sur les renseignements donnés par Darius sur les peuples de l'Arménie et de l'Iran : c'est la seule occasion où nous entendions parler avec quelque détail de ces provinces, qui fournissaient à la monarchie achéménide ses principales ressources en hommes.

Le compte rendu de Darius contenait, pour presque toutes les actions de la guerre, le chiffre des tués et des prisonniers de l'ennemi. Malheureusement,

nous avons surtout ces chiffres dans la copie araméenne, où ils étaient particulièrement exposés à l'altération. C'est ainsi qu'en un cas on nous signale plus de 18.000 prisonniers : on peut encore admettre que Darius entend par prisonniers tous ceux qui ont posé les armes après la bataille. Mais, ailleurs, il parle de plus de 30.000 morts ! C'est décidément beaucoup. Et pourtant le chiffre D, 10.000, est nettement visible dans l'un et l'autre cas.

Nous n'en donnerons pas moins toutes les indications de ce genre qui nous sont parvenues : elles ne laissent pas d'impressionner par leur précision.

Arméniens :	Morts	Pris
Après la 1re bataille c. Dadarsis	827	106
— 2e — —	5.066	5.820
	(le texte babylonien porte 546 et 520)	
— 3e — —	472	100
Après la 1re bataille c. Omisès	2.034	
	(texte babylonien 2020)	
— 2e — —	2.025	1.577
	(texte babylonien : 2.045 et 1558).	
Mèdes : Bataille de Kundurus	323	18.010
Parthes et Hyrcaniens : 2e bataille c. Hystaspe	6.520	4.192
Margiens : Bataille c. Dadarsis	5.243	6.972
	(texte babylonien : 5.523 et 6.572 ou 6.973).	
Perses : 1re bataille c. Artavardiya	33.000	
Arachosiens : 1re bataille c. Vivana	4.570	176
2e bataille c. Vivana	3.000	

Des armées qui perdent des milliers de morts et de prisonniers sans être anéanties sont des armées qui comptent par dizaines de mille. Or, le mouvement de révolte fut, dans toutes les provinces, partiel. Darius nous indique, à propos de la Médie et de la Perse, ceux qui y participèrent : « Ceux qui étaient dans les châteaux-forts », dit-il[1]. Il faut nous représenter les insurrections comme émanant essentiellement des vieilles autorités sociales, mages ou grands seigneurs, qui entretenaient dans leurs forteresses des troupes prêtes à les suivre contre le Roi aussi bien qu'à sa suite. La révolte comporta même probablement une réaction contre le mouvement d'innovation religieuse auquel se rattachait Darius : nous aurons à revenir sur ce point.

D'autre part les armées qui réprimèrent ces révoltes étaient, sinon égales, au moins comparables en nombre. Tout d'abord, l'armée royale. Darius, au moment où il tua Gaumâta, devait avoir avec lui une partie au moins des troupes ramenées d'Égypte. Les provinces occidentales fournissaient peu au point de vue militaire : leur importance était d'ordre financier. Darius comptait surtout sur les Mèdes et les Perses, mais, nous dit-il, ceux qui étaient

1. Dans deux passages de l'inscription de Béhistoun (King et Thompson, *The Sculpt. a. Inscr. of Darius.*, 1907, p. 24, 46, 114, 130, 174, 188; Weissbach, *Die Keilinschr. d. Achaim*, 1911, p. 28, 46), il est question des gens qui se révoltent *vithapatij*. M. Meillet (*Gramm. du vieux perse*, p. 79, 191) traduit : « dans les familles, dans les familles princières », en marquant le passage comme obscur. Le texte babylonien ne contribue pas à l'éclaircir, car il traduit la première fois par: *ina bili*, « en maison », la seconde fois par : *ina alluka'sà ali...*, « dans les X des villes... » (le mot *allukà* est inconnu par ailleurs). Le texte susien ne peut naturellement rien expliquer pour l'instant. Dans ces conditions, je propose de voir là une allusion aux bandes de vassaux ou de mercenaires que les grands seigneurs de l'Iran entretenaient dans leurs « Aornes ».

avec lui étaient peu nombreux : il n'a pu utiliser qu'une minime portion des 120.000 hommes qui, à l'estimation des historiens grecs, formaient la population militaire de la Perse propre. Il a dû laisser ses satrapes faire une partie de la besogne : ainsi Dadarsis le satrape arménien, ainsi le Mède Takmaspada, ainsi Hystaspe en Parthyène, ainsi Dadarsis de Bactriane, ainsi Vivana d'Arachosie. Ces satrapes, nous le savons, avaient auprès d'eux une garde perse, à laquelle ils pouvaient joindre une milice locale. Mais, si nous nous remémorons la rapidité avec laquelle évolua la crise, nous conclurons qu'il s'en faut de tout que, d'un côté comme de l'autre, on ait eu le temps de mobiliser la masse des populations.

Nous verrons les chiffres de tributs fixés par Darius. Nous les donnons dès à présent pour les provinces considérées :

13e	nome	(Arménie occid.) ...	400	talents
18e	—	(Arménie orient.) ...	200	—
10e	—	(Médie)	450	—
11e		(Caspiens)	200	—
15e	—	—	250	—
16e	—	(Parthes, Sogdes) ...	300	—
12e	—	(Bactriane)	360	—
14e	—	(Sagartiens, Utiens, Mèces)	600	—
17e	—	(Paricaniens, Ethiopiens d'Asie)	400	—
7e	—	(Sattagydes, Gandares)......................	170	—

Nous essaierons d'exploiter ces indications au

point de vue démographique, et nous rencontrerons des chiffres qui, à première vue, nous étonneront. On est surpris de voir l'Arménie payer 400 talents, les provinces riveraines de la Caspienne 450, la Carmanie et les régions limitrophes 600 (même en supposant que l'immunité d'impôt pour les Perses ait été réduite au minimum, ce qui doit être le cas après la révolte de Vahyazdata), enfin la Gédrosie et l'Arachosie 400 talents. Mais les chiffres de Béhistoun confirment ceux d'Hérodote. Il faut se représenter l'Arménie et l'Iran bien cultivés et bien peuplés, comme ils l'ont été à certaines époques du moyen-âge et aux temps des Séfévides, et toutes les fois que le pays a été protégé, par un pouvoir fort, contre les retours offensifs du nomadisme, qui toujours le guette.

L'Iran actuel est un Iran délabré par rapport à celui de Darius; et la différence serait plus grande s'il ne fallait tenir compte de quelques grandes agglomérations, qui n'existaient pas au VI[e] siècle, et qui représentent aujourd'hui, dans le pays, les vestiges d'un passé plus prospère que le présent.

NOTE CHRONOLOGIQUE

(Cf. Sidersky, *Etude s. la chronol. ass. babyl*,, 1916)

La base de la chronologie, pour cette période, ce sont les tablettes babyloniennes, en particulier les archives de la banque Egibi. Nous avons là une collection de documents homogènes qui couvre tout le VIe siècle, et dans laquelle il n'y a guère de mois qui ne soit pas représenté (le P. Strassmaier les a publiés dans l'ordre strictement chronologique). Elle nous permet tout d'abord de déterminer les années intercalaires (les années où il y a eu, soit un second mois d'Addar, soit un second Ulul), ce qui fait que, avec un point de repère, on peut fixer le commencement de toutes les années : c'est le travail qu'a fait M. Sidersky. Il y a plus d'un point de repère, mais le plus solide est fourni par l'éclipse mentionnée dans lapièce Strassmaier 400, laquelle donne :

14 Tammouz 7 de Cambyse = 16 juillet 523. Donc le premier Tammouz tombe le 3 juillet 523, et le 1er Nisan, 1er jour de l'an 7 de Cambyse, le 7 avril 523.

Je donne la série des jours de l'an à partir de l'an 1 de Nabounaïd, en marquant les années intercalaires :

30	mars	555	commence	an 1	de Nabounaïd	(2e mois d'Addar).
18	avril	554	—	an 2	—	
7	—	553	—	an 3	—	(2e mois d'Addar).
26	—	552	—	an 4	—	
15	—	551	—	an 5	—	
4	—	550	—	an 6	—	(2e mois d'Addar).
23	—	549	—	an 7	—	
12	—	548	—	an 8	—	

31 mars 547	—	an 9	—	
20 — 546	—	an 10	—	(2e Ulul).
8 avril 545	—	an 11	—	
28 mars 544	—	an 12	—	
16 avril 543	—	an 13	—	
7 avril 542	—	an 14	—	
28 mars 541	—	an 15	—	(2e Addar).
16 avril 540	—	an 16	—	
5 — 539	—	an 17me, année d'avèn. de Cyrus		
25 mars 538	—	an 1 de Cyrus		
14 — 537	—	an 2	—	(2e Ulul).
31 — 536	—	an 3	—	(2e Addar).
19 avril 535	—	an 4	—	
8 — 534	—	an 5	—	
28 mars 533	—	an 6	—	(2e Addar).
16 avril 532	—	an 7 de Cyrus		
5 avril 531	—	an 8	—	
25 mars 530	—	an 9, année d'avèn. de Cambyse		(2e Ulul).
13 avril 529	—	an 1 de Cambyse		
2 — 528	—	an 2	—	
22 mars 527	—	an 3	—	(2e Ulul)
10 avril 526	—	an 4		
30 mars 525	—	an 5	—	(2e Addar)
18 avril 524	—	an 6	—	
7 — 523	—	an 7	—	
27 mars 522	—	an 8	—	(2e Addar)
	—	an 8 = an 1 de Bardija, année d'avèn. de Darius.		
15 avril 521	—	an 1 de Darius		
4 avril 520	—	an 2	—	(2e Ulul)
Etc...				

L'incertitude est de 1 jour, 2 au maximum, venant de ce qu'on ne sait pas toujours quels ont été les mois de 30 jours, quels les mois de 29.

Je donne encore la distribution des mois en l'an 1 de Nabounaïd :

30-mars 28 avril .... Nisan.
29 avril-27 mai .... Ijjar.

28 mai-26 juin	Sivan.
27 juin-25 juillet	Tammouz
26 juillet-24 août	Ab.
25 août-22 septembre	Ulul.
23 sept.-22 octobre	Tisri.
23 oct.-20 novembre	Arahsamma (Marcheswan).
27 nov.-20 décembre	Kislev.
21 déc.-555-18 janvier 554	Tebet.
19 janvier-17 février	Schebat.
18 février-18 mars..................	Addar.
19 mars-17 avril	2e Addar.

Avec ces indications, on peut transcrire une date babylonienne de la période en date julienne, en la rapportant d'abord à l'année de Nabounaïd, puis en décalant du nombre de jours qui sépare le 1 Nisan 1 de Nabounaïd du 1er Nisan de l'année considérée (prendre garde aux années bissextiles).

Tout va donc bien dès que nous avons une date babylonienne, mais, pour certains faits de 522-521, l'inscription de Béhistoun ne nous donne que la date perse. Le calendrier perse se couvrait alors avec le calendrier de Babylone, mais les noms des mois étaient différents. Pour certains de ces noms, on a le correspondant babylonien, pour d'autres, non. Voici d'abord les mois perses qui ont été fixés (j'assimile le mois babylonien au mois julien qui lui correspond grossièrement) :

Nisan (avril)	
Ijjar (mai)	Turavahara.
Sivan (juin)	Thaigarcis.
Tammouz (juillet)	
Ab (août).	
Elul (Septembre.	
Tisri (octobre)	Bagayadis.
Arahsamna (novembre)	Markagana.
Kislev (décembre)	Asrijadija.

Tebet (janvier) .... Anamaka.
Schebat (février) ....
Addar (mars) .... Vijakna.

Il reste à placer les mois d'Adukanis et de Garmapada. Ce dernier est le mois important, parce que son nom est associé au souvenir de trois graves événements :

9 Garmapada .... Proclamation de Gaumâta.
1 Garmapada] .... Victoire finale de Hystaspe.
5 Garmapada .... Défaite décisive de Vahyazdata.

On dispose, pour placer ce mois, des mois d'avril, juillet-août-septembre, et février. Février est écarté par tous. Mais M. Weissbach, l'éditeur récent du texte de Béhistoun, s'est décidé pour avril. Il place :

Proclamation de Gaumâta....................	avril 522
Victoires d'Hystaspe et d'Artavardija	avril 520

Je suis donc tenu de dire pourquoi j'ai préféré l'autre solution.

D'abord, *Garmapada* veut dire le *temps de la chaleur*, et l'on conviendra que, sous le ciel de l'Iran,le nom s'adapte moins bien au mois d'avril qu'à ceux de juillet, août, septembre (plutôt juillet ou août que septembre). Reste à voir si les événements qui nous sont rapportés s'ajustent à cette considération étymologique.

1° *Proclamation de Gaumâta.* — Les deux moments qui ont dû rester dans le souvenir de Darius, lequel était à l'armée d'Egypte, sont : le moment où l'usurpation a été proclamée en Egypte, — le moment où la proclamation a été faite à l'armée près d'Hamath. On a su en Egypte que Gaumâta avait levé

l'étendard de la révolte le 14 Addar (mars 522). Il est très naturel que Cambyse n'ait atteint Hamath et n'y ait rencontré le héraut de l'usurpateur qu'au mois de juillet-août. Le 9 Garmapada tomberait donc à cette époque. Il ne faut pas le placer trop près du 10 Bagayadis (30 septembre), pour laisser à Darius le temps d'aller en Médie, et d'y tuer l'usurpateur.

2° *Victoire d'Hystaspe à Patigrabana.* — Darius nous dit que ses lieutenants livrèrent bataille en Ijjar (mai) et Sivan (juin) 521, puis attendirent sa venue en Médie, et qu'alors, les ayant ralliés, il triompha à Kundurus. Le 25 Adukanis, jourd e la bataille, se place donc *au plus tôt* le 25 Tammouz (7 août 521) : il pourrait *a priori* se placer un ou deux mois plus tard. Mais, de Ragae (Reï), Darius envoie des secours à Hystaspe, qui triomphe à Patigrabana le 1 Garmapada. En plaçant la bataille de Kundurus le 7 août, et celle de Patigrabana le 12 ou 13 août, il ne s'est écoulé que 5 ou 6 jours entre les deux actions. Le malheur est qu'on ne sait où placer exactement Kundurus et Patigrabana. Le premier village doit être aux environs de Reï, puisque c'est là que se réfugia le vaincu. Hystaspe, qui combattait en Hyrcanie ou en Parthyène, pouvait fort bien être à 100 ou 150 kilomètres de là. Livrer une bataille; couvrir une centaine de kilomètres en quatre jours, et livrer une seconde bataille, c'est là un exploit qui est à la portée non seulement d'une cavalerie, mais d'une infanterie normale. Si l'on venait à découvrir que Kundurus et Patigrabana étaient plus éloignées, il faudrait, à regret, se résigner, laissant le 25 Adukanis coïncider avec le 25 Tammouz (7 août), reporter le 1er Garmapada, non au 1er Ab (12 août), mais au

1er Ulul (12 septembre). Mais en reculant la victoire finale d'Hystaspe et d'Artavardija jusqu'en avril 520, comme le fait M. Weissbach, on rend par trop inexacte l'assertion de Darius, que tout fut terminé « en une même année ». L'expression peut être forcée : elle ne s'explique, psychologiquement, que si les rébellions étaient toutes étouffées avant le second jour de l'an de Darius (14 avril 520).

3° *Victoire d'Artavardija sur Vahyazdata*, le 5 Garmapada. — Le fait ne donne pas grand'chose pour la détermination chronologique du mois.

J'ai présenté les événements conformément à ces considérations.

II

L'Empire de Darius.

Par les victoires de l'an 521, le trône fut assuré à l'homme remarquable qui allait donner à l'empire perse une forme définitive, destinée même à s'imposer, après la chute des Achéménides, aux rois grecs et hindous.

Darius Ier était alors dans la force de l'âge (entre 30 et 40 ans). Il allait régner 36 ans. Parmi ses femmes, la première sans contestation était Atossa, la fille de Cyrus. Elle lui donna, après l'avènement, un fils, Xerxès, auquel elle fut assez forte pour assurer la succession lorsque Darius mourut (décembre 486). On sait qu'Eschyle la fait vivre encore lors des grands évènements de 480, et rien n'empêche que l'évocation du poète ne soit conforme à la réalité historique. Le précédent ainsi créé en faveur du premier fils « né dans la pourpre » n'a peut-être pas contribué aux troubles, d'ailleurs peu importants, qui accompagnèrent l'avènement d'Artaxerxès Ier (465-4), puis celui de Darius II (424-3). Mais, à l'avènement d'Artaxerxès II (405-4), il devait provoquer une crise grave.

Darius, après les campagnes des premières années, a passé sa vie dans les résidences royales de l'Asie intérieure. Il n'a pas négligé, bien entendu, les villes de la Perse, Parsagardes où les rois se faisaient cou-

ronner, et Persépolis, où ils vinrent depuis son règne reposer tour à tour pour l'éternité. On peut croire aussi qu'il a passé parfois l'hiver à Babylone et l'été à Ecbatane. Mais la résidence qui porte le mieux sa marque, et où l'on aime à l'évoquer, c'est Suse.

L'antique cité avait été saccagée par les Assyriens vers 640, et il est douteux que les premiers Achéménides s'en soient occupés. Darius l'a appelée à une vie nouvelle. Elle s'était jadis répandue sur un certain nombre de collines, dans la plaine du Choaspès. Sur la plus haute des collines fut relevée l'Acropole, où s'amassèrent les réserves métalliques de l'empire. Sur celle du Nord, Darius édifia sa demeure. Elle se composait essentiellement de deux grands corps de bâtiments. L'un contenait les appartements et les salles intimes. On passait de là, par des couloirs dont les murs étaient revêtus des frises, célèbres aujourd'hui, des Lions et des Archers, à la salle d'apparat, l'apadana. Là, au milieu des « Cent Colonnes » dont les chapiteaux composés de deux avant-trains de taureaux adossés ornent nos musées, le grand roi recevait les ambassadeurs du monde. Derrière l'apadana s'étendaient les jardins.

Le palais de Darius a été abîmé plus tard par un incendie. Voici ce que nous dit le roi Artaxerxès II (405-359) :

« Dit le roi Artaxerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays, roi de cette terre, fils du roi Darius, fils du roi Artaxerxès, fils du roi Xerxès, fils du roi Darius, fils d'Hystaspe, Achéménide :

«Ce palais, Darius, mon trisaïeul, le bâtit ; plus tard, sous le roi Artaxerxès, mon grand-père, il fut brûlé par le feu. Par la grâce d'Ormuzd, d'Anahita et de Mithra, j'ai ordonné de rebâtir ce palais. Qu'Or-

muzd, Anahita et Mithra me protègent contre tout mal, moi et ce que j'ai fait ! qu'ils ne l'attaquent pas, qu'ils ne le détruisent pas ».

Toute une partie du travail de Darius subsistait : la frise des Archers, par exemple, remonte certainement à son règne. Par ailleurs, il n'est pas toujours facile de discriminer ce qui revient à lui et à son quatrième successeur. Mais les constructions de Persépolis attestent que l'art achéménide est resté le même, dans ses grandes lignes, jusqu'à la chute de la monarchie.

Cet art est composite. Le fond est assyro-babylonien. Mais nombre de détails sont empruntés, soit à l'Egypte, soit à la Grèce, et nous savons que des mains grecques ont travaillé aux palais de Suse et de Persépolis. Enfin, il y a des éléments originaux, quand ce ne serait que les hautes et sveltes colonnes qui donnent leur cachet aux édifices. Il ne faut pas, par exemple, parler d'art national perse. C'est un art impérial qui rend, plus que quoi que ce soit, sensible aux yeux le caractère mondial de la grande monarchie de Cyrus et de Darius[1].

Darius n'a pourtant pas oublié qu'il était d'abord le roi des Perses. Non seulement les six familles dont les chefs l'avaient aidé à renverser Gaumâta ont gardé à la cour une position privilégiée. Non seulement l'aristocratie perse a toujours eu la préférence pour l'occupation des satrapies, des commandements militaires, des places de juges royaux, — avec une certaine proportion de nobles mèdes. Mais le peuple perse, dans son ensemble, a gardé aussi une place

1. Pillet, *Le Palais de Darius Ier à Suse*, 1914.

à part dans l'empire. Il était exempt de tribut. Il devait par contre le service militaire plus rigoureusement que les autres populations : il fournissait la garde des dix mille « Immortels ». Il est à croire, d'ailleurs, que cette situation privilégiée a été restreinte aux tribus avoisinant immédiatement Pasargades et Persépolis. On nous dit que les Perses ne comptaient que 120.000 sujets en état de porter les armes, ce qui ne correspond guère qu'à une population totale d'un demi-million d'âmes. Si l'on se reporte à ce que nous avons dit de la densité de population de l'Iran, un tel chiffre ne peut pas représenter beaucoup plus que le territoire de la province actuelle du Farsistan, — et encore !

Le peuple perse avait sa physionomie propre, sa langue particulière, qui est (avec le babylonien et l'élamite) une des trois langues de l'inscription de Béhistoun. Il est plus délicat de préciser sa position religieuse dans l'ensemble des populations iraniennes.

Sur la religion de Darius lui-même, l'inscription de Béhistoun nous renseigne quelque peu. Il apparaît comme un dévot fervent d'Ahura-Mazda (Oromaze des Grecs, Ormuzd), avec une forte tendance au monothéisme. Darius n'a pas été infidèle aux traditions de tolérance établies par Cyrus et Cambyse ; il s'est montré respectueux des dieux chaldéens, du dieu juif, des dieux égyptiens et grecs, et ses successeurs l'ont imité. D'autre part, des figures secondaires du panthéon iranien, Anahita, Mithra, ont pris plus tard, sous Artaxerxès II (405-359), une place qu'elles n'avaient pas sous lui. Cependant, le roi et ses sujets principaux ont été avant tout des adorateurs d'Ahura-Mazda, des mazdéens. A la fin

du ve siècle, un Juif, ayant affaire en Egypte à un fonctionnaire perse, le qualifie de *mazdajaçna* : c'est, à ma connaissance, le premier texte où un nom de confession est appliqué à un homme.

Les Perses avaient certainement emprunté aux Mèdes plus d'un trait de leur culte, et tout d'abord leur clergé, les *mages*. Les mages nous sont présentés comme une tribu mède, soit qu'une tribu authentique ait acquis le privilège de recruter le sacerdoce, soit que le corps sacerdotal se soit donné la figure d'une tribu. Il y avait d'ailleurs dans l'aristocratie perse une tendance anticléricale qui apparaît dans l'insurrection des sept seigneurs contre le Mage : le « massacre des mages » est resté une fête nationale. Les Mages n'en ont pas moins gardé la situation de ministres indispensables du culte, mais sans qu'au moins les grands de la Perse se pliassent à leur hégémonie intellectuelle et morale.

Enfin, dans certains milieux iraniens, un courant religieux particulier existait dès cette époque. Parmi l'ensemble des livres sacrés très postérieurs qui ont défini la religion perse à l'époque sassanide (226-632 après J.-C.), un groupe d'hymnes se détache par son caractère archaïque : les *gathâs*. Ils sont écrits dans un dialecte iranien du Nord-Ouest, sensiblement plus archaïque que le perse de Darius. Ils indiquent l'existence d'un prophète, Zoroastre, que la tradition ultérieure faisait vivre 600 ans avant J.-C. Entre iranisants sérieux, la discussion n'est ouverte aujourd'hui qu'entre cette date et une date plus ancienne.

Si brefs que soient les renseignements tirés des Gathâs, ils font apparaître la religion zoroastrienne comme une religion de petites gens, pacifiques, fort préoccupés de la vie future. La tendance est nette-

ment hostile aux puissants seigneurs féodaux qui ont troublé le début du règne de Darius, et l'établissement de la centralisation achéménide a dû être vue de bon œil par ces milieux. Peut-être est-ce là l'origine de la légende postérieure qui a fait d'Hystaspe, le père de Darius, le satrape d'Hyrcanie, le protecteur de Zoroastre.

En tout cas, le trait qui devait distinguer plus tard la religion zoroastrienne, la dualisation, n'est encore qu'indiqué. L'armée des puissances du mal, du mensonge (*druj*), est encore vague. Pourtant la personnalité de son chef, du dieu du Mal, Ahriman, s'était dégagée avant la fin de la période achéménide. Et, dès le IVe siècle, certains des génies du mal, venus de l'Iran, s'étaient infiltrés dans la théologie juive.

Ce courant religieux s'est propagé dans tout l'Iran à la faveur de la dépression qui a suivi la conquête grecque. Dès le temps des rois parthes, il a gagné les classes supérieures, rois, nobles, mages. Mais c'est seulement sous les Sassanides (226-632 après J.-C.) qu'il sera assez fort, en Perse, pour fonder une Eglise puissante, avec un *corpus* théologique qui a encore ses dévots : le *Zend-Avesta*[1].

Dans l'inscription de Béhistoun, les Perses ont encore leur vieux calendrier naturaliste calqué sur le calendrier babylonien. Peu après, ils ont adopté le système chronologique des Egyptiens, les 12 mois de 30 jours, avec 5 jours épagomènes. Le fait que ce système s'est conservé de la période achéménide à la période sassanide, pendant laquelle il a été adapté à la théologie dualiste, suffit à indiquer la persistance d'une certaine tradition religieuse dans l'Iran.

1. Meillet, *Trois conférences sur les Gâthâs de l'Avesta*, 1925.

Les Perses mis à part, tout le reste de l'Empire a reçu sous Darius une organisation uniforme. Il a été divisé en 20 ou 25 satrapies. Bien entendu, les principes de l'organisation existaient déjà, mais Darius a donné aux divisions une fixité qu'elles n'avaient pas, et les a multipliées. Nous en avons la preuve pour les territoires de l'ancien empire chaldéen. Babylone et la Syrie avaient formé d'abord un seul grand gouvernement, confié à Gobryas de 539 à 521, puis à Ustannu au moins jusqu'à 516. Puis, le sous-gouverneur de la Syrie, Tattannu (le Tattanaï des documents juifs), a acquis son indépendance, qu'il avait certainement en 502. Des faits analogues ont dû se passer ailleurs. Darius n'a pas seulement précisé les circonscriptions administratives, il a fixé à chacune son tribut et son contingent militaire. De ses réformes, celle qui a le plus frappé les contemporains est l'établissement du tribut fixe, d'autant plus qu'elle a été accompagnée d'une réforme monétaire. Les premiers rois perses avaient adopté le système lydien. Darius l'a conservé en l'adaptant au système pondéral babylonien. Il a maintenu le rapport de l'or et de l'argent à 13 1/3, en frappant une pièce d'or qui était le 60e de la mine babylonienne, la *darique* de 8 gr. 34, correspondant à 20 pièces d'argent de 5 gr. 60 (sicles médiques). Le système est resté en vigueur sous tous ses successeurs.

Nous reviendrons sur l'organisation des provinces à propos de la campagne de Xerxès. Ici, nous allons parcourir les diverses régions de l'empire.

Darius distingue, dans toutes ses inscriptions, les provinces iraniennes (Médie, pays caspiens, Bactriane, pays de l'Hindoukouch, Carmanie) des autres.

On a vu que ces provinces étaient alors fertiles et bien peuplées, grâce à un système d'irrigation dont l'autorité centrale prenait grand soin (cf. p. 425). Darius a étendu ce domaine du côté de l'Est, où vivaient d'autres populations aryennes.

Il a fait explorer le cours de l'Indus par Skylax de Karyanda. Il a fait reconnaître son hégémonie au populeux Pendjab. Il a exploité à son profit les mines d'or des régions subhimalayennes. Il s'est appliqué à développer le commerce des pays de l'Indus avec le golfe Persique et même avec l'Egypte.

La domination achéménide a fait sentir son action dans ces régions, par exemple à Taxila. On a retrouvé là une inscription en araméen du IVe siècle, attestant que cette langue, une des langues officielles de l'empire, y était employée. L'alphabet et la monnaie ont été révélés à l'Inde par les Achéménides.

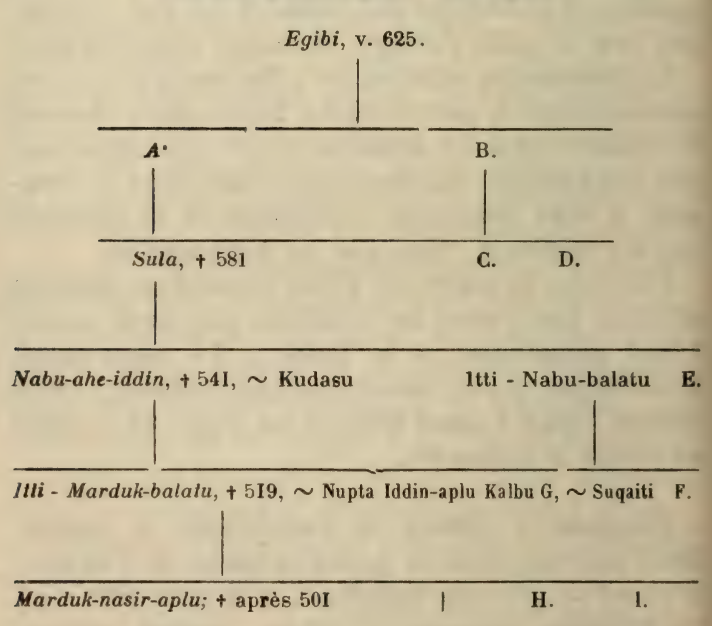
Plus loin, le désert de Thurr formait un obstacle efficace. Les Perses ne semblent pas avoir connu l'Inde gangétique ni le Dekkan. Le mouvement bouddhique, qui s'y développait précisément à cette époque, avait à peine effleuré les pays de l'Indus au temps d'Alexandre.

Revenons à l'Ouest et franchissons le Zagros. Nous entrons dans la partie civilisée de l'empire. D'abord se présente Babylone, la grande ville d'où les premiers éléments de culture avaient rayonné sur l'Iran. Son prestige a résisté aux révoltes de 521 ; il a fallu de nouveaux soulèvements sous Xerxès (483 ?, 477), pour l'affaiblir. A partir de 477, le roi de Perse a cessé de célébrer la fête de l'Akitu (mars-avril), qui le consacrait comme roi national. Nous avons, sur la vie chaldéenne de cette époque, des

documents précieux, les archives des maisons de banque Egibi (VIe siècle) et Murašu (Ve siècle). Un aperçu de leurs destinées en apprendra plus que de longues dissertations.

La maison Egibi semble avoir été une des plus importantes de Babylone au VIe siècle; en tout cas elle nous donne une idée des autres :

Tableau généalogique des Egibi



L'ancêtre, le fondateur dont on invoquait encore le nom au bout d'un siècle, fut Egibi, qui vivait vers 625, au moment où Babylone se relevait pour une nouvelle période de puissance. Une génération le sépare de Sula, le premier chef de la maison dont nous ayons des pièces, et qui mourut vers 581, sous

Nabuchodonosor. Le système de la communauté était dès lors appliqué dans la famille : des cousins de Sula sont encore intéressés dans la maison en 569.

Le fils et successeur de Sula est Nabu-ahé-iddin, qui dirigea la maison jusqu'à sa mort vers 542-1. Ses affaires étaient actives et étendues, bien qu'elles ne semblent pas déborder la Chaldée. Il est très remarquable, par exemple, qu'en ce temps où Nabuchodonosor, puis Nabonid, sont en rapports si fréquents avec l'Egypte, la Médie, la Cilicie, la Lydie, aucune pièce de la maison n'évoque la Syrie ni l'Asie-Mineure. Nabu-ahé-iddin a fait faire à son fils, Itti-Marduk-balatu, employé dans la maison dès 552, un riche mariage. La fiancée Nubta, était fille d'un autre riche négociant, Iddin-Marduk (qu'on suit de 566 à 530), et d'une personne également riche par elle-même, Ina-Isaggil-Ramat (vivante en 581, mariée en 571). On voit Ina-Issaggil-Ramat se dessaisir d'esclaves lui appartenant personnellement en faveur de sa fille. — Un frère de Nabu-ahè-iddin, Itti-Nabu-balatu, est en rapports étroits avec lui; il s'entend à merveille avec la veuve du chef de la maison en 537, et il a marié une fille, Sugaïti, avec son neveu. On le voit, par contre, de 562 à 532, en querelle d'intérêts avec un autre frère; la dernière fois, les deux oncles acceptent l'arbitrage du neveu Itti-Marduk-balatu, devenu chef de la maison.

C'est donc cet Itti-Marduk-balatu qui dirige la banque lors de la prise de Babylone par Cyrus en 539. Il a su s'adapter à la situation. On le voit en relations avec Opis, avec Ecbatane. Il fait des affaires avec les soldats babyloniens revenus de la campagne d'Egypte (524). Un de ses frères, Iddin-aplu, a su aussi tirer bon parti du changement survenu : il est devenu

intendant du prince royal Cambyse, et a des intérêts en Assyrie. En 523, il liquide sa communauté avec la maison, tandis que deux autres frères y restent. Itti-Marduk-balatu a disparu vers 519, et l'on se demande si sa mort n'est pas en relations avec les troubles sérieux de 521 ; un autre Babylonien connu, le maire de la ville, paraît en avoir été victime. Quoi qu'il en soit, il est visible à certains signes que la maison a traversé alors une crise.

C'est au fils aîné d'Itti-Marduk-balatu, Marduk-nasir-aplu, qu'incombait le soin de la relever. Un de ses oncles a quitté la maison en 519, dans des conditions assez embrouillées, si l'on juge par l'accord intervenu avec sa veuve Sugaïti en 512. Sugaïti donne à la maison 6 *gurs* de terre (environ 24 hectares), et reçoit en échange 2 *gurs* (8 hectares) et 4 mines. Mais les 4 mines consistent en une créance de la maison qui lui est remise (2 mines 1/2) et en une autre d'un tiers que la maison paie pour elle (1 mine 1/2). En somme elle est allégée de 16 hectares, mais débarrassée de deux dettes représentant 2 kilogr. d'argent. Sugaïti et son frère, comme tuteur de ses deux filles, se portent garants que ces jeunes filles considéreront la situation comme réglée.

Marduk-nasir-aplu est associé encore à un oncle et à deux frères. Avec ces derniers, il liquide en 508, et le partage donne idée du capital de la maison :

Marduk-nasir-aplu prend 7 maisons à Babylone. 3 à Borsippa, et 44 (?) esclaves ;

Ses frères reçoivent 6 maisons à Babylone, 2 à Borsippa, 51 esclaves ; ils versent 6 mines pour la différence ;

La communauté subsiste pour les revendications à exercer sur les esclaves fugitifs (souvenir des trou-

bles de 520), pour certaines créances, pour les valeurs possédées en commun avec l'oncle Kalbu (qui ne se retire qu'en 504). Les dots des femmes n'entrent pas dans la communauté.

La dernière affaire importante que nous révèlent ces archives est de 507. Marduk-nasir-aplu a hérité de sa mère Nubta une maison qui est définie « comme voisine de celle du Perse Pantammu ». Mais sa grand' mère Ina-isggil-ramat considère la maison comme lui appartenant, et n'hésite pas à plaider : elle est alors octogénaire, et a survécu à sa fille. L'affaire vient devant un tribunal de famille présidé par le doyen de la maison, Itti-Nabu-balatu, lui aussi largement octogénaire : il prononce en faveur de son petit-neveu.

Nos documents s'arrêtent vers 501. Nous serions pourtant curieux de savoir si la maison a résisté aux tempêtes du règne de Xerxès, et s'est maintenue après 477.

Pour le ve siècle, si nous ne sommes plus aussi abondamment renseignés sur Babylone, en revanche nous voyons assez bien ce qui se passe à Nippur, ville plus modeste, située au sud de la capitale. Nous le devons aux archives d'une autre grande maison de banque, celle des Murassu.

L'ancêtre, dont tous les membres de la famille se réclament, Murassu, semble avoir débuté vers 480. Nous ne le voyons paraître que dans un des documents, car la série ne devient abondante que vers 445. A ce moment, le chef de la maison est son fils aîné Enlil-hâtin, qui est mort jeune en 473. Son frère cadet, Enlil-nadin-sumi, devient le personnage principal jusque vers 416, mais, dès 429, le fils d'Enlil-

hatin, Rimut-Ninib, partage la direction avec son oncle. Enlil-nadin-sumi a aussi un fils, Murassu. Nous suivons ainsi la famille jusqu'à la fin du ve siècle.

Le principal rôle de la maison est de servir d'intermédiaire entre de puissants personnages et les propriétaires fonciers de la région. Elle verse aux intendants des premiers l'argent provenant des redevances, fermages, tributs, et se dédommage en nature sur les seconds. La grande majorité des pièces est relative à des transactions de ce genre. De temps en temps, on a un document relatif à quelque autre affaire : par exemple, en 430, à la confection d'un anneau d'or.

Les puissants personnages dont les Murassu sont les gens d'affaires sont d'abord les rois, Artaxerxès I (465-424), puis Darius II (424-405). Sous le premier, on les voit verser les redevances des domaines d'une reine (sans doute Kosmartidène, la mère du futur Darius II). En 429, l'intendant de celle-ci, Bagamilsi fils de Mithridate, reçoit de la banque 100 kurs d'orge (le kur : 72 lit.), 400 kurs de dattes, 10 tonneaux d'eau-de-vie, 25 têtes de petit bétail, etc., provenant de 4 villages; l'intendant a pour sa part 15 kurs d'orge et de la farine. En 425, la banque verse 3 mines 1/2 à l'intendant de Mamustanu (Rémostanès), personnage qui a joué un rôle dans les troubles de 424. Cette année-là, Artaxerxès est mort, et son fils, Xerxès II, n'a fait que passer sur le trône qu'a usurpé Sékudianos. C'est ce dernier que renverse Darius II. Les Murassu ont conservé leur situation après la crise. En 421, ils versent une redevance de vin à l'intendant et prince royal (sans doute le futur Artaxerxès II). De même, en 420,294 kurs d'orge

sont remis de ce chef. Enfin la maison est évidemment honorée de la confiance d'Arsamès, qui a contribué à la victoire de Darius II en 424, et que nous retrouvons comme gouverneur d'Egypte.

L'argent que la banque verse ainsi, elle le récupère sur les petits tenanciers, sous forme de redevances en nature, surtout en dattes. Des centaines de quittances attestent le payement de ces redevances. Elles viennent de propriétaires, individuels ou collectifs, de *qastus* (terres d'arc) : ce sont d'anciens fiefs militaires, pour lesquels le service militaire semble avoir depuis longtemps fait place à une taxe pécuniaire. Les tenanciers offrent régulièrement leurs terres comme gages de ces paiements, et la maison dispose souvent (par exemple en 421) des domaines ainsi hypothéqués. Presque toute la propriété foncière de la région semble être passée sous le contrôle de la puissante banque. Les Murassu disposent des canaux, qu'ils louent contre redevance aux cultivateurs, aux fins d'irrigation. Ils louent des pêcheries productives (en 423). Plus tard, ils louent de grands troupeaux à des bergers qui en assument la garde.

L'argent est évidemment rare en Babylonie, et ceux qui le détiennent peuvent faire des conditions draconiennes. Ainsi, en 424, on voit les Murassu prêter à 75 ou 80 %, taux bien supérieur au vieux taux traditionnel chaldéen. Ils semblent être des créanciers exigeants. En 428, un oncle vient délivrer son neveu, retenu prisonnier par Enlil-nadin-sumi. En 423, nous voyons encore une caution de ce genre offerte à un agent du même personnage.

Deux documents donnent la mesure de ce que peuvent se permettre, même vis-à-vis des Perses, les

clients de la maison. En 426, Hydarnès déclare à Enlil-nadin-sumi : « Tes clients, tes serfs, tes esclaves, avec ton frère et ton homme, sont entrés dans ma maison, et ont enlevé mon mobilier ». Le banquier transige. En 424, affaire plus caractéristique encore. Bagadâta se plaint : « Le bourg de Rabiju, qui devait de l'argent, le bourg de Hazatu et les bourgs voisins, tu les a ruinés. Argent, or, gros et petit bétail, tous mes biens, toi, tes clients, tes serfs, tes esclaves, et les gens de Nippur, les ont pris ». Pour éviter un procès, Enlil-nadin-sumi a consenti à donner 350 kurs d'orge, 50 kurs de froment, 50 tonneaux d'eau-de-vie, 200 kurs de dattes, 220 têtes de bétail, 5 talents (150 kilos) de laine. Bagadâta se porte garant qu'à ce prix les populations des villages pillés se tiendront pour satisfaites.

Nous avons dit que la banque est en relations mal définies, mais étroites, avec Arsamès. En 413, un certain Enlil-supê-muhur, qui depuis douze ans au moins était au service d'Enlil-nadin-sumi et de Rimut-Ninib, est devenu intendant des troupeaux d'Arsamès. La banque enregistre les contrats passés par lui avec des bergers pour 488 têtes de bétail (413), pour 469 têtes de bétail (411), enfin pour 1333 têtes de bétail en 404. C'est un des plus récents documents que nous aient laissés ces archives.

Le pays semble, d'une manière générale, avoir pâti au ve siècle, soit par suite des soulèvements contre Xerxès et du ressentiment qu'ils avaient laissé, soit simplement par suite de sa richesse agricole et de la cupidité qu'elle provoquait.

Cependant, les prêtres de Babylone continuaient

imperturbablement à observer les astres. Deux d'entre eux, qui méritent véritablement le nom d'astronomes, semblent avoir vécu, Naburi'annu vers 508, Kidinu vers 379. Le dernier a peut-être eu quelque notion de la précession des équinoxes. En tout cas, c'est au IVe siècle, que le calendrier babylonien a été décidément réglé sur la période de 19 ans. Chose significative, c'est précisément au moment de ces progrès scientifiques que les dominateurs du pays, se détournant de Babylone, adoptèrent le calendrier égyptien.

On a vu que Darius I avait séparé de la Mésopotamie le « pays au delà du fleuve » (Ebir-nâri), la Syrie. Depuis, les satrapes du pays ont eu leurs résidences, leurs parcs (*paradis*), à Alep et à Damas. Le pays s'est relevé quelque peu des coups terribles que lui avaient portés les guerres assyro-babyloniennes. Le principal élément de sa population, les Araméens, a fourni à la chancellerie perse une de ses langues officielles les plus usitées. Nous nous arrêterons quelque temps sur les Juifs; nous reviendrons plus tard sur les Phéniciens.

Les Juifs avaient salué d'un grand cri d'espoir la chute de Babylone (539), et Cyrus les avait immédiatement autorisés à rentrer en Judée et à rebâtir le temple de Jérusalem. 40.000 d'entre eux, sous le Davidide Zorobabel et le grand-prêtre Josué, firent usage de la permission, et tout de suite posèrent les fondements du nouveau temple. Mais ensuite les rapatriés furent absorbés par la nécessité de reprendre la terre sur le désert et sur les nomades, et la maison de Dieu fut quelque peu oubliée. Il

fallut, pour réveiller le peuple, de nouveaux prophètes, Aggée et Zacharie.

Les événements qui avaient secoué le centre de l'empire en 522 et 521 avaient été, au moins confusément, connus dans les montagnes de Judée. Aggée, à ses exhortations en faveur du temple, mêlait des promesses précises au représentant de la dynastie davidide. On voit par ses prophéties que le rétablissement de l'ordre n'apparaissait pas encore clairement aux Juifs en août ni même en décembre 520. Mais, en février 519, Zacharie est mieux renseigné: l'archange a parcouru la terre, et a trouvé tout le monde tranquille. Tout espoir de restauration politique s'évanouit.

On se reporta avec d'autant plus d'ardeur sur la restauration purement religieuse. Mais les voisins, au milieu desquels les Juifs rentrés avaient dû se faire de la place, étaient envieux, l'autorité perse méfiante. Le gouverneur Tattenai, et un autre fonctionnaire perse, Satibarzanès, en référèrent à Darius. Le roi se reporta à l'édit de Cyrus, et le confirma. En décembre 518, Zacharie sait que les anniversaires de deuil vont bientôt se changer en jours de liesse. Le 13 mars 515, le temple était achevé.

Les Juifs avaient retrouvé le centre normal de leur culte, mais ils restaient en état d'infériorité vis-à-vis des peuples du voisinage tant que Jérusalem était ville ouverte et à peine peuplée. Or, des interdictions répétées leur furent opposées au sujet des murailles, au début du règne de Xerxès (vers 485) comme sous Artaxerxès I (après 464). Or, la dépendance vis-à-vis des voisinsmettait en péril, aux yeux des dévots de Jérusalem et surtout de Babylone, la religion même.

C'est que les Juifs transportés à Babylone étaient restés sous l'impression des idées d'Ezéchiel. Dans la juiverie de Babylone, les vieilles prescriptions lévitiques, revues et corrigées pour tenir compte de l'œuvre des prophètes, avaient achevé de prendre corps; la « loi de Moïse » avait été mise à jour. Il restait à la faire appliquer dans le pays qui était, malgré tout, la patrie religieuse des Juifs dispersés. Or, un Juif de Babylone, Néhémie, était devenu échanson d'Artaxerxès I. Vers le 1er janvier 445, il reçut à Suse les nouvelles les plus tristes sur l'état matériel et moral de la Judée, et résolut de demander au Roi l'autorisation d'y mettre ordre. Le Roi se montra bienveillant, et, muni d'un firman, Néhémie se mit en route en avril 445. Aussitôt arrivé à Jérusalem, il fit pousser avec activité la construction des murailles, qui furent achevées en six semaines. La maison et le peuple de Dieu étaient désormais à l'abri. En octobre 445, Néhémie rassembla les Juifs, et le scribe Esdras leur lut la Loi. Le serment d'y obéir prit la forme d'un pacte précis entre Dieu et Israël.

Néhémie a pu rester en Judée jusqu'en 433, peut-être parce qu'il fut coupé de Suse par la révolte du satrape de Syrie, Mégabyze — et il a, en qualité de fonctionnaire perse, veillé sur son œuvre. Les vieilles habitudes étaient dures à déraciner, et lorsque Néhémie, après être retourné à Suse (433), revint quelque temps après, il constata qu'il se passait bien des choses contraires à la loi, jusque dans la maison du grand-prêtre Eliasib.

Il n'en est pas moins vrai qu'à partir d'octobre 445, la qualité de Juif, décidément, cessa d'être définie ethniquement, et ne fut plus reconnue qu'à ceux qui conformaient leur vie à la Loi. Ce fut du

moins le point de vue des autorités sacerdotales de Jérusalem, et ils le firent adopter de l'autorité perse. Les archives de la colonie juive d'Assouan le font voir clairement.

Cette colonie remontait au VIIe siècle, au temps où les rois saïtes levaient des mercenaires en Judée avec la connivence intéressée des rois de Juda. Les Juifs d'Assouan avaient élevé un temple à Jahveh et avaient maintenu leur position après la conquête perse. Les documents du Ve siècle les montrent vivant tranquillement, adorant Jahveh, mais étrangers aux idées qu'avaient fait prévaloir les prophètes à Jérusalem et à Babylone, connaissant par exemple les prescriptions archaïques du Lévitique, mais non celles du Deutéronome.

Or, les Juifs d'Assouan ont toujours maintenu le contact avec les frères de la mère patrie, et les documents de la fin du Ve siècle montrent comment la réforme de Néhémie est portée à leur connaissance. C'est, en 419, un rescrit absolument officiel, transmis, au nom de Darius II, par le satrape Arsamès, mais évidemment réclamé par les autorités de Jérusalem : il invite les gens d'Assouan à célébrer correctement la Pâque. Peu après, leur temple est détruit dans une sédition égyptienne; en 407, ils invoquent le secours des gens de Jérusalem pour le reconstruire, et s'étonnent naïvement du silence glacial du grand-prêtre Jochanan. C'est que la présence d'un temple de Jahveh en dehors de Jérusalem est maintenant une franche hérésie. Les gens d'Assouan, qui commencent à le soupçonner, espèrent mieux de l'intervention des Samaritains auprès du gouverneur perse de Judée, Bagohi.

A Jérusalem, on eut encore des résistances à vain-

cre pour imposer la Loi dans sa pureté, particulièrement en ce qui concernait les unions avec les femmes étrangères. En 398, le vieux scribe Esdras, celui qui avait lu la Loi au peuple dans sa jeunesse, revint de Babylone avec des pouvoirs royaux, et força 83 Juifs à répudier leurs épouses. Il avait été soutenu cette fois par le grand prêtre Jochanan, que nous connaissons par ailleurs comme le héros d'un drame. Le gouverneur Bagohi lui ayant opposé son frère Josué, Jochanan ne recula pas devant un fratricide, qui exposa pendant plusieurs années les Juifs à la malveillance de Bagohi.

A côté des Juifs, au Nord, vivaient les Samaritains, descendants des anciens habitants du royaume d'Israël détruit en 725, mais descendants extrêmement mélangés. Ils s'étaient montrés très fraternels vis-à-vis des rapatriés de 538-6, mais dès lors avaient été reçus froidement par les dirigeants. Ils acceptèrent pourtant la réforme de 445, et le Pentateuque est resté pour eux, comme pour les Juifs, la Loi par excellence. Ce fut, semble-t-il, la sévérité déployée par les chefs sur l'article des mariages mixtes qui creusa le fossé entre Juifs et Samaritains. Au IVe siècle, ceux-ci se construisirent un temple de Jahveh sur le mont Garizim, et dès lors vécurent en hostilité constante avec les Juifs orthodoxes. Pour les Samaritains, un livre de Josué spécial remplace toute la littérature sacrée qui fait suite au Pentateuque.

L'Egypte avait gardé bon souvenir de ses derniers Pharaons nationaux. Elle avait souffert de Cambyse. Aryandès, le satrape laissé par celui-ci, ne semble pas non plus avoir été un maître clément; il s'occupa d'agrandir ses domaines à l'Ouest, prit Barca,

fit sentir son action aux Grecs de Cyrénaïque et aux Libyens du désert. Mais son attitude dans la crise de 521 déplut à Darius, et il fut supprimé. Darius, aussitôt libre, eut à cœur de rallier de plus vieux pays du monde.

Il avait tout de suite relâché le vénérable Ouzaharrisniti, le prêtre de Saïs que Cambyse avait déporté à Suse. Ouzaharrisniti a raconté son odyssée dans une inscription de reconnaissance. En 518-7, Darius, rassuré sur l'Iran et Babylone, vint de sa personne en Egypte. L'Apis né sous Cambyse était mort en septembre 518, et le Roi s'occupa activement de lui trouver un successeur. Il s'enquit des besoins locaux, et rendit quelques ordonnances qui le firent considérer comme un des six législateurs de l'Egypte. Il semble avoir été fortement impressioné par la civilisation du pays, par ses architectes, ses médecins, ses prêtres. C'est peut-être lui déjà qui a appliqué au calendrier perse le système chronologique égyptien.

Le pays fut ménagé dans la taxation, ne paya que 700 talents. C'est que, s'il était riche en blé, il était pauvre en métaux précieux, même par rapport à la Chaldée. Les contrats démotiques du règne de Darius en font foi. L'un d'eux, par exemple, qui est de 487, nous expose la vente d'une belle vache. Elle représente 5 kites (45 grammes) d'argent. Encore l'acheteur n'est-il pas sûr de trouver ces 5 kites, il accepte un intérêt de 120 % et hypothèque ses biens ! Les documents d'Assouan confirment en gros cette impression, et nous retrouvons des conditions analogues quand les documents deviennent plus nombreux, sous les Ptolémées.

Le commerce était entre les mains des Phéniciens

et des Grecs de Naucratis; c'est pour eux que Darius travaillait quand il faisait percer un canal du Nil à la mer Rouge. Il a glorifié cette entreprise sur les monuments de Suez, en 3 langues : perse, élamite, égyptien. Elle était sans doute en rapports avec ses entreprises indiennes; Darius comptait établir un va-et-vient entre les bouches de l'Indus et la mer Rouge, puis la Méditerranée. Le succès semble avoir été médiocre.

Il ne subsistait dans le pays qu'un foyer d'opposition : chez les princes libyens de l'ouest du Delta, protégés par les marais et le désert, et disposant d'une milice assez exercée. L'un d'eux se souleva à la fin du règne de Darius, et ne fut réduit que sous Xerxès (484). Il ne faut pas exagérer la portée de ce soulèvement. Les directeurs de travaux du Ouady-Hammamat (les carrières des bords de la mer Rouge) semblent n'avoir guère perçu les troubles qui accompagnèrent le changement de règne. De même, à l'avènement d'Artaxerxès (464), un soulèvement beaucoup plus sérieux secoua l'Ouest du Delta. Et, cette fois encore, les documents d'Assouan attestent combien il a laissé placide la Haute-Egypte.

Ce peuple enfantin, bon, gai, insouciant de l'avenir terrestre, ne s'émouvait que si l'on touchait à sa vie religieuse. Hérodote, qui a visité l'Egypte au milieu du ve siècle, est émerveillé de ce foisonnement de fêtes : fêtes locales pourtant, sans parler des grandes panégyries. Et notons qu'il semble bien avoir vu l'Egypte au temps de l'inondation (juin-novembre), et qu'il a perdu par exemple les grandes fêtes osiriennes, qui avaient lieu en Athyr et Choiak (alors mars et avril). Les Perses eux-mêmes ont emprunté certains éléments de la religion égyptienne;

inversement, les Egyptiens semblent avoir dès lors ajouté à leur cycle le jour de l'an perse, le *Naurouz*[1].

Sous Darius II (424-405), l'Egypte était gouvernée par un personnage que nous avons déjà rencontré, Arsamès. A-t-il été particulièrement anti-égyptien ? A-t-il foulé les populations pour des entreprises ambitieuses, comme ces constructions navales que font entrevoir les pièces d'Assouan ? Ou simplement la lutte entre Artaxerxès II et Cyrus le Jeune (401) a-t-elle déclanché en Egypte un retour offensif des princes libyens ? En tout cas, c'est seulement dans les dernières années du siècle que, pour la première fois depuis la conquête, le soulèvement eut un caractère général.

Pendant tout ce siècle, les Achéménides avaient pu songer à déborder les frontières de la satrapie. L'Ethiopie avait acheté la bienveillance du grand Empire par un tribut d'or et d'ivoire. Les rois de Perse, non contents d'apparaître en Egypte avec tous les attributs des Pharaons les plus dévots, portèrent leurs hommages aux divinités des oasis d'Ammon et d'El-Khargeh ; dans cette dernière, on a retrouvé un temple de Darius II. Enfin Xerxès a songé à renouveler l'exploit des marins de Niko, et ordonné la circumnavigation de l'Afrique ; mais Sataspès n'eut pas le courage de pousser l'entreprise jusqu'au bout, et expia sa timidité sur le pal.

Darius avait eu des difficultés, au début de son règne, avec les provinces d'Arménie et d'Asie-Mineure. Dans les premières, on avait assisté à un vé-

1. Sur le tombeau de Pétosiris et sa date, cf mon article : *Revue de l'Egypte ancienne*, 1928, p. 56.

ritable mouvement national. En Asie-Mineure, il avait fallu supprimer un satrape intrigant, Oroitès. Ce n'est pas avant 514 que le Roi put venir s'assurer *de visu* de l'état de ces provinces. C'est alors sans doute qu'il prononça le rattachement à l'empire des petites peuplades situées à l'angle S.-E. de la mer Noire, Mosques, Tibarènes, Colchidiens, etc. : l'empire toucha alors au Caucase.

Darius ne venait pas à Sardes seulement en administrateur, mais accompagné de forces importantes qu'il augmenta encore sur place. Il s'agissait d'une guerre de revanche contre les Barbares du Nord, qui avaient fait trembler l'Asie un siècle plus tôt. Au lieu de les aborder par le Turkestan, comme Cyrus, ou par le Caucase, Darius avait résolu de les chercher au nord de la mer Noire. Et déjà le satrape de Cappadoce, Ariaramnès, avait fait dans ces parages une reconnaissance que la présence des colonies milésiennes en Crimée facilitait.

Darius passa en personne le Bosphore, puis le Danube. Il s'enfonça dans les steppes à la tête d'une armée qui comptait dans ses rangs l'élite de la noblesse perse, entre autres le vétéran Gobryas, qui, vingt-cinq ans plus tôt, était entré à Babylone. On ne sut pas exactement, dans les villes grecques du nord de la mer Noire, jusqu'où avait poussé le Roi. Les colonnes de Darius, qu'on montrait plus tard sur les bords de la Volga, doivent être les succédanées des « camps de César » répandus en France. Les chefs scythes se dérobèrent devant lui, et gardèrent de cette offensive hardie un souvenir durable. Ce n'est qu'à la faveur de la révolte d'Ionie qu'ils essayèrent, quelques années plus tard, une timide revanche. Et, pendant tout le ve siècle, les peuples

civilisés voisins de la mer Noire n'eurent rien à craindre des nomades.

On est surpris de voir à quel point les villes grecques de Crimée ont su tirer parti de cette situation. Leurs marchands, grâce à un polyglottisme développé, ont poussé leurs courses dans la steppe. Ils ont vu, non seulement l'Oural, mais l'Altaï. Ils ont rencontré dans l'Asie centrale des peuplades hospitalières comme les Issédons, et reçu par eux une vague notion de l'existence d'un peuple civilisé à l'extrémité de la terre.

Darius repassa le Danube et laissa une forte armée en Thrace, sous Mégabaze. Lui-même rentra à Sardes, où il a certainement séjourné quelque temps encore. C'est seulement après s'être assuré du fonctionnement de l'organisation nouvelle qu'il a repassé l'Halys, pour ne plus revenir. Il a laissé sur les bords de la mer Egée le souvenir d'un grand souverain, protecteur de l'agriculture, bienveillant aux dieux grecs : tel il apparaît dans sa lettre au sous-satrape Gadatas.

L'Asie-Mineure a changé de physionomie sous le régime perse. Dans l'Orient, en Arménie, en Cappadoce, les grands perses se sont établis, et avec eux les mages. Un monument du ve siècle nous montre déjà le culte exercé dans ces parages par un mage, la bouche voilée. Dans l'Occident, l'infiltration iranienne a été moins marquée, mais l'administration perse a introduit comme langue l'araméen, qui est devenu familier aux populations. Et c'est ainsi que les inscriptions funéraires de Sardes, au IVe siècle, nous livrent de précieux bilingues : araméen et lydien.

Quant à la Thrace, Mégabaze la conquit. Le peuple

principal, les Péoniens, qui au VIe siècle avaient porté leurs armes depuis les confins de la Macédoine jusqu'à Périnthe près de Byzance, furent réduits. Le roi de Macédoine, Amyntas, se reconnut vassal du grand Roi. C'était une nouvelle satrapie, qui plus tard devait fournir aux rois odryses 400 talents de revenu. Mais le principal attrait y était constitué par les mines d'argent et d'or de la région du Pangée. Les premières fournissaient aux rois de Macédoine 1 talent de revenu par jour (30 kgr.). Les secondes avaient été, au VIe siècle, le rendez-vous de tous les aventuriers du monde grec. Ces mines seraient devenues possession domaniale perse si l'occupation de la Thrace se fût prolongée, mais elle devait cesser au lendemain des guerres médiques.

L'empire achéménide avait deux fenêtres sur la Méditerranée : la Phénicie et l'Ionie.

Les Phéniciens, si récalcitrants à l'hégémonie assyrienne, furent des vassaux fidèles des Perses. Les rois de Sidon reprirent, parmi eux, une certaine prééminence. Les sarcophages du Ve siècle (dynastie d'Eshmounazar) nous montrent ces princes phéniciens très imprégnés de civilisation égyptienne, faisant momifier les morts. Ils conservaient le contact avec leurs colonies de Kition, en Cypre, et même de Carthage. Et c'est ainsi que Darius et Xerxès ont pu se considérer comme suzerains de Carthage : Darius aurait interdit aux Carthaginois la pratique des sacrifices humains.

L'Ionie était maintenant, depuis une génération, rattachée à l'empire. Ses enfants trouvaient parfois l'emploi de leurs talents dans l'administration perse. Ses architectes, ses médecins, étaient appréciés à

Suse. Un historien de Milet, Hécatée (vers 510), a rassemblé sur l'empire de Darius nombre de renseignements dont profitera Hérodote.

Darius, qui savait apprécier ces sujets industrieux, était tout naturellement tenté d'en augmenter le nombre, d'autant plus que certains sondages lui avaient fait connaître le morcellement politique du monde grec d'Europe. Par exemple, un médecin amené de Samos à Suse, Démocède de Crotone, avait servi de guide à 15 Perses envoyés en reconnaissance dans les mers grecques. A Tarente, le roi Aristophilos avait délivré Démocède et retenu les Perses. Les Perses relâchés essayèrent en vain d'intimider les Crotoniates, et prirent la route du retour. Faits prisonniers par les Iapygiens, ils furent délivrés par un émigré tarentin qui les suivit en Asie. Cet homme espérait, en retour du service rendu, se faire réintégrer par le Grand Roi dans sa patrie. De fait, Darius ordonna aux Cnidiens de se charger de l'entreprise. Mais les Tarentins refusèrent de recevoir le protégé de Darius, et Cnide n'était pas de taille à les y forcer.

Vers 500, le roi Darius était parfaitement fondé à se considérer comme le chef du seul Etat organisé qui fût au monde. L'Inde gangétique et la Chine lui étaient inconnues, et d'ailleurs, il n'y aurait trouvé, à l'époque, que de petites monarchies. A l'Occident, il ne voyait qu'une poussière de cités et de tribus, dont il s'agissait simplement de discipliner les énergies et de capter les ressources. Même après l'échec de son fils, la monarchie organisée par lui devait garder un prestige dont l'effet se retrouve dans les créations politiques d'Alexandre et des empereurs mauryas de l'Inde : la Chine seule s'est passée de ce précédent.

Note sur Miltiade le Grand

On connaît l'historiette racontée par Hérodote à propos du pont du Danube et de la campagne de Darius contre les Scythes. Les tyrans grecs chargés de garder le pont auraient été sollicités par les Scythes de le rompre et de s'en aller, abandonnant l'armée perse à son malheureux sort. Miltiade, tyran de la Chersonèse de Thrace et de Lemnos, aurait été d'avis de suivre le conseil, mais Histiée de Milet aurait ramené les tyrans à des sentiments plus loyalistes[1]. L'anecdote avait « mauvaise presse » parmi les historiens modernes : on la soupçonnait d'avoir été inventée de toutes pièces, plus tard, par Miltiade, rentré à Athènes et devenu le représentant de la politique nationale[2]. J'avais toujours pensé, quant à moi, qu'elle recouvrait un fond historique, et que l'attitude de Miltiade en l'occurrence avait eu pour lui, par la suite, les conséquences les plus graves : qu'elle lui avait coûté momentanément sa souveraineté. Je vois que M. Wells, dans un ouvrage récent, est venu à cette opinion[3]. Je vois encore que M. Seltman a apporté, à l'appui de la thèse, des arguments numismatiques[4]. Je ne crois pas inutile de la fortifier de quelques considérations qui, en elles-mêmes, ne me paraissent pas dépourvues d'intérêt. Mais il faut procéder par un long détour.

Miltiade, nous dit-on, avant d'épouser Hégésipyle,

1. Hérodote, IV, 137-8.
2. How et Wells, *A comment. on Herod*, I, p. 134.
3. Wells, *Studies o. Herod.* (1923), p. 118 sqq.
4. Shellman, *Athens its hist. and coinage*, 1924, p. 140.

avait eu une autre femme qui lui avait donné un fils Métiochos. C'est celui qui fut pris par les Phéniciens en 493, commandant un vaisseau : il était donc né entre 520 et 510[1]. On a conjecturé avec raison que la fameuse Elpinice était issue du même mariage[2]. Les historiens la donnent aisément comme sœur « de père » de Cimon[3] et les bruits (probablement absurdes) qui coururent sur ses rapports avec Cimon sont tout de même moins extraordinaires si elle n'était que sa demi-sœur. Elpinice est l'héroïne de la fameuse histoire du procès de Miltiade (489) : l'amende à laquelle avait été condamné celui-ci n'a pu être payée par son fils que parce que le riche Kallias s'éprit d'Elpinice et l'épousa. Ceci empêche de faire naître Elpinice plus tôt que 510 environ. On nous la présente, vers 460, comme une vieille femme, mais qui n'avait pas encore désarmé : or, pour des Grecs, une femme quinquagénaire était une très vieille femme[4].

Bref, le mariage de Miltiade et d'Hégésipyle se situe quelque part entre 510 et 506. Nous connaissons un autre enfant né de cette union : la grand'mère de l'historien Thucydide.

Thucydide est, de l'aveu général, né vers 460 ou peu après, en 454 *au plus tard*. Il était fils d'Oloros et d'Hégésipyle, dit son biographe. On doit admettre, étant données les habitudes athéniennes en matière de mariage, que le père pouvait être né avant 480, la mère avant 470.

On a depuis longtemps aperçu ce qui résultait

1. Cf. Beloch, *Griech. Gesch.*, 2e éd., II, 2, p. 39.
2. Beloch, *ibid.*
3. Cornelius Nepos, *Cimon*, 2.
4. Kirchner, *Prosop. att.*, 4678.

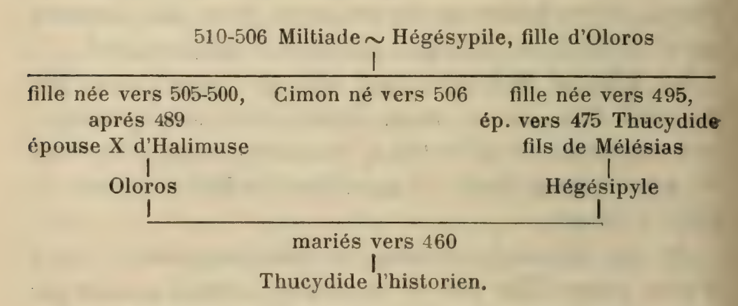
du nom singulier du père, Oloros, et du fait que Thucydide, qui était du dème d'Halilimuse, était apparenté à Cimon, du dème des Lakiades. Oloros était né d'un Athénien d'Halimuse, et d'une fille de Miltiade et d'Hégésipyle, et avait reçu le nom du grand-père de sa mère, le prince thrace dont Miltiade était le gendre[1]. La famille paternelle de Thucydide étant, semble-t-il, une famille obscure, le mariage de son grand-père avec le fils de Miltiade se situe bien après le procès de 489, alors que Cimon devait être heureux de trouver, pour les femmes qu'il avait à sa charge, un époux quelconque[2].

La fille de Miltiade dont Oloros naquit vers 485 pouvait être jeune, mais devait être née pourtant aux environs de 500. On a vu ce qui nous empêche de placer trop haut ce mariage de Miltiade avec la fille d'Oloros.

Je me demande si nous ne relevons pas la trace d'une autre fille née de la même union. Le nom qui nous est donné pour la mère de l'historien Thucydide, Hégésipyle[3], a été qualifié de « harmlose Endung ». Voire ! Il est frappant de trouver dans la parenté proche de Cimon un autre Thucydide, le fils de Mélésias. La coexistence de deux personnages du même nom, l'un beau-frère, l'autre petit-neveu de Cimon, donne à réfléchir. Thucydide l'historien ne devrait-il pas son nom, comme tant de Grecs, à un grand-père maternel[4] ? Alors, on reconstituerait

1. Kirchner, *ibid.*, 7267.
2. Cimon lui-même n'a épousé une Alcméonide qu'après 480 : la dédicace où son fils Lakédaimonios apparaît comme hipparque (Dittenberger *Syll.* 3e édit. I, n° 51) doit être relative à l'expédition d'Eubée 446-5, et n'empêche pas de placer la naissance de Lakédaimonios vers 476.
3. Marcellinus, *Vie de Thuc.*, 2.
4. Kirchner, *Prosop. att.* 7268. Les meilleures sources donnent

ainsi la généalogie. Thucydide fils de Mélésias aurait épousé vers 475 une sœur de Cimon, fille de Miltiade, et en aurait eu une fille nommée Hégésipyle comme sa grand'mère. Et Oloros aurait épousé cette cousine vers 460[1]. Il faut seulement supposer Thucydide fils de Mélésias né au début du ve siècle (ce qui est parfaitement possible), et sa femme plus jeune que son frère Cimon et sa sœur, la mère d'Oloros, ce que rien n'empêche d'admettre. Ci-joint le tableau qui en résulterait :



En somme, Miltiade aurait encore eu, vers 495, une fille d'Hégésipyle.

Une autre indication nous est fournie par la biographie de Thucydide. On sait que l'historien possédait des concessions de mines dans la région du Pangée. D'où venaient-elles ? On a jugé depuis longtemps qu'il y avait quelque lien entre ce fait et le Thrace Oloros[2]. On est tenté à première vue de

Thucydide fils de Mélésias comme beau-frère, non comme gendre, de Cimon.

1. Thucydide pouvait largement être quinquagénaire lors de son ostracisme (443) : il était très vieux vers 425. Sur ses fils, nous savons seulement que Mélésias était un homme d'âge en 411 (Thuc. VIII, 86). Au reste, le fait qu'il portait le nom du grand-père n'implique pas forcément qu'il fût le premier né. Il pouvait l'avoir reçu en remplacement d'un enfant mort prématurément. Le nom de Cimon, fils du second lit de Miltiade, présente justement un exemple de ce cas.

2. Cf. Bursolt, *Grieschgesch.*, III, 2, p. 620.

placer le roitelet dont Miltiade épousa la fille au voisinage de la Chersonèse. Je le tiens pourtant pour un des maîtres indigènes de la région du Pangée, un roi satre, si l'on veut, qui n'a légué à son gendre que des droits sur les mines. Ces droits sommeillèrent naturellement pendant l'occupation perse (493-480). Mais, après les grandes victoires de 480-479, on voit Cimon porter aussitôt son effort sur cette région, et, sans lui faire injure, on peut supposer qu'outre les motifs patriotiques, il avait les plus pressantes raisons personnelles de rentrer dans l'héritage de son grand-père maternel[1]. Il aura fait profiter de l'aubaine ses sœurs et leur descendance : d'où les mines de Thucydide l'historien.

Pourquoi, maintenant, trouvons-nous Miltiade, vers 510-506, courtisant un prince thrace de la région du Pangée, et épousant sa fille ? C'est le moment de se demander s'il ne résulta rien pour lui de l'attitude qu'il avait prise dans l'affaire du pont de l'Ister. Hérodote, à la vérité, ne dit pas expressément que Darius tira vengeance de l'incident, et chassa Miltiade de Chersonèse; mais, si je ne me trompe, il donne deux indications qui impliquent le fait. Il nous raconte d'une part que le général perse Otanès conquit Lemnos et livra l'île à un tyran samien, « pour punir les Lemniens d'avoir déserté dans l'expédition de Scythie[2] ». Comment les Lemniens s'étaient-ils rendus coupables d'un tel crime, si ce n'est à la suite de leur maître, le tyran de Chersonèse ? Et alors, est-il vraisemblable que Miltiade ait échappé au châtiment, quand ses sujets étaient frappés ? En

1. Plut. *Cimon*, 7, 14.
2. Hérod. V, 27.

outre, Hérodote nous montre plus tard Miltiade acharné contre un Parien « qui l'avait desservi auprès du Perse Hydarnès ». Hydarnès était un des principaux généraux de Darius. Et l'on est bien tenté de voir dans ce Parien l'homme qui dénonça aux Perses ce qui s'était passé dans le conseil des tyrans grecs, près du pont de l'Ister[1]. Il va de soi d'ailleurs qu'il a pu avoir des collaborateurs dans cette besogne, quand ce ne serait que parmi les tyrans qui avaient assisté au conseil tenu près du pont : il ne manquait pas, dans l'entourage des grands de la Perse, de Grecs prêts à jouer le rôle de dénonciateurs.

C'est ainsi que nous sommes amenés à nous représenter Miltiade, aux abords de 510, forcé de quitter le Chersonèse et de chercher asile auprès d'un prince de la région du Pangée. Ce qui, je crois, a empêché cette idée si naturelle de s'imposer aux esprits, c'est que Miltiade reparaît ensuite dans sa principauté. Mais on voit tout de suite quel événement l'y a fait rentrer : la révolte de l'Ionie (499), qui coupa la Thrace de l'Empire perse. Sans doute, les cités grecques, à ce moment, étaient peu disposées à recevoir un ancien tyran. Mais alors se produisit un fait qu'Hérodote, n'indique encore que par deux allusions : les Scythes tentèrent de se venger de l'expédition de Darius par une incursion en Thrace. Ils voyaient même plus grand, puisqu'ils tâtèrent le terrain à Sparte, où leurs envoyés fréquentèrent le roi Cléomène[2]. En tout cas ils poussèrent jusqu'à la Chersonèse, et ce fut le peuple thrace de la région,

1. Hérod. VI, 133.
2. Hérod. VI, 84.

les Dolonces, qui firent alors revenir Miltiade. Le passage d'Hérodote n'est pas limpide, mais il donne formellement la date : trois ans avant la campagne des Phéniciens qui expulsa définitivement Miltiade, c'est-à-dire en 496[1].

L'expédition de Darius en Scythie est placée en 514 par un document qui est loin d'être sûr. En tout cas, on a des raisons de la juger antérieure à 510[2]. Mais quel intervalle la sépara de la dénonciation qui força Miltiade à fuir la Chersonèse? quel intervalle sépare cette fuite du mariage avec Hégésipyle? Notre documentation, on s'en doute, ne nous permet pas de serrer ce si près le détail. Au surplus, il est probable que les relations avec Oloros avaient été engagées déjà pendant la première tyrannie de Miltiade, sans quoi, l'on ne voit pas bien pourquoi celui-ci, après la chute des Pisistralides en 510, n'aurait pas regagné Athènes.

1. Hérod. VI, 40.
2. Cf. Beloch, *Griesch. Gech.* 1re édit., t. II, 2, p. 60.

III

La confédération péloponnésienne

Au moment où commençait à poindre la puissance perse, le monde grec se présentait encore comme un pullulement de petits Etats dont quelques-uns, Milet, Corinthe, Sybaris, dépassaient quelque peu les autres, mais qui tous étaient indépendants et fort entichés de leur indépendance. Heureusement, dans le même temps que se constituait le grand empire asiatique, une cité se trouva en mesure d'acquérir une prééminence militaire incontestée, et de forger un organisme politique plus étendu et plus consistant que tous ceux qu'avaient connus jusque-là les Grecs. Il s'agit de Sparte et de la confédération péloponnésienne.

La Laconie avait été, dès l'époque mycénienne, un centre secondaire, mais encore estimable, de civilisation. Puis étaient venues les bandes doriennes, dont certaines coutumes se conservèrent, plus fidèlement qu'ailleurs, à Sparte et en Crète. Mais, tandis qu'en Crète elles se maintinrent jusqu'à une époque tardive à l'état de survivances et de curiosités, à Sparte elles furent transformées, au moment où se développa la tactique de l'infanterie lourde, de manière à produire la plus solide organisation militaire qu'ait connue la Grèce libre.

Le point de départ de la puissance spartiate fut l'association de deux dynasties royales, les Agiades et les Eurypontides, qui apparaissent, au VIIIe siècle au plus tard, étroitement unies pour la conquête de la Laconie, puis de la Messénie.

La conquête de la Messénie s'opéra en deux guerres : l'une vers 700, l'autre à la fin du VIIe siècle. La première donna aux Spartiates une partie au moins de la plaine du Pamisos, mais laissa subsister l'Est à l'état de royaume indépendant : le royaume de Pylos. La seconde, provoquée par une révolte des Messéniens, aboutit à la soumission du pays entier. Quelques familles puissantes émigrèrent, mais la masse fut réduite en servitude. La conquête de la Messénie allait rendre possible la constitution de l'Etat spartiate, tel qu'il apparaît à l'époque classique.

Il se passa pourtant encore un demi-siècle environ avant que les conséquences en devinssent évidentes et définitives. A l'époque de la 2e guerre de Messénie, les poésies conservées de Tyrtée laissent entrevoir que la société spartiate gardait encore les vieux cadres doriens, les trois tribus des Hylléens, Dymanes et Pamphyliens. Il semble aussi que les seules autorités soient encore les deux rois et le Conseil des anciens, la *gérousie.* L'éphorat n'est devenu le rouage principal qu'à partir du temps du sage Chilon, éphore en 556[1]. L'archéologie a prouvé également que, jusque vers le milieu du VIe siècle, la société spartiate est de tous points comparable aux autres pays grecs comme développement industriel et artistique : c'est à partir d'alors seulement

1. Voir la note à la fin du chapitre.

que la militarisation complète fait sentir ses effets. Enfin, c'est aussi vers l'époque de la chute de Sardes (546) que Sparte acquiert la Cynurie, la grande terre perièque.

Pour comprendre la physionomie spéciale de Sparte, il faut partir de l'organisation de la phalange. Dès le VIIe siècle, on avait appris à connaître l'hoplite grec : nous avons vu que Psammétik savait l'apprécier. Depuis, les milices des cités comme les gardes des tyrans s'étaient plus ou moins modelées sur le type de la phalange d'hoplites. Il était réservé aux dirigeants de Sparte de porter ce type à la perfection, avec la rigueur de logique qui caractérise dans tous les domaines l'esprit grec.

Commençons donc par nous représenter la phalange au combat. Toute la vie du Spartiate est organisée en vue de ce moment décisif. Qui ne considère pas d'abord ce terme suprême se condamne à laisser échapper l'essentiel des institutions lacédémoniennes.

La phalange se présente comme un mur de lances, une juxtaposition serrée de files d'hoplites disposés généralement sur 8 ou 12 de hauteur. Ceci, chacun le sait. Mais, ce qui est important, c'est que ce mur ne doit pas être conçu comme uniforme. Il est homogène dans le sens de la largeur, hétérogène dans le sens de la profondeur. Au front, au « mordant », comme disent les Grecs, sont les éléments les plus estimés. En queue, pour jouer le rôle important de serre-files, des éléments bons encore. Au milieu, on bourre avec les éléments les moins solides.

Dans des armées aussi également entraînées que les milices des cités grecques, les seules différences

sont basées sur des considérations d'âge. Ce sont elles qui dominent encore toute l'organisation au temps de Xénophon. Plus tard, dans les armées de métier, on a disposé d'autres éléments d'appréciation : le passé du soldat, ses notes... Les explications des traités de tactique de l'époque hellénistique doivent donc être corrigées, pour l'époque classique, d'après le principe des bans d'âge.

Nous allons, pour fixer les idées, préciser les chiffres. Les bases statistiques sur lesquelles ils reposent sont secondaires pour le moment : nous y reviendrons ensuite. Là où elles seraient incertaines, il n'y aurait qu'un coefficient à changer. L'important ici est de saisir le mécanisme des formations militaires.

Supposons donc une phalange de 5000 Spartiates, dans le cas d'une levée en masse (les hommes de 20 à 60 ans). Les statistiques modernes indiquent à peu près les proportions suivantes :

Hommes de	20 à 22 ans	450	− ε
—	22 à 25 ans	450	+ ε
—	25 à 30 ans	750	+ ε
—	30 à 35 ans	750	
—	35 à 40 ans	750	− ε
—	40 à 45 ans	750	
—	45 à 50 ans	550	
—	50 à 55 ans	400	
—	55 à 60 ans	300	
		5.000	

Nous aurons dans cette hypothèse :

2 ou 3 rangs d'hommes de 25 à 35 ans au front;

2 rangs d'hommes de 35 à 45 ans en serre-files;

et, au milieu, 1 ou 2 rangs d'hommes de 20 à 25 ans, et 2 rangs d'hommes de 45 à 60 ans, ceux qu'on laisse en arrière quand la levée n'est pas générale : νεώτεροι καὶ πρεσβύτεροι.

La phalange spartiate, comme toutes les armées du monde, est composée d'unités hiérarchisées : 2, 3 ou 4 files forment une *énomotie*, plusieurs énomoties forment une *pentékostys*, plusieurs pentékostyes un *loche*. L'armée ne prend la formation en phalange qu'au dernier moment. D'ordinaire, elle marche, comme toutes les armées encore, à la file indienne, énomotie par énomotie. Pour que la mise en phalange soit obtenue par de simples mouvements de conversion par le flanc et de doublement, il faut que le dosage des bans d'âge soit organisé d'avance, et jusque dans les plus petites unités. Dans l'exemple choisi, l'énomotie, supposée de 16 hommes, sera composée de :

5	hommes de	25 à 35	ans
3	—	20 à 25	ans
4	—	45 à 60	ans
4	—	35 à 45	ans,

mais on mettra les hommes de 25 à 35 ans à gauche, si l'on veut obtenir la mise en bataille par un mouvement de conversion à gauche, — les autres à l'avenant.

Cette organisation ne peut être accomplie qu'au moment de la mobilisation, parce qu'à ce moment seulement on sait quels bans d'âge sont convoqués. Alors seulement l'énomotie peut être constituée.

Mais, à Sparte tout au moins, le travail est préparé dès le temps de paix. Il est préparé dans les

grandes unités, les 6 *mores* qui constituent l'armée spartiate (Hérodote connaît déjà les *polémarques* qui les commandent). Il est préparé bien plus minutieusement et plus efficacement encore dans les tables des repas publics (*syssilies*).

Nous avons nombre de renseignements sur ces syssities, qui, naturellement, de toutes les institutions spartiates, était celle qui frappait le plus les étrangers. On sait que les tables comprenaient des hommes de tous âges, et ce mélange a fourni un thème fécond aux dissertations des moralistes. Les hommes de moins de 30 ans devaient pourtant y figurer assez rarement : ils étaient généralement absorbés par le service de garde en Messénie, la fameuse *Kryptie*, qui a fait travailler tant d'imaginations. On nous dit encore que l'effectif ordinaire d'une table était d'une quinzaine de convives. Si c'était là l'effectif réel, il faut supposer, en raison des absences pour cause de service, l'effectif théorique plus fort. J'irais volontiers jusqu'à la trentaine, pour expliquer la *triacade* dont Hérodote parle en termes peu explicites[1]. Au reste, encore une fois, je ne donne les chiffres que pour fixer les idées. Voici, par exemple, comment se présenterait la table dans l'hypothèse envisagée :

Hommes de	20 à 22 ans	3 — ε
—	22 à 25 ans	3
—	25 à 30 ans	5
		11

1. A Kos, la *triacade* est 1/30 de la tribu, 100 hommes : Herzog, *Abhandl. Akad. Berlin*, 1928, n° 6, p. 43.

Hommes de	30 à 35 ans	4
—	35 à 40 ans	4
— —	45 à 50 ans	3 ou 4
—	50 à 55 ans	2
—	55 à 60 ans	1 ou 2
		18

Il y aurait ainsi 25 ou 30 de ces tables par more.

Il fallait tenir ces formations au courant des fluctuations de la population, des changements causés par les pertes de guerre, sans parler du départ normal des hommes de 60 ans (les *agathurges*), ni de l'arrivée annuelle de 100 ou 200 jeunes gens (*irènes*) ayant achevé la préparation militaire qui, pour le Spartiate, commençait dès l'âge de 7 ans. On pense bien que cette mise au point exigeait un contrôle constant de l'autorité. Une liberté relative était cependant laissée aux membres des syssities. Il ne fallait pas qu'un nouveau camarade risquât d'exciter journellement l'antipathie de certains convives. Aussi le candidat présenté à une table était-il l'objet d'un vote qui se faisait au moyen de boulettes de mie de pain jetées dans un grand vase ou *kaddos* : le candidat évincé était dit dékaddé. Les mess d'officiers ou de sous-officiers des armées modernes ont connu des coutumes semblables; ici, elles étaient communes à toute une population.

La tenue à jour de l'ordre de bataille, qui, comme on le voit, n'était pas une sinécure, d'autant plus qu'elle réagissait sur la promotion aux grades, était la besogne propre des *éphores*. Ainsi appelait-on les cinq hommes de confiance élus annuellement par tous les Spartiates de plus de 30 ans. Il n'est pas be-

soin d'ajouter un mot pour expliquer l'immense importance prise par ce collège. Dans une cité où la loi n'était guère qu'un règlement militaire, et où ce règlement n'était pas écrit, les éphores étaient le règlement vivant.

Imaginons ce qui s'est passé dans un cas concret et bien connu, le cas des Thermopyles par exemple (480). Le roi Léonidas emmène avec lui 300 Spartiates, « tous ayant des fils », dit Hérodote. Etant donnée la vie des Spartiates jusqu'à 30 ans, etl'âge tardif du mariage (37 ans en moyenne, assure Aristote), il faut supposer que la mobilisation atteint les hommes de 30 à 45 ans, ou de 35 ans à 50. Léonidas lui-même était quinquagénaire, mais le cas du roi ne prouve rien. Comme le nombre 300 représente à peu près un sixième de l'effectif de ces classes, on peut admettre qu'il a été prélevé une more, ou plutôt, si les éphores n'ont pas voulu désorganiser complètement une des grandes unités, 4 ou 5 tables de chaque more. Chaque table, en ce cas, fournissait à peu près une file de 12 hommes. Après la catastrophe des Thermopyles, 25 ou 30 tables vont se trouver démunies d'hommes des classes mobilisées, Les éphores demanderont donc aux autres tables de céder 1, 2 ou 3 trois hommes de cet âge pour combler les vides laissés par les glorieux morts. Celui qui serait écarté d'une table trouvera facilement place ailleurs. Et ainsi la perte sera répartie sur l'ensemble de la population.

Pour permettre aux Spartiates de se livrer sans préoccupation d'aucun autre ordre à l'ascèse militaire qui pour eux durait la vie entière, il était assigné à chacun d'eux un domaine patrimonial, un

kléros. Après la conquête de la Messénie, ce kléros se trouva plus que suffisant pour faire vivre largement une famille spartiate.

Les renseignements très précis que nous avons se réfèrent évidemment à une valeur moyenne de ces domaines : mais, au VIe siècle, le partage des terres messéniennes et la péréquation qui en était résultée étaient des faits trop récents pour qu'une inégalité notable se fût déjà produite. On nous dit qu'un kléros produisait 70 médimnes d'orge pour le Spartiate, 12 pour sa femme (nous allons voir la raison de cette curieuse répartition). Le médimne spartiate étant de 72 litres, c'est un revenu moyen d'un peu plus de 60 hectolitres qui nous est indiqué ainsi.

Sur ce revenu, le Spartiate est tenu avant tout de fournir sa quote-part aux repas publics : par mois, un médimne de farine, 36 litres de vin, 1500 gr. de figues, 3 kg. de fromage. Cette contribution, après l'*agôgé* (la préparation militaire), est ce qui définit le Spartiate complet : qui n'est plus en état de la fournir disparaît du nombre des « Pairs » pour passer au nombre des « Inférieurs. » D'après un texte, à la vérité assez obscur, d'Hérodote, il y avait déjà, au Ve siècle, 3.000 de ces Spartiates inférieurs.

Dans cette quote-part, l'essentiel est la fourniture de 9 hectolitres de farine par an : c'est avec cette farine que se confectionne le fameux brouet, pièce de résistance de la cuisine spartiate, dont les vieillards, nous dit-on, se contentaient parfaitement, laissant volontiers les suppléments de viande, de gibier, etc., à leurs jeunes compagnons de table. Ces 9 hectolitres de farine correspondent à 12 hectolitres de grains. D'après l'estimation des anciens,

il fallait 3 ou 4 hectolitres de grain par an pour nourrir un homme. On voit que le Spartiate paye son écot, non seulement pour lui, mais pour deux ou trois autres, — ses fils, dans la règle, ou ses bâtards (*mothaces*).

Reste à la maison une quarantaine d'hectolitres pour l'homme, 12 pour la femme, — de quoi nourrir 12 ou 15 personnes. Mais ceci n'est qu'un schéma. Dans un milieu où l'économie en nature est imposée, où toute autre monnaie que la monnaie divisionnaire de fer est interdite, le revenu en produits du sol représente tout le revenu. L'homme n'a pas autre chose pour soutenir son train de maison, la femme pour pourvoir à sa toilette, etc.

Le lot de terre du Spartiate est cultivé par des hilotes. On en estime, au temps d'Hérodote, le nombre à 7 par Spartiate. Or, la redevance de l'hilote, fixée dès le temps de Tyrtée, et qui semble être restée invariable, est de la moitié des produits du sol. Il reste donc, sur le lot, plus de 60 hectolitres pour la population serve, — de quoi nourrir 15 ou 20 personnes. C'est peu : un hilote, dans ces conditions, ne peut guère avoir à sa charge, en moyenne, qu'une femme et un enfant. Mais, quoique l'hilote, en principe, soit propriété de l'Etat, il n'est pas interdit au Spartiate de se pourvoir, parmi ses hilotes, d'ordonnances et de nourrices, qui vivent dans sa maison.

Le kléros produit donc 125 hectolitres de grains. Comme, en Attique, on évalue la productivité du sol à 10 hectolitres par hectare, on peut aller au moins aussi loin dans un pays qui passait pour plus fertile que l'Attique. En outre, la règle, en Grèce, est la rotation biennale, une moitié de la terre se

reposant chaque année. On voit qu'il faut concevoir un domaine moyen de Spartiate comme s'étendant sur une trentaine d'hectares de terre à blé.

Hérodote nous dit qu'au temps des guerres médiques il y avait 5.000 Spartiates dans la phalange : il nous faut pour eux 1500 kilomètres carrés. Or, la plaine de l'Eurotas couvre environ 1.000 $km.^2$, la plaine du Pamisos presque autant. On voit que nous sommes à l'aise pour y loger 5.000 Spartiates, compte tenu du domaine sacré, du domaine royal, etc. Quant aux terres du Taygète et aux parties occidentales de la Messénie, vers Pylos, elles ne comptent guère que pour le pâturage ou pour la chasse.

Le moment est venu de montrer combien sont inconsidérés les doutes qui ont été émis récemment sur l'évaluation d'Hérodote. La diminution continue du nombre des Spartiates est attestée par nombre de textes, souvent ressassés. Quand bien même ces textes n'existeraient pas, on pourrait les restituer en présence d'un milieu comme celui-là, où, dès la première moitié du ve siècle, l'octroi du droit de cité était considéré comme un fait monstrueux. Rien ne compensait, dans cette élite militaire, les pertes causées par la guerre ou par la rigoureuse application des règlements, sans parler des accidents naturels qui pouvaient être très graves dans un milieu aussi restreint (le tremblement de terre de 464 aurait fait périr 20.000 personnes). Toutes les analogies historiques étant d'accord avec les textes, c'est le cas ou jamais de résister à l'attrait du paradoxe.

Outre les Spartiates et les hilotes, l'Etat laconien-messénien comprend encore les *Périèques*. Le premier noyau en a été constitué par quelques villes répandues sur les bords des deux golfes. Puis est venue l'annexion de la haute vallée de l'Eurotas (la Sciritide), forcément antérieure aux guerres contre Tégée de la première moitié du VIe siècle. Enfin la conquête de la Cynurie sur les Argiens, vers 546, a arrondi considérablement la terre périèque. Il y a en tout 20 communautés périèques, dans chacune desquelles un *harmoste* remplace les éphores de la capitale, et assure la coordination nécessaire des institutions militaires.

Si mal que nous soyons renseignés sur la condition des Périèques, nous possédons la notion décisive. Les Périèques servaient dans la phalange « épaule contre épaule » avec les Spartiates. A chaque énomotie spartiate était accolée une énomotie périèque, de sorte que la *pentékostys*, unité de 50 hommes à en croire le nom, en comprenait en réalité plus de 100. Si je me suis bien fait comprendre, on verra que ce seul fait entraîne des conséquences inéluctables.

D'abord, la mobilisation atteignait les mêmes bans d'âge parmi les Périèques qu'à Sparte même. La seule différence est qu'on prélevait, en général, une moindre part de ces bans parmi les premiers, parce que leur nombre était plus grand : on ne mobilisait, par exemple, que quelques communautés. Nous allons revenir sur ce point.

Ensuite, nous sommes forcés de supposer le même genre de vie qu'à Sparte, les repas communs, l'agôgé, le kléros. Il est permis de supposer, toutefois, que le Périèque était moins amplement pourvu que le Spartiate. Mais on ne peut le concevoir sans une ou deux familles d'hilotes pour cultiver ses terres.

A combien faut-il évaluer le nombre des Périèques susceptibles de servir dans la phalange?

Hérodote dit qu'ils étaient 5.000, comme les Spartiates. Il va de soi qu'une pareille égalité était factice. Elle tient à ce que, tant qu'ils ont pu, les Spartiates ont répugné à faire entrer dans leurs armées plus de Périèques que de Spartiates. Ils dérogeaient pourtant à cette règle dans le cas d'opérations limitées : aux Thermopyles (480), il y avait, nous dit-on, 1.000 Lacédémoniens, dont 300 Spartiates seulement. Bref, les 5.000 Périèques ne représentent qu'un minimum. Un renseignement, relatif, il est vrai, au IIIe siècle, donc postérieur à la perte de la Messénie, donne 15.000 pour le nombre total des Périèques.

Diverses considérations invitent à penser que, pour l'époque des guerres médiques, il ne faut pas concevoir trop grand l'intervalle entre le minimum et le maximum possible.

D'abord, la terre nécessaire. 5.000 Périèques, en les supposant dotés comme les Spartiates, représenteraient 1.500 km² de terre à blé. Or, la terre périèque ne représente, en gros, que le tiers de l'Etat laconien, 3.000 km² sur 8.000. Encore une fois, nul ne nous atteste que le Périèque fût doté comme le Spartiate : c'est même le contraire qui doit être supposé. Mais d'autre part la haute vallée de l'Eurotas et les terres situées entre le Parnon et la mer Égée étaient bien moins riches que les vallées de l'Eurotas et du Pamisos. De ce côté déjà une limite assez étroite est imposée à nos supputations.

En outre, il y avait nombre de Périèques qui n'étaient pas hoplites. C'est dans les petites villes périèques que s'était réfugié le peu d'industrie et

de commerce qui survécut à la militarisation énergique du VIe siècle. Parmi ces communautés figurait en particulier Cythère, qui constituait dans le milieu spartiate une anomalie si frappante que le sage Chilon, prétendait-on, eût souhaité voir cette île au fond de la mer. Enfin, c'est le milieu périèque qui faisait vivre Gythion et la petite marine spartiate. Il ne s'agit, d'après Hérodote, que d'une quinzaine de trières, mais enfin cela prouve toujours qu'on trouvait en Laconie 3.000 marins.

Or, il est déraisonnable de supposer en terre périèque une densité de population très différente de celle de la terre spartiate, si voisine, et parfois enchevêtrée avec elle. Or, en multipliant par 4 le nombre des hommes adultes, nous trouvons, sur le domaine spartiate propre, environ 30.000 âmes spartiates, et 150.000 âmes d'hilotes. C'est une densité de 30 ou 40 au km². Et cela nous donne, pour la population périèque, un chiffre rond de 100.000 âmes.

La Cynurie est le dernier pays qui ait été incorporé à l'Etat lacédémonien. Dès la première moitié du VIe siècle, les Spartiates s'étaient habitués à considérer certains peuples, non comme des hilotes ou des périèques, mais comme des « alliés », et ce changement dans leurs conceptions, qu'il soit ou non attribuable au sage Chilon, devait les conduire à l'hégémonie de la Grèce. Nous pouvons nous faire une idée des conventions conclues par Sparte avec les cités qui, successivement, entrèrent dans son alliance, par un document retrouvé à Olympie, un traité conclu au VIe siècle entre les Eléens et la petite ville arcadienne d'Héraia :

« Pacte des Eléens et des Héréens.

« Qu'il y ait alliance pour 100 ans. Qu'elle commence cette année. S'il est quelque besoin d'entente pour le conseil ou l'action, que les deux peuples se concertent entre eux, et pour le reste, et pour la guerre. S'il n'y a pas un concert préalable, qu'une amende de 1 talent d'argent, au profit de Zeus d'Olympie, soit imposée à celui qui sera responsable du défaut d'entente : ce sera une obligation sacrée. Si quelqu'un détruit cet écrit, simple particulier, fonctionnaire public ou communauté, qu'il soit obligé à payer l'amende sacrée inscrite ci-dessus. »

Le premier peuple avec lequel s'établit, du côté des Spartiates, une tradition d'alliance, fut les Eléens. Dès le VIIe siècle, les Spartiates brillaient aux jeux d'Olympie : visiblement, les Eléens et les Pisates, qui s'en disputaient la présidence, cherchaient les uns et les autres à s'assurer leur faveur. Les Spartiates se décidèrent pour les Eléens, et, après la conquête de la Messénie, leur donnèrent la victoire sur les derniers rois de Pise, Damophon et Pyrrhos. En 572, Pise fut détruite, les Eléens dirigèrent seuls les jeux olympiques. Chose remarquable, au VIe siècle, les noms de Spartiates se font rares dans la liste des vainqueurs. Il est probable qu'en raison du puritanisme militaire qui domine à partir de l'époque de Chilon, les dirigeants de Sparte ne se soucièrent plus d'exposer leurs citoyens à la curiosité bruyante de la foule hétéroclite qui se pressait à Olympie.

L'Elide était un grand pays : 2.500 km² au moins avec la Triphylie, qui y était rattachée. La plaine même d'Elis était la plus fertile du Péloponnèse, avec celles de l'Eurotas et du Pamisos : on ne peut

y supposer une densité très différente (100.000 âmes ?). Mais le pays restait sous le régime de la grande propriété et le nombre des hoplites y était proportionnellement faible : de plus, les Eléens proprement dits passaient pour les plus mauvais soldats de la Grèce. Il y avait des ressources plus sérieuses dans les six petites communautés triphyliennes : Lépréon, au ve siècle, armait 200 hoplites.

Du côté de l'Arcadie, les guerres de Messénie avaient, au contraire, laissé aux Spartiates de mauvais souvenirs : il semble qu'au VIIe siècle le roi d'Orchomène, Aristokratès, ait exercé une certaine prééminence en Arcadie, et qu'il ait longtemps soutenu les Messéniens, avant de les trahir. Lorsque les Spartiates, sous les rois Léon et Hégésiklès (vers 575), essayèrent de profiter du morcellement politique dans lequel était retombé le pays, ils se heurtèrent à Tégée, et s'attirèrent de rudes leçons. Ils furent plus heureux sous Ariston et Anaxandridas (vers 550), mais durent reconnaître aux Tégéates la qualité d'alliés. Les Tégéates gardèrent plus tard l'aile droite dans l'armée confédérée. On ne sait quand Mantinée, Orchomène, Phlionte entrèrent dans l'alliance de Sparte : sans doute avant Sicyone et Corinthe dont l'accession, comme nous allons voir, se place avant 527. Les cantons arcadiens de l'Ouest étaient habitués à suivre l'impulsion des villes de la haute plaine arcadienne, mais c'étaient de pauvres pays, prêts à fournir des mercenaires au plus offrant.

Tégée, au ve siècle, fournissait 1.500 hoplites, et Mantinée était équivalente. Orchomène et Phlionte étaient moins importantes (600 hoplites pour l'une, 1.000 pour l'autre). Le reste de l'Arcadie (environ 4.000 km.^{2}) doit être supposé moins peuplé que

la moyenne du Péloponnèse; aux Thermopyles (480) le pays envoya 1.000 hoplites, mais dans une occasion où Tégée et Mantinée n'en fournirent que 500 et Orchomène 120. Quant à l'Achaïe (2.500 km.²), ses douze petites cités restèrent à l'écart de la confédération.

Du côté d'Argos, Sparte rencontra une résistance bien plus forte. Argos, au VIIIe siècle, avait été le plus important Etat de la Grèce d'Europe. Encore au temps de Phidon (vers 650), elle dominait toute l'Argolide, faisait sentir son action à Olympie et en dehors même du Péloponnèse. Puis, ses rois, les Téménides, avaient laissé échapper cette hégémonie. Non seulement Sicyone et Corinthe, mais les petites villes de l'Akté (la côte d'Argolide), comme Epidaure, étaient devenues indépendantes. Vers 546, Sparte avait enlevé aux Argiens la Cynurie. Argos gardait encore assez de prestige pour que les Spartiates n'aient osé tenter l'incorporation que quand presque tout le Péloponnèse fut réuni sous leur direction, vers 494 : nous verrons que, même alors, ils échouèrent. C'était une force de 6000 hoplites qui échappait à la confédération. Argos n'en fut pas moins réduite à un domaine de 1.300 km.² environ. Cléones était indépendante, et les jeux néméens, organisés en 573, restèrent sous sa direction jusqu'en plein Ve siècle. Aux portes mêmes d'Argos, Mycènes et Tirynthe figurèrent parmi les alliés de Sparte, avec 400 hoplites, dont 80 marchèrent aux Thermopyles en 480. Nauplie même n'était plus argienne.

La confédération qui se dessinait prit une plus grande ampleur et un caractère nouveau par l'ac-

cession de Sicyone et de Corinthe, les deux Etats qui, dans la première moitié du VIe siècle, avaient été les plus brillants du Péloponnèse et, après les grandes villes ioniennes, du monde grec. Mais il fallut y faire tomber les dynasties qui y soutenaient l'esprit particulariste : à partir de 550, Sparte fit figure d'ennemie systématique des « tyrans ».

A Sicyone, le pouvoir des Orthagorides semble avoir survécu au moins 30 ans à Clisthène : ce serait vers 530 que le dernier tyran, Eschine, aurait été renversé, et les vieux cadres doriens restaurés. La cité, sous une oligarchie modérée, avait en 524 l'habitude de suivre Sparte sans murmurer. Elle pouvait fournir, au Ve siècle, 3.000 hoplites, et 15 trières (3.000 marins).

Corinthe était plus importante encore. Les Cypsélides y tombèrent au plus tard vers 540, et la ville entra dans l'alliance spartiate. Elle apportait à la ligue, au Ve siècle, 5.000 hoplites et 40 trières (8.000 marins). Au VIe siècle, si ses forces étaient plus restreintes en valeur absolue, elles étaient plus grandes relativement aux autres Etats. Avant tout, Corinthe avait su, sous les tyrans, garder la direction d'un empire colonial qui, à la chute des Cypsélides, ne s'effrita pas tout entier. Dans la mer Ionienne, Leucade et Ambracie suivirent la métropole quand elle s'allia à Sparte : l'une apportait 3 trières, l'autre 7, au moins. Malheureusement Corinthe ne put pas ramener à elle Corcyre, et c'était la principale force de ce côté (40 trières). De plus, Zacynthe et Céphallénie regardaient du côté de Corcyre plutôt que du côté de Corinthe.

Les petites villes maritimes ne durent pas tarder à être entraînées par l'exemple de Corinthe.

Epidaure, Trézéne, Hermione étaient de petites cités : la première représentait une force de 800 hoplites et 10 trières, la seconde de 1.000 hoplites et 5 trières, la troisième de 300 hoplites et 3 trières. Plus importantes étaient Mégare et Egine. Mégare avait pris une part importante à la colonisation du VI[e] siècle, et sa puissance n'avait décliné que par suite des échecs que lui avaient infligés les Athéniens au temps de Solon et de Pisistrate : perte de Salamine, perte momentanée de Nisée. Elle devait être entrée dans l'alliance spartiate au plus tard en 519, à l'époque où Platées offrit son accession à la confédération. C'est peut-être seulement alors qu'elle espéra en l'arbitrage spartiate pour récupérer Salamine : mais les arbitres spartiates, Kritolaidas, Amompharètos, Hypsichidas, Anaxilas et Cléomène (celui-ci est peut-être le roi ?) prononcèrent en faveur d'Athènes. Mégare apportait 3.000 hoplites et 20 vaisseaux.

Egine était une toute petite île (96 km.^{2}). Elle avait fait partie de l'empire argien au VII[e] siècle, et ne s'était peut-être émancipée d'Epidaure qu'au début du VI[e]. Mais, depuis, elle était devenue un centre commercial important, avait lutté contre la piraterie, étendu ses relations jusqu'en Egypte. Vers 520, nous la voyons suivre une politique assez indépendante de Sparte, combattre les Samiens que Sparte protégeait, et dont nous allons parler. Vers 494 en tout cas, elle avait pris l'habitude de fournir son contingent aux Spartiates. Elle n'armait que 500 hoplites, et concentrait toutes ses ressources sur la marine : au VI[e] siècle, elle eut au moins 30 trières.

L'accession de Corinthe suffisait à donner à la ligue péloponnésienne le caractère de puissance mari-

time. Sparte, qui, en 546, n'avait pas été en mesure de secourir efficacement Crésus ni les Ioniens, n'hésita pas, vers 527, à intervenir contre Polycrate de Samos. Elle le fit à la demande des Samiens que le tyran avait envoyés à Cambyse pour l'expédition d'Egypte, et qui, désertant, s'étaient réfugiés dans le Péloponnèse : les Corinthiens firent décider qu'on ramènerait ces émigrés les armes à la main. Samos fut assiégée plusieurs semaines, et un moment les Spartiates pénétrèrent dans la ville. Finalement, soit découragement, soit corruption des chefs, on battit en retraite. Les Samiens abandonnés cherchèrent refuge en Crète, en furent chassés au bout de six ans par les Eginètes, et finirent par échouer en Occident, à Dicéarchie (Pouzzoles).

L'expédition contre Polycrate ne fut pas isolée. Les Spartiates auraient renversé à Naxos le tyran Lygdamis, l'ami de Pisistrate. Ils seraient intervenus contre d'autres tyrans à Thasos et à Milet (époque incertaine). Mais l'échec subi dans la guerre de Samos semble avoir arrêté l'essor de leurs aspirations maritimes. Même Théra, où certains éléments se souvenaient de leur origine laconienne, même les villes doriennes de Mélos et de la Crète restèrent en dehors de l'alliance. Visiblement, les Spartiates ne se souciaient pas de provoquer la puissance perse.

La Grèce centrale était plus à leur portée. Les relations avec Delphes étaient anciennes et excellentes : un collège de Spartiates, les Pythiens, était spécialement chargé de maintenir le contact avec l'oracle. Quelles perspectives pouvaient s'ouvrir, si la ligue péloponésienne fusionnait avec l'am-

phictyonie ! Ses ressources eussent été doublées : Hérodote évalue à 50.000 hommes l'ensemble des forces de ces Etats du Nord (en y comprenant, il est vrai, la Macédoine). Mais, depuis la guerre sacrée (600-590), les Thessaliens étaient prépondérants de ce côté. A plusieurs reprises, ils tentèrent, sans succès d'ailleurs, de se subordonner plus étroitement la Phocide et la Béotie. Sparte évita de les contrecarrer. On signale seulement un tyran qu'elle aurait renversé en Phocide, Aulis. Mais, lorsqu'en 519 les Platéens, se détachant de la confédération béotienne, offrirent au roi Cléomène d'entrer dans l'alliance spartiate, il les aiguilla du côté des Athéniens. C'était l'indication très nette que la ligue ne cherchait pas plus à s'étendre sur le continent que vers la mer Egée.

Une seule dérogation fut faite à ce principe, et elle eut pour objet Athènes. En 519, les Spartiates étaient encore amis des Pisistratides, comme l'indique l'incident de Platées. Plus tard, Delphes les décida à intervenir contre eux. En 510, Cléomène renversait Hippias. L'accession d'Athènes à la confédération était grosse de complications du côté de l'Orient. Elle ouvre une nouvelle période dans l'histoire de la ligue.

Du côté de l'Occident aussi, Sparte avait su se restreindre. Pourtant, elle avait là une colonie, Tarente. Corinthe, de son côté, était la métropole de Syracuse. Mais aucune tentative ne fut faite pour exploiter politiquement ces rapports de filiation. Vers 520, un prince de la dynastie des Agiades, Doriée, s'était trouvé évincé par l'avènement de Cléomène. Il alla chercher fortune au dehors, d'abord du côté de l'Afrique : il s'y heurta à Carthage.

Peu après, vers 510, on le voit mêlé en Italie à la querelle de Sybaris et de Crotone. Enfin il trouva sa perte, sous les coups de Carthage, dans la Sicile occidentale. Des Spartiates l'ont accompagné dans ces aventures. Mais les autorités de Sparte y sont restées étrangères, et c'est d'ailleurs la dernière fois, pour longtemps, qu'elles ont toléré cet éparpillement des forces nationales dans des entreprises lointaines.

Ainsi, dès la fin du VIe siècle, la ligue à la tête de laquelle était Sparte avait pris un caractère essentiellement péloponnésien. Cette ligue était d'ailleurs fort lâche. Elle reposait uniquement sur des accords conclus par Sparte avec chacun des Etats qui étaient entrés dans l'alliance. Ces accords stipulaient essentiellement une *symmachie*, une alliance contre l'extérieur, qui même ne s'étendait pas à tous les cas. Les alliés conservaient, en matière de politique extérieure, une liberté qui n'était supprimée que dans le cas d'une guerre fédérale. Ils devaient fournir un contingent d'hommes ou de vaisseaux, et les rois ou les *navarques* de Sparte commandaient l'ensemble des forces fédérales. Mais chaque contingent était commandé par des officiers indigènes, soldés par l'Etat qui l'envoyait. Sparte n'imposa nullement à ses alliés l'organisation rigide qu'elle avait adoptée pour elle-même : les milices des cités consistaient bien en phalanges d'hoplites analogues à la sienne, mais constituées, par exemple, d'après les divisions civiles, en tribus.

Malgré tout, les membres de la symmachie prirent l'habitude de l'action commune. Dans les cas graves, Sparte convoquait l'assemblée des députés

des villes, soit chez elle, soit à l'isthme. Dans ces assemblées, Corinthe eut, après Sparte, une influence prépondérante, jusqu'au moment où Athènes devint la première puissance navale de la ligue. Ainsi la Grèce se trouva pourvue tant bien que mal, lorsque se précisa le péril perse, d'un organisme qui groupait sous une direction unique un sixième environ des forces grecques. La ligue péloponnésienne allait s'affirmer comme « l'acropole de la Hellade ».

Une dernière tentative fut faite, à l'approche des guerres médiques, pour faire rentrer sous la loi péloponésienne la puissance qui s'y dérobait obstinément : Argos. Aux environs de l'an 494, le roi Cléomène se porta contre la ville avec une armée qui comprenait même des contingents d'Etats jadis soumis à l'hégémonie argienne et ayant conservé des obligations vis-à-vis de Héra : Sicyone et Egine. Les Argiens subirent une défaite sanglante à Sépéia. Mais la ville même échappa, soit que Cléomène, comme le raconte Hérodote, se soit laissé décourager par un oracle, soit que les Spartiates aient jugé leur poliorcétique insuffisante. En tout cas, ce n'est pas ce jour-là que la poétesse Télésilla a sauvé sa patrie : nous savons aujourd'hui que le miracle qui a illustré cette « Jeanne d'Argos » se réfère à une attaque bien postérieure, celle du roi Pleistarchos vers 458[1]. Argos resta indépendante, mais elle avait été très affaiblie par ses pertes. L'Etat argien fut ébranlé à l'intérieur par les suites de sa défaite. Bref, la mauvaise volonté tenace qu'il allait montrer dans la grande crise de 480 fut rendue au moins inoffensive.

1. Cf. Herzog, *Philologus*, 1912, p. 1 sqq. Je tiens pour la plus vraisemblable la solution indiquée par M. Herzog, p. 21.

Note sur Chilon

Il n'est pas sans intérêt de serrer de près les relations de la famille de Chilon avec les deux familles royales de Sparte, d'autant plus qu'il ressort de l'examen quelques précisions sur l'âge de Chilon lui-même.

Le roi Cléomène régnait en 519, et a disparu vers 490. Il était homme fait en 519, et l'on ne peut guère faire descendre sa naissance plus bas que 540. Sa mère, la femme d'Anaxandridas (roi 560-520 environ), ne peut guère être née plus tard que 555, ce qui nous conduit, jusqu'à nouvel ordre, à faire remonter aux environs de 585 la naissance du père de cette femme, Prinétadas, fils de Démarmène[1].

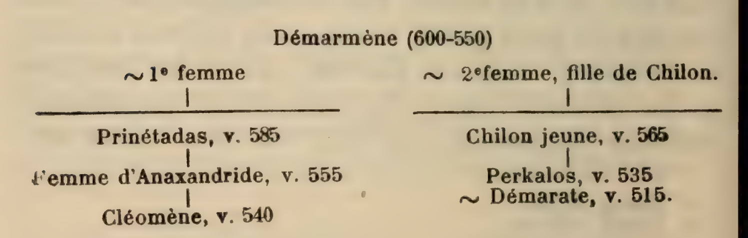
D'autre part, le roi Démarate, de l'autre dynastie, régnait avant 510. Il a été déposé vers 490, a accompagné Xerxès dans sa campagne de 480, et vivait peut-être encore comme vassal perse vers 470-464. Son parent Léotychide, qui l'a supplanté vers 490, était à ce moment un homme déjà mûr, qui était sur le point d'avoir un petit-fils (Archidamos), et qui est mort en 469. Démarate et Léotychide étaient donc nés aux environs de 540. On nous les représente, dans leur jeune temps, se disputant la main de Perkalos, fille de Chilon fils de Démarmène[2]. Cette histoire ne peut guère être reculée au delà de 515, et Perkalos, bien qu'elle fût une riche héritière qu'on n'était pas pressé de marier, ne pouvait être née longtemps avant 535. Son père Chilon ap-

1. Hérod. V, 41.
2. Hérod. VI 65.

paraît donc, à première vue, comme un homme né vers 565.

Ainsi, il y a un grand intervalle entre les naissances de Prinétadas et de Chilon, les fils de Démarmène. Car c'est bien du même Démarmène qu'il s'agit : le fait même qu'on donne le nom du grand-père des deux femmes dont Hérodote nous raconte l'histoire prouve qu'il s'agit d'un Spartiate considéré de la première moitié du VI[e] siècle. Chilon d'autre part est regardé avec juste raison comme le petit-fils du sage Chilon. Mais, si l'on essaie de faire de Démarmène le fils de Chilon, comme le tente M. Poralla (*Prosopogr. d. Lakedaim.*, 230), on se lance dans des difficultés chronologiques inextricables. Je propose de considérer que Chilon le jeune avait le grand Chilon comme aïeul, non paternel, mais maternel, et, comme tant d'autres fils puînés de la Grèce, portait son nom. Autrement dit, Démarmène, veuf de la mère de Prinétadas, se sera remarié vers 570-565 avec une fille de Chilon l'Ancien, dont il a eu Chilon le Jeune. Ainsi s'explique la différence d'âge entre les deux frères, et le « décalage » entre les deux cousines, dont l'une fut la mère, l'autre la femme de deux rois à peu près contemporains.

Voici la généalogie telle que je la conçois :



Chilon avait donc une fille nubile aux environs de 570, et il apparaît ainsi comme un personnage de la première moitié du VIe siècle, avec plus de netteté que dans l'anecdote d'Hérodote qui le fait contemporain du père de Pisistrate (tyran en 560). L'éphorat de Chilon (556-5) aura donc été le couronnement d'une longue carrière. C'est un point à retenir pour l'influence de l'homme, que, faute de documents, nous ne pouvons que soupçonner.

I

Athènes entre la Perse et Sparte[1]

(510-480)

Avec l'année 510, un État qui jusqu'alors avait été de second ordre, Athènes, commença à passer au premier plan, et ne tarda pas à jouer un rôle décisif dans le monde méditerranéen.

L'Attique avait été, dès l'époque mycénienne, un centre de civilisation, sinon primordial, au moins important. De cette époque elle semble avoir gardé longtemps une royauté héréditaire, qui n'a peut-être disparu qu'au VIIe siècle av. J. C.

Elle garda aussi, et ceci était plus important, son unité territoriale. Avec ses 2.500 klm. q., elle fut un des plus considérables parmi les Etats grecs. Seule des localités secondaires de l'Attique, Eleusis n'est peut-être rentrée dans cette unité qu'au VIIe siècle.

Au VIIe siècle, époque où l'on commence à voir clair dans l'histoire attique, le pays est gouverné, comme la plupart des Etats grecs, par un certain nombre de grandes familles aristocratiques. Elles se partagent les charges supérieures, les neuf archontats, dont les titulaires sont absorbés, à leur sortie de charge, par le conseil souverain de l'Aréopage. Comme une centaine de familles (Toepffer en compte quatre-vingt-sept en admettant comme noms de

1. Voir les notes à la fin du chapitre. p. 520.

famille tous les noms de dèmes à forme gentilice[1]) ne suffiraient pas à fournir les deux cents cinquante ou trois cents personnages qui, à chaque génération, se succèdent dans les places d'archontes, il faut admettre que déjà, outre les Eupatrides, on admet à ces charges les roturiers les plus riches, les *pentacosiomédimnes* (gens qui récoltent 350 à 400 hectolitres, car il s'agit encore de médimnes éginétiques).

Déjà aussi le pays connaît un embryon d'organisation, les *naucraries*. Pour garder les côtes contre la piraterie, on a créé 48 circonscriptions de ce nom, fournissant chacune un navire à cinquante rames. Et l'organisation a été étendue à l'intérieur. Chaque naucrarie a à sa tête 18 prytanes, et, bien que ces chefs soient encore probablement des aristocrates, c'est dans ces conseils locaux qu'a commencé à germer la vie démocratique. Quatre naucraries forment une trittye ou phratrie, cinq trittyes une tribu. Avec les 12 chefs des phratries, les 4 rois de tribus, les 384 prytanes des naucraries constituent le Conseil des Quatre-Cents.

Telle est l'organisation qui fonctionne au moment où se produit le premier événement certain de l'histoire attique : la tentative d'usurpation de Cylon (vers 600). Cette tentative est réprimée, mais le massacre des Cyloniens laisse une tache sur la réputation des Alcméonides, dont le chef de famille était alors archonte. Toujours menacée de poursuites pour sacrilège, cette famille commence à faire bande à part dans le corps, jusqu'alors uni, de l'aristocratie attique.

Déjà aussi le droit a été rédigé. Dracon, avant 600, a mis en écrit les coutumes relatives aux causes de meurtre, et Solon (archonte vers 593) les autres.

Le dernier s'est rendu plus célèbre par une autre mesure : la *sisachthie*. L'apparition de la monnaie au VIIe siècle, dans un milieu encore tout rural, avait provoqué une crise grave. La propriété foncière succombait sous les hypothèques. Mais, en l'absence de tout phénomène d'antagonisme ethnique ou de conquête militaire, l'établissement du servage était impossible en Attique. Solon, en refusant de sanctionner les créances, coupa court à toute évolution de ce genre.

La crise laissa le pays troublé. Encore en 582-1, on relève les traces d'une tentative d'usurpation, faite par un certain Damasias. Malgré tout, l'aristocratie attique conserva sa cohésion et sa puissance jusqu'aux environs de l'an 560. Elle rivalisait de luxe avec les familles princières du Péloponnèse, auxquelles elle s'alliait par mariage : en 566, elle instituait la fête quadriennale des grandes Panathénées.

Au VIIe siècle, l'Attique était restée étrangère au mouvement de colonisation, bien que naturellement des émigrants isolés aient pu chercher fortune à Siris ou à Métaponte. Dans la première moitié du VIe siècle, un mouvement d'expansion extérieure se dessine dans tous les sens. Athènes prend part à la guerre sacrée pour la protection de Delphes contre les gens de Krisa (vers 590). Elle se dégage peu à peu de la pression qu'exerce sur elle Mégare, lui reprend Salamine, lui enlève un moment Nisée. Elle évite les conflits avec Egine, derrière laquelle se trouvait alors Epidaure et surtout Argos. Mais elle abandonne l'étalon éginétique pour adopter l'étalon euboïque, qui la fait rentrer dans l'unité économique du monde ionien. Des Athéniens s'établissent à

Sigée en Troade, sur la route de l'Hellespont, et maintiennent la position contre Mytilène. Enfin Athènes a certainement des relations de commerce avec l'Ionie et Cypre, avec l'Egypte, avec l'Etrurie. La poterie attique se rencontre en tous ces endroits; le vase François, orgueil des collections de vases trouvés en Etrurie, est signé de deux maîtres attiques (avant 550). Il est naturellement possible qu'une bonne partie de ces vases aient été transportés par des vaisseaux non attiques, mais ils contenaient certainement un produit attique, l'huile.

Enfin, Athènes possède un autre article d'exportation : l'argent du Laurium. Outre ce que monnayent l'Etat et les grandes familles de l'Attique, il faut supposer une exportation dans les Etats qui monnayent sans avoir de mines d'argent. Il ne faut pas naturellement se représenter l'exploitation du Laurium, au VIe siècle, comme comparable à ce qu'elle sera dans les deux siècles suivants, mais l'impulsion est donnée[2].

Le pouvoir des grandes familles commençait à faiblir vers 570-560. Il se maintenait encore dans les grandes plaines centrales, où les *Pédiéens* reconnaissaient pour chef Lycurgue. Il était contesté sur la côte, où Mégaclès l'Alcméonide avait pris la direction des *Paraliens*. Enfin un chef militaire ambitieux, Pisistrate, constitua dans les montagnes du Nord un parti plus démocratique encore, les Diacriens, et réussit à s'assurer le pouvoir vers 560.

Pisistrate fut renversé une ou deux fois, et forcé de chercher refuge pendant quelques années en Thrace, où des relations avec les potentats du pays lui assurèrent une participation aux richesses minières de la

région du Pangée. Avec ces richesses, il recruta une troupe qui lui permit de rentrer victorieusement en Attique vers 545. Désormais, il exerça tranquillement le pouvoir jusqu'à sa mort (527), et le transmit à ses fils Hippias et Hipparque, qui devaient en jouir encore une quinzaine d'années.

Les Pisistratides laissèrent subsister les anciennes institutions et le code solonien, en les modifiant à l'occasion par l'exercice du pouvoir personnel. Ils étaient appuyés sur une garde assez forte, et sur la popularité que la prospérité matérielle croissante leur assurait auprès du paysan propriétaire. Ils ne levaient qu'un impôt de 10 % sur la récolte annuelle, lequel, étant donnée la rotation biennale, ne représentait guère qu'un impôt de 5 % sur la propriété foncière.

Au dehors, leur politique fut essentiellement pacifique. Le mot : « L'Empire c'est la paix », n'a pas été prononcé par Pisistrate, mais a été la règle de sa conduite et de celle de ses fils.

Vers l'Ouest, Athènes était, depuis la guerre sacrée, en relations d'amitié avec l'amphictyonie delphique et le peuple qui y tenait la première place, les Thessaliens. Avec les voisins de Béotie, les rapports se tendirent depuis le moment où Platées se retira de la confédération béotienne pour s'allier à Athènes (519).

Du côté de Mégare, les Pisistratides se bornèrent à garder Salamine, sans insister, semble-t-il, sur l'occupation de Nisée. Ils nouèrent amitié avec Erétrie ce qui à la longue devait créer un certain antagonisme avec Chalcis, la rivale traditionnelle de cette ville. Ils évitèrent de heurter les Eginètes, derrière lesquels apparaissait maintenant la puissance naissante de la ligue péloponnésienne. D'abord amis

d'Argos, les régents d'Athènes n'hésitèrent pas à se tourner du côté du soleil levant quand s'affirma la prépondérance spartiate.

C'est du côté de l'Est seulement qu'ils manifestèrent des velléités d'expansion. Pisistrate partagea, avec Polycrate de Samos, le rôle de protecteur de Délos. Il établit à Naxos son ami Lygdamis, et semble avoir lié partie un moment avec Polycrate. Le commerce avec l'Egypte et avec l'Occident continua à se développer. Les positions acquises près du Pangée et à Sigée furent maintenues, et Sigée devint un fief personnel de la famille régnante. Enfin la Chersonèse fut occupée.

Parmi les familles puissantes qui se résignaient difficilement au régime nouveau étaient les Philaïdes. Le chef de la famille, Miltiade l'ancien, fut sollicité vers 560-550 de prendre le gouvernement des Dolonces. Il s'établit en Chersonèse et y régna longtemps, malgré l'opposition de Lampsaque. Les Pisistratides favorisèrent cette entreprise : elle assurait un exutoire à des éléments de population qui pouvaient les gêner. Quand Miltiade disparut, ils aidèrent son neveu Stésagoras à prendre sa succession, puis, Stésagoras étant mort à son tour vers 520-515, ils envoyèrent à sa place un autre membre de la famille, Miltiade le Jeune. Celui-ci conquit Lemnos, qui devint un débouché pour la colonisation attique.

C'était l'époque où la puissance perse, installée en Asie-Mineure depuis 546, s'affirmait sous la direction de Darius. Les Pisistratides se gardèrent de la heurter, et, après l'expédition de Scythie, s'allièrent par mariage avec le tyran de Lampsaque, bien vu du grand roi. Miltiade, dont l'atti-

tude avait été suspecte pendant la même expédition (vers 514), avait été forcé de quitter la Chersonèse, et les Perses, maîtres de la Thrace, avaient occupé Lemnos, qu'ils donnèrent à un Samien.

Ce pouvoir, populaire au dedans, pacifique au dehors, ne tomba que sous une intervention étrangère. Des actes d'arbitraire isolés avaient provoqué le complot d'Harmodios et d'Aristogiton, dont Hipparque fut victime aux grandes Panathénées de 514. Mais les Alcméonides, qui depuis 545 vivaient en exil, furent repoussés lorsqu'ils tentèrent de rentrer à main armée. Pour ébranler Hippias, il fallut que Sparte se tournât contre lui. Les Alcméonides s'étaient assuré la bienveillance du sacerdoce delphique en dirigeant la reconstitution du temple, brûlé en 548, et ils décidèrent l'oracle à exciter les Spartiates contre les Pisistratides. Telle est, du moins, la version d'Hérodote, et l'on ne voit pas, en effet, pourquoi les dirigeants de Sparte auraient, sans cela, rompu avec une politique qui s'affirmait de plus en plus strictement péloponnésienne. Tant il y a qu'après un premier échec des Spartiates, dû à l'appui de la cavalerie thessalienne, le roi Cléomène parvint à bloquer Hippias dans l'Acropole (printemps 510). Le tyran finit par capituler et alla régner à Sigée. Et il sembla qu'Athènes allait entrer tout naturellement dans le système péloponnésien : alliance permanente avec Sparte au dehors, régime oligarchique modéré au dedans.

Si les choses prirent un autre cours, gros de conséquences mondiales, ce fut par suite de l'action des Alcméonides et de leur chef, Clisthène.

Au lendemain de la chute d'Hippias, les vieilles institutions, qui n'avaient été que déviées par le pouvoir personnel et par la pratique de la candidature officielle, rentrèrent tout naturellement en vigueur. D'une part le gouvernement appartint aux neuf archontes recrutés dans la classe très restreinte des pentacosiomédimnes et des chevaliers par un système de tirage au sort précédé d'un examen des candidats; avec le conseil des archontes sortants, l'Aréopage, ce collège était le boulevard de la puissance des grandes familles, dont le *leader* était alors Isagoras[3]. D'autre part, les naucraries subsistaient, avec leur représentation, le Conseil des Quatre-Cents, et ces autorités avaient accentué leur esprit d'indépendance, sous la tyrannie, par l'effacement des grandes familles et le progrès du bien-être dans la classe des petits propriétaires fonciers, les *zeugites* (gens ayant 100 hectolitres de revenu ou l'équivalent). C'est sur elles que s'appuyèrent les Alcméonides, tenus à l'écart par l'aristocratie dirigeante en raison de la vieille excommunication qui pesait sur eux.

En 508-7, Isagoras fut archonte, et crut pouvoir en finir, par la proscription, avec l'opposition alcméonide. Le roi Cléomène vint l'appuyer, avec une poignée d'étrangers. Mais l'intervention étrangère provoqua une réaction. Cléomène et Isagoras furent expulsés, 300 de leurs partisans proscrits. Le pouvoir passa décidément aux Alcméonides; un Alcméon fut archonte en 505[4]. Le chef reconnu de la famille et du gouvernement était le vieux Clisthène.

Il procéda cette fois à une refonte complète des cadres de la société attique, pour briser, au point de vue politique, les vieux cadres gentilices ou locaux qui avaient été la racine des luttes de factions du

VIe siècle. La base fut désormais le dème (commune locale). Tout citoyen athénien fut inscrit dans un dème, et le *démotique* fit partie intégrante de son nom, à titre héréditaire. Les dèmes furent réparties en 30 paquets (*trittyes*), 10 pour la côte (Paralie), 10 pour l'intérieur (Mésogée), 10 pour la ville (Asty); les trittyes de chaque région étaient à peu près équivalentes en population (ville 1 /5, intérieur 2 /5, côte 2 /5). Une trittye paralienne, une trittye mésogéenne, une trittye urbaine, furent assignées par le sort à chacune des 10 tribus nouvelles. Toutes les institutions furent modelées sur ces cadres. Le Conseil des Quatre-Cents devint le Conseil des Cinq-Cents, 50 membres par tribus, tirés au sort. La phalange d'hoplites fut divisée en 10 régiments. Les chœurs des représentations dramatiques (qui avaient pris sous la tyrannie un caractère officiel), furent organisés par tribus[5]. Toute cette organisation ne fut complète qu'en 501, et ne fit sentir ses effets que peu à peu; nous y reviendrons plus tard.

C'est que, au lendemain de l'expulsion de Cléomène, les questions intérieures étaient de beaucoup primées par le péril extérieur. Les Péloponnésiens avaient été mobilisés en masse pour venger l'affront fait au roi de Sparte. Ils étaient appuyés par les Béotiens, irrités de la perte de Platées, et par les Chalcidiens, amis de Thèbes et ennemis d'Erétrie. Heureusement pour Athènes, l'action de Cléomène se heurta à l'opposition de l'autre roi, Démarate, qui réprouvait l'immixtion dans le régime intérieur des cités de la ligue. Les Péloponnésiens démobilisèrent, et la milice athénienne affirma sa valeur avec un éclat inattendu par une double victoire sur les Béotiens et les Chalcidiens (probalement en 506).

Lorsque, peu après, les Spartiates, inquiets de l'essor d'Athènes, songèrent à rétablir Hippias, ils se heurtèrent à l'opposition de Corinthe, qui voyait poindre, non sans satisfaction, une rivalité maritime entre Athènes et Egine.

Dans le premier mouvement d'inquiétude causé par l'hostilité de la ligue péloponnésienne, les Athéniens s'étaient tournés d'instinct vers le seul pouvoir qui parût supérieur à celui-là : le roi de Perse. Mais le satrape de Sardes, Artaphernès, exigea comme prix de son appui « la terre et l'eau », et on recula, à Athènes, devant cette reconnaissance formelle de vasselage. Les Alcméonides ne perdirent pourtant pas l'espoir de rester en contact avec le Perse. Seulement, Hippias, devenu vassal perse comme son allié de Lampsaque, avait circonvenu le satrape, et celui-ci, peu au courant des affaires de la Grèce propre, demanda tranquillement son rétablissement. Les Athéniens commencèrent à s'écarter de la Perse pour revenir à l'alliance spartiate.

Le courant démocratique à Athènes, reposait encore essentiellement sur la classe des zeugites, représentée militairement par la phalange d'hoplites. Les dirigeants alcméonides se préoccupaient donc de fortifier cette classe par l'attribution de terres, à charge de service dans l'infanterie de ligne (clérouchies). Salamine avait été définitivement reconnue à Athènes par un arbitrage spartiate, au temps d'Isagoras : on y établit une clérouchie. De même, après la défaite des Chalcidiens, les Athéniens dépossédèrent un certain nombre de grands propriétaires eubéens au profit de paysans athéniens. C'étaient là des compensations pour la perte de la Chersonèse et de Lemnos. D'ailleurs, ces établissements dans

le voisinage immédiat étaient bien plus tentants pour le paysan attique que les entreprises maritimes lointaines : la flotte ne comportait toujours que les 50 pentécontores des naucraries.

Telle était la situation lorsque éclata la révolte de l'Ionie contre les Perses (499).

Les Perses avaient poursuivi tout doucement leurs progrès en Thrace et dans la mer Egée, au hasard des incidents qui les attiraient. Une occasion s'offrit de conquérir Naxos, ils la saisirent. Mais l'expédition échoua. D'après Hérodote, Aristagoras de Milet, qui en avait été l'instigateur, se vit compromis et fomenta la révolte. L'historien grec donne un peu trop la révolte comme le résultat d'intrigues toutes personnelles d'Aristagoras et de són parent Histiée, alors retenu à Suse. La vraie cause fut l'antipathie croissante contre le régime des tyrans, généralisé par Darius lors de son passage en Asie-Mineure. Quand l'explosion se fut produite à Milet, ils furent balayés partout. La secousse se propagea au loin. La Carie se souleva, et, à Cypre, nombre de Grecs saisirent l'occasion de réagir contre les progrès des Phéniciens. Les villes de l'Hellespont suivirent le mouvement, coupant les Perses de leur satrapie récente de Thrace. Les Scythes même virent là une occasion de revanche; leurs bandes parurent jusqu'en Chersonèse. Certains de leurs dynastes envoyèrent même des députés à Sparte.

Aristagoras avait tout de suite songé à chercber des secours en Europe. Il s'adressa d'abord à Sparte et fut éconduit par Cléomène. A Argos, un oracle détourna les Argiens d'associer leur sort à celui de Milet. A Athènes, le terrain était plus favorable.

en raison de la menace suspendue par Artaphernès sur la ville. Les Athéniens accordèrent un secours de vingt vaisseaux, et les Erétriens se joignirent à eux. Ils arrivèrent pour prendre part à une pointe poussée sur Sardes. La ville fut surprise, un temple brûlé. Ce ne pouvait être qu'un succès momentané, dû sans doute à ce que la garnison perse opérait contre Milet. Les Athéniens se bornèrent à cet exploit et ne tardèrent pas, semble-t-il, à se repentir de leur audace; en 496, le Pisistratide Hipparque parvint à l'archontat.

Cependant les Perses, d'abord surpris, avaient préparé la répression. La flotte phénicienne se mit en mouvement la première pour la reconquête de Cypre. Elle fut maltraitée, mais, sur terre, les forces impériales eurent la partie plus belle, et en 497 l'île était rentrée dans le devoir. En Asie-Mineure, les forces locales rencontrèrent plus de résistance. Une armée perse fut détruite en Carie. Malgré des succès partiels, le pessimisme s'était répandu à tel point chez les Ioniens dès 497-6, qu'Aristagoras avait été chercher fortune dans la région du Pangée; il y périt.

La concentration des forces de terre et de mer, du côté des Perses, ne fut pas opérée avant 495. Une bataille décisive s'engagea alors à Ladè, devant Milet. Si elle ne fut pas livrée entre 600 trières d'une part, et 353 de l'autre, comme le veut Hérodote, elle ne fut pas moins l'action navale la plus importante qu'eût encore vue la Méditerranée. Bloquée de toutes parts, Milet tomba en 494. Le temple des Branchides fut pillé, et ne se releva que 150 ans plus tard. Les autres villes ioniennes rentrèrent dans l'obéissance, et la satrapie fut réorganisée; les Perses

renoncèrent à imposer partout le régime de la tyrannie. Ils tenaient à ne pas détruire les ressources de cette province, qui devait encore leur rendre de grands services en 480.

L'an d'après (493), la flotte phénicienne ramena au devoir les villes de l'Hellespont. Miltiade, qui, chassé par les Perses, avait passé de longues années à la cour du roi Thrace Oloros, puis avait été rappelé par les Chersonésitains contre les Scythes en 496-5, fut alors chassé définitivement. Puis les Perses eurent à récupérer la Thrace. Mardonius s'en occupa en 492. Un désastre que ses vaisseaux subirent près de l'Athos, au moment de l'équinoxe d'automne, mit un terme à ses succès, mais la province était reconquise. Thasos même se soumit sans broncher.

Il ne restait plus qu'à reprendre l'œuvre de développement de l'empire au point où elle en était restée une dizaine d'années plus tôt. La première tâche était la soumission des Cyclades. Mais les derniers événements avaient prouvé qu'il était nécessaire d'étendre les opérations à la Grèce d'Europe, en particulier à Athènes et à Erétrie. En 491, Darius envoya des hérauts dans toutes les villes, réclamant « la terre et l'eau ». Beaucoup d'îles acquiescèrent, même Egine. Sur le continent, l'accueil fut moins encourageant. D'ailleurs, le Roi ne se dissimulait pas qu'il y aurait des résistances à vaincre, et, parallèlement à l'action diplomatique, il faisait des préparatifs militaires proportionnés au but poursuivi, commandant en Phénicie des vaisseaux de transport pour la cavalerie. L'expédition, qui était confiée au Mède Datis et à Artaphernès le fils, ne fut prête qu'au printemps de 490.

A Athènes, les esprits étaient restés partagés depuis l'intervention en Ionie. Beaucoup espéraient encore se faire oublier du Roi. En 496, Hipparque, nous l'avons vu, fut archonte. En 493, quand Phrynichos essaya d'émouvoir les esprits sur le sort de Milet, cet audacieux poète fut poursuivi et condamné. Quand Miltiade, fuyant devant les Phéniciens, vint reprendre sa place dans la cité de ses aïeux, il fut attaqué pour avoir exercé la tyrannie en Chersonèse et à Lemnos. Mais d'autres étaient prêts à le soutenir. Thémistocle, archonte en 493-2, faisait commencer les travaux destinés à substituer le Pirée au vieux port de Phalère. En 491, les hérauts de Darius furent éconduits brutalement. Miltiade, acquitté, fut nommé stratège par la tribu Oinéis pour l'année 490. Et, en présence de l'attaque de Datis, un décret rendu sur sa proposition solidarisa étroitement Athènes et Erétrie.

Les Athéniens avaient fait plus : ils avaient accusé les Eginètes à Sparte pour avoir accordé à Darius « la terre et l'eau ». C'était rentrer officiellement dans le sein de la ligue péloponnésienne, et la mettre en mouvement contre le Perse. Sparte ne pouvait céder sans coup férir l'hégémonie qu'elle s'était assurée depuis un demi-siècle : elle avait mis à mort les hérauts de Darius. Le roi Cléomène exigea des otages des Eginètes. Ayant échoué par l'opposition de Démarate, il parvint à faire déposer celui-ci, qu'on remplaça par un autre Eurypontide, Léotychide : les deux rois réunis arrachèrent alors des otages aux Eginètes et les remirent à Athènes. Mais, même à Sparte, il subsistait une opposition : une campagne fut menée contre Cléomène, qui aboutit à son exil, puis à sa mort. Sparte, en 490, allait soutenir Athènes ;

elle ne parvint pas à entraîner la masse des Péloponnésiens.

Les généraux perses avaient réuni leurs forces en Cilicie. C'était prendre de loin leur élan. Mais il y avait des résistances à briser en route. A Rhodes, Lindos ferma ses portes, et Datis se laissa désarmer par un miracle d'Athéna. A Cos, l'île fut ravagée, remise à la reine d'Halicarnasse Artémise[6] : le principal personnage, Kadmos, s'enfuit en Occident ,où l'avaient précédé nombre d'Ioniens. Les Perses s'arrêtèrent à Naxos, à Délos, à Karystos. L'été était déjà avancé lorsqu'ils parurent devant Erétrie. Au bout de quelques jours, la ville leur fut livrée. De là, le vieil Hippias, qui les guidait, les conduisit à Marathon.

Les Athéniens avaient mobilisé tous leurs hoplites et s'étaient postés sur les pentes du Pentélique, surveillant la plaine de Marathon, et couvrant la route d'Athènes. Les avis étaient partagés parmi les dix stratèges qui, sous le polémarque Kallimachos d'Aphidna, commandaient les régiments des tribus : Miltiade poussait à l'attaque. Mais la majorité préférait attendre les Spartiates qu'on savait en route. Enfin les Perses se lassèrent. Ne pouvant songer à forcer le passage des montagnes, ils rembarquèrent leur cavalerie, se préparant à doubler le Sunium pour tomber sur Athènes démunie, où quelque trahison leur ouvrirait bien les portes. Mais cette fois Kallimachos et Miltiade se jetèrent sur leurs fantassins.

La phalange se déploya en ordre, la tribu Aiantis à la droite, avec le polémarque, les autres se succédant dans l'ordre officiel, les Platéens à l'extrême gauche. Arrivée à portée des arcs mèdes, on prit le

pas de charge pour abréger le passage de la zone dangereuse. Les tribus du centre, qui se trouvaient plus faibles (nous reviendrons sur ce point) avaient par malheur en face d'elles les meilleurs soldats de la monarchie, Perses et Saces. Il y eut là quelques minutes critiques, — quelques minutes seulement, car la perte des Athéniens ne dépassa pas 192 morts. Avec un coup d'œil et une rapidité de décision dont on peut laisser l'honneur à Miltiade (puisque son nom devait rester attaché au souvenir de la journée), les ailes victorieuses se rabattirent sur le centre et complétèrent la déroute des Asiatiques; 6.400 de ceux-ci couvraient la place quand le reste parvint à se rembarquer.

Les généraux perses doublèrent le cap Sunium, et parurent devant le Phalère. Mais, laissant la dixième tribu, l'Antiochis, à la garde du butin, les stratèges d'Athènes étaient revenus par une marche forcée sous les murs de la capitale. Toute trahison devenait impossible. Les Perses retournèrent en Asie.

Darius ne se méprit pas sur la gravité du coup qui venait d'être porté au prestige de l'Empire. Il prépara une expédition de plus grande envergure. Cependant, en Egypte, un soulèvement éclata chez les Libyens du Delta occidental. Puis, le vieux roi mourut (décembre 486). Son successeur, Xerxès, dut d'abord faire rentrer l'Egypte dans le devoir, puis eut affaire à un soulèvement babylonien. Ce n'est qu'à partir de 483 qu'il put se consacrer à l'expédition de Grèce.

Après la retraite de la flotte perse, Miltiade avait essayé d'entraîner les Athéniens contre les îles qui

avaient fait hommage au Roi. Mais il échoua devant Paros. A son retour, il fut violemment attaqué, traîné en justice sans égards pour la blessure qu'il avait reçue à l'attaque de la place, et mourut en prison (489). Evidemment, la masse rurale de la population n'était pas mûre pour les entreprises maritimes. Les Eginètes allaient faire son éducation.

Ils n'avaient pas oublié les otages que Lacédémone les avait forcés de livrer aux Athéniens. Après la catastrophe de Cléomène, ils cherchèrent à profiter du revirement spartiate, intriguèrent auprès des amis qu'avait laissés Démarate en s'enfuyant vers l'Asie. Le roi Léotychide dut aller à Athènes réclamer les otages, mais les Athéniens ne voulurent rien entendre. Alors les Eginètes se pourvurent eux-mêmes, saisirent en mer des fonctionnaires athéniens. Vers 488-7, (trente ans avant la rupture de 460), la guerre éclata entre les deux cités. Egine avait tout au plus 30 trières; il est vrai que, les Spartiates ayant observé une attitude philathénienne, elle obtint en revanche des secours d'Argos. Athènes d'autre part n'avait que sa flotte archaïque; les Corinthiens durent lui donner 20 trières. La guerre se borna à des pirateries sur les côtes attiques. Mais, plus proche et plus gênante que la lointaine menace perse, donc plus visible pour la masse, elle servit à merveille les projets de l'homme en qui s'incarnait la vigilance nationale, Thémistocle.

Né vers 530, Thémistocle avait été archonte en 493, probablement stratège en 490. La victoire de Marathon ne le rassurait pas; il sentait que, tôt ou tard, contre le Perse, Athènes aurait besoin de « murailles de bois ». On relève son action dans toutes les mesures qui marquèrent ces années, réformes cons-

titutionnelles, mesures contre les personnes : *is fecit cui prodest.*

En 487-6, l'archontat qui avait été décerné jusque-là par un système mixte d'élection et de tirage au sort, fut décerné uniquement par le sort. La magistrature y perdit tout son prestige. La seule autorité élective à Athènes, la seule qui restât ouverte, et indéfiniment ouverte, aux ambitieux, fut la *stratégie.* C'est comme stratège que Thémistocle comptait agir, et sauver Athènes.

Ses rivaux furent successivement écartés par l'ostracisme. C'était une institution de Clisthène, qui permettait au peuple d'écarter pour 10 ans l'homme politique qui avait cessé de plaire, sans que la mesure entraînât de conséquences infamantes. Avait-elle déjà servi ? En tout cas, à partir de 488, elle atteignit le Pisistratide Hipparque, l'Alcméonide Mégaclès, Xanthippe qui avait accusé Miltiade, enfin Aristide, l'archonte de 489, le plus redoutable adversaire de Thémistocle. Tous ces hommes devaient d'ailleurs être rappelés en 480.

Alors enfin, en 483-2, Thémistocle put faire adopter la mesure décisive. Depuis trois ans, la découverte des gisements de Maronée avait donné au Laurium une activité inconnue jusqu'alors. Mais on n'avait songé qu'à partager les bénéfices entre les citoyens, au taux de 10 drachmes par tête. Cette fois, Thémistocle fit décider qu'on les affecterait aux constructions navales. Ils furent confiés aux 100 plus riches citoyens, à charge pour ceux-ci de faire armer chacun une trière. Lorsque Xerxès arriva, Athènes eut ainsi plus de 100 vaisseaux du type le plus perfectionné qu'on connût. Elle était devenue la première puissance navale de la Grèce.

En même temps, Thémistocle obtenait qu'on maintînt étroitement le contact avec Sparte. La capitale du Péloponnèse avait vu son prestige péricliter quelque peu, à la suite de la déposition et de la fuite de Démarate, de la fin tragique de Cléomène. Les nouveaux rois, Léotychide et Léonidas, n'inspiraient pas grande confiance[7]. On parlait d'agitation parmi les hilotes. Lorsque la menace perse devint évidente aux yeux les plus myopes, Sparte resserra les liens de la confédération péloponnésienne. Chez les Arcadiens, où Cléomène comptait nombre d'amis, sa chute avait laissé des rancœurs : le Tégéate Cheiléos aida à les apaiser. Les Spartiates, aidés de Corinthe, réconcilièrent Egine et Athènes. Ils n'hésitèrent pas à faire une démarche à Argos même, mais ne purent aller jusqu'à accorder au roi argien une part dans le commandement des forces fédérales. Ils cherchèrent à s'assurer les Béotiens et les Thessaliens, malgré l'opposition latente de Delphes, qui était défaitiste; les gens du Nord promirent cependant de marcher, si on les couvrait contre le premier choc. Des villes crétoises, il n'y avait à espérer que des mercenaires. Corcyre, toujours irréductible dans son hostilité contre Corinthe, réserva sa flotte. Enfin, le tyran de Syracuse, Gélon, fut pressenti, mais l'attaque menaçante des Carthaginois, enhardis par le bruit des préparatifs de Xerxès, suffisait à absorber son attention.

Malgré tout, la phalange spartiate, l'organisation de la ligue péloponnésienne, la jeune flotte d'Athènes, formaient un noyau de résistance solide, qui allait supporter victorieusement l'épreuve du fer et du feu.

Il faut nous arrêter quelque peu sur cet instant décisif de l'histoire d'Athènes. Quelques fragments d'inscriptions nous indiquent que les institutions athéniennes de la période postérieure à Clisthène ont eu des précédents à Chios et dans les villes d'Ionie au VIe siècle[8]. Mais, pour Athènes seulement, nous pouvons pénétrer dans le détail. D'autre part, les institutions attiques ont été par la suite imitées au moins dans toutes les cités démocratiques. Nous avons donc ici l'occasion de définir ce que c'était qu'une démocratie grecque.

Au reste, il est plus que probable que l'organisation donnée à Athènes dans les années qui suivirent 507 était préfigurée depuis le VIIe siècle au moins dans les cadres naucrariques. Mais ce sont les cadres clisthéniens qui ont existé pendant toute la période classique de l'histoire athénienne (Ve et IVe siècles). Eux seuls nous occuperont ici.

Pour les reconstituer, nous disposons d'abord des dédicaces de prytanes du IVe siècle. Elles nous donnent les listes complètes des membres du Conseil des Cinq-Cents, par dèmes, pour 5 tribus (2e, 3e, 4e, 6e, 10e); pour les autres, les indications sont fragmentaires, mais un autre document nous assure au moins qu'aucun dème ne nous échappe. Il s'agit d'une liste générale des membres du Conseil. Nous n'avons que le bas de la liste, mais, en prenant une tribu pour laquelle nous connaissons par ailleurs le nombre des dèmes (la 6e par exemple), nous nous assurons que la liste devait comprendre 112 lignes au-dessus de la dernière de cette tribu. Chaque liste de tribu remplissant une colonne, il est facile de vérifier que la liste des noms de dèmes que nous avons pour les autres tribus correspond exactement à l'in-

tervalle à remplir; pour une seule tribu (la 2e), il y a un écart de 3 lignes, dû probablement à la carence d'un conseiller (pour cause de décès?)[9]. Enfin, les chiffres des conseillers correspondent à la population du temps de Clisthène, et non à celle du IVe siècle, car le démotique suivait la famille, et par conséquent le dème, au bout de 150 ans, avait perdu son caractère local. La première redistribution de sièges a eu lieu en 307. C'est pourquoi Athènes même, qui comptait bien 100.000 habitants au IVe siècle, et le Pirée, qui pouvait en compter 50.000, sont si faiblement représentés.

Pour les dèmes dont nous n'avons pas directement le nombre de conseillers, on peut recourir à la *Prosopographie* de Kirchner. Chaque dème y est représenté par un certain nombre de membres. En rapprochant ce « coefficient prosopographique » du « coefficient prytanique » dans les cas où nous avons celui-ci, on se fera une idée approximative de la correspondance. On pourra donc, dans les autres cas, déduire le nombre des conseillers du coefficient prosopographique. Il faut bien prendre garde que celui-ci résulte d'une liste répartie sur plusieurs siècles, et par conséquent ne répond pas du tout à la population du temps de Clisthène. Comme nous mettrons le chiffre de conseillers ainsi restitué en face du chiffre attesté, là où ce dernier nous est donné, on se rendra compte immédiatement du degré de l'exactitude. On vérifiera, en faisant l'addition (puisque chaque tribu avait exactement 50 conseillers), que nous obtenons ainsi une très suffisante approximation de la physionomie du conseil au temps de Clisthène.

Pour déduire du nombre des conseillers la population, il suffirait d'avoir le nombre des citoyens vers

500 av. J.-C. On l'évalue à 20.000 ou 25.000. En multipliant le chiffre des conseillers par 50, on forcera donc un peu tous les chiffres; mais, la population ayant très rapidement augmenté au ve siècle, il n'y a pas grand inconvénient à cela.

Quant à la position des dèmes, en comparant les travaux de Milchhöffer et de Loeper, on se rend compte que les points sur lesquels on est d'accord sont beaucoup plus nombreux que les points contestés[10]. La principale difficulté vient de l'existence de certaines enclaves, que Loeper a cherché à éliminer à tout prix; je crois qu'elles existaient, et qu'elles s'expliquent par le désir d'éviter que, par une taquinerie du sort, toute une série de trittyes côtières ne fussent contiguës aux trittyes intérieures de même tribu. M. Judeich est revenu depuis sur la position des dèmes urbains, et aboutit à une distribution trop régulière, rappelant celle des arrondissements de Paris; les dèmes ayant été attribués aux tribus par le sort, il serait étonnant que le hasard eût créé une telle régularité, et c'est ainsi par exemple que le dème d'Alopèce, à mon avis, est mal placé par M. Judeich[11]. Je mettrai un point d'interrogation devant les dèmes pour lesquels l'attribution à une trittye donnée (ville, intérieur ou côte), me paraît rester incertaine[12].

J'ai donc dressé la liste, en plaçant les tribus dans l'ordre officiel : Erechthéis, Aigeis, Pandionis, Léontis, Akamantis, Oinéis, Kékropris, Hippothontis, Aiantis, Antiochis. Dans chaque tribu, la trittye urbaine est en tête, puis la trittye intérieure, puis la trittye côtière. (voir note p. 702 sqq.).

Il s'agit à présent de pénétrer dans la structure sociale de la cité dont l'homogénéité politique avait été ainsi assurée. Les classes censitaires subsistaient, et, même sans barrières locales, devaient continuer à faire sentir leur action, tant que les fonctions publiques seraient gratuites. On ne pouvait devenir archonte que quand on était pentacosiomédimne ou chevalier. On ne pouvait, en fait, prendre effectivement part à l'administration si l'on n'était au moins zeugite ou hoplite, avec 200 drachmes de revenu (car, dès cette époque, on avait traduit en monnaie la condition solonienne des 200 médimnes ou métrètes de revenu). Les hoplites étaient alors 8000, — un bon tiers de la cité. Il est intéressant de voir comment ils étaient répartis entre les tribus.

Un renseignement fourni par Hérodote à propos de la bataille de Marathon (septembre 490) nous en offre, si je ne me trompe, le moyen. Il dit que les tribus des ailes se trouvaient beaucoup plus fortes que les tribus du centre[13]. C'était un effet de l'organisation athénienne, qui transportait à l'armée les cadres civils, et, comme d'ailleurs la plupart des villes grecques, excluait ainsi la parité rigoureuse des formations militaires spartiates. A Marathon, le commandement, pour éviter l'enveloppement que faisait craindre la supériorité numérique des Perses, prescrivit d'étendre le front dans la mesure du possible. Les tribus d'ailes y parvinrent en gardant une bonne profondeur, et surtout sans affaiblir leur front, tandis que les tribus du centre, moins favorisées, durent probablement amincir leur phalange, en tout cas laisser filtrer au front des éléments qui auraient dû rester en arrière. On a vu les conséquences graves que faillit avoir cette disparité. Ici, nous ne nous

intéressons qu'aux indications statistiques qu'elle nous fournit.

Hérodote nous dit formellement que les tribus étaient dans l'ordre normal[14], mais qu'elle était la la première, celle de droite, la place du commandement ? On songerait d'abord à l'Oinéis, la tribu de Miltiade. Mais un texte de Plutarque est, à la réflexion, décisif. Il met en scène un convive qui rappelle que l'Aiantis a eu, à Marathon, la place d'honneur, et invoque à ce sujet les élégies d'Eschyle, qui a pris part à la bataille. Comme d'ailleurs le polémarque Kallimachos d'Aphidna appartenait à l'Aiantis, ce texte emporte la balance[15]. L'ordre était donc, de droite à gauche : Aiantis, Antiochis, Erechthéis, Aigéis, Pandionis, Léontis, Akamantis, Oinéis, Hippothontis, Kékropis, Platéens.

Nous sommes conduits à nous représenter comme tribus fortes en hoplites l'Aiantis, l'Antiochis l'Erechthéis, d'une part; l'Oinéis, l'Hippothontis la Kékropis de l'autre — comme tribus faibles l'Aigéis, la Pandionis, la Léontis, l'Akamantis. Quant à l'anecdote de Plutarque représentant l'Antiochis et la Léontis comme voisines[16], elle me paraît évidemment faite pour rapprocher Aristide de Thémistocle; quelle que fût la tribu d'aile, ces deux tribus ne pouvaient être voisines.

Voyons si ce renseignement cadre avec ce que nous savons par ailleurs.

Les trittyes urbaines étaient trop proches pour être bien différentes : tout au plus peut-on supposer au Phalère et au Pirée une forte proportion de petites gens. Les trittyes côtières devaient aussi se ressembler comme composition; nous supposerons seulement, au Laurium, des ouvriers mineurs au lieu de

marins. Il est rationnel de chercher plutôt la raison des différences dans les trittyes de l'intérieur. Et alors, un fait saute aux yeux. Parmi les tribus fortes, figurent l'Aiantis, l'Oinéis, l'Hippothontis, qui correspondent à la région du Parnès, la Diakrie; c'était déjà la région qui, avec sa forte proportion de petits propriétaires, avait été l'appui de Pisistrate. De même, parmi les tribus faibles, figurent la Pandionis et l'Akamantis, qui correspondent à la Mésogée, la plaine la plus fertile de l'Attique dans l'antiquité comme de nos jours; chez ces Pédiéens avait été le boulevard de la grande propriété avant Pisistrate, et il y était resté. Pour les autres tribus, les indications sont moins nettes. L'Antiochis, l'Erechthéis, la Kékropis, les tribus de la plaine du Céphise, figurent parmi les tribus fortes. On croirait volontiers que vers 560, elles appartenaient à la grande propriété, car le parti des Pédiéens était alors si fort qu'il avait fallu la coalition des Alcméonides et de Pisistrate pour l'abattre. Mais il faut admettre que la plaine du Céphise était passée au régime de la petite propriété sous les Pisistratides. Tout cela s'accorde parfaitement.

Donnons quelques chiffres, uniquement pour fixer les idées. Chaque tribu aurait droit à 800 hoplites. On peut donc supposer que les tribus fortes en comptaient 1000 et plus, et qu'une tribu diacrienne, l'Oinéis par exemple, la tribu de Miltiade, en avait jusqu'à 600 dans sa trittye intérieure, à Acharnes. Les tribus faibles n'auraient guère plus de 500 hoplites, celles de la Mésogée peut-être 200 seulement dans la trittye intérieure. Il va de soi que la disproportion pouvait être encore plus forte, et qu'elle était surtout moins régulière.

Tous ces chiffres ont d'ailleurs changé rapidement au ve siècle, par suite d'un phénomène économique : l'abaissement du pouvoir de l'argent, consécutif à l'essor du Laurium. Le cens de 200 drachmes qui fut maintenu, et qui était élevé au vi^e siècle, ne représentait plus, à la fin du ve, que la somme strictement nécessaire pour faire vivre un homme : le salaire de 3 oboles par jour. Aussi Athènes, qui, après ses victoires, avait en outre multiplié le nombre des clérouchies, finit-elle par compter 25000 ou 30000 hoplites. Acharnes, à elle seule, en compta 3000. La démocratie athénienne tendait à créer le type du propriétaire indigent.

Le reste de la population était constitué par les *thètes*, qui comprenaient divers éléments : dans la ville, par exemple, les petites gens que nous voyons travailler dans les ateliers de poterie du Céramique, — sur la côte des marins, et des mineurs au Laurium, — dans l'intérieure les journaliers agricoles qui travaillaient sur les terres des grands propriétaires. Ils étaient environ 15000, ce qui ferait, en supposant la répartition analogue à celle de l'ensemble de la population, 6000 pour la côte, 6000 pour l'intérieur, 3000 pour la ville. Les thètes paraliens suffisaient largement à assurer l'armement des 50 pentécontores de la flotte archaïque (2500 marins). Les autres n'étaient employés, militairement, que de façon subalterne et intermittente, comme troupes légères.

Tout changea avec la création de la flotte en 483-2. Pour armer seulement 100 trières, il fallait 20.000 hommes. Compte tenu de l'état-major, des

épibales (fantassins de marine), qui étaient hoplites, et des quelques métèques et esclaves auxquels Athènes pouvait se fier, il était indispensable de transformer en rameurs les journaliers agricoles de la Mésogée et d'ailleurs. C'est de quoi les 100 triéarques s'occupèrent. Un d'eux, Clinias, fils d'Alcibiade, combattit à Salamine sur une trière manœuvrée uniquement par ses gens[17].

Nous avons la preuve qu'on procéda alors à une « inscription maritime» généralisée. On a retrouvé au Pirée des bornes marquant, par trittyes, les emplacements où devaient venir se ranger les hommes réquisitionnés pour la flotte[18]. La collection est bien loin d'être complète, mais il y figure des trittyes urbaines, des trittyes intérieures, des trittyes côtières. De plus, on constate que toutes ces inscriptions sont archaïques, contemporaines de la journée de Salamine (480) ou à peu près. L'institution est tombée par la suite en désuétude. Ceci s'explique par le développement de la puissance navale d'Athènes au lendemain des guerres médiques.

La population déracinée ne retourna plus aux champs. Les propriétaires fonciers durent cultiver eux-mêmes ou se pourvoir d'esclaves; même un personnage aussi modeste que celui qui figure dans le *Plutus* d'Aristophane (vers 390) a un esclave. Les thètes restèrent à Athènes ou au Pirée, et se trouvèrent tout mobilisés. Ils composèrent désormais cette « tourbe nautique » qu'abomine Euripide, mais, qui, vu sa présence constante au centre du gouvernement, et son importance pour la politique impérialiste, n'en gouverna pas moins la République.

Mais le nombre des thètes, en raison du phénomène économique exposé plus haut, n'augmenta pas

à proportion de l'ensemble de la population : au temps de Périclès, ils étaient toujours 15.000. Athènes réserva toujours à ses citoyens les postes de pilotes, de *céleustes* (chefs de chiourme), et le banc supérieur de la trière, le ban des *thranites*. Mais il lui fallut, pour armer des flottes de 100 ou 200 trières, d'autres ressources. Elle les trouva dans ses métèques (étrangers domiciliés), et surtout dans les marins égéens qui venaient se faire embaucher au Pirée ou qu'on recrutait sur place. Sur les listes de pertes de la fin du ve siècle, les hoplites et les marins sont séparés[19]. Les premiers sont rangés par tribus. Pour les seconds, toute division de ce genre est abandonnée, ce qui prouve au moins qu'ils étaient, en grand nombre, des non-citoyens.

Il reste, pour achever de donner une idée de la transformation de la cité attique après Clisthène, à dire un mot des esclaves. Le nombre en augmenta constamment au ve siècle, sans atteindre jamais, même d'après les calculs les plus soigneux et les plus favorables, au chiffre de 100.000, contre une population libre qu'on peut évaluer à 200.000 âmes[20]. Une notable fraction, plus de 10.000 en tout cas, furent employés au Laurium : lorsqu'à la fin du siècle, l'ennemi fut en permanence sur le sol de l'Attique, on évalue à 20.000 le nombre des esclaves marrons, dont la majorité étaient des mineurs. Au reste, on voit, par le nombre des coins monétaires dont nous constatons l'emploi et l'usure, quel fut l'essor de la production. Au vi^e^ siècle, le nombre de ces coins est de 3 en moyenne par an. Dès la découverte de Maronée (486-5), il monte à 7 par an, et augmente sans cesse par la suite[21]. Un coin pouvait frapper 100 tétradrachmes et 1.000 drachmes *au moins*[22].

Si rares que soient nos indications sur les cités autres que Sparte et Athènes, elles suffisent pour replacer le phénomène spécifique athénien dans l'ensemble du milieu grec. D'un mot, on dira qu'Athènes, au temps des guerres médiques, rentre dans le type des cités ioniennes du VIe et du Ve siècle. Elle s'écarte au contraire du type des cités continentales. Là, les distinctions censitaires restent basées sur l'économie en nature; nous en avons la preuve pour Sparte, et un indice au moins pour la Béotie[23]. Dans ces cités, nous avons vu que, au temps d'Hérodote, le nombre des hoplites est estimé faire la moitié du corps des citoyens. Dans les cités maritimes, Corinthe, les villes de l'Akté en Argolide, on entrevoit des conditions plus analogues à celles d'Athènes, avec des variantes locales; à Corcyre par exemple, on utilisait largement sur la flotte les esclaves, ce qu'Athènes ne fit que dans des circonstances exceptionnelles, par exemple en 406. Quant aux cités de l'Occident, un élément nouveau y était introduit par la présence d'une nombreuse population non grecque, qui était employée sur les terres des grands propriétaires : nous y reviendrons.

---

1. Töpffer, *Attische Genealogie.*
2. Seltman, *Athens, its history a. coinage.*
3. Cf. mon article, *Rev. de Philol.*, 1924, p. 144.
4. Pollux (VIII, 110) rapproché de Aristote, *Const. Ath.*, XXII, 2.
5. Probablement 503 (cf. Wilhelm, *Urk. dramat. Aufführ*, p. 243; mais cf. rem. de Foucart, *Journ. et Sav.*, 1907).
6. *Hippocrate*, éd. Littré, IX, p. 477.
7. En 480, le corps de 10.000 hommes envoyé à Tempé (10.000 hommes !), fut confié à un polémarque, Evénète (Hér. VII, 173).
8. Wilamowitz, *Abh. Berl. Akad.*, 1909, n° 25; *Rev. hist.*, 1910, p. 345.
9. *Mitteil. Athen.*, XXIX, p. 244 (de 335-4).
10. Milchöffer, *Abh. Berl. Akad.*, 1892, Loeper, *Mitt. Ath.*, XVII, 319 sqq. Voir la discussion : *Mitt. Ath.* XVIII, p. 277 sqq.
11. Judeich, *Topogr. v. Athen*, p. 160.

12. Il ne faut pas que le grand nombre des points d'interrogations trompe sur leur importance. En réalité, en dehors de la question des enclaves, il n'y a de divergence grave que pour la 5e tribu. Je ne puis me décider à considérer des lieux comme Sphettos et Prospalta comme appartenant à la trittye côtière.

13. Hér. VI, 111.

14. Hér. VI, 111.

15. Plut., éd. Didot, *Moralia*, p. 761. Sur Kallimachos, cf. *Inscr. graec.*, I, éd. minor, 609.

16. Plut., *Arist.* 5.

17. Hér. VIII, 17.

18. *Inscr. graec.*, I, éd. minor, 897, sqq.

19. *Inscr. Graec.*, I, éd. minor, 950 sqq.

20. R. L. Sargent, *The size of the slave popul.*, p. 127.

21. Seltman, *Athens, its coinage a. hist.*, p. 107, p. 14.

22. Babelon, *Les monnaies grecques*, p. 20.

23. Arist., frag. 158 (Rose).

V

Campagne de Xerxès (480-479).[1]

Lorsque, vers 520-515, le roi Darius avait entrepris de diviser son royaume en une vingtaine de satrapies, et de se rendre compte de ce que chacune pouvait payer de tribut, il avait prescrit une enquête préalable, et des anecdotes conservées par des historiens grecs attestent le sérieux avec lequel avait été conduite l'opération. Mais on croira facilement que la base choisie pour l'assiette de l'impôt était des plus simples. D'après ce que nous constatons en Egypte et en Chaldée, j'ai cru pouvoir établir que les taxateurs perses avaient, en somme, cherché à déterminer le taux de la double dîme prélevé sur la récolte des céréales.

On avait d'abord estimé la surface cultivable, opération moins difficile qu'il ne semblerait d'abord, parce que la grande majorité des terres de l'empire étaient situées dans la zone désertique subtropicale, et présentaient nettement le caractère d'oasis. Je suppose que les Perses anciens, comme les Persans modernes, évaluaient la surface d'après les repères fournis par les routes royales : tel district était coté comme ayant tant de parasanges en longueur, sur tant en largeur.

Puis on appréciait la productivité moyenne du pays. Les Perses de Darius allaient-ils, comme

1. Voir les croquis à la fin du volume.

c'était le cas dans la Turquie du XIXe siècle, jusqu'à distinguer deux ou trois catégories de terres ? C'est possible. En tout cas, l'évaluation de la surface, rapprochée de la productivité, donnait la valeur de la récolte possible.

Ce faisant, les taxateurs ne se dissimulaient pas que, dans la plupart des cas, ils doublaient la valeur de la récolte vraie, la règle ordinaire étant, comme elle l'est encore en Perse, la rotation biennale. Mais, en supposant que la moitié de la terre, laissée chaque année en jachère, produisait comme l'autre, ils estimaient compenser l'exemption dont aurait joui, si l'on avait pris la dîme simple, le reste de la propriété foncière. Pour les produits autres que le blé, une administration aussi démunie de précédents (sauf en Egypte, en Chaldée et en Lydie) n'aurait pu songer à un recensement complet.

Restait à évaluer en argent le prix de la récolte. En Lydie, la monnaie existait depuis longtemps déjà. En Egypte, en Syrie, en Chaldée, on était familiarisé au moins avec l'emploi des métaux précieux comme étalons de la valeur. Mais comment procéda-t-on dans les régions comme celles de l'Iran oriental, par exemple, où certainement la notion même de l'économie en argent était absente ? Il me paraît certain que Darius appliqua à ces pays le taux babylonien, encore bas à cette époque, mais qui pourtant eût été beaucoup trop élevé pour les régions en question, s'il n'avait été fictif. Il est évident que la Carmanie et l'Arachosie n'ont jamais payé 400 ou 600 talents, et ont acquitté le tribut en nature.

Il résulte de tout cela que les tributs des provinces nous donnent une idée approximative de leur

productivité en céréales, et par là même de leur population, car, sauf dans les pays riverains de la Méditerranée, il est interdit de songer alors à un commerce de blé, d'une importance si minime qu'elle soit. Chaque pays devait nourrir ses habitants.

Le prix du blé était, au IVe siècle, de 2 ou 3 drachmes par hectolitre dans les pays grecs, moitié moindre en Egypte où l'économie en nature dominait, à peu près équivalent à Babylone, dont le tarif fut adopté conventionnellement pour l'Iran. Un tribut de 100 talents babyloniens, par exemple, répondait à une valeur de la récolte possible de 1000 talents, à une récolte *réelle* de 1 million et demi d'hectolitres, et à une population de 400 ou 500.000 âmes, si l'on adopte pour la consommation normale de l'homme, à la suite des Grecs, 7 médimnes par an (3 hectolitres et demi).

Il est nécessaire de se faire une idée, au moins grossière, de la population de l'empire pour apprécier les charges militaires qui pesaient sur elle.

On a déterminé, dans l'empire perse, six grands gouvernements militaires (karanies) : ils étaient, d'ailleurs, tout indiqués par la géographie. D'abord, la Bactriane et les pays du nord de l'Hindoukoush, dont les contingents ralliaient Ecbatane par la route contournant au nord le grand désert iranien. Puis, les bords de l'Indus et la Carmanie, reliés au centre de l'empire par la route correspondante du sud. Les troupes de ces deux karanies se mêlaient, sur les bords du Tigre, au noyau central de l'armée : Perses, Mèdes, etc... Tous ensemble venaient, à Kritalla en Cappadoce, rallier les contingents des deux karanies suivantes : d'une part, la Chaldée, la Syrie, l'Egypte; d'autre part les pays au sud du

Caucase. Enfin, près de Sardes, dans la plaine du Castole, rejoignaient les troupes de l'Asie-Mineure occidentale.

Il semble que chaque karanie fut taxée à 30.000 soldats. Hérodote évalue l'ensemble des forces à 1 million 700.000 fantassins et 80.000 cavaliers. Et, quand les historiens grecs évaluent des armées perses, ce sont les multiples de 300.000 qui réapparaissent sans cesse. Mais pour évaluer la charge réelle des karanies méditerranéennes (4e et 6e), il faut ajouter la marine, dont nous parlerons à part.

Il va de soi que, pour une expédition donnée, le grand roi ne levait qu'une fraction de cette masse colossale : c'est en ce sens qu'il faut corriger les évaluations des historiens. Pour une seule expédition, nous pouvons espérer nous faire une idée de la force réellement mobilisée : pour l'expédition de Xerxès (483-479). Les Ioniens ont fourni un contingent sérieux à l'expédition. Les Perses savaient apprécier leurs qualités spéciales, et les employaient couramment dans les états-majors et l'intendance. Des Grecs ont assisté aux mesures d'organisation, connu le nom des chefs, remarqué les détails de tenue et d'armement. Tout cela a pu être tout de suite consigné par écrit, car l'Ionie possédait déjà une littérature historique. Rien n'empêche donc de considérer comme authentique la liste, conservée par Hérodote, des 29 corps de 10.000 hommes que comprenait l'armée de Xerxès. Reste seulement à déterminer ce qu'il pouvait y avoir, dans ce nombre, de combattants effectifs. Hérodote estime que le train égalait au moins le nombre des combattants, et, de fait, il semble bien que 100 ou 150.000 pour ceux-ci soit un chiffre raisonnable. Quand Héro-

dote parle de 60.000 hommes restés avec Artabaze et Mardonius, de 60.000 autres revenus avec Xerxès, le chiffre vrai de l'armement initial transparaît encore à travers ces renseignements, qui, tels quels, éveilleraient la méfiance : nous verrons comment il faut les rectifier.

J'ai essayé de résumer les calculs donnés ci-dessus dans le tableau suivant (voir pages 528-529).

La mobilisation de ces masses occupa au moins toute l'année 481. Pour venir des pentes de l'Hindoukoush ou des oasis de l'Oxus jusqu'à Ecbatane, il fallait trois mois. Les contingents bactriens, en partant aux premiers jours du printemps, n'ont pu arriver qu'en juin. Aux contingents des bords de l'Indus, pour atteindre Suse, il fallait plus de temps encore. En admettant que Xerxès ait groupé ces contingents orientaux autour du noyau perse et mède en juin et en juillet, il a pu être en août sur le Haut-Tigre, en septembre à Kritalla. Là, les contingents du Sud-Ouest n'ont pu se trouver au rendez-vous que si ceux du Haut-Nil étaient partis au printemps; aux autres, il a fallu moins de temps. Les contingents subcaucasiques étaient presque à pied d'œuvre. En octobre 481, Xerxès a pu amener à Sardes l'ensemble de ses troupes, ralliées par les Phrygiens, Lydiens, etc... Il a passé l'hiver dans la capitale de la Lydie.

La flotte, une fois les constructions navales achevées, était naturellement bien plus vite rassemblée. Certaines unités avaient été convoquées d'avance pour préparer les voies; le reste se réunit à Kymé, à Phocée, et dans les ports de l'Ionie, à l'automne de 481. L'intention du roi était de franchir l'Hellespont

sur un pont de bateaux, mais il eût été dangereux d'exposer un tel ouvrage à l'hiver. On le commença aux premiers beaux jours de 480. Il était à peine achevé qu'une tempête le détruisit (fin avril 480). La fureur légitime de Xerxès a été popularisée par l'anecdote des coups de fouets donnés à la mer. Il réquisitionna sa flotte de guerre pour remplacer le pont détruit, mais il y fallait des semaines. Le pont ne put être prêt avant le mois de juin 480. On nous dit qu'il était double : 360 vaisseaux d'un côté, 314 de l'autre, trières ou pentécontores. Etant donné la largeur du passage (environ 2 kilomètres), les chiffres n'ont rien que de vraisemblable. Ils nous donnent au moins pour la flotte le minimum de 674 voiles. Le chiffre total de 1.200 est suspect : Hérodote et Ephore en répartissent diversement les éléments entre les provinces côtières. Au reste, l'important serait d'avoir le nombre des vrais vaisseaux de combats, des trières. Nous verrons qu'à Salamine il en restait 207, après une tempête meurtrière : un roi de Paphos, pris par les Grecs, déclara que, sur 12 bâtiments, il en avait perdu 11. On peut accorder, pour le début de l'expédition, 200 trières égyptiennes, phéniciennes, ciliciennes, et 200 autres à l'ensemble des villes grecques d'Asie-Mineure.

C'était 400.000 hommes qu'allait voir passer, par terre et par mer, la satrapie de Thrace, et, quelles que fussent ses ressources, elle n'aurait pu fournir les 1 ou 2 millions d'hectolitres nécessaires. Xerxès avait donc fait installer cinq dépôts de blé sur les côtes, entre Byzance et Therma (Salonique). La Thrace même devait augmenter encore ses forces. Une cinquantaine d'années plus tard, on la jugeait capable de fournir à Sitalcès 400 talents attiques de

	TRIBUT	RÉCOLTE	POPULATION
12e nome	360 talents		
16e nome	300		
15e nome	250		
11e nome	200		
7e nome	170		
Bactriane et Pays au Nord de l'Hindoukoush	1280	19 m. hl.	6 mill. — ε
[20e nome	360 talents d'or		
17e nome	400		
14e nome	600		
Inde et Irand du Sud	1.000	15 m. hl. + x	4 m. 1,2 + x
10e nome	450		
8e nome	300		
[Perse]	[exemptés]		
Iran Occidental	750	11 m. hl. + x	3 m. 1/2 + x
9e nome	1000		
5e nome	350		
6e nome	700		
Chaldée - Syrie - Égypte	2050	30 m. hl. + e	10 mill.
13e nome	400		
18e nome	200		
19e nome	300		
Pays caucasiens	900	13 ou 14 m. hl.	4 m. + e
1e nome	400		
2e nome	500		
3e nome	360		
4e nome	500		
Aste Mineure	1760	26 m. hl.	8 m.

PROPORTION des 300.000 soldats à la population adulte	CORPS de 10.000 hommes levés réellement.	PROPORTION de la levée aux 300.000 hommes.
	Hystaspès Sisammès Artabazos Azanès Artyphios Ariomardos	
1/4	60.000 h. + cavalerie	1/5 + ε
	Pharnazathrès Pherendatès Arsamnès Siromitrès Mardontès	
1/3 ou 1/4 (?)		1/6 + ε
	Otanès Tigranès Anaphès Mégapanos	
1/2 (?)	40.000 h. + cavalerie + les 10.000 Immortels	1/6 + ε
	Otaspès Arsamès Massagès	
1/8 + 650 vaisseaux	30.000 hommes + cavalerie	1/10 + ε
	Artayntès Ariomardos Artayktès Pharandatès Masistios	
1/3 — ε		1/6
	Dotos Gobryas Artochmès Artaphernès Bassakès Badrès	
1/7 + ε (+ 550 vaisseaux)	60.000 h.	1/5

tribut, 150.000 soldats Le roi de Macédoine Alexandre était vassal. Hérodote évalue à 120 voiles ce que pouvaient donner les villes grecques de la côte, et, de fait, Thasos seule, avait, un peu plus tard, une trentaine de trières. La flotte était destinée à longer le littoral. Dès 482, on avait commencé à creuser le canal isolant le mont Athos, naguère fatal à Mardonius. Les Cyclades étaient sujettes de l'empire depuis 490, et devaient envoyer leurs contingents, qu'Hérodote évalue à 17 trières.

Xerxès s'était renseigné sur les forces qu'il allait rencontrer devant lui. Tout d'abord, Sparte, avec la confédération péloponnésienne. Ici nous n'avons pas d'appréciation contemporaine, car les chiffres d'Hérodote sont manifestement d'une époque postérieure, et il n'est pas douteux que les ressources de la Grèce n'aient augmenté durant la Pentékontaétie. A tout le moins, ils donnent un maximum, que voici :

Sparte	10.000	hoplites
Tegée	1.500	»
Mantinée	x	»
Orchomène	600	»
Lépréon	200	»
Eléens	x	»
Mycènes et Tirynthe....	400	»
Phlionte	1.000	»
Sicyone	3.000	»
Corinthe	5.000	»
Epidaure	800	»
Trézène................	1.000	»
Hermione	300	»

Mégare	300 hoplites
Egine	500 »
	27.300 + x

Sans l'Achaïe et Argos, qui restaient neutres, on peut estimer qu'en 480 le Péloponnèse pouvait fournir 20.000 à 25.000 hoplites.

Sparte pouvait compter sur Athènes, qui ajoutait quelques milliers d'hoplites, et surtout la flotte que Thémistocle venait de faire construire : plus de 100 trières du dernier modèle. Les deux autres puissances qui comptaient étaient Corinthe, avec 40 trières, et Egine, avec 30. Les autres villes du Péloponnèse, l'une dans l'autre, pouvaient ajouter une cinquantaine de bâtiments.

Il eût été important de s'assurer le concours des Grecs du Nord, Béotiens et Thessaliens, qui pouvaient facilement aligner 12.000 hoplites et en outre, les Thessaliens surtout, une précieuse cavalerie. Aussi une armée grecque de 10.000 hommes alla-t-elle, au printemps de 480, reconnaître les passages de l'Olympe, qui couvraient la Thessalie. Mais Alexandre de Macédoine prévint qu'ils pouvaient être tournés, et les chefs grecs se résignèrent à revenir sur la position des Thermopyles et de l'Artémision. On décida qu'on l'occuperait quand le moment serait venu; pour l'instant, les hommes furent renvoyés aux travaux de la moisson, et à la préparation des fêtes d'Olympie. On sacrifiait donc la Thessalie dont les ressources allaient grossir l'armée perse. On espérait retenir la confédération béotienne.

Enfin, une autre force eût été précieuse à avoir

du côté grec : la monarchie syracusaine, où Gélon, disait-on, disposait de 30.000 soldats. Mais il était retenu par la menace d'une invasion carthaginoise, qui, en effet, coïncida à peu près avec l'attaque perse. Vu l'ardeur des Phéniciens de la métropole et leurs rapports suivis avec leur grande colonie, il est impossible de voir là une coïncidence fortuite. Aussi bien, la tradition postérieure attribue à la diplomatie de Xerxès cet assaut simultané sur les Hellènes d'Orient et d'Occident.

Le départ de Xerxès, qui devait avoir lieu au printemps de 480, fut retardé gravement par l'accident du pont, et le dépit du Roi devait être justifié par les conséquences de l'événement. Le pont ne fut rétabli qu'en juin, et le passage de l'armée eut lieu en juillet. Elle défila, nous dit-on, sept jours et sept nuits. Puis il fallut l'arrêter à Doriskos pour lui donner l'organisation définitive. Il fallut d'autre part attendre la dislocation du pont pour pouvoir reconstituer la flotte de guerre. Alors seulement la lourde masse s'ébranla : le Roi lui-même semble être parti le dernier. L'armée de terre longea la côte de Thrace en trois corps. Le canal de l'Athos facilita la marche de la flotte. Tout se rassembla à Therma, en septembre. Là, Xerxès dut faire halte de nouveau, pour attendre les derniers renseignements sur la situation de l'adversaire, et préparer l'entrée en Thessalie, qui ne laissait pas d'être scabreuse. Les Aleuades de Larisse, qui dirigeaient la confédération thessalienne, libres maintenant de s'abandonner à leurs sympathies médiques, facilitèrent la besogne. Xerxès partit enfin de Therma le 2 octobre, jour d'une

éclipse de soleil que les mages interprétèrent favorablement.

A la nouvelle que l'ennemi était à Therma, les autorités spartiates avaient jugé le moment venu d'occuper la position Thermopyles-Artémision. Le roi Léonidas partit le premier avec 300 Spartiates, 4000 Péloponésiens, rallia les contingents béotiens, et s'établit aux Thermopyles. Son frère Cléombrote devait suivre avec le gros de l'armée péloponnésienne, car les Athéniens, les Mégariens, les Béotiens fidèles insistaient naturellement pour qu'on combattît dans la Grèce centrale. A l'isthme, l'éclipse du 2 octobre arrêta Cléombrote. Du moins fut-ce le prétexte invoqué, car, dans leur for intérieur, les Péloponnésiens songeaient déjà à barrer l'isthme d'une muraille, et à se contenter de défendre la péninsule; dès le lendemain des combats des Thermopyles, ils allaient donner suite à cette idée. Cependant, la flotte athénienne, sous Thémistocle, avait été prendre position à l'Artémision, couvrant l'Eubée. Le navarque spartiate Eurybiade et les escadres péloponnésiennes rallièrent peu à peu[1].

1. On voit que j'utilise l'éclipse du 2 octobre 480 comme point de repère de la chronologie absolue. Elle est mentionnée deux fois par Hérodote, et les deux fois avec des confusions. Il dit d'abord qu'elle coïncide avec le départ de Xerxès « de Sardes ». Tel quel, le renseignement est certainement faux. J'essaie de garder l'anecdote, en la rapportant au départ « de Therma ». Je ne méconnais pas que c'est là une démarche de critique conciliatoire.

Hérodote nous dit ensuite, incidemment, que Cléombrote fut arrêté par une éclipse alors qu'il sacrifiait « contre le Perse », et ramena les troupes qui fortifiaient l'isthme. Ceux qui placent le fait après Salamine y voient l'indice d'une velléité d'offensive de l'armée grecque contre les Perses en passe d'évacuer l'Attique. C'est assurément possible, encore que ces intentions agressives, si peu de temps après le désastre de Léonidas, jurent avec les tergiversations de l'année suivante. Je préfère croire qu'Hérodote a confondu là

Le roi Xerxès partit donc de Therma le 2 octobre 480, jour où une éclipse de soleil agitait les esprits. Mais les mages surent tourner le présage en bonne part. Xerxès fut le 5 ou le 6 en Thessalie, prenant contact avec ses nouveaux vassaux dont la cavalerie, allait être pour lui un appoint non négligeable. Le 11 ou le 12, son armée eut franchi l'Othrys, et le 14 octobre il arrivait aux bords du golfe Maliaque, en face de l'endroit où les contreforts de l'Oeta viennent serrer la mer au point de ne laisser, sur plusieurs kilomètres, qu'un passage large de 700 mètres en moyenne. C'étaient les Thermopyles. Là, la route était barrée par le roi Léonidas, accompagné de 300 Spartiates, de 4.000 Péloponésiens, et des Béotiens. Sachant que les pentes du mont Callidrome recélaient, sur sa gauche, des passages inquiétants, il avait chargé 1000 Phocidiens de les garder (voir croquis 1).

La flotte laissa le Roi prendre de l'avance, puis

un premier mouvement offensif, avant les Thermopyles, avec la construction du mur, qui suivit.

Au reste, ce qui importe, c'est :

1° La chronologie relative. D'après les indications formelles d'Hérodote (voir ci-dessous), il ne s'est pas écoulé un mois entre le départ de Therma et la bataille de Salamine.

2° Le fait que ce mois fut un mois d'automne. Une tempête comme celle de l'Artémision, avec « des torrents d'eau », ne se conçoit pas en Grèce avant l'époque de l'équinoxe d'automne. Hérodote dit bien qu'elle eut lieu « en plein été », mais c'est pour en faire un miracle de Borée. Ses contemporains y croyaient. Mais nous avons dépassé cet état d'esprit.

J'ai, pour la clarté du récit, considéré comme acquise la date du 2 octobre, et déduit de là toutes les dates données pour la guerre. Ceux qui préféreraient, pour la bataille de Salamine, la fin de septembre à la fin d'automne n'auront qu'à avancer d'un mois toutes les dates que je donne. Mais tout ce que nous savons de la marche des calendriers grecs invite à croire qu'en 480-479 Boédromion, le mois de la bataille, tombait plutôt en octobre qu'en septembre, et de même le mois spartiate Hyakinthios, qui correspondait à Hékatombéon, plutôt en août qu'en juillet.

partit à son tour de Therma le 12 octobre. Elle franchit le jour même les 80 ou 90 milles qui la séparaient des côtes de la Magnésie, et s'aligna au nord du cap Sépias. En route, elle avait bousculé quelques vaisseaux envoyés en éclaireurs par les Grecs. En arrière de ces vaisseaux, une escadre sérieuse était postée à l'Artémision, à la pointe nord de l'Eubée. Avec le navarque spartiate Eurybiade et des unités péloponésiennes, elle comprenait une notable fraction de la flotte attique sous Thémistocle. Mais, avertis de l'approche de la grande armada, cette escadre se replia sur l'Euripe, et évita ainsi le désastre qui allait atteindre l'adversaire. Le 13, en effet, se leva une tempête du Nord-Est, contre laquelle les vaisseaux perses, sur la côte sans abris de la Magnésie, ne purent se défendre. Le premier malheur d'Abydos, en les retenant en mer jusque dans cette saison insolite, en provoqua ainsi un second, plus grave encore. La bourrasque continua le 14 et le 15, causant à la flotte les avaries les plus meurtrières. Le 16 seulement, une accalmie permit aux Perses de doubler le cap Sépias et de trouver aux Aphètes, en face de l'Artémision, une position plus tranquille. Mais leur arrière-garde fut maltraitée par les Grecs, qui, dès le 14, étaient venus reprendre leur poste.

Le 17, les amiraux perses comptaient et pansaient leurs blessures, lorsque les Grecs, informés de leur désarroi, risquèrent une première attaque. Alors les Perses détachèrent une escadre pour faire le tour de l'Eubée et couper la route aux renforts qui continuaient, par l'Euripe, à arriver à l'adversaire. Mais, dans la nuit du 17 au 18, un dernier retour offensif de la tempête brisa encore cette escadre contre les côtes escarpées de l'Eubée. Les Asiatiques n'étaient plus sûrs de leur supériorité numérique.

Le 18, les Grecs attaquèrent encore, et prirent quelques avantages sur les Ciliciens. Mais, quand ils revinrent à la charge le 19, vers midi, les Perses s'étaient ressaisis, et les Phéniciens firent sentir cette fois leur habileté manœuvrière. La moitié des vaisseaux d'Athènes furent endommagés. Les Grecs renoncèrent à attaquer de nouveau. Les espérances fondées sur les défections des Ioniens s'étaient montrées vaines.

Le roi Xerxès, cependant, avait attendu des nouvelles de sa flotte. Manifestement, il espérait qu'elle pourrait forcer les vaisseaux grecs à la retraite et menacer par derrière les défenseurs des Thermopyles. Trompé dans son attente, il se décida à attaquer Léonidas de front (18 octobre). Mais la position était de celles qui rendent inutile la supériorité du nombre. Les Mèdes, la garde perse elle-même, furent repoussés avec perte, et la seconde attaque (19 octobre) ne réussit pas mieux.

Il se trouvait dans l'entourage de Xerxès assez de Grecs qui connaissaient le terrain et étaient prêts à en dévoiler les côtés propices. Le roi confia à la garde perse le soin de remonter les sentiers du Callidrome. Elle marcha toute la nuit du 19 au 20, et, le 20, au petit jour, les Phocidiens débusqués allèrent annoncer à Léonidas qu'il allait être mis entre deux feux. Beaucoup de ses Grecs se débandèrent; lui-même tint ferme avec ses 300 Spartiates et quelques autres contingents. Xerxès reprit l'attaque le 20, vers 10 heures, et cette fois, les Grecs, cernés, succombèrent. Léonidas avait tenu à montrer à tous, par son sacrifice, que la partie engagée était une affaire de vie ou de mort.

En attendant, la Grèce centrale, après la Thessalie,

était ouverte au vainqueur. Les Phocidiens étaient abandonnés à la rancune des Thessaliens, qui s'efforcèrent seulement de préserver Delphes de la cupidité perse. Les Thébains, aux Thermopyles, avaient demandé et obtenu quartier, se portant garants de la sympathie des Béotiens pour la cause médique; seuls les Thespiens et les Platéens allaient rester irréductibles. Les Péloponésiens avaient montré, dès le 2 octobre, qu'ils n'étaient pas disposés à venir chercher la victoire en Béotie : ils commençaient à élever, sur l'isthme de Corinthe, des retranchements symptomatiques.

La liaison était bien établie entre l'armée de Léonidas et la flotte de l'Artémision, et, dans l'après-midi du 20, Eurybiade et Thémistocle avaient connu le désastre des Thermopyles. Ils se mirent aussitôt en retraite vers l'Euripe, et, le 21, les Athéniens surent que leur pays n'était plus gardé. La procession d'Eleusis même dut être abandonnée, et le reflux de la population vers la côte commença. L'île de Salamine offrait le refuge le plus naturel. Outre leurs 100 ou 150 vaisseaux, les autorités athéniennes eurent à leur disposition ceux des Péloponnésiens. Pour aller du Pirée à Salamine, une heure suffit; un vaisseau pouvait faire six fois le voyage dans la journée, et transporter chaque fois 50 personnes. Dès le 25, cette population de 100.000 âmes était mise à l'abri, la plupart sans doute à Salamine, beaucoup à Egine ou à Trézène. Eurybiade, cédant aux objurgations de Thémistocle, maintint la flotte confédérée dans la rade de Salamine, ce qui n'était pas sans mérite, car il ne manqua pas de voix pour faire remarquer que, si l'on perdait une bataille dans cette position, toutes les forces navales de la Grèce étaient anéanties.

Xerxès avait donné, le 21, un jour de repos à ses troupes. Pour remonter le moral éprouvé de ses marins, il les convia ce jour-là à visiter le champ de carnage des Thermopyles. Puis, le 22, il descendit en Béotie, détachant un corps vers la Phocide. Le 24, il passa à Thèbes, et, le 26, il fut devant Athènes déserte. Quelques désespérés s'étaient accrochés à l'Acropole; ils ne purent empêcher les Perses de forcer l'archaïque enceinte, et de brûler le temple de la déesse. Xerxès put annoncer à Suse que l'insolente cité était enfin châtiée. Mais, quelles que fussent ses forces, les retranchements de l'isthme ne pouvaient être tournés, comme ceux des Thermopyles, sinon par une diversion navale sur les côtes du Péloponnèse, diversion que préconisait l'émigré spartiate Démarate. Il fallait donc attendre la flotte.

Celle-ci était restée d'abord à Hestiée, débarquant des détachements pour piller l'Eubée. Enfin, le 25, elle remit à la voile, et le 27 au soir, elle atteignit Phalère[1]. Le lendemain, Xerxès réunit ses amiraux

1. Hérodote a écrit cinquante ans après les événements qu'il raconte, mais il a passé son adolescence au milieu de gens qui avaient vécu l'expédition de Xerxès. Pour tout ce qui s'est passé du côté perse en particulier, il a derrière lui des Ioniens qui avaient fait la campagne sur la grande armada, et dont quelques-uns, certainement, avaient déjà consigné leurs souvenirs par écrit : car, dans cette partie du monde grec, il existait déjà une littérature historique. Ce n'est pas par hasard que, dans le récit de la campagne de 480, les mentions précises, surtout le journal de marche (« La flotte partit onze jours après Xerxès », « la flotte resta trois jours à Hestiée, puis mit trois jours à gagner le Phalère », etc.), se réfèrent toujours aux opérations navales ou à des faits auxquels les marins ont été mêlés. Je persiste à croire que ces indications sont les éléments les plus authentiques de l'histoire d'Hérodote et fournissent un cadre solide à cette histoire, par ailleurs trop anecdotique et souvent fantaisiste. Il ne me paraît pas discutable, par exemple, qu'il ne s'écoula qu'une semaine entre les batailles des Thermopyles et de Salamine. Or, toute la chronologie relative de la campagne s'ensuit.

Quant à la chronologie absolue, je l'ai accrochée à la double men-

en conseil de guerre pour trancher la question vitale : attaquerait-on la flotte de Salamine, ou filerait-on sur le Péloponnèse?

Donc, le 28 octobre 480, Xerxès descendit au Phalère inspecter sa flotte, et réunit ses amiraux et les chefs des contingents particuliers. Il n'avait plus assez de monde pour tenir en observation la flotte grecque, et, en même temps, détacher une escadre sur les derrières des défenseurs de l'isthme. La majorité des chefs se prononça donc pour chercher la décision à Salamine. L'armée de terre devait attendre les événements, et Xerxès se borna à étudier, pour exploiter la victoire navale escomptée, un débarquement dans Salamine.

A quelques milles à l'Ouest, dans la rade de Salamine, était blottie la flotte des Grecs. Les discussions entre les chefs avaient été assez vives durant les deux derniers jours. Les Péloponnésiens auraient, sans trop de regret, abandonné à leur sort Athènes, Mégare, Egine. Mais les Athéniens constituaient un bon tiers de leur flotte, et, en les jetant dans le désespoir, on risquait de rendre toute action ultérieure impossible. Thémistocle obtint donc qu'on ne refuserait pas à l'ennemi la bataille, s'il venait

tion de l'éclipse du 2 octobre 480, qui, *en tout état de cause*, est indiquée par Hérodote à une mauvaise place. J'essaie de sauver le souvenir qu'il y a rattaché (VII, 37), en la faisant coïncider, non avec le départ de Sardes, mais avec le départ de Therma. Toute la chronologie absolue que je donne est basée sur cette date. Mais je fais remarquer encore expressément que, même si on l'abandonne, la chronologie relative subsiste; il suffira de tout décaler, d'un nombre *a* de jours. On pourrait être tenté, par exemple, de retenir la date du 20 Boédromion, donnée par Plutarque (*Camille*, 19) comme anniversaire de Salamine; le décalage serait alors de huit jours. Mais Plutarque dit seulement περὶ τὰς εἰκάδας.

la chercher à Salamine. Il paraît que, pour se prémunir contre un revirement toujours possible d'Eurybiade, il eut recours à la ruse. Par son ordre, un pseudo-déserteur aurait été trouver Xerxès, et lui représenter la flotte grecque comme prête à fuir et à se disperser, si on lui laissait la voie libre. Toute la Grèce a connu l'anecdote : Eschyle, quelques années plus tard, y faisait allusion sur la scène d'Athènes. Et Thémistocle a récompensé publiquement le porteur du message, Sikinnos. Il n'y a donc pas lieu de révoquer le fait en doute.

En tout cas, les ordres de Xerxès supposent chez lui l'idée qu'il se trouvait en présence d'un adversaire démoralisé et prêt à se dérober. Il ordonna à ses amiraux, sous peine de la vie, de barrer les passes du côté d'Eleusis et de Mégare : il eût été puéril de surveiller les passes de l'Est, si on laissait la route de l'Ouest libre devant les Grecs. Le soir du 28, les chefs perses firent manger et embarquer les équipages :

« Sans désordre, d'un cœur discipliné, ils préparent le repas, puis le marin assure la rame au tolet qui va la guider. Lorsque la lumière du soleil disparaît, quand la nuit s'épaissit, les maîtres de la rame, au complet, montent dans les navires, puis tous les fantassins de marine. De rang à rang, on s'encourage, d'un bout à l'autre de la nef. Puis chacun vogue au rang qui lui est assigné » (Eschyle).

La flotte s'ébranla sur trois files et, la pointe de Munychie une fois doublée, on déboîta. Les Phéniciens prirent la tête et s'avancèrent jusqu'au détroit resserré où, encore aujourd'hui, le bac transporte en 30 minutes le touriste de l'Attique à Salamine. Derrière eux, les Ioniens s'alignèrent devant l'Héракléion. La troisième escadre, celle des Egyptiens,

resta entre Munychie et la pointe de Kynosoura : bien que nos sources soient ici peu explicites, il va sans dire que l'issue orientale devait être gardée aussi. La manœuvre et le virage « lof pour lof » des Phéniciens et des Ioniens, pour faire face à Salamine, étaient difficiles, et ne purent être achevées que le 29, quand le jour fut levé. De la pointe de Pérama à Hérakléion, il y a 4 km. et demi. Une trière avec ses rames représentait au repos une largeur de 10 ou 12 mètres, mais, pour permettre les évolutions, il en fallait bien 15 ou 20. Les 207 navires fins marcheurs d'Eschyle, cent trières phéniciennes, cent ioniennes, cadrent bien avec le front disponible, d'autant que les unités plus légères fourmillaient entre elles. De l'escadre égyptienne on ne nous dit rien. A l'aube, le roi Xerxès vint se placer derrière le point où se touchaient Ioniens et Phéniciens, en dominant les flots de 25 mètres, et prêt à décerner les prix de valeur. Et il fit, à l'extrême droite, débarquer une troupe d'élite à Psyttalie (Hagios Georgios), pour amorcer le débarquement à Salamine (voir croquis 2).

Si discrètement qu'eût été opérée la manœuvre nocturne, les nouvelles en avaient filtré au commandement grec, emportant les dernières indécisions. Les Athéniens racontèrent qu'Aristide, rappelé d'exil, était revenu d'Egine cette nuit même pour apporter à son heureux rival Thémistocle la nouvelle que le Barbare était tombé dans le piège par lui tendu. Les Eginètes attribuaient le même honneur au navire envoyé pour chercher à Egine les statues des Eacides, palladium de leur cité. Ce qui est sûr, c'est qu'une trière de Ténos abandonna les Perses dans la nuit et vint renseigner Eurybiade. A l'aube du 29, la trompette sonna donc le branle-bas de combat,

et les Ioniens, qu'un mille à peine séparait de leurs frères de race, purent reconnaître, poussés par des myriades de poitrines et renvoyés par les rochers sonores de Salamine, les hymnes sacrés par lesquels les Grecs appelaient leur divinité à l'aide dans ce grand péril. Bientôt la flotte sortit de la rade et se déploya devant les Barbares, l'aile droite d'abord, puis le reste : les Eginètes, en tête, filaient le long de la pointe de Kynosoura, puis les Corinthiens et les autres Péloponnésiens, enfin les Athéniens. Combien étaient-ils ? Eschyle dit 300, et il n'est pas douteux qu'un dénombrement avait dû être fait pendant le stationnement. Les précisions d'Hérodote ne permettent guère de douter non plus que la masse des unités ne se composât de trières. Mais il nous a prévenu que la moitié des nefs attiques, sans parler d'autres, avaient été abîmées à l'Artémision. Combien avaient été remises en état ? On fera bien de ne pas supposer plus d'une centaine de vaisseaux, athéniens, une centaine de Péloponnésiens — bref l'égalité numérique avec l'adversaire. De la pointe de Salamine à celle de Kynosoura, il n'y a que deux kilomètres : les Eginètes devaient donc, une fois le déploiement effectué, déborder fortement Kynosoura et même l'îlot de Céos. On nous dit que le commandement s'était réservé 10 trières d'élite : il est permis de supposer qu'il les destinait à parer, à la droite, le danger pouvant venir de l'escadre égyptienne.

Ces déploiements ont été plus longs à effectuer qu'à raconter, et il était environ 10 heures quand ils furent achevés. C'est le moment où, en automne, le vent, très nettement, souffle du Nord, et l'on raconta plus tard que Thémistocle avait, intentionnellement, attendu qu'il contrariât le mouvement des rames

ennemies. En fait, les Barbares furent prêts les premiers, et attaquèrent; un léger recul se marqua du côté des Grecs, dont l'alignement était encore à rectifier. Puis, l'engagement se produisit à l'extrémité Ouest, et Aminias de Pallène passa pour avoir eu l'honneur du premier coup d'éperon. De ce côté s'abordait l'élite des deux flottes, Athéniens et Phéniciens. Les Athéniens cherchaient à dégager la passe de Pérama et à rejeter les Barbares de l'Ouest à l'Est, et leurs archers crétois répondaient aux archers iraniens embusqués sur les vaisseaux de Sidon. Les Phéniciens étaient trop à l'étroit pour pratiquer la manœuvre où ils excellaient, laquelle consistait à esquiver au dernier moment le choc direct pour pivoter et prendre l'adversaire en flanc. Bientôt, ils commencèrent à refluer sur leur gauche, et là, sous les yeux de Xerxès, butèrent contre les Ioniens, qui, sous la pression des Péloponnésiens, continuaient à serrer vers l'Ouest. Les Eginètes avaient attaqué, et, à mesure que se dessina le succès, leur but indiqué fut de pousser sur la côte attique pour couper la retraite aux Barbares. Mais les Ioniens, malgré la mort de l'amiral perse Ariabignès, déçurent les espoirs qu'on avait fondés sur leur défection, et les Samiens, même, combattirent avec acharnement. Leurs efforts, aidés à partir de 13 ou 14 heures par le vent d'Ouest, assurèrent au moins à une partie de la flotte impériale la fuite vers Phalère, et il est probable que l'escadre égyptienne y aida également. A une partie seulement de la flotte, disons-nous: lorsque la nuit vers 17 heures descendit sur le champ de bataille, la majorité des 200 trières avaient jonché de leurs débris le détroit de Salamine. Les Grecs gardèrent longtemps dans l'œil le spectacle des chefs,

des soldats, des marins asiatiques, empêtrés dans leurs caftans, dans leurs tuniques flottantes, dans leurs pantalons, et lancés par la vague grondante contre tous les écueils. Eux-mêmes avaient perdu 40 vaisseaux.

Aussitôt que s'était dessiné le mouvement de reflux des Phéniciens, les Perses de Psyttalie s'étaient trouvés isolés. Aristide saisit l'occasion d'utiliser les hoplites athéniens qu'on n'avait pu faire monter sur les trières, et les débarqua dans l'îlot. Et Xerxès assista, impuissant, au massacre de ses fidèles.

Le 30 au matin, il put se rendre compte que le reste de la flotte, rassemblé à Phalère, était désormais inutilisable. Les vaisseaux perses reprirent immédiatement, et non sans une nervosité trop explicable, la route de l'Hellespont et de l'Asie, pour tenir la porte de rentrée ouverte au Roi. Xerxès, en effet, ne pouvait plus songer, sans diversion navale, à percer l'isthme, et il ramena son armée en Béotie. Quant aux amiraux grecs, ils poussèrent jusqu'à Andros. Il importait de faire sentir aux Grecs des Cyclades, qui en majorité avaient servi du côté perse, la présence de la flotte victorieuse Mais on revint bientôt

1. Les récits d'Eschyle et d'Hérodote, bien que ni l'un ni l'autre ne soient précisément des documents d'état-major, permettent très bien de suivre l'action. Seulement, absorbés par ce qui s'est passé dans le détroit de Salamine, ils ne nous parlent pas suffisamment de ce qui s'est passé entre Munychie et Kynosoura. C'est pourtant un détail qui a son importance. On a vu comment j'ai essayé de le reconstituer sans dédaigner d'utiliser un renseignement d'Ephore (Diodore, XI, 17 je comprends que les Egyptiens ont pu détacher quelques unités pour croiser sur la côte Sud de Salamine, allant jusque vers Mégare). Sur l'épisode de Psyttalie, M. Beloch me paraît avoir vu juste (*Griech. Gesl.*, II, 2, 2e édit., § 41 *sqq.*). Sur le rôle du vent, cf. Eginitis, *Annales de l'Observatoire d'Athènes*, I, p. 388, p. 348.

à Salamine. Les paysans d'Attique et du Péloponnèse furent renvoyés aux semailles de novembre.

Xerxès, jugeant que la saison de combattre était largement passée, avait établi son armée en quartiers d'hiver en Thessalie (novembre 480). Mais Mardonius ne renonçait pas à la satrapie qu'il avait convoitée, et qui d'ailleurs était à moitié conquise. Il obtint qu'on lui laissât la garde perse et les troupes des trois karanies orientales, plus quelques éléments sélectionnés. Pour ne pas décourager par des réquisitions exagérées le bon vouloir des Thessaliens, il laissa une fraction de ces forces, sous Artabaze, se joindre aux troupes des trois karanies occidentales, qui allaient escorter le roi Xerxès jusqu'à l'Hellespont. Le retour se fit avec rapidité, pour éviter dans la mesure du possible les pires rigueurs de l'hiver thrace. Vers le 1er janvier 479, Xerxès fut sur l'Hellespont. Ce qui restait de la flotte passa en Asie les contingents occidentaux, fortement décimés par les maladies. Xerxès établit son quartier-général à Sardes, et distribua ses troupes sur la côte ionienne. La flotte n'était plus assez forte pour empêcher à elle seule la défection des Ioniens, qu'on sentait menaçante. Lorsque Xerxès vit tarder l'attaque de la flotte grecque qu'il avait attendue au printemps de 479, il laissa même les vaisseaux phéniciens rentrer chez eux.

Les Grecs s'étaient d'abord rassemblés à l'isthme pour se congratuler sur le péril glorieusement écarté. Mais la situation restait assez grave pour ne pas permettre de prolonger les effusions sentimentales. De plus, des divergences de vues existaient entre Péloponnésiens et Athéniens. Les Péloponnésiens, depuis

la catastrophe de Léonidas, ne cessaient pas de travailler au mur de l'isthme. Il s'agissait d'un espace de 10 km. à barrer. Aux points où le travail primitif n'a pas été masqué aux archéologues modernes par les constructions subséquentes, on a pu constater que le mur avait 2 m. 40 de large et 7 mètres de hauteur. Puis, les anciens nous attestent que le plan comportait une tour tous les 100 mètres. Tout cela représentait 150.000 ou 200.000 mètres cubes de maçonnerie à remuer. Même avec un roulement bien organisé entre Péloponnésiens, il n'est pas surprenant que le travail ne se soit achevé qu'à l'été de 479 (voir Fougères, *Guide de Grèce*, p. 186).

Un pareil effort en disait long sur l'état d'esprit des Péloponnésiens, et leur peu de disposition pour venir chercher l'ennemi dans la Grèce centrale. Dans ces conditions, les Athéniens ne pouvaient se dessaisir de leur flotte, seule sauvegarde de leur population, en cas qu'une alerte nouvelle la forçât à reprendre le chemin de Salamine. Lorsque le roi de Sparte Léotychide reprit la mer aux premiers beaux jours de 479, il n'avait avec lui que 110 vaisseaux, presque tous péloponnésiens. Il dut s'arrêter à Délos. Avec de pareilles forces, il ne pouvait répondre aux sollicitations secrètes qui lui venaient d'Ionie. Toute action offensive de ce côté dépendait de l'appoint attique.

Mardonius ne pouvait ignorer ces sourds dissentiments entre Grecs. De plus, il était évident qu'il ne pouvait forcer le passage de l'isthme sans l'appui d'une action navale. Il tenta donc de détacher Athènes de la confédération, et de s'assurer une flotte qui venait de faire ses preuves. Il était disposé à faire un pont d'or aux Athéniens. Il choisit comme

négociateur Alexandre de Macédoine. Cette fois, les Spartiates s'alarmèrent sérieusement, et leurs ambassadeurs accoururent à Athènes, pour combattre, par une promesse formelle de secours, les promesses du Perse. Les Athéniens tinrent bon. Mais le péril immédiat écarté, les Péloponnésiens rentrèrent tranquillement leurs moissons (mai-juin 479).

Il ne restait plus à Mardonius qu'à agir militairement. Artabaze, en revenant de l'Hellespont, avait été distrait par la révolte de Potidée, sous les murs de laquelle il resta trois mois (février-avril 479). Il ne rejoignit son chef en Thessalie qu'au mois de mai. Au reste, pour mouvoir dans de bonnes conditions les masses qui lui restaient encore, Mardonius était forcé d'attendre que les récoltes de la Grèce centrale fussent engrangées, ce qui se faisait au mois de juin. Alors seulement il s'ébranla, entra en Attique sans coup férir, et réoccupa Athènes (juillet 479). Puis, il voulut encore voir si la pression militaire réussirait mieux que la séduction diplomatique. Mais ses ambassadeurs furent très mal reçus à Salamine. Il ne lui restait décidément qu'à défendre la Grèce continentale, qu'il tenait solidement, contre l'attaque éventuelle des Péloponnésiens, en attendant que la reconstitution de la flotte royale permît un jour la réduction du Péloponnèse. Pour le moment, il faisait sa cour aux oracles grecs, qui ne se montraient pas aussi irréductibles que la cité athénienne : Delphes pourtant commençait à tourner.

Sous le coup de la nouvelle invasion perse, les Athéniens avaient dépêché quelques-uns de leurs hommes d'Etat les plus qualifiés pour se plaindre de la non-exécution des promesses de secours faites si récemment, et faire entendre des paroles d'avertissement

sérieux. Même alors, les Spartiates firent traîner les pourparlers, et célébrèrent flegmatiquement la grande fête des Hyacinthies, qui cette année tombait dans la première quinzaine d'août. Mais, aussitôt libérés de ce devoir religieux, ils donnèrent l'exemple de la mobilisation générale, que les Péloponnésiens suivirent sans hâte Une fois l'avant-garde lacédémonienne arrivée à l'isthme, les Athéniens étaient assez soulagés pour pouvoir donner l'*exeat* à leur flotte. Sous les ordres de Xanthippe, elle alla rejoindre à Délos Léotychide, dont l'effectif se trouva porté à 250 vaisseaux.

Avisé par des émissaires d'Argos de la mobilisation péloponnésienne, Mardonius décida d'évacuer incontinent l'Attique : il ne se souciait pas de se laisser bloqué dans un pays épuisé. Il mit le feu aux monuments d'Athènes et d'Eleusis qui avaient échappé à la première dévastation, et se replia par Décélie. Informé que l'avant-garde spartiate, forte de 1000 hommes, était déjà à Mégare (vers le 10 août), il détacha des forces de cavalerie pour la surprendre. Le coup de main échoua, et les cavaliers qui le firent purent seulement se vanter d'avoir marqué le point extrême de l'avance asiatique en Europe. L'armée perse cependant repassait le Parnès, passait à Tanagra, remontait la vallée de l'Asopos, et Mardonius établissait son quartier général à Thèbes (fin août). Le camp des Perses fut établi sur la rive gauche du petit fleuve, près de l'endroit où le coupe la route de Thèbes à Athènes : c'était un carré de 2 kilomètres de côté, avec murailles de bois. La cavalerie perse se répandit au sud de l'Asopos, jusqu'au pied du Cithéron, rasant soigneusement le terrain où les Grecs allaient venir chercher la bataille. (Voir croquis 3).

L'armée de Mardonius, compte tenu des pertes de la campagne, pouvait encore comprendre 50.000 Barbares, dont plusieurs milliers de cavaliers armés de l'arc. On ajoutera à ces forces la milice béotienne, et 1000 Phocidiens rejoignirent au dernier moment. Enfin, les grands de la Thessalie avaient amené leurs contingents, et le roi de Macédoine, Alexandre, était présent. Tous ces Grecs étaient également bien pourvus de cavalerie. La force matérielle restait donc considérable, mais l'état moral de cette armée était déprimé par les déboires de la campagne. De mauvais présages circulaient. Un jour, un notable de Thèbes, Attagine, invita à souper l'état-major de Mardonius avec cinquante Béotiens. Thersandre d'Orchomène entendit son voisin de table, un Perse, lui murmurer : « Vois-tu ces hommes ? Dans quelques jours il n'en restera pas beaucoup ». Et comme le Grec lui insinuait qu'il y aurait peut-être lieu de communiquer au général les pronostics qu'il pouvait avoir, le Perse dit : « Il n'y a rien à faire contre la destinée ». Hérodote dit avoir recueilli ce souvenir de la bouche même de Thersandre.

Dans les premiers jours de septembre[1], on vit l'armée grecque commencer à déboucher des sombres coupes du Cithéron. Pausanias, régent de Sparte pour le fils de Léonidas, la commandait avec son oncle Euryanax. Il avait amené les Spartiates à Mégare, rallié les Mégariens, et, à Eleusis, les Athéniens. Ceux-ci avaient fourni presque toute leur infanterie de ligne, réduisant au minimum le personnel combattant de la flotte qui avait été rejoindre Léotychide: Aristide les commandait. D'Eleusis, par

1. Voir note p. 555.

les vallons où se blottit aujourd'hui le joli bourg de Villia, les Grecs avaient franchi le col de Dryos Kephalai (149 m.), puis s'étaient arrêtés sur les pentes du Cithéron, sans oser descendre jusqu'en plaine.

Combien étaient-ils ? Il y avait quelques milliers de Lacédémoniens et quelques milliers d'Athéniens, certainement. Mais, en dehors des Mégariens, il semble bien que la masse des contingents péloponnésiens n'eussent pas encore rejoint. Ils arrivèrent peu à peu les jours suivants, un à un. Il n'était pas aisé d'arracher les paysans péloponnésiens à leurs vendanges. Des éléments importants, les Mantinéens, les Eléens, n'étaient pas encore là le jour de la bataille. Dans ces conditions, toute évaluation des forces grecques, dans la journée même de Platées, reste bien incertaine. Il put y avoir, finalement, 25.000 hoplites environ, plus les troupes légères qui ne paraissent pas, en dehors de quelques archers d'Athènes, avoir beaucoup fait sentir leur présence. Enfin la cavalerie manquait absolument.

Les escadrons perses n'hésitèrent pas tout d'abord à venir chercher les Grecs sur les croupes où ils se tenaient. Mais, près d'Erythrées, ils se heurtèrent aux Mégariens et aux Athéniens, et furent rudement reçus. Leur commandant, Masistios, un des chefs perses les plus considérés, fut tué, et son cadavre même resta aux mains de l'ennemi. La phalange, quand elle n'était pas surprise, n'avait décidément rien à craindre de l'arme dans laquelle les Asiatiques mettaient toute leur confiance.

Ce succès était encourageant. Pausanias résolut de descendre en plaine pour chercher de l'eau : la sécheresse était au maximum. Il appuya vers l'Ouest,

vers les ruines, presque fumantes encore, de Platées, puis obliqua vers le Nord, jusqu'à l'Asopos : de Dryosképhalai à Platées, il y a environ 5 kilomètres, et de Platées à l'Asopos, autant. Les Grecs s'établirent autour des rares sources et des maigres ruisseaux qui descendent vers l'Asopos, les Spartiates à l'aile droite, puis les Tégéates et les autres Péloponnésiens, enfin, à la gauche, les Athéniens, sur les bords du fleuve principal. Et ils se tinrent en garde, ralliés peu à peu par les contingents qui débouchaient des sentiers conduisant de Mégare à Platées.

Mardonius avait donc ce qu'il avait cherché : l'infanterie grecque en plaine. Pourquoi n'attaqua-t-il pas incontinent ? Le 11 septembre, il voyait toutes ses forces s'aligner sur la rive gauche de l'Asopos, les Perses à l'Est, puis les autres Asiatiques, enfin les contingents béotiens, en face des Athéniens. Les Béotiens racontaient à Hérodote que, le 12, les devins avaient prédit la défaite à celui des deux partis qui attaquerait. Ces craintes superstitieuses trahissaient l'anxiété de beaucoup des exécutants.

La cavalerie, elle, n'hésitait pas à franchir le fleuve, et se rendait maîtresse de la rive droite. Le 18, elle connut un beau succès. Un convoi de vivres qui débouchait du col de Dryosképhalai fut surpris, 500 chariots tombèrent aux mains des Perses. Le ravitaillement des Grecs fut bloqué, car le passage de Dryosképhalai était la seule voie commode pour leurs charrois.

Restait à leur couper l'eau. La cavalerie perse commença par rendre intenables pour eux les bords de l'Asopos. Bientôt ils furent à peu près réduits à la fontaine de Gargaphie. Le 22, les Perses réussirent à combler même celle-ci, à la barbe des Lacédémoniens.

Le 21, Mardonius, encouragé par les heureuses opérations de sa cavalerie, et près d'ailleurs de manquer de vivres, avait convoqué un conseil de guerre pour lui communiquer sa volonté de chercher la décision. Les opposants ne manquaient pas, entre autres Artabaze, le second de l'armée après Mardonius : le voyant pessimiste, celui-ci lui confia le commandement de la réserve et du camp. Il chercha à relever le courage des chefs béotiens. Mais, dans la nuit, Alexandre de Macédoine, qui sentait lui aussi tourner la fortune, avertit les Athéniens. Le 22, les Béotiens prévinrent Mardonius que ceux-ci avaient évacué les bords de l'Asopos. Déconcerté, soupçonnant un changement dans l'ordre de bataille de l'ennemi, le général perse remit encore l'attaque d'infanterie.

Le même jour, l'obstruction de la fontaine Gargaphie acheva de rendre précaire la situation de Pausanias. Lui aussi convoqua un conseil de guerre, et annonça l'intention de changer de position. Les Spartiates devaient retourner vers l'Est, pour couvrir à Dryosképhalai le débouché des ravitaillements. Les autres Péloponnésiens se replieraient sur l'« Ile » comprise entre les deux bras du petit fleuve qui, passant à Platées, se rend dans le golfe de Corinthe : là ils trouveraient de l'eau. Les Athéniens suivraient le mouvement. Pour ne pas exécuter la marche sous les attaques incessantes de la cavalerie, il fut résolu qu'on l'opérerait de nuit.

Le départ avait été fixé à 22 heures environ. Mais il y eut des tiraillements. Un officier spartiate, considérant le mouvement comme une fuite, fit des difficultés. Les Péloponésiens, par une nuit sans lune, opérèrent sans ordre. Les Athéniens se défiaient

des intentions des Spartiates. Bref, lorsque le soleil se leva, le matin du 23 septembre 479, la ligne grecque était passablement flottanté. Pausanias et la tête de l'armée spartiate s'étaient arrêtés sur le Moloeis, près du temple de Déméter Eleusinienne, attendant les éléments retardataires. Les Tégéates étaient avec lui, mais les autres Péloponésiens étaient du côté de l'Héraion, près de Platées. Les Athéniens défilaient en plaine, masqués par les ressauts du terrain aux yeux du général en chef.

Mardonius fut très vite mis au courant par sa cavalerie, et cette fois résolut de saisir l'occasion, de profiter de cette retraite mal exécutée. Il franchit le pont de l'Asopos avec la garde perse et les meilleurs éléments iraniens, et fit en hâte les 4 ou 5 kilomètres qui le séparaient des Spartiates. Les autres Asiatiques suivirent, puis les Grecs du parti mède, et tous se déployèrent peu à peu à la droite des Perses.

Arrivés à portée de trait, les archers perses firent un rempart avec leurs boucliers d'osier et commencèrent à tirer. La phalange spartiate restait l'arme au pied sous la grêle, non sans pertes sensibles. Pausanias ne pouvait obtenir de ses devins des présages favorables. Il jetait des regards anxieux vers l'Héraion, du côté où les contingents péloponnésiens avaient quelque peine à s'ordonner. Il se demandait si les Athéniens suivaient..... Enfin, il se décida à commander la charge. A l'arme blanche, les hoplites lacédémoniens reprirent sur les Barbares la supériorité de l'armement, qui était écrasante. Mardonius essaya de rétablir le combat avec ses cavaliers, mais il fut tué d'un coup de lance. Dès lors, les Perses, l'élite de l'armée barbare, refluèrent sur leur camp.

Les Péloponnésiens furent entraînés en avant par la victoire spartiate. Quant aux Athéniens, ils serraient sur la droite, lorsque l'attaque des Béotiens les avait forcés à faire front au Nord. Le choc avait été meurtrier de part et d'autre, mais les Béotiens finirent par suivre le reflux de leurs voisins asiatiques. Vers midi, toute la ligne grecque s'avançait vers l'Asopos, contenue par une cavalerie qui ne désarmait pas encore.

Les Spartiates passèrent l'Asopos les premiers, et attaquèrent le camp perse. Artabaze, informé de la mort de Mardonius, et voyant la bataille perdue, comme prévu, avait déjà rassemblé la réserve et pris, sans même s'arrêter à Thèbes, la route du Nord. Mais les fuyards essayèrent encore de défendre le retranchement. Les Tégéates le forcèrent les premiers, et peu à peu toute l'armée grecque s'engouffra dans le camp, où l'attendait un butin colossal. La poursuite ne s'étendit pas au delà du petit ruisseau qui, entre le camp perse et Tanagra, vient se jeter dans l'Asopos. L'absence de cavalerie interdisait une exploitation plus poussée du succès.

Les vainqueurs passèrent plusieurs jours à enterrer les victimes de la glorieuse journée, qui étaient au nombre de 1360, et à partager le butin. Les Platéens seuls eurent pour leur part une indemnité de 50 talents. Le 4 octobre seulement, Pausanias attaqua Thèbes, où les contingents grecs avaient trouvé refuge. Le 24, la place capitula, en livrant les chefs du parti médophile, qui furent mis à mort. La confédération béotienne fut déclarée dissoute. La saison était trop avancée pour permettre une expédition analogue contre les Phocidiens, qui d'ailleurs avaient été bien loin de se prononcer unanimement pour

le Mède, — *a fortiori* contre la Thessalie. Pausanias licencia les contingents.

Artabaze était déjà loin. Les Mantinéens et les Eléens, comme nous l'avons vu, étaient arrivés après la bataille; les premiers, tenant à se rendre utiles, poussèrent jusqu'en Thessalie pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait plus de Barbares (octobre). Les Perses brûlaient les étapes, redoutant les soulèvements des populations grecques ou indigènes. D'ailleurs, le mois de novembre est déjà rigoureux en Thrace. Quand Artabaze atteignit la région de l'Hellespont, il sut que Sestos était bloquée par les Grecs, et dut aller jusqu'à Byzance pour s'assurer un passage vers l'Asie.

De longtemps, la Grèce ne devait plus revoir d'armée barbare[1].

On a vu quels liens intimes rattachait l'action de la flotte grecque aux opérations de terre ferme: le synchronisme de Platées et de Mycale n'a rien de fortuit. L'appoint de la flotte athénienne avait doublé les forces de Léotychide. Les chiffres de 110 et de 250 vaisseaux ne sont peut-être pas très sûrs, mais

1. Je considère que les indications : le « 2e jour », le « 8e jour », le 11e jour », dans le récit d'Hérodote, toutes relatives à des épisodes qui n'ont pu être bien connus qu'au quartier général perse, proviennent d'une source béotienne. Mais, après le récit du conseil de guerre du 11e jour, Hérodote passe à une source athénienne et hostile à Sparte, d'où provient en particulier l'histoire du chassé-croisé exécuté par ces deux armées de trente mille ou cinquante mille hommes, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et comme une figure de ballet. L'histoire est, bien entendu, ridicule, mais je crois qu'elle recouvre un mince substratum de vérité, et qu'on peut, en conséquence, garder l'indication d'Hérodote : qu'il s'est écoulé un jour entre la décision de Mardonius et la bataille. Autrement, ses autorités béotiennes se seraient inscrites en faux contre cette conception. J'ai assis sur cette base et sur l'indication de Plutarque, *Cam.* 19 (27 Métagitnion) la chronologie des opérations.

on peut admettre qu'il disposait d'une centaine de galères péloponnésiennes, d une centaine de trières attiques ou autres; les pertes de Salamine pouvaient être compensées par l'adjonction des insulaires. Même en admettant qu'on eût entassé, comme les Chiotes quinze ans auparavant, jusqu'à 40 hoplites sur chaque bâtiment, cela ne ferait qu'une force de débarquement de 8.000 hommes ; et ce maximum n'était sûrement pas atteint. Léotychide ne pouvait agir que s'il était sûr de la défection d'une partie au moins des Ioniens.

Vers le 23 septembre 479, il s'était avancé jusqu'à Samos. Les Perses ne songeaient pas à lui disputer la mer. Il semble de plus que, jusqu'au dernier moment, ils aient été dans l'incertitude sur le point où porterait l'attaque grecque. Ils n'avaient donc qu'une fraction des troupes rentrées avec Xerxès dans la région menacée. Ils se retranchèrent au pied du mont Mycale, face à Milet. Ils avaient désarmé les Samiens, relégué les Milésiens à l'arrière. Leur attitude encourageait le commandement grec à attaquer. Les retranchements, toutefois, ne furent enlevés qu'après un rude combat qui coûta assez cher aux Athéniens, aux Corinthiens, aux Sicyoniens et aux Trézéniens. Mais les Perses, poignardés dans le dos par les Milésiens, subirent des pertes énormes; deux de leurs généraux restèrent sur la place. Xerxès, en voyant refluer sur Sardes les débris de son armée, put s'assurer que l'Ionie était perdue. Les villes insulaires se joignirent aussitôt aux Grecs, les villes continentales même s'agitèrent de la Carie à l'Hellespont.

Léotychide, de Mycale, alla encore jusqu'aux Dardanelles pour s'assurer que les ponts, qui avaient

tant excité l'imagination des Grecs d'Europe, étaient bien défaits. En route, une tempête (octobre 479) lui rappela que la bonne saison était passée, et il ramena les contingents péloponnésiens. Mais Xanthippe tint à prendre Sestos, la tête de pont des Perses en Europe. La place résista jusqu'assez avant dans l'hiver. Enfin elle tomba, et les Athéniens purent ramener en triomphe le matériel qui avait servi au passage du roi Xerxès.

Artabaze avait fait diligence. Il dut atteindre la région de l'Hellespont en novembre 479. Ses forces, même si elles ne comprenaient plus les 40.000 hommes dont parle Hérodote, avaient été suffisantes pour en imposer aux populations de Thrace. Mais il n'osa pas dégager ou reprendre Sestos, car toute la contrée avoisinante était déjà soulevée. Il alla chercher un passage jusqu'à Byzance. En arrivant à Sardes au début de 478, il trouva Xerxès déjà parti ou sur le point de partir. On a tout lieu de croire que de nouveaux troubles à Babylone fournirent un objectif immédiat à ce qui restait de forces perses.

La question est obscure. La série des contrats babyloniens datés du règne de Xerxès est bien fournie pour les premières années du règne, puis s'espace. On a des pièces de novembre 486, au lendemain même de la mort de Darius, puis de janvier 485, février 485, juin 485, août 485, septembre 485, novembre 485, janvier 484, mars 484, avril 484, juin 484, avril 483, mai 483, juillet 481, décembre 481, et ensuite de septembre-octobre 479, novembre 476, janvier 473, août et septembre 470. Mais il y a autre chose que cette différence de densité des documents, qui pourrait tenir au hasard des fouilles. Dans les documents des premières années, Xerxès porte en-

core très régulièrement le titre de « roi de Babylone », qu'il avait hérité de ses ancêtres depuis Cyrus. A partir de 475 environ, il ne s'appelle plus jamais que « roi des pays », et ses successeurs ne reviendront plus sur cette répudiation de la royauté nationale babylonienne. La dernière pièce que nous possédions (*Vorderasiat. Schriftdenkm.* V, 118, l. 23), avec l'ancien formulaire, est du 25 Elul intercalaire de l'an 7 (sept.-octobre 479). On a soupçonné depuis longtemps dans cette modification protocolaire une mesure connexe de l'enlèvement de la statue de Bel, mentionnée par Hérodote. Or, on rencontre çà et là quelques pièces datées par les noms de « rois de Babylone » éphémères, qui, d'après les indices prosopographiques, sont à peu près de cette époque, et qui indiquent que des tentatives d'usurpation précédèrent ou suivirent la marque de défaveur donnée par le Roi à l'antique cité. Les pièces datées de « l'année d'avènement » de Bel Simanni (août et septembre), les pièces datées de « l'année d'avènement » de Samas-erba (sept.-nov.), peuvent trouver place avant la campagne de Grèce, et c'est là qu'on les place d'ordinaire (voir page 507). Mais les pièces datées du «roi» Tasriya sont plus importantes. L'une porte la date du 11 marsheswan de l'an 1er. Tasriya a donc régné en novembre, et avait usurpé le pouvoir avant le jour de l'an précédent (avril), car il a eu, comme tous les rois de Babylone, son « année d'avènement ». Il s'est donc maintenu au moins neuf mois, et cette interruption est trop longue pour trouver place dans la série des premières années de Xerxès. En revanche, elle se placerait bien en 478 et 477, et a paru à de bons juges se rattacher aux marques de mécontentement prodiguées par Xerxès à Babylone vers cette époque.

Il y a eu révolte et répression, contre-coup de l'échec de Grèce, accaparant l'attention et les forces du roi pendant un ou deux ans.

Il y eut en tout cas un autre danger en Bactriane. Xerxès l'avait fait naître par ses intrigues amoureuses avec la femme et la fille de son frère Masiste, gouverneur de cette province. Masiste fut tué avant que la rébellion se fût développée, mais tous ces incidents se réunirent pour paralyser le pouvoir central de l'Empire durant les années qui suivirent la grande guerre : les gouverneurs des bords de la mer Egée restèrent livrés à eux-mêmes.

Les Grecs avaient mis en mer, en 478, avec 50 vaisseaux péloponnésiens et 30 attiques, sous les ordres de Pausanias. Ne rencontrant rien devant elle, cette force fut suffisante pour propager la révolte parmi les Grecs de Cypre, et pour aller de là mettre la main sur Byzance, la seconde porte de l'Europe. Là se produisit la révolte des Ioniens contre le commandement spartiate, et, comme corollaire, la formation d'une sous-confédération attico-ionienne (477), qui prit désormais en mains la suite des opérations contre la Perse. Les Spartiates se désintéressèrent désormais de la lutte maritime, probablement contents d'être débarrassés d'entreprises lointaines auxquelles ils se sentaient mal préparés. Mais Pausanias s'établit derechef à Byzance et, dans cette ville, fort éprouvée par la répression de 493, il s'acquit les honneurs d'un second fondateur. Il ramassa quelques-uns des éléments que les Perses avaient laissé traîner en Thrace, s'aboucha avec les indigènes, bref fit figure de souverain.

Les satrapes perses d'Asie-Mineure profitèrent de

ce voisinage. Ils le savaient aigri, ambitieux. Le vainqueur de Platées jouissait naturellement à leurs yeux d'un prestige quelque peu disproportionné à la valeur réelle de l'homme. On connaissait les relations qu'il avait gardées en Laconie, à Athènes. Thémistocle passait pour son ami. Bref, Mégabatès, le satrape de la Phrygie hellespontique, noua des intrigues secrètes avec Pausanias, et le bruit courut que la fille du satrape était promise à l'Héraclide. Xerxès, mis au courant, releva Mégabatès par Artabaze, personnage plus puissant encore. Les Perses ont eu visiblement l'illusion qu'ils allaient, par la diplomatie secrète, regagner ce que la force des armes leur avait fait manquer. Un certain Gongylos d'Erétrie, qui fut l'intermédiaire de ces négociations, a été par la suite récompensé par l'octroi d'un fief en Mysie. Mais les agissements de Pausanias finirent par attirer l'attention de Sparte et d'Athènes. Cimon le chassa de Byzance (472-1 ?), et il rentra à Sparte où l'attendait un procès criminel, puis la mort. Thémistocle se trouva enveloppé dans sa catastrophe.

L'intrigue ourdie avec Pausanias a certainement contribué à ralentir l'ardeur que Xerxès et ses conseillers apportaient à préparer la revanche militaire. Cependant les armements se poursuivaient dans les ports de Phénicie, pour reconstituer le matériel naval perdu en 480. Un monnayage sporadique, dont nous possédons des échantillons, atteste le mouvement qui anima alors Arad, Byblos, Sidon et Tyr. Enfin 200 ou 300 trières, 40 vaisseaux de transport, furent prêts. On y joignit une force de débarquement de 20.000 hommes, sous deux généraux dont l'un, Phérendatès, était le neveu du roi. L'objectif

était, après avoir réduit les Grecs de Cypre, de se porter vers les côtes d'Ionie. Il était clair que, tant que les villes grecques de cette région auraient la mer libre devant elle, tout effort fait du côté de la terre serait oiseux, à moins que la trahison ne s'en mêlât. La flotte appareilla probablement au printemps de 469[1].

Mais les forces de la confédération de Délos s'étaient accrues sans cesse. Athènes construisait 20 trières par an. Elle obligeait toutes les villes égéennes à lui fournir ou des vaisseaux ou de l'argent. Cimon put mettre à la voile avec 250 trières pontées et pourvues de troupes de débarquement, pour aller au devant de l'armada nouvelle du Grand Roi. Il s'arrêta pour obliger la ville grecque de Phasélis à entrer dans la confédération. Le gros des forces perses, cependant, était arrivé non loin de là, à l'Est, à l'embouchure de l'Eurymédon. Il semble qu'il les surprit au mouillage dans un combat de nuit. Ce qui est sûr, c'est qu'il les détruisit. Le lendemain, 80 vaisseaux, qui étaient restés à Cypre et arrivaient à la rescousse, furent battus près d'Hydrus. Cimon put déployer le pavillon attique devant les villes de Cypre et de Cilicie (à ces dernières, Xerxès avait donné comme gouverneur un Grec

1. La date du printemps de 469 me paraît décidément être la plus probable pour la bataille de l'Eurymédon. Il est difficile que Diodore n'ait pas trouvé l'événement mentionné dans son memento chronologique, et n'y ait pas accroché ce qu'il trouvait dans Ephore sur les campagnes de Cimon (cf. *Oxyr. Papyri*, XIII, n° 1610). Le point d'interrogation subsiste, bien entendu. Personne n'a placé la bataille plus tôt que 470. Mais on peut la faire descendre de deux ou trois ans. Il est certain qu'on ne nous signale aucune opération de Cimon entre cette victoire et la guerre de Thasos (465). Seulement, notre documentation sur l'époque est loin d'être assez complète pour qu'un tel argument soit décisif.

d'Halicarnasse, Xénagoras). Puis il rentra à Athènes chargé de lauriers et de butin.

Il était établi définitivement que l'empire ne pouvait, par ses seules forces, récupérer l'Ionie. Un coup de main pouvait réussir çà et là, grâce à des connivences locales. Les émigrés grecs de marque furent installés à proximité de la côte. C'est ainsi que quand, un peu plus tard, Thémistocle vint chercher un refuge en Asie, le Grand Roi, flatté d'avoir comme vassal le vainqueur de Salamine, lui donna un fief à Magnésie. Mais tout cela n'était qu'expédients de fortune. Deux ou trois générations allaient se passer sans que les eaux de l'Archipel ni les côtes ioniennes revissent un homme d'armes perse.

D'autre part, les Athéniens les plus clairvoyants ne se dissimulaient pas que la ligue maritime ne pouvait rien contre le corps même de l'Empire, sans l'appui des Péloponnésiens. Ainsi s'établit en fait, dès le lendemain de l'Eurymédon, le *modus vivendi* qui ne devait être sanctionné par un accord précis qu'une vingtaine d'années plus tard.

VI

L'Occident de 546 à 474

La première moitié du VIe siècle avait encore été remplie par la continuation de la colonisation grecque en Occident. En 580, la couronne de cités de l'Italie et de la Sicile s'était complétée par un de ses plus beaux fleurons : Agrigente. Les Phocéens continuaient à sillonner l'Adriatique et surtout la mer occidentale. Ils étaient en rapports amicaux avec les rois de la Tartesse (Andalousie). Ils avaient fondé Marseille, et, en Corse, Alalia.

Au moment où se levait en Orient la puissance perse, deux peuples civilisés émergèrent de la masse des peuplades barbares qui, jusqu'à présent, avaient constitué aux yeux des Grecs tout le monde occidental, et opposèrent aux progrès helléniques une résistance que leur union rendit redoutable : les Carthaginois et les Etrusques. Lorsque les Perses, peu après la chute de Sardes (546), occupèrent Phocée, la moitié de la population chercha fortune en Occident et vécut pendant cinq ans à Alalia. Mais les Carthaginois et les Etrusques réunirent 120 vaisseaux pour étouffer ce nouveau nid de Grecs. Dans la bataille que les Phocéens acceptèrent vaillamment, avec des forces moitié moindres, ils perdirent 40 vaisseaux et durent évacuer la Corse. Les prisonniers, emmenés à Agylla, que nous connaissons mieux sous

son nom latin de Caeré, furent lapidés, barbarie dont les Etrusques durent demander plus tard l'expiation par l'entremise de l'oracle delphique.

Les Phocéens d'Alalia se retirèrent d'abord à Rhégion, puis un Poseidoniate leur indiqua un dernier coin libre sur la terre italienne. Ils y fondèrent Elée, où pendant plusieurs générations une école de philosophie allait attester que la vigueur de l'esprit ionien ne fléchissait pas.

Marseille resta isolée sur sa côte lointaine, mais, par cet isolement même, à l'abri des seuls adversaires qui fussent alors dangereux.

Carthage devait sa grandeur aux coups répétés frappés par les Sargonides sur les villes phéniciennes de la métropole. Les colonies phéniciennes d'Occident prirent l'habitude de se serrer autour de la grande ville africaine. Elle était la mieux placée, commandant le passage d'un bassin à l'autre de la Méditerranée. Et elle était la mieux dirigée, ayant à sa tête plusieurs familles remarquables, dont l'une l'a gouvernée longtemps aux VIe et Ve siècles : les Magonides.

La base de sa puissance, en Afrique, était étroite, ne dépassant pas la banlieue des cités phéniciennes telles qu'Utique. Longtemps encore, elle dut acheter par des cadeaux la bienveillance des tribus berbères de l'intérieur. Mais elle se dédommageait du côté de la mer.

Son principal effort se porta du côté des Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar). Dès 654 peut-être, les Baléares étaient devenues puniques. Mais il fallut un siècle encore pour évincer de l'Espagne du Sud les concurrents phocéens. Appuyée sur la vieille

cité phénicienne de Gadès, Carthage fit enfin tomber la capitale du royaume de Tartesse. Les portes de l'Océan se fermèrent, vers 550, aux navigateurs grecs.

En même temps, les Carthaginois, non sans luttes avec les indigènes, s'établissaient en Sardaigne, laissant la Corse à leurs alliés étrusques. Et surtout ils marquaient qu'ils n'entendaient plus céder un pouce de terre sémite en Sicile et en Afrique.

En Sicile, vers 580, ils avaient déjà repoussé, avec le concours des gens d'Egeste, une tentative d'aventuriers grecs pour s'établir dans l'extrême Ouest de l'île. Vers 520-510, ils furent inquiétés par un prince spartiate, Dorieus, qui, évincé du trône de Sparte, cherchait des dédommagements chez eux. Dorieus s'établit d'abord sur le Cinyps, dans la Tripolitaine, et en fut chassé par eux. Quand, après avoir participé à la ruine de Sybaris, il se retrouva devant eux en Sicile, il éprouva un désastre plus décisif encore. Panorme et Motyé restèrent des villes sémites, sans se fermer aucunement aux commerçants hellènes, qui y ont laissé des inscriptions.

Les nécropoles italiques attestent, vers 500, une réapparition des objets de fabrication orientale, interrompant momentanément la prépondérance exclusive des produits de l'industrie grecque.

Des Etrusques, les Grecs n'avaient vu d'abord que la face maritime, Agylla (Caeré) et les autres ports d'où venaient de hardis corsaires, qui ne craignaient pas, à l'occasion, de pousser jusque dans la mer Egée. Il y avait derrière eux une Etrurie continentale, qui, au VIe siècle, s'est étendue dans toutes

les directions. Elle a fourni les chefs des bandes conquérantes où s'enrôlaient, à côté d'Etrusques, des montagnards de l'Apennin.

Du côté du Sud, les Etrusques, dès l'an 600, étaient établis à Rome. Ils en ont probablement fait, pour la première fois, une ville proprement dite. En tout cas, ils en ont fait pour la première fois une grande ville. Plusieurs chefs étrusques y ont régné au VIe siècle. L'épopée étrusque avait conservé le souvenir de Caelès Vibenna, de Mastarna, de Tarquin le Romain, dont les peintures de Volci (IVe siècle) nous représentent les exploits. Chacun sait ce que la légende gréco-latine a fait des Tarquins. Nul n'a pu leur ravir la gloire d'avoir élevé le temple du Capitole (vers 507). Les Etrusques ont apporté aux Romains leur alphabet de la première manière : jusque vers 300, les Romains ont dû se contenter d'un signe unique pour les lettres C et G, pourtant bien distinctes dans leur langues.

D'autres chefs étrusques s'étaient établis à Tusculum et dans le Latium. Il est probable que toute la région reconnaissait plus ou moins l'hégémonie des rois de Rome, les plus puissants par leurs ressources matérielles. En tout cas, le terme ultime de l'expansion fut la riche Campanie. En 524 (la date n'est qu'approximative), un grand effort fut fait contre la principale des colonies grecques du pays, Kymé (Cumes). Aristodème, le chef de la cavalerie, repoussa les Etrusques, et l'hellénisme fut sauvé sur les bords du golfe de Naples. Mais les Etrusques restèrent établis à Capoue.

D'autres chefs avaient franchi l'Apennin au Nord.

1. Cf. Meillet, *Esquisse d'une hist. de la langue lat.*, p. 81.

La ville de Felsina (Bologne) avait cessé, avant 500, d'être une ville ombrienne, pour prendre le cachet étrusque. Elle assurait le débouché de l'expansion étrusque vers la plaine du Pô, où Melpum (Milan) et Mantoue ont dû leur origine aux Etrusques.

Devant l'entente, au moins intermittente, des deux seuls peuples organisés de l'Occident, les cités grecques restaient divisées. La ligue des cités de la Grande-Grèce a été dissoute, au VIe siècle, par des crises violentes. Avant 530, Siris avait été détruite. Vers 510, Sybaris succomba sous une coalition de haines farouches, et fut effacée de la surface du sol. Les cités qui restaient, Crotone, Métaponte, furent affaiblies par les dissensions provoquées par la domination temporaire de la secte pythagoricienne.

Seule, Rhégion s'éleva à un certain degré de puissance sous un tyran d'origine messénienne, Anaxilaos (494-476). Il est arrivé à s'assurer le contrôle du détroit de Messine, en mettant la ville de Zanklè au pouvoir des Samiens échappés à la catastrophe de l'Ionie. Il s'est allié par mariage à Térillos, le tyran d'Himère.

En Sicile, on avait déjà vu un tyran d'Agrigente, Phalaris, faire quelque figure vers 550. Mais c'est de la petite ville de Géla, sur la côte Sud de l'île, que partit le mouvement unitaire le plus important. Un certain Cléandre y usurpa le pouvoir vers 505, et, bien qu'il ait péri assassiné vers 498, légua une souveraineté déjà affermie à son frère Hippokratès. Celui-ci fit sentir son action dans tout l'Est de l'île, aida les Samiens à s'emparer de Zanklé en 493, battit les Syracusains. Le chef de la cavalerie, Gélon, lui

succéda vers 491, et élargit encore ses conquêtes. Il intervint dans les guerres civiles des cités, rétablit l'ordre, et rassura les classes possédantes. Mégare Hyblaca était troublée par des discordes sociales dont les vers du poète Théognis sont probablement l'écho ; elles livrèrent la ville à Gélon vers 485. Quand il eut été appelé, vers la même époque, à Syracuse, il abandonna Géla pour la nouvelle capitale, dont il fit la plus grande ville de la Sicile. On estimait, en 480, qu'il disposait de 20.000 fantassins, de 2.000 cavaliers et de 200 vaisseaux. Syracuse était devenue une puissance militaire comparable à Sparte sur terre, à Athènes sur mer.

Agrigente avait vu s'élever, vers 488, un nouveau tyran, Théron. Heureusement pour l'hellénisme, Théron s'allia étroitement à Gélon, et leurs forces réunies étaient suffisantes pour résister à Carthage.

Les grands événements de l'Orient n'avaient pas laissé d'avoir leur répercussion en Occident. Dès le milieu du VIe siècle, la conquête de l'Ionie par les Perses avait poussé vers l'Ouest des Phocéens, que nous avons vu fonder Elée, des Samiens, qui avaient, vers 525, fondé Dikaiarchia (Pouzzoles). Vers la fin du siècle, des envoyés perses, guidés par Démokédès de Crotone, avaient reconnu les côtes d'Italie ; il avait été question d'une intervention perse à Tarente. La répression de la révolte ionienne (494) envoya à l'Occident de nouveaux fugitifs : Denys de Phocée, qui s'installa au détroit de Messine, exerçant la piraterie contre les Carthaginois et les Etrusques ; — les Samiens que nous avons vu occuper Zanklè (Messine) ; — enfin, quand Datis occupa

Cos et livra l'île à la reine Artémise (491), Kadmos qui vint chez Gélon. Inversement, Skythès, le roi détrôné de Zanklé, devint l'hôte de Darius.

Tout ceci indique que le Grand Roi étendait ses regards jusque dans ces régions lointaines. Rappelons que, suzerain de Tyr, il se plaisait à regarder Carthage comme vassale. Les Grecs racontèrent plus tard que la victoire de Gélon sur les Carthaginois avait été remportée le même jour que la victoire de Salamine. Le synchronisme rigoureux est douteux : Hérodote semble placer l'attaque carthaginoise en Sicile un peu plus tôt que la campagne de Xerxès. Même approximatif, le synchronisme exclut la possibilité d'une coïncidence fortuite. Gélon n'a pu secourir les Grecs en 480, et il a envoyé Kadmos à Delphes pour observer les événements, prêt, en cas de victoire des Perses, à se reconnaître vassal du Grand Roi.

Donc, les Carthaginois ont fait, en 481 ou 480, un gros effort pour dompter la Sicile grecque. Des masses de mercenaires barbares que les Grecs évaluèrent à 300.000 hommes se rassemblèrent sous les murs d'Himère. Le prétexte était de rétablir Térillos, détrôné par Théron, et soutenu par Anaxilaos. Gélon et Théron se hâtèrent au secours de la ville. La bataille d'Himère se termina par la déroute des Carthaginois, et la mort de leur roi Hamilkar.

La victoire a été certainement complète. Un butin énorme, toute la caisse militaire, tomba aux mains des vainqueurs. Les villes de Sicile se remplirent d'esclaves barbares : un seul Agrigentin en acheta cinq cents. Les nobles Carthaginois furent délivrés sur l'intercession de la reine Damarète, fille de Théron et femme de Gélon, mais au prix d'une rançon royale. Enfin les Carthaginois rachetèrent Panorme

et Motyè, menacées, par une indemnité de guerre de 2.000 talents. La dîme de ce butin, offerte à Delphes sous forme de trépieds dont les archéologues français ont retrouvé les vestiges, constituait un poids d'or de 50 talents. Quelle que fût déjà l'opulence de Carthage, elle resta affaiblie pour longtemps par cette saignée. Pendant deux générations, elle évita tout choc avec les Grecs, détourna ses regards vers l'Océan. C'est au ve siècle que ses amiraux ont poussé jusqu'au golfe de Guinée et aux îles Britanniques.

Il eût été surprenant, étant données les relations des deux peuples, que l'attaque carthaginoise ne provoquât pas une recrudescence de tentatives étrusques. Si ces tentatives ont eu pour théâtre unique la mer, c'est que, comme nous l'allons voir, les établissements étrusques de Campanie venaient d'être, par le soulèvement des Latins, coupés de la métropole. Mais Cumes fut menacée par les flottes sorties des ports étrusques, et appela Syracuse à l'aide. Gélon était mort (478), mais son successeur Hiéron saisit l'occasion de rafraîchir les lauriers de la dynastie déinoménide. Il remporta une grande victoire navale devant Cumes (474). Les trophées en ont été retrouvés à Delphes et à Olympie; le plus beau est cependant constitué par quelques vers de Pindare.

Les Etrusques se sont maintenus à Capoue. Mais c'était la dernière fois qu'ils disputaient la mer aux Grecs. D'une façon générale, on peut dire que la bataille de Cumes marque la fin de l'élan militaire qui les avait entraînés pendant quelques générations.

Jetons un coup d'œil sur l'Italie, telle qu'elle se présente à la fin de la période étrusque.

Dans le Sud, le désastre de Sybaris n'a pas encore fait sentir tous ses effets. Rhégion, sous le gouvernement de Mikythos, tuteur des enfants d'Anaxilas, fonde la colonie de Pyxus (471), et, vers la même époque, soutient Tarente dans la lutte contre les Iapyges. Le résultat est d'ailleurs une défaite où périssent 3.000 Rhégiens. Mais l'épisode montre les Grecs encore solidement maîtres de la péninsule calabraise, et Tarente a, depuis, pris des revanches sur les Iapyges.

Les villes grecques des bords du golfe de Salerne et de Naples ont continué à prospérer. Elée avait ses philosophes, et Poséidonia (Paestum) bâtissait ses temples. Cumes et Naples vivaient en termes pacifiques avec Capoue, et un demi-siècle devait encore se passer avant que les attaques des montagnards leur devinssent fatales.

La bataille navale de 474 est, nous l'avons indiqué un *terminus ante quem* pour la chute de la domination étrusque dans le Latium. La chronique de Cumes mêlait à l'événement le nom du tyran déjà signalé en 524, Aristodème. Il aurait aidé les Latins à battre près d'Aricie le prince étrusque Aruns. La tradition romaine avait conservé le souvenir du roi de Clusium, Porsenna, qui avait occupé Rome et défendu l'usage du fer à la population. Aruns aurait été le fils de Porsenna, et la défaite d'Aricie le signal de la délivrance de Rome. Le détail des événements nous échappe toujours. Mais le résultat est certain : aucun roi étrusque n'a régné à Rome après Porsenna.

De la domination étrusque, Rome avait gardé bien des traces. Les familles qui se partagèrent le

pouvoir après la disparition des rois donnèrent toujours à leurs enfants une éducation étrusque. Rome, d'autre part, resta, par l'importance matérielle, la première ville du Latium. Si le premier traité avec Carthage est vraiment de ce temps, il donne une idée de la situation que lui avaient léguée les rois étrusques :

« Entre les Romains et leurs alliés, et entre les Carthaginois et leurs alliés, il y aura alliance à ces conditions :

Que ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au delà du Beau Promontoire, s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis; qu'en cas qu'ils y seraient poussés par force, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux, ou le culte des dieux, et qu'ils en partiront au bout de 5 jours;

Que les marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui se paye au crieur et au scribe; que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi publique en sera garante au vendeur;

Ceci pour tout ce qui se vendra en Afrique et dans la Sardaigne;

Que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne justice en tout;

Que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun dégât chez les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéiens, les Terraciniens, chez quelque peuple des Latins que ce soit qui obéisse au peuple romain;

Qu'ils n'y feront aucun tort aux villes mêmes qui ne seraient pas sous la domination romaine; que, s'ils en prennent quelqu'une. ils la rendront aux

Romains en son entier; qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins; que, s'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit. »

Il sera toujours impossible de prouver que Rome, au début du ve siècle, n'ait pas pu étendre sa protection jusqu'à Terracine; en tout cas, il faut, si l'on juge la date trop haute, placer cet acte international au lendemain de la reconquête de cette ville sur les Volsques, vers 400. Il donne une idée des traités conclus par Carthage avec les villes maritimes de l'Etrurie, au vi^e siècle.

Les villes continentales du Latium étaient restées séparées de Rome au lendemain de la chute des rois étrusques. La tradition romaine avait conservé le souvenir d'une bataille du lac Régille qu'elle ne savait pas exactement sous quel consulat placer, ce qui prouve que l'événement est antérieur au moment où la chronique authentique commence (cf. livre IV). Il n'amena pas la solution du conflit : il fallut, pour reconstituer la ligue latine, les attaques des montagnards.

La chronique romaine plaçait vers 475 la première guerre sabine, qui ne pouvait émouvoir beaucoup les Latins. Elle avait conservé le souvenir du temps où le pays pomptin appartenait encore aux Auronces; c'est vers 465 qu'elle plaçait l'apparition des Volsques de ce côté. Vers 464 elle signale pour la première fois les Eques. Les Latins se décidèrent alors à renouer l'alliance (463), à laquelle les Herniques s'associèrent en 459.

Au Nord, Rome ne vit plus partir d'Etrurie d'invasion comparable à celle de Porsenna. Mais elle avait pour voisine Véies, avec laquelle elle eut des différends dès 456. Ces querelles de voisinage ne s'é-

tendirent pas à l'ensemble de l'Etrurie, dont les cités poursuivaient désormais chacune leur politique séparée.

Les Etrusques du Nord, de Bologne, de Milan, de Mantoue, ont continué, au ve siècle, à apporter des germes de civilisation aux Ombriens et aux Vénètes. Aux bouches du Pô, les Grecs entendirent parler du roi étrusque Arimnestos, l'éponyme d'Ariminum, qui envoyait ses hommages à Olympie.

Marseille aussi a continué son action civilisatrice en pays ligure. Elle gardait le contact avec la Grèce, mais ses vaisseaux avaient à toucher à Caeré et à Ostie. Ainsi se nouèrent, dès cette époque, les rapports amicaux avec Rome, si gros de conséquences pour le pays gaulois.

Mais les futurs maîtres de ce pays, les Celtes, étaient encore confinés aux bords de l'Océan. C'est là qu'ils apparaissaient encore à Hérodote, qui écrivait à Thurium vers 430.

Ce qui achève de donner sa marque au début du ve siècle, c'est la prépondérance, désormais incontestée, de l'hellénisme. Les trouvailles de Veies et de Cora, la Louve du Capitole, la Chimère d'Arezzo sont des œuvres sorties d'ateliers grecs. Elles sont de la première moitié du siècle. On peut admettre un léger retard de l'Italie sur la Grèce, mais sans aller jusqu'à faire ces morceaux de sculpture contemporains de Phidias et de Polyclète. Les tombes étrusques prouvent que, pour la peinture, l'évolution italienne suivait de près l'évolution grecque,

et il est difficile de croire que, pour la sculpture, il en pût être très différemment.

Je n'ai pas l'intention de reprendre ici l'histoire des cités grecques de 480 à 338, le sujet n'ayant pas été renouvelé par beaucoup de documents nouveaux depuis qu'a paru le tome II de mon *Histoire de l'Antiquité.* Je me bornerai à ajouter les deux petites études qui suivent, l'une sur Olympie, l'autre sur Athènes : cette dernière a été imprimée déjà dans la *Revue de Philologie*, oct. 1927, p. 335 sqq.

VII

Olympie

(476-432)

Au lendemain des évènements de 480-479, les institutions où s'affirmait l'unité des Grecs devaient acquérir un lustre nouveau. Mais celle qui, au VI[e] siècle, avait été la plus importante, Delphes, était quelque peu disqualifiée : Delphes avait toujours agréé volontiers les hommages des Barbares. La Pythie venait, dans la crise, de se montrer, sinon défaitiste, au moins peu encourageante. Après la victoire, on affecta de ne plus retenir ces impressions. Mais le sanctuaire d'Apollon et l'amphictyonie ne pouvaient plus vraiment représenter la Grèce victorieuse. Ce fut Olympie qui passa au premier plan[1]. Là, les Grecs se sentaient entre eux. Dès 476, Alexandre de Macédoine, pour être admis au concours, dut justifier de son ascendance téménide. Les non-Grecs

1. Le travail de G. H. Förster, *Die Sieger in den olymp. Spielen, progr. Zwickau,* 1891-2, est toujours utile, mais naturellement vieilli. La découverte du papyrus d'Oxyrhinchos, survenue depuis, a été exploitée à fond par C. Robert, dans *Hermes* 35 (1900), p. 141 *sqq.* On trouvera des indications supplémentaires dans T. Klee, *Zur Geschichte d. gymn. Agone,* 1918, p. 20, 199, p. 71 *sqq.* J'ai pris ces travaux comme base : le lecteur averti verra suffisamment ce que j'ai rectifié ou ajouté.

se le tinrent pour dit. Naguère, un potentat des pays étrusques de l'Adriatique, le roi Arimnestos, avait envoyé une offrande qui trouva place plus tard dans le temple de Zeus. Mais il va de soi que les princes barbares n'avaient intérêt à courtiser le dieu grec que s'ils pouvaient espérer paraître à ses jeux en concurrents, et au besoin en triomphateurs. L'offrande d'Arimnestos est restée isolée, et, si Pausanias le désigne comme « le premier des Barbares qui ait rendu hommage à Olympie », c'est sans doute que le périégète qu'il cite a en vue les offrandes très postérieures des Romains.

Extérieurement, le théâtre des concours quadriennaux avait encore gardé toute la simplicité archaïque. L'enceinte sacrée, l'Altis, ne présentait que l'appareil strictement indispensable : pas de temple autre que le primitif Héraion, un minimum de statues. La principale parure était, au pied du Kronion, la rangée des « trésors », des petits édicules que Géla et d'autres villes avaient élevés pour y déposer les archives de leur passé olympique. Jusqu'alors, la mode avait été d'exalter le caractère d'austérité de ces rendez-vous de tous les Hellènes. Le moment arrivait où la pompe accrue des concours allait exiger un décor plus majestueux.

I

Avant d'aborder les concours de la grande époque, signalons ce qui nous a été conservé de la chronique olympique de 572 à 476 :

Eusèbe I, 202 :

Ol. 51 (576) Eratosthène de Crotone.
— 52 (572) Agis l'Eléen.
— 53 (568) Hagnon de Péparéthos.
— 54 (564) Hippostrate de Crotone.
Archion de Phigalie, vainqueur pour la 3e fois au pancrace, eut le crâne brisé et fut couronné mort, son adversaire se reconnaissant vaincu, pour avoir eu le pied cassé par lui.
— 55 (560) Le même Hippostrate, 2e fois.

Cyrus, roi des Perses

Ol. 56 (556) Phaidros de Pharsale.
— 57 (552) Ladromos de Laconie.
— 58 (548) Diognétos de Crotone.
— 59 (544) Archilochos de Corcyre.
— 60 (540) Apellaios d'Eléen.
— 61 (536) Agatharchos de Corcyre.
— 62 (532) Eryxias de Chalcis.
Milon de Crotone à la lutte : lequel vainquit 6 fois à Olympie, 6 fois à Delphes, 10 fois à l'isthme, 9 fois à Némée.
— 63 (528) Parménide de Camarine.
— 64 (524) Ménandre le Thessalien.
— 65 (520) Anochas de Tarente.
On institue l'hoplitodromie, et Damarétos l'Héréen est vainqueur.
— 66 (516) Ischyros d'Himère
— 67 (512) Phanas de Pallène,
fut le premier vainqueur à trois épreuves, stade, diaulos, hoplitodromie.
— 68 (508) Isomachos de Crotone.
— 69 (504) Le même, 2e fois.
— 70 (500) Nikasias d'Oponte.
— 71 (496) Tisikrates de Crotone.
— 72 (492) Le même, 2e fois.
— 73 (488) Astyalos de Crotone.
— 74 (484) Le même, 2e fois.
— 75 (480) Le même, 3e fois.
— 76 (476) Skamandrios de Mytilène.

Parmi les vainqueurs aux épreuves autres que la course du stade, la chronique olympique enregistrait comme noms illustres du VIe siècle et du temps des guerres médiques : Clisthène de Sicyone, le fils de Chilon, les Philaïdes, Miltiade l'Ancien et Cimon Koalèmos, le père de Cléandre et d'Hippocrate de Géla, le roi Démarate, l'oncle et le père du philosophe Empédocle (496), Skopas de Crannon, Gélon de Syracuse (488), etc.

Aucune fête encore ne s'était ouverte au milieu d'une émotion et d'une allégresse aussi intenses que celle qui réunit les Grecs vers le 1er septembre 476 Le souvenir des immortelles journées était encore. tout proche. Sans doute, la construction des murs d'Athènes et du Pirée, la formation d'une ligue maritime séparée pour poursuivre la lutte contre le Perse, avaient fait lever de légers nuages entre Athènes et Sparte. Mais tout le monde se plaisait à les oublier, et le héros de la fête fut Thémistocle, le chef reconnu d'Athènes, l'homme que Sparte venait d'honorer comme elle n'avait jamais honoré un étranger. Et l'on s'accorda pareillement à bien recevoir les envoyés des tyrans de Sicile, Hiéron et Théron. Le premier venait de succéder dans Syracuse au vainqueur d Himère, le second avait conduit les troupes d'Agrigente sur le glorieux champ de bataille. Les poètes s'empressaient, en tête l'illustre Simonide, qui, au soir d'une longue vie, était tout désigné pour célébrer les vainqueurs : sa petite patrie, Céos, avait envoyé tous ses vaisseaux à la flotte grecque. Pindare de Thèbes avait une position plus difficile : ses concitoyens avaient combattu à Platées sous les enseignes du Perse, et lui-même n'avait pu leur conseiller qu'une attitude prudente. A présent, il mê-

lait sa voix au concert général, mais il lui était interdit pour jamais d'être autre chose que le représentant de la vieille Grèce, princière, insouciante et sportive, de l'époque archaïque.

Le palmarès de ce concours unique nous a été assez complètement conservé. Le voici :

Course du stade	Skamandrios de Mytilène.
Double course	Dandis d'Argos.
Course d'endurance ..	Laidas de Laconie.
Pentathle (disque, javelot, etc.)	Ikkos de Tarente.
Lutte	X. de Maronée (?).
Boxe.	Enthymos de Locres (Italie).
Pancrace.	Théagène de Thasos.
Concours d'enfants :	
Stade	X. ce Laconie.
Lutte	Théognétos d'Egine.
Boxe	Agesidamas de Locres (Italie).
Course en armes	Astylos de Crotone.
Course de chars	Théron d'Agrigente.
Course montée	Hiéron de Syracuse.
Course de chars à mules.	X...
Course au trot..	X...

On voit que les traditions avaient été respectées : le vainqueur de la double course était d'Argos, bien que cette doyenne des puissances grecques eût « médisé » à fond en 480. Le vainqueur de la course en armes, Astylos de Crotone, avait déjà remporté plus d'une victoire à Olympie : il usa du droit qui était reconnu à tout Olympionike de choisir la ville qu'il voulait honorer, et se fit proclamer comme Syracusain. Nous verrons plus tard la signification de ce geste.

Le vainqueur du concours de boxe pour enfants, Agésidamos de Locres en Italie, avait enthousiasmé, par sa beauté, Pindare. Le poète lui promit une ode pour son succès, et semble s'être acquitté d'abord

par une courte pièce (Olympique XI), plus tard, et « avec usure », comme il dit, par un chant plus développé (Olympique X). Mais Pindare réserva ses plus beaux accents pour les Siciliens. La victoire de Théron lui a inspiré deux odes, les Olympiques II et III, dont il a été surveiller l'exécution â Agrigente même. Hiéron eut pour sa part la Ire Olympique. Le fameux alezan qui venait de remporter pour lui sa troisième victoire, Phérénikos, a inspiré, outre l'ode pindarique, la 5e Ode de Bacchylide, jeune poète que patronnait son oncle Somonide, et qui débutait par un coup de maître.

A ce concours, fécond en inspirations de tous genres, se rattachent, outre les œuvres poétiques, des œuvres plastiques notables. Théognétos d'Egine se vit représenté par un vieux maître éginète, Ptolichos. Deux autres des vainqueurs inspirèrent, l'un, Laidas de Laconie, l'Athénien Myron, l'autre, Astylos, le Rhégien d'adoption Pythagoras, deux sculpteurs que nous rencontrons ici pour la première fois, mais qui allaient fournir une longue et féconde carrière.

L'olympiade de 472 put encore être célébrée dans les mêmes sentiments de confiance que la précédente. Cimon avait inauguré brillamment sa carrière de chef de la ligue de Délos. Sparte avait affirmé encore son rôle de grande puissance nationale en envoyant une expédition punir les Thessaliens de leur alliance avec le Mède. En Sicile, Hiéron et Théron restaient puissants. Le premier intervenait en Italie, défendait les restes des Sybarites contre Crotone, et surtout brisait devant Cumes une attaque de la flotte étrusque, dont les dépouilles furent envoyées à Olympie. Seul, un échec infligé par les Iapygiens à Tarente

interrompait la série des victoires grecques; échec momentané, d'ailleurs, et qui devait être glorieusement réparé.

Nous avons encore le palmarès :

Course du stade	Dandis d'Argos.
Double course	...gès d'Epidaure.
Course d'endurance . .	Ergotélès d'Himère.
Pentathle.	...amos de Milet.
Lutte	Euryménès de Samos.
Boxe.	Euthymos de Locres.
Pancrace.	Kallias d'Athènes.
Enfants stade.	...andridas de Cos.
— lutte.	... kratides de Tarente.
— boxe.	Tellon de Ménalie.
Hoplitodromie	... gias d'Epidamne.
Chars	Le peuple d'Argos.
Course montée	Hiéron de Syracuse.
Chars de mules	X...
Course au trot	X...

Deux de ces victoires sont suggestives. D'abord, Euryménès, proclamé comme Samien, nous est signalé comme disciple de Pythagore, qui n'aurait pas dédaigné de lui donner des conseils d'hygiène agonistique : on soupçonne un Crotoniate déguisé. Après Astylos, que nous avons vu proclamé comme Syracusain, et dont la statue au Lakinion fut en conséquence renversée par les Crotoniates, voilà le second enfant de Crotone qui renie sa patrie. Ce sont probablement les contre-coups des discussions qui avaient abouti à la chute des pythagoriciens. Déjà Phayllos, qui, en 480, avait amené à Salamine une trière de Crotoniates, devait être un émigré, puisque le nom de sa patrie n'a pas été inscrit sur le fameux trépied qui a conservé à la postérité la liste des peuples combattants. Crotone déclinait. La série copieuse d'olympionikes qu'elle avait fournie au VI[e] siècle, et en tête de laquelle brillait Milon, est close désormais.

Une autre mention curieuse est celle du « peuple. d'Argos » comme vainqueur à la course des chars. En 480, Hérodote signale encore Argos comme gouvernée par un roi héréditaire. Il est bien difficile de ne pas croire qu'en 472 ce roi avait perdu le pouvoir. La liste d'Olympie porte ainsi témoignage d'un épisode du mouvement républicain qui parcourait alors tout le monde grec.

L'écurie de Hiéron s'était encore signalée. Ce n'est pas au tyran de Syracuse, pourtant, que furent consacrés cette année-là les vers de Pindare, mais à un autre ami que le poète venait de rencontrer pendant son séjour en Sicile. Ergotélès était un Crétois que Théron avait fait citoyen d'Himère en réorganisant la cité ; il vainquit dans nombre de concours, mais l'Olympique XIIe mit le triomphe de 472 au premier rang.

Un des vainqueurs a encore demandé sa statue à Pythagoras de Rhégion. Quant à l'Athénien Kallias, fils de Didymios, athlète des plus illustres, il a été représenté par son compatriote Mikion, sculpteur à Olympie et peintre à Athènes, où une bataille d'Amazones, dans le Poecile, a conservé son souvenir.

468. C'est toujours la grande époque des luttes nationales. Cimon vient d'arrêter bien loin vers l'Est, à l'Eurymédon, le dernier effort de l'Asie. La génération triomphale disparaît : Thémistocle est en exil chez le Grand Roi ou va arriver à sa cour, Pausanias et Léotychide ont fini tristement à Sparte, cédant la place à Pleistarchos et à Archidamos, mais les nouvelles générations ne s'annoncent pas indignes des précédentes. En Sicile, la tyrannie est

déjà tombée à Agrigente, non sans la complicité d'Hiéron, qui vieillit sur le trône de Syracuse. Mikythos, qui gouverne Rhégion comme tuteur des enfants d'Anaxilaos, essaie de combler, en fondant Pyxonte, un des vides que la chute de Sybaris a laissés dans la Grèce italique.

Voici le palmarès :

Stade	Parménide de Poseidonia.
Diaulos...	Le même.
Dolichos..	... médès de Laconie.
Pentathle	...tion de Tarente, « le favori ».
Lutte	Epharmoste d'Oponte.
Boxe.	Ménalkès d'Oponte.
Pancrace.	...timadas d'Argos (?)
Enfants : stade . ..	..ophron d'Athènes.
— lutte.	..âmos de Parrhasie, « le beau ».
— boxe.	..n s de Tirynthe.
Hoplitodromie	...los d'Athènes.
Chars	Hiéron de Syracuse.
Course montée	X...
Chars de mules	Agésias de Syracuse.
Course au trot	Agésias de Syracuse.

La ville de Poseidonia, qui triomphe deux fois, est plus connue des modernes sous le nom de Paestum : c'est un des avant-postes extrêmes de l'hellénisme dans l'Occident. Le vainqueur, Parménide, est homonyme et peut-être parent du philosophe qui, vers la même date, honorait la ville voisine d'Elée.

La ville d'Oponte, en Locride, remporte aussi deux victoires. L'un de ses champions, Epharmoste, a inspiré la *IXe Olympique* de Pindare : l'infime cité locrienne apparaît, dans ce chant, riche de vieille aristocratie et d'ancêtres illustres. Il est vrai que l'amitié de Pindare pour le *proxène* qui y représente Thèbes a pu enfler la voix du poète.

Nous voyons figurer sur le palmarès le vieux nom de Tirynthe. Mais l'ex-capitale mycénienne n'est plus qu'une petite communauté qui, avec Mycènes même, va disparaître dans quelques mois sous les coups d'Argos.

Syracuse est représentée par Hiéron et par son général Agésias. Le premier a vu triompher une fois de plus son écurie, et il a demandé l'image de ses chars et de ses auriges à deux sculpteurs déjà célèbres, Onatas d'Egine et Kalamis d'Athènes : les enfants des deux cités, déjà si âprement rivales, ont collaboré en l'honneur du magnifique despote d'Occident. Bacchylide lui a consacré son *Ode III* : il essaie de consoler le vieux tyran sur lequel plane déjà la mort; il invoque le précédent de Crésus, auquel Apollon a assuré une immortalité bienheureuse. Pour Agésias, c'est Pindare (*Olympique VI*) qui a élevé la voix. Le général syracusain est originaire de Stymphale en Arcadie, et c'est dans sa patrie d'origine qu'il est venu fêter son succès; Pindare y charge son ami Enée d'organiser l'exécution de l'ode. Lui aussi n'est pas sans inquiétude sur l'avenir, et, de fait, Agésias va périr dans les troubles qui accompagneront à Syracuse la chute de la tyrannie.

Mais ce qui, cette année-là, a dû captiver plus que les vainqueurs la foule d'Olympie, c'est la vue des premiers travaux du temple de Zeus. En 471, les Eléens avaient opéré une centralisation vigoureuse de leur gouvernement dans la capitale, Elis, et la direction nouvelle entreprit aussitôt de donner à Zeus une demeure digne de lui. La vieille aristocratie éléenne était plus riche de terres que d'argent, et elle avait dû amasser lentement les fonds qui allaient rendre possible le travail. La tradition voulait

que le temple eût été élevé « avec le butin de Pise ». Or, Pise avait été détruite cent ans auparavant ! Faut-il entendre que les tributs prélevés sur la population asservie avaient été considérés comme une réserve sacrée, qui maintenant était jugée suffisante ? Il n'y aurait là rien que de conforme à d'autres mesures du même genre prises par diverses cités grecques. Quoi qu'il en soit, le travail devait être bien éléen. Eléenne fut la pierre dont fut bâti l'édifice, et éléen l'architecte : Libon.

En 464, des nuages s'élevaient déjà à l'horizon. La mort de Xerxès, en Perse, et la querelle de succession qui l'avait suivie, en rendant moins imminent le péril, avait ressuscité le particularisme grec dans la ligue dont Athènes avait la présidence. Cimon était obligé de rappeler rudement au devoir fédéral Naxos, Thasos. En Grèce aussi, la confédération péloponnésienne « l'acropole de l'Hellade », était ébranlée par le souffle trop fort de la liberté. De dures batailles avaient été livrées entre Arcadiens et Spartiates. Ce fut pis quand, vers l'époque même de la fête olympique, un tremblement de terre eut décimé la cité spartiate : les Messéniens se soulevèrent. Argos, elle, profitait de ces troubles pour mettre la main sur Mycènes, sur Tirynthe : ses vieilles prétentions à l'hégémonie se réveillaient. Troubles aussi en Thessalie. Enfin, en Occident, la mort de Hiéron avait été vite suivie de l'écroulement de la tyrannie syracusaine. Avant de mourir, le vieux tyran, qui avait déjà causé la chute de la maison de Théron à Agrigente, avait encore, par ses intrigues, ébranlé celle d'Anaxilaos à Rhégion. Quand le sage Mikythos se fut retiré, ses pupilles ne tardèrent pas

à être renversés. A Métaponte enfin, c'est vers cette époque probablement que les pythagoriciens ont été proscrits.

Le palmarès :

Stade	Xénophon de Corinthe.
Diaulos.	X...
Dolichos..	Ergotélès d'Himère.
Pentathle.	Xénophon de Corinthe.
Lutte	X...
Boxe.	Diagoras de Rhodes.
Pancrace.	Ephydion de Ménalie.
Enfants stade.	Pytharchos de Mantinée (?)
— lutte.	Phéréas d'Egine.
— boxe.	Charmidès d'Elis (?).
Hoplitodromie	X...
Chars.	Anaxandre de Sparte.
Course montée	X...
C. de mules, c. au trot	X...

Le double triomphe de Xénophon donna à Pindare l'occasion de célébrer Corinthe (*Olympique* XIII). Il prise la cité où règnent la Justice et la Paix, prêtes à repousser « l'Insolence, mère du Dédain ». Evidemment, l'attitude loyale de Corinthe envers Sparte était une garantie contre la révolution partout grondante.

La victoire de Diagoras de Rhodes n'était qu'un épisode de la carrière incomparable d'une famille qui, au ve siècle, ne compte plus ses « périodonikes » (vainqueurs à tous les grands jeux). Encore un thème de choix pour Pindare (*Olymp.* VII) ! La statue de Diagoras fut commandée à un sculpteur de Mégare, Kalliklès, fils de Théokosmos, et père d'un autre Théokosmos qui devait collaborer plus tard au monument d'Aigospotamos.

Le triomphe d'Anaxandre, s'il est vraiment de cette année, détone un peu dans le deuil de sa patrie. Mais, durant toute cette période, l'élevage a été en honneur à Sparte.

En 460, l'atmosphère fut encore plus troublée. La révolte de Cypre et de l'Egypte du Nord contre les Perses ouvraient des perspectives dangereuses à l'ambition athénienne. A Athènes même, l'Aréopage était dépossédé, Cimon banni, et le nouveau gouvernement démocratique instauré par Ephialtès n'hésitait pas à joindre à la guerre contre la Perse une lutte contre la confédération péloponnésienne. Sparte n'arrivait pas à dompter les Messéniens, et devait laisser Corinthe et Egine se débattre seules contre Athènes. Argos repoussait le roi Pleistarchos et assistait Athènes, de même que la Thessalie, pourtant divisée. On conçoit que l'éclipse du 30 avril 463 fût apparue comme un signe menaçant, que Pindare s'efforça de détourner dans un chant célèbre. En Occident, la révolution avait amené une reviviscence de la nationalité sicule sous Doukétios, qui provoqua fort heureusement une réconciliation des Grecs.

Au palmarès :

Stade	Thorymbas (ou Toryllas) de Thessalie.
Diaulos, dolichos ..	X...
Pentathle	Alexibios d'Héraia.
Lutte	Amésinas de Cyrène.
Boxe, pancrace	X...
Enfants stade	Sostrate de Pellène.
— lutte.	Alcimédon d'Egine.
— boxe	Kyniskos de Mantinée.
Hoplitodromie.	X...
Chars	Arcésilas de Cyrène.
Course montée	X...
Chars de mules, course au trot	X...

La victoire du jeune Alcimédon fournit à Pindare l'occasion de célébrer encore une fois sa bien-aimée

Egine (*Olymp.* VIII). Mais sa voix est angoissée. Déjà la brillante cité des Eacides est menacée par l'étreinte d'Athènes.

Deux des vainqueurs, Alexibios et Kyniskos, ont eu leurs statues, de la main d'Akestor et de Polyclète d'Argos. Le premier était un survivant de l'époque archaïque. Mais, avec le second, entre en scène un des plus grands noms de la sculpture classique.

Cyrène s'était distinguée : une des victoires était dûe à l'écurie du roi Arcésilas. Pourtant la fin était proche pour la brillante dynastie des Battiades, à laquelle Pindare, quelque temps auparavant, prodiguait déjà les avertissements. La révolte égyptienne et l'intervention d'Athènes allaient provoquer sa chute.

La fête de 456 s'ouvrit au milieu d'une guerre générale. Athènes s'enorgueillissait de lutter à la fois (au prix de quels sacrifices !) en Egypte, à Cypre, dans le golfe Saronique et dans la Grèce centrale. Et déjà des négociations étaient ébauchées contre elle entre le roi Artaxerxès et Sparte. Egine avait succombé, mais alors Sparte, soulagée du côté de la Messénie, envoya une armée soutenir les Doriens de l'Oeta contre la Phocide, et, au retour, cette armée s'arrêta à Tanagra sur les frontières de l'Attique. La bataille (457) ne fut perdue pour les Athéniens et leurs alliés que par la défection des Thessaliens. Elle n'empêcha pas le stratège athénien Myronidès de reprendre la campagne au bout de deux mois, d'écraser les Béotiens à Oinophytes et de pousser jusqu'à Pharsale, qui était, dans la Thessalie divisée, le centre de l'opposition à Athènes.

En Sicile, il ne fallait pas moins que les forces combinées de Syracuse et d'Agrigente pour tenir en échec Doukétios. Tarente en Italie, Marseille sur mer, maintenaient, non sans peine, les positions de l'hellénisme.

Vainquirent à Olympie :

Stade	Polymnastos de Cyrène.
Diaulos, dolichos	X...
Pentathle	Stomios d'Elis (???).
Lutte	Léontiskos de Messine.
Boxe	Anthropos (?).
Pancrace	Timanthès de Cléones.
Enfants stade	Enation d'Arcadie.
— lutte	Phrynichos.
— boxe	Alkainétos, Eléen de Lépréon.
Hoplitodromie	Mnaséas de Cyrène.
Chars	Diaktoridas (de Laconie?)
Course montée	Aigia... de Na...
Chars de mules	Psaumis de Camarine.
Course au trot	X...

On voit que tant de troubles ne portaient pas préjudice à la puissante vitalité des cités grecques. Cyrène, malgré la révolution, compte deux vainqueurs. En Sicile, Messine et Camarine, à peine sorties des bouleversements, se distinguent. Dans la seconde, Psaumis avait fait un effort multiple, qui ne fut récompensé qu'à l'épreuve de l'ἀπήνη. Ce succès modeste lui valut une ode de Pindare vieillissant, qui n'oubliait pas la Sicile (*Olymp.* V).

Cléones avait échappé au sort de Mycènes et de Tirynthe : son champion, Timanthès, eut une statue de Myron. Mnaséas de Cyrène fut représenté en bronze par Pythagore. Les deux maîtres étaient alors à l'apogée de leur réputation.

Le « clou » de la fête fut la vue du temple de Zeus achevé. Il présentait dans l'Altis sa masse imposante

de 64 mètres de long sur 27 de large, et s'élevait à plus de 20 mètres. Sous la colonnade étaient représentés les douze travaux d'Hèraklès. Le fronton Est, celui de l'entrée, offrait aux regards le sujet classique du concours de chars entre Oinomaos et Pélops, le fronton ouest une Centauromachie. La vulgate fait de cette scène un combat de Lapithes et de Centaures aux noces de Péirithoos, avec intervention de Thésée. Mais, quelles que fussent les attaches mythiques des aristocraties d'Elide et de Thessalie, il est difficile d'expliquer le choix de ce sujet thessalien. Même si l'exécution avait été confiée à un maître athénien, l'intervention de Thésée, héros local s'il en fut, s'explique non moins mal. Je suis donc enclin à croire, avec M. de Wilamowitz, que la scène est empruntée à un épisode, de nous inconnu, de la mythologie éléenne. Tels quels, l'un et l'autre fronton sont encore très empreints de raideur et de gaucherie archaïque : nombre de spectateurs avaient dû déjà voir mieux dans leurs cités.

Le faîte, à peine dressé, avait été orné d'un disque[1] qui, comme nous en avertit l'inscription conservée, représentait la dîme du butin de Tanagra. Ce trophée, qui donnait à l'inauguration de l'édifice un caractère assez déplaisant pour les Athéniens, avait sans doute été placé là par les Corinthiens plutôt que par les Lacédémoniens.

Il manquait la statue de culte. Mais le trésor avait été fortement saigné par la construction du temple. Pour la statue, on était décidé à employer l'or et l'ivoire : or, l'analogie de l'Athèna Parthénos nous permet d'affirmer que la dépense d'une pareille

1. Cf. *Philologus* 1928, p. 121 *sqq.* (Wolters).

œuvre était de l'ordre de grandeur de 1.000 talents. On ne s'étonnera donc pas que vingt ans se soient écoulés entre l'achèvement du temple et le commencement du Zeus (456-436). Au moment même où le temple s'achevait, les Eléens, avec l'appui de Sparte, entreprenaient la conquête de la Triphylie. Le tribut de la nouvelle conquête devait remplir le même office qu'avait rempli précédemment celui de Pise. Mais 50 talents par an représentent, surtout pour le Péloponnèse, une grosse somme[1]. D'autres ressources ont dû s'ajouter à celle-là.

C'est probablement aussi en 456 que fut réformé le calendrier. Dès que la fête d'Olympie avait pris un caractère panhellénique, il avait été indispensable que les foules accourues de tous les points de la Méditerranée fussent avisées d'avance de l'époque de la célébration. Mais ce n'est qu'au début du VIe siècle qu'à Olympie, comme à Delphes, à l'Isthme et à Némée, comme à Athènes et à Sparte, on avait trouvé un système d'intercalations à peu près rationnel : l'*octaéléride*, l'intercalation de 3 mois en 8 années lunaires. Depuis lors, on savait à chaque panégyrie que la réunion suivante aurait lieu alternativement dans 50 mois ou 49. Seulement, le système était inexact, et la fête reculait de 3 jours en 16 ans. Fixée au début au seizième jour du mois qui suivait le solstice d'été, soit à une époque allant du 14 juillet au 15 août environ, elle prenait, vers 456, le caractère d'une fête de septembre. Est-ce le mathématicien Œnopide de Chios qui indiqua la correction

(1) En 420 (Thuc.V, 49), les Eléens offrent de renoncer à une amende de 33 ou 34 talents, que doivent les Spartiates, pour une infraction à la trêve olympique, si on leur cède Lépréon. Lépréon était la principale des villes triphyliennes.

nécessaire? C'est probable, car son souvenir est resté attaché à Olympie. En tout cas, le décalage progressif fut arrêté : nous le constatons par les dates des fêtes historiques du v[e] et du iv[e] siècles. On sut qu'il fallait supprimer une intercalation tous les 160 ans, et nous voyons encore qu'à l'époque hellénistique on attendait que la date de la fête fût descendue jusqu'en septembre pour procéder à la rectification : l'année de la mort de César (44 av. J.-C.), l'olympiade tombait vers le 30 août. Quelque temps après Œnopide (432), Méton, à Athènes, trouva un système susceptible de maintenir la concordance d'une manière plus continue : le cycle de 19 ans. Mais, à Olympie, on resta fidèle au premier système de correction. Après avoir été le théâtre d'un progrès scientifique intéressant, Olympie a donc refusé de se tenir au courant.

II

En 452, la paix n'était pas encore revenue mais déjà les événements la préparaient. Les Athéniens avaient subi en Egypte un désastre qui modéra leur impérialisme agressif. Leurs généraux avaient poussé jusqu'en Thessalie, et leurs amiraux avaient croisé sur les côtes du Péloponnèse et du golfe de Corinthe, mais Pharsale et Oiniades (en Acarnanie) les avaient repoussés. Leur traité avec Egeste avait mis en garde contre eux mainte ville sicilienne. Leurs hommes d'Etat commençaient à comprendre la nécessité d'enrayer. Dans le Péloponnèse, Sparte avait achevé de réduire les Messéniens, et s'était assuré le bon vouloir des Eléens en leur permettant

la conquête de la Triphylie : Lépréon seule, dans ce pays, garda, sinon son indépendance, au moins son existence. Devant la ligue péloponésienne reconstituée, Argos était intimidée. En Sicile, Doukétios continuait à braver Syracuse et Agrigente, mais les Egestéens tenaient tête aux Phéniciens de Motyé, et les flottes syracusaines croisaient sur les côtes d'Etrurie. Enfin, en Italie, les restes des Sybarites, profitant de l'affaiblissement des villes pythagoriciennes, entreprenaient de reconstituer leur patrie.

Furent vainqueurs cette année-là :

Stade	Lykos de Larisse.
Diaulos	Euboulos.
Dolichos	Hippobotos.
Pentathle	Pythoklès d'Elis.
Lutte	Léontiskos de Messine.
Boxe	Aristion d'Epidaure.
Pancrace	Damagétos de Rhodes.
Enfants stade	Lachon de Céos.
— lutte	Kléodoros.
— boxe	Apollodoros.
Hoplitodromie	Lykos de Larisse.
Chars	Psaumis de Camarine.
Course montée	Python d'I...
C. de mules, c. au trot	X...

Damagétos de Rhodes était de la race illustre des Diagorides : ce n'est pourtant pas lui qui émut poètes et sculpteurs. Le jeune Lachon de Céos était compatriote de Bacchylide; pour lui, le poète, alors au zénith, a composé deux pièces, l'une improvisée (VI) pour être dite à la fête même, l'autre plus développée (VII), qui fut chantée à Céos. Pindare aussi a accordé sa lyre pour son vieil ami Psaumis : c'est une des dernières pièces que nous ayons du grand poète (*olympique* IV). Pythagore de Rhégion a fait

encore la statue de Léonstikos. Polyclète d'Argos a reçu cette année-là deux commandes : de Pythoklès et d'Aristion.

La fête de 448 s'ouvrit sous des auspices plus favorables que ses devancières. Cimon, le héros des guerres médiques, venait de mourir en Cypre, et aussitôt les Athéniens avaient entamé avec la Perse des négociations qui rétablissaient les relations pacifiques avec l'Orient. Sur le continent, Sparte n'avait conclu qu'une trêve de cinq ans, les Athéniens ne voulant pas évacuer tous les ports qu'ils avaient occupés sur les côtes du Péloponnèse. Mais Argos avait traité avec Sparte pour trente ans. En Sicile, Syracuse et Agrigente étaient enfin venues à bout de Doukétios, qui avait été déporté à Corinthe.

Le palmarès :

Stade	Krison d'Himère.
Diaulos	Euclide d'E.
Dolichos	Aigeidas de Crète.
Pentathle	Chaiton de Locres en Italie.
Lutte	
Boxe	Akousilaos de Rhodes.
Pancrace	Damagetos de Rhodes.
Enfants stade	Lacharidas de L...
— lutte	Polynice de Thespies.
— boxe	Ariston d'A...
Hoplitodromie	Lykinos de Laconie.
Chars	Cratisthène de Cyrène.
Course montée	Xénombrotos de Cos.
Mules, course au trot ..	X...

Akousilaos et Damagétos représentent la famille des Diagorides, mais une fois de plus, les noms d'artistes connus sont donnés à propos d'Olympionikes moins illustres. Lykinos et Cratisthène ont eu des statues de Myron et de Pythagore, deux vieilles

connaissances. Pour les traits de Cheimon et de Xenombrotos, des noms nouveaux apparaissent : Philotimos d'Egine, Pantias de Chios, Naukydès d'Argos. Le premier restera obscur. Mais Pantias se rattachait, à travers sept générations de maîtres et d'élèves, à Aristoklès, un des maîtres de l'école sicyonienne vers 550. Et Naukydès était le frère cadet de Polyclète, né comme lui d'un Crotoniate, Patroklès, — encore un des Crotoniates qui avaient dû changer de patrie vers 480. Avec ces noms, l'école purement classique entre en scène.

Lorsque vint l'olympiade de 444, la paix était rétablie. Les Athéniens avaient dû renoncer à l'hégémonie en Phocide, puis en Béotie à la suite du désastre de Coronée. Ils avaient perdu Mégare, failli perdre l'Eubée. Et, renonçant à tous les postes qu'ils occupaient sur les côtes (sauf Naupacte), ils avaient obtenu des Péloponnésiens une paix de trente ans. Périclès, qui les gouvernait maintenant, avait cherché des consolations en Occident. Il avait pris en main la reconstitution de Sybaris, sous le nom de Thourioi, dont il espérait faire le poste avancé d'Athènes en Italie. La rivalité de Syracuse avec Agrigente, l'Agrigente d'Empédocle, pouvait encourager les ambitions athéniennes, mais là aussi la paix fut rétablie.

Notre connaissance du palmarès devient maintenant très incomplète :

Stade	Krison d'Himère.
Lutte	Taurosthénès d'Egine.
Boxe	Alkainêtos de Lépréon.

La course des mules et la course au trot disparurent cette année-là des programmes.

Quelques anecdotes ont fait vivre ces noms d'olympionikes. Taurosthénès avait fait annoncer sa victoire le jour même à sa lointaine patrie, par un pigeon voyageur. Alkainétos le Lépréate avait été proclamé comme « Eléen de Lépréon ». Les Eléens revendiquaient l'hégémonie sur sa patrie : seule des villes de Triphylie, Lépréon subsistait et s'agrandissait même aux dépens d'une voisine arcadienne, mais en payant à Zeus d'Olympie, pour sa conquête, un tribut de un talent par an. Pindare venait de mourir, et aucun nom de sculpteur n'est donné pour les vainqueurs de l'année.

En revanche, Olympie connaissait depuis quelque temps, à côté des poètes et des rhapsodes, le conférencier en prose. Hérodote y avait lu déjà des fragments historiques, et Protagoras de subtiles dissertations sur les théories des sages et des naturalistes. L'un et l'autre, à ce moment, partaient pour Thourioi. Mais la tradition allait se continuer.

Jamais fête ne s'était ouverte dans une atmosphère aussi sereine que celle de 440. Athènes, sous Périclès, était tout entière aux constructions de l'Acropole. Quand un bruit de guerre s'éleva contre elle du côté de Samos, ni la Perse, ni Sparte ne voulurent en profiter : Corinthe même se montra pacifique. En Italie, la sécession des descendants des Sybarites authentiques avait un instant troublé Thourioi, mais sans éveiller aucun écho guerrier.

Du palmarès nous n'avons que les noms suivants :

Stade	Krison d'Himère .
Lutte	Télémachos de Pharsale.
Pancarce	Agias de Pharsale.
Chars	Arkésilas de Sparte.

Télémachos et Agias étaient frères, fils d'Aknonios de Pharsale. Tous deux ont été « périodonikes » vainqueurs à tous les grands jeux de la Grèce, et les épigrammes de Delphes veulent qu'ils aient toujours été proclamés le même jour. Le fait doit être vrai, au moins d'Olympie, et alors ne peut se placer qu'en 440. Leur gloire sportive a frayé la voie au fils d'Agias, Daochos, qui a été chef militaire de la Thessalie, de 431 à 404. Le quatrain de Télémachos à Delphes relate encore un fait curieux : vainqueur, à la lutte, d'un champion étrusque, il aurait tué son adversaire qui refusait de demander quartier. Si le fait se rapporte aux jeux olympiques, il implique que l'article qui excluait les Barbares comportait des tempéraments : mais le quatrain est du IVe siècle, et une confusion avec quelque autre concours est possible.

Arkésilas de Sparte ne peut guère se placer qu'en cette Olympiade : il fut père de Lichas, qui en 420 renouvela les lauriers paternels. On voit que les traditions de l'élevage laconien se maintenait.

L'année 436 fut encore une année sans nuages. Après la répression de Samos, Périclès consolidait pacifiquement l'empire d'Athènes, développant les relations avec la dynastie naissante des Spartokides de Crimée, créant Amphipolis, mais évitant tout choc avec la Perse, les Odryses, la Macédoine ; le Parthénon étant achevé (438), son attention se concentrait sur les Propylées. En Grèce, paix profonde. En Sicile, une dernière tentative du vieux Doukétios échouait. En Italie, seulement, les Athéniens, qui montraient alors leurs navires à Naples, purent y entendre parler d'un ennemi nouveau : les Sabelliens, qui venaient de prendre Capoue. Mais la chute de cette ville étrusque

ne pouvait encore faire redouter comme proche le danger qui se préparait de ce côté.

Du palmarès, nous connaissons seulement :

Stade	Théopompe (ou Diopompe) de Thessalie.
Enfants : lutte	Pantarkès l'Eléen.
Chars	Arkésilas de Sparte (2e fois).

Le seul nom important est celui de Pantarkès. Cet enfant était d'une illustre famille d'Elide; un de ses descendants a rempli plus tard de hautes fonctions. Cette année-là, il captiva les regards de Phidias l'Athénien, et une série de récits fleurirent sur ce thème. Il allait être représenté, selon les uns sur le trône, selon les autres sur le doigt du Zeus d'Olympie : les polémistes chrétiens, longtemps après, n'ont pas laissé échapper l'occasion d'anathèmes que leur fournissait cette union de la pédérastie et de la dévotion païenne. On attribuait aussi à Phidias une statue de l'éphèbe, et le souvenir de cette œuvre s'est présenté tout naturellement lorsqu'a reparu au jour la belle réplique de statue classique de Pompéi (*Illustration* du 27 mars 1926, p. 296). Quoi qu'il en soit, avec Pantarkès, Phidias apparaît dans les fastes d'Olympie.

Phidias avait été jusque-là un Athénien convaincu. Ses grandes œuvres étaient à Athènes : la Parthénos avait été inaugurée en 438. On sait aussi que la Parthénos lui attira une accusation de malversations. Les détails qu'on nous donne sur l'accusateur, le métèque Ménon, sont trop précis pour que le fait du procès soit douteux : la légende ultérieure a seulement ajouté la mort en prison. Mais quel rapport existe entre cette « mauvaise affaire », comme dit Aris-

tophane, et la commande acceptée par Phidias en Elide ? On pense généralement que le sculpteur, forcé de fuir sa patrie, a trouvé à Olympie un refuge et l'occasion d'une vengeance immortelle. L'inverse peut se concevoir. Athènes, sous Périclès, tendait à se considérer comme « l'école de la Grèce » aux lieu et place du grand sanctuaire panhellénique. Un de ses enfants cédait à la tentation d'un appel qui le plaçait au-dessus de tous les sculpteurs contemporains, y compris l'Argien Polyclète. Malgré la franchise internationale reconnue aux artistes, franchise dont les fastes d'Olympie nous ont offert tant de preuves, le consentement de Phidias dut apparaître comme une sorte de trahison, et il n'est pas impossible, que ce sentiment, joint au désir d'atteindre derrière Phidias Périclès, ait provoqué le procès. Il reste que le peuple athénien n'a pas voulu qu'un seul de ses grands hommes ait échappé à son étourderie et à son ingratitude. Mais on peut concéder qu'en un certain sens, dans l'espèce, Phidias ait « commencé ». Il devait finir en Elide, où ses descendants veillèrent toujours sur son chef-d'œuvre.

Nous avons déjà vu que vingt ans n'avaient pas été de trop pour permettre aux Eléens d'amasser les capitaux nécessaires à l'exécution du Zeus. Les tributs de Triphylie avaient pu être la ressource principale, mais non la seule. Il avait encore fallu attendre de pouvoir entasser les masses d'ivoire nécessaires. Ces masses, nous ne pouvons les évaluer avec précision, mais elles supposent certainement des centaines d'éléphants tués. Or, ce n'est qu'après la répression de la révolte égyptienne (455-4), et même après l'accord de Kallias (448), que le commerce avec l'Egypte eut assez de régularité pour permettre

en Grèce des achats aussi considérables. Quant à l'or, là aussi, l'évaluation précise nous manque; celui qui couvrait la Parthénos pesait 44 talents. On a peine à croire que toute la draperie qui couvrait les jambes et l'épaule du Zeus, 7 fois plus grand que la stature humaine, ait été en or ! Même sans cela, le Zeus fut une œuvre χιλιοτάλαντος, et vida le trésor d'Olympie[1] !

Lorsque vint l'olympiade de 432, la paix durait toujours, mais déjà l'orage grondait. Athènes arrêtait les travaux de l'Acropole, rassemblait ses ressources. Déjà les Athéniens et les Corinthiens s'étaient heurtés dans les eaux de Corcyre. Un bruit d'armes agitait le Péloponnèse et la Béotie. En Occident, Thourioi, avec la connivence de Delphes, se détachait d'Athènes. C'était la dernière fois, pour longtemps, que les arts et les luttes de la paix allaient absorber les Grecs.

Voici les vainqueurs connus :

Stade	Sophron d'Ambracie.
Pancrace	Dorieus le Diagoride de Rhodes.

Le dernier allait jouer un certain rôle dans la guerre du Péloponnèse.

Mais tous les regards, cette année-là, furent pour le Zeus. Il n'est pas sûr que les pièces du colosse eussent encore quitté l'atelier où Phidias venait de travailler 4 ou 5 ans, avec son frère Panainos et son élève Kolotès, et dont on montre encore les restes au touriste. Peut-être est-ce un peu plus tard que ces pièces précieuses furent rapportées sur la carcasse de bois qui les attendait dans la cella du temple.

1. Nonobstant Thucydide, I, 121, 143.

Bientôt, en tout cas, les pèlerins d'Olympie allaient pouvoir admirer le piédestal et le trône orné de multiples figures, le dieu qui, « s'il s'était levé, eût défoncé le plafond », et surtout cette tête qui n'a pas été sans influence, bien des siècles après, sur l'iconographie du Christ.

Mais lorsque les Grecs se réunirent à nouveau, en août 428, d'autres nuages troublaient leur joie. La Grèce était en feu. L'humeur pacifique du roi Artaxerxès, d'une part, et la prudence des Syracusains alors à l'apogée de leur fortune, d'autre part, limitaient encore le dégât.

Mais, à la fête même, les députés de Lesbos, qui venaient de se révolter, dressèrent un réquisitoire contre la tyrannie athénienne, et, au sortir des fêtes, les Péloponnésiens montèrent sur les vaisseaux qui partaient pour soulever l'Ionie. Nous citerons encore, pour mémoire, les vainqueurs connus de l'année :

Stade	Symmachos de Messine.
Pancrace	Dorieus (2e fois).

Mais, surtout, nous ne quitterons pas Olympie sans mentionner un homme qui vivait alors en Elide, puisqu'il allait, quelques années plus tard, jouer le rôle de négociateur entre ses compatriotes et Sparte, à propos de l'affaire de Lepréon[1] : Hippias d'Elis. C'était un des plus étonnants représentants de la polymathie des sophistes. Ici, il nous intéresse surtout comme père de l'histoire basée sur les recherches d'archives. C'est lui qui, le premier, a publié, depuis les temps les plus reculés, le cata-

1. Thucydide, V, 31, 34, 47, 49, 50, 12, 15; VI, 16, 88; VII, 31, 58; VIII, 3.

logue des palmarès des jeux olympiques. Son travail n'était pas sans défauts, mais c'est à lui que nous devons, en dernière analyse, tant de renseignements précieux que nous venons d'exploiter : il méritait donc un geste de reconnaissance.

Voilà une analyse bien sèche. Mais il est indispensable, à mon sens, de parcourir patiemment la série des concours olympiques, si l'on veut mesurer, autrement que par de vagues circonlocutions, la place qu'ils ont tenue, au ve siècle, dans la vie hellénique. Sans doute, il n'a pas manqué, à l'époque même, de voix graves pour dénoncer les abus de l'institution. Dès le vi^{e} siècle, Xénophane d'Elée trouvait que l'on attachait une importance déraisonnable à des matches de boxe, ou bien

> Aux chevaux de quelques bourgeois
> ou de Corinthe ou de Mégare...

A l'époque où nous nous sommes arrêtés, les penseurs les plus sérieux dédaignaient ces fêtes frivoles. Démocrite d'Abdère ne se dérangeait pas pour si peu, et Socrate l'Athénien, s'il s'est égaré jusqu'à l'Isthme, ne semble pas avoir jamais poussé jusqu'à Olympie. On n'y retrouve pas non plus la trace d'Hippocrate de Cos. Mais on mettra en regard Pindare, Hérodote, Thucydide, Œnopide et Phidias, sans parler de la foule anonyme des rhapsodes qui maintenaient le contact avec Homère, et des sophistes qui commençaient à initier le grand public aux théories des vivants. Et là seulement, à l'abri d'une trêve universellement respectée, on voyait des poètes de Thèbes chanter des vainqueurs syracusains, des ar-

tistes d'Athènes immortaliser des vainqueurs péloponnésiens, avec un retentissement que Delphes même, et *a fortiori* Corinthe ou Némée, n'auraient pu assurer aux hommes ni aux œuvres. Olympie a bien tenu, au temps de l'apogée du peuple grec, le rôle que Périclès rêvait pour Athènes, celui « d'école de la Grèce ».

VIII

Aspects économiques de l'impérialisme athénien.

A. JARDÉ, *Les céréales dans l'antiquité grecque*, Paris, 1925

A. FERRABINO, *L'impero ateniese*, Turin, 1927.

C. C. F. SELTMAN, *Athens, its history and coinage*, Cambridge, 1924.

Rachel-Louisa SARGENT, *The size of the slave population at Athens*, Urbana (Illinois), 1924.

G.-M. CALHOUN, *The business life of Ancient Athens*, Chicago, 1926.

KATHLEEN FREEMAN, *The work and life of Solon*, Cardiff, 1926.

HENDERSON, *The great war between Athens and Sparta* Oxford, 1926[1].

Les sujets de distraction et de méditation que nous offre le passé de l'humanité se renouvellent de deux façons. Tantôt une nouvelle liasse de documents est déversée sur le marché de l'érudition, éclairant directement des points restés obscurs, et nous forçant, par contre-coup, à réviser certains jugements sur des questions plus ou moins connexes. Tant que leur apport n'a pas été inventorié jusqu'à épui-

1. N. B. — Dans les notes, je ne citerai les ouvrages ci-dessus que par le nom de l'auteur.
Je prendrai aussi la liberté, dont je m'excuse, de me citer souvent moi-même, à seule fin de ne pas multiplier inutilement des références que j'ai données ailleurs.

sement, ce qui parfois demande un temps assez long, l'époque illuminée bénéficie d'une actualité proprement scientifique. Tantôt, sans qu'aucun document nouveau et important ait paru, un sujet se renouvelle par l'évolution du goût du public, sous la pression d'événements contemporains. Des côtés de la réalité dont l'intérêt n'avait pas été aperçu, ou avait été oublié, se révèlent ainsi comme primordiaux, et plus d'un domaine adjacent se trouve éclairé par réflexion.

C'est le second cas qui se présente pour le ve siècle athénien. Depuis la publication du premier tome du *Corpus* des inscriptions grecques, vers les années 70, quantité de petites découvertes épigraphiques s'étaient accumulées, qui, jointes à l'apparition du papyrus de la *Constitution d'Athènes*, avaient obligé à réviser les travaux d'ensemble du XIXe siècle. Mais depuis un quart de siècle, le hasard des fouilles avait favorisé d'autres domaines, et les ouvrages parus au début du siècle sont encore, en ce qui concerne les faits matériels, à peu près « au courant ». Seulement, la grande guerre, avec les bouleversements économiques qui l'ont accompagnée, a mis en relief bien des rapports d'analogie, et plus d'un esprit cultivé n'a pas jugé inutile d'occuper les loisirs angoissés de la campagne et de l'après-guerre en reprenant son Thucydide. Je n'en veux pour preuve que la quantité d'ouvrages qui, dans ces dernières années — je dirai presque dans ces derniers mois —, ont été consacrés à des aspects de l'impérialisme athénien que nous masquaient un peu trop Miltiade, Phidias et Platon. Sans parler de l'Allemagne, où la production de détail se maintient abondante et variée, nous avons en France le livre de M. Jardé, en Italie

celui de M. Ferrabino, en Angleterre ceux de MM. Seltman, Kathleen Freeman, Henderson, en Amérique ceux de M. Calhoun et de Mme R. L. Sargent. Au lieu de distribuer des prix et des accessits à ces ouvrages, je vais tâcher de rassembler ici les profits multiples qu'on peut tirer de leur lecture. Si je ne me trompe, ce résumé apportera aussi quelques compléments.

L'empire athénien était né, comme chacun sait, d'un mouvement idéaliste : la réaction de l'Europe contre le despotisme oriental. Au lendemain de Marathon et de Salamine, 200 cités riveraines de l'Archipel s'étaient groupées sous la direction d'Athènes dans l'intention très précise de prévenir un retour offensif de la Perse, et les victoires de Cimon avaient réduit, pour près d'un siècle, l'Asie à la stricte défensive (490-470). Sur cette lutte s'en était greffée une autre, d'un caractère partiellement idéaliste, elle aussi : la résistance aux tentatives de Sparte et des Etats continentaux pour limiter le mouvement libéral et égalitaire issu des guerres médiques. De cette lutte, Athènes était sortie, en somme, victorieuse, occupant sur toutes les côtes grecques des points d'appui qu'elle ne restitua pas tous à la paix (470-450). Enfin Périclès avait liquidé les deux conflits, rétabli la paix générale, et, par ce solide bienfait, assuré le pouvoir monarchique dont il jouit pendant une vingtaine d'années (450-430). Mais il est des paix envahissantes, et la paix athénienne était de celles-là. Thucydide fait dire à Périclès, au moment où la guerre du Péloponnèse vient de clore cette ère pacifique : « Vous croyez, Athéniens, ne commander qu'à vos confédérés, mais je vous prouverai que,

des deux champs qui s'offrent à l'exploitation humaine, la terre et la mer, l'un vous appartient en toute propriété, non seulement dans la mesure où vous en disposez actuellement, mais dans toute celle où il vous plaira d'élargir encore ce domaine[1] ». Derrière cette déclaration, dont l'historien souligne ici l'aspect militaire, il y a toute une psychologie économique et juridique, que les progrès de la documentation et les avertissements de l'expérience contemporaine nous permettent, je crois, d'analyser.

Quelques mots d'abord des ressources que l'Attique a trouvées en elle-même pour soutenir son hégémonie commerciale sur la Méditerranée.

Chacun sait que le sol de l'Attique est un sol peu fertile. Déjà, au VIe siècle, elle ne parvenait plus à nourrir sa population. Au Ve, lorsque grandit l'agglomération Athènes-Pirée, le problème du pain devint préoccupant, parfois angoissant, pour ses dirigeants. Mais il y avait au moins un produit agricole qui se prêtait à l'exportation : l'huile. Dès le VIe siècle, les législateurs d'Athènes, en prenant des précautions contre la sortie des produits de la terre, exceptaient celui-là. Après les ravages des guerres médiques, les olivettes se reconstituèrent vite : il faut 6 ans pour qu'un olivier commence à produire, 10 ans pour qu'il soit en plein rapport[2]. La culture de l'olivier s'étendit aux dépens d'autres, moins rémunératrices. Dès le Ve siècle, il semble que les Athéniens, en assignant un domaine, considérassent comme normal de le constituer, moitié en terres à céréales,

1. Thuc., II, 62.
2. Sur la culture de l'olivier, cf. Jardé, p. 92, 185 sqq.

moitié en olivettes et vignes. La vigne étant peu encombrante, nous ne nous tromperons pas en estimant que la culture de l'olivier tenait à peu près autant de place en Attique que celle du blé. Cela veut dire quelques centaines de kilomètres carrés. Or, un hectare produisait, bon an, mal an, 5 ou 6 hectolitres d'huile. La récolte de l'Attique était donc de l'ordre de grandeur de centaines de mille hectolitres. Les Athéniens, à la vérité, faisaient un grand usage des olives et de l'huile, non seulement dans l'alimentation, mais encore dans l'éclairage et ailleurs. On sera pourtant large en accordant à chacune des 30.000 familles athéniennes 1 litre d'huile par jour. Et le chiffre disponible pour l'exportation sera toujours de l'ordre de grandeur de 100.000 hectolitres. A 30 drachmes l'hectolitre, cela fait une somme de 500 talents : nous verrons ce qu'elle représente dans l'ensemble du commerce attique.

L'Attique avait un produit plus important à lui seul que toutes ses ressources agricoles : l'argent des mines du Laurion. Connues de toute antiquité, ces mines avaient pris un essor sans précédent à la suite de la découverte de nouveaux filons, entre 490 et 480. Des chiffres souvent rappelés, nous donnent, pour le ve siècle, une idée de leur productivité : les 1.000 esclaves avec lesquels Nicias réalisait un bénéfice de 166 drachmes par jour, les 600 esclaves d'Hipponikos et son bénéfice de 100 drachmes, les 300 esclaves de Philémonidès (bénéfice 50 drachmes), etc. A eux trois, ces capitalistes retiraient annuellement plusieurs dizaines de talents des entrailles de la terre, et pourtant ils ne constituaient qu'une faible partie des concessionnaires, puisqu'on évalue aux environs de 20.000 le nombre des esclaves employés au Lau-

rion[1]. Où allaient ces centaines de talents ? D'abord à la monnaie d'Athènes. Celle-ci n'était pas inactive déjà au VIe siècle. On connaît de cette époque plus de 700 paires de coins, et les numismates estiment que les coins connus ne font que 75 % de ceux qui ont été employés. Or, une paire de coins pouvait frapper une centaine de tétradrachmes, et certainement plus de 1.000 drachmes[2]. Au reste, pour une période déterminée (486-483) on a pu évaluer le nombre des pièces frappées, décadrachmes ou didrachmes : et le total est de 90.000 pièces en trois ans. Ce n'est encore là que l'ordre de grandeur de ce que retirait, au milieu du Ve siècle, le seul Nicias. On voit dans quelles proportions formidables la monnaie athénienne a dû accélérer alors son activité, pour ne pas rester inférieure à la tâche imposée par la production[3]. Même ainsi, il pouvait rester une certaine marge pour l'exportation. Les mines de Siphnos et de Thasos ayant cessé alors de faire au Laurion une concurrence effective, diverses cités maritimes ont dû frapper leur monnaie avec l'argent lauréotique. Mais le monnayage des villes insulaires a été tué, en fait d'abord, puis (vers 420) même en droit, par le monnayage attique. Ensuite le trésor athénien s'est occupé anxieusement, sous Périclès, de rassembler ses « chouettes » : il en avait stocké, en 431, pour 3.000 talents au moins, et peut-être pour 6.000[4]. Bref, l'argent non monnayé du Laurion ne pouvait jouer, dans le commerce attique,

1. Sur ce point, les pages de M. Calhoun (135 sqq.) et de Mme Sargent (85 sqq.) ont toujours pour base le travail fondamental d'Ardaillon, *Les mines du Laurion*, 1897.
2. Babelon. *Les monnaies grecques* (coll. Payot), p. 20.
3. Seltman, p. 111, 106-7, etc. Il est bien regrettable que M. S. n'ait pas encore étendu ses suggestives études à la période postérieure à 480.
4. Cf. mon *Trésor d'Athènes*, p. 177 sqq., p. 104.

que le rôle d'appoint : l'argent présente d'ailleurs, du point de vue d'un commerce presque exclusivement maritime, un inconvénient sur lequel nous allons revenir.

Des articles industriels, il en est un que tout le monde connaît, bien qu'on soit habitué à l'envisager sous un aspect moins matérialiste : la poterie. Le Céramique était, dès le VIe siècle, le principal quartier d'Athènes. Il fournissait 6 conseillers, ce qui, au Ve siècle, répondait à une population de 400 citoyens environ[1]. Les ateliers de poterie étaient de petits ateliers où le patron travaillait avec quelques esclaves. Néanmoins, un quelconque de ces ateliers pouvait sortir des milliers de vases chaque année. Or, la poterie était intimement liée au commerce de l'huile. Pour transporter un hectolitre d'huile, il fallait une centaine de flacons, ou bien 2 ou 3 jarres. Les 100.000 hectolitres dont nous parlions supposent donc que des centaines de mille vases quittaient le Pirée chaque année pour les régions les plus diverses. On s'explique que presque tous les coins de la Méditerranée qui ont été explorés archéologiquement aient rendu, en si grand nombre, ces témoins de l'expansion de l'huile attique. Ajoutons qu'un petit vase coûtait 1 /2 ou 1 obole, une jarre 3 drachmes[2] : l'appoint au mouvement du port de Pirée n'était donc pas négligeable[3].

1. Sur ces questions, cf. mon *Histoire de l'Antiquité*, t. I, 2e partie, p. 368.
2. Boeckh, *Die Staatshaushaltung d. Athener*, éd. Frankel, I, p. 136.
3. Cf. Pottier, dans la *Revue archéol.*, 1904, III, p. 45 spq. (où cependant la rareté des relations entre Athènes et l'Occident, au Ve siècle, est accentuée avec beaucoup d'exagération).

Quant aux autres articles industriels, ils ne semblent pas entrer beaucoup en ligne de compte, au point de vue massif qui seul importe ici. On estime, il est vrai, qu'au ve siècle 20.000 ou 25.000 esclaves pouvaient être employés dans l'industrie[1]. Il est caractéristique d'ailleurs que les plus grandes fabriques que nous connaissions soient des fabriques d'armuriers, datant de la période de guerre qui s'ouvre en 431. Naturellement, le marché intérieur n'absorbait pas cette production industrielle. Mais on est frappé de voir qu'en dehors de la poterie, aucun article ne semble avoir acquis une célébrité mondiale.

Tout cela pose assez nettement l'importante question du fret. Le principal produit attique, l'argent, était aussi mal qualifié que possible pour résoudre la difficulté, puisqu'il avait une grande valeur sous un faible volume. On ne voit guère que l'huile qui pût jouer, pour l'Attique, le rôle, que joue, par exemple, le charbon pour l'Angleterre[2]. Athènes, au ve siècle, devait réserver jalousement ses produits aux navires nationaux : le temps était passé où l'on confiait les vases attiques aux vaisseaux corinthiens ou éginètes. Mais cela ne suffisait pas : il était grand besoin que les régions continentales limitrophes, quel que fût le coût des transports par terre[3], apportassent le surplus de fret nécessaire à la marine attique. Elles avaient été desservies jadis par d'autre ports, Chalcis au viie siècle, Egine au vi^e siècle, Mégare. On comprend l'âpreté féroce avec laquelle

1. R.-L. Sargent, p. 94 sqq.
2. Je ne vois aucune donnée numérique relative au marbre du Pentélique. Mais l'Acropole, au ve siècle, en avait besoin, et la concurrente, Paros, était proche.
3. Jardé, p. 194 sqq.

Athènes a travaillé à extirper ces « taies dans l'œil du Pirée ». Chalcis et Egine ont succombé. Quant à Mégare, elle a été traquée sans cesse, jusqu'au fameux décret de boycottage de 432, une des causes de la guerre du Péloponnèse.

Notons en passant que le transport des voyageurs ne semble pas devoir entrer en ligne de compte économiquement, à en juger du moins par le seul texte formel que nous ayons à ce sujet. Platon assure que, pour amener une famille d'Egine, on demandait 2 oboles, et, pour l'amener du Pont ou de l'Egypte, 2 drachmes ! Et il s'agit de voyages de retour au Pirée, pour lesquels les places étaient probablement plus strictement comptées qu'à l'aller[1] !

On voudrait pouvoir jauger la flotte qui soutient ce commerce. Malheureusement, si nous sommes bien renseignés sur la flotte de guerre d'Athènes, nos renseignements sur sa flotte de commerce sont bien plus clairsemés, et en général relatifs au IVe siècle, c'est-à-dire à une époque où elle avait déchu. Nous savons que dès le temps de la guerre du Péloponnèse, l'Attique était déjà tondue à blanc étoc, et n'entretenait plus sa marine qu'avec l'aide des bois de Thrace et de Macédoine[2]. Nous avons en outre quelques données sur la classe où se recrutaient les marins, la classe des thètes. Ils n'étaient guère que 12.000 ou 15.000 capables d'assurer le service des bateaux, et, sur ce nombre, la flotte militaire, même

1. Platon, *Gorgias*, 511 *a*.
2. On peut estimer que la flotte dont nous allons essayer d'apprécier l'effectif se renouvelait en 40 ans (Plut., *Philop.*, 14). Ne pas oublier d'y joindre la marine de guerre, de 200, puis 300, puis 400 trières !

en temps de paix, opérait un fort prélèvement. Le bateau de commerce marchait généralement à la voile, et n'exigeait guère plus d'une vingtaine de rameurs[1]. On ne pouvait donc équiper, avec les ressources nationales, que quelques centaines de navires. L'armateur ou le patron, quand il s'embarquait lui-même, se faisait volontiers accompagner d'un esclave, mais en principe les maîtres n'aimaient pas exposer leur propriété humaine aux risques de la mer. En revanche, on pouvait embaucher, outre quelques milliers de métèques, des matelots étrangers de passage, et, puisque la marine de guerre n'hésitait pas à le faire, *a fortiori* la marine marchande ne devait pas s'en priver. Nous n'avons, pour le ve siècle, qu'un chiffre : au printemps de 415, quand appareilla l'expédition de Sicile, on mit l'embargo sur 100 navires de commerce, mais on ne nous dit pas qu'ils fussent tous athéniens[2]. Pour le vi^e siècle un renseignement intéressant : quand Philippe arrêta les 230 navires qui franchirent l'Hellespont en 340, il n'en retint que 180 comme appartenant à Athènes et à ses alliés. Notons que, parmi ces alliés, se trouvait alors Rhodes, une concurrente comme Athènes n'en connaissait pas encore au ve siècle[3]. Ce ne sont que d'assez vagues indications. Par ailleurs, nous savons qu'au temps de la guerre du Péloponnèse le mouvement du port de Pirée peut être évalué à 3.000 talents environ (en valeur), celui de tous les ports de l'Archipel à 30.000 ou 40.000[4]. Mais nous

1. Torr, dans le *Dict. des Antiq.* de Daremberg-Saglio-Pottier, art. *Navis*, p. 25.
2. Thuc., VI, 44.
3. Didymos dans Foucart, *Etude sur Did.*, p. 176.
4. Cf. E. Cavaignac, *Popul. et Capital*, p. 48, 50, 59-60.

n'avons qu'un chiffre relatif à une cargaison de navire, et il est (encore) du IVe siècle : 57.000 drachmes[1]. Impossible de dire dans quelle mesure et dans quel sens il s'écarte de la moyenne, qui seule serait, au point de vue de l'effectif de la flotte de commerce, intéressante à rapprocher des chiffres précédents. Disons prudemment que nous sommes orientés, pour les navires ayant comme port d'attache le Pirée, vers l'ordre de grandeur des centaines, et, pour l'ensemble de la marine marchande de l'Archipel, vers l'ordre de grandeur des milliers. Encore cette dernière estimation représente-t-elle un fort maximum, car, étant données les habitudes du cabotage méditerranéen, le chiffre de valeur de 30.000 ou 40.000 talents porte sur un trafic où le même vaisseau, athénien ou non, doit être représenté plus d'une fois.

Quant au tonnage, on peut prendre, comme chiffre d'un petit tonnage, 15 tonnes, comme chiffre d'un tonnage énorme 250 tonnes. On a proposé la moyenne de 52 tonnes, qui paraît raisonnable[2].

Sur les directions du commerce et l'intérêt que présentait chacune d'elles, contentons-nous de quelques indications : l'essentiel est bien connu.

La première route conduisait d'Athènes aux ports ioniens. Les principaux articles qu'on allait y chercher étaient des produits industriels : métallurgie et meubles de Chios, textiles de Milet. C'était là ce qui restait à ces villes de leur ancienne prééminence

1. Démosthène, c. *Timocrate*, 1.
2. Neuburger, *Die Technik des Altertums*, p. 505.

nence du IVe siècle, dont nous expliquerons tout-à-l'heure l'affaiblissement.

La seconde route conduisait vers Cypre, la Phénicie et surtout l'Egypte. Celle-ci avait un monopole important : l'ivoire. On sait quelle consommation les Grecs du ve siècle en ont fait dans leurs idoles chryséléphantines. L'Athéna Parthénos représentait un prix de 800 ou 900 talents, dont 600 pour l'or. La grosse part des 250 talents restants revient certainement à l'ivoire. Or, si l'on applique les prix que nous avons pour le IVe siècle, une telle somme représente des dizaines de tonnes, correspondant à plusieurs centaines d'éléphants tués[1]. Nous pouvons imaginer des chiffres analogues pour le Zeus d'Olympie, la Héra d'Argos, etc. Si nous nous arrêtons un instant sur ce sujet, c'est que de telles prodigalités supposent un commerce régulier, qui n'a pu exister qu'après la répression de la révolte de 460-54 et la paix de Kallias (448) : les grandes statues sont certainement postérieures à ces dates.

Une troisième route menait à la mer Noire. C'est la mieux connue, et c'était très vraisemblablement la plus fréquentée. On sait de reste que c'était d'abord la route du blé. En août et septembre, l'Hellespont voyait passer plusieurs centaines de navires, portant en poids plusieurs millions d'hectolitres de blé, en valeur plusieurs centaines de talents[2]. Mais c'était aussi la route des esclaves, que les Scythes, les Paphlagoniens, les Thraces amenaient aux ports grecs[3]. Pour Athènes, où l'on employait une population

1. On trouvera les éléments du calcul dans *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1902, p. 64 et *Revue de Philolog.*, 1921, p. 56.
2. Je me borne à renvoyer ici à Calhoun, p. 43 sqq.
3. Sur l'état de guerre en Bithynie, cf. Diod., XII, 82.

servile de près de 100.000 âmes, dans laquelle la natalité était infime et la mortalité considérable, il faut bien admettre que le recrutement annuel se chiffrait par des centaines, peut-être par des milliers de têtes[1]. Et une ville comme Chios n'était pas, paraît-il, en arrière à ce point de vue[2].

La quatrième route menait aux côtes de Thrace et de Macédoine. Nous avons déjà signalé l'article de commerce principal de ces régions : le bois. Il y en avait un autre : l'or de la région du Pangée. Les Athéniens et leurs alliés avaient essayé de le capter au lendemain des guerres médiques, mais il était resté aux mains des roitelets barbares, et si certains Athéniens, comme Thucydide, figuraient au nombre des concessionnaires, ils le devaient à des alliances particulières avec ces potentats indigènes. Il semble qu'au ve siècle la production se soit ressentie du régime barbare : le métal jaune était alors rare et cher[3]. Mais un peu d'or suffisait à faire l'appoint d'une cargaison de bois, encombrante et peu chère.

Enfin, la cinquième route était celle de Corcyre et de l'Occident. Nous savons que, pour les Athéniens, c'était avant tout la route de l'Etrurie, où l'on allait chercher surtout le cuivre et le bronze brut ou travaillé : les miroirs étrusques étaient appréciés sur la place d'Athènes[4]. Dans cette région seulement les parcours étaient assez longs pour que l'hivernage fût normalement nécessaire.

1. Cf. R.-L. Sargent, p. 126.
2. Thuc., VIII, 40. Il semble bien parler d'esclaves domestiques, ce qui rend délicate l'exploitation statistique du passage (cf. R.-L. Sargent, p. 25 sqq.).
3. Perdrizet dans *Klio*, 1910, p. 1,
4. Athénée, I, 27 (d'après Hermippos, fgt 63 Kock; Kritias, él. 1, etc.).

De tout ce fret de retour, certains éléments, sans doute, restaient en route. Mais le gros revenait au Pirée, où nous verrons tout à l'heure que les prix étaient plus rémunérateurs pour le marchand. L'auteur du pamphlet fameux composé vers 420 constate que, grâce à l'empire de la mer, tout ce que l'Italie, la Sicile, l'Egypte, Cypre, la Lydie, le Pont, le Péloponnèse et les autres pays produisent d'excellent se retrouve dans les bazars d'Athènes[1].

Tout cela est connu, et au surplus il est superflu d'expliquer longuement pourquoi le public non navigant d'Athènes est intéressé passivement à l'empire de la mer. Il est plus important d'examiner en quoi il s'y intéresse activement.

Du fait de l'activité du Laurion, et pour bien d'autres raisons encore, il s'est produit dans l'Attique du ve siècle une forte accumulation de capitaux. L'indice en est dans la diminution bien connue du pouvoir de l'argent. Le médimne de blé (1/2 hectolitre) est monté de 1 drachme au temps de Solon à 2 ou 3 au ve siècle, à 5 au ive. Un bœuf, qui valait 5 drachmes vers 600, en valait 50 vers 400, et ainsi de suite. Les autres parties du monde grec ont suivi, mais de loin[2].

En outre le placement de ces capitaux est devenu plus facile. Au vi^e^ siècle encore, sauf sur une ou deux places ioniennes, ils eussent été thésaurisés. A Athènes au ve siècle, la thésaurisation joue encore un rôle important : l'Acropole conserve bien des richesses

1. [Xén.], Ἀθην. πολιτ. II, 7.
2. Pour le blé, cf. Jardé, p. 198 sqq. (trop réservé). Sur l'ensemble, cf. *Popul. et Capital*, p. 51 sqq.

inactives. Mais en principe l'Athénien se sert de ses richesses « non pour briller, mais pour agir », — c'est Périclès (ou Thucydide, n'importe) qui le dit[1]. La preuve irréfutable en est que l'intérêt tombe de 12 % à 8 % dans le cas de prêts gagés par la terre. Un pareil taux nous paraît encore coquet. Mais, dans l'Egypte, l'usure ne commençait qu'à 33 1/2 %. Dans la Chaldée, où le capitalisme avait une existence plusieurs fois millénaire, le taux courant était 20 %. Dans la Grèce du VIe siècle, 18 % apparaissait comme un chiffre normal. On voit donc le changement considérable qu'atteste un intérêt flottant autour de 10 %[2]. Là encore, le reste du monde grec n'a suivi Athènes que de loin[3].

On est étonné, d'abord, de cette facilité de placement, quand on constate le peu de développement de la technique bancaire. Sans doute, nous ne sommes bien renseignés sur ce sujet que pour le IVe siècle, époque où Athènes n'était plus que l'ombre d'elle-même[4]. Mais tout indique que, pas plus au temps de Périclès qu'au temps de Démosthène, si Athènes a connu la banque de dépôt et les avances sur gages, elle n'a connu la banque d'émission. On nous dit que le plus gros capitaliste de l'époque 440-420, Nicias, avait son argent chez lui[5].

Mais les hommes d'argent savaient, sans banque proprement dite, draîner les disponibilités des petits épargnants. On nous raconte par exemple que So-

1. Thuc., II, 40.
2. Cf. *Popul. et Capital*, p. 50 sqq. Je rappelle une fois pour toutes Billeter, *Gesch. des Zinsfusses*.
3. Cf. *Popul. et Capital*, p. 70, un exemple extrême à Corcyre.
4. C'est ce qu'on devra se rappeler en lisant le très intéressant article de M. Hasebroek, dans *Hermes* 55, p. 113-173. M. H. ne parle que pour le IVe siècle.
5. Hasebroek, p. 145 (Lys. XIX, 47).

crate avait quelque 7.000 drachmes que son ami Criton lui faisait valoir[1]. Il est bien possible que dans l'espèce, des générosités discrètes fussent masquées sous des placements avantageux : on est libre d'imaginer à ce sujet un dialogue platonicien supplémentaire. Mais, quand il ne s'agissait pas de Socrate, nous sommes fondés à croire que d'autres que Criton faisaient comme lui, sans intervention de philanthropie.

Or, une notable part de ces capitaux trouvaient emploi dans le « prêt à la grosse », le τόκος ναυτικός, que l'on a appelé avec raison « das bedeutendste Spekulationgeschäft des Altertums[2] ». Il n'y a, pour le v[e] siècle, qu'une grosse fortune athénienne dont nous ayons le détail; et nous voyons que la moitié de cette fortune, 46.000 drachmes, était engagée dans des prêts maritimes[3]. Ailleurs, nous n'avons que des indices[4]. Mais, au IV[e] siècle, un avocat pose en principe que le commerce maritime d'Athènes repose moins sur les gens de mer que sur ceux qui leur consentent des avances, et, devant un jury démocratique, il n'hésite pas à reconnaître que la peine de mort n'est pas de trop pour garantir les intérêts de ces capitalistes précieux[5] : la tradition ainsi attestée remonte certainement au temps de la splendeur d'Athènes. Xénophon est tout-à-fait familier avec le taux de 20 à 33 1/3 pour 100, usuel dans les prêts à la grosse[6]. Et la loi a dû intervenir

1. Plut., *Arist.* 1 (d'après Démétrius de Phalère, qui avait la tradition socratique).
2. Hasebroek, p. 140.
3. Hasebroek, p. 150 (Lys., XXXII).
4 Cf. Lysias, XVII, 5. La créance irrecouvrable d'après ce passage, provient de prêts à la grosse.
5. Démosth., XXXIV (Phormion), § 50-51.
6. Xénophon, *Revenus*, III, 9.

pour empêcher les tuteurs d'engager l'argent des orphelins dans ces opérations risquées.

Bref, le mécanisme du commerce maritime est le suivant. A la base, il y a un ou deux gros capitalistes, derrière lesquels s'en trouvent pas mal de petits, qui avancent l'argent au marchand. Dans la règle, ils n'ont rien à voir avec la mer. Le marchand achète la cargaison, la surveille ou la fait surveiller par un subrécargue, l'écoule sur les marchés du dehors, et assure le fret de retour, qui, nous l'avons vu, se concentre à peu près sur la place d'Athènes. Il est ou n'est pas propriétaire du navire. Sauf le capitaine, qui est parfois armateur, le personnel du navire est composé de salariés[1].

Le marchand vend sa cargaison, dans la règle, à des cours inférieurs à ceux d'Athènes, avec une exception au moins, mais qui est caractéristique. Partout où nous trouvons mentionnés des prix pour l'huile, ils sont de 70, 80, 90 drachmes l'hectolitre, au lieu des 30 drachmes que nous connaissons à Athènes[2]. Outre ce bénéfice, l'Athénien se procure le fret de retour à des prix également plus bas que ceux qu'il va trouver pour le revendre à l'arrivée. Par exemple, la cargaison de près de 10 talents dont nous avons parlé a été vendue à Athènes, venant d'Egypte : on peut être assuré qu'elle n'avait pas coûté ce prix dans un pays aussi démuni de métal précieux[3]. A quels bénéfices les rouliers de la mer sont habitués, on le voit par les frais de transport qu'ils demandent, quand ils n'opèrent pas pour leur

1. Cf. Calhoun, p. 44 sqq.
2. Guiraud, *La propr. fonc.*, p. 561. Mais cf. Jardé, p. 185 sqq., pour les prix de Délos au IIIe siècle.
3. Cf. *Popul. et Capital*, p. 7.

compte : près de 2.000 drachmes pour une cargaison de bois, alors que tout le bois nécessaire à la construction d'une trière ne vaut pas 5.000 drachmes[1]!

Quel rôle le crédit joue-t-il dans ce commerce? On a établi que la technique du crédit était moins développée encore ailleurs qu'à Athènes : la lettre de change est inconnue[2]. Et cependant le crédit est en usage, et l'Athénien bien lesté d'argent lauréotique, qui fait prime, en accorde plutôt qu'il n'en demande. Parmi les dommages que la fin désastreuse de la guerre du Péloponnèse cause aux particuliers d'Athènes, on nous signale en bonne place les créances perdues[3]. On n'oubliera pas que le taux de l'intérêt, partout plus élevé qu'à Athènes, constitue une invitation à faire largement crédit.

Les commerçants d'Athènes étaient-ils plus ou moins spécialisés dans tel ou tel domaine géographique ? Nous ne pouvons répondre par une nette affirmative que dans un cas, à la vérité important : celui des marchands de blé pontique. Mais, ailleurs, nous voyons qu'Andocide semble bien spécialisé dans le commerce cypriote[4]. Voici encore un Athénien, Lykinos, que nous fait connaître l'accusé dans l'affaire du meurtre d'Hérode. Ce dernier, un Mytilénien, ayant intérêt à se défendre d'une trop grande intimité avec ledit Lykinos, donne comme preuve qu'il n'a pas payé pour lui un dette de 700 drachmes. Lykinos doit être un marchand, car la contrainte par corps, dont il est menacé, ne joue à Athènes

1. Démosth., CLIX, 29. Cf. Glotz, *Le travail dans la Grèce anc.*, p. 352.
2. Hasebroek, p. 139 sqq.
3. Andocide, *Paix*, 15 (cf. Foucart, *Etude s. Didymos*, p. 145).
4. Blass, *Die att. Beredsamkeit*, 2e édit., I, p. 200 sqq.

(hors le cas, il est vrai, des dettes envers l'Etat) que dans les δίκαι ἐμπορικαί. Pour que l'idée paraisse naturelle d'un Mytilénien répondant pour lui, il faut qu'il soit bien connu sur la place de Mytilène[1]. Dans l'ensemble, et sauf pour le lointain Occident, les commerçants athéniens étaient en mesure de surveiller régulièrement leurs créances : une fois même, dans le Bosphore, on trouve à l'un d'eux un représentant résident[2].

Il y a, dans tout ceci, une condition sous-entendue, c'est que le droit soit suffisamment assuré. Derrière la question économique se dresse la question juridique.

On a vu que les capitalistes d'Athènes sont amplement garantis vis-à-vis des gens de mer, sauf le cas de naufrage, qui justifie le taux anormal de l'intérêt maritime, puisqu'il libère l'emprunteur de toute obligation. Le nombre des naufrages est bien limité par l'habitude méditerranéenne de ne pas naviguer, en principe, durant les quatre mois d'hiver (de novembre à mars). La piraterie, au ve siècle, a été reléguée au delà du Bosphore, du canal d'Otrante et du détroit de Messine. On est un peu étonné, dans ces conditions, du nombre de navires perdus qui est signalé çà et là dans les textes, et porté à croire, bien que les plaidoyers des orateurs attiques ne nous présentent qu'un cas formel de baraterie, que ce genre de fraude ne laissait pas d'être assez fréquent[3].

1. Antiphon, *Meurtre d'Hérode*, 53, 60, 63.
2. Calhoun, p. 52.
3. Le cas de baraterie est dans Démosthène, *p. Zénothémis*. Dans un cas comme celui du passage cité plus haut (Dém. XXXIV, 50-51), on veut croire, quelque habitué qu'on soit aux actes d'impulsive férocité de la plèbe judiciaire d'Athènes, que les juges ont soupçonné un acte analogue.

Le cas de force majeure mis à part, la solvabilité du marchand repose avant tout sur celle du client, et c'est ici que se pose le problème essentiel. Les Athéniens avaient, dès le VIe siècle, un code rédigé par un marchand, qui laissait libre le taux de l'intérêt, et d'une façon générale était orienté nettement dans le sens du « laissez faire, laissez passer[1] ». Au Ve siècle, de nouvelles institutions ont encore visé à faciliter les transactions. Il a été créé à Athènes une juridiction spéciale pour les gens de mer, les *nautodikai*, qui, à la vérité, dans le seul texte où leur activité nous soit exposée, n'apparaissent pas comme singulièrement expéditifs[2].

Mais quel état de droit l'Athénien trouve-t-il au dehors ? Rappelons que le principe général, chez les Grecs, est qu'en cas de litige entre contractants de cités différentes le procès va devant le *forum* du défendeur, et que ce principe est encore reconnu par Athènes au début du siècle, par exemple dans le traité avec Phalésis (vers 470)[3]. Mais les choses ont complètement changé dans la seconde moitié du siècle, et changé dans le sens de l'unification et de la centralisation. Dans tout le domaine égéen, par l'effet de l'hégémonie d'Athènes, le droit solonien s'est étendu. Au reste, le code de Solon n'avait été sans doute, en son temps, qu'un reflet des législations ioniennes du VIIe et du VIe siècles, de sorte que l'adaptation a dû être, en général, aisée : même en Crète, nous percevons des infiltrations soloniennes[4]. Mais il y a plus, et peu à peu toutes les affaires où

1. K. Freeman, p. 141 sqq.
2. Lysias, XVII, 5.
3. *In cript. Graecae*, I, 2e éd. 1924, 16.
4. Dareste-Haussoullier-Reinach, *Rec. d'Inscr. jurid.*, III, p. 468.

sont intéressés des Athéniens ont été appelées devant les tribunaux d'Athènes. Les textes abondent qui signalent cette contrainte judiciaire, et il n'est pas douteux qu'il s'agisse d'affaires civiles comme d'affaires criminelles, puisque les frais de justice sont appelés *prytanies*. Tout au plus les affaires de moins de 100 drachmes sont-elles abandonnées aux juridictions locales[1].

Nous ne manquons pas d'aperçus sur l'importance du mouvement judiciaire dont l'empire athénien est le théâtre. On nous dit que les prytanies étaient affectées à payer l'indemnité des juges, et c'est en effet la règle dans les cités grecques. Or, Aristophane estime à 150 talents la somme engloutie annuellement par le triobole des juges[2]. Il se peut bien que le poète enfle trop la voix, et je crois que nous pouvons réduire à 100 talents. Même ainsi, on est impressionné par le nombre d'affaires qui sont nécessaires pour couvrir cette dépense. Les prytanies sont de 3 drachmes pour les litiges de moins de 100 drachmes, de 30 drachmes pour les litiges de 1.000 à 10.000, probablement de 300 drachmes au delà. On voit aussitôt que les affaires de la première catégorie n'entrent pas en ligne de compte, et que, même, le nombre des affaires de la seconde catégorie doit être inférieur à celui des affaires de la troisième. La règle est qu'un procès se vide en un jour, et nous ne pouvons guère supposer plus de 3.000 audiences par an (300 jours, 10 chambres). Avec un peu plus de 1.000 procès de 1.000 à 10.000 drachmes,

1. *Inscr. gr.*, I, 2e éd., 22, l. 31 sqq. et 48.
2. Aristophane, *Guêpes*, 661 sqq.
3. Pollux, VIII, 38. La correction de M. Lipsius (*Att. Recht*, p. 825) me paraît inadmissible pour des raisons de fond, que le lecteur déduira aisément du texte.

et près de 2.000 procès de plus de 10.000 drachmes, on arrive à l'ordre de grandeur de la somme indiquée. Ceci soit dit uniquement à titre d'exemple, et pour donner une idée du nombre et de l'importance des affaires qui occupent annuellement les héliastes athéniens. Naturellement, beaucoup de ces affaires se plaident entre Athéniens, et, parmi celles qui se plaident entre Athéniens et alliés, il en est bien d'autres que les δίκαι ἐμποριϰαί : les affaires que suscitent, par exemple, les clérouchies athéniennes, et qui sont relatives à la propriété foncière. Il reste que les contestations de plus de 10.000 drachmes ne doivent pas être rares parmi celles qui sont soulevées par le commerce athénien.

Là où Athènes ne peut pas imposer sa juridiction, elle cherche au moins à faire admettre son droit. Lorsque, sous ses auspices, se fonde Thurium (444), le sophiste Protagoras est invité à réformer les vieilles législations chalcidiennes par l'apport d'éléments soloniens : nous connaissons au moins un exemple, la loi sur les épiclères[1]. Il est probable que les infiltrations soloniennes qu'on a relevées jusque dans la loi des Douze-Tables, le premier monument du droit romain (fin du ve siècle), s'y sont glissées par le canal de Thurium[2]. Mais la juridiction, à Thurium, était naturellement indigène, et, dix ans après la fondation, elle n'était déjà plus particulièrement bienveillante aux Athéniens.

Ailleurs, la situation est encore plus défavorable. Il y a d'abord les pays barbares ou semi-barbares, comme le Bosphore, dont les autorités ne sont pas

1. Cf. Merkel, *Protagoras als Gesetzgever v. Thurii.* Diod., XII, 18.
2. K. Freeman, p. 148. Sur la date, mon *Hist. de l'Antiq.*, I, p. 487 sqq.

prises au sérieux par les Athéniens : on aime à croire tout au moins, que les friponneries que leurs tribunaux tolèrent, de la part de banquiers considérés, vis-à-vis de ces « rastaquouères », ne sont tenues, au fond, que pour des mesures de réciprocité. Mais, même dans nombre de cités grecques, combien le droit et la procédure, en plein v[e] siècle, doivent apparaître surannés aux hommes d'affaires athéniens ! Dans le code de Gortyne, que nous avons, le droit des obligations est rudimentaire. Les litiges se réglant par le témoignage oral, on demande 3 témoins pour des affaires de 100 statères, et le reste à l'avenant[2]. Enfin, même si la législation se rapproche du type solonien, les juges locaux sont naturellement portés à favoriser leurs nationaux. Et ce ne serait rien si la partie était égale au moins pour tous les étrangers. Mais bien souvent les concurrents d'Athènes sont favorisés par des statuts spéciaux.

Du côté de l'empire perse, même après le rétablissement de la paix (448), il est manifeste que le courant commercial est faible. Ainsi s'explique le déclin des villes d'Ionie, au v[e] siècle, par rapport aux villes de l'Hellespont par exemple : Ephèse n'a repris son essor qu'à la fin de la guerre du Péloponnèse. La Lydie, qui s'hellénisait rapidement au vi[e] siècle, apparaît, à partir du v[e], comme à moitié araméenne[3]. Les commerçants du ressort d'Athènes se méfient évidemment de la justice des satrapes.

Dans la Grèce d'Europe, abstraction faite de pays exceptionnels comme Sparte ou la Thessalie, on ren-

1. Calhoun, p. 121.
2. Code de Gortyne (*Rec. Inscr. jurid.*, III), § 58.
3. Buckler, *Sardeis*, VI, 2 (1924).

contre, dans la règle, des démocraties censitaires rurales qui sont tout-à-fait étrangères à l'esprit du capitalisme athénien, et dont M. Jardé décrit avec humour l'état d'esprit[1] : « Parmi les nombreux peuples grecs qui, pour nous, n'ont pour ainsi dire pas d'histoire, tous ou presque tous, avec leurs récoltes médiocres, réussissent cependant, comme aujourd'hui, à se suffire à eux-mêmes. Un peu partout, le paysan vivait sobrement des fruits de son domaine mangeait, avec le pain fait de son blé et la maza, faite de son orge, les oignons de son jardin, les figues de son verger et les olives de ses olivettes, buvait le lait de ses brebis et de ses chèvres, et, aux jours de fête, faisait griller un petit porc de son troupeau et se versait une rasade du vin de ses vignes, sans se soucier des convois de blés du Pont ou de Sicile, du cours des farines sur les marchés de Rhodes ou du Pirée, des générosités annonaires des archontes du Bosphore ou de la politique d'accaparement de Cléoménès, satrape d'Egypte ». C'est évidemment ainsi que les agrariens du Péloponnèse ou de la Béotie voulaient voir les choses, mais leur point de vue était quelque peu étroit, et, de loin en loin, ils se voyaient embarqués, non sans mauvaise humeur, dans une querelle entre Athènes et Corinthe.

C'est que Corinthe était le régulateur principal de la vie économique pour ces contrées continentales, le débouché de leurs produits agricoles, le centre où ils venaient chercher le bronze ou le fer[2]. Corinthe avait été, au VIIe et au VIe siècles, la première place

1. Jardé, p. 200.
2. Si le statère de Corinthe, qui était le même que celui d'Athènes (83 gr. 2), avait été divisé en 3 et non en 2, c'était en vue de l'adapter au système éginétique, dominant sur le continent : 1 dr. de Corinthe = 1/2 dr. éginétique. Cf. Seltman, p. 122.

de commerce d'Europe. En ce temps-là, Athènes même avait besoin de ses services, et, encore au temps des guerres médiques, connaissait ses hommes d'affaires : on nous a conservé le nom du banquier Philostéphanos, qui s'est trouvé mêlé au cycle de légendes né autour du nom de Thémistocle[1]. Corinthe a certainement eu besoin, pour son abondant monnayage, de l'argent lauréotique. Mais elle restait avant tout l'*emporium* de tous ces peuples péloponnésiens, à la confédération desquels elle appartenait, et qui étaient liés avec elle par des conventions particulières. La présidence de Sparte, d'autre part, garantissait les ruraux contre une contrainte judiciaire analogue à celle qu'Athènes exerçait sur ses alliés.

Enfin, Athènes retrouvait encore Corinthe devant elle sur les marchés de l'Occident.

De ce côté, Athènes était liée par traités avec Egeste dès 454, avec Rhégion et Léontini au plus tard en 433. Mais on ne trouve rien de semblable entre elle et les places plus importantes, Tarente, Syracuse, Agrigente, et, pour la Sicile tout au moins, l'*argumentum ex silentio* pèse lourd. On note qu'un Athénien, vers le milieu du siècle, a appelé son fils Syrakosios , que, vers la même époque, quelques victimes des troubles qui avaient suivi la chute de la monarchie sont venues s'adjoindre aux métèques d'Athènes[4], et c'est tout. S'il y avait eu beaucoup de relations

1. Hercher, *Epistologr. graeci*, p. 745, 746. Cf. Hasebroek, p. 151 . Naturellement, les lettres sont apocryphes, et la somme de 70 talents incroyable. Mais il y a un fond historique.
2. *Inscr. Gr.*, I², 19-20, 51-52.
3. Kirchner, *Prosopogr. att.*, 13041. Une Syracusaine à Athènes. *Inscr. Gr.*, I2, p. 1081.
4. Cf. dans la collection Guill. Budé, l'*Introduction* au *Lysias* de M. Gernet.

plus importantes, pour Syracuse au moins « on le saurait ». Or, Syracuse et Agrigente sont alors des centres de premier ordre. Les historiens abondent en anecdotes sur leurs milliardaires. A Agrigente, à défaut d'une Ford pour chaque ouvrier, on a un matelas, une couverture et un oreiller pour chaque sentinelle[1]. Le seul point faible de cette situation prospère est la pénurie de métaux précieux, — et ceci encore est significatif pour le manque de relations avec la cité du Laurion. Les affaires de 10.000 drachmes (monnaie attique) devaient être rares devant les tribunaux où ont plaidé Tisias, Korax et Gorgias[2].

De plus, ces villes détiennent le commerce avec les demi-Barbares de l'Occident. Les preuves abondent, au moins en ce qui concerne les Latins. La pénurie de métal précieux n'est pas ici un obstacle : les prix sont analogues de part et d'autre, le métal courant, le cuivre, est le même, et aussi le système métrologique. On a relevé depuis longtemps dans le vocabulaire latin, et tout particulièrement dans les termes directement ou indirectement relatifs au droit des obligations, les vestiges des rapports entre la Sicile et Rome : le *mutuum*, le *carcer* sont connus au pays de Sophron, les *lautumiæ* sont imitées des latomies syracusaines[3]. Quand les Latins empruntent le nom d'un héros grec, comme Ulysse, c'est sous la forme dorienne. Même les vieilles relations avec l'ionienne Marseille n'ont pas balancé cette influence sicéliote.

1. Diod., XIII, 81 sqq.
2. Diod. (XII, 53) assure que Gorgias recevait 10.000 dr. de certains de ses disciples, mais ce devait être à Athènes ou en Thessalie. Sur les conditions économiques en Occident, cf. *Popul. et Capital.*, p. 71 sqq.
3. Mommsen, *Rom. Gesch.*, 6e éd., I, p. 155, 197 sqq. Cf. O. Schrader, *Reallexikon d. indogerm. Spr.*, 1re éd., p. 836, 996.

Même spectacle du côté de l'autre grand marché barbare, Carthage, qui détient le monopole du commerce avec les pays océaniques. Les relations actives entre Agrigente et l'Afrique nous sont attestées formellement. Or, on nous parle de traités de commerce de Carthage avec les ports étrusques, et nous avons le texte du traité avec la capitale de la ligue latine, lequel est antérieur à la poussée sabellienne de la seconde moitié du ve siècle. Les règles qui protègent le commerçant latin en Afrique et en Sardaigne doivent être imitées de celles qui protégeaient le commerçant grec[1].

Bref, dans ce vaste domaine occidental, domaine encore neuf, où il y a bien autre chose à trouver que les fromages de Sicile chers à Aristophane, on peut dire que le commerçant athénien, sauf dans quelques villes chalcidiennes et dans quelques ports d'Etrurie, est handicapé au delà de toute initiative individuelle[2].

Le régime économique et juridique dont nous avons essayé de donner un aperçu définit, aussi bien que n'importe quel autre trait de caractère, la psychologie de l'Athénien, esquissée dès le temps de Solon, complètement formée au temps de Périclès et d'Aristophane. L'Athénien est un homme qui est habitué chez lui, et qui entend arriver au dehors, à faire des affaires avec qui lui plaît et comme il lui plaît. En cela consiste pour lui le droit, la jus-

1. Diod., XIII, 81. Pol. II, 22 (M. Beloch, *Rom. Gesch.*, p. 308 sqq., place le traité au début du ive siècle : peu importe ici).
2. Malgré tout, on s'informait à Athènes sur ce domaine (et même pour les colonnes d'Hercule). Euktémon, qui en avait tracé le périple, était d'Amphipolis : c'est dire qu'il a écrit entre 437 et 424 (Avienus, *Ora marit.*, 337, 350, etc.).

tice, la liberté. Il est tout prêt d'ailleurs à reconnaître les mêmes droits au partenaire, et nous n'avons aucune raison de suspecter sa sincérité quand il s'écrie par la bouche de Thucydide : « Parce que, constamment brimés dans nos procès d'affaires avec nos alliés, nous les avons appelés à venir régler chez nous. les contestations, dans des conditions d'absolue égalité de droits, on nous accuse d'être chicaniers et processifs[1] » ! Seulement, là où il rencontre un régime économique ou juridique différent du sien, l'Athénien se scandalise en toute bonne foi, se considère comme le représentant, presque l'apôtre du progrès. Là où tel régime joue en faveur d'un concurrent, il éprouve une indignation au service de laquelle il met une énergie encore neuve, qui sait aller jusqu'à l'héroïsme.

C'est une psychologie de situation qui s'est retrouvée dans d'autres milieux et sur des théâtres plus vastes. Qui ne la reconnaîtrait dans l'Anglo-Saxon contemporain, si différent qu'il soit par ailleurs de l'Athénien antique ?

Elle donne son cachet particulier à l'impérialisme attique, explique ses démarches variées, par exemple ces vues tenaces sur l'Occident, que Thucydide a trop estompées, qui ont pesé déjà d'un si grand poids dans les délibérations décisives sur l'alliance corcyréenne (433) et dont l'aboutissement tragique fut l'expédition de Sicile (415). A première vue on est tenté de voir là un coup de folie impérialiste, œuvre de quelques aventuriers et d'un prolétariat surexcité[2].

1. Thuc., I, 77.
2. MM. Ferrabino (p. 270 sqq.) et Henderson me paraissent ne voir que ce côté de la question. C'est pourquoi je n'ai pas cru inutile d'écrire les pages qui précèdent.

Nous ne serons pas assez naïfs pour croire qu'il n'y ait pas eu, en effet, des ambitions militaires chez les favoris de la démocratie athénienne, et des convoitises brutales dans l'ὄχλος ναυτικός. Mais dans la masse qui a voté l'expédition, nous retrouvons bien l'Athénien moyen, entraîné depuis deux générations, même dans les milieux nullement maritimes, même dans les milieux agrariens, à s'intéresser aux affaires lointaines, à placer en elles ses espoirs d'ascension collective ou individuelle, et qui depuis de longues années louche sur un vaste domaine indûment fermé aux prêts maritimes, aux avances d'argent du Laurion, aux prytanies et au triobole. A la lumière des faits remués par les récents ouvrages, l'expédition perd son caractère pathologique, elle rentre absolument dans le rythme normal de la vie athénienne du v[e] siècle. Bien des entreprises antérieures, au temps de Cimon et de Périclès, n'avaient pas eu d'autres mobiles, et, à l'audace qui les avait toujours inspirées, au succès qui les avait généralement couronnées, était dûe, chacun le savait, la liberté d'allures du trafiquant athénien, ce mouvement d'affaires qui tendait à faire, du Pirée et de l'Agora, La Mecque du commerce méditerranéen. Mais, cette fois-là, par la carence du moteur politique, la tentative devait aboutir à une catastrophe.

LIVRE IV

Rome et les Celtes

(381)

Le recul des Carthaginois, la décadence des Etrusques, le rétablissement de la thalassocratie grecque, l'entrée en scène d'Athènes, tels sont les faits qui caractérisent la première moitié du ve siècle au point de vue italien. Dans la seconde moitié du siècle, les historiens grecs commencent à parler des descentes des peuples montagnards. Ils signalent en 438 la chute de Capoue, en 421 celle de Cumes. Quoique Rome leur fût bien connue, et bien avant 424, ils n'ont pas entendu parler pour elle d'un désastre semblable : nous verrons l'intérêt de cette constatation.

I

Il n'y a de véritable histoire que quand existe au moins un rudiment de cadre chronologique. Pour Rome, ce cadre a été fourni par les *Annales* des pontifes.

Quand parurent les premiers annalistes romains, à la fin du IIIe siècle av. J.-C., ils avaient devant eux la table, l'*album*, sur lequel les pontifes inscrivaient année par année les faits intéressants pour eux de l'histoire romaine : cet album a été la base

du travail historique, et lui a pour toujours imprimé sa marque. On est à peu près d'accord pour reconnaître qu'il remontait, sans perturbation grave, jusqu'à l'époque du premier consul plébéien, en 362 av. J.-C. On ne discute même pas la place des guerres qui ont précédé immédiatement cette date, guerre gauloise, guerre de Véies. C'est au delà que le scepticisme s'est donné libre carrière. On a été jusqu'à contester l'authenticité du schéma chronologique des Annales pour le v[e] siècle, de la liste des magistrats éponymes qui, deux à deux, servaient à désigner l'année, et auxquels nous nous abstiendrons pour cette période de donner le nom de consuls.

La tradition n'a pas manqué de défenseurs. Leur argument principal, « la pièce de résistance » de leurs raisonnements, c'est l'innotoriété profonde de la plupart de ces magistrats. On chercherait vainement, disent-ils, sous l'impulsion de quel mobile on aurait inventé ces Opiter, ces Géganius, ces Tricipitinus, qui peuplent les fastes primitifs de Rome. Tant qu'on n'aura pas fourni de ce fait une explication topique, il sera permis de considérer comme un pur jeu d'esprit l'hypercritique qui s'attaque aux fastes consulaires du v[e] siècle.

Les Annales, bien entendu, ne contenaient pas seulement ces noms d'éponymes (deux par an, parce qu'étant donné le nombre restreint des familles gouvernantes, et l'emploi du gentilice, le retour constant des noms de famille aurait créé des confusions perpétuelles). D'autres noms de magistrats, de dictateurs par exemple, ou de tribuns, étaient relevés, mais très probablement sans régularité et seulement à l'occasion des événements auxquels les personnages avaient été mêlés. En outre, les Annales

contenaient, année par année, une série de faits brièvement notés.

Il ne faut pas croire que ce fussent seulement les faits les plus importants à nos yeux. Sans doute, les guerres et les traités, les séditions et les institutions nouvelles, figuraient en nombre, et c'est sur les renseignements de ce genre que s'est surtout portée l'attention des historiens postérieurs. Mais, dans les Annales, ces faits étaient noyés au milieu des autres, au milieu des prodiges, des famines, des épidémies, des dédicaces de temples, etc., que l'esprit traditionaliste des Romains n'a jamais osé éliminer de l'histoire officielle, et qui lui donnent un cachet particulier d'authenticité.

C'est qu'il ne faut jamais perdre de vue le caractère fondamental, le caractère religieux et utilitaire des Annales.

Religieux, d'abord. Ce n'est pas en vain que les Annales sont tenues par les pontifes. On n'y enregistre que les faits auxquels s'attache l'esprit religieux des Romains, ceux qui semblent des marques de la colère ou de la bienveillance divine, ceux qui rappellent la piété des ancêtres ou leurs errements momentanés.

Mais cela ne se fait pas dans le dessein de conserver le souvenir fidèle du passé et de satisfaire la curiosité des générations futures. Il faut qu'on puisse trouver dans les Annales des règles de conduite pour l'avenir. Savoir comment les dieux ont annoncé tel événement heureux ou malheureux, comment ils ont répondu à tels actes, à telle attitude des hommes, comment ceux-ci ont procédé en présence de tels signes envoyés du ciel, et ce qui en est résulté, voilà ce que les Romains attendent du compte courant tenu par

les pontifes. Si nous étions mieux informés, nous trouverions des préoccupations identiques, se traduisant de façon analogue, chez d'autres peuples italiens : les Samnites se rappelaient encore, après 150 ans, les cérémonies et les formules qui avaient procuré à leurs aïeux la conquête de Capoue.

L'historien moderne qui s'inquiète de discerner, dans les faits relatés par les derniers annalistes de Rome, ceux qui peuvent remonter jusqu'aux antiques Annales, ne doit pas perdre de vue ces principes. Ils ne sont pas toujours d'une application commode; la part de l'appréciation subjective y reste notable, et il serait naïf de s'étonner des divergences de vue qui peuvent naître entre de bons connaisseurs de l'antiquité romaine. Mais les considérations fondamentales subsistent au-dessus du chaos des cas particuliers. Prenons par exemple les Fastes triomphaux qui ont été dressés à l'époque d'Auguste, et que les érudits d'alors n'ont pas hésité à prolonger jusqu'au temps des rois. En présence d'un tel document, on se demandera quel intérêt il pouvait y avoir pour les pontifes à noter les triomphes, cérémonies régulières, et dont il semble vraiment qu'il n'y eût, en général, aucun enseignement à tirer. Et l'on admettra difficilement que tous les triomphes fussent consignés dans les antiques Annales.

Jusqu'où remontait dans le passé la tenue du vénérable document ? C'est ici, qu'à mon avis, il faut faire subir une correction à la chronologie traditionnelle. Il y a, en effet, des traces évidentes de perturbation à l'époque des tribuns consulaires. Les Romains ultérieurs n'ont jamais oublié qu'à l'époque des grandes guerres de Véies et des Gaulois le commandement était réellement exercé par ces

magistrats. Mais, vivant sous l'impression de la situation éminente des deux consuls, il leur est devenu difficile d'imaginer la coexistence de ces magistrats éponymes et des chefs de la guerre : ils ont même eu la singulitre idée d'attribuer l'éponymat à des collèges de 3, 4, 6 et même 8 magistrats ! Il en est résulté une dissociation des noms de tribuns et des noms de magistrats éponymes, et un allongement fautif de la liste chronologique. Il se trahit par des mentions doubles du même événement : le cas le plus flagrant est celui de la guerre de Fidènes. Un autre indice de perturbation est le vide étrange des Annales pour la période allant des décemvirs à la prise de Véies. J'ai même cru pouvoir, en me servant du doublet relatif à Fidènes, déterminer approximativement l'importance de l'allongement[1]. En faisant subir à la liste la réduction indiquée, on trouve, pour le commencement des Fastes dits consulaires, une date voisine de 470 ou 480 av. J.-C. Il n'est pas du tout nécessaire que cette date coïncide avec un changement important. Elle marque simplement le moment à partir duquel les Annales ont été tenues régulièrement, comme la date de 683 marque le moment à partir duquel les Athéniens eurent une liste continue des archontats, la date de 757 le moment à partir duquel les Spartiates avaient noté les éphores. Quant aux faits antérieurs à ce moment dont le souvenir s'était conservé, les Romains les accumulaient, avec une gaucherie visible, sous les premiers consuls : seule, la date de la dédicace du temple capitolin (vers 507) pourrait être authentique[2].

1. *Hist. de l'Antiq.*, I, 2, p. 486 *sqq.*
2. Pline, *Hist. Nat.*, XXXIII, 19.

Enfin, pour la période royale dont on avait la notion confuse, on n'eut d'autre ressource que le comput par générations : le chiffre canonique de sept rois étant reçu, on compta 245 ans, 35 par roi.

Nous considérons donc la date de 474 environ comme celle à partir de laquelle l'histoire de Rome a une base rudimentaire, mais authentique. Cette histoire, il n'est pas question pour nous de la suivre année par année, à la manière de tous les annalistes romains, Tite-Live compris. L'impression serait confuse et fastidieuse par la répétition constante de faits analogues. Il s'agit simplement de relever, en les mettant à leur vraie place, les événements principaux.

M. Beloch, dans le livre substantiel qu'il vient de consacrer à l'histoire romaine primitive[1], a ajouté un argument très fort en faveur de l'authenticité des annales du ve siècle, en prenant la peine de dresser des listes généalogiques telles qu'elles résultent des indications de paternité données par les Fastes. Il montre que les intervalles de générations qui en ressortent concordent bien avec ce qu'on attendrait. Et il conclut avec raison :

« Si un faussaire eût été en état d'inventer des indications sur la paternité qui restassent si complètement dans les limites de la vraisemblance, et rendissent possible l'établissement de *stemmata* comme ceux qui nous avons dressés, il eût été un érudit sérieux, et des hommes de cette sorte n'ont pas coutume de s'adonner à des falsifications » (p. 59).

Il se peut (et M. Beloch le concède) que tel ou tel

1. Beloch, *Röm. Gesch.*, 1926.

détail soit à rectifier. Mais il suffirait d'une approximation bien plus grossière pour constituer encore, aux yeux de quiconque a une notion du calcul des probabilités, un indice d'authenticité des plus probants.

Or, si l'on reprend les listes généalogiques dressées par M. Beloch, on constate que l'allongement artificiel qu'ont, d'après nous, subi les annales entre les années varroniennes 310 et 349 s'y marque parfaitement. Si l'on prend tous les intervalles de générations pour lesquels intervient une de ces années, et qu'on en calcule la moyenne, on voit qu'elle est sensiblement supérieure à la moyenne générale de M. Beloch : 33 ans au lieu de 30 à 31 2/3. Autrement dit, la moyenne générale est très légèrement inférieure à celle qu'il indique, et l'excès vient uniquement de cette période.

Le fait est donc bien celui-ci. A partir de 362 les annales étaient en ordre. Auparavant, en réduisant à 1 année les 5 ans d'anarchie qui proviennent d'une confusion, on a une période de 30 ou 35 ans pour laquelle les pontifes ont ajouté régulièrement aux deux noms d'éponymes les 4 tribuns militaires avec pouvoir consulaire (le chronographe de 354 semble avoir conservé les deux noms d'éponymes). Pour la période précédente, les Annales n'enregistraient que les deux noms d'éponymes, mais on pouvait trouver ailleurs (dans les livres lintéens par exemple) une vingtaine de collèges de tribuns consulaires. Les annalistes, plus tard, ont cru que ces collèges, au lieu de se couvrir avec les collèges d'éponymes, avaient alterné avec eux, et les ont intercalés un peu à l'aveuglette (les divergences de nos listes en témoignent). Les incertitudes relatives aux dépouilles

opimes de Cornélius Cossus ont eu sur cette erreur une influence qui se trahit par le redoublement visible de la guerre de Fidènes. De cet allongement de la liste vient la maigreur extraordinaire des annales pour la période qui va des décemvirs à la guerre de Véies. Si on supprime ces vingt années parasites, on rajeunit d'une trentaine d'années l'époque des décemvirs, et d'autant le début de la liste consulaire.

J'ai dressé en conséquence le tableau des Fastes tel que je le conçois. Il va de soi qu'ici ou là une année a pu être interpolée ou sautée (le cas des deux consulats de 384, 383, est particulièrement obscur). Jusqu'en 362, toutes les dates ne sont qu'approchées à deux ou trois ans près.

474.	M. Valérius Volumnus Vol. f. X. n. P. Postumius Tubertus Q. f. X. n.	Sabins, Tusculum.
473.	P. Valerius Publicola IV. T. Lucretius Tricipitinus II.	App. Claudius Inregill., tr. Claudia.
472.	Agrippa Menenius Lanatus C. f. X. n. P. Postumius Tubertus II.	Défaite sabine. Pométia et Cora appellent les Aurunces. 300 otages tués, prise de la ville.
471.	Opiter Verginius Tricostus, Sp. Cassius Viscellinus.	
470.	Postumius Cominius (Auruncus). T. Lartius (Rufus, Flavus).	Les 30 peuples de Mamilius, Lartius 1er dict. Les Sabins ne veulent pas payer.
469.	Ser. Sulpicius Camerinus (Cornutus). M' Tullius Longus.	Fidénes, Crustuméria. .
468.	P. Aebutius Helva. P. (?) Vetusius Geminus (Cicurinus).	Préneste passe aux Rom Dict. Postumius, Aebutius mag. eq., Latins.
467.	Q. Cloelius Siculus (Vocula). T. Lartius (Rufus) Flavus.	Temple de Saturne, saturnales.
466.	A. Sempronius (Atratinus). M. Minucius Augurinus.	

465.	A. Postumius Albus (Regillensis) P. f. X. n., dict. T. Verginius Tricostus (Caelemontanus).	Latins, lac Régille (?)
464.	App. Claudius Sabinus Inregillensis. P. Servilius Priscus (Structus).	Col. Signia. *Volsques*, 300 otages de Cora et Pométia — Volsques et Herniques trahis p. Latins, 1000 pris. rendus — Pométia prise Ecétrans Suissa traitent. Aurunces à Aricie, Sabins. 21 tribus. Temple de Mercure aux ides de mai.
463.	A. Verginius Caelemontanus (II). T. Veturius Geminus (Cicurimus, Viscellinus) III. M. (?) Valerius Maximus Vol. f. X. n. dict.	*Eques*, Latins protégés 10 légions. Volsques — Col. Vélitres. Sabins. Dettes, Mt-Sacré (Pison Aventin), Ménénius. Agrippa; tribuns (3. noms connus ou 2).
462.	Sp. Cassius Viscellinus. Postumius Cominius (Auruncus II.	Traité av. Latins, col. d'airain, 1 seul consul. Volsques : Antium, Longula et Pollusca prises? Corioles
461.	T. Geganius Camérinus. P. Minucius Augurinus.	Famine, Etrurie, Cumes. Sicile. Volsques et Pomptins hostiles, peste chez Volsques. Col. Vélitres renforcée, col. Norba. Coriolan.
460.	M. Minucius Augurinus II. A. Sempronius Atratinus II.	
459.	Q. Sulpicius Camerinus. Ser. Larius Flavus II.	
458.	C. Julius Julus. P. Pinarius Rufux (Mamertinus).	
457.	Sp. Nautius Rutilus. Sex. Furius (Rufus, Viscellinus), II.	Eques et Volsques se battent.

456.	T. Sicinius (Tuscus)? C. Aquillius (Sabinus)?	Herniques battus, Volsques non.
455.	Sp. Cassius Viscellinus III. Proculus Verginius Tricostus (Rutilus).	Hern. perdent 1/3 de leur domaine : 1/2 aux Lat., 1/2 au peuple. Loi agr., argent du blé sic.
454.	Q. Fabius (Silvanus?) Vibulanus. Ser. Cornelius Maluginensis (Tricostus?).	Butin s. Eques et Volsques. Mort de Cassius, les quest. parric.
453.	L. Æmilius Mamercus Mam. f. Caeso Fabius Vibulanus X. f.	*Temple de Castor aux ides quinct.*
452.	M. Fabius (Silvanus?) Vibulanus K. f. III. L. Valerius Volusus Potitus. Vol. f. M. n.	Loi. agr. Vestale Oppia.
451.	G. Fabius Vibulanus K. f. X. n II. C. Julius Julus.	*Véiens* — Eques.
450.	K. Fabius Vibulanus (Sabinus) II ou III. Sp. Furius Fusus X. f. X. n.	Eques devant Ortona. Véiens. Tribun Licinius.
449.	M. Fabius Vibulanus K. f. X. n. II (III, V). Cn. Manlius (Cincinnatus).	5 tribuns gagnés. Victoire s. Etr.
448.	K. Fabius Vibulanus III ou IV. T. Verginius Tricostus Rutilus Ap. f. Ap. n.	Latins protégés c. Eques. Les 306 Fabius au Crémère.
447.	L. Æmilius Mamercus II. C. Servilius Structus Ahala X. f. X. n. Suffectus C. Corn. Lentulus. Esquilinus.	Défaite par les Véiens.
446.	C. Horatius Pulvillus. T. Menenius Lanatus Agr. f. C. n.	Etr. s. Janicule. Le consul revient de chez les Volsques à temps.
445.	A. Verginius (Tricostus) Rutilus II. Sp. Servilius Structus P. f. P. n.	Janicule repris. Blé de Campanie termine famine.
444.	C. Nautius (Rufus) Rutilus Sp. f. Sp. nn P. Valerius Poplicola P. f. Vol. n.	Accus. contre consuls. Val. avec Latins et Hern. c. Sabins et

	Véiens. Volsques et Eques battus par Latins.
443. L. Furius Medullinus. A. Manlius Volso Cn. f. P. n.	Véiens : trêve de 40 ans.
442. L. Æmilius Mamercus III. Vopiscus Julius Julus Xf. X. n. Suff. Opiter Verginius?	Genucius et Voléro.
441. L. Pinarius (Mamert., Rufus). P. Furius Fusus X. f. X. n.	Election des tribuns dans comices p. tribus.
440. Ap. Claudius Sabinus In regill. Ap. f. T. Quinctius Capitolinus (Barbatus) L. f. L. n.	5 tribuns (Pison). Volsques, Eques.
439. L. Valerius Publicola Potitus II. Tib. Æmilius Mamercus (III?).	Fin d'Appius (?). Eques, Sabins.
438. T. Numicius Priscus (II?). A. Verginius Nomentanus Caelemontanus (II?).	Volsques rejetés s. Antium. — *Cénon.* Eques et Sabins.
437. T. Quinctius Capitol. (Barbatus) II. Servilius Priscus structus (Volscus).	El. p. patriciens et clients Sabins à Crustuméria. Volsques battus (cohorte hern.) Antium pris. Loi agr. pr. Antium, on adjoint Volsques.
436. Tib. Æmilius Mamercus II (IV). G. Fabius Vibulanus (le survivant).	Eques pendant 3 ans.
435. G. Servilius Priscus (Fuscus) t. I. Sp. Postumius Albus Regill. A. f. P. n.	Eques s. Algide.
434. Q. Fabius Vibulanus II M. f. K. n. T. Quinctius Capitol. III.	Préfet de la ville; 124-214 cit. (!). Eques et Ecétrans, Hern.
433. A. Postumius Albus Regill. A. f. P. n. Sp. Furius Fusus Medullinus III.	Défaite chez Hern. Subit, Antium, 1000 Ant. (Val. Ant.).
432. L. Aebutius Helva. P. Servilius Structus Priscus Sp. f. P. n. ? Suff. L. Fabius.	Cal. d'août. Peste, éd. pléb., mort de prêtres. Ennemi j. 3 m. de Rome (v. Gabies). Eques et Volsques se portent p. Labicum s. Tusculum.

431.	L. Lucrétius Tricipitinus T. f. F. n. T. Vetusius Geminus Cicurinus T. f. T. n.	3e j. avt ides août : entrée en charge. Ennemi v. Préneste, Volsques écrasés. Fabius préfet de la ville.
430.	P. Volumunus Amentinus Gallus M. f. M. n. Ser. Sulpicius Camerinus Cornutus.	Prod., liv. sibyllins. Hern. dénoncent Antium et Ecétra.
429.	C. ou P. Claudius Sabinus Inregill. Ap. f. P. Valerius Publicola I. P. f. Vol. n. Suf. L. Quinctius Cincinnatus L. f. L. n.	4.500 esclaves av. Sabins, Herdonius au Capitole. Mamilius de Tusculum. Cincinnatus en déc.
428.	G. Fabius Vibulanus III M. f. K. n. L. Corn. Maluginensis Curétinus Ser. f. P. n.	Antium, 2/3 all. et 1/3 cit., p. Capènes, vict. s. Volsques. Ou rév. d'Antium? Eques à Tusculum, délivr. p. Romains. Paix. 10e cens, 132. 409. Columen.
427.	L. Minucius Carventanus (Atratinus, Carbitus) Xf. Xn. C. Nautius Rutilus II Sp. f. Sp. n. Suf. L. Minucius Esquil. Augur. P. f. M. n. Dict. L. Q. Cincinnatus L. f. L. n.	Eques sous Gracchus. Clodius s. Algide. Cincinn. Corbion cédée. Sabins près Erétum, Prodige.
426.	Q. Minucius Esquil. (Augur.). P. f. M. n. C. Horatius Pulvillus II M. f. M. n. Suff. L. Postumius.	Eques c. Corbion, subitaires. Ortone repris, Corbion châtiée. Sabins. 10 *tribuns, non réél.*
425.	M. Valerius Maximus Lactuca M. f. Vol. n. Sp. Verginius Tricostus Coelemontanus A. f. A. n.	Famine. Partage de l'Aventin (loi Icilia). Eques devant Tusculum.

(Sp. Tarpeius Montanus Capitol. Mf. Mn. A. Aternius Varus Fontinalis X.p. X.n.)

424.	T. Romilius Rom. Vaticanus Tf. Tn. C. Veturius Cicurinus P. f. X. n.	(Pas dans Tite Live).
423.	P. Curiatius Fistus Trigeninus X. f. X. n. Séx. Quintilius Sex. f. P. n. Suf. Sp. Furius (Vero).	Fam. et peste. Mort de prêtres et magistrats (dont 4 tr ib.).
422.	T. Menenius Lanatus Agr. f. Agr. n. P. Sestius Capitol. Vaticanus Q. f. Vibi n.	

	Décemvirs.	*Douze Tables.*
420.	L. Valerius Public. (Turpicus) P. f. P. n. M. Horatius (Tu)rrinus Barbatus M. f. L. n.	Sabins à Erctum ? Eques à Tusculum ?
419.	Lars Herminius X. f. X. n. T. Verginius Coelemontanus Tricostus.	
418.	M. Geganius Macerinus M. f. X. n. C. (?) Julius Julus.	Etrusques.

	Eponymes	*Tribuns militaires*
417.	Agrippa Furius Medullinus Fusus. T. Quinctius Capitolinus Barbatus IV.	
416.	M. Genucius Augurinus. C. Curtius Philo.	
415.	L. Papirius Mugillanus. L. Sempronius Atratinus.	A. Sempronius Atratinus. T. Cloelius Siculus. L. Atilius.
414.	M. Geganius Macerinus II. T. Quinctius Capitolinus Barbatus.	Mam. Aemilius Mamercinus. L. Quinctius Cincinnatus L. Julius Julus.
413.	M. Fabius Vibulanus. Postumus Aebutius Elva Cornicen.	M. Manlius Capitolinus Ser. Cornelius Cossus. Q. Sulpicius Praetentatus.
412.	C. Furius Pacilus Fusus. M' Papirius Crassus.	M. Fabius Vibulanus. M, Foslius Flaccinator L. Sergius Fidenas.

411. Proculus Geganius Macérinus.
L. Menenius Lanatus.

410. Agrippa Menenius Lanatus.
T. Quinctius Capitolinus Barbatus II.

409. L. Sergius Filenas.
M. Geganius Macerinus III.

408. M. Cornelius Maluginensis.
L. Papirius Crassus.

407. C. Julius Julus II.
L. Verginius Tricostus.

406. T. Quinctius Pennus Cincinnatus.
C. Julius Mento.

405. C. Papirius Crassus.
L. Julius Julus.

404. Hostus Lucretius Tricipitinus.
L. Sergius Fidenas II.

403. A. Cornelius Cossus.
T. Quinctius Pennus Cincinnatus. II.

L. Pinarius Mamercinus Rufus.
L. Furius Medullinus Fusus.
Sp. Postumius Albus Regillensis.
C. Furius Pacilus Fusus.
T. Quinctius Pennus Cincinnatus.
M. Postumius Albus Regillensis.
A. Cornelius Cossus.
A. Sempronius Atratinus.
L. Quinctius Cincinnatus II.
L. Furius Medullinus Fusus II.
L. Horatius Barbatus.
Ap. Claudius Crassinus Regillensis.
L. Sergius Fidenas II.
Sp. Nautius Rutilus.
Sex. Julius Julus.
L. Manlius Capitolinus.
Q. Antonius Merenda.
P. Papirius Mugillanus.
L. Servilius Structus.
T. Quinctius Pennus Cincinnatus II.
L. Furius Fusus Medullinus III.
M. Manlius Vulso.
A. Sempronius Atratinus II.
Agrippa Menenius Lanatus.
P. Lucretius Hosti f. Tricipitinus.
Sp. Nautius Rutilus.
C. Servilius Structus Axilla.
M. Papirius Mugillanus
C. Servilius Q. f. C. n.
L. Sergius C. f. C. n. Fidenas III.
P. Lucretius Hosti f. Tricipitimus II.
Agrippa Menénius T. f. Agripp. n. Lanatus II.

	C.Servilius Structus III
	Sp. Veturius Crassus Cicurinus.
402. L. Papirius Mugillanus II.	A. Sempronius L. f. A. n. Atratinus III.
C. Servilius Structus Ahala.	Q. Fabius Q. f. M. n. Vibulanus.
	M. Papirius Mugillanus II.
	Sp. Nautius Rutilus II.
401. C. Sempronius Atratinus	P. Cornelius... P. n. Cossus.
Q. Fabius Vibulanus.	C. Valérius L. f. Volusi n. Potitus Volusus.
	Q. Quinctius Cincinnatus.
	N. Fabius Vibulanus.
400. T. Quinctius Capitolinus Barbatus.	Q. Fabius Q. f. M. n. Vibulanus II.
	P. Postumius A. f. A. n. Albinus Regillensis
N. Fabius Vibulanus.	L. Valerius Potitus.
	Cn. Cornelius Cossus.
399. L. Furius Medullinus.	C. Julius Vopisci n. Julus.
A, Cornelius Cossus.	P. Cornelius A. f. M. n. Cossus.
	C. Servilius P. f. Q. n. Structus Ahala.
398. Q. Fabius Vibulanus Ambustus.	C. Valerius Volusi n. Potitus Volusus II.
C, Furius Pacilus.	L. Furius Medullinus.
	C. Servilius P. f. Q. n. Structus Ahala II.
	N. Fabius Q. f. M. n. Vibulanus II.
397. M. Papirius Mugillanus.	P.CorneliusRutilusCossus.
	Cn. Cornelius Cossus.
C. Nautius Rutilus.	L. Valerius L. f. P. n. Potitus II.
	N. Fabius M. f. Q. n. Ambustus.
396. M'Aimilius Mamercinus.	
C. Valerius Potitus Volusus.	
395. Cn. Cornelius A. f. M. n. Cassus.	
L. Furius Medullinus II.	

Epoque des 6 tribuns consulaires.

394. C. Julius Julus II Sp. f. Vopisci n.	M'Aimilius Mamert. Man. f. M. N.
T. Quinct. Capitol. Barb. T.f. L. n.	L. Furius Medullinus II L. f. Sp. n.
Q. Quinct. Cincinn. II. L. f. L. n.	A. Manlius Volso Capitol. S. f. Cn. n.
393. P. Cornelius Maluginensis M. f. M. n.	Sp. Nautius Rutilus III Sp. f. Sp. n. (Cicur.)
	C. Valérius Potitus Volusus III L. f. Vol. n.
Cn. Corn. Cossus. II Pf. An.	
K. Fabius Ambustus Mf. Q. n.	M'Sergius Fidenas L. f. L. n.
392. M'Aimilius Mamerc. II Man f. Mn.	M. Furius Fusus (Camillus II), Xf. Xn.
	L. Julius Julus Sp. f. (Vopisci) n.
App. Claudius Crassus Inregill. Pf. Ap. n.	(L. Valerius Potitus III L. f. P. n.
M. Quinctilius Varus Lf. Ln.	(M. Postumius M. Post. Albinus, T. Live).
391. C. Servilius Ahala (Structus, chron 354) III Pf. Qn.	Q. Sulpicius Cam, Cornutus Ser. f. Ser. n.
Q. (Servilius, cf. 391, T.) Live Fidenas Qf. Pn.	A. Manlius Volso Capitol. II Af. Cn. n.
L. Verginius Tricostus Esquil. Lf. Opit. n.	M'Sergius Fidenas II C. f. L. n.
	(Diodore au lieu de Serv. Fid. a Claudius et Ancus.)
390. M. Furius Camillus L. f. Sp. n.	L. Julius Julus Lf. Vopisci n.
Cn. Cornelius Cossus III Pf. An.	M'Aimilius Mamercinus III Mam. f. M. n.
L. Valerius Potitus IV Lf. Pn.	K. Fabius Ambustus II M. f. Q. n.
	(Diod., au lieu de Val., à Pacilus, Sextius.)
389. P. Manlius Volso Mf. Cn. n.	P. Manlius Capitol. Sp. f. C. n.
P. Licinius Calvus Esquil. Pf. Pn.	Sp. Furius Medullinus L. f. Sp. n.
L. Titinius Pansa Saccus Lf. M'n.	L. Publilius Philo Vulsus L. f. Voler. u.
	(Diod. oublic. Lic. et Tit., et ind.).

388. Cn. Genucius Augurinus Mf. Mn.
L. Atilius Priscus Lf. L. n.
M. Pomponius Rufus L. f. L. n.

387. L. Valerius Potitus V L. f. P. n.
M. Val. Lactuca Maximus Mf. Mn.
M. Fusius Camillus II L. f. Sp. n.

386. L. Julius Julus II Lf. Vipisci n.
L. Furius Medull. IV L. f. Sp. n.
A. Postumius Albin. Regill. Xf. Xn.

385. L. Titinius Pansa Saccus II Lf. M'n.
P. Licinius Calvus Esquil. II Pf. P. n.
P. Manlius Capitol. II. Sp. f. C. n.

384. P. Cornelius Cossus P. f. Xn.
P. Cornelius Scipio Xf. Xn.
K. Fabius Ambustus III. Mf. Qn.

383. M. Furius Camillus III L. f. Sp. n.
L. Furius Medull., VI (Liv.)
C. Aimilius (T. Liv.).

382. L. Lucretius Tricipitinus (T Live).
Cn. Sulpicius (T. Live).
L. Furius Nedull. VII (T. Live).

381. Q. Sulpicius Longus (T. Live).
Q. Servilius IV (T. Live). (TI).

C. Duilius Longus R. f. K. n.
M. Veturius Crassus Cicur. Ti. f. Sp. u.
Volero Publilius Phiio P. f. Voler. n.
L. Furius Medullinus III L. f. Sp. n.
Q. Servilius Fidenas II. Q. f. P. n.
Q. Sulpicius Camer. Corn. II Ser. f. Ser. h.
(Diod. écorche 2 noms).
L. Sergius Fidenas M' f. Ln.
P. Cornelius Malugin. Pf. M. n.
A. Manlius Volso Capitol. III A. f. Cn. n.
(Diod. écorche 3 noms).
Q. Manlius Volso Capitol. Af. Cn. n.
Cn. Genucius Augur. II Mf. Mn.
L. Atilius Priscus II Lf. L. n.
(T. L. oublie Manlius.
L. Furius Medull. V. Lf Sp. n.
M. Valerius Maximus II.
Q. Servilius III, (Diod. réunit les 2 Cornélii).
L. Valérius Publicola (T. Live).
Sp. Postumius (T. Live.)
P. Cornelius II (T. Live.)
(Diod. les partage en 2 collège de 3).
L. Aimilius Mamerc. Mam. f. M. n.
Agr. Furius Fusus Sex f. X. n.
C. Aimilius Mamerc. II Ti. f. Ti. n.
(Diod. divise en 2 collèges de 4).
Q. Fabius Anbustus M. f. Q. n.
Fabius (T. Live,.
Fabius (T. Live).
(Diod. a 2 collèges de 6).

380.	L. Verginius. A. Valerius Publicola II. P. Cornelius.	L. Postumius. A. Manlius. L. Aimilius.
379.	T. Quinctius Cincinnatus (Capitolinus: anon. de 354). Q. Servilius Fidenas V. L. Julius Julus.	L. Aquilius Corvus. L. Lucrétius Tricipitinus. Serv. Sulpicius Rufus.
378.	Q. L. Papirius Cursor. Cn. Sergius. L. Aimilius II.	Licinius Menenius Lanatus.
377.	Ser. Cornelius Maluginensis. M. Furius Camillus. Q. Servilius Fidenas VI.	L. Quinctius Cincinnatus. L. Horatius Pulvillus. P. Valerius. (Diod. 4 noms).
376.	L. Quinctius Capitolinus. A. M. Manlius. P. Cornelius.	T. Quinctius Capitol. (Cincinnatus, anon. 54). L. Papirius Cursor II (Diod. 4 noms).
375.	Ser. Sulpicius Rufus II. Ser. Cornelius Malugin. II. P. Valerius Potitus II.	M. Furius Camillus V. C. Papirius Crassus. T. Quinctius Cincinnatus II.
374.	L. Valerius Publicola (III ou IV). A. Manlius III. Ser. Sulpicius III (Rufus).	L. Aimilius (Flavus) III. L. Lucretius. M. Trebonius. (Diod. 4 noms).
373.	Q. Ser(gius Fidenas). Sp.... Ser. Cornelius Maluginensis III.	L. Papirus (Crassus). C. Sulpicius. L. Aimilius IV.
372.	L. Furius (Publicola IV, anon. 354). M. Furius Camillus VI. M. Fabius Ambustus.	M. Lucrétius Tricipitinus. A. Postumius Regil. L. Postumius Regil.
371.	T. Valerius Publicola V. P. Valerius III. C. Sergius III.	P. Papirius (Mamertinus VI, anon. 54). Licinius Menenius II. Serg. Cornelius Maluginensis. (Diod. donne 8 noms, dont L. Aimilius).

370. P. Manlius Capitolius. C. Manlius. L. Julius.	M. Albinus. C. Sextilius. L. Antistius. (Diod. en a 8, dt Erenucius et Tribonius).
369. Q. Servilius Fidenas II. Sp. Furius. Licin. Menenius III.	P. Cloelius Siculus. M. Horatius. M. Horatius. M. Geganius. (Diod. 4 noms).
368. L. Aimilius Mamert. P. Valerius IV. C. Veturius.	L. Quinctius Cincinnatus. C. Quinctius Cincinna tus. Serv. Sulpicius.
367. L. Menenius (Lanatus IV, anonyme 354). L. Papirius.	Ser. Sulpicius Pretextatus, anon. 354). Serv. Cornelius. (Diod. seul).

Anarchie.

366. Furius Medullinus (T. Live) A. Manlius (T. Live).	P. Valerius Potitus Poplicola V, Lf. n. Ser. Sulpicius Preteut. III, Xf. Xn.
C. Valérius (T. Live).	Ser. Cornelius Malugin. VI, Pf., Mn.
365. Q. Servilius Fidenas III (T. Live).	M. Cornelius Malugin. Xf. Xn. Q. Quinctius (T. Live).
C. Veturius (T. Live). A. Cornelius Cossus Xf. Xn.	Capitolinus (Nepos s. a. 400). M. Fabius Ambustus II, Kf. M. n.
364. T. Quinctius Cincinn. Capitol. Xf. Xn. Ser. Cornelius Malugin. VII. Pf. Mn. Sulpicius Prétextatus IV, Xf. Xn.	Sp. Servilius Structus Cf. Cn. L. Papirius Crassus Sp. f. C. u. L. Veturius Crassus Cicur. Lf. Sp. n. (Diod. 3 noms.)
363. A. Cornelius Cossus II Xf. Xn. M. Cornelius Malugin II. Xf. Xn. M. Geganius Macerinus, Xf. Xn.	L. Veturius Crassus Cicur. II, Lf. Sp. u. P. Valerius Potitus Popèicola VI, Lf. Ln. P. Manlius Capitol. II, Af. An. (Diod. manque).

A partir de là, les 2 consuls :

362. L. Aemilius Mamercinus, L. Sextius Lateranus (1er consul plébéien).
361. Q. Servilius Athala, L. Genucius Aventinensis.
360. C. Sulpicius Péticus, C. Licinius Calvus (Stolo).
359. L. Aemilius Mamercinus II, Cn. Geminus Aventinensis.
358. Q. Servilius Ahala II, L. Genucius Aventinensis II.
357. C. Sulpicius Péticus II, C. Licinius Stolo (Calvus).
356. M. Fabius Ambustus, C. Pœtelius Libo Visolus.
355. Cn. Manlius Capitol. Imperiosus, M. Popillius Laenas.
354. C. (Diod. M.) Fabius Ambustus, C. Plautius Proculus.
353. Cn. Manlius Capitol. Imperiosus II, C. Marcius Rutilus.
352. M. Fabius Ambustus II, M. Popillius Laenas II.
351. C. Sulpicius Peticus III, M. Valerius Publicola.
350. M. Fabius Ambustus III, P. Quinctius Pennus Capitol. Crispinus (M. Popillius).
349. C. Sulpicius Peticus IV, M. Valerius Publicola II.
348. P. Valerius Publicola, C. Marcius Rutilus II.
347. S. Sulpicius Paeticus V, T. Quinctius Pennus Capito Crispinus II.
346. L. Corn. Scipio, M. Popillius Laenas III.
345. L. Furius Camillus, Ap. Claudius Crassus (Diod. : M. Æmilius, J. Quinctius).
344. M. Valerius Crass., M. Popillius Laenas IV (Diod. : M. Fabius, Cn. Sulpicius).
343. T. Manlius Torquatus, C. Plautius Venno (Diod. : M. Valerius, M. Popillius).
342. M. Valerius Corvus II, C. Poetelius Libo Visolus II (Diod. : T. Manlius, C. Plautius).
341. M. Fabius Dorsuo, Sn. Sulpicius Camerinus (Diod. : M. Valerius, M. Cn. Poplius).
340. T. Manlius Torquatus II, C. Marcius Rutilus III.
339. M. Valerius Corvus III, A. Cornelius Cossus Arvina (all. avec Capoue).
338. Q. Servilius Ahala III, C. Marcius Rutilus IV.
337. L. Aemilius Mamercinus, C. Plautius Venno II.
336. T. Manlius Torquatus III, P. Décius Mus.

335. T. Aemilius Mamercinus; Q. Publilius Philo.
334. L. Furius Camillus, C. Maenius.
333. C. Sulpicius Longus, P. Aelius Paetus.
332. L. Papirius Crassus, K. Duilius.
331. M. Valerius Corvus IV, M. Atilius Regulus.
330. T. Veturius, Sp. Postumius.
329. A. Corn. Cossus Arvina II, Cn. Domitius Calvinus.
328. G. Valerius Flaccus (Potitus), M. Claudius Marcellus.
327. L. Papirius Crassus II, C. Plautius Venox.
326. L. Æmilius Mamercinus II, C. Plautius Decianus.
325. P. Corn. Scipio Barbatus, C. Plautius Venox (Decianus?) II.
(Diod. : P. Cornelius, A. Postumius).
324. L. Cornelius Lentulus, Q. Publilius Philo II.

(Je supprime les années « dictatoriales »)

II

Comme la tradition locale avait conservé le souvenir de la domination étrusque, ainsi avait-elle conservé le souvenir de son effondrement. Laissons les récits teintés d'hellénisme, qui ont dramatisé la chute des Tarquins. Mais les Romains se rappelaient un autre roi étrusque, Porsenna de Clusium, qui avait assiégé Rome. Les plus véridiques de leurs historiens avouaient qu'il l'avait soumise, lui interdisant l'usage du fer. Ce n'est pas à Rome, mais à Aricie, qu'aurait sombré sa puissance, dans des circonstances auxquelles on mêla plus tard le nom d'Aristodémos, tyran de Cumes vers 500, connu d'ailleurs par les chroniques grecques. Après Porsenna, on ne mentionne plus de grandes invasions étrusques : la ville de Véies reste seule en face de Rome.

On voit que la tradition romaine avait conservé

certains souvenirs confus de la domination étrusque et de l'époque qui la suivit immédiatement. Et ceci nous empêche de nous attarder à une hypothèse émise récemment, suivant laquelle elle aurait étouffé une conquête de Rome par les Sabins, dans la première partie du ve siècle. On ne voit vraiment pas comment et pourquoi, à une époque où se détachent déjà certains faits nettement historiques, succèderait un gouffre dans lequel aurait sombré un événement d'importance capitale. J'ajoute que la tradition romaine ne paraît nullement portée à diminuer l'apport sabin : elle l'exagérait même en matière religieuse. La fameuse louve du Capitole, dont l'érection remonte à cette époque, peut porter la trace d'une influence sabine.

On se rappelait aussi les crises qu'avait traversées le Latium à la suite de la retraite des Etrusques, crises dans lesquelles le nom de Tusculum apparaît au premier plan. La bataille du lac Régille était restée populaire, grâce à l'introduction du culte des Dioscures, qui y était étroitement associé. Les Romains voyaient là une grande victoire. Ce qui est sûr, c'est que l'unité latine résista à ces secousses, et que Rome demeura la grande ville du Latium.

A en croire Polybe, les archives romaines conservaient même un document authentique de ces temps lointains : un premier traité avec Carthage. Nous nous sommes expliqués plus haut sur ce document.

III

A partir de 476 environ, nous sommes, encore une fois, sur un terrain un peu plus solide. Nous

commencerons par l'histoire extérieure qui, pour un Etat aussi restreint, posait à chaque instant la question de vie et de mort.

Au moment où les annales jettent les premières lueurs précises sur la situation de Rome, la crise latine n'est pas surmontée : une partie au moins des communautés latines sont hostiles. La reconstitution de l'unité latine s'est faite peu à peu. La chronique rattachait au nom de Spurius Cassius (éponyme en 464 et 457) les traités conclus avec les habitants de la plaine latine et avec le petit peuple des Herniques, qui habitait la vallée du Trérus, conduisant au Liris. Les Herniques auraient acheté leur entrée dans l'alliance par la cession d'une bonne partie de leur territoire.

La situation faite à Rome par ces traités a été faussée par l'histoire ultérieure. Sans doute, Rome était alors une ville considérable pour l'époque, couvrant 200 ou 300 hectares, et pouvant contenir 20.000 ou 30.000 habitants. Son territoire propre s'étendait sur près de 1.000 km², du Tibre aux monts Albains, et d'un point situé au delà de l'Anio jusqu'à la mer. Elle était pour les étrangers, pour les Carthaginois, pour les Grecs, la grande ville latine. Elle occupait certainement dans la confédération une place à part, une place privilégiée, mais non pas une place dominante au point où l'imaginèrent plus tard les générations qui ne connaissaient plus *de visu* la ligue latine.

D'une part, les divers membres de la confédération, étant étroitement associés dans l'action extérieure, l'étaient à titre égal. Les plus véridiques des historiens romains se rappelaient que le commandement était exercé alternativement par un dictateur

romain et par un dictateur latin : ce dernier semble avoir été généralement de Tusculum, la seconde ville de l'alliance après Rome. Le contingent ordinaire peut avoir compris une légion romaine, une légion latine, éventuellement une légion hernique. Le butin était partagé équitablement : quand Antium fut colonisée (430), un tiers de la colonie fut pour les Romains, les deux autres tiers pour les alliés.

D'autre part, la réciprocité était absolue en matière de droit commun. Les diverses villes de l'alliance avaient chacune leur gouvernement séparé, probablement exercé, comme à Rome, par des patriciats locaux : un exilé de Rome était considéré comme hors territoire à Lanuvium (Volscius 429). Mais les droits civils étaient communs : un Tusculan pouvait contracter mariage à Rome. Un Romain pouvait acquérir de la terre à Alatri. Si un Latin émigrait d'une ville dans une autre, il y exerçait d'emblée les droits politiques, dans la mesure restreinte où les exercait alors le gros de la population. Pour l'accès aux magistratures seulement, il semble qu'il fallût encore une mesure spéciale (Mamilius de Tusculum, 430 ou 429).

C'est ainsi que la chronique romaine semble avoir conservé, pour ces époques reculées, un certain nombre de résultats de dénombrement : 104.000 têtes en 436, 117,000 en 430, etc. Si ces chiffres ont quelque réalité historique, ils ne peuvent s'appliquer qu'à l'ensemble de la population latine. Le territoire romain couvrait à peine 1000 km², le territoire latin, une fois réduit par les conquêtes des Volsques et des Eques, en couvrait 1.500 ou 2.000 : ajoutons-en 1.000 environ pour le territoire hernique. Même en admettant pour cette surface

une densité analogue à celle des parties blen peuplées de la Grèce du ve siècle (40 au km^{2}), on ne dépasse pas le chiffre de 150.000 âmes. Il est possible que le cens spécial pour Rome n'ait été institué qu'en 416.

La chronique pontificale, pour autant qu'elle faisait allusion aux guerres, ne paraît en aucune façon avoir diminué systématiquement la part des alliés. Elle a noté par exemple que, lors du coup de main du Sabin Herdonius sur le Capitole (431), Rome dut son salut au dictateur Mamilius de Tusculum. Elle n'a pas cherché à pallier l'injustice des Romains dans l'arbitrage prononcé entre les villes latines d'Aricie et d'Ardée (419). Les Romains s'étaient d'abord adjugé le territoire en litige entre les deux cités : des scrupules religieux les décidèrent ensuite à en rendre une partie aux Rutules d'Ardée. — Plus tard, sous l'impression du changement survenu au IVe siècle, la tradition romaine s'est faite beaucoup moins discrète. C'est ainsi qu'elle a annexé à la légende spécifiquement romaine certains personnages latins, comme Cincinnatus[1].

Quelle pouvait être l'étendue du Latium dans la première moitié du ve siècle ? Rome tenait toute la rive du Tibre, d'Ostie à Crustumérium, sauf l'enclave de Fidènes. Au Nord la petite ville de Nomentum a toujours maintenu sa nationalité latine contre les Sabins, dont le domaine commençait avec Eretum. Du côté du S. E., le territoire romain confinait à celui de Tusculum, qui semble avoir été, au ve siècle, la seconde des villes latines, et devait englober dans

1. Piganiol, dans *Mél. d'arch. et d'hist.* 1920, p. 285.

son territoire toutes les communautés des monts Albains. Puis, Labicum et la colonie latine de Signia établissaient le contact avec la ligue hernique, contact qui devait être plus d'une fois menacé.

Au Nord de cette zone était Gabies, qui avait avec Rome un traité particulier, puis la petite ville de Pédum, entre les grandes cités de Tibur et de Préneste. Ces villes ont abandonné les Latins et observé au moins une prudente passivité dans les guerres avec les Eques. A ce prix, elles ont conservé leur nationalité latine. Les Eques occupaient les montagnes jusqu'au lac Fucin.

Au Sud de la ligne Rome-Tusculum-Anagni, Lavinium, capitale des Laurentes, Aricie, Ardée, capitale des Rutules, Lanuvium, ont toujours été latines. Plus loin, Vélitres, Cora, Norba, peut-être Sétia, vieilles villes latines, allaient devenir volsques : Vélitres l'est restée longtemps, même sous la domination romaine, jusqu'au IIe siècle av. J. C. Pométia, capitale du territoire pomptin, a été détruite au début du ve siècle en punition d'une défection, et les Aurunces ont été repoussés, mais, à partir de 466 environ, les Volsques ont occupé le territoire pomptin. De même, les villes maritimes d'Antium, Circéji, Terracine, qui apparaissent comme ports latins, avec Lavinium et Ardée, dans le premier traité avec Carthage, ont passé aux Volsques, qui ont donné à Terracine le nom d'Anxur. Le cœur de la puissance des Volsques était dans les monts de Priverne et d'Ecétra, mais, à certaines époques, ils ont eu Férentinum sur le Trérus, Frégelles sur le Liris, et ont refoulé les Aurunces sur le bas Liris.

Tout cela évoque, pour la première moitié du ve siècle, l'image d'un grand Latium, couvrant 4.500

km² environ, mais qui allait être réduit de plus de moitié par les empiètements des peuples montagnards[1].

Voici les chiffres particuliers (d'après Beloch, *Röm. Gesch.*, p. 215, 178) :

Rome (285 hectares), Ostie, Fidènes	822 +39,5 +37 klm. q.
Nomentum	72
Tusculum (14 ha.)	50 + x
Lavicum	72
Signia (16 ha.)	200 ?
Gabies (16 ha.)	54
Pedum	42,5
Tibur (16 ha.)	351
Préneste (32 ha.)	262,5
Aricie (4 ha. 1/2)	44,5
Lanuvium (20 ha.)	84
Lavinium des Laurentes (50 ha.)	164
Ardée des Rutules (83 ha.)	198,5
Vélitres	200 ?
Cora (18 ha.)	200 ?
Norba (34 ha.)	200 ?
Sétia	200 ?
Pométia	392
Antium	276 ?
Circéji	200 ?
Anxur-Terracine	277 ?
	4.500 environ.

1. M. Beloch se refuse à cette conception et fait descendre Sp. Cassius au IVe siècle (*Röm Gesch.*, p. 189). D'une manière générale, pour la conquête comme pour la colonisation, l'éminent historien abuse du procédé de la reconstruction logique, quand les témoignages manquent ou lui paraissent suspects. Il ne veut pas de solution de continuité, dans le temps ni dans l'espace, pas de va-et-vient. On frémit en pensant à la façon dont on reconstituerait l'histoire de la monarchie française ou de la monarchie prussienne d'après cette méthode. « Es ist klar » que la France a annexé la Lorraine ou la Franche-Comté avant l'Alsace. « Es liegt auf der Hand » que la Prusse a annexé le Hanovre avant la Province Rhénane. Tout cela pourrait être « Klar » et « auf der Hand », mais n'en serait pas moins faux.

IV

Sur la rive gauche du Tibre commençait immédiatement le territoire étrusque. Au début de la période annalistique, le péril étrusque avait à peu près disparu. En 470 fut soumise la ville de Fidènes, qui fermait aux voisins du Nord un passage important du fleuve, et leur ôta pour longtemps la tentation de l'utiliser. Même avec Véies, la voisine immédiate, on ne signale pas d'hostilités jusqu'en 451. A cette date, la guerre se rallume avec cette cité puissante, de tous points comparable à Rome même. Les Véiens restèrent seuls, mais ils remportèrent d'importants succès : en 448-6, ils campèrent sur le Janicule. Avec ces adversaires sédentaires, un *modus vivendi* ne tarda pas à s'établir. On nous signale en 443 une trêve de 40 ans signée avec Véies, et il est fort possible qu'un acte de ce genre ait trouvé place dans la chronique. De fait, nous verrons que la paix ne fut pas troublée, de ce côté, pendant une quarantaine d'années. Vers 410, la révolte de Fidènes ralluma les hostilités, mais alors le grave péril était passé pour Rome du côté des montagnards. En outre, la décadence étrusque s'était accentuée, et Véies n'était plus de taille à lutter contre un adversaire trempé par des luttes plus difficiles.

Au Nord-Est, le territoire latin confinait à des montagnes qui ne recélaient pas de moindres dangers.

Au début de la période annalistique (vers 470), les voisins de ce côté sont les Sabins, avec qui nous avons vu que Rome avait de temps immémorial des relations tantôt pacifiques, tantôt guerrières, plus souvent pacifiques, à ce qu'il semble. De temps

en temps, des éléments sabins étaient reçus en territoire romain: en 473, la chronique marque l'arrivée du puissant clan des Claudii. Rome avait des domaines de l'autre côté de l'Anio, entre ce fleuve et le Tibre : là vivait en particulier la tribu Clustumina. Depuis 470, il semble que la forteresse de Fidènes fût destinée à les surveiller, mais la ville apparaît par la suite indépendante de Rome. Et les descentes des montagnards sabins sur cette marche du domaine romain ne faisaient pas défaut.

Puis, là aussi, la scène change vers 463. Un peuple venu des montagnes du lac Fucin et du haut Anio, les Eques, apparaissent dans les campagnes latines : ils entrent même en conflit avec les Volsques, comme si la proie que convoitaient les uns et les autres était déjà assurée. Depuis lors, leurs incursions se répètent. On les signale sur l'Algide en 434, à Labicum en 432, et plus d'une fois aux portes de Tusculum. Les antiques villes latines de Tibur et de Préneste, d'une façon ou d'une autre, se rattachent à eux. De Tibur, nous n'avons pas conservé de mention, mais Préneste apparaît encore en 468 comme ville alliée de Rome. Depuis, le silence règne dans la chronique sur les deux villes, qui sont évidemment englobées dans le nom des Eques.

La présence des Eques à Tibur rendait très étroite la surface de friction qui subsistait entre le Latium et les Sabins. Cependant, on signale encore des guerres sabines en 444, vers 440, etc. Enfin, en 429, un Sabin, Herdonius, tente un coup de main sur le Capitole. Mais la chronique le présente comme un immigré, ayant groupé autour de lui des éléments déracinés du territoire romain. Les Tusculans et les Romains font échouer la tentative. En 427, les Sabins repa-

raissent près de la bourgade d'Erétum, sans doute sur la rive droite de l'Anio; puis en 426, en 420. Généralement, leurs attaques semblent combinées avec celles des Eques.

Ceux-ci restaient les voisins les plus dangereux. En 428, Tusculum trembla encore devant eux. En 418, ils parurent devant la porte Esquiline. En 408-7, Tusculum les vit de nouveau. Ils menaçaient constamment les communications avec les Herniques du Trérus.

La confédération èque, après l'annexion de Tibur et de Préneste, a pu couvrir 1500 ou 2000 kilomètres carrés : on ne saurait déterminer où s'arrêtait son domaine dans l'Apennin. Tibur et Préneste ont dû garder une situation à part, mais la confédération apparaît comme agissant avec unité : elle pouvait représenter de 50.000 à 100.000 âmes. Quant aux Sabins, on ne signale chez eux aucun centre aussi important que les villes latines, et le lien qui unissait leurs divers clans semble avoir été des plus lâches. Dans les guerres avec Rome, il s'agit plutôt de bandes isolées, profitant de certaines circonstances pour piller la rive droite de l'Anio. Après l'occupation définitive de Fidènes vers 410, ils paraissent avoir renoncé à ces incursions : au moins la chronique ne parle-t-elle plus jamais d'eux.

Au Sud, quand commencent les annales suivies, vers 470, les Latins ont encore pour voisins et pour adversaires les habitants de la ville de Pométia, dont le nom a survécu jusqu'à nos jours dans celui des Marais pomptins. Elle semble s'être rattachée à la petite nation des Aurunces, qui occupait la côte aux bouches du Liris. Mais très vite, dès 464, cette région apparaît submergée par les Volsques, venus

de la rive gauche du Liris. Une très forte poussée volsque s'est produite jusqu'au cœur du Latium, à Aricie. S'il faut reconnaître un fond historique à la légende de Coriolan, les Volsques auraient même poussé jusqu'aux portes de Rome. Puis les Latins et les Herniques, associés par les traités de Cassius, ont réagi ; ils ont défendu Vélitres, jeté une colonie à Norba (461). La situation s'est à peu près stabilisée, laissant les Volsques maîtres de la côte jusqu'à Antium, et des montagnes situées entre la mer et le Liris. Le premier succès qu'enregistre la chronique romaine est la reprise d'Antium en 437 : une colonie latine s'y serait installée en 428. On néglige de nous dire quand ce port fut repris par les Volsques. Mais, en 420, ceux-ci reparurent devant la porte Esquiline. En 418-6, la plèbe d'Ardée, irritée contre Rome, faisait appel à eux. Et les combats suivants se livrèrent aux débouchés des montagnes volsques sur la plaine latine.

Les Volsques apparaissent donc comme de redoutables adversaires. Possédant la côte d'Antium à Caiète (Gaète), les montagnes à l'Ouest et à l'Est du Liris, probablement jusqu'au haut Vulturne, ils avaient un territoire de 3000 kilomètres carrés au moins, sur lequel pouvaient vivre, en supposant une densité analogue à celle du Latium, 100.000 habitants. Certaines des villes devenues volsques, Antium et Terracine (devenue Anxur) sur mer, Priverne dans la montagne, avaient une individualité bien marquée, mais l'unité volsque semble s'être maintenue dans l'ensemble. Les Herniques s'étaient jetés dans les bras des Latins, mais l'inimitié contre Rome rapprocha plus d'une fois Volsques et Eques. Sur leur autre frontière, les Volsques ne firent jamais

disparaître complètement le reste des Aurunces aux bouches du Liris, ni des Sidicins, dans la moyenne vallée du Vulturne. On ignore quels furent leurs rapports avec Capoue, devenue depuis 438 une ville osque. Sur mer, les pirates d'Antium et d'Anxur furent redoutés des Grecs jusqu'au milieu du IVe siècle.

Ces descentes de montagnards se sont relayées, et par instants combinées, dans le demi-siècle qui va de 460 à 410 environ : il n'y a guère d'année où les Annales n'en mentionnent une. Tusculum et Rome ont été serrées de très près, et les défaites plus nombreuses que les triomphes. La chronique romaine réflétait fidèlement cet état de choses, sans pallier, sans embellir. Elle n'a pas dissimulé que parfois les alliés ont failli se décourager, que les Volsques ont paru aux portes de Rome, que les Eques ont attaqué Tusculum, qu'un Sabin a occupé le Capitole et n'en a été chassé qu'avec le secours de Tusculum, pas plus qu'elle n'a célé la présence des Etrusques au Janicule. Pour quiconque cherche à retrouver les sèches notices des Annales sous la prose majestueuse de Tite-Live, il est facile de revivre les heures d'angoisses, de compter les marques de la colère divine, que relevaient, avec une sombre sincérité, les grimoires des pontifes. Mais la crise a été surmontée. L'Etat romain a préservé son existence indépendante, et avec elle le noyau de la nationalité latine. Et les montagnards ont dû chercher pour leurs « printemps sacrés », plus au Sud, des cités moins bien défendues.

C'est dans l'horizon étroit de la plaine latine et de ses voisins immédiats qu'est enfermée la vision des annalistes, durant cette période de lutte pour la vie.

Tout au plus, à propos d'une famine et d'un achat de blé, est-il question de l'Etrurie, de la Campanie ou de la Sicile. Des événements pourtant fort proches, la prise de Capoue et de Cumes par les Osques, l'apparition des Carthaginois en Sicile, n'ont trouvé accès dans l'historiographie romaine que beaucoup plus tard, et sous l'influence des sources grecques.

V

Pour l'histoire intérieure de Rome, les Annales offraient des renseignements sur les séditions et les innovations qui alarmaient l'esprit superstitieux des Romains.

A l'aurore de la période annalistique, vers 470, Rome n'était plus gouvernée par des rois. Mais des vestiges du pouvoir monarchique entourèrent toujours les magistrats, — avant tout les licteurs, les faisceaux, cette habitude singulière de ne faire marcher les représentants de l'autorité qu'accompagnés du bourreau. Ces représentants étaient d'abord les dictateurs, qui, comme nous l'avons dit, alternaient avec des dictateurs latins dans le commandement de l'armée. Il y en avait d'autres, au moins les deux magistrats éponymes pour lesquels n'était probablement pas encore adopté le nom de consuls. Le nombre total des magistrats devait être restreint, comme dans les autres villes latines, car la chronique semble avoir noté exactement toutes les créations de magistratures nouvelles.

A côté des magistrats, le Sénat réunissait sans doute tous les chefs des familles patriciennes, à partir d'un certain âge. De même qu'il comprenait les gens

âgés de l'aristocratie, de même le corps des chevaliers en comprenait la jeunesse : il avait alors la prééminence réelle dans les armées, et y garda toujours la prééminence honorifique. Les patriciens et leurs clients constituaient seuls la vraie cité, car il fallait, pour y être rattaché, entrer dans le cadre des *curies*, et celles-ci ne comprenaient que ceux qui, par un lien religieux, appartenaient aux grandes familles patriciennes.

Ce patriciat avait d'abord à gouverner une plèbe urbaine assez importante, puisqu'il faut concevoir Rome, dès cette époque, comme une ville de 20.000 âmes au moins. Il est possible que les mouvements signalés par la chronique en 463, mouvements aboutissant à l'organisation de tribus nouvelles et à l'institution de deux *tribuns de la plèbe* et de deux *édiles*, aient eu un caractère principalement urbain. Il est certain que les 4 tribus urbaines ont toujours été inscrites avant les tribus rurales, qui allaient se multiplier. Il est certain aussi que le droit de *veto* des tribuns est toujours resté confiné dans l'enceinte de la ville. On peut donc admettre que les agitations de la ville ont été en mainte circonstance le foyer initial des réformes qui ont affaibli le pouvoir exclusif du patriciat. Cependant une loi qui intéressait au premier chef les éléments urbains, la loi de 425 sur le partage des terres de l'Aventin, est donnée comme ayant passé sans sédition. D'une manière générale, ce n'était pas ces tumultes urbains qui pouvaient ébranler beaucoup le gouvernement patricien, car les racines de sa puissance étaient aux champs. Bien plus graves pour lui étaient les mouvements des paysans propriétaires, parce que cette classe constituait l'armée.

En dehors des cadres curiates vivait une population nombreuse, et parmi cette population figurait déjà une classe de propriétaires fonciers. Elle était répartie dans les *tribus* locales dont le nombre, au ve siècle, a monté jusqu'à 21, dont 17 tribus rurales. Rien que cette proportion indique déjà que la division était faite pour les gens ayant une part quelconque à la propriété foncière, à tout le moins un domicile fixe, pour les *assidui* : les prolétaires n'y furent rattachés que subsidiairement.

Or, quand se multiplièrent les attaques des peuples montagnards, il fallut demander à cette classe les éléments d'une infanterie. On leva au moins les hommes assez riches pour se pourvoir de l'armure régulière et pour pouvoir s'absenter quelques jours de leurs champs. La phalange qu'ils constituaient était divisée en *centuries*. L'habitude s'introduisit de bonne heure de consulter la milice ainsi organisée dans certaines circonstances importantes, avant tout quand il s'agissait de l'élection des magistrats susceptibles de commander en campagne. Le germe des comices centuriates doit bien remonter jusque-là.

Les hommes ainsi enrôlés prirent vite conscience de leur importance. Ils profitèrent de leurs réunions pour faire valoir les éternels *desiderata* du paysan, l'envie d'arrondir sa terre, et l'aversion pour le pouvoir de l'argent qui, dans un milieu où la monnaie était rare, se traduisait par l'usure. La sédition prit régulièrement la forme d'une grève de soldats. Peu à peu, ces grèves ont arraché d'importantes concessions.

La première dont fassent mention les annales est celle de 463. On nous dit que les plébéiens en-

rôlés se retirèrent sur le Mont Sacré, d'aucuns disaient sur l'Aventin. On leur accorda la création de deux magistrats, les *tribuns de la plèbe*, chargés désormais du rôle de porte-paroles attitrés de ses revendications.

En 455, la chronique mentionne une nouvelle sédition provoquée par Spurius Cassius. Cette fois, il s'agissait de *loi agraire*, de distribution entre les plébéiens de terres du domaine public, dont la jouissance était commune à tous. Cassius, à tort ou à raison, fut accusé d'aspirer à la royauté et mis à mort. Mais la loi agraire reparut plusieurs fois par la suite, dans les demandes des tribuns.

Puis, les annales enregistrent une autre série de faits, des accusations portées par les tribuns contre des chefs militaires. On nous raconte qu'à ces attaques répondit l'assassinat d'un tribun, et à cet assassinat une sédition nouvelle, rattachée au nom de Voléro. En 441, la plèbe obtint ainsi la création des comices par tribus, auxquels aurait été dès lors reconnu le pouvoir de prendre des décisions obligatoires pour la plèbe, et de prononcer des amendes.

Avec l'année 431 commence une ère nouvelle de troubles. Cette fois, on réclamait la rédaction des lois d'après lesquelles jugeaient les magistrats patriciens. Les plébéiens, au cours des conflits qui suivirent, obtinrent des concessions préliminaires, par exemple, en 425, le partage de l'Aventin, considéré jusque-là comme domaine public, entre des familles plébéiennes. Enfin, en 422, furent créés des *décemvirs* chargés de rédiger le code demandé. On prétend qu'ils allèrent chercher des inspirations à Athènes, et il est permis de croire qu'ils allèrent au moins à Thurii. Les Douze Tables semblent por-

ter en effet des traces d'influence du droit solonien. A cette législation se rattache aussi le souvenir d'une tentative d'usurpation des décemvirs : il doit recouvrir un certain fond de vérité, car les noms de Valérius et d'Horatius, les magistrats éponymes de 420, restèrent populaires pour avoir restauré certaines lois fondamentales, qui auraient été menacées.

Quelques années après, en 418, les annales mentionnent une nouvelle agitation, visant cette fois l'accès, pour les plébéiens, au mariage patricien et surtout aux magistratures régulières. On accorda au moins le droit au commandement pour les tribuns militaires, les officiers supérieurs de la légion, lesquels pouvaient être plébéiens. C'est en tout cas à partir de cette date que les noms de ces chefs apparaissent dans la chronique, d'abord sporadiquement, puis régulièrement.

En 413, on signale une nouvelle tentative, vraie ou supposée, d'usurpation de la royauté. Mélius, qui en fut accusé, fut mis à mort. Visiblement, la population, satisfaite des concessions obtenues, se prêtait mal aux projets de bouleversement violent.

Tels sont les principaux faits qu'on peut retenir de la chronique romaine, pour la période 470-410. D'autres seraient intéressants pour l'histoire de la civilisation : mais il s'agit d'abord de marquer les étapes importantes de l'histoire politique[1].

Or, l'évolution intérieure de la cité au ve siècle se dégage avec une netteté suffisante de ces quel-

1. Piganiol, *La conquête romaine*, p. 79 *sqq.*, 99 (sur la régression en Italie au ve siècle).

ques indications. Au point de départ, nous avons une aristocratie de type fortement étrusque, quoique de souche latine. Sans les attaques des peuples montagnards, Rome fût restée sans doute une ville comme Véies, Clusium, Arrétium, avec une petite classe d'artisans et de marchands concentrée dans la ville, et tout le territoire appartenant à quelques grandes familles, disposant de troupeaux de tenanciers. Si les attaques des montagnards avaient fini par réussir, la caractère de la cité serait resté le même, avec un changement brutal du personnel gouvernant, comme il arriva à Capoue et dans tant d'autres villes oscisées. Mais l'aristocratie romaine s'est défendue d'abord en s'accotant fortement aux patriciats, sans doute analogues, des autres villes latines, ensuite en utilisant hardiment les ressources que lui offrait la population locale. Sur les 1000 km^2 du territoire romain pouvaient vivre au moins 50.000 habitants, dont 10.000 bons soldats. Avec la moitié la plus aisée de cette jeunesse, on pouvait tenir tête, la supériorité d'armement et d'organisation aidant, aux bandes volsques, èques ou sabines. Seulement, il a fallu payer le prix de ce concours : d'abord, par l'octroi de plus en large de garanties et de droits, puis, quand le personnel dirigeant s'appauvrit par l'extinction progressive des familles primitives, par le partage du commandement d'abord, enfin du gouvernement. Ces concessions, le patriciat romain les a faites lentement, en n'accordant que ce qui était nécessaire pour intéresser la plèbe au maintien de l'Etat, en s'aidant du prestige que lui assurait sa culture étrusco-grecque, et en s'ouvrant à l'élite militaire d'une population dont il n'était séparé par aucune

différence profonde de langue ou de religion. Il a su garder ainsi à la cité romaine, même quand toutes les distinctions se sont effacées peu à peu au cours du ɪvᵉ siècle, son caractère républicain, aristocratique et traditionaliste.

Car c'est toujours à cette sombre époque du vᵉ siècle qu'il faut se reporter, si l'on veut s'expliquer la psychologie romaine. Matériellement, les faits qui la remplissent sont infimes : des campagnes de quelques jours, des querelles entre quelques douzaines de *lucumons* et quelques milliers de paysans. Si nous pouvions reconstituer les vieilles annales, en les débarrassant de l'éclat qu'ont jeté sur elles les inventions des écrivains postérieurs, nous jugerions grotesques ces mentions de guerres et de séditions minuscules, noyées dans un fatras de naissances d'animaux monstrueux, de pratiques de vieilles femmes, et de pénurie d'orge ou de légumes soigneusement notées. Le ridicule disparaît quand on aperçoit, au fond de la perspective, la conquête de l'Italie et du monde méditerranéen, l'Europe occidentale ouverte à la civilisation, le christianisme, tant d'événements dont nous portons la marque dans nos langues, dans nos croyances, au plus profond de nous-même. Tout cela a germé là. C'est pourquoi l'historien ne peut se dérober à l'obligation de se faire une conception nette de l'histoire romaine primitive, et de la donner quand il croit la tenir.

VI

Vers 410 se place un fait important : la rupture avec Fidènes, et la prise de cette ville. L'événement a marqué dans les annales romaines par la victoire du tribun militaire Cornélius Cossus, qui tua en duel le roi de Véies, Lars Tolumnius, et remporta les « dépouilles opimes ». Il a marqué bien davantage, parce qu'il rouvrait la querelle avec Véies et posait la question étrusque.

Dans les années qui suivent, pourtant, la chronique romaine va toujours son train accoutumé. Au dehors, les campagnes ordinaires continuent avec les Latins et les Herniques. Du côté des Volsques, une des campagnes, en 406, est restée mémorable par l'acte du dictateur Postumius, faisant décapiter son fils pour avoir combattu sans ordres. Mais le fait saillant est la prise d'Anxur (Terracine) en 395. La ville retomba d'ailleurs dès 391 au pouvoir des Volsques. Cette pointe poussée en plein pays ennemi n'en était pas moins un fait nouveau, et un grave signe d'affaiblissement du peuple volsque. Du côté des Eques, on nous signale pour la première fois, en 407, une trêve conclue avec ces montagnards. Ils n'en reparurent pas moins dans la plaine latine, à Lavicum, en 402. Mais en 400 on leur enlevait Voles, et, depuis, les annales se taisent sur leur compte jusqu'en 384. Du côté des Sabins, rien ; au Nord aussi l'adversaire se lassait.

A l'intérieur, la période est plus calme, et les pontifes notent surtout l'ascension des plébéiens et leur apparition dans les charges, guettant avec une

attention soupçonneuse la façon dont la divinité accueillerait ces nouveautés. Les tribuns militaires élus étant presque toujours des patriciens, les tribuns de la plèbe, dépités, proposèrent en 409 une première loi sur la brigue. Les plébéiens apparurent alors plus nombreux dans ces charges militaires, ainsi que dans les charges inférieures de la questure, qui fournissaient aux magistrats leurs comptables; en 395, trois questeurs sur quatre furent plébéiens. L'accès des charges commençait à ouvrir à des plébéiens le Sénat : en 390, il y eut un sénateur plébéien. En dehors de ces nouveautés, la chronique a consigné une conjuration d'esclaves vers 402, et une mutinerie aboutissant au meurtre du tribun militaire Postumius en 401. Mais tout l'intérêt se concentre sur les nouveautés qui accompagnèrent les guerres contre Anxur et Véies : en 395, l'introduction de la solde et, corrélativement, celle du *tributum*, de l'impôt foncier, — enfin et surtout la possibilité, ouverte pour la première fois par la prise de Véies, d'une large colonisation.

La guerre contre Véies était virtuellement déchaînée de nouveau par l'intervention des Véiens à Fidènes. Mais on conçoit que les Romains aient reculé longtemps devant une lutte à fond, qui ne pouvait se terminer que par la chute d'une des deux villes. Enfin, les circonstances se firent favorables. Les peuples montagnards se décourageaient. Au dedans, la population militaire se montrait satisfaite des concessions obtenues, et en même temps réclamait des terres nouvelles à partager. La ville adverse était en proie à des troubles intérieurs, et semblait devoir être abandonnée par les autres cités étrusques. En 395, l'introduction de la solde

permit de faire appel à une plus large couche de la population romaine, et en même temps de la tenir plus longtemps sous les armes. Alors le siège de Véies fut entrepris. Il fut long et difficile, d'autant plus que peu à peu les cités voisines s'émurent : d'abord Capène et Faléries sur le Tibre, puis Tarquinies en 388. Malgré tout, Véies tomba en 385. L'impression causée par ce succès militaire, le plus important que Rome eût encore enregistré, fut profonde : le nom du dictateur qui avait commandé l'assaut, M. Furius Camille, en resta à tout jamais légendaire, et les Romains firent porter jusqu'à Delphes les témoignages de leur reconnaissance envers la divinité. Ils n'hésitèrent pas à poursuivre, avec une confiance nouvelle, les guerres contre les alliés étrusques de Véies. En 382, Rome était en conflit même avec les lointaines cités de Volsinii et de Salpinia. En 381, la réputation des armées romaines avait pénétré jusqu'à Clusium, la ville de Porsenna.

La conquête de Véies changeait à tous égards la situation de l'Etat romain. C'était l'acquisition d'un territoire de 1000 km.² au moins, qui doublait simplement le domaine romain propre. Ce territoire appartenait aux grandes familles véiennes que la guerre avait détruites, et était habité, pour le surplus, par une population habituée au servage. Il fournissait le moyen de renforcer largement la classe de paysans propriétaires sur laquelle reposait la force militaire de la cité. En outre, la guerre avait été menée probablement, comme les guerres étrusques en général, sans la participation des alliés, qui restèrent en tout cas exclus du partage des terres. Que s'il en résultait parmi eux un certain mécontentement, Rome avait maintenant un terri-

toire presque égal à celui de la ligue latino-hernique, et peuplé de façon plus dense. Elle pouvait regarder en face un relâchement de la confédération.

Au reste, si les guerres contre Fidènes et Véies avaient été des guerres purement romaines, les guerres contre les Eques et les Volsques restaient des guerres poursuivies en commun avec les alliés, et qui leur profitaient comme aux Romains. Circéji, qui a été colonisée probablement en 386, a été une colonie latine.

Mais, avant que les conséquences du fait se développassent, il survint une catastrophe imprévue par laquelle Rome, pour la première fois depuis la chute de la domination étrusque, se trouva mêlée aux grands événements mondiaux : l'invasion gauloise.

VII

L'aspect du monde méditerranéen avait changé à la fin du ve siècle. En 413, l'hégémonie athénienne s'était écroulée sous les murs de Syracuse, et l'effondrement de la grande puissance maritime coïncidait avec une recrudescence des périls barbares en Occident. D'un côté les Carthaginois envahissaient la Sicile en 409. De l'autre, les Sabelliens atteignaient les villes grecques; les Osques prenaient Cumes, les Lucaniens poussaient sur Thurii. En 390, la grande bataille de Laos brisait les forces des villes italiotes. Le tyran Denys de Syracuse arrêta le flot punique, mais en Italie il se fit l'allié des Sabelliens contre la résistance des cités grecques. Il n'en constitua pas moins un grand empire siculo-

italique, et développa la colonisation hellénique dans la mer Tyrrhénienne et surtout dans l'Adriatique. En 384, il pillait Agylla (Caeré). En même temps, il fondait Ancône. Au cours de ces entreprises, son entourage entendit parler des Gaulois : l'historien Philiste avait certainement mentionné leurs exploits dans ses œuvres.

Cinquante ans auparavant, au temps d'Hérodote, les Celtes apparaissaient encore comme le grand peuple de l'extrême Occident. Ils s'étaient mis en route depuis. Vers 400, certaines de leurs peuplades passaient les Alpes, pendant que d'autres se répandaient dans la vallée du Danube. La légende veut que la ville étrusque de Melpum (Milan) ait succombé sous leurs coups le jour même où les Romains prenaient Véies. Ils ne tardèrent pas à franchir l'Apennin. Ce serait sous les murs de Clusium qu'ils auraient rencontré les Romains pour la première fois. La rencontre ne fut pas cordiale, et 70.000 Sénonais descendirent la vallée du Tibre. L'armée latine fut écrasée à l'Allia, et les Gaulois occupèrent Rome (381)[1]. Le Capitole tint bon, et les Celtes, menacés chez eux par les Vénètes, acceptèrent une rançon et repartirent. Mais ils ne perdirent pas le souvenir des plaines italiennes. Denys eut ainsi l'occasion de les apprécier comme mercenaires, et en 369 il envoya un corps gaulois à ses amis de Sparte. Le fait resta d'ailleurs isolé, Denys le Jeune ayant abandonné la politique active de son père.

Les Celtes commençaient à s'installer dans la plaine du Pô. Mais leurs bandes visitèrent encore

1. Sur la bataille, cf. Kromayer-Veith, *Schlachtenatlas z. ant. Kriegsgesch.*, Livr. 1 (1922), cartes 1 et 2.

souvent la péninsule. Nous ne sommes renseignés sur ces incursions que par la chronique romaine, qui signale les Gaulois sur l'Anio en 363, en 357-5, dans le Pomptinum en 345. Rome vécut pendant un demi-siècle dans la terreur des « tumultes gaulois ».

Le fait qu'elle se releva de la catastrophe de 381 et prit l'habitude de regarder les Celtes en face a commencé sa réputation chez les Grecs : Aristote, à Athènes, a entendu parler de la victoire de Lucius Furius Camille en 345.

Nous ne voyons un peu clair qu'à Rome, mais les courses des Celtes n'ont pas pu passer sur les autres parties de la péninsule sans laisser de traces. En 379, des bandes isolées rencontrèrent Denys occupé au siège de Crotone. Depuis, on ne les voit plus pousser aussi loin. Il est permis de croire que la formation de la confédération samnite, dans la première moitié du ɪvᵉ siècle, a été une réaction des montagnards de l'Apennin, ayant eu pour but et pour résultat de barrer aux Barbares du Nord la route de l'Italie méridionale.

VIII

Rome s'était en effet relevée dès 380 : les Romains s'étaient mis à rebâtir leurs murailles et leurs maisons. Mais leur prestige naissant était atteint par le désastre : avant tout, la confédération latine se détraqua. En 377, les Latins et les Herniques se dérobèrent dans une guerre contre Antium. En 372, Tusculum, naguère la fidèle alliée de Rome, dut être réduite par la force ou tout au moins par la menace. Les Latins observèrent dorénavant une attitude

au moins pasive, mais les Herniques en vinrent à la rupture ouverte. Rome avait 100.000 alliés de moins.

Cette crise rendit courage aux vieux ennemis, Volsques ou Eques. Dès 380, on vit les Volsques reparaître à Antium. Antium était en armes en 377, et attira les troupes romaines dans le territoire pomptin, dont la colonisation commença (374). Vélitres était sur le chemin, et occupa les Romains de 371 à 365. — Du côté des Eques, Rome fut menacée à nouveau en 380. Ce fut Préneste qui prit de ce côté la direction du mouvement. Les Romains l'auraient domptée en 370 : tout au moins resta-t-elle tranquille depuis lors. Mais Tibur la relaya avec succès. Enfin, en Etrurie, si les Romains tenaient solidement le territoire véien, la frontière de Sutrium et de Nepète était inquiétée : les Romains colonisèrent Nepète en 374. La nonchalance des Etrusques leur donna ensuite quelque répit.

On sent à ces indices que l'Etat romain a traversé alors une crise des plus graves. Il n'y a échappé que par l'élargissement considérable des bases sur lesquelles reposait sa force interne.

On se doute que les sujets de mécontentement ne manquaient pas dans la cité sur laquelle avait passé la tourmente gauloise. Le signe fut une nouvelle tentative d'usurpation monarchique, celle de Manlius, qui fut réprimée en 375. Puis, en 367, commença une nouvelle agitation sur les sujets ordinaires, dettes, partages de terres, et surtout accès aux magistratures. En 362, la chronique enregistre, dans la liste des éponymes que nous pouvons maintenant appeler *consuls*, le premier plébéien. Vers 351, la présence de deux patriciens dans le collège est signalée comme un fait anormal. C'est alors que le

consulat est devenu la magistrature par excellence, le commandement militaire normal. La dictature latine était tombée avec l'alliance, la dictature romaine ne paraît plus que comme magistrature irrégulière, quoique fréquente (359, 358, 357, 356, etc.). Le titre de *préteur*, qui jadis avait probablement désigné tous les magistrats, est réservé au magistrat chargé de la justice : en 345, un préteur paraît aussi chargé d'un commandement militaire. Quant aux tribuns militaires, ils sont maintenant les subordonnés des consuls : en 358, six charges de ce genre sont réservées à l'élection populaire. En 347, la chronique enregistre le premier censeur plébéien.

Le Sénat prend décidément le caractère de conseil formé des magistrats sortis de charge : le plébiscite Ovinien, qui en règle le recrutement, est de cette époque.

Les comices par curies ont toujours subsisté comme survivance. Les comices par centuries restent la grande assemblée. Mais ils se dépouillent de leur caractère militaire : la répartition dans les centuries est, depuis la création du . *ıbulum*, réglée par des considérations purement financières. Enfin, les comices par tribus gagnent encore en importance. En 353, une tentative pour en faire une assemblée militaire tenue hors de la ville soulève les clameurs des tribuns : il s'agissait du vote d'un droit sur les affranchissements. Les comices par tribus prononcent en matière de législation sociale, de dettes, de loi agraire. En 353, ils fixent l'intérêt légal à 8 % par mois. En 348, ils créent une commission de *mensarii* pour liquider une nouvelle crise d'usure. En 343, ils abaissent l'intérêt à 4 % par mois. En 353, ils ont condamné Licinius Stolo pour usurpation de terre sur le domaine public.

Les tribus sont les districts locaux où tous les citoyens romains sont rangés suivant le domicile et la possession du sol. Le nombre de 21 est maintenant dépassé. Après l'annexion du territoire véien, en 378, on crée 4 tribus nouvelles. Après l'annexion définitive du territoire pomptin, en 355, on en crée encore 2. Ces 27 tribus comprennent l'ensemble du territoire possédé par des Romains, soit environ 2000 km², et leur nombre est destiné à s'accroître régulièrement. Les prolétaires probablement, les affranchis à coup sûr, sont parqués dans les 4 tribus urbaines.

Quand l'annexion de Caeré, en 359, aura amené l'institution d'une classe nouvelle, les citoyens sans suffrage, la population romaine atteindra le chiffre de 160.000 âmes. On nous dit qu'en 345, par la levée en masse, Rome pouvait mettre en ligne 10 légions, 40.000 ou 50.000 hommes : il faut croire qu'en cette circonstance quelques-uns de ses alliés lui étaient restés fidèles. Mais on doit admettre des chiffres de cet ordre pour s'expliquer qu'elle ait résisté à la crise de quarante ans qui suivit l'invasion gauloise.

Bref, tout le mouvement qui s'est produit aux environs de 370-360, en triplant l'étendue du domaine romain, en élargissant considérablement les bases du recrutement et les cadres dirigeants, a été la réponse à la défection latine. Jusque-là, Rome n'avait guère conquis ni même résisté que soutenue par les Latins et les Herniques. Dans la période où nous sommes, elle prend l'habitude de vaincre sans eux. Après l'annexion de Capoue, elle vaincra même contre eux.

IX

La défection des alliés s'était changée peu à peu en franche hostilité. En 360, les Herniques étaient en armes. Ils furent battus en 356 : les armes romaines auraient même été portées jusqu'à Férentinum. Mais Rome ne put plus compter sur les forces de ce vaillant petit peuple. Les Latins au moins furent intimidés, et se réconcilièrent avec Rome, nous dit-on, en 354. Et pourtant un rapprochement s'opérait entre eux et les anciens ennemis volsques ou èques, qui d'ailleurs avaient absorbé tant d'élément latins. A tout le moins Rome put-elle, durant les années suivantes, faire face aux Etrusques.

Elle avait en effet à défendre ses domaines de ce côté. En 354, Tarquinies dirigeait la lutte et massacrait 300 prisonniers romains. Faléries abandonna l'alliance romaine, et une armée combinée de Tarquiniens et de Falisques essaya, en 352, d'épouvanter l'armée romaine de ses pratiques superstitieuses. En 350, le massacre des prisonniers romains fut vengé, et en 347 une trêve de quarante ans fut signée avec les deux villes étrusques : l'Etrurie s'enfonçait dans la décadence. En 359, l'antique ville de Caeré avait traité pour cent ans, entrant dans l'alliance romaine : ses habitants avaient reçu le droit de cité sans suffrage.

Contre les peuples montagnards, la lutte finissait, malgré une nouvelle défection des Latins (345). En 353, les villes volsques de Vélitres et de Priverne avaient été battues. L'apparition de bandes gauloises dans le Pomptinum, en 345, ranima la lutte. Les Antiates occupèrent Satricum en 344, et y restèrent

jusqu'en 342. En 341, les Volsques et les Aurunces sont représentés par la chronique comme vaincus, mais la côte échappait toujours à Rome, d'Antium à l'embouchure du Vulturne. Du côté des Eques, Tibur avait pris la direction de la résistance en 357. Pendant des années, elle fut « le boulevard de la guerre gauloise ». En 346 encore, elle entretenait des bandes celtes sur l'Anio. En revanche, le passage continuel de ces bandes, que suppose la résistance de Tibur, explique l'affaiblissement des Ombriens, des Sabins, des Picentins, affaiblissement qui devait les livrer presque sans défense, un demi-siècle plus tard, aux coups de Rome.

C'est donc du côté du Sud que celle-ci allait pouvoir porter son principal effort. La défaite des Aurunces (341) conduisait ses armes jusqu'au Liris. On nous parle même à cette occasion de Sora, mais ce ne peut-être que le résultat d'une confusion. Ce qui est sûr, c'est que Rome, contournant le Latium, décidément hargneux, et les montagnes, toujours inquiétantes, des Volsques et des Herniques, devenait la voisine des Sidicins et des Campaniens.

Ces succès répandaient au loin son renom, en Italie et même hors d'Italie. En 350, le peuple nouveau des Samnites échangea des ambassades avec les Romains. Les Grecs, qui parurent sur les côtes du Latium en corsaires en 345-4, et qui souvent y venaient en commerçants, s'habituèrent au nom de Rome. Et les Carthaginois renouvelèrent en 344 les antiques traités. Ces incidents diplomatiques préparaient l'ambassade des Capouans en 339, ambassade qui allait, cette fois, ouvrir à l'Etat romain de toutes nouvelles perspectives.

X

Cette alliance avec Capoue (339) mettait en effet les Romains en contact, et en contact inamical, avec les Samnites. Les premières frictions semblent avoir été assez anodines, parce que l'attention des Samnites était attirée vers le Sud. En revanche, les Latins, si mal disposés depuis une quarantaine d'années. et qui se voyaient maintenant encerclés, jugèrent le moment venu de recourir aux armes.

De la guerre qui suivit, nous ne pouvons donner un récit circonstancié. Les historiens postérieurs ont embelli comme ils ont pu les maigres mentions de la chronique contemporaine. Pourtant le nom seul des champs de bataille est significatif. Il est visible que les Latins fondaient leurs espoirs sur l'isolement d'une partie importante de la force romaine en Campanie, et cherchèrent à l'écraser. Grâce à la fidélité de l'aristocratie capouane, les Romains repoussèrent d'abord l'assaut à Véséris. puis s'ouvrirent le chemin du retour à Trifanum, sur le bas Liris (336). En 334, ils dispersèrent une armée latine confédérée sur l'Astura, près d'Ardée. Après quoi, les villes latines ou volsques résistèrent isolément, et succombèrent l'une après l'autre : Priverne la dernière, en 326. Les Romains refusèrent de reconnaître l'antique confédération latine, qui disparut pour jamais, et traitèrent avec chaque cité sur des bases différentes, accordant aux unes le droit de cité complet, aux autres le droit de cité sans suffrage (en Campanie), à d'autres enfin le droit de « colonies latines ».

Le règlement heureux de cette crise a été facilité à Rome pas diverses circonstances.

Au Sud, les Samnites, avons-nous dit, se trouvèrent occupés ailleurs. C'était l'époque où le roi de Sparte Archidamos combattait pour Tarente contre les Iapygiens (jusqu'en 338), et il serait étonnant qu'il n'eût pas rencontré aussi les Samnites. En tout cas, le roi d'Epire Alexandre, qui vint en Italie (334) pour combattre les Lucaniens, les trouva alliés à leurs frères de race : il battit à Paestum Lucaniens et Samnites (avant 330).

Dans l'Italie centrale, ni les Sabins, ni les Eques, ni les Herniques, ne semblent s'être risqués à aider les Latins. En revanche, Rome a trouvé des alliés chez les Marses et les Péligniens. La première de ces alliances était définitive.

Enfin, au nord, les villes étrusques voisines sont restées endormies. Mais le danger grave entre tous eût pu venir des Celtes, qui, en 345, avaient encore parcouru la vallée du Tibre. De fait, on nous signale deux « tumultes » gaulois, le second en 326. Les Romains conclurent-ils cette année-là, comme le veut le premier de leurs annalistes, un traité en règle au moins avec certaines peuplades celtiques[1] ? Ce qui est sûr, c'est qu'ils allaient être tranquilles de ce côté pendant trente ans.

Donc, les Celtes s'assagirent, se consacrèrent à l'exploitation de la vallée du Pô, sauf les querelles de frontières avec les Ombriens, Ligures et Vénètes.

Le mouvement qui avait porté certains de leurs peuples au delà des Alpes en avait porté d'autres dans la vallée du Danube. En 335, au moment même

1. Fabius Pictor dans Polybe, II, 18.

où ils inquiétaient Rome pour la dernière fois, ils entendaient parler en Illyrie d'Alexandre le Grand. Et la période de leurs incursions, dans la péninsule balkanique, n'était pas close.

Cependant, la civilisation se développait dans ce vaste monde celtique. De même que la station de Hallstatt (en Autriche) caractérise pour les archéologues la période préceltique dans l'Europe centrale, de même la station de la Tène (en Suisse) caractérise la période celtique, qui marque un notable progrès.

Peu d'années après l'époque où nous nous arrêtons, le Marseillais Pythéas se risquait sur l'Océan pour aller reconnaître les extrémités de la « Celtique ». Il pensa les reconnaître sur les côtes de la mer du Nord, où il entendit, le premier, parler des Belges.

Les invasions celtiques ont occupé l'imagination des Grecs d'Occident, puis des Athéniens contemporains de Platon et d'Aristote, bien plus que les querelles des peuples italiens. Platon a rêvé d'eux en affabulant les exploits des Atlantes. Aristote, qui préférait l'histoire contemporaine au roman, s'est tenu au courant de ce qui les concernait. L'attention des Grecs s'est arrêtée pour la première fois sur le petit Etat italien qui avait si énergiquement tenu tête aux hordes barbares[1]. Ils ne pouvaient encore, bien entendu, en soupçonner la solidité politique, ni l'étonnant avenir.

Cette solidité politique n'était pas encore à l'abri de toutes les secousses. Au lendemain de l'alliance avec Capoue, on nous signale une mutinerie mi-

1. Cf. *Revue Celtique*, 1924, p. 359.

litaire. En 335, la chronique enregistre des propositions de lois de Publilius Philo, ayant pour but de soustraire les assemblées populaires au contrôle du Sénat, et qui durent être, en tout cas, renouvelées un demi-siècle plus tard. Tout cela n'allait pas loin. Le Sénat contenait maintenant autant de plébéiens que de descendants des vieilles familles de la noblesse royale, et la nouvelle classe dirigeante allait se renforcer par l'accesssion de certaines familles latines, par des alliances avec la chevalerie campanienne. Quant à la masse rurale, on la pourvoyait une fois de plus de terres prises aux vaincus, par la création de deux tribus nouvelles (328). L'atmosphère n'était pas favorable aux professionnels de l'agitation politique .

Nous avons tâché de résumer l'histoire primitive de Rome, en menant de front l'histoire extérieure et l'histoire intérieure. Il est d'usage de les dissocier. Dans aucun cas pourtant, la méthode n'est si dangereuse, si propre à rendre également inintelligibles l'une et l'autre. Si nous nous sommes bien fait comprendre, on aura vu à quel point la transformation de la cité étrusque primitive a dépendu des périls extérieurs constants, avec quelle logique inexorable elle a, à son tour, entraîné le développement interne de Rome. La vieille chronique, dans son allure automatique et monotone, est plus intelligente encore que le procédé qui prétend expliquer les rapports des « patriciens » et des « plébéiens » en les isolant du péril sabellien, de l'invasion gauloise et de la défection des alliés latins.

ADDENDA

P. 18, l. 26-27. Cf. *Syria*, 1927, p. 222, 227, etc.

P. 198, l. 8. On trouvera une carte du monde araméen dans la revue *Forschungen u. Fortschritte*, 1er août 1928 (M. Ungnad). Elle n'est malheureusement pas très complète.

P. 214, l. 5. Voir un article de M. Olmstead dans l'*American Political Science Review*, p. 69.

P. 215, l. 32. Voir Flinders Petrie, *Scarabs a. Cylinders*, 1917, et *Zeitschrift f. ægypt. Sprache*, LX (1925), p. 45 sqq (M. Pieper).

P. 218, l. 20. Ceci pour répondre à l'article de M. Bosch-Gimpera, qui abaisse beaucoup trop, je crois, la date de l'arrivée des Phéniciens en Espagne (*Klio*, 1929, p. 345 sqq).

P. 220, l. 13. Sur l'origine phénicienne des écritures ibériques, cf. Jensen, *Gesch. der Schrift*, 1925 (d'après E. Hübner, *Monumenta linguae ibericae*, 1893).

P. 222, l. 4. Mr Segré (*Metrologia, etc.*, p. 13) est le seul, à ma connaissance, qui porte le *deben* à 97 gr. et la *kite* à 9 gr. 7 (d'après des rapprochements avec les mesures cubiques).

P. 236, l. 25. Sur la légende des Argonautes dans la poésie grecque, cf. Boselli, dans *Rivista di Storia antica*, VIII, p. 518; IX, p. 130, 278, 393.

P. 266, l. 14. Dans un curieux passage (*Wissensch. Veröffentl. der d. Orient-Gesellschaft*, XVI, n° 75, l. 10), Asarhaddon considère que la suzeraineté sur la Phénicie entraîne la suzeraineté sur toute la mer jusqu'à Tarsis. «Les rois du sein de la mer, tous, ceux de Iadnana, de Iamana, de Tarsis, se courbèrent à mes pieds ». C'est bien *Taršiši* qu'il faut lire (*Deutsche Literaturztg*, 1917, p. 410). Cf. Schulten, *Tartessos* (1922), p. 6.

P. 267, l. 19. Sur le fait d'une première occupation grecque en Troade, à laquelle mit fin l'invasion des Trères vers 800, cf. Dörpfeldt, *Troja u. Ilios* (1904), p. 566, 571, 572, 600. Cf. aussi Rostovtseff, *Iranians a. Greeks* (1922), p. 91-2.

P. 268, l. 4. Je dois à l'obligeance de mon collègue, M. Karst, les éclaircissements suivants sur les *Inscriptions vanniques de Sardur II*, de M. Marr, qui me sont inaccessibles. Dans une des premières de ses huit campagnes (vers 750), Sardur proclame : « A travers le pays de Kuriani me rendant vers le pays de *Iuni*, j'ai rendu hommage au dieu Chaldi, dont la grâce nous accorda la victoire sur *Kapurini*, le roi du pays de Iuni ». Dans la dernière campagne, la reconnaissance de Sardur s'élance vers le même dieu, « qui nous a livré en partage la contrée de *Diutzin*, le *Iunia-gi* ». Ces Ioniens ne peuvent être, pour moi, que les premiers colons de Sinope. *Kapurini* fait penser au

nom du premier fondateur de la ville, Habron, Habrondas (Skymnos, v. 911 sqq). M. Karst juge que, linguistiquement, rien ne s'oppose au rapprochement. Quant à *Diutzin*, M. Marr (p. 47-8) songe à un nom comme Diogénès.

P. 280 l. 30. Voir maintenant, sur l'Italie grecque, Ciaceri, *Storia d. Magna Grecia*, 2 vol. (1927-9).

P. 4f0, 421, 448 sqq. Mr Kittel, dans sa *Gesch. des V. Israël*, III (1927-9), est revenu à la vieille opinion qui place Esdras avant Néhémie. Je maintiens dans le texte l'opinion contraire, bien défendue selon moi, par M. v. Hoonaker.

P. 283, l. 15. Sur un périple marseillais du e siècle, voir Schulten, *Avieni ora maritima*, 1922.

P. 290, l. 26. Sur les empiétements que se permit, à la même époque, Josias de Juda, cf. Alt, dans *Palästina-Jahrbuch*, 1925, p. 100 sqq.

P. 296, l. 7. Les seuls passages d'auteurs grecs contemporains ou à peu près de la chute de Ninive sont, à ma connaissance : Hésiode (dans Aristote, *Hist. anim.*, 601 *a*) et Phocylide, p. 4 (Diehl).

P. 322, l. 32. Sur une trace du travail accompli alors sur le livre de *Josué*, cf. Alt, dans *Palästina Jahrbuch*, 1925, p. 100 sqq.

P. 325, l. 25. Sur l'incident historique qui peut se cacher derrière la figure du « Serviteur de Iahveh », dans Deutéro-Isaïe, cf. en dernier lieu Kittel, *Gesch. d. Volkes Israel* (1927), III, p. 244 sqq.

P. 334, l. 3. Sur ce point, voir *Milet*, I, 6 (1922), p. 100 sqq. (M. Rehm).

P. 344, l. 32, M. Geffecken (*Griech. Literaturgesch.*, I, *Anm.*, p. 120), ne semble pas vouloir séparer Théoguis de la Mégare grecque.

P. 354, l. 26. Sur les causes économiques de ces luttes, cf. Ponnelle' dans *Mélanges d'archéol.*, etc., 1907, p. 243 sqq.

P. 361, l. 34. Voir Fotheringham, dans *The Observatory*, LI, n° 653, oct. 1908, p. 311. M. F. estime qu'Euctémon (ve siècle) n'a pas encore eu connaissance des travaux du Chaldéen Nabourianos (fin vi^{e} siècle).

P. 384, l. 4. Cf. en dernier lieu Trombetti. *La lingua etrusca*, 1928.

Note additionnelle à la p. 109

M. Forrer vient de verser, par son important travail sur la lettre Tawagalawas, une nouvelle pièce au dossier hittite. Voici ce qu'elle me paraît apporter de nouveau[1] :

Il est difficile de faire remonter au delà du XIVe siècle av. J.-C. les rapports des Achéens et des Hittites. D'une part, vers 1400, les palais de Crète existent toujours, et la supposition la plus naturelle, jusqu'à preuve du contraire, est de rattacher leur ruine, survenue peu après, au mouvement d'expansion qui a porté les Achéens du Péloponnèse aux côtes Ouest et Sud de l'Asie-Mineure. D'autre part, à la même date, le marasme qui a succédé, pour la monarchie hittite, à la première période de splendeur des XIXe et XVIIIe siècles, dure encore. C'est seulement sous Subbiluliuma (1380-1345) que nous pouvons placer le début des relations dont la lettre de Muršil sur Tawagalawas porte la trace.

Ces relations sont de deux sortes. D'une part, des rapports non seulement diplomatiques, mais matrimoniaux, ont été établis entre les deux royaumes : le jeune roi achéen auquel écrit Muršil II est un cousin du côté maternel. D'autre part, l'influence, sinon l'hégémonie, achéenne s'est avancée jusqu'au pays de Vilusa (Cilicie trachée), donc dans la zone

1. Em. Forrer, *Forschungen*, I, 2 (1929, Berlin). On verra aisément sur quels points je crois devoir me séparer du savant commentateur de ce document.

d'action que des traditions remontant au premier empire hittite semblaient réserver au roi de Boghaz-Keui.

Vient le règne de Muršil II (1345-1320). Dans ses dix premières années, ce souverain a eu plusieurs fois affaire en Arzawa (Cilicie). Il y est revenu plusieurs fois encore dans les dix années suivantes... Au cours de ces campagnes, il a eu, dès le début, occasion de rendre service au roi achéen à propos de Millawanda, pays que rien n'empêche d'assimiler à la Milyas des Grecs, au Milli actuel. Plus tard, au plus tôt dans sa 12e campagne, peut-être après, il est entré en conflit avec l'Achéen à propos de Vilusa. C'est dans ces conditions qu'il a écrit à « son frère, le Grand Roi des Achéens », la lettre qui nous intéresse.

Les deux premières tablettes manquent : il y était sans doute question de l'affaire de Vilusa, de Bijamaradus et de Tawagalawaš (que nous allons retrouver), et d'autres histoires qu'il nous est impossible de deviner. La tablette 3, que nous avons, commence brusquement au moment où l'armée hittite a pris Atarimma (dans le Taurus occidental). A ce moment Tawagalawaš a annoncé sa venue auprès du roi hittite, puis a gravement insulté *le tartan* (généralissime) envoyé à sa rencontre, et refusé de venir.

Muršil s'est alors avancé sur Ijalanda, où il a battu « l'ennemi » qu'il ne nomme pas, puis a écrit à Millawanda pour se plaindre des déprédations de Bijamaraduš. Sur quoi, un personnage dont le nom est perdu dans une lacune du texte a communiqué, à un certain Adbaš, l'ordre du roi achéen de livrer Bijamaraduš au Hittite (une phrase qui suivait a été effacée). Muršil s'est donc avancé sur Millawanda,

furieux, prêt à exposer à Adbaš ses griefs contre Bijamaraduš. Et brusquement il revient à l'attitude de Tawagalawaš, à ses craintes injurieuses pour le tartan, à ses offenses... On est invinciblement amené à supposer que l'affaire Bijamaraduš et l'affaire Tawagalawaš sont étroitement liées, que Tawagalawaš met des obstacles à l'extradition de Bijamaraduš.

En effet, aussitôt après, Muršil se plaint qu'il a été posé à cette extradition une condition (d'amnistie complète?) qu'il se refuse à croire émanée du roi achéen. Il insiste pour qu'Adbaš livre le personnage. Et, sans transition, il dit en substance : que s'il a peur, et si Adbaš insiste pour qu'on lui pardonne, il est prêt à certaines concessions par égard pour le roi achéen (la suite est malheureusement mutilée). On ne voit pas clairement s'il s'agit de Tawagalawaš ou de Bijamaraduš, mais c'est le dernier nom qui se présente le plus naturellement à l'esprit.

Muršil va donc envoyer à la cour achéenne un personnage qui lui tient de près, pour être otage, soit de Tawagalawaš, soit de Bijamaraduš.

Il vient ensuite aux 7.000 déserteurs qu' « il » a emmenés (cette fois il ne peut s'agir que de Bijamaraduš). Et il expose son point de vue de droit international en matière de fugitifs.

Puis il se plaint que Bijamaraduš se prépare à continuer ses incursions en partant du territoire achéen et demande si le roi achéen trouve cela naturel : qu'on somme Bijamaradus d'aller pour cela en Maša ou en Karkija (pays qui visiblement ne sont ni achéens ni hittites) ! C'est à cette occasion que Muršil fait allusion à la querelle de Vilusa, qui est réglée.

Dans le passage mutilé qui suit, Muršil énonçait

les concessions qu'il a faites pour terminer cette affaire. Il rappelait ensuite au roi achéen le service rendu au début de son règne, et attendait la réciprocité. En terminant, il demande qu'on lui envoie un Achéen sur lequel sera pratiqué un rite expiatoire (M. Forrer pense à la circoncision) qui achèvera d'effacer les mauvaises impressions.

Voilà ce que nous apprend la lettre. D'autres fragments de documents nous montrent Bijamaraduš exerçant ses ravages à l'aide de bateaux (ce qu'indique d'ailleurs un passage de la lettre), et le pays du fleuve Seha pris à partie dans cette bagarre, sans nous dire comment se liquida l'affaire. D'autres pièces encore nous montrent Muršil en difficultés, ultérieurement, avec un roi ou vice-roi de Millawanda.

Mais il semble bien que l'orage soulevé à propos de Vilusa n'ait pas laissé de traces pendant le reste du règne de Muršil.

Sur ce pays de Vilusa, nous sommes renseignés par ailleurs. Nous avons dit qu'il faut le chercher, selon toute vraisemblance, dans la Cilicie Trachée Il avait été dans la zone d'influence hittite aux temps lointains des premiers conquérants. Par la suite, il était passé, par guerre ou par alliance, dans celle des Achéens. D'où les difficultés qui avaient surgi sous Muršil II. Le successeur de celui-ci, Muwatalla (vers 1320-1288), a conclu avec le roi de Vllusa, Alakšanduš, un traité que nous avons encore. Parmi les souverains vis-à-vis desquels Alakšanduš s'engage à fournir un contingent sont en premier lieu les « grands rois » d'Egypte, de Chaldée, d'Assyrie et de Mitanni. Il est caractéristique qu'on ne parle pas du « grand roi achéen ».

De quand est le traité ? Probablement du début

du règne de Murwatalla. Le roi de Vilusa est mis en garde contre ses voisins du fleuve Seha et d'Arzawa. Or, sur les rapports du royaume du fleuve Seha avec les Hittites, nous sommes assez bien renseignés. Muršil avait rangé ce pays sous son obédience, mais Muwatalla le considère encore ici comme peu sûr. Cependant, il a marié sa sœur avec le roi Mastoris du Seha, et ceci dans les premières années de son règne. Le traité d'Alaksanduš serait donc antérieur encore à cet événement. De même les rapports entre les Hittites et Arzawa se sont affermis par la suite : à la bataille de Kadesh (peu après 1300), et dans les négociations avec l'Egypte, la Cilicie apparaît solidement attachée à la monarchie hittite.

M. Forrer a raison, je crois, de considérer le traité rangeant le roi de Vilusa parmi les vassaux de Muwatalla comme ayant mis fin à l'amitié achéo-hittite. Un demi-siècle plus tard, quand le grand roi achéen reparaît dans les documents de Boghaz-Keui, c'est comme puissance plutôt hostile.

Note additionnelle aux p. 480 sqq.

On a vu que je n'hésitais pas, dans ce qui précède, à me servir des chiffres d'Hérodote, pour donner une idée des ressources de la confédération péloponnésienne. Il me paraît très inconsidéré de dédaigner ces chiffres, alors qu'on encaisse sans difficulté ceux des historiens du IVe siècle. Mais il faut s'expliquer sur ce qu'ils représentent.

Hérodote, né à Halicarnasse peu de temps avant les événements de 480, n'a guère pu venir dans le Péloponèse avant les années 460-450. Mais il y est certainement venu à ce moment-là. Il a connu Gorgo, la veuve de Léonidas. Il a causé à Sparte avec le petit-fils d'un Spartiate tué au siège de Samos, vers 527. Il n'a pas eu connaissance du transfert à Sparte des os de Léonidas, qui a été effectué vers 440. Au reste, vers 450, il a voyagé; vers 440 il s'est transporté à Thurium. Il a rédigé son livre vers 428, mais, tel qu'il était fait, il n'a pas dû réviser alors, surtout en matière de chiffres, les informations qu'il avait recueillies vers 460-450.

Or, ces informations pouvaient fort bien être sérieuses. Les villes avaient à fournir, pour une expédition déterminée, un certain contingent, par exemple les deux tiers de leur effectif. Il fallait bien que les chefs spartiates pussent contrôler, au moins grossièrement, si elles satisfaisaient à leurs obligations. Les listes étaient-elles tenues très régulièrement ?

C'est une autre affaire. Quand Hérodote nous représente Sparte comme ayant 5.000 citoyens complets, 8.000 habitants en tout, on soupçonne que ces renseignements nous reportent à l'époque antérieure au grand tremblement de terre de 464. Quand il nous dit qu'Egine avait 30 ou même 80 vaisseaux, il est bien certain qu'il parle d'Egine avant la catastrophe de 457 et la prise de la ville par les Athéniens. Les renseignements de l'historien se rapportent en gros, mais en gros seulement, au milieu du ve siècle.

Ces renseignements, Hérodote les donne toujours à propos d'un événement déterminé. C'est ici qu'il faut s'entendre. Il est fort possible que des listes aient été dressées et conservées à certains moments de la grande guerre médique. Je croirais volontiers qu'on se rappelait comment avait été composée la petite troupe qui avait combattu aux Thermopyles (480). L'épitaphe portait :

Ici, contre trois cents myriades,

ont combattu quatre mille hommes du Péloponnèse.

Hérodote décompose ces quatre mille, en commettant d'ailleurs un oubli qu'Ephore permet de réparer : il omet les 700 Laconiens non Spartiates. Pour le reste, en parcourant sa liste, on remarque que les contingents des Orchoméniens, des Phliasiens, des Mycéniens correspondent au cinquième des chiffres qu'il donne ailleurs : 120 sur 600, 200 sur 1.000, 80 sur 400. On serait tenté de conclure que la levée fut du cinquième, mais la proportion ne se retrouve, ni pour Sparte, ni pour Tégée et Mantinée (500 sur 1.500), ni pour Corinthe (400 sur 5.000). Il faut donc renoncer à généraliser cette proportion et à tirer des conclusions statistiques de la liste. En elle-même, elle peut être authentique.

De même, il est probable qu'à un moment quelconque, les amiraux grecs ont fait le recensement de la flotte confédérée : à Trézène, par exemple, avant la bataille de Salamine. Je verrais volontiers le résultat de ce recensement dans la liste qu'Hérodote donne à propos du combat d'Artémision. Encore peut-on douter qu'il ait raison de voir dans tous ces vaisseaux des trières. Au VIe siècle, la flotte de Polycrate, celle des Phocéens, étaient encore composées de pentécontores. La trière était connue, mais était loin d'être le vaisseau de ligne courant. Il n'est pas sûr qu'en 480 son emploi se fût déjà généralisé au point qu'indique Hérodote.

Ailleurs, à propos de Ladé, de Salamine, de Platées, il est clair qu'Hérodote a seulement saisi l'occasion de nous donner une revue générale des forces des cités grecques. Rien n'est si difficile que de préciser l'effectif exact en un jour de bataille : nous avons eu encore, au cours de la dernière guerre, l'occasion de le constater. Hérodote a fait comme un historien de notre temps, qui, ne trouvant pas le moyen de fixer avec certitude les effectifs exacts engagés dans la bataille de la Marne, mais ayant d'ailleurs tous les renseignements voulus sur les forces de la France et de l'Allemagne en 1914, dirait que 4 millions de Français se sont trouvés, sur la Marne, en présence de 7 millions d'Allemands. Je crois d'ailleurs que le procédé est constant chez les historiens de l'antiquité.

Mais si nous ne pouvons demander à Hérodote combien il y eut exactement d'hommes engagés à Salamine ou à Platées, par contre il y a à tirer de ces indications des notions plus générales et, à mon avis, bien plus intéressantes.

Hérodote nous dit que 5.000 Spartiates, accompagnés de 35.000 Hilotes, et doublés par 5.000 Périèques, ont paru sur le champ de bataille de Platées. Prise à la lettre, l'assertion a été taxée de naïveté, non sans raison. Mais 5.000, pour le nombre total des Spartiates au début du ve siècle, nous a paru un chiffre tout-à-fait normal, en accord avec ce que nous savons par ailleurs : on doutera seulement que les plus vieilles classes aient été mobilisées. Les 5.000 Périèques sont là seulement pour prouver qu'Hérodote connaît le principe des Spartiates, de mobiliser autant de Périèques que de citoyens, ce qui, pour cette époque, se confirme par ailleurs. Quant aux hilotes, nul ne croira que les Spartiates les ait emmenés tous avec eux. Mais l'historien nous indique qu'on en évaluait le nombre, de son temps, à 7 par Spartiate, et c'est là une indication précieuse, dont on aurait grand tort de faire fi.

Hérodote nous donne la liste des contingents d'hoplites qui composent l'armée de Platées, et ajoute qu'il figurait un homme armé à la légère par hoplite. Le catalogue d'hoplites était un document indispensable dans toute cité péloponnésienne, comme à Athènes, — plus qu'à Athènes, puisque dans le Péloponnèse il définissait généralement, outre les obligations militaires, les droits politiques. On n'a pas le droit d'affirmer qu'Hérodote a été trop paresseux pour s'en enquérir. En doublant les chiffres pour compter les hommes armés à la légère, il nous atteste que, de son temps, on estimait que les hoplites étaient à peu près la moitié du corps des citoyens. Encore une notion à retenir, et infiniment plus importante que la supputation de ce qu'il a

pu réellement combattre à Platées d'hommes armés à la légère.

Hérodote nous donne encore, à propos de la bataille de Salamine, des chiffres de vaisseaux qui se rapportent très probablement à son époque, et, pour son époque, on peut estimer que les escadres étaient effectivement composées de trières (200 hommes d'équipage). Si l'on rapproche les chiffres de marins des chiffres d'hoplites, on constate qu'ils sont, presque partout, quelque peu supérieurs. C'est là un résultat qui paraît tout d'abord en contradiction avec la constatation précédente. Mais, *dans les villes maritimes*, il y a un prolétariat urbain, il y a des métèques, il y a des esclaves, tous éléments qu'on n'hésitait pas à embarquer en cas de nécessité. Que la proportion soit, ici, changée au détriment des hoplites, il n'y a rien là que de normal.

Si les chiffres d'Hérodote ont paru suspects, c'est qu'ils sont, dans la règle, supérieurs à ceux qu'on nous donne pour le IVe siècle. Mais cela prouve simplement que la Pentékontaitie (480-431) a été, au point de vue démographique comme à tant d'autres, l'apogée du monde grec. Plus on étudie les faits, plus cette notion se précise. Il n'y a aucune raison pour s'y fermer systématiquement.

Je terminerai en revenant sur certaines constatations générales qui sont plus importantes à retenir que tel ou tel chiffre de détail.

1° Dans une cité péloponésienne moyenne, au temps d'Hérodote, il faut à peu près décupler le nombre des hoplites pour avoir la population totale. En effet, doubler pour le nombre des citoyens mâles adultes. On quadruplera pour tenir compte des enfants, des vieillards et des femmes. En ajou-

tant enfin un cinquième, on tiendra largement compte des métèques et des esclaves, là où n'existe pas un prolétariat servile abondant : dans l'ensemble, le Péloponnèse passe pour un pays d'αὐτουργοί, de gens qui travaillent eux-mêmes.

2° Une densité de 40 habitants au kilomètre carré est admissible pour le Péloponnèse du temps d'Hérodote. Elle est quelque peu supérieure à ce que nous avons trouvé dans les milieux purement ruraux comme la Laconie et la Messénie. Mais il faut tenir compte des régions où existent de grosses agglomérations urbaines, Corinthe, Egine ou Argos.

Les dèmes attiques (Note de la p. 513)

	Chiffre des conseillers attesté	Coefficient prosopographique	Chiffre restitué d'après le coeff. prosop.	Population déduite
I. Erechthéis				
'Αγρολῆθεν	»	75	[4]	200
Θηγακεῖς	-	21	[1]	50
Εὐωνυμεῖς	2	208	[10]	100
ἐκ Κήδῶν	1 ?	39	[1]	50
Παμβωσάδαι	1 ?	26	[1]	50
Κηφισιεῖς	»	236	[12]	600
Περγασεῖς	2	68	[3]	100
Φηγούσιοι	1	22	[1]	50
Συβρίδαι	»	21	[1]	50
Λαμπτρεῖς	»	356	[17]	850
Αναγυράσιοι	6	132	[7]	450
			[49]	
II. Aigéis				
Διομειεῖς	1	34	[1]	50
Αγκολῆθεν	2	79	[4]	100
Κολλυσειεῖς	3	102	[5]	150
Βατεῖς	1	44	[1]	50
'Εστιαιεῖς	1	26	[1]	50
ἐγ Κολωνοῦ	2	98/ 3	[2 ?]	100
'Ικαριεῖς	5	120	[5 ou 6]	250
Γαργήττιοι	4	125	[6]	200
'Ερχιεῖς	6	203	[10]	300
Πλωθεῖς	1	43	[1]	50
'Ιωνίδαι	2 ?	25	[1]	100
'Αλαιεῖς	5	292 /2	[9 ?]	250
'Αραφήνιοι	2	46	[1 ou 2]	100
Φηγαιεῖς	3	63/2	[1 ?]	150
Φιλαίδαι	3	82	[4]	150
'Οτρυνεῖς	1	55	[2]	50
ἐγ Πυρρινούττης	1	43	[1]	50
Κυδαντίδαι	2	39	[1]	100
'Ερικεεῖς	1	20	[1]	50
Τειθράσιοι	4	52	[2]	200
	50			

	Chiffre des conseillers attesté	Coefficient prosopographiqne	Chiffre restitué d'après le coeff. prosop.	Population déduite
III. Pandionis				
Κυδαθηναιεῖς	12	283	[12]	600
Παιανιεῖς	12	355	[17]	600
Κονθυλίδαι	1	23	[1]	50
Ὠαιῆς	4	63	[3]	200
Προβαλίσιοι	5	85	[4]	250
Πυρρινούσιοι	7	122	[6]	350
Πρασιῆς	3	33	[1]	150
Στειριῆς	3	61	[2 ou 3]	150
Αγγελῆς	3	61	[2 ou 3]	150
	50			
IV. Léontis				
Ἁλιμούσιοι	3	72	[4]	150
Σκαμβωνίδαι	3	73	[4]	150
Κήττιοι	3	50	[3]	100
Χολληίδαι	2	101	[5]	100
Ἑκαλειῆς	1	26	[1]	50
Πήληκες	2	23	[1]	100
Κρωπίδαι	1	33	[1]	50
Παιονίδαι	3	54	[1]	150
Εὐπυρίδαι	2	93	[4]	100
Αἰθαλίδαι	2	91	[4]	100
Κ'γβάδαι	2	34	[1]	100
Κολωνῆς	2	98/3	[1 ?]	100
ἐξ Οἴου	1	152/2	[3 ?]	50
Λευκονοιῆς	3	145	[9]	150
Σουνιῆς	4	145	[9)	200
Φρεάρριοι	9	172	[9]	450
Ποτάμιοι	2	78/2	[1 ?]	100
Δειραδι ώτα	2	51	[2]	100
Ποτάμιοι	3	78/2	[1 ou 2 ?]	150
	50			

	Chiffre des conseillers attesté	Coefficient prosopographique	Chiffre restitué d'après le coeff. prosop.	Population déduite
V. Akamantis				
ν Κεραμέων	»	143	[9]	450
Χολαργεῖς	»	114	[5 ou 6]	250
Σφήττιοι	»	167	[9]	450
Προσπάλτιοι	5	89	[4 ou 5]	250
Αγνούσιοι	»	95	[5]	350
Θορίκιοι	»	129	[6 ou 7]	300
Κεφαλεῖς	»	121	[1]	300
Κικυννεῖς	»	56/2	[1]	50 ?
Εἰτεαῖοι	»	48	[1 ou 2]	50
Ἕρμειοι	2	51	[2]	100
Ἰφιστιάδαι	»	34	[1]	50
Εἰρεσίδαι	1	21	[1]	50
Πόριοι	»	36	[1]	50
			[52]	
VI. Oinéis				
Ἐπικηφίσιοι	2	38	[1]	100
Λακιάδαι	2	98	[4]	100
Βουτάδαι	1	34	[1]	50
Περιθοῖδαι	3	66	[3]	150
Αχαρνῆς	22	422	[22]	1100
Θριάσιοι	7	95	[5]	350
Φυλάσιοι	2	76	[4]	100
Κοθωκῖδαι	2	54	[2]	100
Οἰῆψθεν	6	98	[5]	300
Πτελεάσιοι	1	20	[1]	50
Ἱπποτοκάδαι	1	10	[1]	50
Λοούιῆς	1	27	[1]	50
	50			
VII. Kekropis				
Πελιτῆς	13	237	[12]	400
Φλυῆς	»	206	[10]	500
Ἀθμονεῖς	»	131	[6 ou 7]	300
Πιθεῖς	3	77	[4]	150
Συπαλήττιοι	2	75	[4]	100
Ρρινεμεῖς	»	24	[1]	50

	Chiffre des conseillers attesté	Coefficient prosopographique	Chiffre restitué d'après le coeff. prosop.	Population déduite
Δαιδαλίδαι	»	17	[1]	50
Κικυννεῖς	»	56	[1 ?]	50
Αἱ ψξωνῆς	»	223	[11]	550
ʽΑλαιῆς	4 ?	292/2	[9 ?]	200 ?
Ξυπεταιόνε	»	100	[5]	250
ʼΕπιεικίδαι	»	15	[1]	50
			[58]	
VIII. Hippothontis				
Πειραιεῖς	11 ?	121	[11]	550
Κειριάδαι	3	37	[1]	150
ἐγ Κοίλης	»	73	[4]	200 ?
Δεκελεῆς	4	62	[2 ou 3]	200
ἐξ Οἴου	»	152/2	[9 ?]	200 ?
ʼΑνακαιῆς	3	38	[2]	150
ʼΕλαιούσιοι	1	29	[1]	50
ʽΑχερδούσιοι	»	36	[1]	50
ʽΑμαξαντεῖς	1	58	[1 ou 2]	50
ʼΕροιάδαι	»	41	[1]	50
ʼΑζηνιῆς	2	66	[3]	100
ʼΕλευσίνιοι	»	176	[9 ou 10]	500
Οἰναῖοι	»	99	[5]	250
Κόπρεοι	3	38	[1 ou 2]	150
			[51]	
IX. Aiantis				
Φαληρεῖς	»	159	[9]	450
Τρικορύσιοι	»	88	[4 ou 5]	225
ʼΑφιδναῖοι	»	225	[11]	550
ʼΦαμνούσιοι	»	183	[10]	500
Μαραθῶνιοι	»	223	[11]	550
			[46]	
X. Antiochis				
ʼΑλωπεκῆς	10	245	[12]	500
Παλληνῆς	7	172	[9]	350
Σημαχίδαι	1	36	[1]	50

	Chiffre des conseillers attesté	Coefficient prosopographique	Chiffre restitué d'après le coeff. prosop.	Population déduite
Ἑραιάδαι	1	41	[1]	50
Ἀτηνῆς	3	47	[2]	150
Κριωῆς	1	44	[1 ou 2]	50
Κολωνῆς	2	98	[1 ou 2]	100
Εἰτεαῖοι	1	48	[2]	50
Ἀναφλύστιοι	10	165	[9]	500
Ἀμφιτροπαιῆς	2	67	[3]	100
Βησαιῆς	2	29	[1]	100
Αἰγιλιῆς	6	86	[6]	300
Θοραιῆς	4	49	[2]	200
	50			

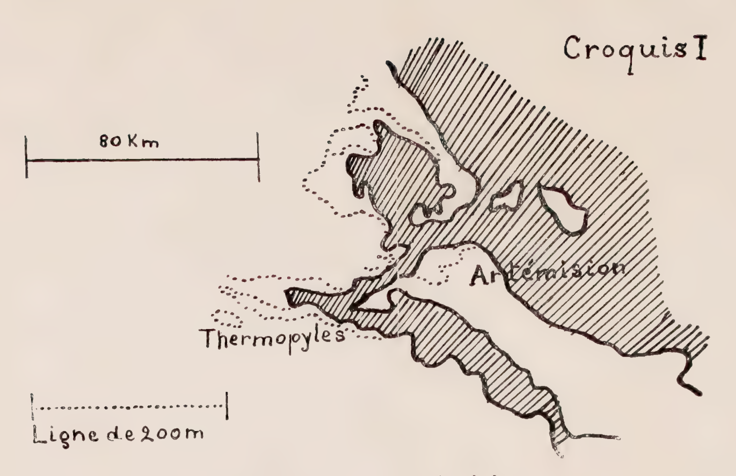
Table des Matières

LIVRE III

L'EMPIRE PERSE ET LES CITÉS GRECQUES
(450-330)

LIVRE IV

ROME ET LES CELTES
(381)



Thermopyles-Artémision

Croquis II

Psyttalie

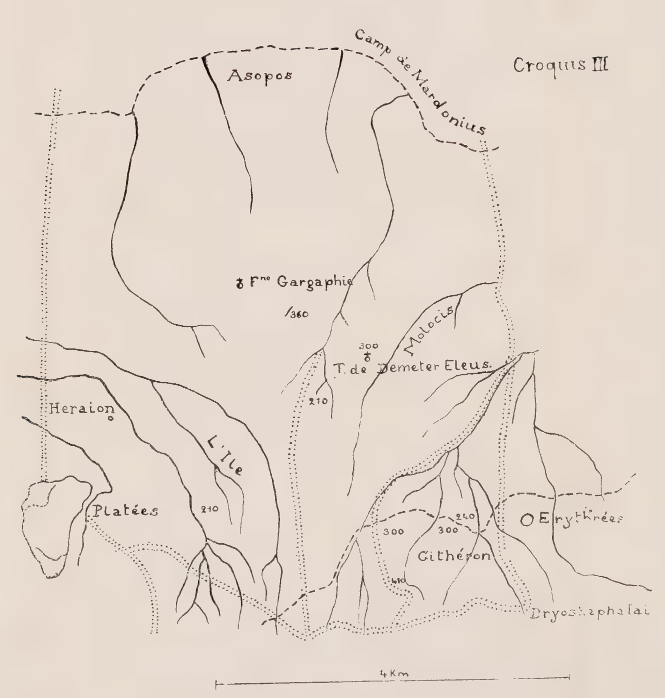
Salamine

Kynosoura

Le Pirée

6 Km

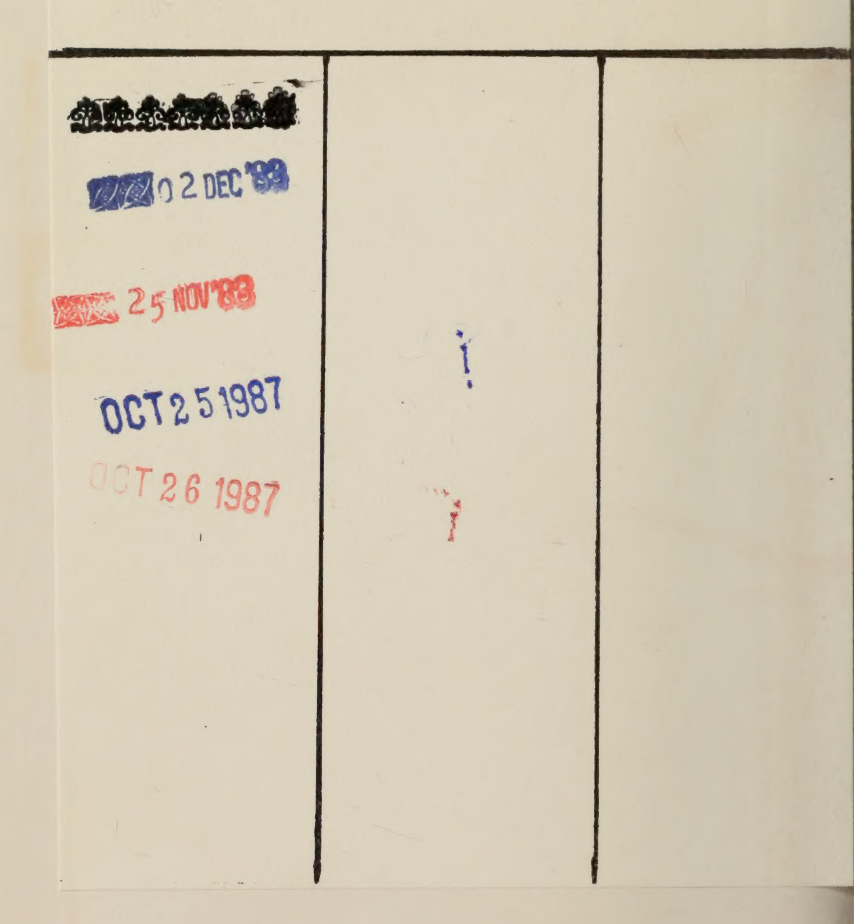
Salamine


Croquis III
Camp de Mardonius
Asopos
Fne Gargaphie
360
300
T. de Demeter Eleus.
Molocis
210
Heraion
L'Ile
Platées
210
300
300
240
Erythrées
Cithéron
410
Dryoskephalai
4 Km

Platées



Gašgaš
Ankuwa
Kizvadna
Haut-Pays
Hattusas
Ingalawa
Marassantijas (fl.)
Hajasa-Azzi
Muzri
Zomanti
Tegarama
Bas-Pays
Nenajsa
Holaja
Pitassa
Kuvalija
Sijanta
Arzija
Lalanda
Gargunum
-gga
Ijalanda
Seḫa (fl.)
Arzaova
Karkija
Vilusa
Mira
Haballa
Asa
Ḫalab
Mukiš
Aštata
Nuḫasse
Tadmor
Amurru
Kinza
Alši
Ḫarri
Gargamiš
Mitanni
Malaš (fl.)
Aššur
Kanduniaš
Alasia
uis IV
E PROVISOIRE de
HITTITE
Canaan
Araméens
Egypte


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
02 DEC '83
25 NOV '83
OCT 25 1987
OCT 26 1987